



Province
de Liège

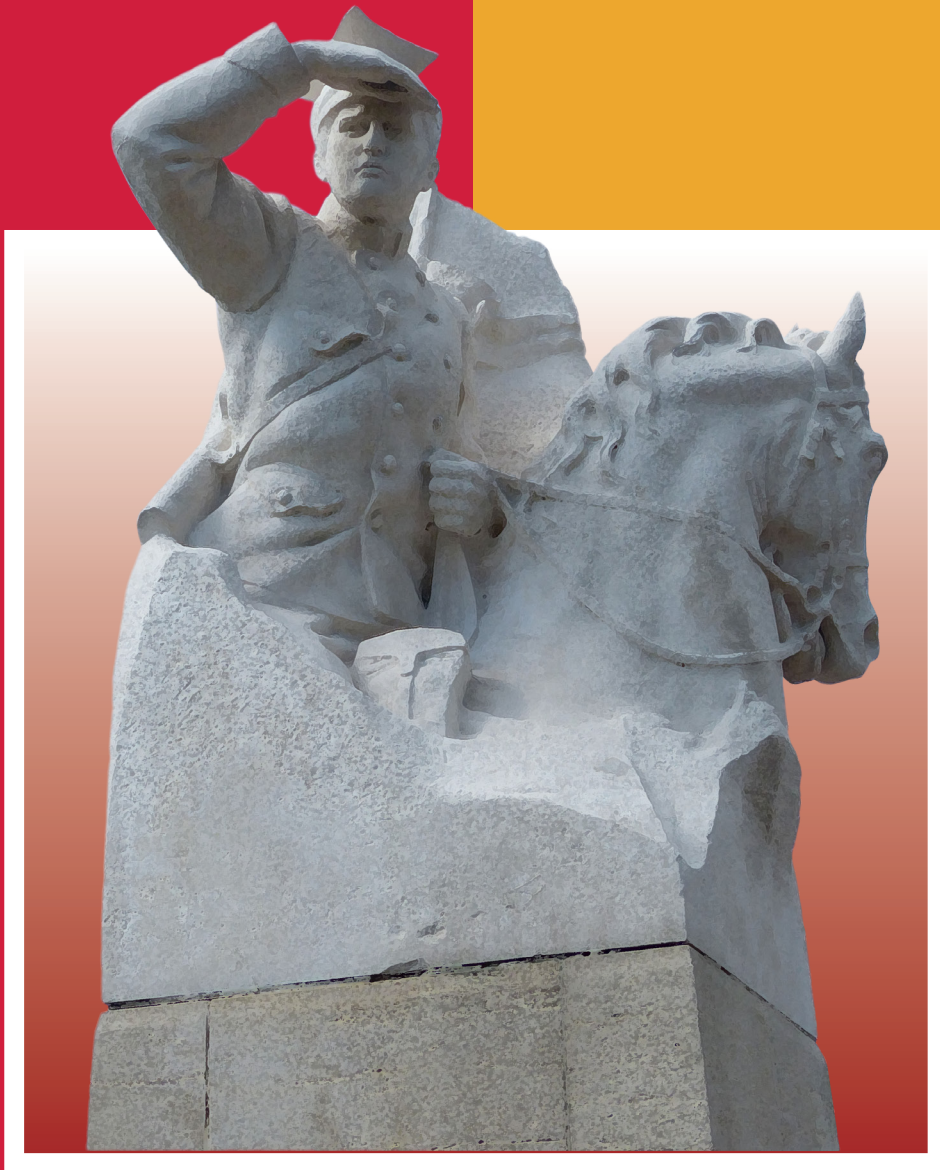
Enseignement

LIEGE



19
20 **14-18**

1914-1918



La Grande Guerre vue de la Province de Liège et de Belgique

La Première Guerre mondiale constitue une rupture. Cette rupture a marqué, voire engendré, le début de ce « Court Vingtième Siècle », pour reprendre le sous-titre de *L'âge des extrêmes*, un célèbre ouvrage de l'historien britannique Eric Hobsbawm.

Depuis cette sombre époque, nous devons assumer le terrible enseignement dévoilé par Paul Valéry : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » Ces affrontements terrifiants, comme cet avertissement prophétique, peuvent nous sembler lointains, d'un autre âge. Pourtant, chaque jour nous prouve que le danger reste d'une actualité brûlante, et même plus vif que jamais. Le développement technologique engendre des risques d'une complexité inouïe, tandis que notre système économique dérégulé et mondialisé semble détruire le bien-être au lieu d'y contribuer, en accentuant ruptures et inégalités. Certains entrevoient dès lors l'effondrement social, économique et environnemental de notre société si des changements radicaux n'y sont pas apportés.

Face à ce tableau alarmant, le devoir de mémoire me semble plus que jamais primordial, capital même. En effet, la mémoire ne relève pas seulement, à mon sens, d'un devoir de reconnaissance. Elle est et doit rester une fonction indispensable susceptible de nous éclairer dans nos choix et d'enrichir nos perspectives d'avenir. Comment pourrions-nous imaginer notre devenir sans nous appuyer sur nos souvenirs, y compris et peut-être surtout les plus tragiques et douloureux ? Le mot « commémoration » prend ici tout son sens : par les multiples actions de rappel à notre passé collectif qu'elle suscite ou auxquelles elle est associée, la Province de Liège s'est engagée pleinement à ouvrir une réflexion citoyenne aux côtés de ses partenaires.

C'est dans ce cadre que s'inscrit le présent dossier pédagogique, qui constitue un complément idéal à la double exposition « Liège Expo 14-18 » composée de « Liège dans la tourmente » au Musée de la Vie wallonne et de « J'avais 20 ans en 14 » à la gare de Liège-Guillemins. Il fait en outre partie du triptyque « Mémoire, Progrès, Citoyenneté » qui inclut le film « Les trois serments » et l'exposition itinérante « Mort et résurrection d'un bassin industriel ».

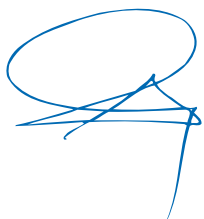
1914-1918. *La Grande Guerre vue de la Province de Liège et de Belgique* est la nouvelle publication de l'Enseignement de la Province de Liège, après ses dossiers relatifs à *Pourquoi j'ai tué Pierre* et au vélo dont la qualité avait été unanimement reconnue. Je remercie d'ailleurs les professeurs de l'Enseignement provincial (secondaire et Haute Ecole de la Province de Liège) ainsi que les membres de sa Direction générale qui ont conçu et réalisé cet outil. J'adresse également mes remerciements au Centre d'Histoire des Sciences et des Techniques de l'ULg pour sa contribution.

L'équipe peut se féliciter d'avoir constitué une riche iconographie, souvent inédite ou méconnue, qui apporte un vrai « plus » à sa production. Elle a eu accès à des collections d'une incroyable richesse, notamment – et c'est particulièrement émouvant – de familles de soldats belges ayant combattu dans les tranchées. Le dossier a de plus l'honneur de pouvoir compter sur un extrait de *Congo. Une histoire* de David Van Reybrouck, sur un commentaire inédit de Pierre Mertens à propos de son roman *Les Éblouissements* ou encore sur des entretiens avec l'écrivain Xavier Hanotte et le réalisateur Yves Boisset. Qu'ils soient eux aussi remerciés pour leur confiance et leur disponibilité.

Par cette nouvelle production originale, l'Enseignement de la Province de Liège apporte sa contribution au nécessaire travail de mémoire de la Grande Guerre, modestement mais fier des valeurs fondant son projet éducatif. Humanisme, tolérance, solidarité et responsabilité sont autant de balises qui doivent éclairer notre réflexion, mais aussi notre action face aux enseignements à tirer de la crise extrême que nous avons traversée il y a un siècle et de celle, moins directement mortelle mais insidieuse et gravement déstabilisatrice, que nous devons affronter actuellement.

A l'instar de ce qui fut accompli au sortir de la « Der des Ders », c'est en déployant toute notre créativité, sur les plans technologique, culturel et social à la fois, que nous surmonterons la crise et contribuerons au renouveau de notre région. J'en suis convaincu, l'Enseignement a un rôle majeur à jouer dans la mobilisation des nouvelles générations !

En cela, la Province de Liège et son Département de l'Enseignement participent activement à la promotion de la notion de citoyenneté auprès des jeunes. C'est une tâche permanente à laquelle nous nous attelons sans relâche.



André GILLES

Président du Comité d'Honneur des Commémorations de la Première Guerre mondiale en Province de Liège

SOMMAIRE

La Première Guerre mondiale : frise chronologique	
Contexte et origines de la Première Guerre mondiale.....	1
Liège avant la Grande Guerre.....	13
Premières étapes de la généralisation du conflit.....	21
L'invasion de Liège	22
La Grande Guerre : une guerre totale, une guerre mondiale.....	40
Le témoignage des combattants de la Première Guerre mondiale : la nécessité de le dire.....	53
La vie quotidienne sur le front belge.....	56
Les animaux dans la guerre	70
Les sportifs liégeois dans la Grande Guerre.....	71
Les innovations techniques, scientifiques et médicales de la Première Guerre mondiale.....	76
Propagande, mythes et réalité	84
L'image royale sous la loupe du philatéliste.....	106
Les enfants : victimes et instruments de propagande.....	107
La vie quotidienne à Liège pendant la Première Guerre mondiale	109
La fin de la guerre et l'après-guerre.....	134
Les monuments commémoratifs.....	157
Les arts plastiques et la Grande Guerre	166
L'art et la Grande Guerre en Belgique.....	170
Lire la Grande Guerre à travers des fictions d'aujourd'hui.....	172
Edith Cavell et Gottfried Benn sous le regard de Pierre Mertens.....	186
Ernest Hemingway	192
La Grande Guerre en bande dessinée.....	195
La Grande Guerre au cinéma : quelques repères	200
<i>Le Pantalon</i> : entretien avec Yves Boisset	206
<i>Cheval de guerre</i> de Steven Spielberg.....	208
Références.....	213
Remerciements	227

1914

1915

Faits diplomatiques

28 juin : à Sarajevo, l'archiduc François-Ferdinand et de son épouse sont assassinés
28 juillet : l'Autriche déclare la guerre à la Serbie
1^{er} août : l'Allemagne déclare la guerre à la Russie. La France, alliée de cette dernière, décrète la mobilisation générale
2 août : ultimatum allemand à la Belgique
3 août : le gouvernement belge refuse l'ultimatum allemand. L'Allemagne déclare la guerre à la France
4 août : violation de la neutralité belge par l'Allemagne, à qui le Royaume-Uni déclare la guerre
6 août : l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Russie
11 août : la France déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie
19 août : Woodrow Wilson, président des États-Unis d'Amérique, proclame la neutralité de son pays dans le conflit
23 août : le Japon déclare la guerre à l'Allemagne
31 octobre : entrée en guerre de l'Empire ottoman
Novembre : début du blocus maritime allié contre les puissances centrales
2 novembre : la Russie déclare la guerre à l'Empire ottoman
6 novembre : le Royaume-Uni et la France déclarent la guerre à l'Empire ottoman

15 avril : Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté : 1136 femmes de 12 pays se réunissent à La Haye. Elles tentent de poser des jalons pour l'organisation du monde après la guerre
26 avril : traité de Londres entre l'Italie, la France et le Royaume-Uni. L'Italie s'engage à entrer en guerre contre les Empires centraux dans un délai d'un mois
23 mai : l'Italie entre en guerre aux côtés des Alliés
5 octobre : entrée en guerre de la Bulgarie contre la Serbie
6 octobre : l'Autriche-Hongrie envahit la Serbie

Faits militaires (front ouest)

31 juillet : mobilisation générale de l'armée belge
4 août : invasion de la Belgique
5-16 août : défense de Liège. Victoire allemande
5-6 août : bombardement de Liège par un zeppelin
7 août : entrée des Allemands à Liège
12 août : bataille de Haelen (bataille des Casques d'Argent)
15 août : explosion du fort de Loncin
16 août : atrocités allemandes à Visé
18-23 août : bataille des Frontières. Défaite française
19 août : les troupes allemandes rentrent à Bruxelles
20 août-10 octobre : la défense la ceinture fortifiée d'Anvers (le « Réduit national »)
20 août : massacre de la place de l'Université à Liège (future place du 20-Août)
21-23 août : bataille de Charleroi
21-24 août : défense de Namur
22 août : massacre de Tamines
6-9 septembre : première bataille de la Marne. L'avancée allemande est stoppée
19 septembre-17 novembre : « course à la mer » émaillée d'une série de batailles (Flandres, Arras, Yser, puis Ypres). Le front ouest s'étend jusqu'aux côtes de la Manche
17 novembre : stabilisation du front ouest et passage à une guerre de position
29-30 novembre : inondations de l'Yser
20 décembre 1914-9 janvier 1915 : échec de la première offensive française en Champagne

Février à septembre : première période de guerre sous-marine allemande
22 avril-25 mai : deuxième bataille d'Ypres. Premier grand engagement des Canadiens. C'est lors de ces combats que l'armée allemande utilise pour la première fois des gaz de combat toxiques à grande échelle sur le front de l'ouest
De mai à octobre : plusieurs offensives alliées en Artois, puis en Champagne. Offensives lourdes en victimes et sans réels résultats
7 mai : torpillage du paquebot britannique « Lusitania » au sud des côtes irlandaises par un sous-marin allemand. 1 198 personnes sont noyées, dont 124 Américains
27 mai : génocide des Arméniens

Faits militaires (front est)

26-31 août : bataille de Tannenberg (actuelle Pologne) entre les Allemands et les Russes. Victoire allemande
8-12 septembre : bataille de Lemberg (actuelle Ukraine) entre les Russes et les Austro-Hongrois. Défaite de l'armée austro-hongroise
2 décembre : les Austro-Hongrois prennent Belgrade
11 décembre : les Serbes reprennent Belgrade

25 avril 1915-8 janvier 1916 : expédition des Dardanelles. Elle oppose l'Empire ottoman aux troupes britanniques et françaises dans la péninsule de Gallipoli dans l'actuelle Turquie. En juillet, échec de l'expédition de Gallipoli, qui coûte la vie à plus de 200 000 soldats britanniques sur 400 000 engagés, provenant pour la plupart du Commonwealth
6 mai : les Russes battent en retraite sur un front de 160 km
Juin : début des batailles de l'Isonzo (en actuelle Slovénie) opposant les armées italiennes et austro-hongroises
5 août : les troupes allemandes prennent Varsovie,
6 octobre : débarquement allié à Salonique afin de soutenir l'armée serbe
23 novembre : battue sur tous les fronts, la Serbie bat en retraite. Son armée est évacuée vers Corfou

Autres conflits

Août-novembre : début de la 1^{ère} campagne en Afrique orientale allemande
Octobre : les Alliés envahissent le sud-ouest africain allemand
1^{er} novembre : bataille du Coronel. L'escadre allemande du Pacifique défait les forces navales britanniques au large de la côte du Chili
8 décembre : bataille des Îles Falkland (Îles Malouine, au large de l'Argentine). La flotte britannique défait l'escadre allemande

Février à novembre : campagne alliée le long du Tigre
Juin-Janvier 1916 : principale campagne alliée au Cameroun

1916

8 août : le gouvernement portugais décide d'apporter son soutien militaire à l'effort de guerre des puissances de l'Entente
20 août 1916 : entrée en guerre de la Roumanie
21 novembre : mort de l'empereur François-Joseph d'Autriche-Hongrie ; l'archiduc Charles lui succède

21 février-18 décembre : bataille de Verdun. 162 000 morts français et 143 000 allemands
31 mai : bataille navale du Jutland (Danemark). Il s'agit de la plus grande bataille navale du conflit. Victoire britannique
1^{er} juillet-19 novembre : bataille de la Somme. Avancées territoriales maigres, mais terribles pertes chez les Alliés (620 000) et les Allemands (450 000)

4 juin – 10 octobre : offensive russe « Broussilov » (du nom du général russe conduisant l'action) en Pologne et en Autriche-Hongrie. Les pertes sont effroyables : un million de morts russes, 600 000 austro-hongrois (plus 400 000 prisonniers) et 350 000 allemands. Victoire russe
Septembre-décembre : les Puissances centrales envahissent la Roumanie

13 février : attaque britannique dans l'est africain sous domination allemande, combinée à une offensive belge à l'ouest
6 juin : début de la révolte arabe dans le Hedjaz
4 septembre : les Alliés s'emparent de Dar-es-Salaam en Afrique orientale allemande
19 septembre 1916 : victoire belge de Tabora (Tanzanie)

1917

8-13 mars : révolution russe de février
15 mars : abdication du tsar Nicolas et formation d'un gouvernement provisoire
6 avril : entrée en guerre des États-Unis
7 novembre : en Russie, les bolcheviks renversent le gouvernement provisoire. C'est la révolution d'octobre (25 octobre 1917 selon le calendrier russe)
15 décembre : le gouvernement bolchevique signe l'armistice avec l'Allemagne

Janvier : l'Allemagne lance la guerre sous-marine à outrance
9 avril-14 mai : bataille d'Arras. Offensive britannique, canadienne, australienne, néo-zélandaise et de Terre-Neuve contre les troupes allemandes. Progrès importants des alliés
16 avril-23 octobre : offensive du Chemin des Dames qui est suivie d'une importante vague de mutineries dans l'armée française. Pertes considérables et semi-défaite française.
28 juin : arrivée des premières troupes américaines
31 juillet-10 novembre : bataille de Passchendaele (troisième bataille d'Ypres)
Août-décembre : dégagement définitif de Verdun

Janvier-février : combats sporadiques dans les Carpates
24 avril-22 mai : bataille de Doïran (lac situé entre la Macédoine et la Grèce actuelles)
3 septembre : prise de Riga par les Allemands
24 octobre-10 novembre : grave défaite italienne à Caporetto (actuelle Slovénie)

24 février-11 mars : les Britanniques s'emparent définitivement de Kut al-Amara (Irak actuel) et de Bagdad
Décembre 1917-novembre 1918 : retraite allemande en Afrique orientale
11 décembre : les Britanniques occupent Jérusalem

1918

8 janvier : Woodrow Wilson publie ses 14 points comme base pour la paix
3 mars : la Russie et les Puissances centrales signent le traité de Brest-Litovsk
7 mai : la Roumanie signe la paix de Bucarest avec les Puissances centrales
29 septembre : la Bulgarie capitule
28 octobre : mutinerie des marins allemands à Kiel
30 octobre : l'Empire ottoman capitule
9 novembre : abdication de l'Empereur allemand Guillaume II
11 novembre : signature de l'armistice entre l'Allemagne et les Alliés

21 mars-18 juillet : la dernière grande offensive allemande sur le front ouest
23 mars-15 août : les Allemands bombardent Paris
27 mai : offensive allemande de Château-Thierry
15-18 juillet : seconde bataille de la Marne
17 août-11 novembre : ultime offensive alliée
9 septembre : Albert I^{er} prend la tête de l'armée interalliée des Flandres
26 septembre-15 octobre : offensive générale de la Meuse à la mer du Nord

Mai-octobre : les Alliés interviennent dans la guerre civile russe
14-29 septembre : l'offensive alliée l'emporte en Bulgarie qui dépose les armes
19 septembre-25 octobre : les Britanniques s'emparent de Damas, Beyrouth et Alep
Octobre : la Serbie et la Roumanie sont libérées par l'offensive alliée

19 septembre-25 octobre : bataille de Megiddo (Israël actuel). Défaite des forces turques de Palestine face aux Britanniques, qui prennent Damas, Beyrouth et Alep

Contexte et origines de la Première Guerre mondiale

Yves Dispa

Le Congrès de Vienne

Les vainqueurs de la France de Napoléon I^{er}, au Congrès de Vienne de 1815, croient résoudre les problèmes du XVIII^e siècle, mais créent ceux qui vont agiter les XIX^e et XX^e siècles.

Le XIX^e siècle est celui de l'émergence du nationalisme, de la formation des États-Nations et des libertés politiques.

En Europe occidentale, les pays qui n'ont pas encore de régime parlementaire l'adopteront entre 1830 et 1871. La France connaît un essai de monarchie constitutionnelle en 1830, qui sera surnommée la Monarchie de Juillet, et adoptera le suffrage universel en 1848.



Eugène Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*, 1831

La naissance de l'État belge

Le Congrès de Vienne de 1815 décide de l'annexion des territoires « belges » au Royaume des Pays-Bas. Au fur et à mesure des années, les sujets de mécontentement des Belges face à leur nouveau souverain, Guillaume I^{er}, s'accumulent. À la suite de la représentation de *La Muette de Portici* (opéra exaltant le sentiment patriotique et la liberté), le 25 août 1830, les Bruxellois se révoltent contre leur souverain. Ils sont rapidement suivis par d'autres villes belges qui enverront des volontaires au secours des Bruxellois, notamment les Liégeois conduits par Charles Rogier. Les combats victorieux du 24 au 27 septembre amènent les Belges à proclamer leur indépendance le 4 octobre.¹

Le mois suivant, les Polonais se révoltent contre les Russes. Une série de batailles sanglantes écrasent l'armée polonaise.

Après plusieurs mois de négociations à Londres (en 1830-1831), la France, le Royaume-Uni, la Russie, la Prusse et l'Autriche reconnaissent l'indépendance de la Belgique. Il faudra encore 87 ans à la Pologne (écrasée ci-contre par l'ours russe) pour recouvrer enfin son indépendance perdue au XVIII^e siècle.

Le traité des XVIII articles, assez favorable à la Belgique, est remplacé par celui des XXIV articles à la suite de la désastreuse campagne des 10 jours d'août 1831 (tentative de Guillaume I^{er} des Pays-Bas de mettre fin à l'indépendance belge). Il établit surtout le partage du Limbourg et du Luxembourg. La Belgique le ratifie le 15 novembre 1831, mais le roi Guillaume ne le fera que le 19 avril 1839.



La Conférence de Londres vue en 1832 par le caricaturiste Honoré Daumier. Les lithographies satiriques zoomorphes sont très nombreuses au XIX^e siècle. Celle-ci a connu de nombreuses variantes².

¹ DEMOULIN Robert, *La Révolution de 1830, Bruxelles*, La Renaissance du Livre, 1950.

² *Exposition de dessins satiriques de l'époque de la Révolution de 1830*, Bruxelles, Chambre des Représentants, 2005.

La neutralité belge

Les puissances européennes sont soucieuses que ce nouvel État qu'elles sont prêtes à reconnaître ne vienne pas perturber l'équilibre qu'elles ont eu tant de mal à construire puis à maintenir. Le Royaume-Uni ne tient pas du tout à ce que les sympathies politiques qui existent entre la Belgique et la France conduisent à une alliance militaire qui renforcerait cette dernière.

Ainsi, dans le Protocole de Londres du 20 janvier 1831 et dans les traités de 1831 et de 1839, les puissances européennes décident que « la Belgique formera un État perpétuellement neutre. Les cinq puissances lui garantissent cette neutralité perpétuelle, ainsi que l'intégrité et l'inviolabilité de son territoire dans les limites mentionnées ci-dessus. [...] Par une juste réciprocité, la Belgique sera tenue d'observer cette même neutralité envers tous les autres États, et de ne porter aucune atteinte à leur tranquillité intérieure ni extérieure. »³

Le monarque constitutionnel que les Belges se choisissent est un prince allemand, Léopold, résidant en Angleterre et veuf d'une princesse qui aurait dû devenir reine du Royaume-Uni. Il se marie dès 1832 à la fille de Louis-Philippe, roi des Français.

Cette neutralité imposée – mais garantie – permettra à la Belgique de connaître 73 ans de paix.

Les mariages du prince héritier Léopold (1853) avec Marie-Henriette de Habsbourg-Lorraine, de Charlotte (1857) avec Maximilien d'Autriche, de Stéphanie (1881) avec Rodolphe, fils aîné de l'empereur d'Autriche-Hongrie, du prince héritier Albert (1900) avec la princesse Élisabeth de Bavière ancrent la famille royale belge dans les grandes dynasties autrichienne et allemande.

Ces mariages arrangés, voulus pour se rapprocher de grands États et ainsi contourner la neutralité imposée en 1831, n'auront aucune incidence : en août 1914, l'Allemagne envahira la Belgique et l'Autriche-Hongrie ne fera rien pour l'en dissuader.

Une paix inquiète

Entre 1848 et 1870, ce n'est pas à la frontière orientale belge que le danger règne mais bien au sud. En 1848, après l'effondrement de la Monarchie de Juillet, la France a des visées annexionnistes sur la Belgique.

En 1870, la Prusse écrase la France. Son roi, Guillaume, se fait proclamer Kaiser par les princes allemands à Versailles en 1871. A partir des années 1880, la menace française est remplacée par la crainte que le territoire belge ne serve de champs de batailles à ses deux voisins. La fortification de Metz, devenue allemande, et celle autour de Nancy, en France, imposent de plus en plus le recours au « raccourci belge » pour contourner ces fortifications et atteindre leur région industrielle respective. En 1880, l'État belge va entamer la construction d'une ligne de fortifications.⁴

A partir de 1887, il importe à la Belgique d'empêcher d'éventuels belligérants d'emprunter la vallée de la Meuse en fortifiant Namur – face à la France – et Liège – face à l'Allemagne, ce qu'Auguste Beernaert, chef du gouvernement belge, symbolisera par la formule « fermer les deux portes et tirer les verrous ».

Le nationalisme du XIX^e siècle

La Belgique a donc connu une révolution nationale et libérale.

Cependant, les grands empires plurinationaux, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Russie, qui dominent l'Europe continentale sont des régimes autoritaires à peine corrigés à Berlin, Vienne et Budapest par le parlementarisme.

Le sentiment national des peuples qu'ils dominent s'accroît : l'appartenance à un même groupe ethnique et la pratique d'une même langue ou d'une même religion renforcent la cohésion. Ces peuples veulent davantage de droits, d'autonomie, voire l'indépendance. Les mouvements nationaux centrifuges ou centripètes des Italiens, des Polonais, des Tchèques et des peuples balkaniques – Roumains, Serbes et Bulgares – feront l'histoire de ce siècle.

Ce sentiment national se traduit dans tous les domaines de l'activité humaine : la codification de la langue, la littérature, la peinture, la musique, l'architecture, l'interprétation nationaliste de l'histoire, etc.

De plus, les individus sont prêts à donner ce qu'ils ont de plus cher : leur vie. Aussi, ce concept conduira au nationalisme – car pour eux la nation est plus importante que tout – voire au terrorisme pour éliminer les autorités hostiles à leur aspiration.

La grandeur de l'État

La domination sur d'autres peuples est le credo de tous ceux qui estiment que la puissance d'un État va de pair avec sa grandeur territoriale.

Mais, sur ce dernier point, les démocraties que sont la France ou le Royaume-Uni ont la même idéologie si ce n'est que les territoires qu'elles convoitent sont généralement outre-mer.

³ « Traité de Londres, 1839 », in UNIVERSITÉ DE PERPIGNAN, Site de la *Digitèque de matériaux juridiques et politiques*, [en ligne], <http://mjp.univ-perp.fr/constit/be1839.htm> (Page consultée le 30/05/2014).

⁴ Voir les encadrés sur les fortifications belges et le fort de Loncin dans le chapitre sur l'invasion.

Ainsi, pour tous les pays européens du XIX^e siècle, la force de l'État, la permanence de son existence, réside dans sa surface territoriale. En effet, un territoire est source de richesses, tels les produits agricoles vivriers, le minerai de fer, le charbon, le cuivre et, plus tard, le pétrole.

Avec ces matières premières que sont le fer et le charbon, le pays produit de l'acier, ce qui lui permet d'armer au maximum ses forces de terre et de mer, moyens de défense et de conquêtes. Acheter ces produits à d'autres pays le fait dépendre de ces derniers ; ainsi la seule façon d'acquérir ces richesses est d'en disposer à l'intérieur de sa surface territoriale.

D'autre part, en cas de surplus, il est difficile au XIX^e siècle de vendre sa production à l'extérieur dans la mesure où beaucoup de pays ferment leurs frontières aux produits étrangers. Le protectionnisme est donc également source de conflits puisque, pour écouler sa production, un pays a intérêt à disposer d'un large domaine où il n'aura pas de concurrent.

Pour toutes ces raisons, l'État veut continuer à contrôler les territoires qu'il a gagnés dans les guerres précédentes et surtout en acquérir de nouveaux à ses frontières ou en outre-mer.

La colonisation

Au XIX^e siècle, la plupart des États européens se lancent dans une nouvelle vague de colonisation. Leur but est d'acquérir des sources de matières premières (cuivre, caoutchouc, etc.), de jalonner les routes maritimes des empires qu'ils possèdent déjà, d'établir des axes terrestres transcontinentaux. Parfois, il peut s'agir de simples questions de prestige.

Le cas belge

En 1878, Léopold II, roi des Belges, engage l'explorateur Stanley et lui donne mission de s'installer en son nom dans le bassin du Congo.

En 1885, la Conférence internationale de Berlin reconnaît Léopold en tant que Chef de l'État indépendant du Congo (qui fait 78 fois la superficie de la Belgique).

L'administration mise en place par Léopold force les indigènes à récolter du caoutchouc. Ceux qui résistent sont tués ou soumis à des sévices divers.

Des témoignages et des commissions d'enquête étrangères ou belges se multiplient de 1895 à 1905.

En 1908, Léopold II donne son État à la Belgique.

Cette immense colonie, riche et potentiellement très riche, attise les convoitises d'autres pays européens.



Dessin du journal satirique *L'Assiette au beurre*, juin 1908

Le Maroc entre la France et l'Allemagne

La France est installée en Algérie depuis 1830 et a acquis durant le XIX^e siècle un immense empire colonial en Afrique et en Asie.

Malgré la force des puissances européennes, le Maroc a réussi à conserver son indépendance.

A partir de 1905, l'Allemagne et la France sont en concurrence pour s'approprier le royaume chérifien.

En 1911, l'Allemagne est prête à entrer en guerre mais la France, soutenue par le Royaume-Uni, fait triompher sa politique et s'installe au Maroc à partir de 1912.

« On peut donc espérer, lit-on alors dans *Le Petit Journal* (quotidien populaire à l'important tirage de 800 000 exemplaires), que ce pays dont les richesses ont été jusqu'ici à peine exploitées s'ouvrira enfin à la civilisation, se développera dans la paix sous l'égide de la France, et deviendra pour nous une seconde Algérie. »⁵

Le ressentiment allemand contre les deux pays de l'Entente cordiale est important.



L'iconographie des revues françaises est précieuse pour comprendre les messages que le pouvoir veut faire passer (par exemple *Le Petit Journal*, dont voici la couverture du supplément illustré du 19 novembre 1911) ou les critiques qu'il subit (*L'Assiette au beurre*)

⁵ *Le Petit Journal. Supplément illustré*, n°1096 (19 novembre 1911), p. 2.

Les deux orphelines



Jean-Joseph Weerts, *France !! ou l'Alsace et la Lorraine désespérées*, 1906

Depuis sa défaite contre l'Allemagne en 1871, la France a une politique dont un des leitmotivs principaux est de récupérer ses deux provinces perdues : l'Alsace et la Lorraine.

Elle attend le bon moment pour engager un nouveau conflit pour récupérer les « deux orphelines ».

Les alliances

À la suite d'une série de conflits victorieux entre 1848 et 1870, l'Empire allemand et le Royaume d'Italie sont les deux derniers États-Nations à s'être constitués. Ils sont cependant arrivés trop tard dans la course aux colonies : les territoires les plus intéressants sont déjà pris et ils doivent se contenter de ce dont personne n'a voulu, la Namibie par exemple. Italiens et Allemands ne pourraient donc acquérir de précieux réservoirs de richesses qu'à l'issue de guerres contre des rivaux européens ou des états indépendants d'outre-mer.

Pour toutes ces raisons, les États cherchent des alliés pour le prochain conflit : des accords bilatéraux entre trois pays, la France, la Russie et l'Angleterre – appelée a posteriori Triple Entente – se concluent dans les années 1892-1904. La Triplice (Triple Alliance nouée entre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie) naît en partie des frustrations italiennes, tout comme l'Entente cordiale entre Londres et Paris qui ne s'établit qu'après le règlement de leurs litiges coloniaux en Afrique et en Asie.

L'alliance franco-russe

« Jusqu'à ce que la France ne trouve des alliés, nous n'avons pas à la craindre », disait le chancelier Bismarck, artisan de la victoire allemande de 1870 sur la France.



Cette couverture du supplément illustré du *Petit Journal* du 12 septembre 1897 représente la rencontre du président français Félix Faure et du tsar Nicolas II

Ainsi, en cas de conflit avec l'Allemagne, la France peut se rassurer car elle ne supporterait pas seule le poids des armées du Kaiser. L'objectif pour la France est clairement de récupérer l'Alsace et la Lorraine ; quant à la Russie, elle veut détruire les influences allemande et austro-hongroise dans les Balkans.

Les visites du tsar Nicolas II en France et des dirigeants politiques français en Russie manifestent cette nouvelle amitié si particulière entre une monarchie absolue et une démocratie parlementaire.

Afin de sortir de son isolement diplomatique et militaire, la République française s'allie à la Russie tsariste. Une convention militaire est signée en 1892 et ratifiée en 1894. Toutes ses clauses doivent être tenues secrètes. Cette alliance, quelque peu contre-nature, a été provoquée par le ressentiment russe envers l'attitude allemande dans les questions balkaniques et, en grande partie, par le désir de faire financer par l'épargne française (les fameux emprunts russes), les vastes besoins de modernisation et d'industrialisation de son énorme territoire.

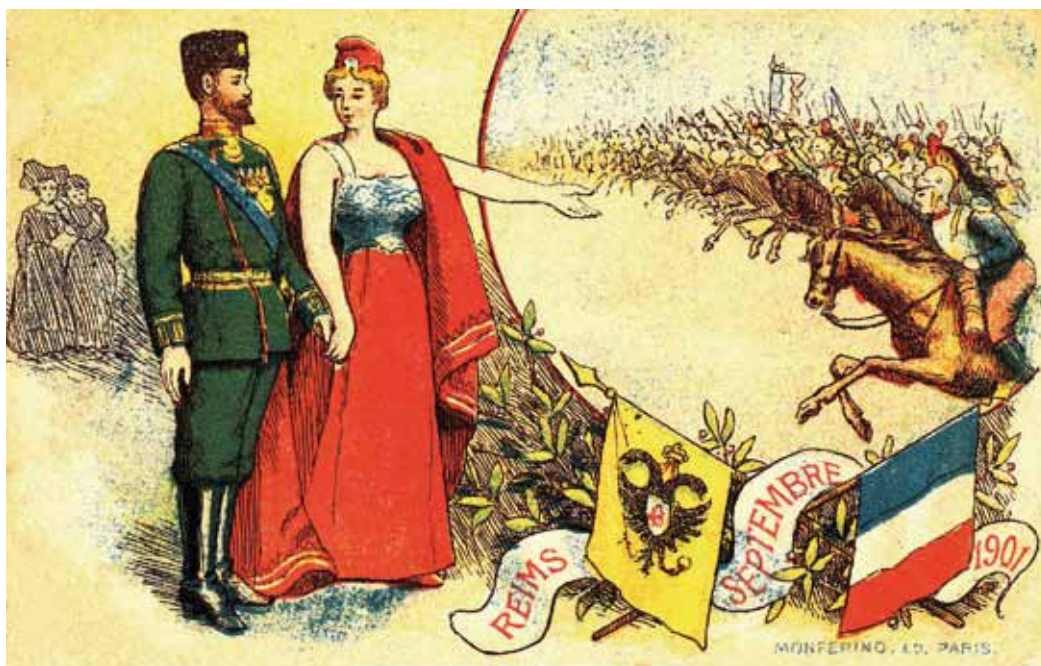
« Si la France est attaquée par l'Allemagne ou par l'Italie soutenue par l'Allemagne, la Russie s'engage à employer toutes ses forces disponibles pour attaquer l'Allemagne.

Si la Russie est attaquée par l'Allemagne ou par l'Autriche soutenue par l'Allemagne, la France emploiera toutes ses forces disponibles pour combattre l'Allemagne.

[...] Les forces disponibles qui doivent être employées contre l'Allemagne seront, du côté de la France, de 1 300 000 hommes, du côté de la Russie, de 700 000 à 800 000 hommes.

Ces forces s'engageront à fond, en toute diligence, de manière que l'Allemagne ait à lutter, à la fois, à l'Est et à l'Ouest. »⁶

⁶ FRANCE. MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *L'alliance franco-russe : origines de l'alliance, 1890-1893, convention militaire, 1892-1899, et convention navale, 1912*, Paris, Imprimerie nationale, 1918.



Carte postale expédiée depuis Paris en septembre 1901

L'allégorie représentée sur cette carte postale expédiée depuis Paris en septembre 1901 évoque la revue militaire qui a rassemblé 140 000 soldats français dans la plaine de Bétheny près de Reims le 21 septembre 1901, en présence du tsar Nicolas II et du président de la République Émile Loubet. Les deux orphelines, en arrière-plan à gauche, semblent attendre la conséquence de l'alliance franco-russe, c'est-à-dire la guerre qui leur permettra de revenir dans le giron maternel.

L'Entente cordiale

La rivalité franco-anglaise est multiséculaire. Pour les Français de 1890, Jeanne d'Arc est encore proche et les coalitions menées par le Royaume-Uni contre la France, de 1793 à 1815, sont dans toutes les mémoires. La course aux colonies conduit à un incident grave en 1898 (Fachoda) qui oblige la France à reculer face au Royaume-Uni en Afrique. Les relations en ce début du XX^e siècle entre le Royaume-Uni, où règne Victoria depuis 63 ans, et la République française, où l'instabilité parlementaire est la règle depuis 25 ans, sont détestables.

Cependant, la France a besoin d'un allié à l'ouest et, malgré l'anglophobie ambiante, se rapproche du Royaume-Uni, ébranlé par la guerre des Boers. Les deux rivaux enterrent leurs antagonismes en 1904 par une série d'accords discrets qui seront popularisés sous le nom d'*Entente cordiale*.

En 1903, le roi Edouard VII se rend en France. D'abord conspué aux cris de « Fachoda ! », il séduit en quelques jours l'opinion française par son tact et sa bonhomie. Cette visite prépare les accords de 1904.

En 1905, ainsi que l'a immortalisé le supplément illustré du *Petit journal*, le roi Edouard VII reçoit sur son yacht l'amiral français Caillaud.

« L'accord intervenu entre la France et l'Angleterre avait besoin, pour être utilement complété, de ces manifestations mutuelles, de ces visites cordiales dans lesquelles les peuples prennent plus étroitement contact. De tels rapports de cordialité réciproque font tomber les préjugés et les malentendus... »⁷



Le Petit Journal. Supplément illustré, 20 août 1905

⁷ *Le Petit Journal. Supplément illustré, n°770 (20 août 1905), p. 2.*

Vivre et mourir pour sa nation

Le nationalisme conduit à l'exaltation de la nation à laquelle on appartient, à la conviction de sa supériorité. Si l'individu doit donner sa vie à cette nation, alors la guerre devient légitime pour résoudre tous les problèmes que cette nation-mère, cette nation-nourricière, peut connaître.



« Ecoutez, écoutez bien les chiens aboyer ! »

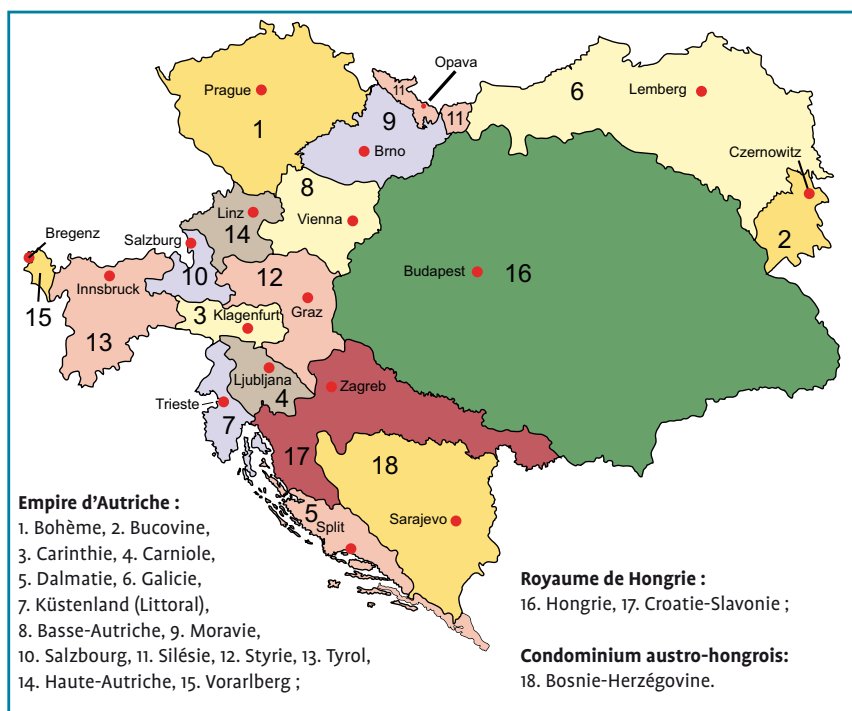
Ce nationalisme aboutit ainsi à des intérêts nationaux qui opposent les nations comme le montre la lithographie anglaise ci-dessus, datant de 1914, qui illustre notamment le fameux « rouleau compresseur russe » sur lequel les Français comptent en cas de conflit.

L'Empire d'Autriche-Hongrie

Au début du XIX^e siècle, l'Empire des Habsbourg est le type même d'un État plurinational. En 1867, un compromis est trouvé avec les Hongrois qui auront une autonomie et une égalité dans l'Empire d'Autriche-Hongrie. La politique austro-hongroise, tout au long du XIX^e siècle, sera d'accroître son territoire et son influence dans les Balkans.

Les Autrichiens et les Hongrois représentent respectivement 23% et 19% de la population de cette monarchie danubienne. Tous les peuples que la double monarchie domine veulent, en vain, davantage d'autonomie ; aussi, certains, comme Lénine, la surnommeront la *prison des peuples*.

La structure bicéphale de l'Empire aboutit en effet à des situations absurdes : les Tchèques sont gouvernés en allemand depuis Vienne et leurs « frères ethniques » slovaques le sont en hongrois depuis Budapest.



Carte de l'empire d'Autriche-Hongrie au début du XX^e siècle



Le Petit Journal. Supplément illustré, 18 octobre 1908

Entente, accords et alliances

À partir de 1879, une alliance – en principe seulement défensive – est conclue entre l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne. L'Italie rejoint peu à peu cette Duplice en 1882 : dès lors, ce sera la Triple Alliance.

L'Autriche-Hongrie compte sur l'Allemagne pour s'opposer à l'expansionnisme russe dans les Balkans, tandis que l'Italie compte sur l'Autriche pour l'appuyer dans ses revendications coloniales.

Quant à l'Allemagne, elle a besoin d'alliés dans la perspective voulue d'une guerre contre la France ou la Russie.

En 1907, un accord de partage d'influence en Asie est signé entre le Royaume-Uni et la Russie.

Il y a donc l'alliance franco-russe de 1892, l'Entente cordiale franco-anglaise de 1904 et cet accord anglo-russe de 1907.

Au Traité de Berlin de 1878, la Bosnie-Herzégovine a été confiée à l'Empire austro-hongrois censé l'administrer à ses frais pour le compte de l'Empire ottoman. En 1908, profitant de la déliquescence de l'Empire ottoman et de celle de l'Empire russe (défait par le Japon en 1905 et perturbé gravement par la révolution cette même année), Vienne proclame unilatéralement l'annexion d'un territoire administré à grands frais depuis 30 ans.

L'empire annexe donc la Bosnie. Dès lors, il mécontente les Bosniaques, mais aussi les Serbes qui rêvaient de constituer un royaume rassemblant tous les Slaves du sud, c'est-à-dire une *yugo-slavie*. C'est aussi une gifle pour les Russes pour qui les Balkans sont une zone d'influence prioritaire.

Cette hostilité serbe provient notamment du remplacement violent, en 1903 de la dynastie pro-autrichienne des Obrenovic par celle pro-russe et pro-française des Karadordevic.

À partir de 1827, l'Empire ottoman, « l'homme malade de l'Europe » (selon la formule du tsar Nicolas I^{er}), perd peu à peu ses territoires européens : la Grèce, la Roumanie, la Serbie puis la Bulgarie deviennent indépendantes après plus de quatre siècles de domination turque.

En 1908, la Bulgarie, soutenue par la Russie, devient définitivement indépendante des Turcs, tandis que l'Autriche annexe la Bosnie (Sarajevo) et l'Herzégovine (Mostar), des territoires peuplés quasi exclusivement de slaves, orthodoxes ou musulmans.



Le déchaînement

« La tragédie de Sarajevo ne conduira pas à des complications ultérieures. »⁹

Rien n'est donc inscrit par nature du fait de l'attentat. S'il plonge l'Europe, puis la quasi-totalité de la planète, dans une folie guerrière, ce n'est donc pas parce qu'un jeune homme a assassiné un futur empereur, mais parce que cette guerre est le résultat de rivalités et d'aspirations séculaires.

Plus encore que l'Autriche, l'Allemagne veut la guerre et s'y prépare dès le 16 juillet. Celle-ci pousse l'Autriche à poser un ultimatum à la Serbie, assorti de conditions volontairement inacceptables, le 23 juillet.

Cet ultimatum vexatoire est accepté par la Serbie, à l'exception de la présence d'enquêteurs et de policiers autrichiens à Belgrade. L'Autriche lui déclare la guerre le 28 juillet. La Russie commence alors à mobiliser son immense armée à partir du 29 juillet puis le tsar déclare la mobilisation générale le 31.

La France a préparé sa mobilisation à partir du 25 juillet. Du fait des mobilisations française et russe, l'Allemagne déclare la guerre à la Russie le 1^{er} août et à la France le 3. Le 4, les troupes allemandes pénètrent en Belgique sous prétexte que la France va envahir ce pays neutre pour mieux l'attaquer.

Le Royaume-Uni, encore quelque peu hésitant, déclare la guerre à l'Allemagne dès qu'il apprend que la neutralité belge a été violée.

L'Autriche-Hongrie, à la fois fidèle à son alliance avec l'Allemagne et satisfaite de pouvoir profiter de l'occasion pour ruiner l'influence russe dans les Balkans, déclare la guerre à l'Empire russe le 6 août.

L'Italie, pourtant alliée aux empires allemand et autrichien, considère que les circonstances ne l'obligent en aucune manière à entrer en guerre contre les pays de l'Entente car la Triple Alliance ne prévoit aucune action italienne si ce sont ses partenaires qui sont les agresseurs.

À l'automne 1914, l'Empire ottoman entre en guerre aux côtés des Allemands et des Autrichiens, suivi par la Bulgarie en 1915.

Le Japon en 1914, l'Italie en 1915, la Grèce en 1917, la Roumanie en 1916, le Portugal en 1917 et surtout les États-Unis cette même année entrent en guerre aux côtés du Royaume-Uni et de la France.

⁹ Déclaration de sir Arthur Nicholson, du Foreign Office, à Buchanan, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, cité par MIQUEL Pierre, *La Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1993, p. 58.

Contexte et origines de la Première Guerre mondiale : en conclusion

La plupart des pays du XIX^e siècle sont impérialistes, c'est-à-dire qu'ils veulent accroître leur puissance, obtenir des territoires supplémentaires ou des colonies et élargir leur zone d'influence. Certains veulent, en outre, récupérer des territoires perdus. Les zones de tension sont nombreuses, en Europe, mais aussi dans le reste du monde.

Au XIX^e siècle, l'Empire ottoman, cet "homme malade de l'Europe", se disloque. Ce qu'il en reste au début du XX^e siècle suscite la convoitise des grands pays européens et des États balkaniques. Sur ses décombres, de nouveaux États sont apparus : la Grèce, la Bulgarie, la Roumanie et la Serbie.

Mais au début du XX^e siècle, ces nouveaux États s'entredéchirent dans de nombreuses guerres « balkaniques ». En outre, ces petits pays sont alliés à de grandes puissances (par exemple, la Serbie à la Russie). Cette poudrière des Balkans est donc aussi la « poudrière de l'Europe ».

Ainsi, la Bosnie-Herzégovine constitue une zone de crispation importante. La Serbie veut constituer un grand royaume réunissant tous les Slaves du sud. Rival de l'Autriche-Hongrie, l'Empire russe soutient les Serbes dans cette revendication.

Cet empire autocratique veut contrôler les détroits (Istanbul, le Bosphore et les Dardanelles). Pour sa marine de guerre, c'est le seul passage de la mer Noire vers la Méditerranée. La disparition de l'Empire ottoman est donc un but de guerre.

Les Français veulent récupérer l'Alsace et la Lorraine que les Allemands ont conquises à la suite de la guerre de 1870.

Le Royaume-Uni et l'Allemagne se disputent la suprématie des mers. Le Kaiser ordonne la construction d'une grande flotte de guerre, capable de rivaliser avec la Navy afin, à terme, d'acquérir par la force des colonies : « Qui domine la mer, domine la terre. »

L'Italie veut agrandir son territoire afin que l'Adriatique devienne une *mare nostrum*. Bien qu'alliée dans la Triple Alliance, ses revendications sur la côte dalmate, possession de l'Autriche-Hongrie, sont récurrentes. D'autre part, comme l'Allemagne, elle a fort peu de colonies et attend le bon moment pour en acquérir.

L'Empire d'Autriche-Hongrie est un énorme État plurinational et les peuples qui le composent attendent le moment opportun pour accéder à l'indépendance, les Tchèques et la population roumaine de Transylvanie.

Au XVIII^e siècle, la Pologne a été partagée entre l'Empire d'Autriche, l'Empire russe et le Royaume de Prusse : les Polonais veulent se retrouver dans un État indépendant qui les rassemblerait tous.

Le Japon veut avoir accès aux ressources naturelles du sud-est asiatique et de la Chine.

La Chine veut récupérer les parties de territoires qui ont été colonisées par les Allemands.

L'idéal dominant des politiques du XIX^e siècle n'est donc pas celui de la paix. Les fondamentaux sont la puissance militaire, le patriotisme, l'expansion territoriale et la revanche.

Le décor de la pièce est planté : les acteurs sont prêts et les motifs sont puissants. L'alexandrin a été déclamé entre 1815 et 1914. Il ne reste donc que les trois coups de la tragédie classique à frapper. Ils le seront entre le 28 juin et le 4 août 1914. Mais le classicisme est mort et rien ne sera réglé en trois temps comme tous l'entendaient. La pièce est d'un genre nouveau : une guerre mondiale, totale et de 1 600 jours.

L'Exposition universelle de 1905, reflet d'une époque



Affiche officielle de l'Exposition universelle, Liège, 1905

« Liège aura la prochaine Exposition ! » s'exclament au début du XX^e siècle les promoteurs de ce grand événement, à portée mondiale, qui accueille en 1905 les pavillons et les visiteurs de pays du monde entier. Liège a pour elle, disent-ils, « sa situation géographique, ses environs pittoresques, l'éclat de son industrie' ». »

¹ DRÈZE Gustave, *le livre d'or de l'Exposition universelle et internationale de 1905. Histoire complète de l'exposition de Liège*, tome I, Liège, Comité exécutif de la Société anonyme de l'Exposition de Liège, 1906, p. 14.

L'Exposition universelle et internationale de Liège reflète l'esprit de ce que l'on a appelé, certes a posteriori, la « Belle Époque ». En effet, si la Belgique figure, à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, parmi les premières puissances économiques mondiales, elle le doit en grande partie à ses activités industrielles ; en Belgique, on produit et on exporte beaucoup. Ces activités se concentrent à certains endroits, parmi lesquels le bassin liégeois. Son épiscentre se situe au cœur même de la ville située de part et d'autre de la Meuse, ses ramifications s'étendant à ses faubourgs, elles-mêmes voisines des zones d'activité de Huy d'un côté, de Verviers et son industrie lainière, à travers la vallée de la Vesdre, de l'autre.



Le bassin liégeois est l'héritier d'un savoir-faire ancien : au Moyen Âge déjà, on fabriquait de la fonte via le charbon de bois et l'énergie hydraulique. Le travail des métaux, dès cette époque, est l'apanage des forgerons. Parallèlement se développe la houillière, c'est-à-dire les charbonnages, qui consistent à utiliser le charbon (contenu dans les sols) pour en faire un combustible. Dès le XIII^e siècle, une prospère industrie de ce type existe en région liégeoise. Deux grandes révolutions, la vapeur vers 1800 et l'électricité vers 1880, vont permettre au pays de Liège un développement économique et industriel sans précédent.

François Maréchal, *Le bassin industriel de la Meuse*, eau forte, 10 avril 1914

Cette situation suscite bientôt, chez nombre de locaux, des ambitions mondiales : l'industrie belge, liégeoise notamment, construit des canalisations à Pékin et des voies ferrées en Amérique du Sud, tandis que Léopold II crée un « État indépendant du Congo », colonie belge à partir de 1909. C'est tout l'esprit des congrès d'expansion mondiale du début du siècle et des expositions internationales et/ou universelles, qui offrent ainsi tout le loisir de montrer au monde le savoir et le savoir-faire du pays.



Abords de la gare de Pékin. Compagnie impériale des chemins de fer chinois et Société d'études de chemins de fer en Chine. Ligne Pékin-Hankow, 1899-1905

Une industrie florissante

L'essor industriel du XIX^e siècle

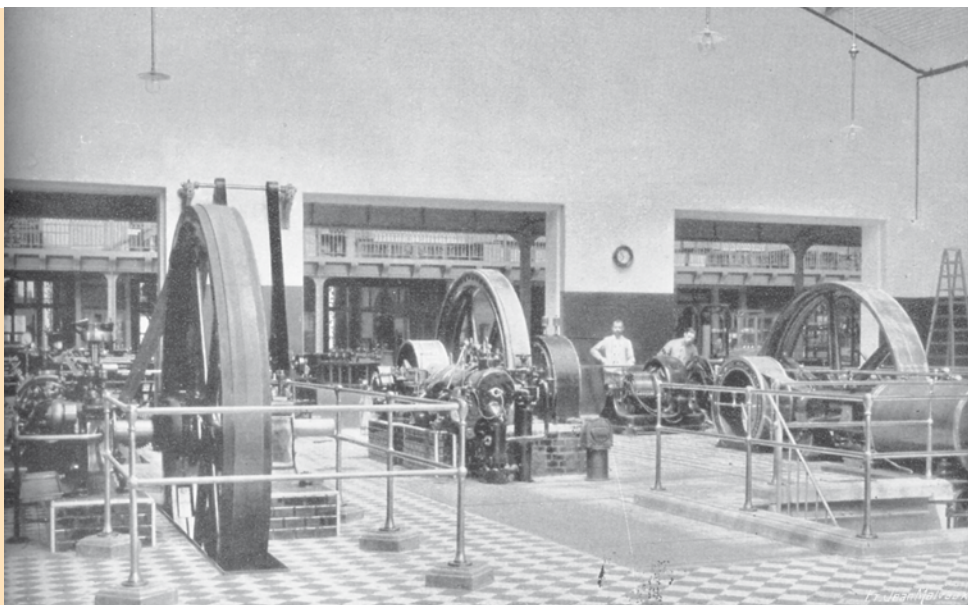
Au XIX^e siècle, nos régions sont marquées par une profonde mutation sociale, technique et économique : la Révolution industrielle. Le bassin industriel liégeois se forme par l'installation de l'industrie lourde en bord de Meuse, aux alentours des houillères liégeoises qui fournissent aux entreprises un combustible qui paraît inépuisable.

La Révolution française met fin aux privilèges et corporations qui sclérosaient l'économie durant l'Ancien Régime. Elle permet l'émergence d'un certain nombre « d'entrepreneurs », nourris par la pensée économique libérale venue d'Angleterre. Parmi ceux-ci, les plus connus en Wallonie sont les membres de la famille Cockerill, dont l'itinéraire exemplifie à merveille l'intense essor industriel.

À l'aube du XIX^e siècle, William Cockerill, constructeur anglais de machines textiles, cherche à s'établir sur le continent européen. C'est à Verviers, centre de l'industrie lainière, qu'il implante son atelier de production de métiers à tisser. En 1817, ses fils John et Charles-James se spécialisent, à Seraing – sur les lieux de l'ancienne résidence d'été des Princes-Évêques de Liège –, dans la construction de machines à vapeur puis de locomotives. Ils mettent ainsi un terme à l'exclusivité britannique dans ce domaine. Avec d'autres, ils contribuent au développement et à la diffusion de la machine à vapeur qui constitue la matrice d'un nouveau système technique.



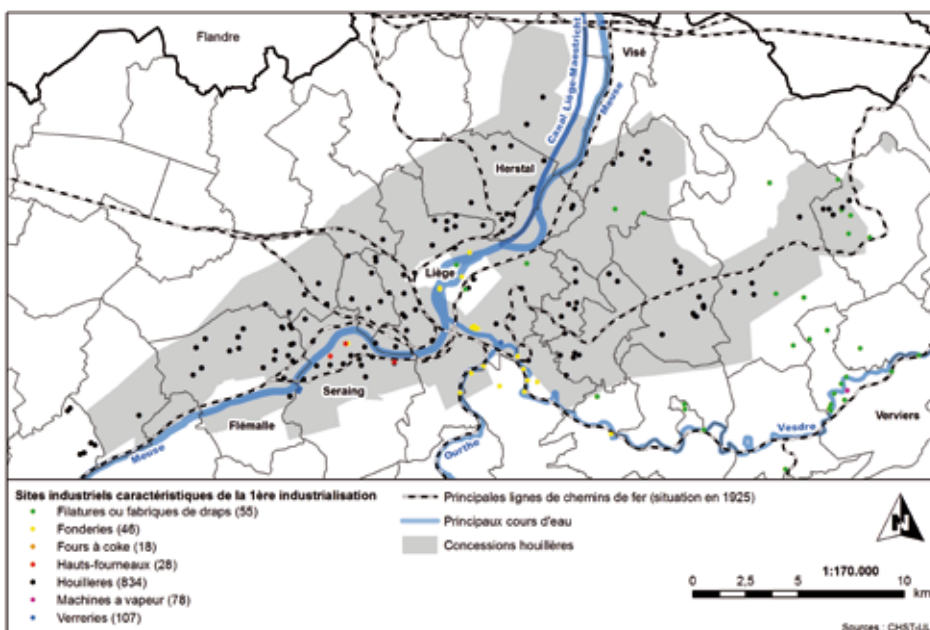
Les usines John Cockerill à Seraing au milieu du XIX^e siècle



Machines à vapeur et moteurs à gaz entraînant des génératrices électriques dans une centrale, 1903

À côté du textile, du charbon et du verre, la sidérurgie est un des secteurs clés de la Révolution industrielle et Liège en est un des principaux pôles de croissance. Le premier haut-fourneau à coke de la province est mis à feu aux établissements Cockerill en 1826. Ensuite, l'intégration de plusieurs innovations – le convertisseur Bessemer (années 1860), la fusion sur sole (Martin, 1865), l'acier Thomas (1876) – va permettre d'entrer progressivement dans l'ère de l'acier et de multiplier par 25 la production belge de fonte entre 1850 et 1914.

Avec l'acier, la Révolution industrielle entre dans une seconde phase caractérisée par un nouveau système technique, s'appuyant désormais sur la chimie (dont Solvay sera la figure de proue), l'énergie électrique (auquel Zénobe Gramme apportera sa contribution), les ressources pétrolières et les progrès de la force motrice (moteurs à explosion).



Le bassin liégeois au milieu du 19^e siècle

Des entreprises de pointe



La fonderie de zinc de Valentin-Cocq (Vieille-Montagne), Hollogne-aux-Pierres

Après la crise économique du dernier quart du XIX^e siècle qui ralentit l'importante croissance initiée par la Révolution industrielle, l'industrie liégeoise redémarre et tourne à plein régime. La période comprise entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle correspond à l'apogée industrielle du bassin liégeois, comme en témoigne le dynamisme de nombreux secteurs : sidérurgie, charbon, industrie mécanique, zinc, etc.

Liège est, d'abord, une ville d'industrie lourde, dominée par de grandes sociétés sidérurgiques intégrées, implantées dans le bassin amont (de Flémalle à Ougrée), telles que Cockerill, Angleur-Athus, Ougrée-Marihaye, Espérance-Longdoz. Ces importantes entreprises, qui plus tard fusionneront, possèdent leurs propres charbonnages et assurent toutes les étapes de la production. À la veille de la guerre, leurs 21 hauts-fourneaux produisent 966 000 tonnes de fonte, soit près de 40% de la production totale belge.

La métallurgie des métaux non-ferreux s'est également développée grâce à l'invention, à l'aube du XIX^e siècle, du four liégeois par Jean-Jacques Dony. Le zinc constitue un nouveau métal dont la production industrielle est assurée par un pôle liégeois dominé par la S.A. des mines et fonderies de zinc de la Vieille-Montagne. Créée en 1837 et possédant plusieurs établissements à l'étranger, elle est considérée comme la première multinationale d'Europe. En 1913, les fonderies liégeoises fournissent 20% de la production mondiale de zinc.

Un autre secteur, le verre, est en Wallonie essentiellement l'apanage de Charleroi et de la Basse-Sambre, mais est également représenté dans la région liégeoise par la Cristallerie du Val-Saint-Lambert. Elle emploie 4 000 personnes en 1910 et sa production connaît un rayonnement international.

Le bassin aval (entre Herstal et Visé) est le lieu de l'industrie mécanique. Son fleuron, la Fabrique nationale d'armes de guerre, est créé en 1889. À la toute fin du XIX^e siècle, s'appuyant sur le développement du secteur automobile, elle entame une intense diversification qui l'amène à fabriquer des véhicules à moteur. Le développement du secteur automobile s'appuie également sur plusieurs autres constructeurs de la région. En 1908, l'usine Imperia s'implante à Nessonvaux, en bord de Vesdre.



Construction de motocyclettes à la F.N. Herstal

Dans tous les secteurs, les intérêts belges s'exportent, contribuant à industrialiser une partie de l'Europe et du monde. À Liège, parmi divers exemples, citons la Compagnie Générale des Conduites d'Eau, dont l'usine des Vennes produit des tuyaux en fonte et qui développe des réseaux de distribution d'eau dans de nombreuses villes européennes et jusqu'au Japon.

Enfin, durant les années qui précèdent le conflit mondial, le contexte de la course à l'armement ouvre de nouveaux marchés aux entreprises liégeoises. Les productions militaires de Cockerill ou des Ateliers de la Meuse (coupoles en acier, obus, etc.) et des armuriers liégeois équippent ainsi les forts de la Meuse.



Coupoles Ateliers de la Meuse, Sclessin

Le monde scientifique

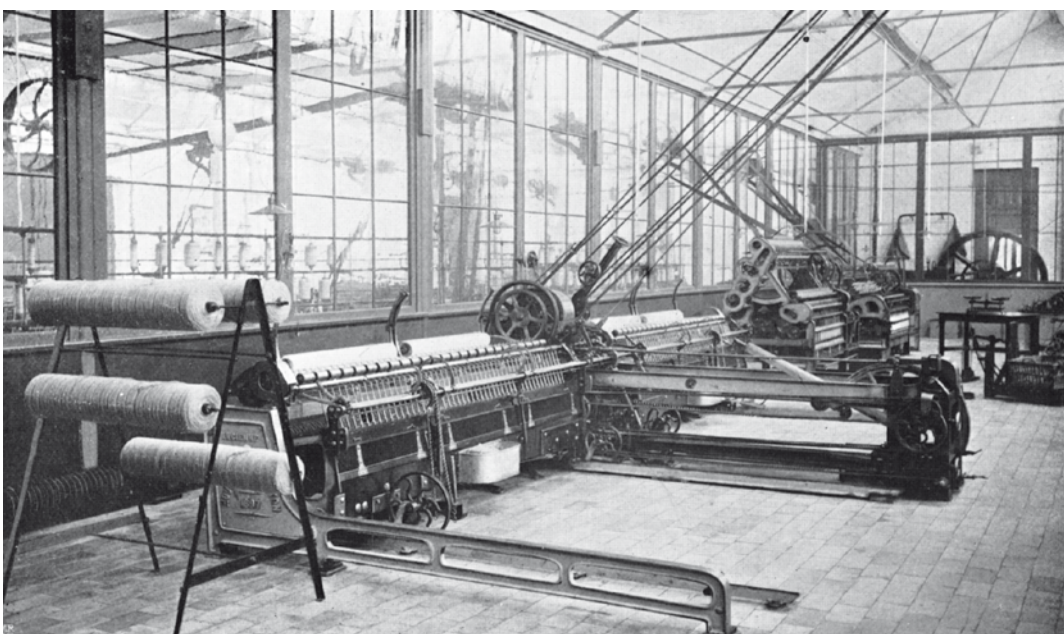
En dépit d'un certain prestige en matière scientifique, acquis par les fameuses écoles liégeoises des XI^e et XII^e siècles, la ville de Liège ne dispose pas, jusqu'au XIX^e siècle, d'université. Le développement du savoir et de l'enseignement est l'affaire des ordres religieux, jésuites en particulier, qui constituent une impressionnante bibliothèque.

C'est en 1817 qu'est créée, sous le régime hollandais, l'Université de Liège, à l'instar de celles de Louvain et Gand. Au XIX^e siècle, l'université, et Liège n'échappe pas à la règle, forme surtout les grands commis de l'État et les hauts fonctionnaires des administrations. Les ingénieurs, quant à eux, sont encore souvent formés à l'usine, « sur le tas » : l'entreprise et l'université s'ignorent superbement.

Avec la deuxième révolution industrielle apparaît cependant chez certains la prise de conscience du fait que les richesses du sol, atout majeur de l'industrie belge jusqu'alors, finiront par s'épuiser. Et avec elle le développement d'une idée qui fera florès : le développement futur de l'industrie belge passe par la recherche. D'où une certaine tendance, à la fin du siècle, à favoriser dans l'enseignement des sciences ce qui est directement applicable. C'est le développement des facultés techniques, puis des facultés des sciences appliquées et de l'Institut électrotechnique Montefiore (créé en 1883). Les pouvoirs publics prennent souvent le parti de créer des instituts directement en prise avec la réalité industrielle, par exemple l'Institut polytechnique de Glons et l'École supérieure des Textiles de Verviers qui propose quatre années d'études après le secondaire.



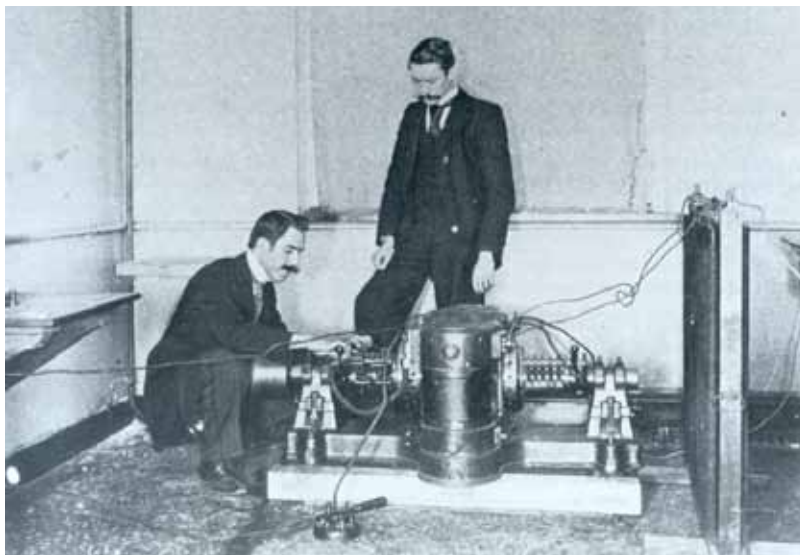
Bindels - Huck, *Vue de l'Université et statue de Grétry*, avant 1890



L'atelier de filature de l'École supérieure des Textiles de Verviers.

L'enseignement technique est donc particulièrement développé : les écoles professionnelles de jour côtoient les écoles industrielles du soir censées former les « ouvriers d'élite ». Zénobe Gramme, l'inventeur de la dynamo, en est un pur produit.

À la double nécessité, d'une part de former les ingénieurs de demain, d'autre part de proposer une formation pointue dans une série de domaines nouveaux, l'université répond par la création des Écoles spéciales annexées à l'Université, comme cela se fait ailleurs en Belgique à la même époque. À Liège, il s'agit de l'École des arts et manufactures et de l'École des mines. Dès leurs ouvertures, ces écoles d'ingénieurs ont fourni les cadres de l'industrie européenne. Les élèves viennent des pays les plus divers, et les ingénieurs ainsi formés transféreront dans le monde entier les méthodes de la technologie wallonne. À la veille de la Première Guerre mondiale, d'ailleurs, près du tiers des ingénieurs de l'Association des ingénieurs diplômés de l'Université de Liège sont en poste à l'étranger, en Russie et en Chine notamment.



Institut Montefiore, vues anciennes

Le dur chemin vers l'amélioration de la condition ouvrière

Au XIX^e siècle, l'expansion industrielle belge a longtemps eu pour contrepartie la misère criante des ouvriers, dépourvus de droits politiques et livrés au bon vouloir de leurs employeurs. Cette situation change cependant entre 1890 et 1914. La condition ouvrière – des hommes, des femmes et des enfants employés dans les mines et l'industrie – s'améliore peu à peu.

Des caisses de secours ou de résistance, alimentées par leurs cotisations, prémunissent les travailleurs contre l'indigence en cas de maladie, de chômage ou de grève. Les ouvriers se dotent aussi d'organismes qui les aident et les encadrent dans le quotidien. Pour s'approvisionner à bon marché en vivres, charbon, vêtements, etc., ils adhèrent à des sociétés coopératives. Elles trouvent souvent abri dans les nouvelles *Maisons du Peuple*, des institutions qui s'implantent dans les diverses agglomérations. Les maisons du peuple sont multifonctionnelles. Elles se veulent aussi lieux culturels et de divertissement pour les ouvriers à qui elles proposent des cycles de cours et conférences, bibliothèques, etc. On y trouve aussi un débit de boisson qui doit faire contrepoids aux cabarets qui pullulent alors et font de l'alcoolisme ouvrier un fléau social ravageur.



Société coopérative L'Alliance à Flémalle-Grande



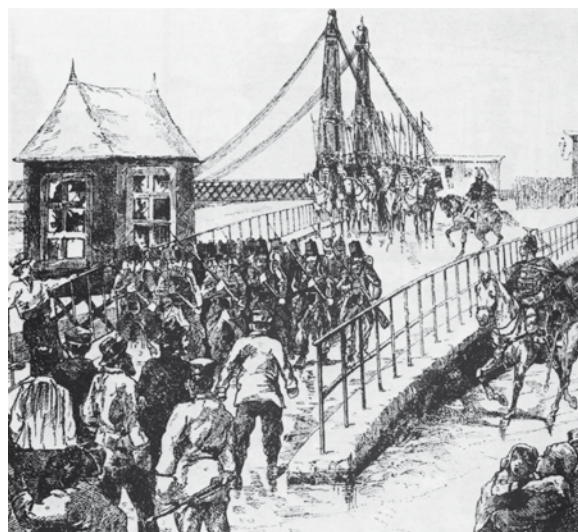
La Populaire. Maison du Peuple Liège, 1912.

Face à l'État et au patronat, la situation des ouvriers se renforce également. Tandis que des milieux progressistes aisés (notamment libéraux, etc.) et une partie de l'Église (encyclique *Rerum Novarum* de 1891) dénoncent la misère ouvrière, progressivement, les travailleurs eux-mêmes s'organisent. Certains se regroupent en syndicats ou adhèrent au Parti ouvrier belge (P.O.B.), créé en 1885. À la fin du siècle apparaissent les premières lois sociales : lois sur la salubrité et la sécurité des lieux de travail, la protection du salaire, le repos du dimanche. Timidement enfin, le travail des femmes et des enfants est limité.



Syndicat des mécaniciens, 1^{er} mai 1911

La conquête de droits sociaux et politiques est toutefois tardive, lente, âpre. Tardive, parce qu'elle ne s'enclenche vraiment qu'au tournant des années 1890, après la vague de grèves et d'émeutes qui ébranle le bassin industriel wallon, en mars 1886. Lente, parce qu'il fallut parfois des décennies pour faire entrer une revendication ouvrière dans la loi. Âpre, parce que la plupart des progrès découlent d'affrontements avec le patronat, tandis que la force publique réprime durement les grèves et coalitions ouvrières. Dans le bassin liégeois, les mines et la sidérurgie sont touchées en 1891, 1893, 1902, 1912 et 1913. Dans la province, d'autres secteurs connaissent aussi de violents mouvements sociaux. C'est le cas du textile à Verviers. En 1906 par exemple, en riposte à un désaccord avec leurs ouvriers, les patrons lainiers décrètent le *lock-out*. Ils ferment leurs usines, empêchant du même coup les ouvriers de travailler et de gagner leur vie. 15 000 personnes seront ainsi jetées à la rue, sans travail, ni revenu.



Le Pont de Seraing gardé par les troupes, 1891



Manifestation socialiste à Liège avant la grève générale, 1913

Premières étapes de la généralisation du conflit

28 juin 1914 :

L'archiduc François-Ferdinand de Habsbourg est assassiné par un jeune Serbe à Sarajevo.

28 juillet 1914 :

L'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie.

30 juillet 1914 :

Mobilisation générale de la Russie, protectrice de la Serbie.

1^{er} août 1914 :

L'Allemagne déclare la guerre à la Russie. La France, alliée de la Russie, décrète la mobilisation générale.

2 août 1914 :

L'Allemagne envahit le Luxembourg et lance un ultimatum à la Belgique, exigeant le passage de ses troupes sur son sol.

3 août 1914 :

L'Allemagne déclare la guerre à la France.

4 août 1914 :

Constatant la violation de la neutralité belge par les armées allemandes, le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Allemagne.

14 au 24 août 1914 :

Les armées françaises reculent sur tous les fronts, dans les Ardennes et en Lorraine. Battue au cours de la « bataille des frontières », la France organise une retraite générale, qui se soldera par le « miracle de la Marne », première victoire des Alliés sur l'ennemi allemand (du 6 au 12 septembre 1914).

L'invasion de Liège

Sarah Delvin

L'invasion

Au moment de l'assassinat de l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand, la majorité de l'opinion publique belge est convaincue qu'en cas de conflit, les grandes puissances européennes respecteront la neutralité de la Belgique, comme en 1870. En effet, ce statut doit théoriquement la protéger. La panique n'envahit donc pas immédiatement la population belge, malgré les menaces de guerre qui se font de plus en plus précises. L'attention populaire se focalise plutôt sur le procès de l'affaire Caillaux-Calmette (la femme du ministre français Joseph Caillaux a assassiné le directeur du *Figaro*, Gaston Calmette) ou encore sur la victoire du cycliste belge Philippe Thijs lors de la première étape du Tour de France.

Le réveil sera brutal. Le 23 juillet 1914, l'Autriche-Hongrie adresse un ultimatum au gouvernement serbe. Cinq jours plus tard, elle déclare la guerre à la Serbie. L'Europe s'embrase... En Belgique, la mobilisation générale est décrétée le 31 juillet 1914. Dans les jours qui suivent, l'Allemagne (le 1^{er} août) et la France (le 2 août) font de même, via le système de la conscription. Au cours de la même journée, le Luxembourg est envahi par l'Allemagne, au mépris de sa neutralité.



Dans la foulée, un ultimatum allemand est envoyé au gouvernement belge, réclamant à la Belgique le libre passage des troupes allemandes sur son territoire pour contrer une possible invasion française. L'Allemagne s'engage à respecter l'indépendance du pays. En cas de refus, la Belgique sera considérée comme une ennemie du Reich. Le 3 août, le Conseil de la Couronne, réunissant les ministres en fonction et les ministres d'État sous la présidence du Roi, décide de répondre par la négative, considérant qu'il s'agit d'une atteinte à la neutralité et à l'indépendance du royaume. La Belgique se dit prête à résister, se présentant ainsi comme une victime respectueuse de ses engagements internationaux, au contraire de l'Allemagne, nation pourtant garante de la neutralité belge, mais bafouant le droit international.

Cet ultimatum suscite de l'indignation, mais aussi de la stupéfaction au sein de la population. En effet, l'Allemagne dispose en Belgique depuis plusieurs années d'un important capital de sympathie.

Néanmoins, le sentiment patriotique l'emporte alors et l'élan populaire est important : les drapeaux belges fleurissent un peu partout et les volontaires de guerre affluent.



Mobilisation allemande

Mobilisation française

À partir du 1^{er} août, on voit arriver des régiments destinés à renforcer la garnison de la position fortifiée de Liège.

La position fortifiée de Liège

Yves Dispa

La neutralité imposée à la Belgique l'oblige à la plus grande prudence quant à sa politique de défense. Il lui faut prévoir l'éventualité à la fois d'une attaque française et d'une attaque allemande.

Au milieu du XIX^e siècle, le gouvernement estime qu'il n'est pas possible, en cas d'agression, de défendre la totalité du territoire ; il faut donc construire un « réduit national » qui permettra à la Belgique d'attendre le Royaume-Uni, garant de sa neutralité depuis 1831. Anvers est ainsi fortifiée à partir de 1859 selon les plans de l'officier supérieur et architecte militaire Henri-Alexis Brialmont.

Mais il faut à la Belgique un réseau de fortifications autour de Liège pour faire face à l'Allemagne et autour de Namur pour contrer la France.

En 1886, Auguste Beernaert, chef du gouvernement belge, fait voter le budget nécessaire à la construction des têtes de pont de Liège et de Namur. Les travaux s'étalent entre 1888 et 1891.

Brialmont, devenu lieutenant-général, va organiser à partir de 1891 la construction de 12 forts autour de Liège et de forts autour de Namur.



Les forts les plus importants sont donc construits autour de Liège en prévision d'une attaque allemande.

A partir de 1891, le chef du grand état-major général allemand, Alfred von Schlieffen, prévoit l'attaque de la France en violant délibérément la neutralité belge. Les forts de Liège prendraient alors toute leur importance dans cette éventualité. Son successeur Ludwig von Moltke continuera ce plan en l'amendant chaque année, selon les circonstances.

Les forts n'ont pas été construits en béton armé : cette technique, inventée dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ne se répandra que dans les ultimes années du siècle. Des détails techniques tels que la ventilation des forts ou la localisation des latrines auront beaucoup d'importance le moment venu et engendreront beaucoup de soucis pour les défenseurs des forts.

Si les forts ne sont pas en béton armé, ils sont tout de même prévus pour résister à des canons de 250 mm. Cependant, en 1908, l'état-major allemand demande à ses ingénieurs de concevoir des pièces d'artillerie capables de briser les 3 mètres de béton armé des forts français. Ces Kurze-Marine-Kanone 14 de 43 tonnes seront appelés aussi Dicke Bertha (Grosse Bertha), du nom de Bertha Krupp, l'unique héritière de la dynastie industrielle Krupp. En août 1914, le premier de ces obusiers est prêt, suivi dans les mois suivants par 11 autres exemplaires. Les obus de 420 mm pèsent 820 kilos, dont 140 kilos de charge explosive. La portée de tir de 14 kilomètres est bien supérieure à celle de l'obusier des années 1890.

L'intendance militaire s'occupe de réquisitionner des vivres, du bétail, des véhicules...



Wagons de provisions arrivant aux portes de Liège

Le même jour, le roi Albert 1^{er} prononce, devant le parlement réuni en session extraordinaire, une allocution percutante qui est vivement applaudie :

[...] *Si nos espoirs sont déçus, s'il nous faut résister à l'invasion de notre sol et défendre nos foyers menacés, ce devoir, si dur soit-il, nous trouvera armés et décidés aux plus grands sacrifices [...]. Dès maintenant, et en prévision de toute éventualité, notre vaillante jeunesse est debout, fermement résolue, avec la ténacité et le sang-froid traditionnels des Belges, à défendre la Patrie en danger [...]. Partout, en Flandre et en Wallonie, dans les villes et dans les campagnes, un seul sentiment étreint les cœurs : le Patriotisme ; une seule vision emplit les esprits : notre indépendance compromise ; un seul devoir s'impose à nos volontés : la résistance opiniâtre².*

Ovationné, il exhorte le pays à faire fi de ses dissensions politiques et communautaires pour résister. Lors de cette même séance, un gouvernement d'union sacrée est mis sur pied et le parlement lui accorde les pleins pouvoirs.

Dans la lignée de son discours du 4 août, le roi fait publier une proclamation à destination des troupes belges afin de les galvaniser. Elle évoque dans ce but des souvenirs historiques exaltants, tels que la bataille des Éperons d'or en 1302 ou la résistance des 600 Franchimontois contre les Bourguignons et les Français en 1468.

Le gouvernement demande ensuite à la France, au Royaume-Uni et à la Russie de faire respecter la neutralité de la Belgique. Après avoir réclamé leur aide militaire, la Belgique se prépare à assurer la défense de ses places fortes. Le 4 août, constatant la violation de la neutralité belge par les armées allemandes, le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Allemagne. C'est une déception pour l'empereur Guillaume II d'Allemagne, petit-fils de la reine Victoria.

L'ultimatum allemand déclenche la mobilisation générale de l'armée anglaise le 3 août 1914, le Royaume-Uni déclarant que toute violation de la neutralité belge sera considérée comme un *casus belli*. Après le rejet de l'ultimatum allemand par les Belges, l'Allemagne déclare la guerre à la France et prévient qu'elle s'appête à envahir la Belgique pour contrer la menace française.

Dans la chaleur du 4 août 1914, les troupes de la II^e armée allemande, dirigée par Karl von Bülow, franchissent la frontière belge à Gemmenich, empruntant les routes qui relient Aix-la-Chapelle à la Province de Liège. Ce qui allait devenir le premier conflit mondial ne devait pas excéder, selon les décideurs politiques, quelques mois...

PROCLAMATION

du Roi à l'Armée et à la Nation

SOLDATS,

Sans la moindre provocation de notre part, un voisin orgueilleux de sa force a déchiré les traités qui portaient sa signature, et violé le territoire de nos pères.

Parce que nous avons été dignes de nous même, parce que nous avons refusé de forfaire à l'honneur on nous attaque,

Mais le monde entier est émerveillé de notre attitude loyale : Que son respect et son estime nous reconfortent.

Gloire à vous, armée et peuple belges !

Souvenez-vous, devant l'ennemi, que vous combattez pour la liberté et pour vos foyers menacés.

Souvenez-vous, Flamands, de la bataille des "Eperons d'Or", et vous, Wallons de Liège, qui êtes en ce moment à l'honneur, des 600 Franchimontois.

SOLDATS !

Je pars de Bruxelles pour me mettre à votre tête.

Fait au Palais de Bruxelles le 5 Aout 1914.

ALBERT.

Affiche « Proclamation du Roi à l'Armée et à la Nation », 5 août 1914

¹ Un *casus belli*, littéralement « un cas de guerre », désigne un élément déclencheur d'un conflit armé.

² *Annales parlementaires de Belgique. Chambres réunies. Session extraordinaire de 1914. Séance royale du mardi 4 août 1914, p. 1.*

Le même jour, la France et la Russie annoncent être prêtes à coopérer avec les Anglais pour défendre la neutralité belge.

Il faut dire que peu d'observateurs parient sur la capacité de la Belgique à se défendre. En effet, le plan de réorganisation de l'armée belge n'en est qu'à ses débuts (le service militaire n'a été rendu obligatoire qu'en 1913) et, malgré l'afflux massif de volontaires, celle-ci ne peut en réalité faire face aux troupes allemandes. L'armement est vieillissant, l'équipement semble appartenir au passé (les mitrailleuses sont tirées par des chiens), l'encadrement et la formation des mobilisés laissent à désirer, le manque d'officiers est patent. L'armée allemande est, quant à elle, supérieure en nombre et mieux organisée, notamment en matière de communication. Toutefois, la résistance inattendue des troupes belges va surprendre le Reich et l'opinion internationale.



Les uniformes de l'armée belge sont vieillissants.

La cavalerie porte toujours celui du XIX^e siècle : un pantalon cramoisi, un bonnet en fourrure, un képi de lancier. De son côté, l'infanterie porte un équipement bleu sombre, accompagné d'un shako, couvre-chef en forme de cône tronqué, recouvert d'une toile cirée, d'un bonnet à plume ou en poil de grenadier.

Les carabiniers belges portent, quant à eux, un « haut de forme » en cuir.

Annonce mortuaire de Fernand Louis

La bataille de Liège

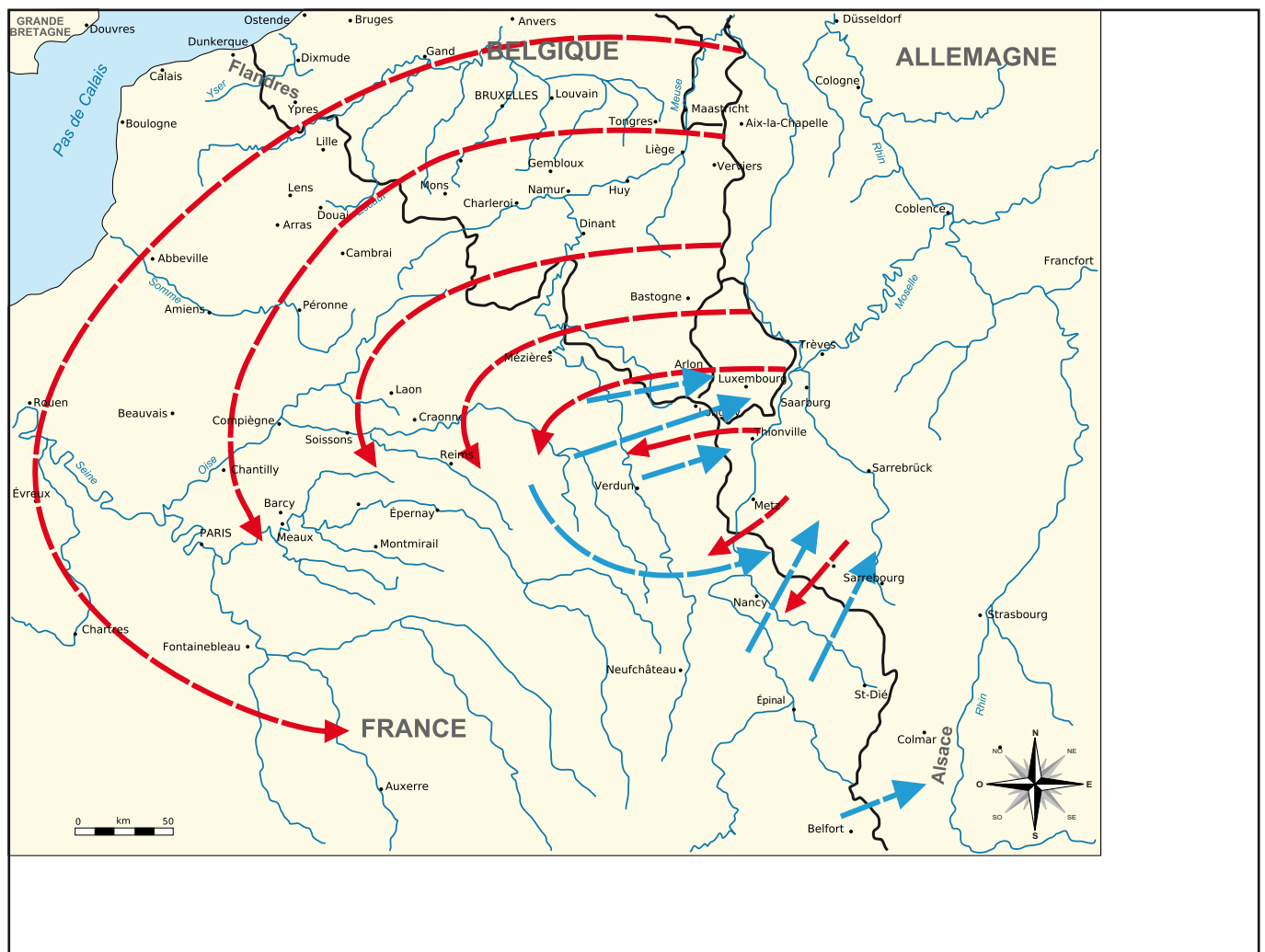
Commandée par Albert 1^{er}, l'armée belge est composée de quelque 281 000 hommes : 218 000 soldats, plus de 45 000 gardes civiques et 18 000 volontaires qui affluent en quelques jours. Dès le 3 août, elle se concentre essentiellement dans la région située entre la Gette et la Dyle, les 3^e et 4^e divisions d'armée se déployant respectivement à Liège et à Namur. Les Belges entendent résister aux Allemands, en particulier autour de la position fortifiée de Liège, pour retarder l'avancée de ces derniers et protéger le réduit national anversois (il s'agit de la ligne de défense d'Anvers, considérée comme la zone idéale pour constituer le dernier bastion de défense en cas d'invasion). Les positions de Liège, de Namur et d'Anvers forment en effet la principale défense du territoire belge.

Qu'est-ce qu'un garde civique ?

Sorte de « soldat-citoyen », le garde civique trouve son origine au lendemain de la révolution belge (1830). Dans la jeune Belgique indépendante, le maintien de l'ordre et la défense nationale sont une priorité. Les gardes bourgeoises constituées pendant la révolution vont s'unir sous la dénomination « garde civique ». Chaque citoyen belge, entre 21 et 50 ans, doit l'intégrer (prioritairement les jeunes célibataires et veufs sans enfants). Cette « milice urbaine » est chargée, au début de la Grande Guerre, de seconder la gendarmerie et la police dans le maintien de l'ordre et la surveillance des voies ferrées et des accès des villes. Toutefois, ces unités « paramilitaires » seront considérées par l'armée allemande comme des francs-tireurs³. Certaines unités suivront l'armée sur l'Yser. Le 13 octobre 1914, les gardes civiques sont dissoutes. Après la guerre, la garde civique disparaît définitivement⁴.



La garde civique de Verviers en 1914



Les plans d'attaque allemand et français

Légende :

→ Plan Schlieffen (1905)

→ Plan XVII (1911)

³ Voir le chapitre « Propagande, mythes et réalité ».

⁴ JACOBS E.A., « Les « oubliés ». Le rôle de la garde civique en août 1914 », in *Le roi Albert et ses soldats, exposition organisée à l'occasion du 50^e anniversaire de l'inauguration du Musée de l'armée par S.M. le roi Albert le 22 juillet 1923 : catalogue n° 2*, Bruxelles, Musée Royal de l'Armée et d'Histoire militaire, 1973, p. 9-15.

Le plan d'attaque allemand, baptisé « plan Schlieffen-Moltke » du nom de ses deux concepteurs Alfred von Schlieffen et Helmuth von Moltke, est basé sur l'hypothèse suivante : la guerre sera inévitablement menée sur deux fronts, à l'est et à l'ouest de l'Allemagne. Pour éviter ce scénario, l'Allemagne entend jouer sur les délais de mobilisation des armées belligérantes. En effet, elle estime que les Russes se mobiliseront plus lentement que les troupes françaises. Dès lors, une petite armée allemande, appuyée par les Autrichiens, serait en mesure de contenir les Russes à l'est pendant que l'offensive principale serait menée à l'ouest contre la France, à travers la Belgique et le Luxembourg (les Pays-Bas resteraient neutres, permettant ainsi de conserver un port pour le commerce international⁵). L'armée allemande prendrait en tenaille l'armée française entre une aile gauche déployée en Alsace et une aile droite pénétrant le territoire belge. L'invasion de la Belgique permettrait à l'armée allemande d'effectuer un mouvement circulaire au nord du sillon Sambre-et-Meuse afin d'encercler Paris et de prendre à revers les troupes françaises situées à l'est.

Théoriquement, une fois l'armée française rapidement défaite, le plan Schlieffen-Moltke prévoit que l'Allemagne n'aurait plus qu'à se retourner ensuite à l'est contre la Russie.

La prise de la position fortifiée de Liège revêt donc une importance stratégique pour les Allemands, car elle empêche le passage de la Meuse et barre la route de Paris. En effet, la vallée de la Meuse forme à Liège un goulot qui doit permettre à l'armée allemande de franchir rapidement le fleuve⁶. La ville de Liège est de plus traversée par une voie ferroviaire importante reliant l'Allemagne à la France et à Bruxelles⁷. Liège est donc un important nœud de communication.

Le général Leman est en charge de la défense de la position fortifiée de Liège depuis 1913. Il a lancé un vaste programme de réorganisation de cette dernière mais, en 1914, celui-ci n'est pas encore achevé. En outre, les méthodes de construction des forts de Liège ont été dépassées par l'évolution technologique de l'artillerie.

Pour assurer la défense entre les intervalles des forts, le général Leman fait creuser en urgence, à partir du 28 juillet 1914, des tranchées et des redoutes (système de fortification construit en dehors d'un fort servant à protéger les soldats de la ligne de défense principale), notamment par des civils et des ouvriers réquisitionnés (certains, comme les mineurs de Seraing, se présentent spontanément pour remplir cette tâche⁸). Elles seront défendues par des soldats, guère à l'abri des tirs de l'ennemi et ne disposant que d'un armement réduit. Pour entraver la marche future des troupes allemandes, les moyens de communication sont progressivement détruits⁹. Des soldats du génie font par exemple sauter les tunnels de Hombourg et de Nasproué et le pont des Arches à Liège.



Le pont des Arches, Liège

Gérard Leman (1851-1920)

Né à Liège, il entre comme élève à l'École militaire en 1867 et en sort premier de sa promotion en 1872 comme lieutenant de génie. Enseignant puis directeur de l'École royale militaire, il prend également en charge l'éducation militaire du futur roi Albert I^{er}. Nommé commandant de la position fortifiée de Liège en 1913, il est surpris par la guerre en plein travail de réorganisation du plan de défense de cette dernière. Blessé grièvement lors de l'explosion du fort de Loncin, il est capturé par les Allemands et emprisonné en Allemagne. En 1917, il est libéré et, en 1918, il rentre à Liège aux côtés d'Albert I^{er} et des troupes belges. Il s'installe dans sa ville natale et rédige son *Rapport au Roi sur la défense de Liège en août 1914*. Le roi le maintient dans ses fonctions sans limite d'âge et lui donne ses lettres de noblesse de comte le 15 novembre 1919. Son rapport à peine achevé, il meurt le 17 octobre 1920 d'une pneumonie. Le gouvernement belge décrète l'organisation d'obsèques nationales. Celles-ci ont lieu le 21 octobre 1920 par un hommage, corps présent, au Palais de la Nation à Bruxelles avant l'inhumation civile, selon les désirs du défunt, au cimetière d'Ixelles où il repose auprès de ses parents. Véritable héros national dès 1914, de nombreuses rues et avenues portent désormais son nom. L'importante artère liégeoise qu'était déjà à l'époque la place de Fagnée a été rebaptisée en « place Général Leman ».



⁵ DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Éditions J.-M. Collet, 1997, p. 27.

⁶ BOURLET Michaël, *La Belgique et la Grande Guerre*, Paris, Éditions Soteka, 2012, p. 62.

⁷ *Idem*, p. 61.

⁸ MENZEL E., « La défense de Liège », in LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie. L'épopée belge de 1914 à 1918*, Bruxelles, E. Van der Elst - Établissements L. Collignon, 1920, p. 40.

⁹ BOURLET Michaël, *op. cit.*, p. 61.



Barricades installées à Dison, août 1914

En plus des troupes au sol, évaluées à 59 800 hommes¹⁰, les Allemands disposent d'une force de frappe importante, notamment des mortiers de 210 mm, une escadrille d'avions et un zeppelin.

Le 4 août 1914, à 9 heures, l'armée allemande pénètre en Belgique. Trois proclamations de Gustave Kleyer (le bourgmestre de Liège), du général Leman et du gouverneur civil de la Province, Henry Delvaux de Fenffere, appellent la population liégeoise à rester calme et à respecter l'ordre.

Des voies de chemin de fer sont coupées et des déraillements volontaires de locomotives sont provoqués, dans le tunnel de Verviers Est ou celui de la Sauvenière à Spa par exemple. Le général Leman dispose d'environ 32 000 hommes pour défendre les forts.

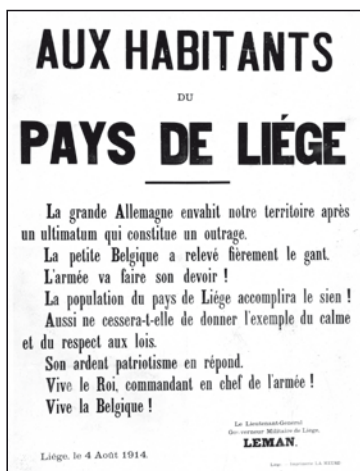
Du côté allemand, c'est un groupement précédant les I^{ère} et II^e armées allemandes qui sera chargé de prendre les forts de Liège. Il est dirigé par le général Otto von Emmich, auquel est adjoint Erich Ludendorff.



Erich Ludendorff



Otto von Emmich



Affiche « Aux habitants du Pays de Liège », 4 août 1914



Affiche « Ville de Liège. Le Bourgmestre à la population liégeoise », 4 août 1914

Les Allemands progressent en direction d'Henri-Chapelle, Battice et Herve. Le même jour, le soldat Antoine-Adolphe Fonck est tué à Thimister : c'est la première victime belge de la Première Guerre mondiale. Après avoir dépassé Visé, les troupes ennemies continuent leur progression vers Liège. Elles encerclent la ville et, le 5 août, l'attaquent. Les Allemands sont convaincus de leur supériorité, comme le souligne cet extrait d'une de leurs brochures : « *Demain au petit déjeuner : Liège !* ».



Antoine-Adolphe Fonck

Né à Verviers le 10 janvier 1883, magasinier au Grand Bazar de Liège, il s'engage comme volontaire en 1911 et devient cavalier au 2^e Régiment de Lanciers à Liège. Le 4 août, il est mortellement touché au lieu-dit La Croix Polinard à Thimister, où un monument sera érigé à sa mémoire. Devenu un véritable héros de l'histoire nationale belge, son nom qui sera attaché à la caserne du 2^e Régiment des Lanciers de Liège, qui sera renommée en son honneur : la Caserne Fonck.

¹⁰ DE VOS Luc, *op. cit.*, p. 31.

Il existe d'ailleurs quelques cartes postales patriotiques, anticipant les futures victoires de l'armée allemande¹¹, souvent fantaisistes et démenties par les faits.



Prise de la Ville de Liège, carte postale illustrée allemande

En réalité, l'état-major allemand a sous-estimé les effectifs de la garnison de Liège¹², ce qui va expliquer l'échec de la tactique allemande au cours de l'attaque du 5 au 6 août.

Les combats sont violents, mais les Belges résistent. Par exemple, à hauteur du Sart-Tilman, les chasseurs à pied belges repoussent les troupes allemandes, qui menaçaient de percer la position fortifiée entre Boncelles et l'Ourthe. Des combats terribles ont également lieu autour des forts sur la rive droite de la Meuse, à Rabosée, Retinne, Romsée, ainsi que sur la rive gauche, à Rhées et Herstal. L'artillerie des forts de Liers et Pontisse refoule l'attaque aux environs de Lixhe. Les mitrailleuses des forts fauchent de nombreuses unités, un obus ravage à Soumagne une unité allemande entière. Pour de nombreux

soldats, encore simples citoyens la veille, la confrontation avec la guerre industrielle est violente¹³.

La mémoire des rues de Liège

De nombreuses rues de Liège portent le nom de Liégeois qui se sont illustrés pendant la Grande Guerre, et particulièrement au cours de la Bataille de Liège.

La rue Sainte-Foy a été rebaptisée depuis le 30 décembre 1918 en rue Commandant Marchand, du nom du commandant qui a été tué en couvrant la fuite de Leman.

S'il n'est pas né à Liège, Victor Naessens est considéré comme un véritable héros liégeois. Commandant du fort de Loncin, il est adulé par ses hommes. Grièvement brûlé lors de l'explosion du fort, il est par la suite emmené en captivité en Allemagne. Il a laissé des pages émouvantes sur les dernières heures du fort de Loncin. La rue Commandant Naessens relie la rue du Fort de Loncin à la rue Naniot.

La rue du Général Bertrand rappelle quant à elle la figure du Liégeois Victor-Lambert Bertrand qui a pris part à la défense de Liège de façon héroïque. Une statue à son effigie a été érigée place Théodore Gobert grâce à une souscription publique.

Enfin, la rue Sergent Merx, à Sainte-Walbruge, évoque une personnalité étonnante.

En 1914, Pierre Merx, sergent retraité âgé de 65 ans, décide de se réengager comme simple soldat, son fils ayant été interné en Hollande. Refusant d'être versé à l'arrière, il sera présent en première ligne et regagnera ses galons de sergent à la fin de la guerre. Il sera surnommé pendant la guerre « papa Merx ».



Statue représentant le général Bertrand, place Théodore Gobert, Liège.



Charge des lanciers. Carte postale. Liège 1914

Les pertes allemandes, particulièrement sur la rive droite de la Meuse, ne sont pas négligeables, notamment parmi les officiers généraux. C'est ainsi qu'Erich Ludendorff prend la tête de la 14^e brigade d'infanterie, après la mort de son commandant. Sa connaissance du terrain liégeois (il avait eu l'occasion de l'étudier avant-guerre) lui permet de prendre le contrôle de l'ancien fort de la Chartreuse.

Dominant la ville de Liège, l'artillerie allemande prend position sur le plateau de Belleflamme et entame le pilonnage de la ville. De nombreux quartiers sont touchés : les quais du Barbou et de la Dérivation, le Mont Saint-Martin, la place de l'Université... La cathédrale de Liège est touchée elle aussi, mais les dégâts sont minimes. La panique s'empare des Liégeois.

¹¹ DE THIER Jules, GILBERT Olympe, *Liège pendant la Grande Guerre*, t. I, *Liège héroïque. La défense et la prise de Liège*, Liège, Imprimerie Bénard, 1919, p. 232.

¹² HORNE John, KRAMER Alan, 1914. *Les Atrocités allemandes*, Paris, 2005, p. 30.

¹³ DE SCHAEFPRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Perter Lang, 2004, p. 71

Dans la nuit du 6 août, un zeppelin bombarde de nouveau Liège, provoquant la mort de neuf personnes¹⁴. Il s'agit de la première attaque aérienne de la Grande Guerre¹⁵.



Bombardement de Liège par un zeppelin (fantaisie). Carte postale allemande

Une compagnie de chasseurs allemands parvient également, dans la journée du 6 août, à atteindre le quartier général belge de la position fortifiée de Liège situé à Liège, rue Sainte-Foy, en passant entre les forts de Liers et de Pontisse. Elle est finalement repérée et mise en déroute, mais le général Lemana, craignant une arrivée imminente des Allemands, préfère se retirer dans la citadelle de Liège¹⁶, puis au fort de Loncin, commandé par le colonel Victor Naessens. Le commandement est désormais désorganisé suite à l'attaque, qui provoque l'abandon du bureau central des liaisons téléphoniques entre les forts.

Persuadé que la ville de Liège est perdue, le général Lemana ordonne à la 3^e division d'armée, dirigée par le général Victor Bertrand, de se retirer vers la Gette pour rejoindre l'armée de campagne. Désormais, le rôle des forts liégeois est celui de « forts d'arrêt », dont le rôle est de freiner l'armée allemande dans sa progression. Refusant toutefois de capituler, malgré la demande de Ludendorff, le général Lemana exclut toute évacuation du fort de Loncin, décidé à coordonner la défense des forts.

Le 7 août, les troupes allemandes pénètrent à Liège et s'emparent des ponts.



Entrée des troupes allemandes à Liège

¹⁴ Ibidem.

¹⁵ RUTHER L., « Les zeppelins sur Liège en août 1914 », in CENTRE LIÉGEOIS D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE MILITAIRE, Site du Centre liégeois d'histoire et d'Archéologie militaire [En ligne], <http://www.clham.org/050373.htm>. (Page consultée le 16 mai 2013, dernière mise à jour le 31 mai 2012).

¹⁶ Lors de cette attaque, le capitaine-commandant Marchant perd la vie. Aujourd'hui, la rue où se situait le quartier général, reliant le quai de Coronmeuse en passant par la rue Saint-Léonard, porte son nom.

Elles s'installent dans divers immeubles, prenant possession d'endroits parfois inhabituels, comme le Théâtre Royal (qui héberge aujourd'hui l'Opéra Royal de Wallonie), dont le porche est transformé en écurie. Les Liégeois voient pour la première fois ces troupes tant redoutées. Les Allemands prennent en otage le bourgmestre, l'évêque de Liège (Monseigneur Rutten) et une centaine de Liégeois pour « prévenir » tout acte d'hostilité à leur égard. Cette décision n'est pas la première dans la région et ne sera pas la dernière en Belgique... Il a en effet été annoncé qu'au moindre incident, la population subirait des représailles.

AU PEUPLE BELGE

C'est à mon plus grand regret que les troupes allemandes se voient forcées de franchir la frontière de Belgique. Elles agissent sous la contrainte d'une nécessité inévitable. La neutralité de la Belgique ayant été violée par des officiers français qui, sous un déguisement, ont traversé le territoire belge en automobile pour pénétrer en Allemagne.

BELGES !

C'est à mon plus grand désir qu'il y ait encore moyen d'éviter un combat entre les deux peuples qui étaient amis jusqu'à présent, jadis même alliés. Souvenez-vous des glorieux jours de Waterloo où c'étaient les armes allemandes qui ont contribué à fonder et à établir l'indépendance et la prospérité de votre Patrie.

Mais il nous faut le chemin libre. Des destructions de ponts, de tunnels, de voies ferrées, devront être regardées comme des actes hostiles.

BELGES !

Vous avez à choisir ! J'espère que l'armée allemande de la Meuse ne sera pas contrainte de vous combattre. Un chemin libre pour attaquer, c'est tout ce que nous désirons.

Je donne des garanties formelles à la population belge qu'elle n'aura rien à souffrir des horreurs de la guerre, que nous payerons en or-monnaie les vivres qu'il faudra prendre au pays, que nos soldats se montreront les meilleurs amis d'un peuple pour lequel nous éprouvons la plus haute estime, la plus grande sympathie.

C'est de votre sagesse et d'un patriotisme bien compris qu'il dépend d'éviter à votre pays les horreurs de la guerre.

Le Général Commandant en Chef l'Armée de la Meuse,

Von EMMICH

Déclaration du Général Von Emmich

C'est ainsi que des villes et des villages sont détruits totalement ou en partie (Visé est complètement rasée le 15 août 1914 et Louvain mise à sac et incendiée le 26 août 1914). De nombreux civils sont fusillés, sans compter les multiples destructions et spoliations de biens personnels¹⁷.

À Liège, le 20 août 1914, la place de l'Université est le théâtre d'exactions commises par les troupes allemandes : invoquant un prétexte fallacieux (à savoir des tirs sur les Allemands), dix-sept personnes choisies au hasard sont fusillées, des bâtiments (parmi lesquels celui de la Société libre d'Émulation, occupé aujourd'hui par le Théâtre de Liège) sont incendiés, les locaux de l'Université de Liège pillés. Une fusillade éclate la même nuit sur le quai des Pêcheurs (devenu en 1920 le quai Van Beneden) et dans la rue des Pitteurs.



Le quai des Pêcheurs (aujourd'hui le quai Van Beneden) après l'incendie du 20 août 1914, Liège

¹⁷ Pour plus d'informations sur les atrocités commises par les Allemands, nous vous renvoyons au chapitre « Propagande, mythes et réalité ».

S'ensuit un incendie qui ravage vingt-sept bâtiments. À la fin de la guerre, en mémoire de ce tragique épisode et des victimes de cette terrible nuit, la place de l'Université est rebaptisée « place du 20-Août ».



Soldats allemands place de l'Université après le 20 août, Liège

L'Université sous l'occupation

Pascal Pirot

Sous l'occupation, les déprédations à l'Université de Liège se poursuivent : la salle des périodiques de la bibliothèque est transformée en écurie, des bottes de paille sont stockées dans la salle des livres. De plus, des cartes géographiques et géologiques sont dérobées et la collection artistique Wittert est pillée et progressivement acheminée vers l'Allemagne.

En 1915, une cantine est aménagée dans la salle de lecture et le bureau du prêt de la bibliothèque de l'Université. Au même moment, l'occupant tente de relancer les activités académiques, sans succès. Le Conseil académique refuse de reprendre l'enseignement et le signale aux autorités allemandes qui, tour à tour, menacent les professeurs d'emprisonnement, proposent des augmentations de salaires puis semblent abandonner l'idée d'une réouverture complète.

À l'approche de la fin de la guerre, un nouveau pillage des collections de l'Université est entamé, interrompu par l'avancée des Alliés. Sur le front intérieur également, beaucoup payeront très cher leurs faits de résistance.

C'est le cas de Dieudonné Lambrecht, mécanicien liégeois fusillé le 18 avril 1916. Avec son cousin Walthère Dewé, à l'époque ingénieur des postes et télégraphes, et Hermann Chauvin, professeur d'électricité à l'Université, il avait transmis à l'état-major allié, via les Pays-Bas, des renseignements sur les mouvements des troupes allemandes.



Cabinet du professeur de travaux graphiques de la faculté technique.
Novembre 1918.

Le 7 août 1914, la ville de Liège reçoit de la part de la République française la Légion d'honneur en raison de sa résistance : « Au moment où l'Allemagne, violant délibérément la neutralité de la Belgique, reconnue par les traités, n'a pas hésité à envahir le territoire belge, la ville de Liège, appelée, la première, à subir le contact des troupes allemandes, vient de réussir, dans une lutte aussi inégale qu'héroïque, à tenir en échec l'armée de l'envahisseur. Ce splendide fait d'armes constitue, pour la Belgique et pour la ville de Liège en particulier, un titre impérissable de gloire dont il convient que le gouvernement de la République perpétue le souvenir mémorable en conférant à la ville de Liège la croix de la Légion d'honneur ». La résistance liégeoise impressionne à l'étranger, mais aussi en Belgique non occupée, où l'exaltation patriotique reste entière. La notion de « patrie », restée jusqu'alors abstraite, devient une « réalité vécue »¹⁸. L'appel de la Croix-Rouge en vue de collecter du matériel et du personnel rencontre ainsi un énorme succès.

Du café viennois au café... liégeois ! Liège dans la vie des Parisiens¹⁹

Jusqu'en 1914, le café liégeois s'appelait le café viennois. À l'origine, il s'agissait d'un café très sucré, refroidi, surmonté de lait battu, agrémenté de crème fraîche.

Au moment de l'invasion de la Belgique, la résistance héroïque de Liège vaut au café viennois d'être rebaptisé par les bistrots parisiens en café liégeois. Ce nom se répand un peu partout, bien que sa composition ait été légèrement modifiée.



Céramique de la station « Liège » à Paris

À côté de la recette traditionnelle, il est désormais possible de consommer une recette plus « internationale », comprenant du café noir sucré avec de la glace au café, de la crème chantilly et des grains de café aromatisés à la liqueur de café ou au chocolat.

Ajoutons que, dans un autre registre, la station du métro parisien « Berlin » prend également en 1914 le nom de « Liège », tout comme la rue sur laquelle elle débouche.



Une du *Petit Journal*. Supplément illustré, 22 juin 1919

Si la ville de Liège est occupée par les Allemands (un gouverneur militaire s'installe d'ailleurs au palais des Princes-Évêques), elle reste sous le feu des forts, toujours défendus par les Belges. Pour y mettre un terme définitif, les troupes allemandes reçoivent d'abord l'aide d'une armée de siège de 60 000 hommes, opérationnelle à partir du 10 août. Puis, à partir du 12 août, elles peuvent compter sur l'assistance de deux nouveaux obusiers de 420 mm, plus connus ultérieurement sous le nom de « Grosse Bertha »²⁰. Installés dans le village de Mortier, puis à Bressoux, et enfin sur le boulevard d'Avroy, ils sont assistés par des mortiers austro-hongrois Skoda de 305 mm. Des canons lourds sont également utilisés sur les derniers forts de la rive gauche de la Meuse à partir de la plaine de Droixhe et du Parc d'Avroy. Les emplacements sont aujourd'hui matérialisés par des espaces entourés de chaînes²¹.



Croix-Rouge de Herstal. Ambulance de la FN., août 1914.

Face à cette puissance de feu, les forts tombent les uns après les autres : Pontisse, Fléron... Les conditions de (sur)vie au sein des forts deviennent insoutenables : sous les tirs ennemis incessants, le béton des forts est arraché, laissant s'engouffrer un air irrespirable, saturé de poussière. La combinaison de cette atmosphère asphyxiante et des explosions rend impossible tout repos et épuise les soldats belges. Aux alentours des forts et dans les villes environnantes, quarante-cinq « ambulances » (hôpitaux militaires ambulants) sont ouvertes à la hâte dans des écoles, des entreprises, chez des particuliers... La Croix-Rouge de Herstal installe une ambulance au sein de la FN²², tandis que l'Athénée royal de Verviers accueille des blessés, devenant « l'Hôpital volant n° 1 ». Mais la pénurie en matériel médical est trop importante et le personnel, secondé par de nombreux civils liégeois, parmi

¹⁸ De SCHAEPRDIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 72.

¹⁹ *Tourisme de Mémoire en Province de Liège*, Liège, Fédération du Tourisme de la Province de Liège, 2014, p. 51.

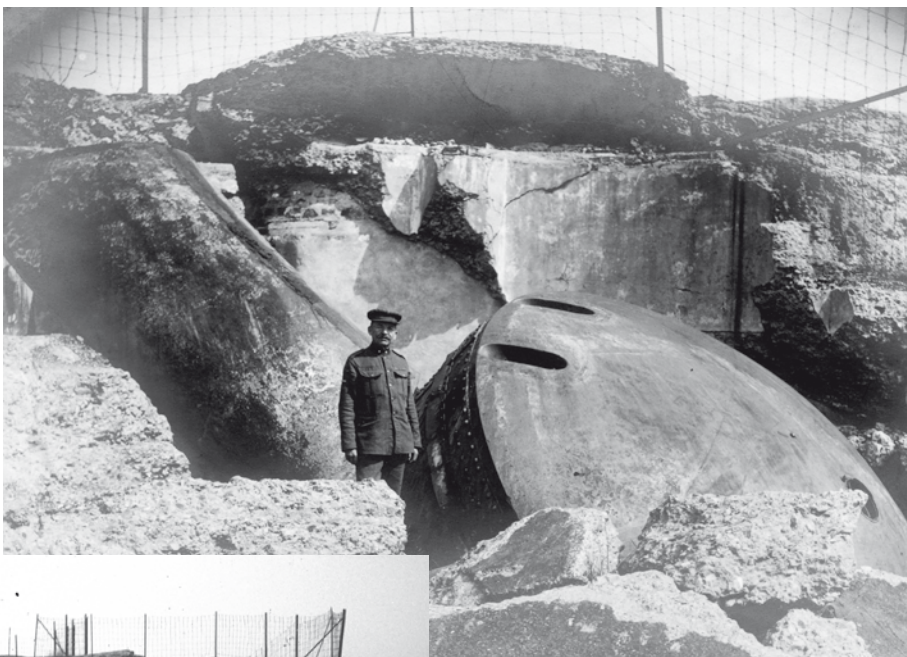
²⁰ BOURLET Michaël, *op. cit.*, p. 65.

²¹ *Tourisme de Mémoire en Province de Liège*, Liège, Fédération du Tourisme de la Province de Liège, 2014, p. 47.

²² « Maison du Souvenir. Des cartes postales et des photos », in DE LOOK Francis, *Site de la Maison du Souvenir d'Oupeye*, [en ligne], http://www.maison dusouvenir.be/cartes_postales_et_photos.php. (Page consultée le 24 mai 2013, dernière mise à jour le 20 mai 2013).

lesquels de nombreux instituteurs²³, n'est pas prêt à affronter de nouveaux types de blessures, causés par des armes jusqu'alors peu employées.

Le 15 août, le fort de Loncin succombe à son tour, après une violente explosion ayant enseveli la majeure partie de la garnison sous les décombres. Le général Leman, grièvement blessé, est fait prisonnier. S'ensuit la capitulation du fort de Flémalle après un bombardement de quelques heures. Enfin, le 16 août, le dernier fort de la position fortifiée de Liège encore debout, celui de Hollogne, capitule pour éviter le sort de Loncin. L'armée allemande contrôle désormais la vallée de la Meuse et peut pénétrer au cœur de la Belgique, donnant à l'Allemagne un avantage tactique et stratégique. Elle peut dès lors entamer sa descente vers la France par le nord du sillon Sambre-et-Meuse.



Ruines du fort de Loncin en 1919 et 1921

Le fort de Loncin : symbole de la résistance, lieu de mémoire

Construit entre 1888 et 1891 en béton non armé sur un plan triangulaire, le fort de Loncin, situé entre les forts de Lantin et de Hollogne, défend la route vers Bruxelles. Il est malheureusement rendu célèbre suite à la terrible explosion qui le ravage le soir du 15 août 1914.

Après une résistance de dix jours, un obus allemand de 800 kilos transperce la voûte

bétonnée et explose dans la poudrière, provoquant la mort de 350 des 500 occupants du fort. De nombreuses dépouilles n'ont pas été retirées et sont toujours ensevelies dans le fort.

Récemment, 25 soldats, dont 4 seulement ont pu être identifiés, ont été inhumés, après avoir été découverts lors d'une opération de déminage au fort de Loncin²⁴.

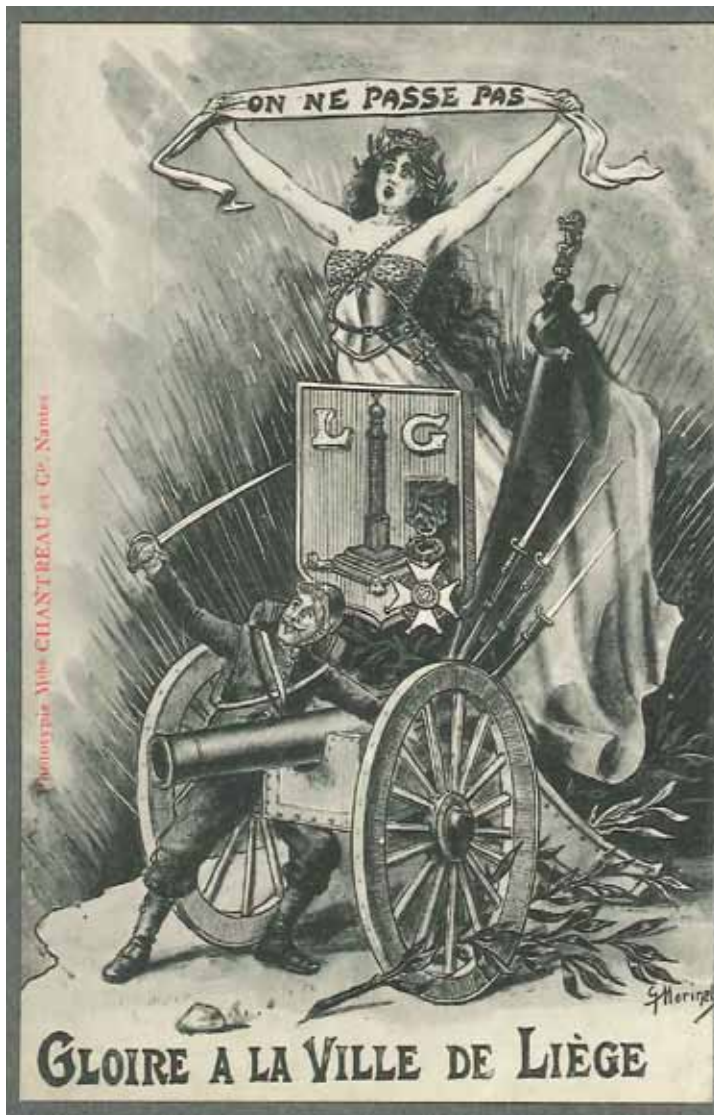
Les traces de la violence de l'explosion sont toujours visibles sur le site actuel. Le serment de lutter jusqu'au dernier homme qu'a fait jurer le commandant Naessens à ses hommes a été tristement tenu...



Le fort de Loncin à l'heure actuelle

²³ DE THIER Jules, GILBERT Olympe, *op. cit.*, t. I, p. 137.

²⁴ « Vingt-cinq soldats de 14-18 inhumés au Fort de Loncin », in LE VIF, Site *Le Vif Express*, 7 août 2008, [en ligne], <http://www.levif.be/info/actualite/belgique/vingt-cinq-soldats-de-14-18-inhumes-au-fort-de-loncin/article-1194677505362.htm> (Page consultée le 30/05/2014).



Carte postale. Remarquez la Croix de la Légion d'honneur figurant à côté du blason de la Ville de Liège

La bataille des forts de Liège est la première grande offensive de la Grande Guerre. Au final, la résistance de Liège n'a retardé l'avancée allemande que de quelques jours par rapport au plan initial, mais elle a eu un impact psychologique important sur l'opinion internationale. Elle a eu le mérite de démontrer que la Belgique entendait se battre et défendre la neutralité de son pays. En effet, le plan Schlieffen ne prévoyait qu'une seule division pour prendre les positions fortifiées de Liège et Namur. Or, huit ont été nécessaires uniquement pour soumettre Liège²⁵.

La ténacité de l'armée belge à Liège, mais également dans de nombreuses autres régions de Belgique (notamment le combat de Haelen qui, par analogie avec la bataille des Éperons d'Or de 1302, est qualifié de « bataille des Casques d'argent », car l'on retrouve quelques casques allemands avec des fermoirs en argent²⁶), impressionne, provoquant un élan d'enthousiasme au sein des opinions publiques belge, européenne et anglo-saxonne. La Belgique fait figure de David luttant contre Goliath, devenant progressivement aux yeux du monde la *Brave Little Belgium* (courageuse petite Belgique). Outre-Manche, certains²⁷ n'hésitent ainsi pas à comparer la défense de Liège à la bataille des Thermopyles²⁸, allégorie parlante s'il en est...

Cette métaphore du petit pays défendant la civilisation européenne face à la « furor teutonicus » se doublera bientôt de celle d'un pays martyr, victime de la « barbarie » allemande. Les Alliés vont s'emparer de cette représentation, au bénéfice de la propagande de mobilisation²⁹.

Le bouchon de Liège

La résistance de Liège à l'invasion allemande de 1914 vaut à la Cité ardente d'être associée au mot « bouchon ».

Plusieurs cartes postales satiriques utilisent ainsi l'image du bouchon pour illustrer la défense liégeoise.

Le soldat allemand, tourné en ridicule, y est régulièrement victime de l'attaque du fameux bouchon de Liège.



Cartes postales satiriques illustrant la défense de Liège

²⁵ HORNE John, KRAMER Alan, *op. cit.*, p. 33.

²⁶ DE VOS Luc, *op. cit.*, p. 38.

²⁷ *New York Times* du 7 août 1914, p1 (cité par DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 73) ; ROLLAND Romain, *King Albert's book. A tribute to the Belgian King and People from Representative Men and Women Throughout the World*, Londres, 1914, p. 107.

²⁸ Il s'agit de l'un des plus célèbres faits d'armes de l'histoire antique ayant opposé les armées asiatiques et grecques (en infériorité numérique), dirigées par Léonidas, plus tard rentré dans l'histoire comme celui qui sauva la civilisation grecque des « barbares ».

²⁹ Voir le chapitre « Propagande, mythes et réalité ».

De la guerre de mouvement à la guerre de position (septembre-décembre 1914)

Le reste de l'armée belge est disposé entre la Gette et la Dyle, afin de garantir le chemin de repli vers Anvers. Attendant des renforts français et anglais, le roi Albert 1^{er} entend éviter tout affrontement direct avec l'armée allemande.

Le 18 août 1914, celle-ci attaque au nord de la Meuse. Finalement, le 20 août, date à partir de laquelle Bruxelles est occupée, le roi décide le repli sur Anvers³⁰ malgré l'opposition de la France qui réclame le maintien de l'armée belge sur la Gette le temps qu'une partie de l'armée française la rejoigne. En effet, cette décision belge laisse la porte ouverte aux Allemands pour s'engouffrer vers la France.



Carte postale allemande illustrant la prise de la position fortifiée de Namur



Les soldats allemands sur la Grand Place à Bruxelles

Désormais, l'armée allemande contrôle la position entre Bruxelles et Namur. La position fortifiée de Namur tombe entre le 21 et le 24 août 1914. Souhaitant stopper l'avancée allemande qui entame son mouvement tournant dans les vallées de la Sambre et de la Meuse entre Dinant et Charleroi ainsi qu'au nord du sillon Sambre-et-Meuse, le haut commandement français décide de pénétrer le haut plateau ardennais. La bataille des frontières a commencé. Du 21 au 23 août, l'armée française tente de repousser l'avancée allemande. Les combats sont acharnés. Le 22 août 1914, entre 20 et 30 000 soldats meurent au combat³¹. Dans la région de Charleroi, l'armée française connaît une lourde défaite le 21 août et est obligée de se replier sur la ligne Maubeuge-Givet. La *British Expeditionary Force*, débarquée en France le 12 août 1914 et engagée dans la région de Mons, connaît de lourdes pertes. Les troupes alliées sont battues sur tous les fronts : en Alsace, en Lorraine et dans les Ardennes. La France ordonne une retraite générale, effective du 24 août au 5 septembre, dans des conditions particulièrement difficiles dues à la chaleur de l'été 1914.

Le plan XVII, doctrine de défense militaire française qui consistait à lancer, en cas d'invasion allemande, une attaque rapide en Lorraine et dans les Ardennes, a échoué. La théorie française de « l'offensive souveraine », basée sur l'esprit supposé combatif et déterminé des troupes de l'Hexagone, mais négligeant la défense, ne peut compenser le manque d'artillerie et les modes d'attaque surannés préconisés par le haut commandement français. Ils ne tiennent pas compte de la réalité des terrains de bataille modernes et sous-estiment la puissance de l'armée allemande et la vitesse à laquelle celle-ci peut se mobiliser et se déployer.

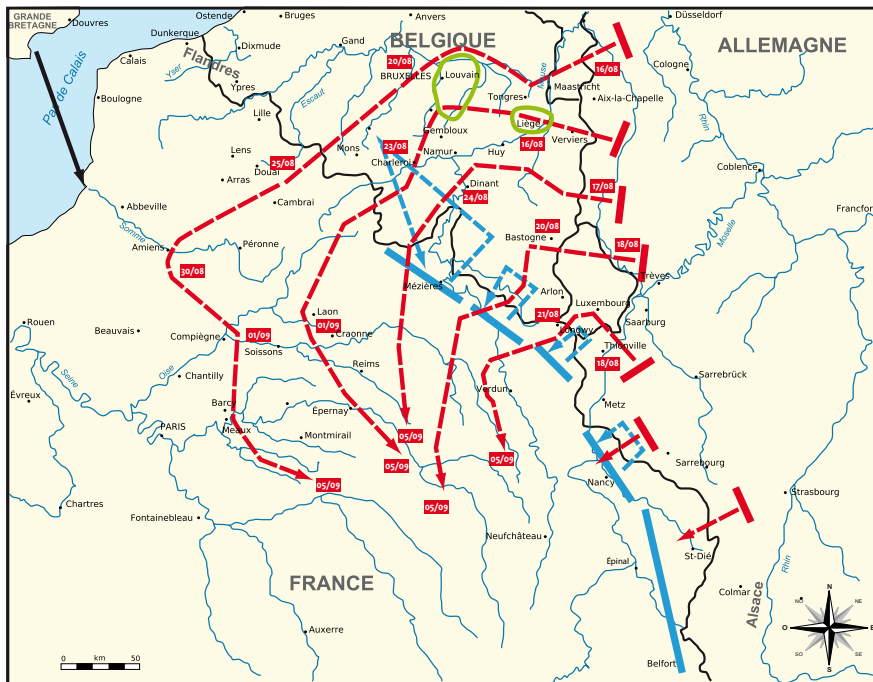
Le 24 août 1914, force est de constater que l'offensive allemande en Belgique ne peut être freinée par les troupes belges, françaises et anglaises. La bataille des frontières est bel et bien perdue. L'Allemagne est maintenant maîtresse d'une grande partie du territoire belge et peut entamer sa progression vers la France.

La 1^{ère} armée allemande entame alors un mouvement vers le sud-est de Paris, pour prendre les Alliés à revers et empêcher leur retraite. Mais cette manœuvre va en réalité briser le mouvement enveloppant des armées allemandes, car elles offrent de cette manière leur flanc ouest aux troupes françaises repliées sur Paris.

Décidant de profiter de cette erreur tactique, l'état-major français, soutenu par l'armée anglaise, prévoit d'utiliser à son profit la densité du réseau ferroviaire parisien pour concentrer rapidement dans la capitale parisienne près de trente divisions armées. Le 6 septembre, la bataille de la Marne commence. C'est au cours de cette bataille que se déroule le célèbre épisode des « taxis de la Marne » : pour détruire l'avant-garde allemande, il est nécessaire de renforcer les troupes françaises stationnées sur le front. Si l'essentiel de la concentration se fait par voie ferroviaire, en camion ou à pied, le général français Gallieni décide de réquisitionner près de 600 taxis parisiens, qui transporteront environ 4 000 hommes sur le champ de bataille. Si cet épisode n'a pas un impact décisif sur le cours des opérations,

³⁰ DE VOS Luc, *op. cit.*, p. 38.

³¹ BOURLET Michaël, *op. cit.*, p. 69.



Carte représentant l'avancée allemande et la retraite alliée août-septembre 1914

Légende :

- ▬ Concentration des troupes françaises le 2 août 1914
- ▬ Concentration des troupes allemandes le 2 août 1914
- ▬ Concentration des troupes belges le 2 août 1914
- - - ▸ Offensives victorieuses des Allemands
- - - ▸ Echec des offensives françaises
- ▬ ▸ Arrivée du corps expéditionnaire britannique

Après la défaite allemande à la bataille de la Marne le 12 septembre et l'échec du plan Schlieffen-Moltke, les Alliés et les Allemands se lancent dans ce qui sera nommé la « course à la mer » : les deux camps tentent de se déborder mutuellement en direction de la Manche, déclenchant une série d'offensives sur près de 100 kilomètres, de la mer du Nord jusqu'à la ville de La Bassée³³. S'ajoute, à cette volonté de se contourner, la décision de l'état-major allemand de s'emparer des ports de Dunkerque et Calais, vitaux pour le ravitaillement des troupes alliées.



Taxi de la Marne, septembre 1914

Au cours de cette seconde phase de la guerre de mouvement, qui dure de septembre à novembre 1914, le haut commandement allemand décide d'en finir avec Anvers et envoie une troupe de 120 000 hommes. Bombardée par des zeppelins, la tête de pont anversoise, après de multiples escarmouches entre les armées belges et allemandes, est assiégée. Le 6 octobre, malgré l'envoi de brigades de *Royal Marines* et de la *Royal Naval Division* par Winston Churchill, premier Lord de l'Amirauté (l'équivalent du ministre de la Marine), présent à Anvers, la ville est menacée d'encerclement. Craignant de ne pouvoir établir une jonction avec les alliés, Albert I^{er} décide alors de faire passer la plus grande partie de son armée sur la rive gauche de l'Escaut et de se réfugier à Ostende, dans un premier temps. Le 10 octobre, Anvers tombe. L'exaltation patriotique ne survit pas à la chute du réduit national, réputé imprenable.

La Belgique est presque entièrement occupée et son armée, usée, épuisée, est réfugiée dans le Westhoek. L'état-major belge, sous la direction d'Albert I^{er}, s'installe à Furnes, tandis que le gouvernement belge, qui l'a rejoint à Anvers, avant de le suivre dans sa retraite, s'installe le 13 octobre à Sainte-Adresse, près du Havre³⁴, en France.

33 000 soldats belges, constitués en bonne partie des troupes des forteresses, passent en Hollande et y sont internés, tandis que 30 000 autres sont faits prisonniers à Anvers par les Allemands³⁵. Toutefois, l'armée belge compte encore 75 000 hommes, 184 mitrailleuses et 300 pièces d'artillerie environ³⁶. Mais les soldats, ne disposant souvent plus que de guenilles, sont épuisés par dix semaines de mobilisation et de combats. Ils sont incapables de participer à une nouvelle offensive.

³² BOURLET Michaël, *op. cit.*, p. 73.

³³ DE VOS Luc, *op. cit.*, p. 54.

³⁴ Le Parlement est resté au pays. Son absence de Parlement ne va pas nécessairement faciliter les relations entre le gouvernement belge et le roi.

³⁵ DE VOS Luc, *op. cit.*, p. 49.

³⁶ WANTY Émile, *L'art de la guerre, de la guerre de la Crimée à la Blitzkrieg hitlérienne*, Verviers, Marabout Université, 1967, p. 136.



Désormais, la défense de l'indépendance de la Belgique non occupée se résume à un dernier petit lambeau de patrie. Il est pris en charge par les Belges, les Français et les Britanniques sur la rive gauche de l'Yser, Dixmude étant la pierre angulaire du système de défense de la région.

Après de nouvelles attaques meurtrières et malgré la résistance belge, les pertes s'accroissent et l'armée belge est prête à renoncer. Profitant d'une accalmie (les Allemands sont aussi exténués), il est alors décidé, le 27 octobre 1914, de procéder à une inondation défensive de la plaine de l'Yser, entre la digue occidentale de l'Yser canalisé et le remblai du chemin de fer Nieuport-Dixmude³⁷, à partir de la « Patte d'oie » à Nieuport. Il s'agit d'un complexe d'écluses et de vannes qui permet de réguler l'eau dans le bassin de l'Yser. C'est grâce aux connaissances de Karel Cogge, maître-éclusier, et de Hendrik Geeraert, batelier de Nieuport, que les vannes et les écluses sont ouvertes à marée montante, laissant l'eau envahir les polders, puis fermées à marée descendante pour empêcher son évacuation. Ils inversent donc le fonctionnement normal de ces écluses.

Après une première tentative décevante, l'ouverture du déversoir du *Noordvaart* dans la nuit du 29 au 30 octobre provoque une énorme inondation dans l'arrière-pays, qui s'achève le 2 novembre.

Face à la montée des eaux, les troupes allemandes sont obligées de stopper leur offensive dans le nord de la Belgique et doivent se retirer sur la rive droite de l'Yser. Le front est stabilisé entre la mer du Nord, l'Yser et la frontière française. Cette portion de territoire résume désormais la Belgique non occupée. Dans la zone inondée entre Nieuport et Dixmude subsiste une série d'îlots sur lesquels les deux camps ont installé des postes avancés. Le seul point de contact entre les deux armées se situe à Dixmude, à hauteur du futur « Boyau de la mort », le dernier vestige du front belge à l'heure actuelle.



Inondations sur l'Yser, octobre-novembre 1917

Le 12 novembre, la première bataille de l'Yser est terminée. La résistance acharnée des Belges sur le territoire national et sur l'Yser suscite l'admiration de l'opinion internationale. Là où le plan Schlieffen ne prévoyait que quelques jours pour traverser la Belgique, les troupes allemandes ont mis plus de trois semaines³⁸.

La guerre de mouvement va désormais faire place à la guerre de position, avec la stabilisation du front occidental. Les armées vont s'enterrer dans des réseaux de tranchées. Le bilan humain des premiers mois de la Grande Guerre est lourd : entre août et novembre 1914, environ 300 000 soldats français, 241 000 soldats allemands, 30 000 Britanniques et 30 000 Belges, c'est-à-dire près de 30 % des pertes militaires de la guerre 14-18, périssent sur le front de l'Ouest³⁹. Désormais séparés de leur famille, les soldats belges devront encore tenir quatre ans le front de l'Yser...

³⁷ BOURLET Michaël, *op. cit.*, p. 79.

³⁸ *Idem*, p. 81.

³⁹ *Ibidem*.

La Grande Guerre : une guerre totale, une guerre mondiale

Sarah Delvin

La Première Guerre mondiale va connaître une totalisation progressive du conflit : ses implications et ses conséquences vont toucher non seulement les combattants, mais aussi l'ensemble des civils.

La guerre de position se met en place à la fin de l'année 1914. C'est le début d'une guerre longue, qui va accélérer la poursuite d'une continuelle technicisation et modernisation des moyens de destruction. Cette nouvelle forme de guerre nécessite la mobilisation de ressources économiques, financières, sociales, humaines et même symboliques importantes.

Une véritable économie de guerre se met donc en place à l'arrière du front occidental, d'une part en orientant la production des industries vers la fabrication d'armement et, d'autre part, en mobilisant de la main-d'œuvre, notamment féminine et coloniale, pour remplacer les hommes partis au combat.

L'État va multiplier ses interventions et recourir aux impôts et à l'emprunt pour financer la guerre, de plus en plus coûteuse. De plus, afin de canaliser la population et maintenir son consentement, une intense propagande se développe : la « mobilisation des esprits » est en marche.

La totalisation de la guerre ne se limite donc pas à l'extension géographique des combats : elle implique des bouleversements moraux, économiques, humains, culturels et sociaux. En résumé, la mobilisation économique, financière, politique, sociale, intellectuelle et morale crée les conditions d'une guerre totale : toutes les forces, toutes les énergies, toutes les ressources sont mobilisées pour remporter la guerre.

Les caractéristiques d'une guerre totale seront encore amplifiées lors de la Seconde Guerre mondiale.

L'effort de guerre : dirigisme étatique, mobilisation économique, emprunts et effets sociaux



Fabrication de canons, Usine Krupp, Allemagne, 1915

Cela nécessite une innovation technologique conséquente ainsi qu'un interventionnisme étatique, qui se manifeste dans plusieurs domaines : réquisitions, impôts, mobilisation du personnel qualifié, gestion de la pénurie. Les États vont réglementer, orienter et diriger la production, selon des modalités complexes et variables d'un pays à l'autre. En général, une étroite imbrication entre les milieux industriels, militaires, publics et parfois même syndicaux se met en place, orientant la production vers la fabrication de matériel de guerre.

Outre la mobilisation massive de soldats, les États vont de plus en plus intervenir dans l'économie. Les états-majors belligérants, ayant tablé sur une guerre courte, constatent que les stocks des munitions diminuent rapidement, ce qui entraîne une crise de munitions. Face à cette pénurie et à la nécessité d'utiliser désormais des armes modernes (on assiste à une véritable course aux armements), les industries doivent improviser et réorganiser leurs outils de production pour approvisionner le front.



Fabrication des mitrailleuses à l'usine Darracq, Suresnes, France, 1915



Char Renault FT-17

Renault dans la Première Guerre mondiale

En 1914, lorsque la guerre éclate, Renault se lance dans la production de munitions, d'avions militaires et, plus tard, dans les tanks avec son Renault FT-17. En 1916, l'entreprise ne produit plus que du matériel de guerre. En 1918, Renault est devenu le premier manufacturier privé de France et est honoré par les Alliés pour sa contribution à l'effort de guerre.



Ainsi, en Allemagne, un véritable dirigisme étatique est développé alors qu'en France et au Royaume-Uni, les gouvernements vont dans un premier temps établir des partenariats avec des entreprises privées (par exemple Renault pour la France). L'État français était jusque-là peu habitué à collaborer avec les industriels. Une interpénétration croissante des milieux d'affaires et de l'État va s'établir. De nouvelles structures administratives, comme le ministère de l'Armement, sont créées par les pouvoirs publics français pour assurer l'emprise de l'État sur l'économie. À partir de 1918, de nouvelles lois élargissant le pouvoir d'intervention de l'État sont votées. À la fin de la guerre, en France comme au Royaume-Uni et en Allemagne, l'État a pris le contrôle d'une majorité des activités économiques.



Tickets français de rationnement pour le pain

D'une façon générale, la production économique des différents pays a dû s'adapter au passage d'une économie de paix à une économie de guerre.

L'état de guerre et les blocus vont perturber les circuits d'échanges traditionnels et entraîner la raréfaction de certains produits importés. En effet, aucun État n'est autosuffisant avant 1914, la plupart importent une large part de leurs approvisionnements, alimentaires en particulier.

Ainsi, la France va perdre des territoires importants pour son économie au profit de l'Allemagne : le nord et l'est de la France, où se trouvent les principaux bassins miniers. Elle perd 20 % de sa production céréalière et 50 % de sa production sucrière¹. Le monde agricole est particulièrement déstabilisé par le départ de nombreux hommes à la guerre et par la pénurie d'engrais. Face à l'inflation qui gonfle les prix des marchandises de première nécessité, les Alliés décident d'opter pour les réquisitions et le rationnement des denrées alimentaires tout en optimisant l'effort de guerre.

L'Allemagne, victime d'un blocus de la part des Alliés, se voit privée de la moitié de sa marine marchande et de nombreux produits importés. On n'hésite plus à affamer les civils adverses, indice d'une totalisation du conflit. À l'inverse, les partisans allemands d'une guerre à outrance contre les civils britanniques finissent par convaincre l'état-major allemand de la nécessité de priver le Royaume-Uni de céréales australiennes et américaines. Les Allemands se lancent ainsi dans une campagne sous-marine importante, restreinte par le torpillage du *Lusitania* le 7 mai 1915², puis reprise de façon plus intensive en janvier 1917.



Affiche française, « Economisons le pain en mangeant des pommes de terre », 1916



Carte postale non datée « Souvenirs de l'année de guerre 1916 »

Les Allemands mettent en place une complexe combinaison entre dirigisme étatique et maintien d'une économie de marché. Ce système va entraîner des profits importants pour une minorité, mais aussi provoquer la frustration de plus en plus importante de la population, appauvrie et endeuillée³. En effet, la priorité de l'approvisionnement en nourriture dévolue à l'armée entraîne des pénuries de marchandises pour la population allemande. Les autorités allemandes sont pratiquement incapables de distribuer correctement la nourriture et d'administrer l'acheminement et la vente de produits alimentaires. On assiste à des émeutes de la faim à Berlin lors de « l'hiver des rutabagas » en 1916, en raison du manque de ravitaillement de la population allemande, obligée de se contenter de ce légume. De plus, les demandes des industries lourdes et militaires, de plus en plus exorbitantes,

¹ Pour en savoir plus, voir le chapitre sur la fin du conflit.

² ROUSSEAU Frédéric, *La Grande Guerre en tant qu'expériences sociales*, Paris, Éditions Ellipses, 2006, p. 84 (Collection Le monde : une histoire).

³ *ibidem*.

vont désorganiser le tissu industriel et commercial allemand, entraînant des fermetures d'usines considérées comme moins utiles pour l'effort de guerre.

Les Alliés connaissent également des mouvements sociaux en 1916, 1917 et 1918, bien qu'ils peuvent compter depuis 1917 sur leur nouvel allié, les États-Unis, pour les approvisionner et les financer. Toutefois, les populations alliées connaissent elles aussi la faim, le rationnement, les pénuries et l'inflation, en particulier à partir de 1916.

Le pain KK

La sous-nutrition allemande atteint des niveaux importants à la fin de la guerre. Ainsi, la ration des civils est inférieure à 1000 kilocalories par jour, en dépit des substituts alimentaires, comme le *Kriegsbrot*, le « pain de guerre » ou « pain K » qui, additionné de fécule de pommes de terre, devient le « pain KK », en allemand le *Kartoffel Kriegsbrot*. Il peut parfois être composé de différents ingrédients, comme de la sciure ou du sang de bœuf, pouvant rendre la digestion extrêmement difficile. À cause de sa dénomination, cette appellation entraîne de la part des alliés d'innombrables allusions scatologiques, notamment dans les cartes postales, pour dévaloriser l'ennemi⁴.



Carte postale française, « Fabrication du pain KK »

Le financement de la production de guerre a un coût très élevé pour tous les camps. Ce problème va contraindre les banques centrales des pays belligérants à procéder à des émissions massives de papier monnaie, provoquant de l'inflation. Les gouvernements vont en outre, dans un premier temps, emprunter à l'intérieur de leur pays, comme en témoignent les diverses campagnes d'affiches de propagande pour encourager les épargnants à prêter leur or ou à acheter des bons d'État. On mobilise ainsi l'épargne des civils. Dans un second temps, les pays de l'Entente vont emprunter au Royaume-Uni, mais surtout aux États-Unis.



Affiche allemande appelant la population à souscrire à un emprunt de guerre



Affiche française, « Souscrivez au 4^e emprunt national »

⁴ BOURCIER Laurent, « Pain KK », in *Compagnons Boulangers, Pâtisseries Restés Fidèles au Devoir*, Site du Centre de Recherche et d'étude de la boulangerie et de ses compagnonnages, [en ligne], <http://www.compagnons-boulangers-patisseries.com/crebesc/pain-k/> (Page consultée le 02/06/2014, dernière mise à jour le 01/06/2014).

La mobilisation humaine

La totalisation de la Première Guerre mondiale se manifeste aussi par la mobilisation massive de la population et par la violence extrême à son égard.

D'une part, au front, de nombreux soldats sont mobilisés dès le début de la guerre (service militaire obligatoire ou volontariat) : 4 017 000 hommes en France, 4 500 000 en Allemagne, 3 000 000 en Autriche-Hongrie, 5 971 000 en Russie, 975 000 au Royaume-Uni. Progressivement, les États vont faire appel aux réservistes, aux jeunes recrues, aux hommes issus des colonies... Ainsi, l'armée britannique, après de nombreux appels à la mobilisation volontaire, instaure la conscription, c'est-à-dire le service militaire obligatoire, en 1916.

Au front, la guerre est totale : les combattants sont confrontés aux violences extrêmes, à la mort anonyme, massive et industrielle. La guerre est l'occasion de mobiliser des armes nouvelles, de plus en plus meurtrières (mitraillettes, tanks, gaz...). On assiste à l'industrialisation des combats, qui entraîne une réorganisation nécessitant une main-d'œuvre importante dans les usines.

Or, la majorité des hommes en âge de travailler se trouve au front. On fait alors d'abord appel à la main-d'œuvre féminine. En France, les femmes travaillent dans les usines d'armement et sont surnommées « les munitionnettes ». Le taux d'activité féminine demeure toutefois modéré.



Les munitionnettes

des territoires occupés. Parmi eux, on compte des Belges, des Français, des Polonais, des Slaves...

Enfin, les civils sont aussi victimes de la guerre, devenant des cibles à part entière, comme en témoignent les massacres d'août 1914 en Belgique, le génocide arménien en 1915, les bombardements de villages et de villes, les déportations... La faim devient une arme lors du blocus économique de l'Allemagne, les experts n'hésitant pas à quantifier les ressources du camp ennemi pour en priver la population. Parfois, la distinction entre civils et militaires s'efface partiellement...

La force de travail des adolescents et des vieillards (en particulier dans les campagnes) est également sollicitée. Les États font aussi appel à la main-d'œuvre étrangère. On estime ainsi à près de 500 000 les étrangers venus en France, dont des Espagnols, des Chinois, mais aussi des travailleurs coloniaux (Nord-Africains, Indochinois...). Les prisonniers vont aussi suppléer à l'insuffisance de main-d'œuvre, que ce soit en France ou dans le Reich, qui va d'ailleurs pratiquer une politique de déportation de travailleurs



Vietnamiens employés à la fabrication des obus à l'arsenal de Tarbes (France)

Le génocide arménien

À la veille de la Grande Guerre, les Arméniens forment, au sein de l'Empire ottoman à majorité musulmane, une minorité chrétienne forte d'environ 2 millions de membres, répartis essentiellement dans la partie orientale de l'Anatolie. Déjà victimes de violences à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle (assassinats collectifs, pillages et spoliations à grande échelle), les Arméniens sont progressivement désignés comme des ennemis de l'intérieur par une idéologie nationaliste turque (panturquisme) de plus en plus agressive, qui vise à « turquifier » les minorités ethniques de l'Empire ottoman, les Arméniens représentant un obstacle pour la mise en place de cette politique.



Femme arménienne à genoux devant un enfant mort à Syrie-Alep

Pendant la Grande Guerre, les Arméniens sont victimes d'exactions au moment de la déroute des Turcs face aux Russes dans le Caucase en janvier 1915. Cette défaite est le signal des déportations et des massacres de masse des Arméniens, désignés par le gouvernement comme responsables de l'échec turc.

Les soldats arméniens sont envoyés dans des bataillons de travail, puis massacrés. Le 24 avril 1915, 2 345 intellectuels et notables de l'élite arménienne d'Istanbul sont arrêtés et supprimés, dans une atmosphère de panique en raison de l'annonce d'un projet de débarquement allié. Les Arméniens et d'autres chrétiens de l'Empire ottoman sont déportés dans des camps. Les hommes sont souvent tués sur place tandis que des centaines de milliers de vieillards, de femmes et d'enfants sont déportés vers des zones désertiques en Syrie et en Mésopotamie. Sur les routes, la plupart décèdent de faim, de froid, d'épuisement ou de sévices. On estime le nombre de victimes entre 1 et 1,2 million.

Ce génocide est le résultat d'une politique décidée au plus haut niveau, fondée sur une idéologie nationaliste violente relayée au niveau local par les autorités civiles et militaires. La reconnaissance politique du génocide fait encore l'objet de débats et controverses, notamment en Turquie.

La mobilisation des esprits : propagande et censure

Les États mettent en place une propagande officielle intensive, que les contemporains surnomment « bourrage de crâne », pour s'assurer le soutien de l'opinion publique, encourager l'arrière à participer activement au conflit en soutenant le moral des troupes, en s'engageant et en mobilisant son épargne. Ils utilisent aussi la censure pour contrôler cette même opinion et limiter l'impact de la guerre sur le moral des civils. La propagande a en général plusieurs objectifs.

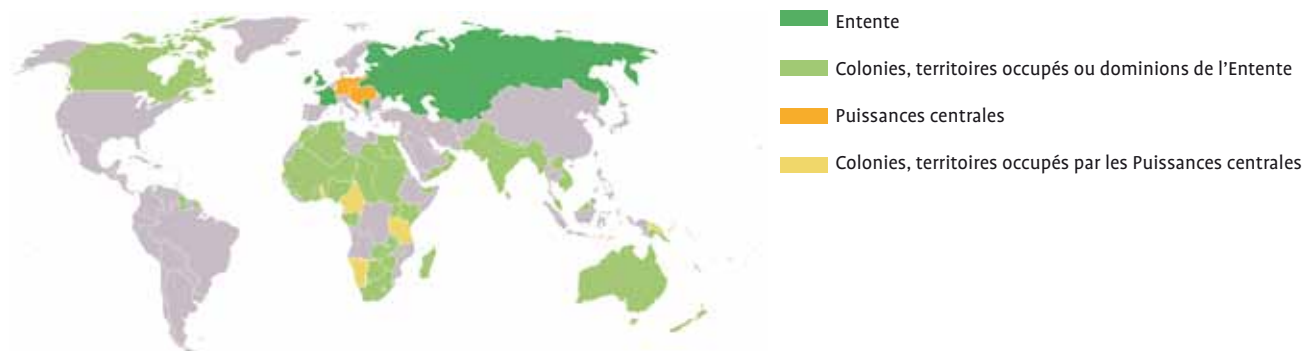
Dans les deux camps, les intellectuels sont souvent mis à contribution pour dénoncer la barbarie ennemie et apporter leur soutien moral à une « guerre juste ». Il faut rassurer et mobiliser la population autour du thème de la victoire⁵.

⁵ Voir chapitre « Propagande, mythes et réalité ».

La mondialisation du conflit européen

La Première Guerre mondiale est un conflit d'une ampleur inédite et n'est qu'en partie le résultat de la dynamique de totalisation.

Si le théâtre des opérations militaires se situe dans un premier temps sur le continent européen (à l'ouest, avec la guerre qui s'enlise dans les tranchées, et à l'est, où domine une guerre de mouvement), l'implication des colonies et des dominions (le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande...) ainsi que l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés de la France et du Royaume-Uni expliquent l'utilisation du qualificatif « mondiale » lors de l'évocation de cette guerre.



Carte représentant l'Entente et les Empires centraux, avec leurs colonies (4 août 1914)

Les pays européens impliqués dans le conflit sont des puissances coloniales. Ils vont dès lors entraîner les peuples colonisés dans la guerre. Pour la France, on estime ainsi que près de 600 000 hommes issus de ses colonies seront recrutés au cours du conflit, parfois par la force (un tiers du Maghreb, un quart de l'Afrique subsaharienne, le reste venant de Madagascar, d'Indochine et des différentes possessions françaises d'Océanie, du Pacifique et des Antilles)⁶. Près de 71 000 coloniaux français seront tués⁷. Pendant la Première Guerre mondiale, plus de 50 ethnies, nationalités et cultures étaient présentes sur le front belge.

Des Congolais sur le front occidental⁸



Congolais sur le front de l'Yser

Le front européen voit donc arriver des tirailleurs sénégalais, mais également des spahis (unités de cavalerie françaises reprenant des Nord-Africains), zouaves (unités d'infanterie légère composées de colonisés français issus de l'Afrique du Nord), Indiens, Chinois et autres peuples des colonies.

La Belgique ne fait pas appel aux troupes coloniales sur le territoire national. Toutefois, 32 soldats congolais au moins, volontaires (la majorité d'entre eux travaillant à la compagnie maritime belge ou en Belgique avant la guerre), s'engageront aux côtés des troupes belges, notamment à Namur, à Anvers et sur le front de l'Yser.

Parmi ceux-ci se trouve Paul Panda Farnana (1888-1930), agronome et nationaliste congolais. Emmené en Belgique en 1900, il entame des études à l'Athénée d'Ixelles. Il achève ensuite une formation en agronomie. En 1909, il est de retour au Congo en tant qu'attaché au Jardin botanique d'Eala. Au moment du déclenchement de la guerre, il est en congé en Europe et s'engage dans le corps des volontaires congolais. Fait prisonnier lors de la défense de la ville de Namur, il n'est libéré qu'à l'Armistice, après une pénible captivité au cours de laquelle il côtoie des tirailleurs sénégalais. Après la guerre, il deviendra l'un des premiers militants du panafricanisme et le précurseur du nationalisme congolais. Il sera porte-parole des vétérans congolais de la Grande Guerre et dénoncera la politique coloniale belge.



Paul Panda Farnana

⁶ ROUSSEAU Frédérique, *op. cit.*, p. 39.

⁷ *Idem*, p.40.

⁸ DENDOOVEN Dominiek, CHIELENS Piet, *La Première Guerre mondiale. Cinq continents au front*, Bruxelles, Editions Racine, 2009, p. 43-44 ; AMEZ Benoît, « Trois Congolais sur le front de l'Yser : 1^{ère} partie », in AMEZ Benoît, 14-18 : la Grande Guerre, [en ligne] <http://14-18-la-grande-guerre.over-blog.net/article-trois-congolais-sur-le-front-de-l-yser-1ere-partie-46667709.html>; (page consultée le 03/03/2014) ; BROSENS Griet, *Congo aan den Yser*, Anvers, Manteau, 2013.

Les colonies anglaises et les dominions de l'Empire britannique fournissent des renforts importants : 600 000 Canadiens, 400 000 Australiens, 100 000 Néo-Zélandais et 100 000 Sud-Africains, près de 35 000 hommes issus de ses forces africaines, 93 000 auxiliaires noirs recrutés en Afrique du Sud et 10 000 Antillais. Ce sont surtout les troupes indiennes qui vont constituer le gros des troupes coloniales anglaises : 1,4 million d'Indiens, qui vont s'ajouter aux 250 000 déjà présents dans l'armée anglaise avant la guerre⁹.



Tirailleurs annamites (Viêt Nam) au camp français de Zeitlenick, sur le front oriental à Thessalonique (Grèce), en mai-juin 1916

Ces derniers combattront non seulement en Europe, mais aussi en Mésopotamie, en Palestine, en Afrique...

Tout au long de la guerre, les colonies et dominions fournissent aussi des ressources économiques et financières, ainsi que de la main-d'œuvre pour l'arrière. La domination coloniale semble dès lors être à son apogée pendant la Première Guerre mondiale. L'expérience de guerre des colonisés va cependant bouleverser profondément leur vision des colonisateurs, des « Blancs ». Si cela ne va pas encore se manifester sous la forme d'un



Soldats britanniques originaires du Pendjab, France, 1917

véritable nationalisme, les peuples colonisés vont peu à peu réclamer plus d'égalité et de dignité, exigeant au nom des sacrifices consentis d'être reconnus comme des citoyens à part entière. Les colonies prennent progressivement conscience de leur identité et de leurs différences. La première étape vers le déclin de l'Europe impériale et coloniale est engagée.

⁹ ROUSSEAU Frédéric, *op. cit.*, p. 41.

Le tirailleur sénégalais, une figure « mythique » de la Grande Guerre



Une du journal satirique allemand le *Kladderadatsch* (1916) représentant le tirailleur sénégalais comme un être sanguinaire et cannibale, portant le crâne d'un ennemi et un collier de dents autour du cou

Chez les Alliés, l'héroïsme de ces soldats indigènes, présentés comme des combattants redoutables mais enfantins, est plutôt mis en exergue et l'iconographie de l'époque n'hésite pas à comparer le « noir civilisé » au « sauvage allemand ». Les Allemands, qui ne sont pas en mesure de mobiliser leurs troupes coloniales, considèrent à l'inverse que l'utilisation de soldats africains est bien la preuve de la barbarie adverse, ironisant ainsi sur le prétendu combat des Alliés mené au nom de la « civilisation ».

Les tirailleurs « sénégalais » (qui ne proviennent pas seulement du Sénégal, mais de toute l'Afrique subsaharienne française) ont subi des pertes équivalentes à celles de l'ensemble de l'armée française (16 % d'entre eux perdront la vie), notamment sur le front de l'Yser. La figure du tirailleur sénégalais est très présente dans la propagande alliée, mais aussi allemande.



Carte postale

Le conflit devient mondial en raison de l'existence d'empires coloniaux et de la répartition des belligérants sur tous les continents et parce que les théâtres d'opérations non européens sont nombreux : comptoirs allemands en Chine et dans le Pacifique, Empire ottoman, Europe de l'Est, Palestine, Irak, océan Indien ou encore en Afrique où les Alliés veulent s'emparer des colonies allemandes, prendre le contrôle des voies de communication et mettre la main sur les matières premières.



Première ligne de défense du côté allemand, avec les troupes du troisième bataillon de marine, lors du siège de Tsingtao en novembre 1914 (ville aujourd'hui chinoise)



Campagne des Dardanelles. Troupes australiennes chargeant une tranchée turque

Du côté de la Triplice, on retrouve l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie puis, à partir de novembre 1914, l'Empire ottoman qui s'étend jusqu'aux confins de la Palestine vers le désert du Sinaï. Outre le territoire turc *stricto sensu*, c'est donc le Proche-Orient arabe qui va entrer en guerre, de la Syrie au canal de Suez et de la Méditerranée au golfe Persique. L'Empire ottoman s'est rapproché naturellement de la Triplice et des Puissances centrales pour lutter contre les Russes, ennemis historiques.

Le jeu des alliances et la recherche d'alliés jouent un rôle tout aussi essentiel dans cette extension géographique du conflit. Ainsi, dans un premier temps rentrent en guerre au sein de l'Entente : la France, le Royaume-Uni, la Russie, la Serbie et le Japon. Menant depuis plusieurs années une politique impérialiste en Asie, ce dernier voit dans la guerre un moyen idéal d'étendre sa sphère d'influence en Extrême-Orient et revendiquer un rôle géopolitique sur l'échiquier mondial. Le Japon occupera les îles allemandes de Carolines, Marshall et Mariannes, situées dans l'océan Pacifique, ainsi que la concession chinoise de Shandong.



Entrée du général britannique Maude à Bagdad le 11 mars 1917

En 1915, l'Allemagne s'allie à la Bulgarie pour rompre l'encerclement auquel elle est soumise en raison du blocus anglais. La Grèce et l'Italie rejoignent l'Entente en 1915, suivies par la Roumanie et les Arabes en 1916, puis, en 1917, par les États-Unis s'engagent dans le conflit aux côtés de l'Entente. Certains pays vont contribuer de façon plus modeste, comme le Panama, le Brésil ou encore Cuba.

La mémoire oubliée des Congolais de la Force publique du Congo belge



Extrait d'une vignette de l'ouvrage *Le Congo belge* de Francis Lambin

Dès le 15 août 1914, les troupes allemandes du Ruanda-Urundi bombardent les villes du lac Tanganyika puis, le 22 août, le port d'Albertville. Des unités belgo-congolaises de la Force publique (souvent des soldats congolais encadrés par des gradés européens) attaquent en 1914 le Cameroun allemand aux côtés des Franco-Britanniques, prenant part à la prise de la Sangha et à la chute de Yaoundé en 1916. Lors de l'attaque du territoire britannique rhodésien par les Allemands, deux compagnies congolaises

se portent au secours des Anglais. En 1916, les troupes belgo-congolaises, dirigées par le général Tombeur, le colonel Molitor et le colonel Olsen mènent une attaque puissante contre l'Afrique orientale allemande et s'emparent de Kigali après une résistance opiniâtre des troupes allemandes. Alors que le Ruanda-Urundi est déjà occupé, Tabora tombe le 19 septembre 1916 après une lutte acharnée. Les forces britanniques et belgo-congolaises coalisées se lancent à la conquête du Tanganyika. La région située entre Tabora et l'océan Indien constitue le dernier théâtre des combats de la Force publique. La topographie du terrain africain oblige les états-majors à opter pour une guerre de mouvement, nécessitant la mobilisation de près de 260 000 porteurs congolais, dont les conditions de vie sont précaires : beaucoup meurent d'épuisement ou de maladie. Selon les dernières estimations, près de 12 000 soldats congolais sont morts pendant ces combats. La population civile congolaise est, quant à elle, confrontée à la famine, suite à la désorganisation provoquée par la mobilisation d'hommes pour porter les armes et les provisions.

Si la campagne de la Force publique en 14-18 a fait l'objet de plusieurs publications après-guerre, il n'y est souvent question de l'action des soldats indigènes qu'à travers les qualités des officiers européens. Les Congolais ne sont que des acteurs « passifs » des victoires belges. Parfois, leur présence n'est pas mentionnée, comme dans l'ouvrage rédigé en 1948 par Francis Lambin. Bien que les Congolais soient représentés à de nombreuses reprises, il n'en est jamais question dans les légendes accompagnant l'iconographie. Le soldat congolais fait donc un peu figure d'oublié de l'histoire belge.



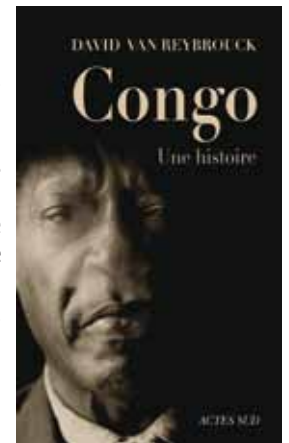
Monument aux troupes belges en Afrique, Schaerbeek

Certaines initiatives entendent néanmoins contribuer à la reconnaissance du sacrifice des Congolais au cours du premier conflit mondial. On peut ainsi souligner l'existence à Schaerbeek d'un monument aux morts des campagnes de la Force publique d'Afrique, inauguré en 1970 à l'initiative de l'Union royale des Fraternelles coloniales. On y voit deux figures : un officier colonial belge et un soldat congolais coiffé d'une « chéchia », réunis par deux mains serrées. En 2005, un mémorial similaire est érigé à Kinshasa en mémoire des anciens combattants congolais. En 2012, le travail de David Van Reybrouck dans son ouvrage *Congo. Une Histoire*, qui a reçu le Prix Médicis Essai 2012 ainsi que le Prix du meilleur livre étranger 2012 (essai), il met notamment en exergue la participation des troupes congolaises à la Première Guerre mondiale et le peu de reconnaissance qu'elles en ont récolté, à la lumière du vécu actuel des Congolais.

Congo. Une histoire : extrait

À mi-chemin entre le récit chronologique, historique et le récit fictionnel, l'ouvrage de David Van Reybrouck, historien de formation, retrace l'histoire du Congo de la préhistoire à la République démocratique du Congo d'aujourd'hui. Elle est véritablement incarnée par les Congolais. David Van Reybrouck met ainsi en relation le vécu personnel de ceux-ci et l'histoire congolaise, relatée à travers le ressenti de personnages qui ont réellement existé.

L'extrait ci-dessous revient sur l'implication du Congo dans la Première Guerre mondiale. S'il évoque le rôle des Congolais de l'armée belge, leur apport logistique dans les manœuvres alliées en Afrique et le peu de reconnaissance qu'ils reçurent, David Van Reybrouck insiste également sur la participation du Congo dans l'économie de guerre alliée, notamment avec l'exploitation et l'exportation de cuivre. Enfin, il souligne l'impact du conflit sur ce pays.




« Ce jour-là, on célébrait le quatre-vingt-dixième anniversaire de l'armistice de la Première Guerre mondiale [...].

En 1914, le Congo était neutre, comme la Belgique. Il ne pouvait en être autrement ; les deux pays avaient été autrefois conçus comme des États tampons entre des grandes puissances rivales. Pour le Congo, cette neutralité découlait des accords de la conférence de Berlin. Mais le 15 août 1914, onze jours après l'invasion de la Belgique, ce fut terminé. Devant le village de Mokolubu, du côté congolais du lac Tanganyika, un bateau à vapeur surgit. Il venait de l'autre côté, le côté allemand. Le bateau ouvrit le feu sur un lieu de divertissement local et coula une quinzaine de pirogues. Un détachement de soldats allemands débarqua et sectionna en quatorze endroits le câble du téléphone. Une semaine plus tard, le port de Lukuga fut attaqué. Ainsi commença la Première Guerre mondiale au Congo. L'intégrité territoriale était menacée, la neutralité n'était plus un impératif.

Le colonialisme conféra à un conflit armé européen la dimension d'une guerre mondiale. De grandes parties de l'Afrique furent mêlées à la conflagration mondiale. [...]

En Belgique, d'aucuns ne se demandaient si on ne pouvait pas calmer l'appétit du voisin à l'est en lui faisant cadeau de la moitié du Congo. Un territoire de six cent quatre-vingts mille kilomètres carrés de forêt vierge ne permettrait-il pas de tempérer un tant soit peu la voracité teutonne ?

Mais la guerre avait éclaté, donc en Afrique aussi. Pas un indigène ne savait qui était l'archiduc François-Ferdinand de Habsbourg et pourquoi un coup de feu dans le mille à Sarajevo devait conduire à des massacres dans la savane, mais les Blancs prenaient l'affaire très au sérieux. Les opérations de guerre en Afrique n'eurent cependant aucun point commun avec la guerre de positions tenace qu'endura l'Europe. Il n'y eut pas de front unique, continu, comme la ligne allant de la mer du Nord à la Suisse. Il n'y eut pas de tranchées, pas d'attaques au gaz moutarde, pas de positions sapées à la dynamite, pas de trêve de Noël avec des matchs de foot dans le no man's land. Les dimensions du continent africain, l'absence de routes, le manque de soldats et la topographie souvent extrêmement difficile donnèrent lieu à un tout autre type de combats. On ne conquérait pas des territoires, mais des emplacements stratégiques. On ne perçait pas une ligne de front compacte, mais on remportait la victoire sur



un régiment local. [...]

Le gouverneur général reçut de Bruxelles l'instruction de faire intervenir la Force publique pour protéger la colonie [...] tandis que la Belgique se faisait presque fouler aux pieds par les troupes allemandes, le territoire de la colonie resta quasi intact pendant toute la guerre. [...]


Les troupes congolaises se battirent sur trois fronts : au Cameroun, en Rhodésie et en Afrique-Orientale allemande. Les deux premiers exigeaient des efforts de relativement petite envergure. En 1914, six cents soldats et une poignée de commandants blancs vinrent en aide aux troupes alliées dans leur lutte pour le Cameroun. Et une année plus tard, deux cent quatre-vingt-trois Congolais et sept militaires belges montèrent en ligne avec les troupes coloniales britanniques quand les Allemands menacèrent la Rhodésie. Mais c'est dans l'est de la colonie qu'eut lieu — et de loin — le plus grand déploiement de forces. Dans la région du Kivu, la frontière entre les territoires belge et allemand n'avait été tracée qu'en 1910. À partir de 1915, les troupes allemandes essayèrent à plusieurs reprises d'envahir le Kivu pour ensuite pousser jusqu'aux mines d'or de Kilo-Moto dans la forêt de l'Ituri. Elles échouèrent. En revanche, elles parvinrent à prendre le contrôle de deux des Grands Lacs : le lac Tanganyika et le lac Kivu, beaucoup plus petit. [...]

La lutte pour le lac Tanganyika allait devenir l'une des plus épiques de toute la Première Guerre mondiale. Depuis l'Afrique du Sud, les troupes britanniques acheminèrent clandestinement les pièces détachées de deux chaloupes canonnières vers les rives du fleuve. Transporter des bateaux en pièces détachées par voie terrestre : on se serait cru encore au temps de Stanley. Sous les faux noms Mimi et Toutou, ces embarcations jouèrent un rôle décisif pour saper la combativité de la marine allemande. Mais il y eut plus impensable encore, si tant est que ce soit possible : l'idée de renforcer à l'aide de quatre hydravions les troupes coloniales belges au bord du lac Tanganyika. L'aviation en était encore à ses balbutiements, *a fortiori* l'aviation coloniale. Personne ne savait comment ces appareils légers allaient réagir dans l'air chaud des tropiques. Personne n'avait d'expérience de l'aviation en temps de guerre, sans parler de fragiles biplans qui devaient décoller depuis l'eau. Les quatre appareils arrivèrent en pièces détachées par bateau à Matadi. Le train les transporta ensuite jusqu'à Kinshasa, où elles furent transbordées sur un cargo qui partit pour Kisangani. Un mois plus tard, elles parvenaient à Kalemie. Cinq cents tonnes de matériel, cinquante-trois mille litres de carburant et d'huile, quatre mitrailleurs et trente mille cartouches. Comme le lac Tanganyika était trop agité pour servir de piste de décollage et d'atterrissage, on transporta les petits avions dans une lagune fermée, trente kilomètres plus loin. Elle était totalement dissimulée à la vue de l'ennemi et l'eau ne faisait pratiquement pas de vagues. En 1916, les petits avions effectuèrent plusieurs vols au-dessus du lac Tanganyika, essentiellement dans le but de bombarder le *Von Götzen*, et ils y parvinrent le 10 juillet. (Mais le *Von Götzen* ne coula pas ; en 2010 il est encore en service, servant de ferry-boat sur le lac où il connut une fin sans gloire pour un navire de guerre.) La défense du littoral allemand, et surtout de la petite ville de Kigoma, était brisée.

Pendant ce temps, l'infanterie ne restait pas sans rien faire. Le général Tombeur, à la tête de la Force publique, concentra d'importantes forces militaires sur la frontière orientale du Congo. Il réunit quinze mille hommes, tous équipés de fusils et de munitions. Les problèmes logistiques liés à l'acheminement de tout ce matériel au bon endroit devaient être un cauchemar. Des milliers et des milliers de porteurs se chargeaient du transport. Pour chaque soldat qui marchait au combat, il fallait environ sept porteurs. En tout, pendant les quatre années de guerre, quelque deux cent soixante mille porteurs intervinrent, sur une population d'à peine dix millions d'habitants. Beaucoup d'entre eux étaient sous-alimentés. L'eau potable était rare. On buvait dans des mares, on buvait sa propre urine. Il y avait une grande pénurie de nourriture, de tentes et de couvertures, alors que les hommes traversaient les hautes terres du Kivu où les nuits étaient fraîches. Selon certaines estimations, vingt-cinq mille porteurs sont morts. Deux mille militaires ont perdu la vie. Au paroxysme du combat, l'armée atteignit vingt-cinq mille soldats.

En mars, Tombeur jugea que le moment était venu d'attaquer. La frontière avec l'Afrique-Orientale allemande fut franchie et la marche vers Kigali, la future capitale du Rwanda, put commencer. La ville tomba le 6 mai. De là, les troupes se dirigèrent sur Tabora, le centre administratif de la colonie allemande. À vol d'oiseau, la ville était six cents kilomètres plus loin ; l'expédition se fit à pied, là encore avec des dizaines de milliers de porteurs. Une autre colonne partit des rives du lac Tanganyika. Tabora était une ville importante, qui comptait plusieurs grands hôtels, des maisons de commerce et des industries. Elle était située à mille deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer sur une vaste étendue aride. La conquête de Tabora marqua l'apogée des combats coloniaux belges pendant la Première Guerre mondiale. Le 19 septembre, après dix jours et dix nuits de violents combats, la ville tomba entre les mains du Congo belge. Les troupes allemandes battirent en retraite ; le drapeau tricolore belge claqua au-dessus de leur fort. Un an plus tard, en 1917, une autre campagne victorieuse serait menée au départ de Tabora pour relier Mahenge, cinq cents kilomètres plus loin, en direction du Mozambique. La Force publique contrôlait un tiers de l'Afrique-Orientale allemande. Quelques éléments marchèrent même vers l'océan Indien, mais ce fut Tabora qui devint le nom que tout le monde allait connaître. Le général Tombeur fut anobli — son nouveau nom, parfaitement adapté aux circonstances, étant Tombeur de Tabora — et à Saint-Gilles près de Bruxelles un monument stylisé fut érigé à sa gloire. Au Congo, Tabora eut la consonance d'une conquête mythique dont des générations d'écoliers allaient entendre parler. « [Le roi] Albert surveille les ennemis », chantaient les élèves des frères maristes à Kisangani, « Avec toute vigilance/En Europe, au village Tabora /il les tient à l'œil ».

Martin Kabuya, le militaire de 92 ans dont le grand-père avait été enterré vivant pendant la campagne du Soudan, avait



2 ans à la fin de la guerre. Son autre grand-père, du côté maternel, avait vu les combats de près. Il me l'a raconté alors que, par une journée caniculaire, j'étais assis chez lui dans le jardin : « Mon grand-père s'appelait Matthias Dinda et il est né en 1898. C'était un Zande, du nord du Congo. Notre tribu vient à l'origine du Soudan, nous sommes en fait tous soudanais. Il était très fort, il chassait les léopards. Il s'est enrôlé dans la Force publique et il est devenu *soldat de première classe*, le plus haut rang pour un Noir. Depuis Goma, il est entré au Rwanda, puis au Burundi et en Tanzanie, que des territoires allemands. Il était là quand Tabora est tombée. » Il s'est tu un instant. Un lézard à tête orange a filé sur le mur. « Mon grand-père était un ami de celui qui y a planté le drapeau. Il l'a même couvert à ce moment-là. C'était un très grand militaire. »

J'ai revu Kabuya lors de la commémoration de l'armistice à la Maison des anciens combattants. Les dizaines d'invités se sont assis dans la cour asséchée. Il était à l'avant parmi les anciens combattants. Des chaises de jardin en plastique avaient été disposées pour les accueillir. Une estrade pleine de sièges plus chics s'est remplie de hauts dignitaires militaires et civils. Quand la fanfare a commencé à jouer les hymnes nationaux de la Belgique et du Congo, tout le monde s'est levé d'un bond et a salué les soldats et les officiers pendant plusieurs minutes. C'était particulièrement émouvant. [...]

Après les discours est arrivé le moment de la remise annuelle des cadeaux. Le président de l'association des anciens combattants s'est vu offrir par le vice-ministre un réfrigérateur, un autre décoré a reçu de l'attaché militaire belge dix kilos de farine de manioc, mais le cadeau le plus important — un gros appareil audio portable importé de Chine — a été remis à une petite femme frêle d'un âge avancé que l'on a présentée sans détour comme étant « *la veuve* ». Elle s'appelait Hélène Nzimbu Diluzeyi, elle avait 94 ans et était la dernière veuve d'un vétéran de la Première Guerre mondiale.


À la fin, un groupe a joué pendant au moins une demi-heure le morceau *Ancien combattant* de Zao, un chanteur du Congo-Brazzaville, sans doute le plus beau morceau de la pop congolaise. « *La guerre, ce n'est pas bon, ce n'est pas bon* », entendait-on. Les vieux militaires ont commencé à danser dans la cour, tandis que circulaient la bière, le Coca-Cola et les collations. Certains glissaient les pieds prudemment en mesure, d'autres jouaient à la guerre : quelqu'un tenant un parapluie fit mine de tirer, un autre se laissa tomber par terre au ralenti, secoua ses membres au rythme de la musique et fit le mort. La veuve les regardait, amusée, applaudissait et ne pouvait s'empêcher de rire de temps en temps devant cette brillante pantomime. [...]

Le soir, j'ai vu chez son [...] fils, le colonel Yoka, une photo du vétéran de guerre. En uniforme, avec ses décorations et un visage extrêmement sérieux. Dans un rapport datant de 1921, son père était décrit comme « actif et honnête ». Mais le colonel me montra aussi un document intéressant, une lettre de son supérieur belge : « Le dénommé Masamba du village de Lugosi a été au service de la TSF comme planton du 9 août 1914 au 5 octobre 1918. » Signé le 7 octobre 1918, par un certain Vancleinghem, pour autant que l'écriture soit déchiffirable. Ces informations en disaient long. Ce soldat avait assuré son service pendant une période qui couvrait toute la durée de la Première Guerre mondiale. Il avait commencé à exercer ses fonctions cinq jours après le début de la guerre et il avait été démobilisé un mois avant l'armistice. Le dernier ancien combattant était aussi celui qui avait servi le plus longtemps dans l'armée.

La guerre mondiale n'eut pas seulement des conséquences pour les hommes de la Force publique. Dans les mines du Katanga, les mineurs ne restèrent pas inactifs. La production était intensive. Les relations financières avec Bruxelles étaient certes interrompues, mais la guerre avait fait gonfler la demande de cuivre. En pleine guerre, les exportations coloniales passèrent de 52 millions de francs belges en 1914 à 164 millions en 1917. Les obus britanniques et américains à Passendale, Ypres, Verdun et dans la Somme avaient des douilles en laiton composé à 75 % de cuivre katangais. Les pièces de leurs canons étaient faites en cuivre pur durci. Les balles de leurs fusils avaient quant à elles des douilles en cuivre blanc avec une teneur en cuivre de 80%. Les torpilles et les instruments de marine étaient fabriqués en cuivre, en bronze et en laiton.

En dehors des activités industrielles également, beaucoup de Congolais sentaient que c'était la guerre. Dans la Province orientale, les agriculteurs étaient contraints de cultiver du riz pour ravitailler les troupes. Ailleurs, les pouvoirs publics obligeaient la population à cultiver du coton ; les exportations en bénéficiaient, mais aussi les fabriques de textile. Tout un système de cultures obligatoires, de plantes qu'il fallait cultiver au nom des autorités, fut instauré. Il évoquait bien des mauvais souvenirs. Nkasi et Lutunu n'eurent peut-être guère conscience de la guerre dans leurs villages du Bas-Congo, mais de nombreux Congolais à l'intérieur des terres en sentirent le poids. [...]

Les conséquences de la Première Guerre mondiale pour le Congo belge furent considérables. En tout premier lieu sur le plan territorial. À la conférence de Versailles en 1919, on décida de partager les colonies allemandes entre les vainqueurs. Le Cameroun devint français et britannique, le Togo français et britannique, l'Afrique-Orientale allemande fut remise aux Britanniques et la Namibie, confiées au dominion britannique de l'Afrique du Sud. La Belgique obtint la tutelle de deux minuscules territoires à sa frontière orientale, les royaumes historiques du Rwanda et du Burundi (à l'époque encore le Ruanda et l'Urundi). En 1923, la Société des Nations légitima l'existence de ces territoires sous mandat. Sur le papier, un territoire sous mandat n'était pas une colonie, dans la pratique il existait peu de différences. Là aussi, on appliquait le cadre rigide de conceptions anthropologiques récentes. Dans le cas des territoires sous mandat également, on raisonnait aussi en termes de « races ». Elles avaient un caractère



absolu : on était ou bien tutsi ou bien hutu ou encore twa (pygmée). On oublia que les frontières entre ces catégories tribales avaient été floues pendant des siècles. Les conséquences de cet oubli allaient s'avérer désastreuses durant la deuxième moitié du XX^e siècle.

Au Congo, la guerre fut une sorte de bouton d'arrêt de l'histoire sociale.

Les tentatives hésitantes qui visaient à améliorer le sort des indigènes à travers de meilleurs logements près des mines ou par des campagnes à grande échelle de lutte contre la maladie du sommeil furent reportées indéfiniment. Au bout de quatre années épuisantes, la santé publique était redevenue très précaire. En 1918-1919, la grippe espagnole qui fit dans le monde entier de cinquante à cent millions de victimes, emporta cinq cent mille personnes au Congo. « La fièvre espagnole », m'a dit Kabuya, le vieil homme de 92 ans, « a fait beaucoup de morts ». On se serait cru à l'époque du dépeuplement de 1905. Le bouton d'arrêt s'est transformé en bouton de rembobinage.

Dans la vision des Belges, cependant, une chose avait changé. Pour la première fois, le sort des Congolais était examiné avec commisération. On s'apercevait que la population avait beaucoup souffert d'une guerre qui n'était pas la sienne. L'expérience partagée de la guerre chez les militaires avait en outre éveillé un sentiment de fraternité. Un officier belge de la Force publique l'a évoqué avec lyrisme : « Non, ces hommes, qui ont lutté, souffert, espéré, aimé, enduré, vaincu avec nous, pour nous, comme nous, ce ne sont pas, ce ne sont déjà plus des sauvages, des barbares. S'ils surent être nos égaux devant la souffrance et la noblesse du sacrifice, ils doivent, ils sauront le devenir aussi devant la civilisation. » Les soldats de la Force publique avaient fait la preuve de leur grand courage et de leur loyauté, même dans les circonstances les plus dures. Cela incitait à une plus grande clémence et, effectivement, à un plus grand engagement vis-à-vis du sort des indigènes.

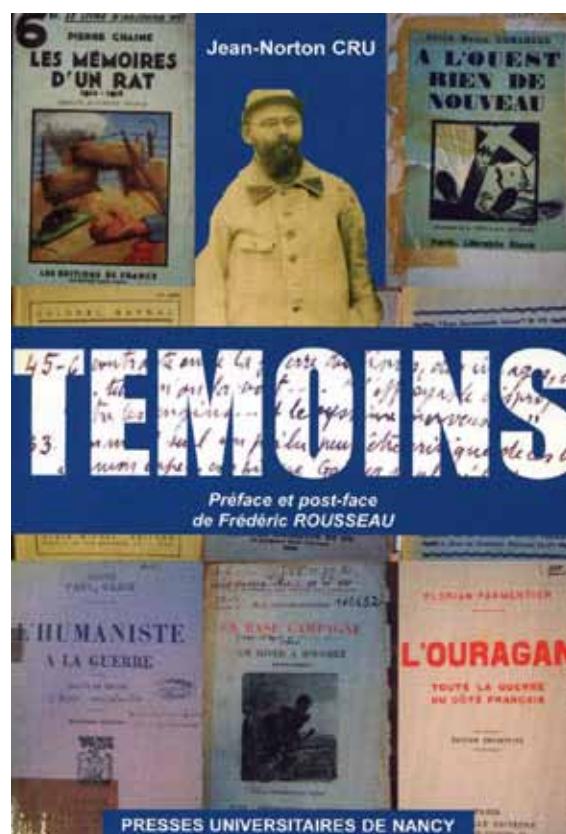
Mais pour les Congolais, l'expérience était ambivalente. Beaucoup de soldats s'enthousiasmèrent des succès militaires belges incontestables. L'ivresse de la victoire avait un goût délicieux et forgea de nouveaux liens qui étaient indéniablement sincères et chaleureux. Les Belges pouvaient voler dans les airs et atterrir sur l'eau ! Mais les efforts de guerre furent pour beaucoup de Congolais ordinaires extrêmement lourds. De plus, et ce fut le plus dégrisant, ils avaient vu les Blancs, qui leur avaient appris à ne plus tuer et à ne plus livrer de guerres tribales, chercher à s'éliminer entre eux pendant quatre ans pour des raisons peu claires avec un imposant arsenal dans un conflit qui avait fait plus de morts que toutes les guerres tribales réunies dont ils pouvaient se souvenir. Oui, cela remettait tout de même un peu en cause le respect qu'ils éprouvaient pour eux. Il s'effrita. »



Image tirée du documentaire *La bataille de la Somme* (1916)

Après la Première Guerre mondiale, la parole est donnée aux anciens combattants. L'irruption d'une importante littérature de témoignages sur la guerre va créer un contexte favorable pour la prise en considération de la parole testimoniale. De nombreux souvenirs et carnets de campagne de soldats sont publiés. Pour beaucoup de ces combattants, seuls ceux ayant combattu ont droit à la parole.

Jean Norton Cru, un ancien poilu français, partage cet avis. Interpellé par les mensonges et les fausses rumeurs circulant dans l'opinion publique, il publie *Témoins*, dans lequel il classe et hiérarchise une série d'écrits en français, fictionnels ou non, rédigés par des soldats de la Première Guerre mondiale. Il entreprend ainsi un gigantesque travail d'analyse critique d'un corpus de près de 250 auteurs. Il s'efforce de traquer les « légendes de guerre », tentant de démêler le vrai du faux. Il oppose régulièrement son souci d'exactitude et d'objectivité aux écarts de récits littéraires trop complaisants à ses yeux. Ainsi, quand José Germain écrit dans *Notre Guerre* « Le reflet du levant sur la pointe d'un casque ennemi », c'est « déjà trop voir », ne s'en tenant pas à la simple description de ce qu'il a personnellement vu ou éprouvé. De plus, à l'époque décrite dans le roman (1915), les Allemands ne portaient plus de casque à pointe. L'utilisation de termes anachroniques dans ces divers récits fragilise également à ses yeux le témoignage. Norton Cru critique par exemple l'ouvrage d'Arnauld Doria, *Croquis de guerre d'invasion* (Paris, Plon, 1919), dans lequel l'auteur emploie le mot « boche » en évoquant les combats du mois d'août 1914, alors que ce terme ne fait son apparition qu'entre septembre et décembre 1914¹.



Témoins de Jean Norton Cru

¹ CRU Jean Norton, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étoiles, 1929, p. 318, cité par LACOSTE Charlotte, « L'invention d'un genre littéraire : Témoins de Jean Norton Cru », in *Texto !*, vol. XII, n°3 (juillet 2007), p. 10. (http://www.revue-texto.net/Inedits/Lacoste/Lacoste_L-invention%20d-un%20genre.pdf)

² LACOSTE Charlotte, *op. cit.*, p. 10.

³ CRU Jean Norton, *op. cit.*, p.134, cité par PROCHASSON Christophe « Les mots pour le dire : Jean-Norton Cru, du témoignage à l'histoire », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 4/2001 (no48-4), p. 172. (www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2001-4-page-160.htm)

Donnant au soldat de première ligne le statut de « bon » témoin, Norton Cru souhaite faire entrer la parole testimoniale dans le corpus des sources de l'historien. Il utilise des règles strictes de présentation des témoins, vérifiant notamment la concordance entre le récit et la biographie de l'auteur.

Toutefois, son analyse critique est souvent subjective, comparant régulièrement les témoignages à sa propre expérience d'ancien combattant, devenue un étalon de mesure. Les « bons » témoins sont souvent ceux qui rencontrent son éthique personnelle pacifiste.

Marc Bloch, historien français de renom et ancien combattant, propose également, dans son article « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre » (1921), de recueillir les souvenirs (au caractère périssable) des anciens combattants pour écrire l'histoire du premier conflit mondial. Dans cet article, il s'interroge sur la façon dont naissent et se propagent les rumeurs et les fausses nouvelles au cours de la Grande Guerre. Pour Marc Bloch, le soldat, soumis au stress et à la fatigue qui affaiblissent son sens critique, n'est pas toujours en mesure de pratiquer le doute méthodique face aux rumeurs de guerre. Les fausses nouvelles ne peuvent se propager que si elles vont dans le sens dans lequel sont prédisposés les esprits.

Là où Norton Cru chasse l'erreur, les mensonges, voire le manque d'esprit critique, ce sont justement ces affirmations fausses qui, pour Marc Bloch, doivent constituer un objet d'étude comme un phénomène en soi, préfigurant les principes d'une histoire des représentations culturelles.

John Norton Cru a toutefois eu le mérite d'initier une réflexion sur le rôle et la valeur du témoignage dans la construction mémorielle, qui contribue toujours à l'heure actuelle à nourrir la recherche au sein de diverses disciplines confrontées à cette problématique du rapport entre la vérité historique et le vécu personnel des témoins.

L'utilisation de témoignages nécessite le recours aux diverses opérations de la critique historique, afin de dégager à la fois la complexité et la variété de la parole combattante, tout en reconnaissant le caractère des limites inhérentes à ces documents.

Ces questions soulèvent divers problèmes. La nature même des témoignages en tant que source nécessite la prise en compte de leur condition d'écriture, du statut social du témoin ou encore des reconstructions mémorielles a posteriori.


Le témoignage reste une source incontournable et nécessaire à la compréhension de l'expérience du conflit, en particulier celui de 14-18 puisque les textes, publiés ou non, témoignent de l'accès à l'écrit d'individus ou groupes sociaux habituellement silencieux.

Marc BLOCH, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre » (1921)



« Je voudrais maintenant, m'appuyant sur mon expérience personnelle, présenter quelques remarques rapides touchant les fausses nouvelles de la guerre et les problèmes qui se posent à leur propos.

Voici d'abord une fausse nouvelle, dont j'ai pu observer moi-même très exactement la genèse. Elle est de peu d'ampleur et de peu de portée : une toute petite légende, modeste et presque insignifiante : mais — comme le sont souvent en tout ordre de science les cas très simples — elle me paraît parfaitement typique. C'était au mois de septembre 1917. Le régiment d'infanterie dont je faisais partie occupait sur le plateau du Chemin des Dames, au nord de la petite ville de Braisne, le secteur dit de l'Épine-de-Chevregny. On ignorait quelles unités nous avions en face de nous ; il fallait le savoir ; car le commandement qui préparait à ce moment dans la même région, l'attaque de la Malmaison, ne pouvait admettre des lacunes dans ses connaissances sur le plan de bataille ennemi. Nous reçûmes l'ordre de faire des prisonniers. Un coup de main fut monté — un de ces coups de main luxueux, comme on les organisait alors, à grand renfort d'artillerie de tout calibre ; et dans les ruines d'un petit poste allemand, écrasé sous les obus, la troupe d'assaut surprit en effet et ramena dans nos lignes une sentinelle. J'eus l'occasion d'interroger cet homme ; c'était un soldat d'une classe déjà âgée, réserviste bien entendu, et dans le civil bourgeois de la ville hanséatique de Brême. Puis il fila vers l'arrière sous bonne escorte ; et nous pensâmes bien ne jamais plus en entendre parler. Peu de temps après, une curieuse histoire arriva peu à peu à nos oreilles ; des artilleurs, des conducteurs du ravitaillement la racontaient. Ils disaient à peu près ceci : « Ces Allemands ! quels organisateurs merveilleux ! ils avaient partout des espions. On fait un prisonnier à l'Épine-de-Chevregny ; qui trouve-t-on ? Un individu qui, en temps de paix, était établi comme commerçant à quelques kilomètres de là : à Braisne.



Ici l'accident premier qui fut à l'origine de la fausse nouvelle apparaît avec évidence. C'est le nom de Brême mal perçu, ou mieux, c'est – par un travail d'interprétation inséparable de la perception elle-même – la substitution, dans l'esprit d'auditeurs qui ignoraient profondément la géographie, au son exact dépourvu pour eux de toute espèce de signification, d'un son analogue, mais plein de sens, puisqu'il désignait une petite ville connue de tous. À ce premier effort d'interprétation s'en ajouta bien vite un second ; ce marchand qui, après avoir tenu boutique en France, reparaisait tout à coup sous l'habit d'un troupier ennemi ne pouvait être qu'un espion ; et comme on estimait généralement les Allemands capables de toutes les ruses, la nouvelle ainsi formée trouva aisément créance et fit tache d'huile. À vrai dire, cette seconde conclusion était sans aucun doute déjà impliquée dans l'erreur originelle. Que les Allemands eussent, avant la guerre, enveloppé notre pays d'un prodigieux réseau d'espionnage, c'est ce dont personne chez nous ne doutait. Cette idée pouvait s'appuyer sur un nombre malheureusement trop grand d'observations certaines ; mais les renseignements exacts avaient été étrangement grossis et dramatisés par la voix populaire ; pendant les mois d'août et de septembre 1914, le désir d'expliquer par des causes extraordinaires nos premières défaites avait fait retentir partout le cri de la trahison ; peu à peu la croyance était devenue une sorte de dogme qui ne comptait presque pas d'infidèles. Par moments, les troupes en étaient comme hantées. Qui n'a vu alors prendre pour des signaux suspects les plus innocentes lumières, ou même (je garantis l'histoire) les ombres alternantes produites sur les fenêtres d'un clocher par le vol inégal d'un couple de chouettes ? Chacun était à l'affût de ce qui pouvait confirmer un préjugé si commun. D'ordinaire, des hommes peu instruits ne se préoccupent guère de comprendre ou de ne pas comprendre un nom géographique. Si l'on a entendu Braisne au lieu de Brême, c'est vraisemblablement parce que beaucoup de soldats inconsciemment tendaient à déformer tous les récits qui leur venaient aux oreilles, pour les accorder à une opinion généralement acceptée, qui flattait l'imagination romantique des foules.

Une fois de plus nous retrouvons ici un très grand fait vers lequel semblent nous ramener tous les travaux relatifs aux légendes de guerre. C'est une conclusion générale, que les études futures devront sans doute prendre comme idée directrice afin de vérifier si elle s'applique à tous les cas. On peut la formuler comme il suit. Une fausse nouvelle naît toujours de représentations collectives qui préexistent à sa naissance ; elle n'est fortuite qu'en apparence, ou, plus précisément, tout ce qu'il y a de fortuit en elle c'est l'incident initial, absolument quelconque, qui déclenche le travail des imaginations, mais cette mise en branle n'a lieu que parce que les imaginations sont déjà préparées et fermentent sourdement. Un évènement, une mauvaise perception par exemple qui n'irait pas dans le sens où penchent déjà les esprits de tous, pourrait tout au plus former l'origine d'une erreur individuelle mais non pas une fausse nouvelle populaire et largement répandue.

Les raisons pour lesquelles la guerre a été si féconde en fausses nouvelles sont pour la plupart trop évidentes pour qu'il vaille la peine d'y insister. On ne dira jamais à quel point l'émotion et la fatigue détruisent le sens critique. Je me souviens que lorsque, dans les derniers jours de la retraite, un de mes chefs m'annonça que les Russes bombardaient Berlin, je n'eus pas le courage de repousser cette image séduisante ; j'en sentais vaguement l'absurdité et je l'eusse certainement rejetée si j'avais été capable de réfléchir sur elle ; mais elle était trop agréable pour qu'un esprit déprimé dans un corps lassé eût la force de ne l'accepter point. Le doute méthodique est d'ordinaire le signe d'une bonne santé mentale ; c'est pourquoi des soldats harassés, au cœur troublé, ne pouvaient le pratiquer.

Le rôle de la censure a été considérable. Non seulement pendant toutes les années de guerre, elle a bâillonné et paralysé la presse, mais son intervention, soupçonnée alors même qu'elle ne se produisait point, n'a cessé de rendre incroyable aux yeux du public jusqu'aux renseignements véridiques qu'elle laissait filtrer. Comme l'a fort bien dit un humoriste : « L'opinion prévalait aux tranchées que tout pouvait être vrai à l'exception de ce qu'on laissait imprimer ». D'où – en cette carence des journaux, à quoi s'ajoutait sur la ligne de feu l'incertitude des relations postales, médiocrement régulières et qui passaient pour être surveillées – un renouveau prodigieux de la tradition orale, mère antique des légendes et des mythes. Par un coup hardi que n'eût jamais osé rêver le plus audacieux des expérimentateurs, la censure, abolissant les siècles écoulés, ramena le soldat du front aux moyens d'information et à l'état d'esprit des vieux âges, avant le journal, avant la feuille des nouvelles imprimées, avant le livre.

On a vu tout à l'heure comment un jour, par la vertu d'imagination qu'avaient échauffée des récits d'espionnage, un bourgeois de Brême se mua en espion, traîtreusement établi à Braisne. »

De très nombreux témoignages de combattants de la Première Guerre mondiale nous sont parvenus à travers des « Carnets » dans lesquels ils dépeignent au jour le jour leur existence de soldats¹.

Les motivations de l'écriture étaient diverses : d'abord, les soldats voulaient sans doute se souvenir d'une expérience « exceptionnelle » et la transmettre à leurs proches, mais, par la suite, la rédaction quotidienne constitua, dans cet environnement de danger et de mort, une espèce de lien avec la vie².

Les carnets pouvaient également être un moyen d'oublier les horreurs de la guerre, d'exorciser les peurs.

Bien que ces récits soient la relation d'une histoire unique et singulière, tous rendent compte des conditions de vie endurées au front. C'est grâce à l'un de ces itinéraires de vie, celui de Jean d'Otreppe³, que nous allons tenter d'appréhender ces dernières.

Notre témoin



Jean d'Otreppe est né à Dinant le 17 février 1898. Avec sa mère et son frère, afin d'échapper aux brutalités allemandes, il franchit la frontière hollandaise en février 1915 pour rejoindre la Grande-Bretagne. La famille loge alors à Richmond (Surrey) où l'adolescent est employé comme tourneur à l'usine Pelabon, une fabrique de munitions pour l'armée belge. Il quittera ce travail en août 1916, lorsqu'il s'engagera comme volontaire dans cette même armée. Versé dans la 1^{ère} compagnie du 2^e chasseur à pied, il restera au front jusqu'au 1^{er} septembre 1918⁴.

Il est intéressant de noter qu'au fil de son « Carnet », la perception de la guerre évolue chez Jean d'Otreppe. Ainsi, au début de son parcours, il fait montre d'une volonté farouche d'en découdre avec le « Boche » (jamais il n'emploiera le mot « Allemand »), l'ennemi haï coupable du grand massacre de Dinant d'où Jean est originaire. Il refusera d'ailleurs, à plusieurs reprises, des postes le mettant à l'abri des combats. Jamais, il ne reniera son adhésion au combat mené pour la défense du pays (souvent assimilée chez les combattants à la défense de la famille, de la ville ou du village⁵) ; cependant, la proximité de la mort et la vie dans les conditions extrêmes des tranchées laissent apparaître, au fil du temps et entre les lignes du carnet, des sentiments à peine exprimés de lassitude, de fatigue et d'horreur partagées par les 350 000 Belges⁶ qui participèrent à la guerre des tranchées.

Jean d'Otreppe au front

¹ BENVINDO Bruno, *Des Hommes en guerre. Les soldats belges entre ténacité et désillusion*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005, p. 18 (Collection : Études sur la Première Guerre mondiale ; n. 12).

² Communication d'Alexandre LAFON lors de la table ronde : *Les témoins de la Grande Guerre* donnée le 13 octobre 2013 aux « Rendez-vous de l'Histoire de Blois » (disponible en écoute : <http://www.rdv-histoire.com/-2013-en-ecoute-.html>).

³ Le *Carnet* de Jean d'Otreppe est conservé dans les archives familiales privées de Madame M. De Marchin, petite-fille de Jean d'Otreppe, qui a accepté nous confier ce manuscrit. D'autres documents (laissez-passer vers la Hollande, carte d'identité, carte de travailleur des usines Pelabon, carte de feu, etc.) conservés également dans les archives familiales permettent de compléter le portrait et le parcours de notre témoin.

⁴ Son *Carnet* s'arrête le 5 août 1918 (sans que nous en connaissions la raison) et sa *Carte de feu*, reprenant ses états de service, spécifie qu'il participa à la campagne 14-18 jusqu'au 1^{er} septembre 1918.

⁵ AMEZ Benoît, « La justice militaire belge en 14-18 : représentations culturelles et réalités quantitatives », in *Annals. Revue de civilisation contemporaine Europe/Ameriques*, [En ligne], <http://amis.revues.org/1311> (Page consultée le 04/06/2014).

⁶ De SCHAEFDRIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 103, p.116 ; BOURLET Michaël, *op. cit.*, p. 172.

L'exil

Dès août 1914, plus d'un million et demi de Belges prennent le chemin de l'exode, fuyant les combats et les exactions de l'ennemi. Ils se réfugient aux Pays-Bas (plus d'un million), en France (250 000) ou encore en Angleterre (de 150 000 à 200 000). Si certains font le choix de revenir en Belgique une fois l'invasion terminée, près de 600 000 réfugiés optent pour un exil prolongé dans ces pays. La plupart des exilés sont pauvres et désormais sans ressources. Ils survivent grâce à l'aide de nombreuses œuvres caritatives. À la libération, de nombreux réfugiés seront victimes de discrédit de la part des Belges restés pendant l'occupation, qui considèrent les exilés comme des fuyards et des « mauvais » patriotes (à l'exception des Belges exilés engagés dans l'armée de l'Yser), ayant abandonné le pays. Parmi les exilés, nombreux sont les ouvriers spécialisés recherchés pour leurs capacités de travail, notamment par les industries anglaise et française, frappées par une pénurie de main-d'œuvre⁷.



Fugitifs belges traversant le nord de la France

Les usines d'armement

En raison de l'occupation de la Belgique (la zone de l'Yser faisant exception), l'armée doit se réorganiser en dehors de nos frontières et c'est essentiellement la France et la Grande-Bretagne qui voient s'implanter sur leur sol des usines d'armement fournissant l'armée belge, par exemple en France, l'usine de Gravelle-Sainte-Honorine, près du Havre. En Grande-Bretagne, citons l'usine Pelabon de Richmond, la « National Projectile Factory » de Birtley et les usines « Kryn and Lahy » de Letchworth. Toutes rassemblaient de véritables colonies de réfugiés belges⁸.

Les volontaires



Usine de Gravelle. Fabrication de projectiles

Dès le début du conflit (août 1914), 18 000 volontaires viennent s'ajouter aux effectifs d'une armée belge qui restera toujours de taille très modeste (maximum 20 % de la population mobilisable, soit 117 500 hommes en août 1914).

Ces troupes, rapidement décimées (elles ne comptent plus que 52 000 hommes en novembre 1914), se replient sur l'Yser où débute la guerre des tranchées ou de position. C'est là que les effectifs vont progressivement se reconstituer grâce, entre autres, au recrutement de 32 000 volontaires dont certains avaient fui la Belgique par les Pays-Bas⁹. Nous retrouvons notre témoin parmi ces volontaires, pour beaucoup formés dans des camps d'instructions belges situés en Normandie.

Les Boches

Expression péjorative pour désigner les Allemands. Elle remonterait à la seconde moitié du XIX^e siècle et viendrait du mot « ALBOCHE » formé du préfixe « AL », abréviation de « allemand », et du suffixe « boche » désignant, dans l'argot de l'époque et dans l'expression « tête de boche », une personne à la tête dure, « une tête de bois » puisque « boche ». En effet, une boche était une boule en bois utilisée dans un jeu de quilles, par exemple¹⁰.

⁷ AMARA Michael, *Des Belges à l'épreuve de l'Exil : les réfugiés de la Première Guerre mondiale en France, Grande-Bretagne, Pays-Bas : 1914-1918*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008 ; AMARA Michael, « L'exode... de 14. La fuite des populations civiles face au tourbillon de l'invasion », in *Cahiers d'histoire du Temps présent*, n° 15 (2005), p. 47-64 ; AMARA Michael, TALLIER Pierre-Alain, « Principales sources d'archives relatives à la Première Guerre mondiale disponibles en Belgique », in Collectif de Recherche International et de Débat sur la Guerre de 1914-1918 (CRID 14-18), Site du CRID, [en ligne], http://www.cid1418.org/espace_scientifique/guidesources/sources_accueil.html (Page consultée le 05/06/2014).

⁸ « Un village belge sur la Tamise », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre*, [en ligne], http://www.1914-1918.be/insolite_village_tamise.php (Page consultée le 30/04/2014 ; dernière mise à jour le 21/04/2014).

⁹ BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 34-35.

¹⁰ CLAIRON Elsa, « Le mot : boche, chleu et Fritz », in ARTE TV, *Site de l'émission Karambolage*, [en ligne], <http://www.ARTE.TV/fr/le-mot-boche-chleu-et-fritz/568998.CmC=569004.html> (page consultée le 05/06/2014).

Parcours de soldat sur le front de l'Yser

L'instruction

Après deux jours de voyage, Jean d'Otreppe débarque en France où il rejoint les centres d'instruction de Coutances puis de Carteret, centres que l'armée belge a ouverts loin du champ de bataille afin de donner aux recrues¹¹ une formation militaire de base avant de les envoyer combattre sur le front de l'Yser.

Pendant six mois (de fin août 1916 à février 1917), il y apprend l'endurance (marches de trente kilomètres), les techniques d'orientation, le maniement du fusil et de la baïonnette, le tir, la simulation d'attaques... Il y reçoit le matériel militaire, qui consiste en un fusil, une baïonnette, une cartouchière et une pelle de campagne.

Le 18 février, il est envoyé au front, au lendemain de ses 19 ans : en effet, les jeunes gens n'ayant pas atteint cet âge doivent demeurer au centre d'instruction et ne peuvent participer au combat.

La vie sur le front de l'Yser

Avant d'entrer plus avant dans le quotidien de Jean d'Otreppe, il est important de noter que le conflit sur le front de l'Yser est moins meurtrier – du moins en ce qui concerne l'armée belge – que sur les autres fronts, bien que la mort, comme nous le verrons, y est constamment présente. En effet, les soldats belges ne participent jamais aux assauts sanglants qui déciment les troupes alliées et allemandes, le roi Albert les jugeant trop coûteux en pertes humaines et de surcroît inefficaces. En épargnant la vie des soldats, les effectifs de l'armée peuvent ainsi se reconstituer plus rapidement¹².

Le rythme des jours

La présence au front ne signifie pas une présence permanente aux tranchées : elle alterne en effet présences dans ces dernières, périodes de cantonnements et de congés.

a) Les tranchées

Les lignes



Tranchée en 1^{er} ligne



Tranchée de 3^e ligne à Dixmude



Boyau de communication

Les tranchées sont creusées le long des zones de front appelées « lignes ».

La 1^{re} ligne est la ligne de combat : elle fait directement face aux lignes adverses souvent très proches (quelques mètres) et est donc la plus dangereuse. Les 2^e et 3^e lignes sont respectivement des lignes de « soutien » et de « repli »¹³.

Elles sont reliées entre elles par des « voies de communication » étroites, les « boyaux ».



Croquis des tranchées



¹¹ « Ils sont passés par un centre d'instruction avant de gagner le front », in *Ceux de 14-18* [en ligne] <http://ceuxde14-18.skynetblogs.be/archive/2012/12/17/ils-sont-passes-par-un-centre-d-instruction-avant-de-gagner.html> (Page consultée le 11/06/2014).

¹² BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 36.

¹³ MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Vie et mort dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. Archives et documents pour l'étude de la Première guerre mondiale. Enseignement primaire [dossier pédagogique]* [en ligne] <http://www.klm-mra.be/klm-new/frans/educatif/downloads/vieetmort.pdf> (Page consultée le 05/06/2014) ; « Lexique des termes employés en 1914-1918 (Q-Z) », in CRID 14-18, Site du CRID, [en ligne], http://cri1418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_qz.htm (Page consultée le 05/06/2014).

Sur l'ensemble de sa campagne de guerre (d'août 1916 à août 1918), Jean passera au total 76 jours dans les tranchées : 25 jours en 1^{er} ligne, 37 jours en 2^e ligne et 14 jours en 3^e ligne.

En effet, la présence sur les différentes lignes de front est organisée selon une certaine rotation. Ainsi, Jean demeure entre 1 et 7 jours en première ligne, puis passe en 2^e puis en 3^e ligne pour le même laps de temps, se déplaçant de secteur de tranchées en secteur de tranchées. Les séjours aux tranchées sont interrompus par des périodes de congé ou de « repos » en cantonnement.

Dans le contexte de la guerre de position, le rôle principal de Jean sera d'observer, c'est-à-dire de monter la garde, « armé » de jumelles, dans les tranchées et dans les boyaux afin de prévenir les attaques aux gaz et de découvrir les postes de mitrailleuses. Selon ses notes, les gardes durent de 2 à 6 heures par jour, mais peuvent se dérouler plusieurs nuits consécutives sans que le soldat ne puisse prendre aucun repos.



Construction d'un abri pour canons

Jean accomplit en outre de nombreuses corvées sur les différentes lignes (dans les boyaux et les passerelles), sans en préciser la teneur. Nous pouvons cependant supposer qu'il s'agit de travaux pénibles de natures très diverses : corvées de cuisine, d'eau, de feuillées, de réparation des tranchées, etc. Il participe également à plusieurs patrouilles de reconnaissance.

b) Les cantonnements



Baraquement de repos à l'arrière

Si la guerre sur l'Yser est une guerre de position, les soldats, eux, sont très souvent en mouvement.

Ainsi, entre février 1917 et septembre 1918, Jean d'Otreppe déménage une soixantaine de fois, changeant constamment de cantonnement qu'il rejoint rarement en train, le plus souvent à pied (parfois après des marches éprouvantes d'une vingtaine de kilomètres). La durée de « séjour » y est très variable : dans le cas de Jean, il y demeure entre un jour et deux mois.

Les cantonnements désignent le lieu où sont stationnées les troupes à l'arrière des zones de front et des tranchées qui y sont creusées. En ce sens, le cantonnement est synonyme de « repos ».¹⁴

Repos très relatif cependant, car les tâches y sont nombreuses. Les plus fréquentes consistent à monter la garde, à défiler, à effectuer de longues marches, des simulations d'attaques et des exercices de reconnaissance, à s'exercer au maniement des armes (escrime, maniement de baïonnette et de grenade). Mais la compagnie de Jean d'Otreppe est également affectée à de lourds travaux de voirie : construction de tranchées, nettoyage des boues accumulées sur les routes, empierrement et réaffectation des chemins bombardés, construction de lignes de chemin de fer¹⁵.

C'est néanmoins durant ces périodes de cantonnement que les soldats peuvent se distraire et... se laver : ainsi Jean rencontre des amis¹⁶, assiste à des représentations théâtrales, des concerts¹⁷ (quand ce ne sont pas les soldats eux-mêmes qui les organisent¹⁸) et des séances de cinéma organisées pour les troupes (en hôpital militaire ou dans une chapelle sinistrée)¹⁹, à un match de football entre Anglais et Belges²⁰ et en profite pour prendre de nombreux bains de mer²¹ ! Ces spectacles ont un impact important sur le moral des troupes.

¹⁴ *Idem.*

¹⁵ Sans doute afin de faciliter l'important charroi militaire lors de l'offensive alliée d'août à octobre 1917. Voir, par exemple, *Carnet* 6-7-8-9-10-11-16 août, 3 et 5 septembre 1917.

¹⁶ *Carnet*, 25/2/1917.

¹⁷ *Carnet*, 25/3/1918.

¹⁸ AMEZ Benoît, *Dans les tranchées : les écrits non publiés des combattants belges de la Première Guerre mondiale. Analyse de leurs expériences de guerre et des facteurs de résistance*, Paris, Publibook, 2009, p. 229.

¹⁹ *Carnet*, 8/4/1917.

²⁰ *Carnet*, 31/5/1917.

²¹ *Carnet*, 28/2, 24-27/5/1917.

c) Les congés

Entre tranchées et cantonnements, les soldats bénéficient de congés prolongés. À partir de 1915, les soldats belges ont la possibilité de partir en permission dans un des pays alliés étrangers, en particulier en France et en Grande-Bretagne. Toutefois, il faut pouvoir assumer les frais d'un tel voyage²². Ainsi, tous les quatre mois, Jean d'Otreppe peut rejoindre sa famille revenue à Carteret, en France, pendant des périodes allant de dix à quatorze jours²³.

Il en va tout autrement pour les soldats dont la famille est demeurée sur le territoire belge envahi par l'armée ennemie. Ils bénéficient certes de congés, mais tous les moyens de communication avec leurs proches sont coupés²⁴.

Conditions de vie sur l'Yser

Si, comme nous l'avons précisé ci-dessus, le front de l'Yser est moins sanglant que les autres fronts, il n'en demeure pas moins que l'extrême pénibilité des conditions de vie que l'on peut y rencontrer lui vaudra d'être qualifié par certains historiens, à l'instar de Benoît AMEZ, de front le « plus malsain de tout l'Ouest ».

a) La saleté, la vermine, la boue

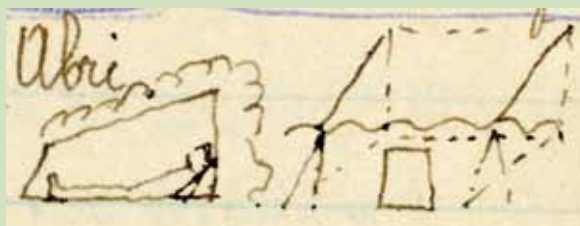
Comme nous l'avons vu plus haut, Jean d'Otreppe est cantonné dans de très nombreux endroits, à l'arrière des lignes. Les cantonnements dans lesquels il séjourne peuvent être des granges, des fermes, mais également des constructions provisoires (tentes, baraquements, tubes métalliques : les « métros »).

Dans les tranchées, des abris, parfois bétonnés, creusés dans le flanc d'une tranchée lui permettent de se soustraire au danger ou de s'abriter des intempéries.

Le logement sur le front



Dessin de Pierre Dantoine



Abri, dessin extrait du carnet



Abris section flanquante St Jacques-Capel



Une chasse aux rats

Un inconfort total règne tant dans les cantonnements que dans les tranchées.



Champ de boue à Passchendaele

Ainsi, Jean dort à même le sol sur de la paille souillée ou sur des paillasses infestées de puces et de poux. Les rats, vecteurs de maladie, font aussi partie du quotidien : attirés par la nourriture, ils fourmillent dans les tranchées, empêchant souvent les soldats de dormir. Les moustiques, très agressifs, empêchent également tout repos.

Le climat (la chaleur torride ou le gel et le froid extrême) ne fait qu'amplifier ces conditions de vie très pénibles, auxquelles il faut encore ajouter les boues. Causées par les pluies fréquentes et les inondations provoquées sur le front de l'Yser afin d'empêcher l'avancée allemande, ces boues pestilentielles sont un calvaire pour les soldats qui s'y enfoncent parfois jusqu'aux genoux. Les eaux sont stagnantes, polluées par les cadavres, les excréments, la nourriture périmée... Ces conditions extrêmes influencent sans conteste le moral des soldats belges²⁵.

²² AMEZ Benoît, *Dans les tranchées...* op. cit., p. 254.

²³ Voir par exemple *Carnet*, 12/5/1917.

²⁴ AMEZ Benoît, *Dans les tranchées...* op. cit., p. 30.

²⁵ AMEZ Benoît, *Dans les tranchées...* op. cit., p. 178-188.

Extraits du carnet

Dans les cantonnements

« Nous logeons dans une ferme, au-dessus d'une étable. La paille n'a jamais été renouvelée : beaucoup de poussière et de... poux ! Les rats courent sur notre tête la nuit. » (5/5/1917)

« Il était temps de quitter celui [le cantonnement] de Bray Dune, infecté de vermine et de rats, où l'on étouffait tant il faisait bas et tant les pannes²⁶ étaient surchauffées par le soleil. Pour éviter la chaleur et les poux, suis allé passer mes dernières nuits sur une échelle, dans le charri sous un chariot. » (12/6/1917)

« Venons cantonner à Ysenberghe – 27 km – dans les abris pour hommes formés par des plaques de fonte semi-circulaires et non fermées au bout. Loge sur un peu de paille par terre. On a érigé des centaines d'abris pareils pouvant contenir 15 000 hommes. » (15/7/1917)

« Le vent la chasse à travers les "tubes ou métros" dans lesquels nous sommes cantonnés. Il fait assez froid, surtout la nuit. Ils sont ouverts aux deux extrémités d'où courants d'air continus. » (26/8/1917)

« Pluie continue. On gèle dans les tubes. Le vent y souffle en bourrasque. La pluie qui tombe à torrents mouille paille et couverture. On patauge dans la boue dans l'abri. » (7/10/1917)

« Exercices. Pluie. Il fait très froid dans les tubes. Le vent s'y engouffre. On est glacé de froid la nuit. Le sol est humide, les pailles également : les vers grouillent en-dessous de la mienne. » (24/10/1917)

« Après ¼ h de marche, nous quittons la chaussée et nous engageons à travers les campagnes sans lumière ! C'est le dégel : partout de la boue ! À certaines places, nous nous enfonçons jusqu'au genou ! Notre marche est très pénible d'autant plus que notre sac est fort lourd. » (22/2/1917)

Dans les tranchées

« Abris très étroits, humides et sales à 10 dans chacun d'eux. » (1/4/1917)

« Notre abri suinte, s'emplit d'eau, mouillant la paille. Nous faisons des trous dans les planches pour que l'eau puisse s'écouler. Je couche près de la porte (un emballage détrempé nous en fait office). Notre place est pleine de boue. » (2/4/1917)

« La neige ne cesse de tomber. Il fait très froid : nous sommes tout enduits de boue. » (3/4/1917)

« Si les poux sont plus rares, les moustiques par contre pullulent... Les moustiques nous ayant incommodés toute la nuit précédente, nous allumons un feu de paille à l'intérieur de l'abri. Craignant toutefois le retour des moustiques, nous allons coucher dans la prairie... Je suis tout à fait défiguré par les piqûres de moustiques. » (12-13-15/6/1917)

« Entrons dans notre abri qui contient 7 hommes alors qu'il ne peut y en avoir que 4 ! Il fait une chaleur étouffante, les moustiques y sont nombreux : nous découvrons même des puces ! Malgré le brouillard épais, vais m'installer au fond de la tranchée de combat. Impossible de dormir, les moustiques y pullulent également et piquent malgré les essuie-mains et la capote que j'ai mis sur ma tête. » (17/6/1917)



²⁶ Pièces de charpente.

b) Le ravitaillement et la faim

La ration du soldat

La ration journalière normalement prévue pour chaque soldat consiste en 700 grammes de pain, 400 grammes de viande fraîche ou en conserve, 75 grammes de fromage, 35 grammes de café, 5 grammes de chicorée, 20 grammes de sucre, 0,5 gramme de poivre et 25 grammes de sel, 45 grammes de margarine ou de lard, 25 grammes de haricots blancs ou de petits pois ou 40 grammes de riz, 20 grammes de tabac ou 5 cigarettes (pour remonter le moral du soldat)²⁷. Les repas sont peu variés et ne comportent que rarement des légumes.

La ration quotidienne prévoit aussi de l'alcool, permettant au soldat de se réchauffer, mais également de se reconforter avant une attaque²⁸. Ceci doit lui permettre de se soustraire à la « réalité immédiate ». L'alcool est censé jouer le rôle de réconfort, parfois de calmant ou d'excitant.

Jean nous renseigne peu sur la nourriture des soldats du front de l'Yser.

Il mentionne à plusieurs reprises des distributions de pain, de soupe, de pommes de terre et de café qui semblent avoir été la base de son alimentation. Sans doute, un peu de viande en conserve et des haricots noirs pouvaient s'ajouter à cet ordinaire²⁹. Le ravitaillement est distribué par des cuisines roulantes affectées à chaque compagnie³⁰. Cependant, dans les boyaux, le pain peut être distribué de nuit par les soldats eux-mêmes (corvées)³¹.



Cuisine roulante

Les soldats connaissent la faim et la soif.

Ainsi, lors des attaques au gaz, les aliments chauds ne parviennent plus aux tranchées et les combattants doivent se contenter de vivres avariés par les substances toxiques. Des pénuries de pain sont signalées fin mars 1918, suite à la destruction de la boulangerie militaire.

Le ravitaillement en eau potable, effectué par wagons-citernes, est également insuffisant. Il n'est d'ailleurs par rare que les soldats belges étanchent leur soif à l'eau des tranchées lors de ces périodes de pénurie. La malnutrition, combinée à une mauvaise hygiène, provoque inévitablement des soucis de santé.

La faim n'est pas présentée par Jean d'Otreppe comme endémique. Il semble cependant que les pénuries de nourriture sont récurrentes au début de chaque année et que, lors de la troisième bataille de l'Yser, les vivres épuisés et tout ravitaillement étant impossible, les combattants sont privés de nourriture plusieurs jours³².

Extrait du carnet

« Les vivres ayant été avariées (sic) par les gaz ; nous sommes restés depuis le 7 au soir, jusqu'au 19 au matin avec un demi pain que nous n'aurions pas dû manger par précaution. » (18/3/1918)

c) Santé et hygiène

L'hygiène est rudimentaire dans les tranchées.

Jean profite très rarement d'un bain dans une pièce d'eau aux abords des tranchées (13/6).

Parfois, les soldats sont obligés de demeurer plusieurs jours sans pouvoir se laver par crainte de contamination par les gaz.

Extraits du carnet

« Les patrouilleurs sont restés 16 longs jours aux tranchées dans de petits abris, sans pouvoir se laver, l'eau étant contaminée par les gaz, sous la neige, le froid, sans aliments chauds (les vivres parvenant par la charrette de la cuisine). » (6/1/1918)

« Impossible, à cause des gaz, de se laver pendant 4 jours. » (3/6/1918)

Jean doit souvent attendre les périodes de cantonnement pour prendre un bain dans la mer (lorsqu'il séjourne à la Panne ou à Bray Dunes) ou dans des étangs situés à l'arrière du front.



Soldat se lavant dans un casque

²⁷ CHRISTENS Ria, DE CLERCQ Koen, *Frontleven 14/18. Het Dagelijksleven van de Belgischesoldaat van de Ijser*, Tielt, Lannoo, 1987, p.46 cité dans AMEZ Benoît, *Vie et survie... op. cit.*, p. 190.

²⁸ AMEZ Benoît, *Vie et survie... op. cit.*, p. 169.

²⁹ MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *op. cit.*, p.12 [en ligne], <http://www.klm-mra.be/klm-new/frans/educatief/downloads/vieetmort.pdf>, (Page consultée le 05/06/2014).

³⁰ *Carnet* 22/2/1917.

³¹ *Carnet* 4/3/1918.

³² BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 39.

Outre les blessures infligées par les armes de guerre, la santé des soldats est également lourdement altérée par l'insalubrité des conditions de vie.

Ainsi, Jean – soumis au froid, à l'humidité, aux poux, aux moustiques, à la saleté – n'échappe pas à la grippe, comme ses compagnons, chez qui bon nombre de cette affection, d'angines et de bronchites sont recensées.³³

Jean n'est pas épargné par la dysenterie qui décime les rangs en septembre et octobre 1917 suite au manque d'hygiène et à l'ingestion d'eau souillée.

Plus graves sont les épidémies qui sévissent sur le front, telle celle du typhus pour laquelle on dénombre 3 000 cas entre 1914 et 1915. Elle sévit jusqu'en octobre 1916 et n'est enrayerée qu'après deux campagnes de vaccination³⁴ dont Jean bénéficie dès son arrivée au camp d'instruction de Carterêt³⁵.

Extraits du carnet

« Depuis environ un mois, la dysenterie sévit dans l'armée belge. Dans ma Cie, une dizaine d'hommes ont déjà été évacués. L'eau potable amenée dans des wagons-citernes arrive en quantité insuffisante. Force est d'employer à la cuisine de l'eau des marais et étangs. Elle pue : notre café le matin à l'odeur de vase, des plantes en décomposition. » (30/9/1917)

« Dans la nuit du 4 au 5 souffre de violentes coliques, diarrhées, vomissements. » (4/10/1917)

« Tous les jours des hommes sont évacués pour dysenterie, conséquence du froid des abris. Jusque quand y resterons nous. » (8-12/10/1917)

Les longues marches (les soldats se déplacent régulièrement avec un barda pouvant peser jusqu'à vingt kilos) et le séjour dans les tranchées, avec l'interdiction d'ôter leurs chaussures³⁶, font macérer les pieds des soldats dans l'eau et l'humidité, provoquant des plaies infectées, voire la gangrène.

Extrait du carnet

« Depuis 29/4, suis exempt de bottine, ayant des plaies suppurées [sic] aux deux pieds...Suis toujours exempt : les plaies que j'ai aux deux pieds restant vives... La marche a enflammé les plaies que j'ai aux pieds... » (2-5/5/1917)

d) Le bruit et la fureur - Les attaques



Paysage de tranchées à Steenstraete

S'il est une constante dans le récit de Jean d'Otreppe, c'est l'omniprésence, jour après jour, dans les tranchées comme dans les cantonnements, des combats aériens, des tirs d'obus et des bombardements auxquels il est soumis, vivant en permanence dans un bruit inouï et – même s'il n'en fait jamais état – avec un sentiment de peur qui devait peu le quitter.

Il connaîtra en outre, dans les premières lignes, le tir répété des mitrailleuses et la violence des assauts ennemis. Face à cette « pluie » d'obus, l'infanterie belge, ne disposant que de peu de moyens de protection, ne peut riposter. Le sentiment d'impuissance est total.



Paysage de tranchées à Steenstraete

Extraits du carnet

« Monte encore la garde de 1 à 3 h... Observe la destruction d'un travail, en 1^{ère} ligne boche, par notre artillerie. La terre est environ projetée à 15 m en l'air. Les boches tirent avec des brisants sur un petit bois à 100 m de nos abris. Les branches montent en l'air, les éclats sifflent à nos oreilles.

[...]

Vers 6h, me rends auprès des fusillers [sic] du 2^e peloton qui se trouvent dans la tranchée de Bruges. 100m en arrière de la 1^{ère} ligne. À 8h pm précises, les boches commencent le bombardement de nos tranchées de la Maison du Passeur, situées à environ 300 m sur notre droite et 100 en avant. Nous voyons les bombes et les torpilles monter en l'air à une

³³ *Idem*, p. 40.

³⁴ *Ibidem*.

³⁵ *Carnet*, 25/9/1916 et suivantes.

³⁶ *Carnet*, 14/6/1917.

hauteur fantastique et s'abattre quasi perpendiculairement à nos tranchées : c'est un vacarme épouvantable : ces engins envoient des blocs de terre à 50 m de hauteur. Les 7.7.8.8. et 10.5 et 15.0 allemands s'abattent en rafales sur les tranchées et aux environs. Les éclats de tous ces projectiles sifflent incessamment à nos oreilles, tandis que les arbres sont fauchés et lancés en l'air...

À 10h, relève : par le boyau des Meubles, nous arrivons en 1^{ère} ligne. Au moment où nous y débouchons, les boches tirent sur la passerelle qui mène au petit poste. Comme le terrain est assez marécageux, les obus, en éclatant, projettent des colonnes de boue qui retombent sur la tranchée... » (16/06/1917)

« Notre première ligne est violemment bombardée. Un 21 [obus] tombe sur notre abri. Nous sommes jetés les uns sur les autres. On ne se voit plus, tant il y a de la poussière. Les obus tombent à moins de 20m de l'abri. Chaque fois nous sommes fortement secoués. Les boyaux sont impraticables. L'après-midi, les bombes, les torpilles, les grenades entrent en jeu avec des rafales d'obus. Des avions boches mitraillent nos tranchées. Des torpilles éventrent le boyau à plusieurs places...

Gare aux rafales de mitrailleuses ! [...]

L'ennemi tue à droite à gauche... Un brisant tombe à moins de 10m de là me renversant et éteignant la bougie. Des éclats transpercent la tôle servant de toit. Me sauve dans le boyau. Un obus éclate tout près de moi. Suis projeté contre le clayonnage : capote déchirée, manche arrachée par les barbelés. Arrive essoufflé en 1^{ère} ligne, après diverses émotions ! L'ennemi ne cesse de tirer par rafales sur les boyaux, les tranchées et l'arrière. Il lance des bombes dont nous suivons anxieusement la traînée rouge dans le ciel. Nous entendons [...] le bruissement des grenades à fusil (genre trousseau de clefs). Les éclatements se produisent continuellement non loin de nous. Les éclats rasant notre barbette. Les paquets de terre retombent sur nous. » (29/11/1917)

« Monte la garde de 11 à 1h du matin. Le bombardement continue avec plus d'intensité. La 1^{ère} ligne et le boyau (entrée) sont plus spécialement bombardés. Les obus tombent à 20-30-40m de notre barbette. À chaque sifflement, nous nous attendons à voir notre barbette voler en éclat. La barbette voisine - 70m de nous - est complètement détruite : des chargeurs et des sacs sont déchiquetés.

Devons retourner deux fois dans l'abri tant la place est intenable [...]

Monte de garde de 3 à 5. Vers 5h1/2, le bombardement redouble. Rentrions précipitamment dans l'abri. Y sommes à peine qu'un obus éclate à la porte, nous renversant tous, puis un sur l'abri, puis une bombe devant ! Nous sommes secoués dans tous les sens. Le bombardement se déchaîne. Nous sommes aux créneaux de l'abri, avec les fusils mitrailleurs, prêts à nous défendre. Soudain vers 5h3/4, les mitrailleuses crépitent à notre droite. Plus de doutes, c'est un raid ou une attaque. Tous ceux qui sont sentinelles et qui sont dans l'abri vont reprendre leur place. Je sors le premier : partout les obus et les bombes tombent. Les éclats sifflent, les boulets de terre, l'eau retombent ; partout le feu jaillit. Une âcre odeur de poudre se répand.

Les obus tombent dru sur la 1^{ère} ligne. Un tombe près de moi : je suis projeté à terre et m'écorche la main droite sur un morceau de fer. Des éclats déchirent ma jambière gauche. J'arrive, avec mon camarade, à la barbette. Je mets les fusils mitrailleurs en état et apercevant une forme humaine dans l'embrasure de l'abri boche, à la lueur d'une fusée, je tire une rafale de 20 cartouches dans cette direction. Les obus ne cessent de tomber : notre barbette est soulevée par un qui éclate près du parapet. Deux autres tireurs nous rejoignent. À ce moment, nous sommes insensibles au danger. Je tire encore deux rafales sur des ombres qui se meuvent. [...] Les boches lancent fusées sur fusées. Deux de nos obus tombent trop court et éclatent sur la berge de l'Yser à 20m de nous. Nous recevons une trombe d'eau. Les boches ont repéré ma barbette, grâce à la flamme des fusils mitrailleurs et nous renvoient des bombes qui nous secouent rudement.

Vers 6h, tout s'apaise progressivement... Les boches nous ont laissé un prisonnier blessé qui a déclaré que des 50 venus avec lui, il ne devait pas en être retourné beaucoup ! Chez nous, 4 tués, 6 blessés au 1^{er} Bataillon du 5eCh, 2 tués dans notre bataillon. C'est miracle qu'à notre Cie, il n'y a eu personne de tué.

Dans la matinée sommes encore bombardés. Sommes relevés le soir vers 4h. Il fait calme heureusement. Passons 4 jours de piquets dans les baraquements. » (30/11/1917)

Jean d'Otreppe n'a pas subi de séquelles apparentes de cette exposition aux déflagrations. Cependant, vivre l'expérience du bombardement peut engendrer, chez les soldats, non seulement des blessures corporelles majeures, mais aussi des affections psychologiques graves nommées « obusite »³⁷.

L'obusite



Abris à munitions après bombardement

L'obusite (ou, en anglais, *shellshock*) se caractérisait par des nombreux symptômes tels que les tremblements convulsifs, la perte de la vue, la paralysie, l'état de prostration³⁸.

La psychiatrie de guerre n'étant qu'à ses débuts en 1914, les victimes de l'obusite seront considérées dans un premier temps comme des simulateurs qu'il faut renvoyer au front ou comme des êtres faibles déjà prédisposés aux troubles mentaux. Force sera pourtant de constater la réalité des traumatismes psychiques causés par la violence des combats et par l'exposition aux bombardements incessants.

Ces troubles mentaux peuvent être temporaires, mais également conduire à des formes d'aliénation beaucoup plus graves.

De nombreux soldats belges seront soignés dans des hôpitaux psychiatriques. Envoyés dans un premier temps à l'hôpital militaire Saint-Emile à Calais, ils sont parfois redirigés dans des institutions situées à l'arrière du front, selon l'importance du traumatisme³⁹.



Ruines de Pervyse

³⁷ « Lexique des termes employés en 1914-1918 (K-P) », in CRID 14-18, Site du CRID, [en ligne], http://cridi418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_kp.htm (Page consultée le 05/06/2014).

³⁸ L'HISTOIRE, Dossier d'accompagnement pédagogique. Les fragments d'Antonin, [en ligne] http://horizon14-18.eu/wa_files/fiche_pedagogique26.pdf (Page consultée le 05/06/2014).

³⁹ « Les hôpitaux belges au service des soldats », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre*, [en ligne], http://www.1914-1918.be/histoire_hopitaux.php (Page consultée le 30/04/2014 ; dernière mise à jour le 21/04/2014).

Outre la destruction des corps et des esprits, la violence des tirs d'artillerie dévaste les paysages, ce que ne manque pas de noter notre témoin.

Extrait du carnet

« [...] Vers 5h am quitte le lieu du travail en compagnie d'un camarade et nous rendons en première ligne [...] par des boyaux partiellement détruits par l'artillerie : les tranchées ont par contre peu souffert. Le canal n'existe plus : des terres ébouleées, des trous d'obus, de bombes, de torpilles, aux places non détruites 50 cm d'eau ! Passons une passerelle par où les Français ont donné l'assaut et arrivons dans les lignes boches : un spectacle terrible dépassant tout [sic] imagination s'offre à nos yeux : tout ce terrain est bouleversé : pas un pouce n'a été laissé intact et un chaos indescriptible : des trous pour y mettre des maisons ! 20 m de diamètre – 6-8 m de profondeur. Les boyaux boches subsistent à certaines places, mais coincés, impraticables ! Les abris en béton coulé sont bouleversés, fendus, renversés : ceux en briques de béton, complètement disloqués. Tout est détruit : les écluses sont pitoyables. Des tas de grenades boches à main, à manche, à ailettes etc. des sacs de Français, des fusils tordus etc., etc. » (9/8/1917)

e) Les gaz

Les gaz de combat sont utilisés pour la première fois le 22 avril 1915 aux environs d'Ypres par l'armée allemande, en direction des lignes françaises situées entre le canal de l'Yser et le village de Poelcappelle. Les armées anglaise et française y auront aussi recours par la suite.

Six types de gaz toxiques ont été employés :

1. **Les suffocants** qui provoquent des lésions pulmonaires mortelles. Ces gaz sont responsables de la majorité des décès des gazés.
2. **Les lacrymogènes** (voir témoignage de Jean d'Otreppe). Gaz fugaces, ils s'attaquent à l'œil et sont souvent utilisés pour neutraliser une ligne de défense en mettant les combattants dans l'incapacité de mettre leur masque à gaz.
3. **Les vésicants**. Ils entraînent de graves brûlures au contact de la peau, des yeux et des poumons (l'ypérite, gaz emblématique de la Première Guerre mondiale, est de ce type).
4. **Les incendiaires**. Ces substances très inflammables provoquent de très graves brûlures de la peau.
5. **Les sternutatoires** qui provoquent vomissements et irritations de la muqueuse nasale.
6. **Les toxiques généraux** qui, par les poumons ou la peau, contaminent le sang et entraînent la mort.⁴⁰

Les attaques aux gaz de combat constituent une véritable arme de terreur auprès des soldats.

On tente de les prévenir par différents moyens : sirènes, gongs, klaxons, sonneries, gardes⁴¹. Mais le seul moyen de se prémunir d'une attaque au gaz est le port d'un masque, fort incommode.

Jean vivra une dizaine d'alertes et sera surtout victime, les 17 et 18 mars 1918, d'une attaque de gaz lacrymogènes dont il décrira avec précision les symptômes :

Extrait du carnet

« Tranchée de l'Anguille. 2^e ligne. Les boches lancent une grande quantité d'obus à gaz aux batteries et dans les lignes.

À 4h, bombardement à gaz...

Un brouillard épais s'abat sur les lignes : on ne voit plus à deux mètres devant soi, et ce subitement.

[...] Une odeur piquante nous prend à la gorge, nous faisant tousser, éternuer, pleurer. Ce sont des gaz lacrymogènes ! Vite le masque. Tout le monde se sent mal et étant obligé de se moucher, il faut enlever le masque. On respire alors du gaz et le malaise s'accroît. Les obus tombent un peu de tous les côtés : avec le masque et le brouillard on ne se voit plus. Le canon tonne. Les mitrailleuses crépitent.

Vers 6h, le brouillard se dissipe : on voit des hommes se diriger, titubant soutenus par d'autres, vers le poste de secours qui est cependant bombardé. Ce sont des victimes du gaz. Le spectacle n'est guère réconfortant ! [...] Nous nous sentons très mal à cause des gaz [...].

Allons en 3^e ligne vers 5h [...].

Vers 7h½, les mitrailleuses et les canons crépitent de plus belle. [...]

Les boches bombardent notre 1^{ère} ligne et les boyaux. Vers 8h, nouvelle odeur piquante. Gaz lacrymogènes à nouveau. Les masques déjà usagés, sont impuissants à neutraliser le poison qui nous déchire les poumons, la gorge, les voies respiratoires. On éternue, les yeux, le nez coulent ; on transpire. Les souffrances sont intolérables ; on souhaite être morts pour en être quitte. Les gaz sont rejetés continuellement vers nous par le déplacement d'air des canons. Nous restons une heure et demie dans ces affres. On allume de petits feux de paille qui nous soulagent médiocrement.



Troupes australiennes. Zonnebeke, secteur d'Ypres, 27 septembre 1917

⁴⁰ SBRAVA David, *La guerre des gaz 1915-1918 vue à travers les archives de l'ECPAD*, Paris, ECPAD, 2011, p. 19-21 (http://www.ecpad.fr/wp-content/uploads/2011/01/guerre_des_gaz.pdf).

⁴¹ Carnet, 18/06/1917.

Vers 9 h½, tout rentre dans le calme.

À minuit, départ pour le cantonnement de KruisAbbelle.

On est très faible. Sur le parcours, nous passons encore dans des vapeurs gazeuses, écœurantes et très dangereuses. Lors de l'émission de gaz en 3^e ligne, alors que nous nous trouvons si mal, des hommes malades ne cessaient de passer, soutenus par d'autres, transportés sur des brancards...

Les vivres ayant été avariés par les gaz ; nous sommes restés depuis le 7 au soir, jusqu'au 19 au matin avec un demi pain que nous n'aurions pas dû manger par précaution. » (17-18/3/1917)

« Arrivée au cantonnement à 2h½ du matin. Café à 6h. Tous les hommes sont encore malades. » (19/3/1917)

« Suis encore malade des gaz. Les poumons me font mal. J'ai la tête lourde. » (20/3/1918)



Soldats de la 55^e division britannique rendus aveugles par les gaz lacrymogènes à la bataille de la Lys en 1918

f) La mort

La guerre, c'est la mort.

Pourtant, Jean d'Otreppe la décrit rarement dans toute sa crudité, même si elle est présente à chaque page de son carnet, dans sa relation des bombardements, des canonnades, des combats aériens journaliers qui bien entendu faisaient quotidiennement des victimes.

Mais lorsqu'il sera confronté lui-même directement à la mort, il en donnera des descriptions rendant compte des mutilations subies par ses compagnons.

Extrait du carnet

« Alors que nous nous trouvions au travail, près des dépôts de munitions, quelques obus tombent à droite, à gauche, se rapprochent de nous. Nous nous couchons entre les rails du chemin de fer vicinal, dans les fossés, chaque fois que nous en entendons siffler un. Ils tombent environ à 50-70 m de nous. Ce sont des 15 (deux [ballons] captifs boches) nous observent. Un obus tombe plus près de nous. Nous n'avons que le temps de nous coucher. Malheureusement deux des nôtres de mon peloton S et M n'ont pas le temps de se coucher. Quand nous nous relevons, à une cinquantaine de mètres de nous, nous voyons des bras s'agiter hors du fossé. On se précipite, mais on doit se recoucher pour un nouvel obus. Sitôt éclaté, on se relève et on va voir. Un soldat français gît, déchiqueté ; un autre : un des nôtres, le ventre ouvert, les bras emportés, la tête en bouillie. M... meurt après quelques contorsions, l'autre S... gémit, la jambe droite amputée. Le lieutenant m'envoie prévenir le capitaine au mess et chercher des brancards. On transporte Scheer à l'hôpital. Il y meurt dans la soirée. » (17/8/1917)

Si certains d'entre eux ont droit à des inhumations dans des cimetières militaires (à Westvleteren par exemple) et à des messes de funérailles, auxquelles Jean assiste d'ailleurs⁴², d'autres sont enterrés à la hâte (lorsqu'ils le sont !), aux abords des tranchées, dans des trous d'obus, dégageant des odeurs pestilentielles.

⁴² Carnet, 18/8/1917.

Extraits du carnet

« Piquet Stamcot en avant de l'Yperlée... Les cadavres enterrés à peu de profondeur... Les cadavres se trouvent encore sur le terrain [...] Dans un abri en 2^e ligne, 3 de nos hommes, dans un abri ont passé la nuit sur un cadavre boche enfoui sous la paille ! Dans un trou d'obus on a découvert un pied... » (3/6/1918)

« [...] Les boches ont capturé un poste de 20 hommes et ont aligné les cadavres devant les barbelés. Beaucoup de tombes d'Anglais enterrés à peu de profondeur : il pue. Les mouches marquent de tâches [sic] noires – tant il y en a – les tombes. Des souliers dépassent. Vais dans un trou d'obus peu profond et m'aperçois qu'un bras dépasse avec les chairs en décomposition. La croix est en miette. Dans un autre trou d'obus, je trouve un cadavre à demi rongé par les rats. En creusant un fossé, un autre donne la main à un mort ! » (25 au 26/6/1918)



Photo de tombe à Steenstraete

La description de la vie dans les tranchées par Jean d'Otreppe en est sa vision propre : sa relation est très souvent factuelle et, par pudeur ou par esprit « bravache », il exprime très rarement ses émotions, ne rendant pas compte ainsi de l'intégralité des aspects de la vie dans les tranchées.

Ainsi, contrairement à d'autres témoignages de soldats, le sentiment d'ennui ou de nostalgie des siens n'est jamais présent chez Jean.

g) L'ennui



Partie d'échecs dans les tranchées

Or l'ennui est l'une des composantes de la vie des tranchées. En effet, la guerre de position confine le soldat dans un espace réduit où s'inscrivent de longues périodes d'attente et d'inactivité.

Diverses occupations vont l'aider à lutter contre un cafard envahissant : jeux de cartes, rédaction de carnets ou de journaux intimes, lecture des journaux du front (dont nous reparlerons ci-après), création d'un véritable artisanat des tranchées.

L'artisanat des tranchées



Soldats gravant des obus

Les soldats, dont beaucoup exerçaient un métier manuel dans la vie civile, s'occupent l'esprit en travaillant les innombrables débris de guerre. Ainsi apparaît, un véritable artisanat, si ce n'est un art, des tranchées : objets utilitaires (briquet, porte-plume, encrier, gamelle...), décoratifs (vases sculptés dans des douilles d'obus, bagues...), pieux (crucifix, chandeliers). Des souvenirs de batailles naissent des amas de métaux (cuivre-laiton-aluminium), de bois et de pierre laissés sur les lieux des combats.

Ils sont parfois l'objet de troc entre soldats qui les acquièrent en échange d'autres biens (cigarettes par exemple) ou comme cadeaux futurs à leur famille.



Artisanat de tranchée, douille d'obus

h) Isolement et nostalgie des siens

Contrairement à Jean, dont les parents d'abord réfugiés en Angleterre ont réussi à se rapprocher de lui en regagnant Carterêt, en France⁴³, bon nombre de soldats belges sont séparés de leur famille demeurée en Belgique occupée. Contrairement aux poilus français, ils ne peuvent pas revoir leur famille lors de leurs permissions.

La correspondance est donc pour la plupart des soldats belges le seul lien avec leurs proches. Cependant, afin d'affaiblir le moral des troupes, l'ennemi interdit toute communication entre les civils en territoire occupé et les soldats belges. Des organisations clandestines – le *Mot du soldat* et le Bureau de la Correspondance belge – se créent et aident à l'acheminement des lettres via les Pays-Bas, l'Angleterre ou la France. Nombreux sont ceux qui paieront de leur vie ces actions de résistance⁴⁴.

Notons enfin que les échanges épistolaires sont soumis à la censure militaire belge qui doit empêcher la transmission de tout renseignement pouvant compromettre le secret des opérations, nuire à la défense nationale, permettre l'accomplissement d'un délit ou dévoiler les moyens de correspondance ainsi que le nom des membres des organisations clandestines⁴⁵.



Souvenir de l'Yser

Ces contraintes renforcent l'inquiétude des soldats pour leur famille restée en Belgique occupée.

Pour rompre l'isolement des combattants, de nombreux journaux du front sont créés dès 1915.

Rédigés par des aumôniers, des brancardiers, des officiers ou de simples soldats, ils redonnent vie à une certaine forme de presse locale, réunissant ainsi les soldats d'une même région, d'un même établissement scolaire⁴⁶ et réimplantant ainsi le terroir dans les tranchées.

Les soldats peuvent, en effet, y trouver des nouvelles de leur région, de leur village ou de leur école, y lire des contes régionaux, y trouver l'état civil de leur commune, etc.

Enfin, des marraines de guerre (anglaises ou françaises) adoptent les soldats et leur soutiennent le moral par l'envoi de courrier et de colis. Toutefois, l'institution de la marraine de guerre va souffrir à la fin de la guerre d'une campagne de dénigrement. La marraine de guerre sera alors représentée comme une femme facile ou bien comme une « vieille fille » en quête d'un mari⁴⁷.



Une du *Claque à fond* : paraît au front belge de la 7^e brigade d'infanterie, n° 14 (mai 1917)

⁴³ Lors de ses rares congés, il réussira d'ailleurs à rendre deux fois visite à sa mère et à son frère.

⁴⁴ MASSART Jean, *La Presse clandestine dans la Belgique occupée*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1917 (<https://archive.org/details/lapresseclandestoomassuoft>).

⁴⁵ BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 22.

⁴⁶ Amon nos Autes /liégeois, *Le Trait d'Union/namurois, Al' Craq'rie/dinantais, la Corbeille/collège des jésuites de Liège, etc.* (FLAMENT Julien, « La presse belge durant la guerre », in LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie*, Bruxelles, E. Van der Elst - Établissements L. Collignon, 1920, p. 294-304).

⁴⁷ « Les marraines de guerre », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre*, [en ligne], http://www.1914-1918.be/insolite_marraine_de_guerre.php (Page consultée le 30/04/2014 ; dernière mise à jour le 21/04/2014) ; ANTIER Chantal, *Les femmes dans la Grande Guerre*, Paris, Éditions Soteka, 2011, p. 102 (Collection Vivre dans la guerre).



Ces cartes postales illustrent les deux visions de la marraine de guerre. À gauche, il s'agit d'une vieille bourgeoise ; à droite d'une sémillante jeune fille

i) Les rapports soldats – officiers

Si Jean d'Otreppe n'émet, à aucun moment, de critiques envers la hiérarchie militaire, celles-ci ne sont pourtant pas rares dans les écrits d'autres soldats⁴⁸.

Le mépris exprimé par les supérieurs, leur incompétence, leur brutalité parfois, aiguissent les rancœurs, mais ce sont les contraintes de la vie militaire avec les exercices, les corvées et les marches harassantes imposées en période de repos qui exaspèrent particulièrement les soldats.

Aussi, préfèrent-ils parfois être en première ligne que supporter les humiliations inhérentes à la discipline militaire⁴⁹ ! Si les reproches vont à l'armée, rarement ils ne critiquent la guerre et ne refusent de combattre⁵⁰.

L'unilinguisme des officiers francophones, issus souvent de la bourgeoisie wallonne et flamande, allié au mépris qu'ils affichent pour leurs subordonnés, augmente plus encore la distance qui les sépare des soldats flamands⁵¹.

Il faut néanmoins noter que l'armée belge ne connaît pas de mouvements de révolte comparables aux mutineries de l'armée française de 1917 (sans doute parce qu'elle n'aura pas à subir des offensives meurtrières semblables à celles qui fauchent en masse les poilus français).

Pourtant, la « justice » militaire n'est pas inactive : de 1914 à 1918, elle instruit 77 116 affaires et prononce 35 544 condamnations, pour insubordination (les cas les plus fréquents), désertions (il s'agit dans bien des cas de quitter le front pour prendre un peu de repos)⁵², outrages à supérieur, vol (de nourriture, le ravitaillement n'étant pas toujours garanti) et abandons de poste⁵³.

Les soldats, dans leur grande majorité, se voient infliger des peines d'emprisonnement inférieures à 5 ans qui sont rarement purgées dans leur intégralité.

Sur la durée du conflit, 220 condamnations à mort seront prononcées, mais 12 sont exécutées (dont 4 pour insubordination et 5 pour abandon de poste)⁵⁴.



Front belge. Cachot

⁴⁸ BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 102. Voir également AMEZ Benoît, « La justice militaire belge en 14-18... », in *op. cit.*, p. 4.

⁴⁹ BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 106

⁵⁰ AMEZ Benoît, *Dans les tranchées : les écrits non publiés... op. cit.*, p. 12.

⁵¹ BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 106

⁵² AMEZ Benoît, « La justice militaire belge en 14-18... », in *op. cit.*, p. 9.

⁵³ *Ibidem*.

⁵⁴ BENVINDO Bruno, *op. cit.*, p. 153

Les animaux sont réquisitionnés dès 1914 et remplissent des tâches variées pendant la guerre : le transport (chevaux, ânes, mulets, bœufs, chiens de transport). La traction canine est une « spécialité » belge : les chiens tractant des mitrailleuses de carabiniers belges), la cavalerie, la livraison du ravitaillement, la communication (pigeons et chiens de liaison), des missions de reconnaissance et de défense (chiens sentinelles), la chasse aux rats...



Front belge. Les chiens des mitrailleurs



Stubby, chien américain le plus décoré de la Première Guerre mondiale

La violence des champs de bataille n'épargne ni les hommes, ni les animaux. Beaucoup souffriront énormément au cours du conflit, à cause des nombreuses privations, des conditions climatiques et par la nature même de la guerre : ils sont blessés par les gaz, les explosions, les projectiles.

Les animaux apportent également un réconfort moral aux troupes, leur permettant de tenir et de s'accrocher à la vie. Considérés comme de véritables compagnons de tranchée, les soldats en prennent soin, parfois les adoptent. Certains deviennent même de véritables mascottes pour des compagnies.

Il existe plusieurs monuments commémoratifs qui rendent hommage aux animaux qui ont servi au cours de la Grande Guerre. Ainsi, à Bruxelles et à Charleroi, il existe un monument au pigeon-soldat. A Clermont-sur-Berwinne, une stèle leur rend également hommage. Enfin, à Londres, un impressionnant mémorial aux animaux de guerre est dédié aux animaux qui ont servi aux côtés des armées britanniques et alliées.



Un soldat américain présentant son masque à gaz et celui de son cheval



David Backhouse, « Mémorial des animaux de guerre », Londres, 2004



Frédéric Thomson, « Monument aux animaux de la guerre », Clermont-sur-Berwinne, 2009



Victor Voets, « Monument au Pigeon-Soldat », Bruxelles, 1931

Dribbler l'ennemi

Noël 1914. Frelinghien, département du Nord, France, front de l'Ouest, à quelques kilomètres de la frontière avec la Belgique. Un curieux match de football « amical » improvisé a lieu au milieu de la boucherie du champ de bataille : les soldats anglais et allemands qui s'entretenaient quelques heures auparavant profitent d'une trêve pour fraterniser autour d'un ballon rond avant d'être renvoyés au combat dans leurs tranchées respectives.

Plutôt réservé à l'élite avant le conflit, le football fut pourtant de loin le sport le plus pratiqué durant la guerre. La cohabitation avec les troupes britanniques chez qui le football professionnel était implanté depuis plus de 25 ans constitua une des raisons de l'essor de ce sport qui ne nécessitait guère plus qu'un pré à peu près plat et un ballon, fût-il fait de vieux chiffons.

La presse participa aussi à l'édification d'une mémoire sportive de la guerre en multipliant les rubriques donnant des nouvelles des sportifs au front et de leur comportement héroïque.

Ainsi, lors de la bataille de la Somme en juillet 1916, le capitaine Nevill et ses hommes du East Surrey Regiment britannique donnèrent l'assaut en « dribblant » le ballon jusqu'aux lignes ennemies. Fantaisie héroïque commentée par toute la presse européenne de l'époque qui y vit l'opposition entre la bestialité des « Boches » et l'esprit de liberté propre au sport chez les « Tommies¹ » anglais².

La pratique du football se développa également dans les cantonnements des armées de cette guerre de position, encouragée par les états-majors qui fournirent même des ballons aux troupes en 1917.

Ce fut également une activité importante des camps de prisonniers en Allemagne pour lutter contre l'ennui. De véritables tournois y furent organisés, reproduisant l'ambiance des stades d'avant-guerre, au rythme des cris des milliers de spectateurs-prisonniers.

Le football fut ainsi l'interface symbolique entre le front et l'arrière, entre le civil et le militaire qui put, grâce à la mobilisation des gens de l'arrière pour l'envoi de ballons, pratiquer une activité de loisir comme en temps de paix.

Chez nous, l'Union Belge des Sociétés de Football Association suspendit les matches officiels et de nombreux joueurs revêtirent l'uniforme, comme au Standard de Liège où les joueurs s'engagèrent en masse. Cependant, l'activité sportive continua pendant la guerre, principalement pour soutenir des associations caritatives locales comme le « Sou du Passe-temps » liégeois.



Affiche pour une réunion sportive de bienfaisance, 1917

Le football fut, avec le rugby, le sport qui paya le plus lourd tribut aux drames humains entre 1914 et 1918.

Dans les rangs des footballeurs belges, le bilan des pertes s'éleva à plus de 500 victimes, issues notamment des clubs liégeois qui évoluaient alors au plus haut niveau.

Parmi ces jeunes footballeurs au comportement héroïque, il faut se souvenir de Marcel « Lily » Evrard, ancien élève de l'Athénée royal Charles Rogier et joueur-vedette du FC Liégeois dès 1912.



L'équipe du FC Tilleur lors de la saison 1915-1916

¹ Nom donné aux soldats anglais immortalisé dans un poème de Rudyard Kipling. Diminutif de « Tommy Atkins », nom d'un soldat britannique héroïque. L'expression daterait d'avant 1743 mais s'applique principalement aux soldats de la Grande Guerre.

² SOREZ Julien, « Le football français et la Grande Guerre : une pratique sportive à l'épreuve du feu », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 106 (2012), p. 11-19.



Blessé et réformé en 1914, ce jeune caporal reprit néanmoins volontairement du service le mois suivant. Il fut alors versé dans l'aviation et se tua en pilotant son biplan Farman dans l'Essonne en septembre 1916. Ses exploits lui valurent d'être décoré de l'ordre de Léopold et de la Croix de Guerre.

La région verviétoise ne fut pas en reste. En témoignent les récits de la bravoure des joueurs du RCS Verviers comme Maurice Grignard : cet ancien étudiant de l'Université de Liège s'engagea volontairement et fut affecté au 10^e Régiment de Ligne qu'il rejoignit comme sergent avant d'être promu adjudant puis sous-lieutenant. Officier calme, dévoué, courageux et imperturbable face au danger, il fut atteint d'une balle en pleine tête le 15 octobre 1918 à Torhout, lors de l'assaut d'un nid de mitrailleuses ennemies. Hommage lui est rendu dans le bâtiment de l'université de la place du 20-Août à Liège, où son nom est gravé sur le mémorial dédié aux universitaires liégeois morts pour la patrie.



Maurice Grignard

Les exemples de bravoure et de sacrifice des jeunes footballeurs liégeois furent si nombreux que beaucoup de clubs consacrent un monument à leurs jeunes affiliés tombés au champ d'honneur, comme au FC Theux ou au FC Liégeois.

C'est d'ailleurs à un footballeur et sculpteur de renom, Oscar Berchmans, frère du premier président du FC Liégeois, que la Ville de Liège confia la réalisation de nombreux mémoriaux après la guerre, comme à Bressoux ou au cimetière de Robermont.



Le monument aux morts du RFC Liégeois (photo de 1922) à Rocourt, disparu lors de la construction du complexe « Kinopolis » en 1995

Héroïsme et cyclisme

Sport bien plus populaire que le football au début du conflit, le cyclisme connut lui aussi son lot de drames humains.

Au niveau international, la France fut de loin la plus touchée : on peut citer les disparitions de François Faber, Octave Lapize et Lucien Petit-Breton, tous trois anciens vainqueurs du Tour de France, mais ce sont en fait des dizaines de coureurs qui firent le sacrifice de leur vie.

En Allemagne, par contre, la liste des pertes chez les coureurs cyclistes et les autres sportifs de haut niveau est bien plus courte, conséquence d'une politique délibérée de n'envoyer que parcimonieusement les athlètes célèbres au front.

À partir d'août 1914, toutes les courses furent annulées et ne reprirent qu'après 1918 ; en Belgique, seuls quelques événements eurent lieu sur piste, comme par exemple au vélodrome du Karreveld à Molenbeek.

En Province de Liège, Marcel Kerff fut une des premières victimes civiles du conflit, accusé d'espionnage et exécuté par les Allemands à Moulant le 7 août 1914. En fait, il avait seulement enfourché son vélo pour aller observer la progression de l'armée ennemie vers son village... Il avait été le premier coureur wallon à atteindre le niveau international en terminant le tout premier Tour de France de 1903 à une très honorable 6^e place qui lui avait valu la reconnaissance des cadors du peloton de l'époque.



Fils du quartier d'Outremeuse où il était né le 19 mai 1890, Victor Fastré fut un autre brillant jeune coureur qui remporta Liège-Bastogne et retour en 1909 dans la catégorie « amateurs ». Il fut champion provincial la même année avant de passer chez les professionnels où il obtint quelques excellents résultats, tant sur route que sur piste. Soldat au 5^e Régiment de Ligne, il fut tué le matin du 12 septembre 1914 comme 300 de ses frères d'armes, en tentant de repousser l'ennemi allemand lors de la bataille du moulin de Rotselaar (Brabant). Son nom figure sur le monument aux morts du quartier d'Outremeuse, situé à l'intérieur de l'église Saint-Pholien et sur la plaque commémorative apposée sur le mur extérieur de l'église.



Victor Fastré arborant le maillot de l'équipe Alcyon

Parmi les nombreux autres jeunes coureurs liégeois qui périrent entre 1914 et 1918, il faut aussi rendre hommage, entre autres, à Jean Demarteau, Verviétois tué lors de la bataille de Halen (Province de Limbourg) le 14 août 1914, Dieudonné Jamar de Hozémont qui avait remporté le championnat de Belgique sur route en 1905 ou encore Joseph Lejeune junior et Armand Pirlot, tous deux portant le maillot de l'équipe cycliste herstaliennaise « Sarolea ».

Mentionnons encore Victor Dethier, coureur professionnel de Jemeppe qui fut détenu dans les camps de Hameln et de Soltau (Basse-Saxe, Allemagne). Il était devenu champion de Belgique sur route dans la catégorie « professionnels » en 1914 à Dinant, quelques mois avant le début du conflit. Dans les camps, il arborait fièrement son nouveau maillot aux couleurs nationales qu'il refusait de quitter malgré les brimades des gardes-chiourmes allemands.

Il rentra néanmoins en Belgique à la fin de la guerre et vécut dans la région liégeoise jusqu'à son décès en 1963, à l'âge de 71 ans.



Stèle en hommage aux combattants de 1914 - 1918 du quartier d'Outremeuse



GROUPE DE PRISONNIERS BELGES DE JEMEPPE-SUR-MEUSE
Au centre, porteur du « maillot tricolore », notre sympathique coureur cycliste Victor Dethier.

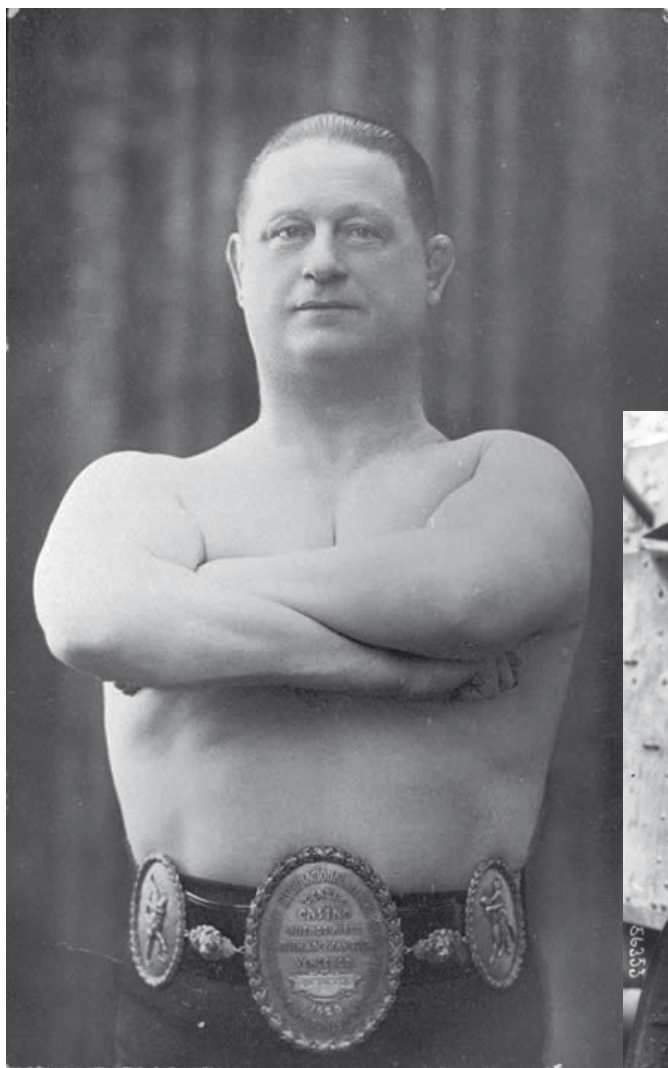
Victor Dethier posant dans son maillot de champion de Belgique avec ses compagnons de captivité

Constant-le-Marin et les Autos-Canons-Mitrailleuses

Lorsqu'il signa son engagement dans l'armée belge en 1914 malgré un tirage au sort qui l'en dispensait, Henri Herd, dit « Constant-le-Marin », était, depuis plusieurs années déjà, un lutteur de réputation mondiale...

Né en 1884 de parents d'origine prussienne, cet enfant d'Outremeuse au physique de colosse parvint en effet à rejoindre les rangs de l'élite sportive mondiale à une époque où les sports d'équipe n'avaient pas encore les faveurs du public ; il imitait ainsi son idole, le Namurois « Constant-le-Boucher », champion du monde de lutte gréco-romaine. Le jeune Henri lui rendit hommage en adoptant une partie de son patronyme transformé en « Constant-le-Marin » pour témoigner aussi de ses rêves de voyages à travers les mers et les océans.

Remportant les tournois de lutte les plus prestigieux dans le monde entier à partir de 1905, jusqu'à l'obtention du titre suprême de champion du monde en 1913, le Liégeois s'était considérablement enrichi, au point d'accumuler des centaines de milliers de francs-or au moment où la guerre éclata (en comparaison, le vainqueur du Tour de France 1913 avait gagné 5 000 francs-or).



Henri Herd posant avec sa Ceinture d'or en 1908

Cette fortune ne l'empêcha pourtant pas de devenir mitrailleur au sein du Corps des Autos-Canons-Mitrailleuses qui défendit la ville d'Anvers jusqu'à sa chute, avant de se replier en France. Ce corps d'armée embarqua à Brest en septembre 1915, fort de 78 véhicules blindés, 23 motos, 120 bicyclettes et 333 hommes qui rejoignirent la lointaine Arkhangelsk en Sibérie, pour combattre les Allemands et Austro-Hongrois aux côtés de l'armée impériale russe.

Parmi les compagnons d'armes de Constant-le-Marin figuraient, outre son propre neveu, le poète Marcel Thiry et Julien Lahaut, Sérésien et futur président du Parti communiste de Belgique, assassiné lors de la Question royale.



Le lutteur devant son auto blindée



Lors des combats, 15 soldats furent tués et 40 blessés parmi lesquels notre lutteur. L'hebdomadaire sportif français *Rugby* relatait en 1918 ses exploits sur le front de l'Est, en publiant un relevé d'inquiétantes blessures.

Le célèbre lutteur belge *Constant le Marin*, qui se signala au début de la guerre comme automobiliste mitrailleur à la défense d'Anvers puis fut envoyé en Russie, est titulaire de neuf citations et de cinq décorations. Il vient d'être rapatrié en France en qualité de grand blessé. Au cours de sa carrière militaire, il a reçu : une balle au cou, des éclats dans les yeux et les oreilles, une balle dans la clavicle droite, deux dans l'omoplate gauche, une dans le bras droit, une dans le bras gauche, des éclats dans le coude et dans l'épaule droite, une balle explosive au-dessus du genou.,



Extrait de *Rugby. Hebdomadaire sportif*, 23 mars 1918

Impliqués malgré eux dans la révolution russe, les soldats belges ne purent reprendre la route la plus courte vers leur terre natale et durent passer par Vladivostok et les États-Unis, où ils furent reçus en héros lors de leur arrivée à San Francisco en juin 1918, avant d'enfin rejoindre la France le mois suivant.

En récompense de sa bravoure et de son attachement à la patrie, Constant-Le-Marin reçut neuf citations et cinq décorations dont la Croix de Saint-Georges, principale décoration militaire russe, remise par le tsar Nicolas II.

Une de ces citations à l'ordre décrivait le maréchal-des-logis Herd en ces termes : « Sous-officier très brave et très courageux, animé d'un grand esprit de sacrifice et d'un réel mépris du danger. Chef d'une voiture blindée depuis le début de la campagne, a toujours été un exemple pour ses sous-ordres. A été sérieusement blessé en

accomplissant une mission, et, au prix de souffrances inouïes, est parvenu à rejoindre nos lignes. »

Après la guerre, Henri Herd put reprendre le sport grâce à d'incroyables efforts de revalidation et redevint encore champion du monde en 1921 et en 1924. Il demeura à Cointe jusqu'en 1940. Alors trop âgé pour retourner sur le champ de bataille, il quitta sa résidence de Cointe pour s'embarquer vers l'Amérique du Sud où il résida jusqu'en 1946.

De retour à Liège après la guerre, il ouvrit « Le Café des Lutteurs », un établissement en Outremeuse dans le sous-sol duquel de nombreux jeunes Liégeois s'initiaient à la lutte gréco-romaine et au « catch ».

En 1965, le « Roi de la Lutte », soldat-héros, s'éteignit dans la Cité ardente.



Plaque Constant le Marin, rue Puit-en-Sock, à Liège



Les tranchées : aspects techniques

« Grande guerre », « guerre des tranchées » : deux termes devenus presque synonymes.

Les tranchées, en 1914, ne constituent pas une nouveauté. Mais c'est au cours de la Première Guerre mondiale que l'enterrement de l'infanterie dans les tranchées est érigé en un système qui atteint une extension spatiale et un degré de perfectionnement sans précédent¹.

Le système des tranchées exprime une supériorité de la défense sur l'attaque.

Dans la guerre des tranchées, les belligérants sont séparés par une zone de danger extrême d'une largeur de 20 à 100 mètres : le *no man's land*.



No man's land, Ypres, 1917

L'une des principales faiblesses du système des tranchées tient au manque de mobilité des troupes, aux difficultés du déplacement du matériel et aux problèmes d'approvisionnement.

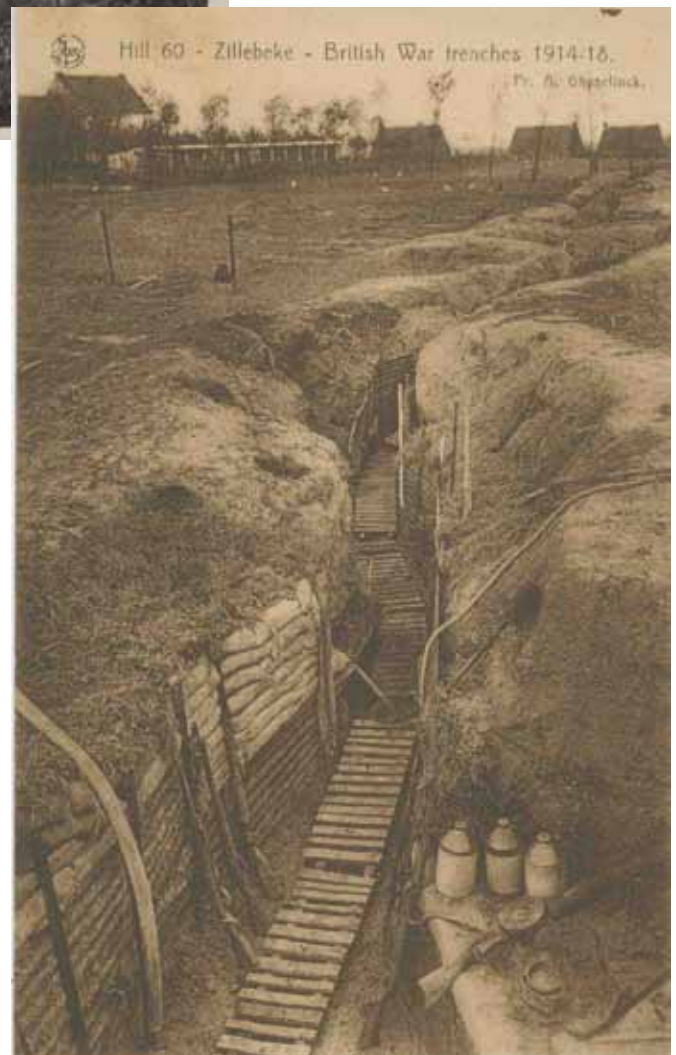
Le système des tranchées n'est sommaire qu'en apparence : en effet, l'extension des techniques d'observation depuis le sol (périscope), par ballon ou par avion (photographie aérienne) ainsi que le développement du camouflage et des leurres prouvent sa sophistication croissante². Comme le résume l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau, la systématisation des tranchées fit de la Grande Guerre une longue, immense et interminable guerre de siège.

Artillerie (Grosse Bertha...) et mitrailleuses (armes automatiques)

Les mitrailleuses et l'artillerie sont les deux grandes armes de domination du champ de bataille. Tout au long du conflit, ces deux armes connaissent des perfectionnements divergents. Des recherches vont être effectuées afin de rendre les mitrailleuses plus légères et donc plus maniables. Grâce à ces progrès, ces armes pourront tirer jusqu'à 600 coups par minute. Par contre, les canons vont être alourdis afin d'être capables de tirer des obus dont le calibre est de plus en plus gros.

Les pertes dues à ces deux armes sont d'une importance inimaginable auparavant. Une pièce d'artillerie allemande nommée la « Grosse Bertha » est utilisée pour bombarder Liège en 1914³. Des centaines d'obus de plus de 800 kilos chacun abrègent la résistance des forts de Liège. En effet, les forts ont été conçus de façon à résister aux obus d'un diamètre de 210 mm (le calibre courant pour les canons les plus lourds), alors que les obus allemands ont un diamètre de 420 mm. Si les pertes sont généralement réduites, il en va autrement au fort de Loncin, où un obus transperce le plafond

De part et d'autre, les tranchées se présentent comme une série de lignes de défense successives, plus ou moins parallèles, mais jamais rectilignes et plutôt en zigzag pour éviter les tirs d'enfilade et limiter la portée des éclats. La première position, ou première ligne, est organisée pour le combat grâce à son parapet de sacs de terre. Par des boyaux perpendiculaires aux premières positions, celles-ci sont reliées aux tranchées de soutien formant la deuxième ligne. Cette dernière se trouve raccordée à son tour à une tranchée de réserve d'où partent de nouveaux boyaux permettant d'acheminer les soldats vers les cantonnements de repos.



Tranchée britannique à Zillebeke

¹ On se référera très utilement à la somme éditée en 2004 sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker : *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*. Les informations reprises dans ce chapitre proviennent essentiellement de cet ouvrage, réédité en 2014.

² AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004, p. 247-253.

³ Voir le chapitre « L'invasion ».

pour atterrir dans le dépôt de munitions et faire sauter le fort, mettant ainsi un terme à la bataille de Liège⁴.



Mitrailleuse



La « Grosse Bertha »

Avions et blindés

Si l'avion existe avant le conflit, la guerre entraîne néanmoins un changement d'échelle capital au combat dans la troisième dimension. Quant aux chars, ils sont nés véritablement des nécessités de la guerre, en réponse au blocage stratégique sur le front ouest à la fin de l'année 1914. Le couple char-avion apparaît lors des deux dernières années de la Grande Guerre.

Dans un premier temps, l'aviation⁵ est principalement utilisée pour la reconnaissance des positions ennemies.



Biplan Voisin utilisé au début de la guerre pour la reconnaissance et le bombardement

Au cours des deux premières années de la guerre, les duels aériens entre « as » fascinent les opinions publiques. Ceci témoigne de la manière dont la vieille éthique guerrière, disparue dans la boue des tranchées, parvient paradoxalement à se réfugier dans l'arme la plus moderne du conflit. Puis, à partir de l'année 1916, l'aviation subit une mutation capitale : l'augmentation de la vitesse, de l'agilité, de la capacité d'ascension rapide, de l'aisance de vol et de la robustesse des machines. Une série d'innovations voient le jour : mitrailleuses synchronisées avec l'hélice (invention notamment due à l'aviateur Roland Garros, mort dans un combat aérien le 5 octobre 1918), viseurs, appareils photographiques, radios, balles incendiaires et blindages, bombes plus grosses et plus efficaces.



Roland Garros



Chasseur équipé d'une double mitrailleuse

Quoi qu'il en soit, l'aviation, au début de la guerre, est considérée beaucoup plus comme un tour de force que comme une force. Les états-majors n'ont au départ aucune idée de son rôle tactique. L'aviation doit lutter contre le scepticisme des fantassins. Vivant dans la boue, ceux-ci envient les aviateurs et contestent même leur supposé héroïsme. Mais les perfectionnements apportés dans la photographie aérienne donnent aux plus sceptiques des preuves irréfutables. Les renseignements fournis apportent un soutien précieux à toutes les forces engagées dans le conflit.

Parmi les aviateurs liégeois qui se distinguent, mentionnons Arsène Demanet (8/1/1884 – 11/11/1918). Né à Liège, il est un des premiers aviateurs belges. Chef d'escadrille à Liège, il participe à toute la campagne et tombe au Champ d'Honneur à Landuyt, en Flandre Orientale le jour de l'armistice, le 11 novembre 1918, tué d'un éclat d'obus⁶.

⁴ DEBEER Bart, SLOS Steven, *Guide de la Première guerre mondiale*, Gand, De Rouck, 2013, p. 21.

⁵ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Avions et chars », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques (dir), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004, p. 263-268.

⁶ « Aviateurs morts pour la Patrie », in LYR René, *Nos héros morts pour la Patrie. L'épopée belge de 1914 à 1918*, Bruxelles, E. Van der Elst - Etablissements L. Collignon, 1920, p. 131.



Arsène Demanet



Jules Dupont

Citons encore le Serésien Jules Dupont, Caporal-Aviateur⁷. Ce benjamin de l'aviation belge s'engage le 4 août 1914, à l'âge de 19 ans. Blessé gravement le 26 mars 1915, à Steenkerke, il trouve la mort à Étampes, le 20 août 1917.

Du côté allemand, le baron von Richthofen (1892-1918), aussi appelé le « Baron Rouge » (en raison de la couleur de son avion, un Fokker), est célèbre pour ses nombreuses victoires à l'issue de duels aériens.



Baron von Richthofen

Les Britanniques stimulent quant à eux les recherches dans le domaine des « tanks ». Notons la troublante parenté avec les navires de guerre. Au départ, la fabrication des chars est orientée par les services techniques de la *Royal Navy* ! La conception même de ces chars découle donc de la conception « navale » : les servants forment des « équipages », le char est équipé de « tourelles », il dispose d'une « coque ». Leur forme fait d'ailleurs penser à des « cuirassés terrestres ». D'abord très lourds, des modèles plus légers sont ensuite construits. Ceux-ci sont des succédanés des chevaux. La cavalerie a perdu, dès le début de la guerre, son rôle séculaire d'arme de rupture sur le champ de bataille. Les chars légers⁸ offrent en quelque sorte une seconde chance aux cavaliers, nombreux parmi les tankistes.



Tank britannique Mark IV

La guerre sur mer

La Première Guerre mondiale se déroule surtout sur terre et les grandes batailles navales restent exceptionnelles. Le blocus économique de l'Allemagne est néanmoins de première importance : il convient d'isoler l'ennemi tout en assurant l'approvisionnement par mer du Royaume-Uni, de la France et de la Russie. Les sous-marins allemands essaient de couper cet apport, provoquant ainsi l'entrée en guerre des États-Unis en 1917. Grâce à une bonne organisation, les alliés réussissent à conjurer le danger lié à la guerre sous-marine absolue décidée par les Allemands. À partir de mai 1917⁹, ils naviguent en convois sous escorte dans l'océan Atlantique. La Manche est défendue par des navires de guerre et des champs de mines. Les alliés centralisent et propagent les renseignements sur la présence des sous-marins. Ils emploient le *sonar* (pour *sound navigation and ranging*, navigation et télémétrie par écho sonore) qui vient juste d'être inventé, grâce aux travaux de Constantin Chilowski et de Paul Langevin : ce système permet de repérer un objet sous l'eau grâce à la manière dont le son se propage dans l'eau.

Médecine et blessures de guerre

Il est impossible de dresser un inventaire complet des blessures de guerre. Elles sont nombreuses et prennent diverses formes rappelées dans beaucoup de brochures médicales éditées après le conflit. Le nombre de blessés et mutilés est impressionnant (la France compte ainsi entre 10 et 15 000 combattants défigurés) et l'éventail des dégâts sur les corps et les esprits est proportionnel à l'ampleur des développements technologiques déployés pendant les quatre années de guerre : amputations, blessures au visage, séquelles pulmonaires dues au gaz, troubles psychologiques...

La nouveauté dans ce phénomène réside surtout dans la fréquence et la gravité de ces blessures¹⁰. De plus, les retards dans les évacuations des blessés en raison de l'impréparation et de l'inexpérience des divers services de santé face à la guerre moderne ont pour les blessés de lourdes conséquences.



Opération chirurgicale dans une ambulance de campagne

⁷ FABRY Camille (éd.), *Le Livre d'Or de Seraing. 1914-1918*, Seraing, Ville de Seraing-sur-Meuse, 1923, p. 32.

⁸ Dont celui construit par Renault pèse 6.5 t., roule à 9 km/h, fonctionne avec un équipage de deux hommes seulement et est armé d'une mitrailleuse et d'un canon de 37 mm.

⁹ DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Editions J.-M. Collet, 1997, p. 120.

¹⁰ DELAPORTE Sophie, « Sans visage », in *Les Collections de l'Histoire*, n°61 (octobre-décembre 2013), p. 71.

Les projectiles lacèrent les corps et défigurent les visages (« les gueules cassées »). On atteint des sommets de brutalité au point qu'un historien américain, George Mosse, parle de « brutalisation » pour expliquer cette violence corporelle inouïe.

Face à ces nouveaux types de blessures, la médecine se perfectionne, répond de manière parfois inattendue et originale à des problèmes qui ne s'étaient jamais posés auparavant. On assiste véritablement à la naissance de la chirurgie maxillo-faciale. Par exemple, les plaies et blessures crâniennes ont nécessité des trépanations très nombreuses. De nombreux progrès chirurgicaux sont faits en matière de reconstructions faciales, afin de soigner et rendre la vie plus facile à ces gueules cassées.

Les « gueules cassées »

Marc Ferry et Etienne Lapraille



Une « gueule cassée »

Quelle appellation interpellante, mais pourtant tout à fait révélatrice des mutilations importantes constatées sur des milliers de blessés de la « Grande Guerre ».

À la lecture des témoignages et à la vue des photos d'époque, nous sommes confrontés à l'horreur qu'ont subie et supportée ces infortunés, défigurés par la puissance destructrice toujours plus grande et toujours plus traumatisante des nouvelles armes de guerre.

Le colonel français Yves Picot, lui-même blessé de la face, leur donne ce nom devenu tristement célèbre de « gueules cassées ». Il crée un organisme de défense, l'Union des blessés de la face, qui récolte des fonds via des souscriptions et des dons.

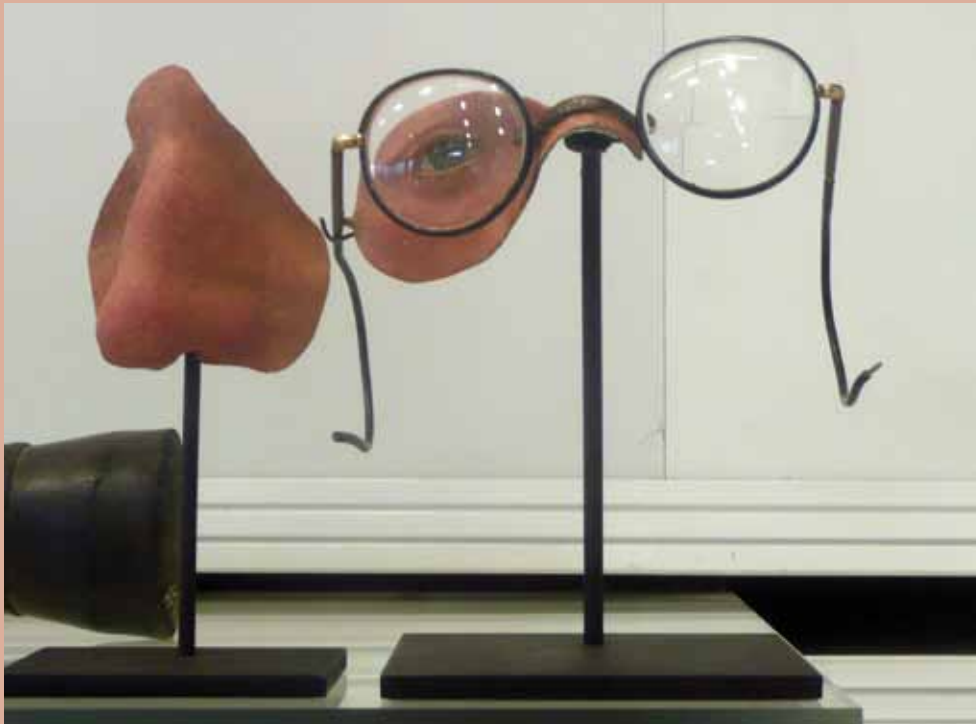
Ces mutilations au visage laissent des séquelles non seulement physiques, mais aussi psychologiques ... Comment supporter la violence du regard d'autrui ?

Le manque d'hygiène, la non-connaissance de ces nouveaux traumatismes, les retards dans l'évacuation des blessés ont pour conséquence directe l'hémorragie et l'asphyxie des patients. C'est seulement à partir de 1916 que les blessés sont installés en position semi-assise ou latérale sur le brancard pour empêcher l'asphyxie, l'inhalation de sang ou de tissus.

De plus, suite aux consolidations de ces fractures dans des positions anormales, des complications multiples apparaissent.

Certains mutilés de guerre pourront, par la suite, bénéficier de greffes et de prothèses, pour retrouver un semblant de dignité et d'aisance fonctionnelle.

Les prothèses provisoires et définitives sont réalisées par des mécaniciens dentistes. Après avoir été photographié, un moulage facial est effectué sur le blessé. À partir du moulage du visage mutilé, les mécaniciens réalisent les appareils prothétiques. La prothèse définitive prend plusieurs formes. Il existe notamment des prothèses oculaires et oculonasales. Mais ces prothèses restent des artifices. La coloration de la prothèse reste différente des tissus voisins. De plus, le poids et la rigidité des prothèses gênent énormément ceux qui les portent.



Prothèse à destination des gueules cassées

Tous ces événements dramatiques vont néanmoins contribuer à l'évolution positive de la chirurgie réparatrice maxillo-faciale.

Depuis cette époque, les progrès de la chirurgie en général et de la chirurgie maxillo-faciale en particulier sont tels que bon nombre de cas malheureux (accident de travail, accident de la route, cancer, etc.) peuvent désormais être soignés efficacement.

Sans ces avancées, ces patients handicapés seraient condamnés à une vie recluse, presque végétative.

Notre devise nationale « L'Union fait la force » illustre parfaitement la collaboration

qui doit exister entre chirurgiens, dentistes, plasticiens, psychologues, prothésiste et infirmières pour la réussite d'un tel traitement.

La participation du prothésiste est primordiale : il réalise des prothèses et des épithèses (prothèses faciales et maxillo-faciales) pour de multiples situations cliniques. C'est son sens de la créativité, de la technicité et de l'esthétique qui lui permet d'atteindre ses objectifs fonctionnels et esthétiques.

L'évolution des techniques a permis l'apparition de l'implantologie moderne, qui offre un moyen de rétention mécanique plus performant que les colles utilisées pour la pause de ces épithèses (nez, oreille, œil, paupière, dent...).



Photo 1



Photo 2

Les épithèses aujourd'hui

Un ou deux implants en titane sont placés dans l'os crânien. Une supra structure en or est réalisée au laboratoire (photo 1) puis vissée sur ces implants. L'épithésiste réalise la prothèse en silicone dont la teinte est ajustée à celle du patient (photo 2). Celle-ci sera alors « clipsée » sur la barre en or.

Ces dispositifs sur mesure sont réalisés par des épithésistes autodidactes qui, après leur formation dans une école de prothèses dentaires, se sont spécialisés dans ce domaine très spécifique.



Une épithésiste

On remarque également l'apparition de troubles psychologiques graves.

Ainsi, le Docteur liégeois Hoven¹¹ (médecin-adjoint de la Colonie d'Aliénés de Lierneux) publie en avril 1919 une étude portant le titre « Troubles mentaux de guerre » dans laquelle il relate de nombreux cas, dont celui de D.L., « Soldat de 2^e classe, célibataire, âgé de 32 ans, ouvrier. Il a été blessé en octobre 1914 à l'Yser, par éclats d'obus, à la région occipitale (blessure profonde). Il a été trépané et soigné dans différents hôpitaux. Il retourne au front en janvier 1915. En décembre 1915, il doit être évacué pour troubles mentaux : confusion mentale à tendance chronique avec hallucinations diverses, idées de persécution, parfois accès d'agitation furieuse ou de négativisme. Cet état s'est amélioré après de longs mois. Il a pu être envoyé en congé de convalescence en 1917. Il présentait encore un état de déficience intellectuelle avec céphalées intenses, troubles de la vue. »

La réinsertion professionnelle des mutilés de guerre : « L'école provinciale d'apprentissage pour estropiés » en 1921



Certificat d'invalidité de Maxime Loxhay

Après la guerre, la Fédération Nationale des Militaires Mutilés et Invalides de la Guerre voit le jour.

En Province de Liège, une initiative importante sera prise au lendemain de la Première Guerre mondiale par les pouvoirs publics afin de créer une école qui accueillera ces invalides de guerre.

Le 22 juillet 1920, le Conseil provincial « décide de créer un atelier où les estropiés et invalides domiciliés dans la Province seront admis à faire l'apprentissage du métier de cordonnier »¹³.

En 1921, l'Institut s'installe d'abord rue Agimont à Liège et prend pour nom : « École provinciale d'apprentissage pour estropiés ». Il comporte une section dont les études durent deux ans¹⁴.

Les étudiants sont pour la plupart d'anciens soldats mutilés. Ils peuvent, grâce à cette formation, retrouver travail et dignité. L'épreuve pratique réussie, les élèves reçoivent un certificat d'aptitude et, comme récompense, une trousse d'outils leur permettant d'exercer leur métier.

L'enseignement est entièrement gratuit et la Province prend en charge le remboursement des frais de transport des élèves.

En 1930, près de 240 élèves auront suivi les cours dispensés dans cet établissement, qui est l'ancêtre de l'actuel Institut Provincial d'Enseignement Secondaire Spécialisé de Micheroux.



École belge de mutilés à Port-Villel. Soldats au travail, 1916

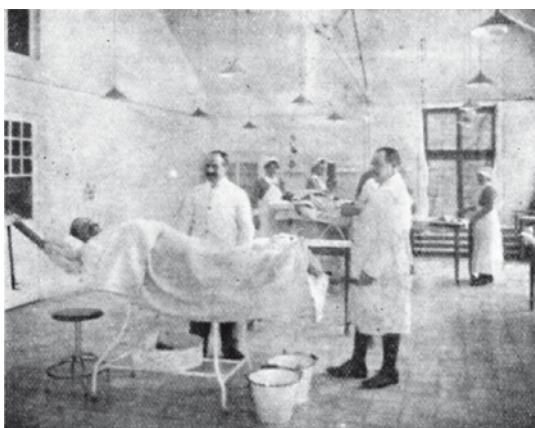
¹¹ Dr HOVEN, *Les réformes pour troubles mentaux de guerre*. Extrait des Archives médicales belges, Liège, Imprimerie Vaillant-Carmanne, avril 1919, p. 9.

¹² « L'école nationale belge de Port-Villel », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre* [en ligne], http://www.1914-1918.be/ecole_port_villel.php (Page consultée, le 30/04/2014).

¹³ *Mémorial de la Province de Liège 1836-1986*, Liège, Massoz, 1987, p. 246.

¹⁴ *Exposition Internationale de Liège : Centenaire de l'indépendance de la Belgique 1830-1930. L'activité de la Province de Liège*, Liège, Imprimerie Benard, 1930, p. 68.

Le perfectionnement de la médecine et de la chirurgie : de nouvelles pratiques à l'œuvre



Ambulance de l'Océan (La Panne)

Dès le début du conflit, des chirurgiens ont l'audace d'utiliser une nouvelle technique médicale : ils suturent rapidement les plaies graves et béantes, ce qui n'était pas pratiqué auparavant. Les chirurgiens, toujours plus près des lignes, n'ont pas le choix. Ils doivent aller vite et suturer. Mais, face aux plaies énormes, bourrées de corps étrangers et de terre, ils désinfectent la plaie à l'aide d'antiseptiques¹⁵. Dès que la blessure analysée au microscope ne montre plus de germes, les médecins considèrent qu'elle est stérilisée et qu'ils peuvent alors la suturer. Le prix Nobel de médecine 1912, Alexis Carrel, utilise un système d'irrigation des plaies avec la liqueur antiseptique Dakin. Cette méthode a évité à plusieurs centaines de milliers de soldats la terrible gangrène gazeuse et donc l'amputation.

En 1914, la première transfusion sanguine directe a lieu. Elle est réalisée directement de bras à bras, sans tenir compte des groupes sanguins. La Première Guerre mondiale sera un véritable champ d'expérience pour cette pratique médicale. En 1916, Albert Hustin découvre les propriétés anticoagulantes du citrate de soude, permettant le transport de flacons de sang. Les transfusions différées sont désormais possibles¹⁶. Elles ont lieu à grande échelle, en particulier à l'hôpital de l'Océan à La Panne, situé en première ligne du front belge, clinique qui deviendra un centre de référence en recherche chirurgicale, radiologique, bactériologique... Progressivement, face au risque d'hémolyse aiguë (c'est-à-dire la destruction trop rapide des globules rouges), l'identification des groupes sanguins entre donneur et receveur se généralise.

La guerre chimique

Les modalités du combat ont considérablement évolué pendant la Première Guerre mondiale. Au printemps 1915, des armes inédites apparaissent. L'utilisation des gaz de combat constitue sans doute l'innovation la plus impressionnante de la guerre. Les Allemands utilisent pour la première fois du chlore à grande échelle en avril 1915 à Ypres. Toujours à Ypres, ils utilisent un vésicant redoutable (provoquant de graves lésions de la peau et des voies respiratoires), l'ypérite (le fameux gaz moutarde). Si les pertes occasionnées par les gaz n'ont représenté qu'un très faible pourcentage des pertes totales, leur emploi laissera un souvenir de terreur durable¹⁷.



Peinture de John Singer Sargent de 1918 nommée *Gassed* (gazé)

Après la Première Guerre mondiale, l'emploi d'armes chimiques et biologiques sera interdit (Protocole de Genève de 1922), mais pas leur mise au point. Ce n'est qu'en 1993, lors de la signature de la Convention de Paris, que leur fabrication, leur stockage et leur emploi seront totalement bannis.

Marie Curie sur le front belge

La radiographie connaît un essor important pendant la Grande Guerre. Ainsi, la physicienne française Marie Curie, prix Nobel de physique en 1902 et de chimie en 1911, participe à la conception d'appareils de radiographie mobiles permettant d'approcher au plus près de la zone de combat. Elle crée également un service de radiologie auxiliaire du service de santé militaire français et conduit fréquemment, avec sa fille Irène, ces voitures au front, afin d'expliquer l'utilisation médicale de ces équipements aux médecins du front. La radiographie est en effet indispensable aux chirurgiens pour localiser les balles et les éclats d'obus.

Comme l'écrit l'historienne Anne Morelli¹⁸, les carnets de Marie Curie et sa correspondance, confirmés par une série de témoignages, nous permettent de suivre les « expéditions » du prix Nobel dans les hôpitaux belges sur le front.

¹⁵ LE NAOUR Jean-Yves (dir.), *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, Larousse, 2008, p.162-163.

¹⁶ FABIANI Jean-Noël, « La chirurgie au champ d'honneur », in *Le Monde*, [en ligne] http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/11/22/la-chirurgie-au-champ-d-honneur_3518282_3224.html (Page consultée le 11/06/2014).

¹⁷ RASMUSSEN Anne, « A quoi sert la science ? », in *Les Collections de l'Histoire*, n°61 (octobre-décembre 2013), p. 40.

¹⁸ MORELLI Anne, « Marie Curie sur le front belge pendant la Première Guerre mondiale », in *Marie Skłodowska Curie et la Belgique : exposition. Bruxelles, Université libre, 24 novembre au 15 décembre 1990 : catalogue*, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 1990, p. 71-78.

C'est ainsi qu'en décembre 1914, elle se rend à Furnes avec sa fille Irène pour des examens radiologiques avec la voiture « E », à la demande du médecin volontaire Frans Daels, qui l'avait avertie de la situation tragique des blessés belges.

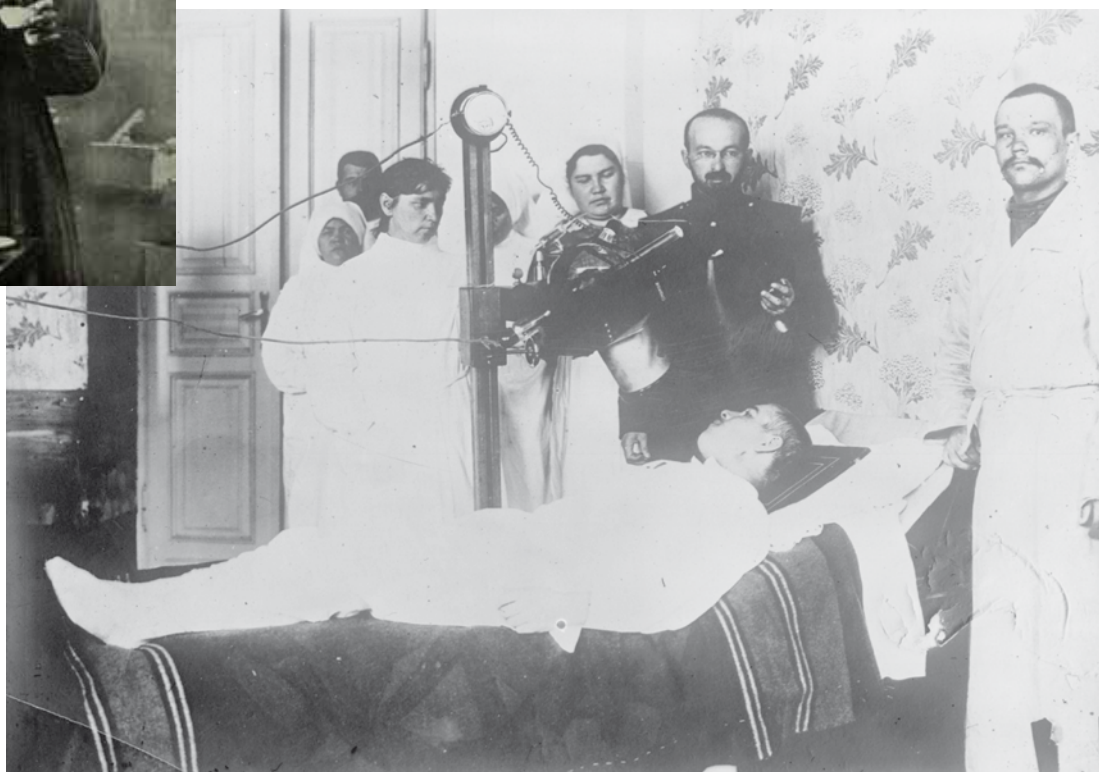
Selon le fils de ce dernier, « le fait qu'une savante de réputation mondiale lui venait en aide dans un travail de jour et de nuit pour soigner des centaines de blessés l'a énormément impressionné »¹⁹. Le mois suivant, du 22 au 25 janvier 1915, c'est à Poperinghe que Marie Curie se rend pour convoier la voiture radiographique n°1.



Marie Curie

L'arrivée des troupes américaines et de leur service de radiologie en 1917 apportent une série d'améliorations dans ce domaine, notamment du point de vue de l'infrastructure. Leurs véhicules de radiologie sont ainsi plus légers et faciles à monter. Ils amènent également avec eux le tube radiologique Coolidge, tube à rayons X améliorant la visualisation anatomique, mis au point en 1913 et qui constitue une véritable révolution.

Les conséquences de la Première Guerre mondiale sur le développement de la radiologie sont importantes. Désormais, un hôpital ne peut plus se concevoir sans un service de radiologie et cette dernière fait l'objet d'un enseignement médical spécifique²⁰.



La recherche d'éclats d'obus par les rayons X, 1915

¹⁹ « Lettre à Anne Morelli en date du 13 juillet 1990 », cité dans MORELLI Anne, « Marie Curie sur le front belge pendant la Première Guerre mondiale », in *op. cit.*, p. 74.

²⁰ *Guerre et Paix en Radiologie. Catalogue d'exposition*, Bruxelles, Hôpital militaire Reine Astrid, 2013, p. 2-5 (http://horizon14-18.eu/wa_files/Catalogue_20N-F_20_2B_20couverture.pdf).

Vous avez dit propagande ? Définition et mécanismes

Définition

La propagande est « l'action systématique exercée sur l'opinion pour lui faire accepter certaines idées ou doctrines, notamment dans le domaine politique ou social ».

Observée aussi bien dans des régimes totalitaires que démocratiques, la propagande a des ambitions multiples.

D'abord, elle entend persuader l'opinion publique que les affirmations qu'elle avance sont vraies. Pour y parvenir, elle empêche notamment l'opposition de (trop) s'exprimer ou encore les informations gênantes de circuler.

Ensuite, elle cherche à obtenir l'adhésion de sa cible à son discours, à sa « cause » : l'individu est endoctriné (le message est répété encore et encore), amené à considérer « son » monde, « son » système comme les seuls possibles ou acceptables, incité à effectuer des choix (notamment lors d'élections), etc.

En outre, elle joue la carte de l'émotion plutôt que celle de la raison, des solutions simples et évidentes (fussent-elles fausses) plutôt que celle des explications complexes.

Pour parvenir à ses fins, elle recourt à des techniques de diffusion, à des « moyens de contagion » divers et variés : discours, affiches, tracts, photos, presse écrite, art, cartes postales, caricatures, films, littérature, chants, Internet, etc.

Elle attend alors que cette adhésion produise la mobilisation (passive ou militante, jusqu'au sacrifice si nécessaire). Afin de maintenir cette mobilisation, et particulièrement en temps de guerre, elle s'attache à soigner le moral de sa population et à toucher celui de l'adversaire.

Le but final est que cette mobilisation engendre les changements sociétaux attendus.

Extrait de *Propaganda* d'Edward Bernays

« La manipulation consciente, intelligente, des opinions et des habitudes organisées des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays. Nous sommes pour une large part gouvernés par des hommes dont nous ignorons tout, qui modèlent nos esprits, forgent nos goûts, nous soufflent nos idées. C'est là une conséquence logique de l'organisation de notre société démocratique. Cette forme de coopération du plus grand nombre est une nécessité pour que nous puissions vivre ensemble au sein d'une société au fonctionnement bien huilé. Le plus souvent, nos chefs invisibles [...] nous gouvernent en vertu de leur autorité naturelle, de leur capacité à formuler les idées dont nous avons besoin, de la position qu'ils occupent dans la structure sociale. Peu importe comment nous réagissons individuellement à cette situation puisque dans la vie quotidienne, que l'on pense à la politique ou aux affaires, à notre comportement social ou à nos valeurs morales, de fait nous sommes dominés par ce nombre relativement restreint de gens [...] en mesure de comprendre les processus mentaux et les modèles sociaux des masses. Ce sont eux qui tirent les ficelles : ils contrôlent l'opinion publique, exploitent les vieilles forces sociales existantes, inventent d'autres façons de relier le monde et de le guider. »

Edward Bernays

Edward Bernays (Vienne, 1891 – Cambridge, 1995). Neveu de Sigmund Freud, il est considéré aux USA comme le créateur principal de l'industrie des relations publiques et du *spin* (manipulation de l'opinion publique, des nouvelles, des médias et présentation partisane des faits systématiques à large échelle). Durant la Première Guerre mondiale, il rejoint l'équipe du *Committee on Public Information*, plus connu sous le nom de *Commission Creel* (du nom du journaliste qui l'a dirigée, Georges Creel). Cette commission, créée par le président Wilson en 1917 et composée de journalistes, d'intellectuels et autres publicistes, est chargée de modifier l'opinion américaine hostile à l'entrée en guerre du pays. Pour parvenir à ses fins, elle a recours à tous les moyens de diffusion d'idées (presse, affiches, brochures, films, caricatures, etc.). À la fin de la guerre, son immense succès donne des idées à des hommes comme Bernays : pourquoi ne pas monnayer, en temps de paix, cette expertise d'ingénierie sociale développée en temps de guerre ? C'est ainsi qu'il mettra notamment sa connaissance de la psychologie des foules au service de l'industrie du tabac, persuadant les femmes américaines que la cigarette est l'instrument de leur émancipation.

La propagande n'est pas un procédé propre au XX^e ou au XXI^e siècle : des techniques de persuasion des masses existent depuis l'Antiquité et ont ensuite été développées, peaufinées au fil du temps. Cependant, jusqu'au XX^e siècle, leur rôle consiste le plus souvent à encenser le pouvoir en place ou encore à diffuser des idées révolutionnaires. Mais c'est indéniablement la guerre de 14-18 qui leur fait faire un bond en avant phénoménal et qui voit naître les techniques de la propagande moderne.

¹ « Propagande », in *Larousse.fr : encyclopédie et dictionnaires gratuits en ligne*, [en ligne] <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/propagande/64344> (page consultée le 16/06/2014).

Le terme « propagande »

Propagande est issu du latin *propagare* qui signifie simplement *propager*. Le terme est d'abord associé au domaine religieux quand, en 1622, le pape Grégoire XV fonde la *Congregatio de Propaganda Fide* (Congrégation pour la propagation de la foi). Cette assemblée de cardinaux est alors chargée d'instruire les missionnaires et de surveiller la propagation du christianisme. À la Révolution française, le mot entre dans le vocabulaire politique et désigne le fait de propager des opinions, des idées. Neutre, il n'évoque pas encore la manipulation, la tromperie, le mensonge ou la partialité. Cet usage traverse le XIX^e siècle : ainsi le dictionnaire Littré définit-il simplement « faire de la propagande » comme le fait de tenter de propager une opinion ou un système politique, social, religieux. Ce n'est qu'au XX^e siècle que le terme prend une connotation absolument négative, notamment après la Première Guerre mondiale et définitivement après la Deuxième. « Vilain mot », il n'est d'ailleurs pas utilisé par l'industrie des relations publiques, quand bien même elle utiliserait ses méthodes.

Guerre totale, première guerre industrielle, la Première Guerre mondiale rencontre en effet le besoin essentiel d'enrôler toutes les populations, de « mobiliser les consciences » : la manipulation de l'opinion publique apparaît donc directement comme essentielle à l'effort de guerre. La propagande va alors se révéler à la mesure des enjeux et acquérir de nouvelles dimensions : développer l'hostilité des peuples et leur capacité de sacrifice, recourir à l'arme émotionnelle, coordonner pouvoirs politiques et médias (via la censure, la désinformation, le contrôle des informations et la mise en place de services de propagande), utiliser des domaines tels que la science, la culture ou les loisirs afin d'atteindre sa cible, etc.

À partir de ce moment, la propagande devient un phénomène reconnu, compris et, après la guerre, si certains (comme Edward Bernays) vont chercher à l'exploiter, d'autres vont chercher à la dénoncer. Parmi ces derniers, on retrouve notamment Lord Ponsonby dont nous reparlerons plus tard.

Propaganda d'Edward Bernays

« L'État, c'est moi », disait Louis XIV du temps où les rois régnaient sans partage. Il n'était pas loin d'avoir raison, mais depuis les choses ont changé. [...] [Le peuple] a bel et bien reçu en partage le pouvoir perdu par la royauté. En effet, la puissance économique entraîne souvent dans son sillage l'autorité politique, et l'histoire de la Révolution industrielle montre comment la première est passée de [...] l'aristocratie à la bourgeoisie. Le suffrage industriel et la généralisation de l'instruction sont ensuite venus renforcer ce mouvement, au point qu'à son tour la bourgeoisie se mit à craindre le petit peuple, les masses qui, de fait, se promettaient de régner. Aujourd'hui, pourtant, une réaction s'est amorcée. La minorité a découvert qu'elle pouvait influencer la majorité dans le sens de ses intérêts. Il est désormais possible de modeler l'opinion des masses pour les convaincre d'engager leur force nouvellement acquise dans la direction voulue. Étant donné la structure actuelle de la société, cette pratique est inévitable. De nos jours, la propagande intervient nécessairement dans tout ce qui a un peu d'importance sur le plan social, que ce soit dans le domaine de la politique ou de la finance, de l'industrie, de l'agriculture, de la charité ou de l'enseignement. La propagande est l'organe exécutif du gouvernement invisible. »

La question de la propagande est bien évidemment toujours d'actualité. Elle s'exerce aujourd'hui à travers les médias de masse (télévision, presse écrite, Internet, cinéma, radio, etc.), la culture ou encore le « marketing politique » sous sa forme la plus extrême.

Le « marketing politique »

Le marketing politique est une stratégie de communication qui transpose dans le domaine politique des techniques d'études commerciales : il s'agit pour l'homme politique (« produit ») de correspondre et de répondre aux aspirations des électeurs (« marché »). Dans ce but, des spécialistes (conseillers en image, publicitaires) analysent (et corrigent éventuellement) son image de marque et déterminent le message qui « fera mouche » auprès du « client ».

Les « mécanismes » de la propagande

Depuis toujours, la guerre a eu recours à la propagande, mais c'est donc au XX^e siècle que cette dernière connaît son plein développement. Comme nous l'avons vu, après la Première Guerre mondiale, des hommes comme Edward Bernays vont exploiter les techniques de propagande quand d'autres, comme Lord Arthur Ponsonby, vont s'attacher à les dénoncer. Dans *Falsehood in Wartime* (1928) ou *Les faussaires à l'œuvre en temps de guerre* (traduction française, 1941), cet aristocrate anglais, socialiste et pacifiste, résume les méthodes utilisées par les propagandistes durant la guerre en recensant et en décrivant les mensonges de cette dernière. À proprement parler, l'ouvrage de Ponsonby ne fournit pas une explication de la propagande de guerre, mais décrit bel et bien ses mécanismes essentiels. Ces mécanismes, l'historienne belge Anne Morelli² les a synthétisés en 10 « principes », 10 « commandements » sur lesquels nous basons ce chapitre. Est-il une nouvelle fois nécessaire de préciser que ces mécanismes ont largement été utilisés depuis et qu'ils le sont toujours ?

² MORELLI Anne, *Principes élémentaires de propagande de guerre. Utilisables en cas de guerre froide, chaude ou tiède...*, Bruxelles, Labor, 2006.

Lord Arthur Ponsonby (1871 – 1946)

Né en 1871 dans une famille de l'aristocratie anglaise (son père est le secrétaire particulier de la reine Victoria), le baron Arthur Ponsonby représente le Parti libéral avant de rejoindre les Travailleurs (à la Chambre des Communes puis des Lords). Durant sa carrière, il occupera également les postes de sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères et de ministre des Transports. Opposé à l'entrée en guerre du Royaume-Uni, il participe à la fondation, en 1914, de l'*Union of Democratic Control* (UDC). Ce groupe de pression, opposé aux positions militaristes du gouvernement, entend exercer une forme de surveillance de la politique extérieure du Royaume-Uni. Pendant et après la guerre, et ce malgré les nombreuses poursuites et pressions exercées contre ses membres, l'UDC publie des textes contre la propagande gouvernementale. En 1928, Ponsonby publie *Falsehood in Wartime* dans lequel il livre ses réflexions sur la propagande utilisée lors de la Première Guerre mondiale. S'il ne nie pas les atrocités, les massacres commis durant le conflit, il s'attache à démembrer les mensonges véhiculés afin d'indigner, horrifier, effrayer les populations et, au final, les pousser à s'engager. En effet, le Royaume-Uni est un cas particulier : le service militaire n'y étant pas obligatoire, la propagande a dû mettre les bouchées doubles pour s'assurer un nombre suffisant de volontaires.

Principe n° 1 : nous ne voulons pas la guerre

La guerre est rarement populaire auprès des populations ! Il est donc préférable, pour un homme d'État, de passer pour un fervent défenseur de la concorde entre les peuples. Ponsonby remarque dès lors que, quel que soit leur pays, les hommes d'État affirment toujours leur amour de la paix avant de déclarer la guerre. Par exemple, en 1914, le gouvernement français mobilise les troupes tout en assurant que c'est bien là le meilleur moyen d'éviter la guerre et de préserver la paix.



Discours du chancelier allemand au Reichstag (19 août 1915)

« Nous n'avons pas désiré la guerre. Depuis la fondation de l'empire, chaque année de paix nous apporta un gain : c'était dans la paix que nous prospérons. »

Mais si tous sont épris de paix, si personne ne veut la guerre, comment en arrive-t-elle à éclater ? On trouve très rapidement la réponse à cette question dans le second principe : face à l'agression de l'autre, placés en état de légitime défense, les gouvernants sont « forcés » de réagir.

Carte postale allemande représentant l'Empereur, « Devant Dieu et devant l'Histoire, j'ai la conscience tranquille : je n'ai pas voulu la guerre »

Principe n° 2 : l'adversaire est seul responsable de la guerre

Il y a là un paradoxe que relève Ponsonby : chaque camp assure avoir été obligé de déclarer la guerre à l'autre et c'est toujours cet autre qui est présenté comme l'agresseur.

Par exemple, le 1^{er} août 1914, lorsque la mobilisation est décidée simultanément en Russie et en France, le gouvernement français sait très bien que cela va pousser l'Allemagne à déclarer la guerre. Néanmoins, la mobilisation a bien lieu et, « comme prévu », la déclaration de guerre la suit. Le chef du gouvernement français affirme alors (le 4 août) que si la France est en guerre, c'est à sa très grande surprise et uniquement à cause de l'agression allemande. Évidemment, il se garde bien de dire le moindre mot des accords conclus avec la Russie.

Extraits d'articles de presse et de déclarations politiques

« Tout ce que nous aurons pu faire pour l'éviter au monde [la guerre], nous l'aurons fait. [...] Mais si elle vient, nous la saluerons avec une immense espérance. »

Le Matin, 1^{er} août 1914

« Cette guerre, nous ne l'avons pas voulue. Mais puisqu'on nous l'impose, de quel cœur nous allons la faire. »

Le Temps, 3 août 1914

« Les nouvelles [la déclaration de guerre] ne sont guère surprenantes, car une longue série de faits tend à montrer que l'Allemagne a délibérément provoqué la crise qui plane maintenant sur l'Europe. »

The Times, 5 août 1914

« L'Allemagne et l'Autriche ont seules voulu cette guerre. »

The Times, 6 août 1914

« Et sur qui repose cette responsabilité ? Une puissance, et une puissance seulement, et cette puissance est l'Allemagne. »

ASQUITH H.H., 4 septembre 1914

À l'agressivité de l'adversaire, il faut ajouter la trahison. En effet, l'ennemi est supposé ne jamais respecter les traités préalablement établis qu'il considère comme des « chiffons de papier ». En fait, les traités sont toujours écrits à l'encre indélébile pour ceux qui y trouvent leur intérêt et sont toujours des « chiffons de papier » pour ceux qui n'y en trouvent plus aucun !

La violation de la neutralité belge illustre parfaitement cet état de fait. L'Allemagne viole-t-elle la convention de neutralité de la Belgique en 1914 ? Oui. La France et le Royaume-Uni sont-ils dans le même temps soulagés que l'ennemi leur fournisse « le » prétexte pour rentrer en guerre selon le principe de la riposte à l'agression ? Oui. Et pendant que la France accuse publiquement l'Allemagne de trahison, dénonçant fermement l'invasion de la Belgique, elle se garde bien de mettre en avant que, dès 1911, un rapport militaire remis à son ministre de la Guerre lui conseille de consacrer la plus grande partie des forces à une offensive en Belgique. De la même manière, le Royaume-Uni, drapé dans son indignation, tait les accords qui existent depuis 1911 entre lui et l'état-major belge : en cas de guerre avec l'Allemagne, un débarquement préventif est prévu en Flandre.

Extrait de déclaration politique

« Les obligations conventionnelles de la Grande-Bretagne envers ce petit pays [Belgique] nous ont menés à la guerre. »

LLOYD GEORGE D., 5 janvier 1918

Proclamation de l'armée allemande à la population belge

AU PEUPLE BELGE

C'est à mon plus grand regret que les troupes allemandes se voient forcées de franchir la frontière de Belgique. Elles agissent sous la contrainte d'une nécessité inévitable. La neutralité de la Belgique ayant été violée par des officiers français qui, sous un déguisement, ont traversé le territoire belge en automobile pour pénétrer en Allemagne.

BELGES !

C'est à mon plus grand désir qu'il y ait encore moyen d'éviter un combat entre les deux peuples qui étaient amis jusqu'à présent, jadis même alliés. Souvenez-vous des glorieux jours de Waterloo où c'étaient les armes allemandes qui ont contribué à fonder et à établir l'indépendance et la prospérité de votre Patrie.

Mais il nous faut le chemin libre. Des destructions de ponts, de tunnels, de voies ferrées, devront être regardées comme des actes hostiles.

BELGES !

Vous avez à choisir ! J'espère que l'armée allemande de la Meuse ne sera pas contrainte de vous combattre. Un chemin libre pour attaquer, c'est tout ce que nous désirons.

Je donne des garanties formelles à la population belge qu'elle n'aura rien à souffrir des horreurs de la guerre, que nous payerons en or-monnaie les vivres qu'il faudra prendre au pays, que nos soldats se montreront les meilleurs amis d'un peuple pour lequel nous éprouvons la plus haute estime, la plus grande sympathie.

C'est de votre sagesse et d'un patriotisme bien compris qu'il dépend d'éviter à votre pays les horreurs de la guerre.

Le Général Commandant en Chef l'Armée de la Meuse.

Von EMMICH

Principe n° 3 : l'ennemi a le visage du diable

Quand bien même il s'agit d'un ennemi, il est difficile d'amener un peuple à en haïr un autre dans son ensemble. Les propagandistes agissent donc efficacement en donnant un visage à cet ennemi et en concentrant toutes les rancœurs sur le chef. Présenté comme incapable, diabolisé par tous les moyens, le leader ennemi devient alors une espèce d'épouvantail qui cache la population qu'il mène. Cette méthode empêche bien évidemment le citoyen lambda de reconnaître d'éventuels semblables parmi cette population.

Extrait d'un article de presse

« Guillaume l'aliéné ne fera trembler ni l'Angleterre, ni l'Europe civilisée, ni l'Asie, bien que la cathédrale de Reims ait été détruite sur son ordre. Ce premier acte du chef barbare ne fera que resserrer nos rangs, pour que nous nous débarrassions d'un fléau dont le monde civilisé n'a jamais vu l'équivalent. Le fou est en train d'empiler le bois pour son propre bûcher. Le monstre ne saurait nous inspirer de la terreur ; nous serrons les dents, sachant bien que, quand même nous devrions mourir jusqu'au dernier, le Judas moderne et son infernale engeance seront balayés. [...] Notre grande Angleterre versera volontiers son sang pour débarrasser la civilisation d'un monarque criminel et d'une cour criminelle, qui ont réussi à transformer un peuple docile en une horde de sauvages. [...] "Pour le Kaiser, la corde" ; le fusiller serait lui accorder la mort honorable du soldat. La seule absolution pour ce criminel, c'est la potence. »

Sir W.B. RICHMOND, *Daily Mail*, 22 septembre 1914



Carte postale représentant l'empereur « L'armée allemande – Le mauvais génie, l'empereur »



Carte postale de Pierre Châtillon



Carte postale allemande évoquant la Triple Entente « Cela doit arriver : "l'entente boiteuse" », 1914



Carte postale, « Comment le bouchon de Liège a empêché Guillaume de prendre le et la Champagne »

Principe n° 4 : nous défendons une noble cause

Généralement, la guerre a pour mobile un désir de domination géopolitique qui s'accompagne la plupart du temps de motivations économiques.

Déclaration du président Wilson

« Y a-t-il un homme ou une femme, que dis-je, y a-t-il un enfant qui ne sache que la semence de la guerre dans le monde moderne est la rivalité industrielle et commerciale ? Cette guerre était une guerre industrielle et commerciale. »

WILSON W., 5 septembre 1919

Bien entendu, il est impossible pour les dirigeants d'avouer ces raisons à la population qui risquerait alors de refuser de tuer ou de mourir pour ça. Ponsonby remarque d'ailleurs que, durant la Première Guerre mondiale, les textes officiels prennent un soin tout particulier à ne jamais les évoquer. Cherchant à tout prix le consentement populaire nécessaire à toute guerre moderne, la propagande préfère « logiquement » mettre en avant des mobiles plus vertueux, honorables, des idéaux moraux, des principes afin de faire entrer les gens « en croisade ».

La propagande recourt alors abondamment à des symboles d'unité, de cohésion nationale. La fibre patriotique de chacun est travaillée jusqu'à ce que tous se sentent appartenir à une communauté du peuple, supérieure à l'ennemi.

Extrait du *Times* du 5 août 1914

« Nous nous engageons dans une guerre qui nous est imposée en tant que défenseurs du faible et champions des libertés d'Europe. »



Affiche austro-hongroise « Souscrivez au 6^e emprunt de guerre », 1917



Affiche de recrutement anglaise « La Grande-Bretagne a besoin de vous immédiatement », 1915



Carte postale illustrant la résistance belge « Vous ne passerez pas — S.M. Albert 1er, Roi des Belges »

Principe n° 5 : seul l'ennemi commet des atrocités délibérées

Les récits des atrocités commises par l'ennemi font partie intégrante de la propagande de guerre. Bien évidemment, assassinats, viols, vols, destructions, incendies et autres pillages arrivent durant les guerres, mais ce qui caractérise la propagande, c'est de faire croire que ces faits sont propres à l'ennemi : lui seul est le « monstre », le « sauvage », le « barbare », quand nous sommes au service de la population, fût-elle adverse. Durant la Première Guerre mondiale, les deux camps vont exploiter cette image. Dans les chapitres suivants, nous reviendrons plus largement sur les atrocités allemandes réellement commises en Belgique ou « inventées », mais néanmoins utilisées par la propagande.



Carte postale allemande « Un «barbare» allemand. Un homme de troupe partage sa soupe de midi avec un enfant français affamé. » Sur certaines cartes allemandes, le mot « barbare » est repris pour mieux le ridiculiser (les Allemands entendent montrer qu'ils ne sont donc pas les barbares sanguinaires, destructeurs, coupeurs de mains et violents présentés par les Alliés). Cette carte postale s'inspire vraisemblablement d'une photographie prise en France en octobre 1914 et reproduite dans l'*Illustrierte Zeitung* du 19 novembre 1914 en illustration d'un article intitulé *Die deutschen «Barbaren»* (Les «Barbares» allemands)



Carte postale allemande « Les barbares allemands. Après tout ce sang innocent versé, tout sentiment de vengeance est loin de son esprit, son cœur est si bon »



Évidemment, cette propagande allemande est immédiatement caricaturée par la propagande alliée (ici, un exemple de carte postale française)



Affiche de recrutement américaine « Détruisez cette brute enragée. Engagez-vous dans l'armée américaine », 1917-18



Affiche anglaise « Croix rouge ou croix de fer ? Blessé et prisonnier, notre soldat réclame de l'eau. La «sœur» allemande la verse sur le sol devant ses yeux. Pas une femme en Grande-Bretagne ne le ferait. Pas une femme en Grande-Bretagne ne l'oubliera »

Principe n° 6 : l'ennemi utilise des armes non autorisées

Ce sixième principe s'inscrit dans le même schéma que le précédent : non seulement nous ne commettons pas d'atrocités, mais nous respectons les « règles du jeu » alors que l'ennemi, lui, s'empresse de les enfreindre.

Dans une guerre, si la victoire peut être influencée par la stratégie ou encore le courage, c'est bien souvent surtout de la supériorité technologique de l'armement qu'elle dépend. Aussi, celui des deux camps qui se bat en état d'infériorité technologique est-il tenté de claironner qu'il est déloyal d'utiliser cette nouvelle arme. Le raisonnement est le même en ce qui concerne l'attaque par surprise : elle est tour à tour stratégie de génie ou lâcheté abjecte selon qu'elle est pratiquée par notre camp ou par l'ennemi.

Par exemple, durant la Première Guerre mondiale, chaque camp accuse l'autre d'avoir été le premier à employer les gaz asphyxiants. Pendant tout le conflit, les gaz restent le symbole par excellence de l'arme « malhonnête », de la guerre inhumaine. Au passage, on pourra se demander si toutes les autres armes étaient, elles, plus « humaines » et voir dans cette polémique une illustration parfaite de ce sixième principe de propagande de guerre : si les Alliés ont tant protesté contre l'emploi des gaz, c'est surtout parce que l'ennemi les a devancés dans leur maîtrise ! En effet, chaque camp menait des recherches identiques et on peut gager que l'indignation n'aurait pas été aussi virulente si les Alliés avaient été les premiers à atteindre leur but. Cette indignation (somme toute très hypocrite) aurait alors certainement simplement... changé de camp.

Un autre exemple est à trouver dans l'emploi des sous-marins durant le conflit. Là aussi, c'est l'Allemagne qui excelle quand les Alliés sont à la traîne. En toute « logique », le sous-marin est alors également considéré comme une « arme malhonnête ». La propagande ne manque d'ailleurs pas de s'emparer largement du torpillage du *Lusitania* pour le rappeler.

Le torpillage du *Lusitania*

Paquebot britannique, le *Lusitania* est torpillé par un sous-marin allemand le 7 mai 1915, au large de l'Irlande. Au moment de l'attaque, le bateau se trouve dans une zone qui vient d'être déclarée « zone de guerre » par les Allemands et le commandement est informé de la présence d'un sous-marin allemand. Le naufrage coûte la vie à environ 1 200 civils, dont des Américains, et le *Lusitania* est immédiatement présenté par la presse alliée (surtout américaine) comme un vaisseau « neutre », victime de la barbarie allemande. La propagande américaine fait alors son œuvre : tracts, conférences, affiches incitent à la guerre et appellent à « venger le *Lusitania* ». Les Allemands, inquiets de voir les États-Unis rejoindre les Alliés, se justifient en prétendant que le navire transportait des armes. L'affirmation est bien évidemment niée farouchement et pourtant... Les Allemands ont raison, mais ce n'est qu'en 1972 que des archives britanniques montrent que le *Lusitania* convoyait bien un chargement secret de munitions et qu'il était armé. Les civils, « bouclier humain », avaient donc servi d'alibi au transport de cet arsenal. Quoi qu'il en soit, cette attaque largement récupérée par la propagande contribue à faire basculer l'opinion américaine en faveur de la guerre.

Affiche de recrutement anglaise, « Meurtre de sang-froid ! Souvenez-vous du couronnement de l'infamie allemande. Le torpillage du *Lusitania* avec des centaines de femmes et d'enfants. Les Allemands ont sans raison mis à sac des villes et des lieux saints. Les Allemands ont assassiné des milliers de civils innocents. Les Allemands ont jeté du vitriol et de l'essence en feu sur les troupes alliées. Les Allemands ont tué nos pêcheurs et abandonné les naufragés à la noyade. Les Allemands ont infligé d'épouvantables tortures par gaz toxiques à nos braves soldats à Ypres. Les Allemands ont empoisonné des puits en Afrique du Sud. Les Allemands ont maltraité les prisonniers britanniques. Les Allemands ont assassiné nos blessés. Ces crimes contre Dieu et l'Homme sont commis pour tenter [d'attiser votre] peur de ces barbares allemands. L'endroit idéal pour donner votre réponse est le bureau de recrutement le plus proche. Engagez-vous aujourd'hui », 1915



Affiche de recrutement anglaise de B. Partridge, « Brandissez l'épée de la justice ». Ici, la Justice personnifiée invite les Anglais à venger les morts du *Lusitania* que l'on voit sombrer à l'arrière-plan

Principe n° 7 : l'ennemi subit bien plus de pertes que nous

Un des buts de toute propagande de guerre est de réussir à saper le moral de l'ennemi tout en préservant celui de ses propres troupes.



Tract allié lancé par ballon sur les lignes allemandes, « Le premier million »

Afin de conserver ce moral intact et d'augmenter le courage des soldats, la propagande insiste souvent sur le fait que « la victoire est proche ». Et c'est justement bien cette victoire qui est une des clés de l'adhésion aussi bien des troupes que des populations.

En effet, le plus souvent, l'homme préfère adhérer à des causes victorieuses. Dès lors, si les résultats sont mauvais, la propagande s'évertue à minimiser les pertes et à exagérer celles de l'ennemi. On ne parle pas de ses morts.

Par contre, on exploite ceux de l'adversaire et, ainsi, le moral des soldats et l'adhésion de la population au combat sont conservés. Selon qu'on se trouve dans un camp ou dans un autre, une même bataille peut même se transformer en victoire pour les deux ennemis.

C'est le cas de la bataille de Verdun qui est présentée aux Allemands comme un succès qui leur a rapporté énormément en matériel de guerre et en prisonniers. Mais, dans le même temps, les Français s'enorgueillissent de leur merveilleuse résistance.

Extrait d'un *Petit Larousse* de l'entre-deux-guerres

« En 1916, durant dix mois, les Français y repoussèrent toutes les attaques des Allemands qu'ils décimèrent et leur résistance au cours des batailles défensives et offensives de Verdun émerveilla l'univers. »

À l'optimisme militaire, la propagande ajoute l'optimisme économique. Jamais on ne parlera de ce que coûte la guerre en vies ou en argent, avant, pendant ou après (dépenses militaires, pensions, coût de la reconstruction, etc.). On mettra plutôt l'accent sur les bénéfices futurs qu'elle engendrera, une fois la paix retrouvée : dynamisme, prospérité, remboursements dus par l'adversaire, etc.

Principe n° 8 : les artistes et intellectuels nous soutiennent

Une autre des bases de la propagande est l'émotion. Durant la Première Guerre mondiale, les organes de propagande vont recourir aux artistes (poètes, écrivains, musiciens, etc.) et aux intellectuels afin de la susciter dans l'opinion publique.

Le Manifeste des 93 (*Appel des intellectuels allemands aux nations civilisées*)

Daté d'octobre 1914, le *Manifeste des 93* (*Aufruf an die Kulturwelt*) est signé par 93 intellectuels allemands (scientifiques, artistes, médecins, prix Nobel, etc.) et entend réagir aux accusations d'atrocités portées contre l'Allemagne.

NOTES ET ACTUALITÉS

I. — L'APPEL DES INTELLECTUELS ALLEMANDS
AUX NATIONS CIVILISÉES (1).

En qualité de représentants de la science et de l'art allemands, nous soussignés protestons solennellement devant le monde civilisé contre les mensonges et les calomnies dont nos ennemis tentent de salir la juste et bonne cause de l'Allemagne dans la terrible lutte qui nous a été imposée et qui ne menace rien de moins que notre existence. La marche des événements s'est chargée de réfuter cette propagande mensongère, qui n'annonçait que des défaites allemandes. Mais on n'en travaille qu'avec plus d'ardeur à dénaturer la vérité et à nous rendre odieux. C'est contre ces machinations que nous protestons à haute voix : et cette voix est la voix de la vérité.

Il n'est pas vrai que l'Allemagne ait provoqué cette guerre. Ni le peuple ni le gouvernement, ni l'empereur allemands ne l'ont voulue. Jusqu'au dernier moment, jusqu'aux limites du possible, l'Allemagne a lutté pour le maintien de la paix. Le monde entier n'a qu'à juger d'après les preuves que lui fournissent les documents authentiques. Maintes fois, pendant son règne de vingt-six ans, Guillaume II a sauvegardé la paix, fait que maintes fois nos ennemis mêmes ont reconnu. Ils oublient que cet empereur, qu'ils osent comparer à Attila, a été pendant de longues années l'objet de leurs railleries provoquées par son amour inébranlable de la paix. Ce n'est qu'au moment où il fut menacé d'abord et attaqué ensuite par trois grandes puissances en embuscade, que notre peuple s'est levé comme un seul homme.

Il n'est pas vrai que nous ayons violé criminellement la neutralité de la Belgique. Nous avons la preuve irrécusable que la France et l'Angleterre, sûres de la connivence de la Belgique, étaient résolues à violer elles-mêmes cette neutralité. De la part de notre patrie, c'eût été commettre un suicide que de ne pas prendre les devants.

Il n'est pas vrai que nos soldats aient porté atteinte à la vie ou aux biens d'un seul citoyen belge sans y avoir été forcés par la rude nécessité d'une défense légitime. Car, en dépit de nos avertissements, la population n'a cessé de tirer traitreusement sur nos troupes, a mutilé des blessés et a égorgé des médecins dans l'exercice de leur profession charitable. On ne saurait commettre d'infamie plus grande que de passer sous silence les atrocités de ces assassins et d'imputer à crime aux Allemands la juste punition qu'ils se sont vus forcés d'infliger à des bandits.

Il n'est pas vrai que nos troupes aient brutalement détruit Louvain. Perfidement assaillies dans leurs cantonnements par une population en fureur, elles ont dû, bien à contre-cœur, user de représailles et canonner une partie de la ville. La plus grande partie de Louvain est restée intacte. Le célèbre hôtel de ville est entièrement conservé : au péril de leurs vies, nos soldats l'ont protégé contre les flammes. — Si, dans cette guerre terrible, des œuvres d'art ont été détruites ou l'étaient

(1) Nous publions cet appel à titre documentaire. C'est le triste plaidoyer de 93 célébrités allemandes pour justifier la conduite de leur Nation dans la guerre actuelle. Nous donnons plus loin quelques réponses venant de différents Pays.

un jour, voilà ce que tout Allemand déplorera certainement. Tout en contestant d'être inférieurs à aucune autre nation dans notre amour de l'art, nous refusons énergiquement d'acheter la conservation d'une œuvre d'art au prix d'une défaite de nos armes.

Il n'est pas vrai que nous fassions la guerre au mépris du droit des gens. Nos soldats ne commettent ni actes d'indiscipline, ni cruautés. En revanche, dans l'est de de notre patrie, la terre boit le sang des femmes et des enfants massacrés par les hordes russes, et sur les champs de bataille de l'Oise, les projectiles dum-dum de nos adversaires déchirent les poitrines de nos braves soldats. Ceux qui s'allient aux Russes et aux Serbes, et qui ne craignent pas d'exciter des Mongols et des nègres contre la race blanche, offrant ainsi au monde civilisé le spectacle le plus honteux qu'on puisse imaginer, sont certainement les derniers qui aient le droit de prétendre au rôle de défenseurs de la civilisation européenne.

Il n'est pas vrai que la lutte contre ce qu'on appelle notre militarisme ne soit pas dirigée contre notre culture, comme le prétendent nos hypocrites ennemis. Sans notre militarisme, notre civilisation serait anéantie depuis longtemps. C'est pour la protéger que ce militarisme est né dans notre pays, exposé comme nul autre à des invasions qui se sont renouvelées de siècle en siècle. L'armée allemande et le peuple allemand ne font qu'un. C'est dans ce sentiment d'union que fraternisent aujourd'hui des millions d'habitants sans distinction de culture, de classe, ni de parti.

Le mensonge est l'arme empoisonnée que nous ne pouvons arracher des mains de nos ennemis. Nous ne pouvons que déclarer à haute voix devant le monde entier qu'ils rendent faux témoignage contre nous. A vous qui nous connaissez et qui avez été, comme nous, les gardiens des biens les plus précieux de l'humanité, nous crions :

Croyez-nous ! Croyez que dans cette lutte nous irons jusqu'au bout en peuple civilisé, en peuple auquel l'héritage d'un Goethe, d'un Beethoven et d'un Kant est aussi sacré que son sol et son foyer. Nous vous en répondons sur notre nom et sur notre honneur.

Ont signé : Adolf von Baeyer, Excellence, professeur de chimie à Munich. — Professeur Peter Behrens, à Berlin. — Emil von Behring, Excellence, professeur de médecine à Marbourg. — Wilhelm von Bode, Excellence, directeur général des musées royaux de Berlin. — Alois Brandl, professeur, président de la société Shakespeare, à Berlin. — Lujo Brentano, professeur d'économie nationale à Munich. — Professeur Justus Brinkmann, directeur du musée de Hambourg. — Johann-Ernst Conrad, professeur d'économie nationale à Halle. — Franz von Defregger, à Munich. — Richard Dehmel, à Hambourg. — Adolf Deissmann, professeur de théologie protestante à Berlin. — Professeur Friedrich Wilhelm Dörpfeld, à Berlin. — Friedrich von Duhn, professeur d'archéologie à Heidelberg. — Professeur Paul Ehrlich, Excellence, à Francfort-sur-le-Mein. — Albert Ehrhard, professeur de théologie catholique à Strasbourg. — Carl Engler, Excellence, professeur de chimie à Carlsruhe. — Gerhart Esser, professeur de théologie catholique à Bonn. — Rudolf Eucken, professeur de philosophie à Iéna. — Herbert Eulenberg, à Kaiserswerth. — Heinrich Finke, professeur d'histoire à Fribourg. — Emil Fischer, Excellence, professeur de chimie à Berlin. — Wilhelm Förster, professeur d'astronomie à Berlin. — Ludwig Fulda, à Berlin. —

Extraits de « Ceux de Liège », poème d'Émile Verhaeren (1916)

CEUX DE LIÈGE

Dût la guerre mortelle et sacrilège
Broyer notre pays de combats en combats,
Jamais, sous le soleil, une âme n'oubliera
Ceux qui sont morts pour le monde, là-bas,
À Liège.
Ainsi qu'une montagne
Qui marcherait et laisserait tomber par chocs
Ses blocs,
Sur les villes et les campagnes,
S'avavançait la pesante et féroce Allemagne.
Oh tragique moment !
Les gens fuyaient vers l'inconnu, éperdument
Seuls, ceux de Liège résistèrent
À ce sinistre écroulement
D'hommes et d'armes sur la terre.
[...]
Que jamais troupe de guerre
Ne fut plus ferme et plus terrible sur la terre.
La ville entière s'exaltait
De vivre sous la foudre ;
L'héroïsme s'y respirait,
Comme la poudre ;
Le cœur humain s'y composait
D'une neuve substance
Et le prodige y grandissait
Chaque existence :
Tout s'y passait dans l'ordre intense et surhumain
Ô vous, les hommes de demain,
Dût la guerre mortelle et sacrilège
Même nous écraser dans un dernier combat,
Jamais, sous le soleil, une âme n'oubliera,
Ceux qui sont morts pour le monde, là-bas
À Liège.

Principe n° 9 : notre cause a un caractère sacré

La propagande va également insister sur le caractère sacré de la cause qu'il faut donc défendre par tous les moyens. On entendra le terme « sacré » soit au sens large, soit au sens littéral du terme.

Ainsi, au sens large, la propagande mettra l'accent sur le caractère sacré de certaines valeurs : il s'agit alors de défendre la démocratie, la liberté, la civilisation contre la tyrannie, la barbarie.

Par ailleurs, au sens littéral, la cause peut aussi être sacrée, car « soutenue » par Dieu. Elle prend alors des allures de croisade, de lutte contre les « forces du mal ».



Carte postale allemande, « En lutte pour le droit et la liberté »



Affiche française de Charles Fouqueray, « Le Cardinal Mercier protège la Belgique », 1916

Le cardinal Mercier (1851-1926)

Dans chaque camp, la hiérarchie catholique apporte son soutien aux combattants. Ainsi, en Belgique, peut-on citer l'exemple du cardinal Mercier, figure marquante de la résistance que l'on retrouve sur bon nombre d'affiches ou de cartes postales de propagande. S'opposant publiquement aux excès de l'occupation allemande (notamment aux saisies alimentaires), il publie des lettres pastorales au ton patriotique par lesquelles il enjoint la population à résister : « [Le brave soldat belge] qui donne consciemment sa vie pour défendre l'honneur de sa patrie et venger la justice violée voit sa vaillance militaire couronnée par le Christ, et la mort, chrétiennement acceptée, assure au soldat le salut de son âme » (*Patriotisme et Endurance*, lettre pastorale de 1914). Son attitude de défi face à l'occupant lui vaudra une grande popularité parmi les Belges, mais aussi l'animosité du pape Benoît XV qui le juge trop violemment « antiallemand ».

Principe n° 10 : Ceux qui mettent en doute la propagande sont soit des traîtres, soit des victimes des mensonges adverses

Mettre en doute la propagande n'est pas toléré. Cela révèle « au mieux » un manque de patriotisme, « au pire » un acte de trahison. Dans les deux cas, le « coupable » s'expose à l'indignation, voire à une répression parfois féroce. En Grande-Bretagne, par exemple, l'*Union of Democratic Control* (fondée, pour rappel, en 1914 par Ponsonby, Angell, Morel, Trevelyan et MacDonald) est étroitement surveillée par Scotland Yard. Ses activités sont systématiquement contrecarrées et plusieurs de ses membres seront même accusés de trahison dans la presse (Morel, MacDonald, etc.), voire emprisonnés (Morel).

« [Le 10 août 1914, Ramsay] MacDonald assista à une réunion avec [...] Norman Angell, E. D. Morel, Charles Trevelyan et Arthur Ponsonby. Ils décidèrent, d'après les mots de MacDonald, « de former un comité afin d'exprimer nos points de vue ». [Ils le nommèrent] Union of Democratic Control.

[...] [L'UDC] apparut rapidement comme la plus importante de toutes les organisations antiguerre de Grande-Bretagne et regroupa 300 000 membres dans les quelques mois qui suivirent.

Ramsay MacDonald fut d'abord attaqué par des journaux à cause de son opposition à la Première Guerre mondiale. Le 1^{er} octobre 1914, *The Times* publia un article intitulé [...] « Aider l'ennemi », dans lequel il était écrit qu'« aucun agent rémunéré de l'Allemagne ne l'avait mieux servi » que MacDonald. [Le même jour,] le journal présenta également un article [dans lequel l'auteur affirmait ce qui suit] : « nous pouvons être fiers, à juste titre, de la tolérance que nous affichons d'ordinaire à l'égard de la liberté d'expression, même la plus extrême [...]. Le cas de M. MacDonald est très différent [...]. En temps de guerre [...] M. MacDonald a cherché à ternir la réputation de son pays en chargeant ouvertement [...] les ministres qui sont ses représentants élus, et il a aidé l'État ennemi [...]. Un tel acte [ne peut être ni toléré ni] ignoré par le gouvernement britannique ou le peuple britannique.

[...] Dans le *John Bull Magazine*, Horatio Bottomley déclara que Ramsay MacDonald [...] était le chef d'une « campagne proallemande ». Le 19 juin 1915, la revue affirma que MacDonald était un traître et que [l'on exigeait] « son procès devant une cour martiale, sa condamnation pour avoir aidé et encouragé des ennemis du Roi. [Que pour ces raisons, il devait être] conduit à la Tour et fusillé à l'aube. »³

³ Traduction d'après SIMKIN John, « Ramsay MacDonald », in *Spartacus Educational*, [en ligne], <http://www.spartacus.schoolnet.co.uk/PRmacdonald.htm#source> (Page consultée le 18/06/2014)



Dessin de Louis Raemackers, « Le crime – Enfin ! », 1914

Présenter complètement un thème aussi vaste que celui de la Belgique face à la propagande dans un dossier pédagogique paraît relever de la gageure. Il est dès lors bien évident que les pages suivantes n'ont d'autre prétention que de fournir une ébauche du sujet qui pourra être enrichie par la lecture de plusieurs ouvrages de référence.

Comme nous l'avons vu, la propagande connaît un développement sans précédent durant la Première Guerre mondiale. Considérant qu'elle est indispensable au « bon déroulement » du conflit, tous les États se dotent dès lors d'organes gouvernementaux chargés de la mettre en place. La Belgique ne fait évidemment pas exception, même si sa propagande se révèle particulière à plus d'un titre.

En effet, la Belgique, comme d'autres, va connaître les tranchées, les massacres, les déportations de civils et les destructions lors de l'invasion, la misère, les réquisitions et les pillages. Ces événements, comme l'ultimatum allemand (2 août 1914) et la violation de la neutralité (4 août 1914), vont susciter l'indignation populaire et être utilisés par la propagande belge.

Mais la particularité du « cas » belge réside principalement dans le fait qu'il est très vite et très largement récupéré, instrumentalisé par les propagandes alliées afin d'appuyer leurs propres intérêts. Ainsi naît l'image de la « Poor Little Belgium » (surtout exploitée au Royaume-Uni et aux États-Unis), ce statut de Belgique martyre dans lequel les autorités belges se retrouvent rapidement enfermées. Dès 1916, on assiste alors à la mise en place d'une propagande parallèle qui tente de lutter contre cette image de victime, dont l'élaboration avait pour le moins échappé aux autorités. L'accent est dès lors mis sur la bravoure du peuple, de l'armée et sur la figure emblématique du Roi. Cependant, malgré ces efforts, notre pays ne réussit pas vraiment à briser cette image de « pauvre petite Belgique », dépendant de l'assistance de ses alliés.

Les « atrocités » allemandes⁴



Ruines de la ville de Visé en 1915

Le 4 août 1914, la neutralité belge est violée et les troupes allemandes marchent sur Liège. Le dernier fort de la ville tombe le 16 août et, après la prise des forts de Namur (24 août), l'armée belge se replie sur Anvers. Octobre voit la ville céder et l'armée se replier une nouvelle fois derrière l'Yser, où la progression allemande est finalement arrêtée avec l'aide des Alliés.

Durant cette période, les troupes ennemies détruisent nombre de villes, massacrant quelque 5 500 civils (hommes, femmes et enfants) au passage.



Dessin de Louis Raemackers évoquant les exécutions d'otages



Dessin de Louis Raemackers évoquant les pillages



Dessin de Louis Raemackers évoquant les massacres de civils

⁴ Pour plus de détails sur ce sujet, voir notamment HORNE John et KRAMER Alan, 1914 : les atrocités allemandes. La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique, Paris, Tallandier, 2011 (collection Texto).

Extrait de l'ouvrage de Pierre Nothomb *Les barbares en Belgique* (1915)

« Le lendemain [5 août], la victorieuse résistance de Liège exalta la Belgique entière. Jamais elle n'avait vu ses soldats à l'œuvre. Tout de suite, ses soldats s'étaient révélés des héros. Rien ne les avait préparés à la guerre, sinon cet élan sacré qui nous emportait tous. L'Allemagne, qui n'avait cru qu'à une démonstration de notre part, l'Allemagne s'étonna sans comprendre. Nous comprenions. Autour des marchands de journaux qui, le soir du premier assaut, jetaient leurs feuilles à la foule, je vis des vieillards et des enfants pleurer de joie. Dans les rues, on se serrait les mains sans se connaître, sans mot dire. Mais, hélas ! En même temps que ce premier bruit exaltant de victoire nous en arrivaient d'autres qui nous révoltaient d'horreur. La flamme qui rougissait le ciel à nos frontières de l'Est n'était pas seulement celle des canons, c'était celle des incendies. Le sang qui fumait n'était pas seulement celui de la bataille, c'était celui du massacre. Le grand cri que l'on entendait n'était pas seulement le hurra de nos troupes enthousiastes, c'était le déchirant appel des blessés mutilés, des prisonniers torturés, des femmes qu'on violait, des villages qu'on assassinait ! Le général von Emmich, dès ses premiers pas sur notre sol, avait annoncé par cent affiches que les Allemands éprouvaient pour le peuple belge "la plus haute estime et la plus grande sympathie". On vit tout de suite ce que valent l'estime, la sympathie et l'hypocrisie des Barbares ! »

Les historiens J. Horne et A. Kramer font mention de plusieurs exemples d'exactions commises en Province de Liège.

Les atrocités allemandes en Province de Liège (1914) Incidents ayant causé la mort de 10 civils ou plus

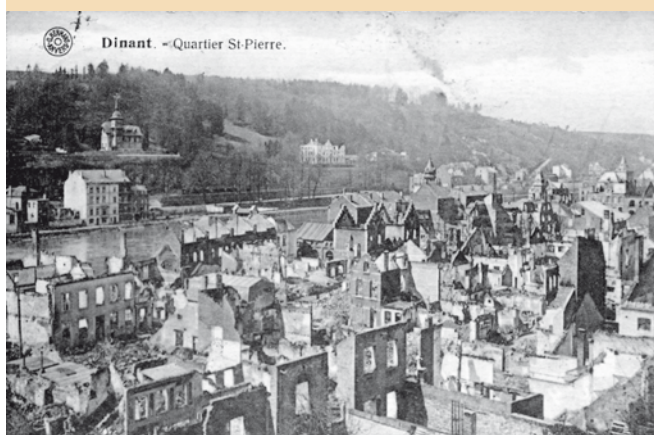
Date clé	Lieu	Civils tués	Bâtiments détruits	Lien aux combats	Panique	Boucliers humain	Déportations
05-08	Berneau	10	80		X		
05-08	Micheroux	11	24	X	X		
05-08	Poulseur	13	25	X	X	X	
05-08	Soumagne	118	101	X		X	
06-08	Battice	33	147	X	X		
06-08	Blegny-Trembleur	19	46	X			
06-08	Esneux	20	25		X		
06-08	Hermée	11	149	X			
06-08	Sprimont	40	60	X			
06-08	Magnée	17	14	X			
06-08	Olne-St-Hadelin	64	46	X	X	X	
06-08	Retinne	40	18	X	X	X	
06-08	Romsée	27	14	X	X	X	
06-08	Warsage	14	25		X		
07-08	Herstal	27	10	X			
07-08	Lixhe	11	9				
07-08	Louveigné	28	77				
08-08	Baelen	16	8		X		
08-08	Francorchamps	14	25	X	X		
08-08	Herve	38	300				
08-08	Melen	108	60	X			
14-08	Barchon	32	110		X		
15-08	Wandre	31	15				
16-08	Visé	23	600		X		X
18-08	Haccourt	16	80		X		
18-08	Heure-le-Romain	28	83		X		
20-08	Liège	67	42		X		X

Nous citerons tout d'abord le cas de Berneau. Dans la nuit du 5 août, des soldats allemands paniqués y tuent 11 des leurs. Des civils sont accusés et 10 d'entre eux sont exécutés (dont 5 enfants). Le même jour, à Soumagne, 118 personnes perdent la vie. Parmi elles, plus de 50 hommes sont abattus dans un champ devant les femmes et les enfants et achevés à la baïonnette. D'après les témoignages, c'est la résistance du fort de Fléron qui a irrité les Allemands et provoqué le massacre. Le lendemain, à Blegny-Trembleur, toute la population, accusée de transmettre des signaux au fort de Barchon, est rassemblée dans l'église. Des religieuses, présentes afin de soigner les blessés, témoignent de la méfiance des soldats allemands qui pensent qu'en Belgique, on empoisonne, on achève les

blessés. Finalement, l'église est incendiée et 19 personnes sont exécutées. Un peu plus tard dans la journée, c'est au tour de Battice de compter 33 victimes de plus. Le 6 août toujours, à Hermée, des maisons sont brûlées et 11 civils sont exécutés, car des soldats prétendent qu'on leur a tiré dessus. Le même jour, à Warsage, 14 otages sont passés par les armes et un vieil homme est attaché à la roue d'une charrette, parce qu'il est soupçonné d'arracher les yeux et de couper les oreilles des Allemands. Sur les journées des 6 et 8 août, Melen est pillée et incendiée. Le nombre total de victimes s'élève à 108 personnes (dont des femmes et des jeunes filles). Les 7 et 8 août, la bataille qui a lieu dans les rues de Herstal voit la mort de 27 civils : les sources allemandes affirment que la population a résisté. C'est avec Liège que nous terminons ce rapide survol des agressions allemandes dans la province : dans la ville, les habitants effrayés ont eu connaissance des conséquences de la résistance, la rendant hautement improbable. Tous craignent la « barbarie » allemande. Néanmoins, le 20 août, des soldats allemands déclenchent une série d'incidents sous le prétexte que des civils auraient tiré. Le bilan du 20 août fait état de 67 morts (dont 17 fusillés sur la place de l'Université, future place du 20-Août) et de près de 40 maisons et monuments pillés et incendiés. En dehors de la province, comment ne pas au moins citer les massacres d'Andenne (20 août, 262 morts), Tamines (22 août, 383 morts) ou encore Dinant (23 août, 674 morts) ?

Le massacre de Dinant : témoignage postérieur et inédit d'une survivante

Gilberte Bailly a 12 ans lors du massacre. Plus tard, elle épousera Jean d'Otreppe dont la vie pendant la guerre est évoquée dans le chapitre « La vie quotidienne sur le front belge ».



« 23 août 1914 : tournant de ma vie, fin de mon enfance ; une enfance heureuse, paisible, faite de petits plaisirs tout simples qu'on ne comprend plus aujourd'hui [...]. J'aimais beaucoup mon père [...]. Aussi, sa disparition fut-elle pour moi une catastrophe. Parlons de ce terrible 23 août, présent à ma mémoire comme aux premiers jours.

Depuis 5 heures du matin, le canon tonne. On se bat d'une rive à l'autre. Mon père nous conseille de nous vêtir assez chaudement, car dit-il, on ne sait ce qui peut arriver [...]. Tandis qu'on se bat, nous escaladons le mur du jardin pour passer chez nos amis [...]. Nous sommes là depuis environ ½ heure quand la rue est envahie par des hordes de soldats allemands qui hurlent, brisent les vitres et hachent les portes. Ils s'engouffrent (sic) dans les maisons et fusils prêts à tirer, font sortir tous les habitants. Nous nous

retrouvons bientôt tous au milieu de la rue entre 2 colonnes de soldats, baïonnette au canon. On nous oblige à mettre les bras en l'air, on nous fouille [...]. Enfin, on peut baisser les bras et l'on nous fait avancer vers le Rivage.

Mais au bout de la rue, tout comme maintenant, il n'y a plus de maisons pour faire écran. Les Allemands nous obligent à avancer ; les balles crépitent, des gens tombent, d'autres sont blessés. Nous agissons des mouchoirs et les Français de l'autre rive comprennent qu'ils ont en face d'eux des civils et ils cessent de tirer. Les Allemands nous font faire demi-tour et tel un troupeau, toujours entre 2 rangs de soldats, on nous dirige vers la prison. Ils ouvrent la grande porte [...] et tout le troupeau se précipite à l'intérieur de la prison pour échouer dans la chapelle. C'est là que nous resterons enfermés jusqu'à la nuit tombante. On s'assied par terre ; tout le monde est terrorisé ; on se tait et l'on attend [...] ; quelques seaux servent aux besoins des prisonniers. Au-dehors, les rafales des mitrailleuses crépitent sans arrêt et arrive pour moi l'heure fatidique.

Un officier pénètre dans la chapelle ; il tient un papier dans la main. Il appelle : Bailly Félix. Mon père se présente. Il est blême. « Vous avez porté les armes », dit l'officier et il le tire hors de la chapelle. Nous ne l'avons plus revu. Par certains témoins, nous avons appris plus tard que mon père avait été amené dans la cour de la prison [...] et là, d'une balle dans la nuque [...] abattu et laissé dans un angle de la cour. Ce papier que tenait en main l'officier était un diplôme de tir portant le nom de mon père [...]. [Dans la chapelle], nous attendons en vain le retour de mon père [...]. Et tout le monde prie, tandis qu'au-dehors, les balles crépitent davantage encore. Ce sont tous les hommes du quartier St Nicolas que l'on fusille [...].

Enfin, un calme relatif règne. Il est environ 7 heures du soir. On nous [...] regroupe dans la rue. Toute la ville brûle [...]. Un officier donne l'ordre de crier « vive l'Allemagne, vive l'empereur ». La terreur est si grande que l'on entend répéter : « vive l'Allemagne, vive l'empereur » [...]. Nous passons entre les maisons qui flambent ; la chaleur est intense. Cette fois, la bataille a cessé [...]. On fait avancer les femmes et les enfants, on retient les hommes [...]. Nous nous sauvons [...] [et] nous gagnons les bois [...] ; nous resterons tapis là [...].

3 longs jours et 3 longues nuits passèrent [...]. Avec précaution, on se décide à redescendre vers [la ville et sur la route] une cousine [...] nous apprend [...] qu'il n'y a pour ainsi dire plus d'hommes en ville [...]. Nous décidons sur-le-champ de regagner la ville, dans l'espoir [...] d'avoir des nouvelles de mon père. Notre quartier a été épargné. Les Allemands occupent nos maisons ; il y a beaucoup de dégâts [...]. Nous arrivons devant la prison. Le directeur (un ami de mon père) qui a pu rester chez lui, sa femme étant allemande, vient à notre rencontre et c'est lui qui nous apprend [la nouvelle] [...]. C'est ainsi que j'apprends que tout ce qui m'était le plus cher m'avait été enlevé. »

Comme nous pouvons le constater, les récits de massacres, pillages, viols, destructions et autres horreurs abondent. Pourtant, lorsque le général von Emmich entre en Belgique le 4 août, il publie une déclaration affirmant que les Belges ne sont pas considérés comme des ennemis et il leur demande de ne pas le forcer à les combattre en commettant des actes de sabotage. Par ailleurs, le lendemain, le ministère de l'Intérieur demande à la population civile de ne pas résister et de déposer les armes : en bref, elle doit rester calme et laisser à l'armée le soin de faire la guerre. Cet appel ayant été apparemment largement suivi sur l'ensemble du territoire, comment en est-on arrivé là ?

Nombre d'historiens, comme J. Horne et A. Kramer, s'accordent pour dire que la légende des « francs-tireurs » (combattants n'appartenant pas à l'armée régulière) fournit une réponse partielle à cette question. Pour comprendre ce mythe du franc-tireur et son impact sur le comportement des troupes allemandes, il faut remonter à la guerre franco-prussienne de 1870 : durant ce conflit, la guérilla menée par des bandes de francs-tireurs français donne bien du fil à retordre à l'armée prussienne. Le souvenir de cette « nation en armes », « illégitime », reste très vivace au sein de l'armée allemande : dans la mémoire collective, le franc-tireur est donc l'ennemi sournois, lâche, criminel et invisible qui frappe dans le noir, massacre le soldat dans son sommeil ou le surprend dans une embuscade. Pour le soldat allemand, il est donc le traître, l'assassin.



Francs-tireurs belges, d'après une carte postale allemande

De la France à la Belgique, il n'y a qu'un pas. En 1914, l'armée allemande, imprégnée de ces souvenirs, envahit le pays avec la crainte de rencontrer le même type de résistance. Plusieurs témoignages nous montrent que, dès le début, les troupes allemandes prévoient une résistance civile qu'elles jugent illégitime et contraire aux règles de la guerre. Dès les premiers jours, des récits d'« atrocités belges » ne tardent pas à se répandre sur le front : « les francs-tireurs sont là », « on mutile », « on empoisonne ».

« Atrocités belges »

Témoignage de Mokveld, correspondant du journal hollandais *De Tijd*, en août 1914.

« La folie furieuse [responsable de l'illusion collective des francs-tireurs] s'est aussi intensifiée considérablement par les accusations d'horribles mutilations commises sur des soldats allemands par des Belges, dont on dit qu'ils ont coupé le nez, les oreilles, les parties génitales, etc. de leurs ennemis. Ces rumeurs sont si persistantes qu'on finit par croire, dans les pays neutres, que ces choses se sont produites fréquemment. »

Chaque homme devient donc un franc-tireur potentiel, chaque femme, chaque enfant devient donc une menace. Autrement dit, tout civil représente alors un danger. Ces nouvelles, relayées par la presse allemande, ne font qu'amplifier la peur de mener une guerre en terre ennemie. À cela, il faut ajouter le profond ressentiment éprouvé par les soldats face à la résistance militaire inattendue qu'ils rencontrent et qu'ils estiment injustifiée. Tous ces facteurs vont se fondre pour donner très vite naissance, au sein de l'armée allemande, à une vision diabolisée d'un peuple belge poussé à prendre les armes par son gouvernement et son roi. À partir de ce moment, chaque tir, chaque phénomène inexplicable sera attribué aux francs-tireurs et toute exaction commise à l'encontre de la population sera considérée comme un acte de défense légitime.

La peur du franc-tireur

Témoignage de Mokveld, correspondant du journal hollandais *De Tijd*, en août 1914.

« Ces histoires [de résistance civile] émanent des officiers et pénètrent dans le corps de troupe. Puis les hommes deviennent à la fois effrayés et en colère contre les Belges, qu'ils injurient et maudissent. Ceci rend également les soldats terriblement effrayés par les francs-tireurs, et j'ai remarqué de nombreuses fois que certains sons forts [...] faisaient se jeter à terre une troupe entière de soldats, lever leurs fusils, et se cacher à cause d'une "frousse bleue". Un simple bruit les fait jurer, se mettre en colère et parler de rien de moins que d'incendier des maisons. »

« Francs-tireurs » (témoignage allemand)

Le franc-tireur est invisible, sans visage. Il est donc à la fois inhumain, mais aussi potentiellement chaque visage (même bienveillant) rencontré en route. Ce contraste, faisant partie intégrante du mythe, est exprimé ici dans le témoignage d'un membre de la colonne d'assaut de Liège (août 1914).

« Voici la meilleure ! Nous allions nous reposer lorsqu'on nous a tiré dessus depuis toutes les maisons [...]. Tous les hommes du village ont été arrêtés. Puis [...] l'endroit a été livré aux flammes. Je peux vous le dire [ce n'est pas facile] quand on doit éprouver quelque chose comme cela – traverser le village en flammes et simplement abattre tout le monde. Mais les gens n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes, parce que pendant le jour ils sont accueillants et la nuit ils nous tirent dessus. »

Il paraît clair qu'une large frange de l'armée allemande croit sincèrement en l'existence de francs-tireurs dès le début de l'invasion et que l'anxiété et la peur (parfois accentuées par la fatigue et l'alcool) jouent un rôle important dans les massacres et autres atrocités commis.

« Francs-tireurs » à Leffe (témoignage allemand)

Le 23 août 1914, une compagnie allemande est envoyée pour « purger Leffe des francs-tireurs ». Le caporal Franz Stiebing décrit l'action.

« Nous avons progressé maison par maison, sous un feu venant pratiquement de chaque bâtiment, et nous avons arrêté les hommes, qui portaient presque tous des armes. Ils étaient sommairement exécutés dans la rue. Seuls les enfants de moins de 15 ans, les vieillards et les femmes étaient épargnés. Pendant cela, on nous tirait des collines voisines à 150 ou 200 mètres. Je n'ai pas vu si quelqu'un de mon bataillon a été tué ou blessé dans ce combat de rue [cette phrase sera supprimée dans le Livre blanc. cf. infra]. Mais j'ai vu les corps d'au moins 180 francs-tireurs – seuls les francs-tireurs étaient exécutés – dans les rues. Près d'une scierie, j'ai vu 30 ou 35 autres corps. On m'a dit plus tard que les francs-tireurs s'étaient rassemblés en masse dans la scierie. »

Néanmoins, il semble tout aussi important d'insister sur le fait que, même si elles ne sont pas toujours préméditées, ces violences réelles à l'égard de civils innocents sont causées en grande partie par une légende, une illusion collective et qu'il n'y a pas eu de « guerre populaire » en Belgique⁵.

« Francs-tireurs » à Dinant

Témoignage allemand postérieur du soldat Paul Reime concernant le massacre de Dinant (1927).

« En tremblant, ils se soumettent à leur sort et s'attendent apparemment à être tués par nos baïonnettes. Mais nous faisons un effort pour les rassurer. Le capitaine d'Elsa [...] leur assure en français qu'ils n'ont rien à craindre. Il est pitoyable de voir que [leurs] tourments se transforment en une sorte de paroxysme, lorsque les gens (femmes, enfants, vieillards) se jettent à nos pieds et essayent d'embrasser nos mains, pleurant et riant [...]. Ce qui suit se produit avec la rapidité et l'inexorabilité d'une catastrophe : les gens ont été repoussés plus haut sur la route. À la vue des compagnies qui ont fait halte, ils sont saisis par la peur. On les fouille, sans rien trouver de suspect ; ils doivent être emmenés à l'arrière des lignes, mais – les pauvres gens ! – ce n'est pas ce qui arrive. Un tir de mitrailleuse depuis la rive opposée provoque la plus épouvantable confusion. Le bruit des tirs fait écho des centaines de fois en heurtant la falaise. Qui n'a pas entendu le « tac tac » initial venant de là-bas croit que le bruit vient d'une embuscade. Tout d'un coup, le mot « francs-tireurs » est crié sauvagement. Les hommes se tournent vers la falaise, pointent leurs fusils et commencent une fusillade insensée. Le feu cesse seulement graduellement avec l'ordre de « cessez-le-feu ! ». Pendant ce temps-là, je ne quitte pas les gens des yeux. Ils frissonnent quand ils entendent le mot « franc-tireur ». Mais est-ce que cela prouve leur mauvaise conscience ? Est-ce que ce n'est pas plutôt le pressentiment de la vengeance qui va les détruire ? [...] [Le major Schlick ordonne l'exécution. Le capitaine d'Elsa tente sans succès de l'en empêcher. Nous commençons à traverser la rivière en bateau]. Je me retourne pour regarder ; une vision horrible ! Un bloc d'êtres humains se tordant, tremblant, tombant... Les cris des femmes et des enfants... La seconde salve... Une convulsion de corps sur le sol dans un désordre sauvage. Je vois des gens encore vivants qui rampent derrière les morts, et je me retourne... »



Dessin de Georges Scott, « Leur façon de faire la guerre », 1914

Dès août 1914, ces « représailles légitimes » contre les « atrocités belges » vont incarner l'extrême inverse pour les opinions belge, française et britannique, à savoir la « terreur » allemande.

Le terme d'« atrocités allemandes » est alors fréquemment employé pour accuser non seulement l'armée, mais même le peuple allemand dans son ensemble. Très vite, les récits, les témoignages vont se répandre, notamment via la presse des trois pays, amplifiant ainsi la peur et provoquant l'exode de civils vers la France.



L'exode



Beaucoup, qui ne possèdent qu'un chien comme bête de trait, ont dû abandonner derrière eux tous leurs biens. Phot. Daily Mirror.

⁵ On ne peut pas écarter la possibilité que des civils aient résisté. Il est même pensable qu'une faible résistance, au début de l'invasion, ait contribué à raviver le souvenir des francs-tireurs. Cependant, il n'y a pas eu de levée en masse.

La terreur engendrée par ces récits peut être mise en parallèle avec la peur des francs-tireurs dans l'armée allemande : de la même manière que les troupes allemandes croient à une résistance illégitime, les civils sont convaincus que leurs ennemis mènent délibérément une campagne de terreur. Les témoignages décrivent principalement la peur, le sentiment de vulnérabilité totale, les brutalités, la violation de l'intimité, de la propriété, des espaces symboliques (églises, écoles, etc.)... Mais deux thèmes vont jouer un rôle plus particulier dans la construction des « atrocités allemandes » par l'opinion alliée : les viols et les mutilations.

Tout d'abord, un lien peut être établi entre la pratique des viols et la légende des francs-tireurs. En effet, accusées de mutiler ou d'empoisonner les soldats, les femmes « méritent » d'être punies et humiliées. Le viol, acte inhumain, devient alors un acte « justifié ».

Extrait du journal *Le Soir* du 11 août 1914

« En revenant sur mes pas, j'ai vu des tableaux d'une horreur inconcevable. On [les Allemands] s'est conduit comme des barbares dans les villages environnant Visé. Dans une ferme, tous les habitants ont été massacrés, sauf une jeune fille, et le chien de la maison gardant les cadavres en poussant des hurlements lugubres. Quant à la jeune fille, elle errait à travers les vergers devenue folle. Dieu sait après quelles tortures morales et physiques. »

Témoignage de viol

Déposition du soldat belge Verbiest (corroborée par celle du soldat Vervynckt) à la première commission belge (8 octobre 1914) après leur visite à Aarschot en septembre.

« Plus de 20 d'entre elles [les femmes d'Aarschot] nous ont dit que les Allemands avaient pénétré dans les maisons, enfermant leurs maris à l'étage ou bien à l'église ; ils s'emparaient ensuite des femmes, les forçant à coucher avec eux, et cela pendant plusieurs jours de suite ; certaines femmes ont été forcées de cohabiter avec les soldats allemands pendant plus de 15 jours. Une jeune fille de 16 ans a raconté en pleurant devant toute notre compagnie que 18 Allemands l'avaient violée et que tous les jours, ils l'avaient reprise. »

En ce qui concerne les mutilations, nous évoquerons surtout ici le mythe des « mains coupées ». À partir de l'exode de 1914, on commence à recueillir des récits de plus en plus nombreux mettant en scène des enfants aux mains coupées par les Allemands. Une variante fait état de femmes aux mains coupées afin de leur voler leurs bagues. La trame du témoignage est bien souvent la même : un enfant aux poignets bandés (ou la main trouvée dans la poche d'un Allemand), victime silencieuse dépendant du témoignage d'un adulte, absence de témoins directs des faits, précision sordide des détails afin d'ajouter à la « véracité » des faits, etc. Inventés, ces récits vont proliférer et les « mains coupées » vont devenir un mythe clé pour les Alliés par la charge émotive qu'elles véhiculent.



Carte postale de Poulbot « Et les môme boches ils embrassent leur père ?? »



Carte postale de O'gene, « Leurs trophé (sic) de guerre », France, octobre 1914

Ainsi, l'analyse des récits d'« atrocités » montre-t-elle bien souvent le décalage existant entre la perception des témoins des deux camps et la réalité des faits. Rencontre entre réalité et subjectivité collective, ces accusations diverses traduisent la peur ressentie tant par les civils que par les soldats face à la guerre. Utilisées sciemment par la propagande, certaines d'entre elles (« francs-tireurs », « mains coupées », etc.) deviendront de véritables légendes qu'elle n'aura plus qu'à amplifier.



Carte postale française de Pierre Châtillon, « Laissez venir à moi les petits enfants »

Les enquêtes et les rapports officiels

Comme nous venons de le voir, « atrocités allemandes » et « guerre de francs-tireurs » sont des thèmes qui vont largement être diffusés, dans les pays alliés comme en Allemagne. Pommes de discorde, ils vont alors faire l'objet d'enquêtes officielles mutuelles : la commission belge, qui accompagnera le gouvernement au Havre, publie plusieurs rapports entre août 1914 et octobre 1915. À cette époque, l'ampleur des « atrocités allemandes » commises en Belgique est connue et le service d'information du gouvernement belge (Bureau documentaire belge ou BDB, créé en février 1915 au Havre) avance le chiffre plus ou moins exact de 6 000 morts. En France, le premier rapport paraît en juin 1915 sous la forme d'une brochure de 45 pages qui sera traduite et largement diffusée sous sa forme abrégée. Le document impressionne l'opinion publique britannique, déjà informée des premiers rapports belges qui ont été publiés dans la presse. On sait à quel point le cas belge est, à l'époque, un élément clé de la justification de l'entrée en guerre du Royaume-Uni. Aussi, n'est-il pas étonnant de le voir lancer sa propre enquête sur les *outrages qui auraient été commis par les troupes allemandes*, dirigée par le vicomte James Bryce. Le rapport du « comité Bryce », plus connu sous le nom de « Rapport Bryce » est publié en mai 1915, traduit en plus de 30 langues et largement répandu par les services de propagande, notamment aux États-Unis. Par la suite, il sera critiqué et accusé d'avoir contribué à la propagande exagérée sur les « atrocités allemandes ». Quant aux Allemands, ils ne commencent à enquêter qu'à partir du moment où ils sont accusés d'atrocités. En mai 1915, leur rapport, le *Livre blanc*⁶, affirme que l'armée allemande a été la victime d'atrocités belges et d'une guerre de francs-tireurs. La réponse du gouvernement belge, dernière bataille dans cette guerre des rapports, prend la forme du *Livre gris*. Publié en avril 1916, il réfute le *Livre blanc* sur plus de 500 pages.

La « Poor Little Belgium »⁷ face à son image

Dès les premiers jours du conflit, l'attention internationale se focalise sur la Belgique. En effet, la violation de la neutralité belge par l'Allemagne représente une véritable aubaine pour les Anglais et les Français qui s'emparent de l'événement et se posent en défenseurs du droit et de la parole donnée. Leur propagande fait endosser aux Allemands le rôle des uniques responsables d'une guerre rapidement et commodément résumée : il s'agit de défendre le droit, la justice face à un ennemi abject, barbare et brutal qui n'hésite pas, comme nous venons de le voir, à commettre des atrocités et à massacrer des civils.

Ainsi que nous l'avons expliqué précédemment, le thème des « atrocités allemandes » est important pour l'opinion britannique, car il justifie *a posteriori* l'entrée en guerre du pays et permet d'intensifier la mobilisation de volontaires⁸. Dès les premiers jours du conflit, la Belgique devient donc l'instrument majeur de la propagande anglaise qui abreuve alors l'opinion publique de ces récits et popularise l'image d'une Belgique martyre, victime de la « barbarie » des troupes allemandes : la « Poor Little Belgium » est née.



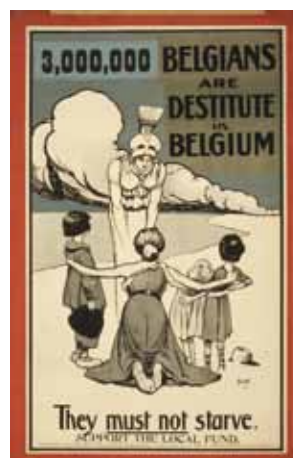
Dessin de Louis Raemaekers évoquant les enfants de Belgique, 1914



Affiche française, « En Belgique les Belges ont faim. Tombola artistique », 1915



Affiche anglaise, « Souvenez-vous de la Belgique. Engagez-vous aujourd'hui », 1914



Affiche anglaise, « Trois millions de Belges sont sans ressources en Belgique. Ils ne doivent pas mourir de faim », 1915

Aux États-Unis, cette image va jouer un rôle très important sur l'opinion publique et créer une brèche dans l'isolationnisme américain. Les « atrocités allemandes » sont tout de suite largement diffusées aux États-Unis par la propagande anglaise : pour les Anglais, la « Poor Little Belgium » présente l'avantage d'ajouter une dimension morale à un conflit qui paraît fort lointain aux Américains. La propagande anglaise, jouant la carte de l'émotion, ne se prive donc pas d'utiliser le cas belge pour influencer les médias américains. En mai 1915, elle profite de l'émoi causé par le torpillage du *Lusitania* pour remettre le cas belge une nouvelle fois sur le devant de la scène américaine : cinq jours après le naufrage, la publication du « rapport Bryce » sur les atrocités allemandes scandalise le pays, imprimant encore un peu plus dans l'opinion publique l'image d'un peuple allemand inhumain et brutal.

⁶ À l'époque, on nomme les publications diplomatiques des gouvernements en temps de guerre en fonction de la couleur de leur couverture.

⁷ « Pauvre petite Belgique »

⁸ Pour rappel, le corps expéditionnaire britannique ne se compose à la base que d'environ 70 000 hommes et le service militaire n'est pas obligatoire avant mai 1916. C'est l'engagement volontaire qui le fait monter à 1,3 million de soldats en 1915.

La Belgique doit également sa place centrale dans l'actualité américaine à la *Commission for Relief in Belgium*. Dès 1914, cet organisme met en place ses propres organes de propagande (campagnes de presse, diffusions de brochures, tracts, affiches...) et lance des appels en faveur des enfants belges (nourriture, vêtements...). En représentant des villages en ruines, des enfants affamés, apeurés ou désespérés, la CRB contribue elle aussi à installer durablement une image stéréotypée de la Belgique et de ses habitants dans l'opinion américaine.



Affiche américaine, « Bienvenue, noble Belgique », 1917



Affiche américaine, « Souvenez-vous de la Belgique. Achetez des bons [d'État]. Quatrième emprunt pour la liberté », 1918

Au début, le gouvernement belge va utiliser cette image sans véritablement en mesurer les dangers : dénonçant les atrocités, des ténors de la politique (Henry Carton de Wiart, Paul Hymans, Émile Vandervelde, Jules Destrée, etc.) plaident la cause belge, se complaisant dans le rôle de la victime innocente.



Affiche belge de Josef Nuytens, « Ne m'oubliez pas. Aidez à sauver les bébés belges », 1917

Les inquiétudes belges

De retour d'une mission économique aux États-Unis entre 1915 et 1916, Aloys van de Vyvere, ministre des Finances, décrit l'opinion américaine envers la Belgique dans un rapport.

« La Belgique jouit d'une affection particulière ; on la met à part. Deux sentiments dominant : l'admiration, d'abord, pour la loyauté et la constance de la nation. Le Roi les symbolise aux yeux des Américains [...]. Une grande pitié, d'autre part, pour les malheurs du pays et la conviction que l'Amérique a sauvé tout ce qui reste de population belge.

Ce dernier sentiment fait que la plupart des Américains ont quelque peine à concevoir qu'un Belge puisse avoir autre chose en vue que de solliciter leurs aumônes. Les comités fondés pour recueillir les dons en nature et en argent, pour la population du pays envahi, pour nos soldats, pour nos hôpitaux, les tournées de collectes faites continuellement pour toute sorte d'objets ; la littérature empreinte de l'exagération américaine répandue à foison par l'office de publicité de la Commission for Relief in Belgium et que ses rédacteurs appellent eux-mêmes plaisamment « sob documents »⁹ ; la campagne poursuivie méthodiquement pour faire connaître au monde les atrocités allemandes ; tout cela a certainement contribué à rendre les Allemands odieux à la majeure partie de l'opinion ; tout cela nous vaut une amitié attendrie et protectrice ; mais, en même temps, l'idée de nous considérer comme une nation riche et solvable, comme un débiteur sûr, comme un dépositaire de tout repos, comme un cocontractant possible [...] est devenue très étrangère à l'ensemble du public.

« Poor Belgium » ! Telle est l'exclamation naturelle, inévitable qui résume l'attitude générale.

Les circonstances certifient assurément cette attitude dans une certaine mesure. Mais elle repose cependant, en partie, sur un réel malentendu, sur une conception absolument fautive des faits. Il n'est pas rare qu'on s'aperçoive, au bout de quelques minutes de conversation, que l'interlocuteur — qui peut être un homme intelligent et cultivé — se figure que la Belgique entière n'est plus qu'un monceau de ruines, qu'une construction intacte y est une chose rare, que tous les meubles de quelque valeur ont été volés partout, et que littéralement les Belges n'ont plus ni abri, ni vêtements, ni nourriture, ni ressources d'aucune espèce, sauf ce que leur envoie la charité américaine. Beaucoup de personnes conçoivent la Belgique entière sous la forme où leur sont apparues au cinéma les ruines de Tamines, de Louvain, de Dinant ou d'Ypres, et tous les Belges sous l'aspect des fuyards en haillons qu'ils ont vus défiler en bandes interminables sur l'écran, au milieu de la lueur et de la fumée des incendies.

De même, l'armée belge se compose pour eux de quelques poignées de héros en guenilles, sans souliers, sans bas, sans chemise et sans nourriture, avec, comme réserves, des blessés et des malades sans ambulances. »

⁹ « Documents larmoyants »

Dès 1916, l'Office de la Propagande Belge (OPB) s'inquiète des conséquences négatives potentielles du mythe de la « Poor Little Belgium » : quel poids auraient les victimes belges en cas de négociations de paix ? Comment se faire encore entendre à côté des morts de Verdun ou de la Somme ? L'OPB décide alors de changer de stratégie et d'imposer une nouvelle vision de la Belgique ; celle, notamment, d'un peuple courageux, uni autour de son armée et de son roi, d'un pays acteur de la guerre, sur lequel il faudra compter une fois la guerre terminée. Malheureusement, il est trop tard et malgré les efforts des propagandistes, se débarrasser des clichés victimaires se révèle presque impossible : la Belgique garde son costume de victime outragée par la brute allemande.

La légende d'Albert I^{er}

Nous clôturerons néanmoins ce chapitre avec ce dernier thème de propagande : celui d'Albert I^{er} et de sa légende. Le 4 août 1914, Albert I^{er} est celui qui dit non à l'invasisseur allemand. En rejetant l'ultimatum, il est porté aux nues et immédiatement chargé de représenter la nation dans sa résistance.



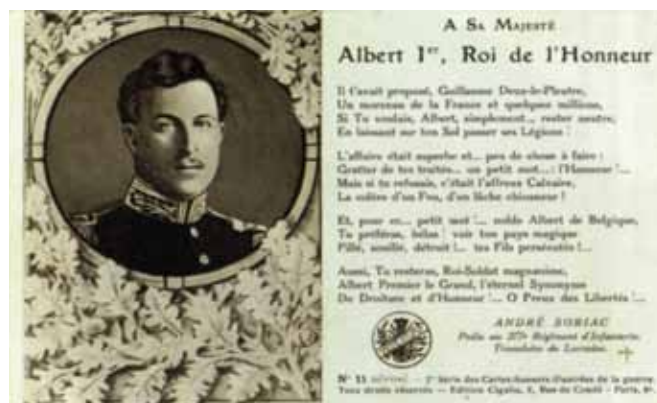
Carte postale, « Le courage belge résistant au colosse germanique »

Véritable héros, figure mythique, il incarne le peuple belge. Durant toute la guerre, ce culte de la personnalité connaît un vif succès (pièces à son effigie, cartes postales, timbres, etc.) et est efficacement utilisé par les propagandes belge et alliées, notamment britannique.



Caricature de Bernard Partridge

Pour eux, le Roi incarne d'abord le droit et la justice (King's Albert Book, 1914).



Carte postale, « À Sa Majesté Albert Ier, Roi de l'Honneur »

Pour les Belges, il incarne la résistance, le courage, la force de la nation et l'accent est particulièrement mis sur ces aspects lorsque, comme nous l'avons vu, les propagandistes tentent de débarrasser le pays de l'image de victime qu'il traîne comme un boulet.



Carte postale, « Détaillez bien ce portrait »



« Le roi Albert au front de l'armée »



Carte postale, « David et Goliath ». C'est un exemple de carte postale clandestine ayant circulé en Belgique occupée. La production en petites quantités et la diffusion discrète de ces cartes attestent de l'acte de résistance qu'elles représentaient

Mais Albert I^{er}, l'homme, où le situer par rapport à cette légende bien établie ?

Tout d'abord, modeste, on sait qu'il n'aimait pas ce fameux titre de « Roi-Chevalier ».

Fervent défenseur de la neutralité belge, il se considère comme investi d'une mission non seulement envers son peuple (sauvegarder l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire), mais aussi envers les signataires du Traité de Vienne de 1815 (il s'agit ici de maintenir l'équilibre européen).

Ainsi, lorsqu'il rejette l'ultimatum allemand, il estime que la Belgique agit comme doit le faire un pays neutre. Un pays neutre qui fait appel à ses garants pour sa défense, mais qui, en aucun cas, en ce qui concerne le Roi, ne les considère comme des alliés : le Royaume-Uni a sa confiance quand la France ne lui inspire que méfiance.

Jusque fin juillet 1918, il croit peu en une victoire alliée et il s'oppose à l'engagement de l'armée dans les grandes opérations menées par l'Entente. Adoptant une stratégie défensive, il épargne ainsi la vie de ses soldats. Partisan d'une paix de compromis, il prend secrètement contact avec son beau-frère, un comte allemand, à Berne pour tenter de connaître les intentions allemandes. Dans le même temps, il pousse le Royaume-Uni à négocier la paix.

Ce n'est qu'en septembre 1918, quand la victoire alliée ne fait plus de doute, que le roi accepte finalement de rejoindre le commandement unique interallié. Après en avoir si longtemps douté, il retire ainsi tous les avantages de la victoire.

Toujours, il s'est opposé à l'exploitation des « atrocités allemandes » par la propagande belge. Il pense en effet préférable de ne pas accabler l'Allemagne afin de ne pas mettre en péril des relations futures (notamment économiques). Finalement, la légende a créé un saint quand la recherche historique a trouvé un homme guidé par ce qu'il considère être l'intérêt de la nation.

Dix-neuf ans après son indépendance et seulement neuf ans après qu'ait été imprimé en Angleterre le premier timbre-poste de l'histoire, la Belgique émet le 1^{er} juillet 1849 ses premiers timbres à l'effigie de Léopold I^{er}.

À cette époque, les timbres n'ont pas encore acquis la dimension culturelle qu'on leur connaît aujourd'hui et présentent les portraits du monarque comme sur le côté « face » des pièces de monnaie.



Le monument Mérode

En octobre 1914 sont émis des timbres à surtaxe¹ au profit de la Croix-Rouge. Pour illustrer une de ces séries, le choix d'honorer la mémoire de Frédéric de Mérode n'est certainement pas innocent. Via ce héros de la noblesse princière mort pour la patrie lors de la Révolution de 1830, la Belgique envoie à l'envahisseur allemand un premier message patriotique clair : non seulement la Belgique ne capitulera pas, mais son Roi ira au combat !

Plus tard, en 1915, une autre série de quinze timbres est mise en cours au bureau des postes belges de Sainte-Adresse (Le Havre) où le gouvernement belge s'est installé ; elle représente le Roi, mais aussi des villes martyres telles qu'Anvers, Dinant, Louvain, Furnes et Ypres, sans oublier un timbre consacré aux campagnes antiesclavagistes au Congo. Au même moment, en territoire belge occupé, ce sont des timbres allemands surchargés du mot « Belgen » qui sont utilisés...

En 1919, la Belgique philatélique célèbre la Libération : elle émet d'abord un timbre consacré au Perron liégeois, puis elle honore son « Roi-Chevalier » par la production d'une impressionnante série de quatorze timbres, aujourd'hui devenus mythiques, présentant le roi Albert I^{er}, casqué et portant son uniforme de Chef des Armées.

Ainsi, à l'instar des pièces de monnaie en or, des porcelaines, des boîtes de biscuits ou encore des cartes postales à l'effigie du roi, les émissions de timbres-poste contribuèrent au phénomène d'identification et au culte de la personnalité que le peuple belge vouait à son souverain.



Le Roi Albert casqué



Le Perron de Liège

¹ Un timbre à surtaxe ou timbre de bienfaisance est un timbre-poste dont la valeur faciale est accrue d'un supplément reversé à une œuvre d'entraide.

Les enfants : victimes et instruments de propagande

Sarah Delvin

Avec le déclenchement du conflit, les loisirs et l'enseignement vont constituer les principaux vecteurs d'un discours guerrier propagandiste à destination de l'enfance dans les pays belligérants non occupés.

Les industriels vont commercialiser une série d'objets à caractère militaire : poupées et déguisements d'infirmières et/ou de soldats, canons et avions modélisés, jeux de l'oie à caractère « guerrier », jeux d'adresse... « Jouer à la guerre » devient l'activité principale de bon nombre d'enfants.



Char jouet illustrant la façon dont la guerre s'imisce dans la vie quotidienne des enfants Poupées représentant des soldats belges



Jeu de l'oie «Jusqu'au bout. Nouveau jeu de la guerre de 1914 », 1916

La littérature enfantine (bande dessinée, journaux pour enfants, contes, romans, comptines, coloriages...), souvent à portée patriotique (en particulier en France), participe également à ce discours, intégrant l'enfant dans la guerre.



Extrait de la bande dessinée *Bécassine*



Extrait de l'ouvrage de Charlotte Schaller-Mouillot, *En guerre !*

À titre d'exemple, l'ouvrage illustré et rédigé par Charlotte Schaller-Mouillot, *En guerre !*, illustre parfaitement l'antigermanisme qui pouvait être présent dans ce type d'ouvrage. Un enfant se transforme en « petit soldat » charismatique pour défendre la patrie. Ses sœurs incarnent quant à elles des infirmières dévouées. L'auteur présente à la fois « le jeu de la guerre et la guerre en jeu »¹. Utilisant une rhétorique guerrière et la violence du langage, elle insuffle la haine de l'ennemi, combiné à un patriotisme qui se veut inébranlable.

¹ MESSONIER Laurence-Olivier, « La littérature extrascolaire pendant la Grande Guerre : entre propagande et réalité littéraires », 17 juin 2013, in MISSION DU CENTENAIRE 14-18, Site de la Mission du Centenaire 14-18, [en ligne], <http://centenaire.org/fr/arts/la-litterature-extrascolaire-pendant-la-grande-guerre-entre-propagande-et-creativite-litteraire> [en ligne], (page consultée le 30 janvier 2014).



Extrait de l'ouvrage de Charlotte Schaller-Mouillot, *En guerre !*



Extrait de l'ouvrage de Charlotte Schaller-Mouillot, *En guerre !*

On mobilise et formate également les esprits juvéniles au sein des écoles. Le conflit se trouve au cœur de l'enseignement et les outils pédagogiques, tels les manuels scolaires, sont au service du discours patriotique. Les contenus et méthodes d'apprentissage sont renouvelés. Les exercices en classe, comme les sujets de rédaction, les dictées (« le départ d'un régiment ») ou les fiches de calcul, ont pour thème régulier la guerre pour la défense de la civilisation, l'exaltation patriotique et le ressentiment contre l'ennemi.

Les enfants sont donc mobilisés moralement par l'école, les lectures et les jeux. Ils doivent entretenir un comportement exemplaire, à l'instar des soldats et des infirmières au front. Que ce soit dans les loisirs ou à l'école, l'ennemi est stigmatisé et stéréotypé : l'Allemand, toujours revêtu de son casque à pointe (symbole de l'archaïsme de l'armée impériale) est une brute assoiffée de sang, obsédée par le meurtre et le pillage. A l'inverse, les Allemands représentent les Français comme des adversaires incapables et les Anglais comme des personnages pleutres et perfides. La négation et la haine de l'autre sont entretenues aussi bien dans la sphère privée qu'éducative.

Devenus instruments de propagande, les enfants tiennent également une place prépondérante dans l'illustration de cartes postales. La thématique enfantine s'adresse notamment aux adultes, suggérant aux soldats mobilisés qu'ils se battent et se sacrifient pour la protection et l'avenir de leur progéniture. En France, le thème des « graines de poilus » connaît un immense succès, associant de façon positive insouciance de l'enfance et violence du monde adulte. Entretien la haine de l'ennemi, la carte postale semble ici sous-entendre que l'avenir de la France repose sur les enfants, futurs combattants pour la Patrie. La relève est assurée...



Carte postale, « Graine de Poilu »

La vie quotidienne à Liège pendant la Première Guerre mondiale

Francois Debart Florent Deblecker Sarah Delvin

Ce Liège de l'autre guerre, je le revois avec ses tableaux lamentables et cocasses. Voici l'ère de la « torréaline », du malt, de la saccharine, du « gritz » et de la « céréaline ». L'ère de la pièce en zinc, du mark et du franc belge en papier, du « bon de chômage », de l'heure allemande, de l'heure d'été. L'ère des ramasseurs de mégots, du tabac infumable, composé de feuilles de tilleul et de feuilles de chou. L'ère des camelots qui présentaient sur nos marchés d'ahurissants succédanés lesquels donnent la migraine, la colique et la démangeaison. L'ère du cacao additionné de brique pilée dans la proportion du célèbre pâté d'alouettes (un cheval, une alouette). L'ère du pain de Hollande collant et bizarre, du lard d'Amérique, de la Commission « For Relief in Belgium ». L'ère de la livre de beurre truquée, au milieu de laquelle on trouve une betterave.

REM Georges (pseudonyme de Georges Remy), *Le roman de ma maison*¹

Dès l'annonce de l'ultimatum au mois d'août 1914, le peuple belge est précipité dans une situation économique très complexe. En quelques jours, la confusion s'installe et la vie publique est totalement bouleversée. Le quotidien de la population est rapidement réglementé par une multitude d'affiches allemandes placardées sur les murs des villes et des villages. Les passants peuvent soit y lire le récit des triomphes de l'armée allemande, soit prendre connaissance des ordonnances allemandes, véritable *imbroglio* de règles modifiant radicalement la vie des Belges².

À la confusion de l'invasion succède donc une forme d'ordre, nécessaire pour la mise en place d'une cohabitation forcée et d'une coopération limitée entre population locale et occupant³.

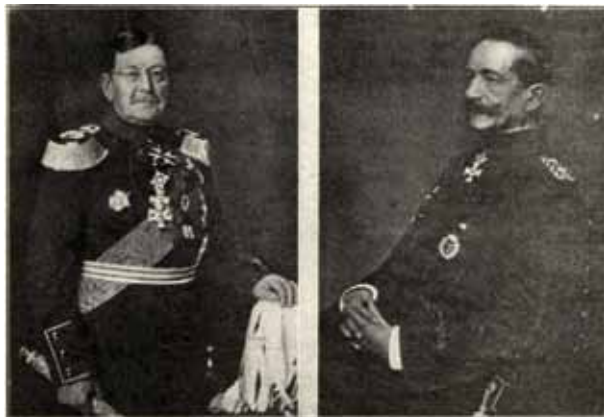
Le chaos administratif et économique sera progressivement remplacé par une organisation faite, selon les termes de l'historien belge Michel Dumoulin, « de contrainte, de bureaucratie et de morgue »⁴.

L'occupation va connaître deux périodes. Jusqu'en 1916, les Allemands imposeront un régime certes rude et autoritaire, mais relativement retenu. À partir d'octobre de la même année, l'occupation se durcit avec les déportations d'ouvriers et de paysans. S'ensuit le terrible hiver de 1916-1917, qui voit l'intensification du pillage du pays.

À partir de novembre 1914 et la stabilisation des opérations militaires, le territoire belge est divisé en trois zones. La première est celle des combats (*Operationsgebiet*), soumise à un régime de guerre. La seconde est la zone des étapes (*Etappengebiet*), proche des champs de bataille et qui recouvre la Flandre occidentale, la majeure partie de la Flandre orientale, le Hainaut occidental et l'extrême sud du Luxembourg. Elle est contrôlée directement par les militaires. Enfin, le gouvernement général occupe le reste de la Belgique (*Okkupationsgebiet*), dont la Province de Liège, où une administration militaire, doublée d'une administration civile, gère le quotidien. À la tête de cette zone d'occupation, on retrouve le général allemand Moritz von Bissing, qui dispose d'un pouvoir pratiquement illimité jusqu'à sa mort en avril 1917, époque à laquelle il est remplacé par le général Ludwig Von Falkenhausen.



Les Allemands place Saint-Lambert, 7 août 1915



Les gouverneurs généraux allemands en Belgique. A droite, Moritz von Bissing ; à gauche, Ludwig Von Falkenhausen

Chaque province dépend d'un gouverneur militaire (à Liège, quatre gouverneurs se succèdent), épaulé par une administration civile provinciale. L'administration belge reste en place, mais l'occupant tente de l'exploiter. Par exemple, les communes et les provinces sont toujours présentes, bien qu'elles soient soumises aux autorités allemandes. La magistrature belge est également maintenue. La police communale est placée sous l'autorité militaire. Le roi, le gouvernement et le Parlement n'ont plus aucune autorité en Belgique.

L'armée allemande est très présente tout au long du conflit, la Belgique étant pour elle une zone de transit. De nombreux soldats cantonnent dans les villes et villages belges et liégeois.

Commence donc à la fin de l'été 1914 un régime d'occupation rude, qui entend progressivement utiliser les ressources économiques du territoire au profit de l'Allemagne.

Peu à peu, la vie quotidienne reprend ses droits, mais les conditions de vie de nombreux Liégeois vont rapidement se détériorer. Un problème, qui sera lancinant pendant toute la durée de la guerre, va rapidement se poser dès le lendemain de l'invasion : celui de la pénurie alimentaire.

¹ REM Georges, *Le roman de ma maison*, Ans, Editions Printex, 1975, p. 155.

² DE SCHAEPRDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 2004, p. 103, 116 ; BOURLET Michaël, *La Belgique et la Grande Guerre*, Paris, Soteka, 2012, p. 85.

³ DE SCHAEPRDRIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 106.

⁴ DUMOULIN Michel, *Nouvelle histoire de Belgique. 1905-1918. L'entrée dans le XX^e siècle*, nouvelle édition augmentée, Bruxelles, Le Cri Édition, 2010, p. 113.

Les privations et l'organisation du ravitaillement

Petite histoire du CNSA et du CRB : la première aide humanitaire internationale d'envergure

Avant même l'occupation, la question de la disette alimentaire se posait. Dans la crainte que la guerre éclate, des manifestations houleuses avaient ainsi eu lieu à Liège peu de temps avant l'invasion pour dénoncer l'attitude présumée de certains commerçants qui stockaient des denrées, faisant ainsi augmenter leurs prix⁵.

Rien en effet n'a été prévu sur le plan économique en cas de conflit. Depuis longtemps tributaire des importations (par exemple, elle importe 80 % de son blé), la Belgique éprouve d'importantes difficultés de ravitaillement, d'autant plus que les exigences allemandes relatives aux troupes viennent s'ajouter à la demande intérieure.⁶ Avec l'occupation, il n'est plus question d'importations suite à la mise en place par le Royaume-Uni d'un blocus économique qui frappe non seulement l'Allemagne, mais aussi la Belgique, avec pour principales conséquences l'interruption des relations commerciales d'avant-guerre et l'aggravation des pénuries⁷.

La population belge sent rapidement que la guerre va créer un climat de misère et causer la raréfaction progressive des denrées⁸. Le 26 octobre 1914, les députés provinciaux de Liège craignent une émeute due à la famine⁹.

L'État belge désormais impuissant et l'occupant ne faisant pas du ravitaillement de la Belgique une priorité, la situation alimentaire continue de se dégrader. Çà et là naissent des groupements destinés à soulager les plus démunis, mais ces initiatives individuelles sont trop dispersées et manquent cruellement d'organisation. Dès lors, plusieurs personnalités vont tenter de limiter les effets de la pénurie et de l'inflation. L'initiative d'un ravitaillement revient au bourgmestre de Bruxelles, Adolphe Max. Sa priorité est de subvenir aux besoins élémentaires des plus nécessiteux par une distribution quotidienne de soupe au sein des cantines scolaires¹⁰. Pareille pratique se propage rapidement dans bon nombre d'autres communes belges. En Province de Liège, en vue d'assurer l'approvisionnement en denrées alimentaires et de première nécessité de la banlieue industrielle liégeoise (hors de la ville de Liège, qui organise son propre ravitaillement), un industriel, Paul van Hoegarden, et plusieurs hommes politiques, dont le bourgmestre de Liège Gustave Kleyer, mettent sur pied un Comité d'Alimentation et d'Hygiène en septembre 1914.



Personnel du Comité de Secours de la Ville de Liège

⁵ CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *Sur les traces de 14-18 en Wallonie. La mémoire du Patrimoine*, Namur, Institut du Patrimoine wallon, 2013, p. 211-212.

⁶ DUMOULIN Michel, GÉRARD Emmanuel, VAN DEN WIJNGAERT Mark, DUJARDIN Vincent, *op. cit.*, p. 101 ; DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 107.

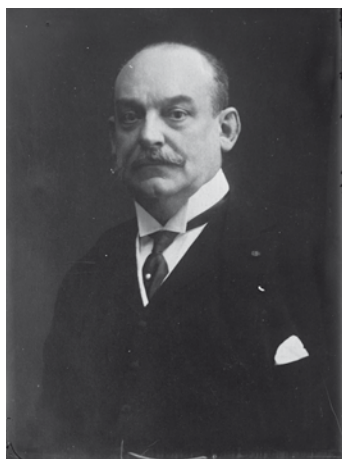
⁷ DUMOULIN Michel, *op. cit.*, p. 101 ; DELHALLE Sophie, « Le CNSA, œuvre purement humanitaire ? Les comités locaux de Secours et d'Alimentation pendant la Grande Guerre », in *Institut d'histoire Ouvrière, Economique et Sociale*, n°107 (26 décembre 2012), p. 1. ; BOURLET Michaël, *op. cit.*, p. 106.

⁸ RENCY Georges (Albert Stassart), *La Belgique et la Guerre*, t.1, *La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre mondiale*, Bruxelles, Henri Bertels, 1920, p. 118-119.

⁹ DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 107.

¹⁰ RENCY Georges (Albert Stassart), *op. cit.*, p. 122 ; DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 107.

Malgré cet élan de générosité, les moyens financiers font souvent défaut et la faim continue de tirailler l'estomac du peuple belge. Arrivent alors sur le devant de la scène des industriels et des hommes d'affaires comme Ernest Solvay¹¹ et Émile Francqui¹².



Émile Francqui



Ernest Solvay

En septembre 1914, ils fondent, avec le bourgmestre de Bruxelles, le Comité National de Secours et d'Alimentation, communément appelé le CNSA¹³, auquel s'affilient les Liégeois : le Comité de Secours et d'Alimentation de la Province de Liège est né. Il chapeaute quatre comités d'arrondissement (Liège, Verviers, Huy et Waremme) et 343 comités locaux (correspondant aux communes). Le secours s'organise en faveur des familles de soldats partis à la guerre, mais aussi pour tous ceux atteints par l'arrêt du travail, conséquence directe des combats.



Le comité de ravitaillement de la Province de Liège



Ougrée. Bureau de bienfaisance, 1914-1915

Au sein de chaque commune, on retrouve un comité d'alimentation (chargé de la gestion du magasin communal de ravitaillement qui vend des denrées), un comité de secours (chargé de la distribution des secours) et un comité de chômage (chargé de la distribution de secours aux chômeurs)¹⁴. Le CNSA pratique une politique paternaliste issue du XIX^e siècle : menant à la fois une œuvre philanthropique et morale, l'aide n'est accordée qu'après une enquête préalable non seulement sur la situation financière, mais aussi sur le degré



File devant un magasin de ravitaillement, rue de la Station à Verviers

de moralité et de patriotisme des secours. Certaines professions, comme les cabaretiers, en sont exclues¹⁵. Conscients de ne pouvoir subvenir seuls aux besoins de l'ensemble de la population, les membres du CNSA tentent d'obtenir un soutien international. La principale difficulté est d'obtenir un accord des Britanniques permettant l'assouplissement du blocus continental¹⁶. Autrement dit, le CNSA doit pouvoir compter sur une protection que seules les puissances neutres de l'époque – l'Espagne et les États-Unis (puis les Pays-Bas) – peuvent lui garantir¹⁷. Ainsi, les ambassadeurs respectifs de ces États, le marquis de Villalobar et Brand Whitlock, en acceptent le patronage. Dès le 15 octobre 1914, ils se mettent en rapport avec le gouverneur général qui leur donne l'assurance officielle que toutes les marchandises importées sous leur garantie seront exemptes de réquisitions de la part des autorités militaires et resteront à la disposition exclusive du Comité.

¹¹ Ernest Solvay (1838-1922) : industriel, sociologue, sénateur libéral de Bruxelles jusqu'en 1900, ministre d'État (1918) ; il patronne la création du CNSA qu'il a financé en partie.

¹² Émile Francqui (1863-1935) : officier, explorateur, diplomate et homme d'État. Après plusieurs expéditions en Afrique et des missions diplomatiques en Chine, il se convertit en homme d'affaires et devient le président du CNSA. Il devient ministre d'État en 1934.

¹³ CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *op. cit.*, p. 215.

¹⁴ DELHALLE Sophie, « Le CNSA, œuvre purement humanitaire ? Les comités locaux de Secours et d'Alimentation pendant la Grande Guerre », in *op. cit.*, p. 2.

¹⁵ *Idem*, p. 4.

¹⁶ DUMOULIN Michel, *op. cit.*, p. 102 ; CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *op. cit.*, p. 215.

¹⁷ *Ibidem* ; CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *op. cit.*, p. 215.



Le marquis de Villalobar



Brand Whitlock



Lithographie rendant hommage à Brand Whitlock et Woodrow Wilson, Président des États-Unis, 1915

Installé en Belgique, le CNSA n'est pas en mesure de gérer les achats et d'acheminer ceux-ci depuis l'étranger. Dès lors, Émile Francqui contacte un ingénieur des mines américain, Herbert Hoover¹⁸, dans l'espoir de faciliter les achats et les transports de marchandises en faveur de la « Poor Little Belgium ». Le CNSA va dès lors jouir d'une mobilisation internationale et d'un soutien logistique grâce à la Commission for Relief in Belgium (CRB – Commission pour le secours en Belgique), créée en octobre 1914 et présidée par Herbert Hoover¹⁹.



Herbert Hoover



Affiche américaine « En Belgique. À l'aide »

Dès novembre 1914, les premières cargaisons de vivres arrivent en Belgique. Quelque 2 500 tonnes de sacs de nourriture (farine, conserves de légumes, riz...) et d'autres marchandises (laine, jouets, chaussures...) sont ainsi apportés par des navires²¹.

Grâce à ses quatre bureaux installés à New York, Londres, Rotterdam et Bruxelles, la CRB va assurer la récolte de fonds, l'achat de vivres et le ravitaillement, par bateau, de la Belgique et du nord de la France (également occupé). La CRB dispose d'un budget si important qu'il permet l'acheminement de l'aide alimentaire (riz, maïs, haricots, blé, viande...) et d'autres produits de première nécessité (vêtements, chaussures...) depuis les quatre coins du monde. Une fois réceptionnées par le CNSA, les denrées importées sont ensuite réparties entre les différentes provinces et distribuées aux magasins communaux de ravitaillement²⁰.



Bateau transportant l'aide alimentaire du CRB



Sacs de farine dans un entrepôt



Bâtiment central de l'approvisionnement en vêtements à Bruxelles

¹⁸ Herbert Hoover deviendra le 31^e Président des États-Unis, de 1929 à 1933.

¹⁹ DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 108.

²⁰ RENCY Georges (Albert Stassart), *op. cit.*, p. 164.

²¹ DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 109-110 ; CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *op. cit.*, p. 215.

Au fur et à mesure de l'avancée du conflit, l'occupant allemand tente à plusieurs reprises de détourner l'aide. Cependant, cette entreprise a si bien fonctionné pendant les quatre années de guerre que le niveau de l'approvisionnement durant la première moitié du conflit est relativement convenable²².

Lorsque les États-Unis entrent en guerre en avril 1917, la CRB et le CNSA cèdent la place à un Comité Hispano-Hollandais. Brand Whitlock, ambassadeur des États-Unis en Belgique, est remplacé par le ministre hollandais van Vollenhoven aux côtés du marquis espagnol de Villalobar. Ces dirigeants témoignent énormément d'intérêt à ce comité et croient en son action. Ils bénéficient ainsi d'une aide relativement large, se voyant par exemple octroyer la gratuité de certains transports en Amérique et en Europe pour le ravitaillement.

Entre janvier 1915 et décembre 1918, la Commission for Relief in Belgium a fourni environ 3,2 millions de tonnes de vivres et de vêtements. Pour mener à bien ses actions, le CNSA a pu compter sur les services de 4 000 comités provinciaux et locaux et sur 125 000 collaborateurs. Le CNSA et la CRB constituent les premières formes d'aide humanitaire d'envergure internationale.



Fête de reconnaissance pour le ravitaillement américain, dans une classe d'école. Groupe des élèves entourant les délégués du ravitaillement, Liège

La reconnaissance des Liégeois

Afin de remercier les Américains pour leur aide, les Liégeois exposent des sacs américains destinés à être renvoyés aux États-Unis. Ces sacs sont ornés de peintures, dessins ou broderies réalisés par des Liégeois. Le jour de la fête nationale américaine, de nombreuses cocardes aux couleurs américaines sont mises en vente dans la Cité ardente. Toutefois, les Allemands n'apprécient guère cette manifestation de reconnaissance en 1915, comme le rappelle Dieudonné Boverie.

« La vente des cocardes étoilées avait un double but : rendre hommage aux Américains et, grâce au produit de la vente, alimenter la caisse du Comité de secours aux indigents. Mais des patrouilles allemandes circulèrent en ville, conduites par des officiers, arrachèrent toutes les cocardes que portaient les passants. Ils allèrent jusqu'à faire retirer les drapeaux arborés au Consulat des États-Unis. Cependant, le lendemain, sur ordre venu sans doute de Berlin, il fut permis de porter la cocarde [...] »²³



Affiche pour l'exposition-vente de sacs américains au profit de l'œuvre du Secours Discret, Liège, 1915



Affiche pour l'exposition-vente de sacs américains au profit de l'œuvre des prisonniers de guerre, Herstal, 1916

²² DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 115 ; CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *op. cit.*, p. 215.

²³ BOVERIE Dieudonné, *Liège dans la Guerre et dans la paix. Autobiographie. Liège vivant, de 1905 à 1918*, Liège, Vaillant-Carmanne, 1978, p. 118.

Parallèlement à ces organisations, des initiatives locales et privées sont prises.

Un grand nombre d'administrations communales, soit seules, soit groupées avec d'autres, fondent des sociétés coopératives pour acheter directement aux producteurs et ainsi supprimer la spéculation des intermédiaires²⁴. Elles répartissent les denrées recueillies aux œuvres d'alimentation.

Une série d'œuvres philanthropiques voient le jour pour venir en aide aux plus démunis, au niveau alimentaire, vestimentaire ou de la protection de l'enfance. Certaines entendent également venir en aide aux soldats et civils emprisonnés en Allemagne, aux familles des soldats belges présents sur l'Yser, aux orphelins, aux artistes... En Province de Liège, on retrouve une série d'associations d'entraide aux noms évocateurs : l'Aide et Protection aux familles d'officiers et de sous-officiers, le Comité provincial de secours aux prisonniers, Déjeuner aux enfants pauvres, Habillement des orphelins de soldats et enfants de mutilés, Petit Paradis de la chaussure, Prisonniers soldats d'Outre-Meuse...

Quelques-unes de ces associations mettent sur pied des manifestations culturelles, sportives... pour collecter des dons. À cette occasion, de nombreux artistes liégeois, tel Armand Rassenfosse, mettent leur talent à disposition de ces sociétés de bienfaisance en créant des affiches pour promouvoir leurs activités. Certaines associations refusent les secours qui proviennent de spectacles ou de fêtes, estimant que la situation ne s'y prête pas.



Affiche pour une réunion d'athlétisme au profit d'un comité sportif, Liège, 1918



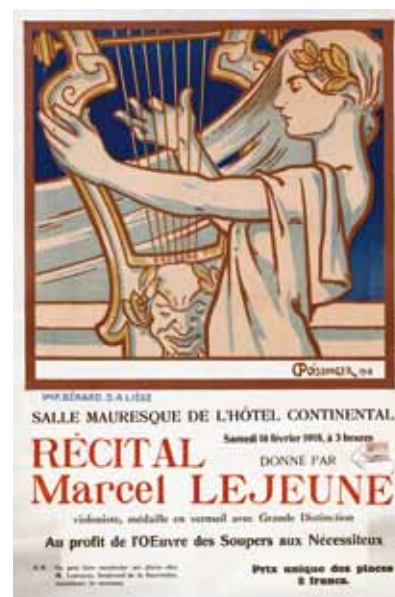
Affiche pour une exposition d'œuvres artistiques au profit du Secours Discret, Liège, 1915



Affiche d'Armand Rassenfosse pour une exposition horticole au profit de diverses œuvres caritatives, Liège, 1915



Affiche pour une exposition et vente de Légumes au profit du Sou du Passe-Temps, Liège, 1918



Affiche pour un récital au profit de l'œuvre des Soupers aux Nécessiteux, Liège, 1918

²⁴ HENRY Albert, *Le Ravitaillement de la Belgique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1924, p. 156 (Collection: Histoire économique et sociale de la guerre mondiale : série belge).

Vivre au quotidien les pénuries et les réquisitions

L'alimentation

Le problème du ravitaillement et de l'alimentation sera un souci constant et quotidien pendant quatre ans, malgré l'aide apportée par le CNSA et la CRB. En effet, d'après les recherches du professeur Peter Scholliers, le CNSA estime devoir apporter un ravitaillement quotidien de 1 220 kcal par personne et par jour, qu'elle espère distribuer comme « complément alimentaire »²⁵. Or, l'approvisionnement ne permet d'atteindre que 64-65 % environ de ce chiffre en 1915 et 1918, 54 % en 1917.

Les conditions de vie se dégradent, en particulier pour les ouvriers, qui mangent aussi mal qu'un demi-siècle auparavant, surtout à partir de l'hiver 1916-1917²⁶. La situation alimentaire est aggravée par les conditions économiques : bon nombre d'usines sont condamnées à fermer leurs portes, faute de matières premières ou par refus de collaborer avec les Allemands. Le chômage fragilise donc énormément la population, qui connaît *de facto* une baisse de son pouvoir d'achat, accentuée par une inflation galopante des prix, la réglementation des déplacements et du transport des aliments.

En effet, le commerce intérieur est paralysé en raison de l'interdiction de transporter des denrées alimentaires au-delà des frontières communales.

Un seul sujet hante les conversations, le ravitaillement ! Les enfants dépérissent par manque de nourriture, certaines personnes s'évanouissent en pleine rue et des personnes âgées devenues trop faibles succombent²⁷. La faim tarabuste de nombreux esprits, comme s'en souvient Dieudonné Boverie, alors jeune garçon : « Je rêvais souvent de repas copieux. Je songeais à ces fricassées au lard et à la saucisse de Chèvremont et à la tarte de riz qui suivait. Je songeais aux « boulets » [...] que mon père et ma mère réussissaient si bien et que j'aimais beaucoup, accompagnés de frites de chez Fraipont... Je songeais à la crème glacée de chez Théo, à côté de chez Luscat, de cette crème onctueuse que ma mère nous envoyait chercher dans des verres ou que l'on mangeait dans d'épaisses galettes. »

La hausse des prix entre juillet 1914 et janvier 1918²⁸

Denrées (pour un 1 kg)	Juillet 1914	Décembre 1915	Décembre 1916	Juillet 1917	Janvier 1918
Bœuf	3 francs	5 francs	9 francs	14 francs	16 francs
Lard	2 francs	4,80 francs	16 francs	25 francs	30 francs
Pommes de terre	0,10 franc	0,30 franc	0,85 franc	2,25 francs	2,50 francs
Riz	1 franc	2 francs	4 francs	15 francs	16 francs
Café	2,40 francs	3,20 francs	16 francs	36 francs	40 francs
Chicorée	0,25 franc	0,60 franc	3 francs	10 francs	10 francs
Beurre	3 francs	5,50 francs	8,50 francs	18 francs	30 francs
Lait (litre)	0,20 franc	0,30 franc	0,40 franc	0,70 franc	1,5 franc
Laine	9 francs	21 francs	60 francs	90 francs	160 francs
Souliers (paire)	20 francs	30 francs	60 francs	100 francs	200 francs

²⁵ DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 216.

²⁶ SCHOLLIERS Peter, DAELEMANS Frank, « Standards of living and standards of health in wartime Belgium », in RICHARD wall, WINTER Jay (dir.), *The upheaval of war : family, work and welfare in Europe, 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, p. 139-158.

²⁷ DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 218-219.

²⁸ PIROTTE Toussaint, *La Guerre 14-18 dans nos villages... et ailleurs*, Hermalle-sous-Argenteau, 1994, p. 77, cité par CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *op. cit.*, p. 211-212

Les réquisitions s'enchaînent et de plus en plus de personnes doivent avoir recours à la charité publique et privée. Elles sont issues de milieux divers et variés : ouvriers, chômeurs, malades, personnes âgées, bientôt rejointes par les travailleurs salariés et la petite bourgeoisie.

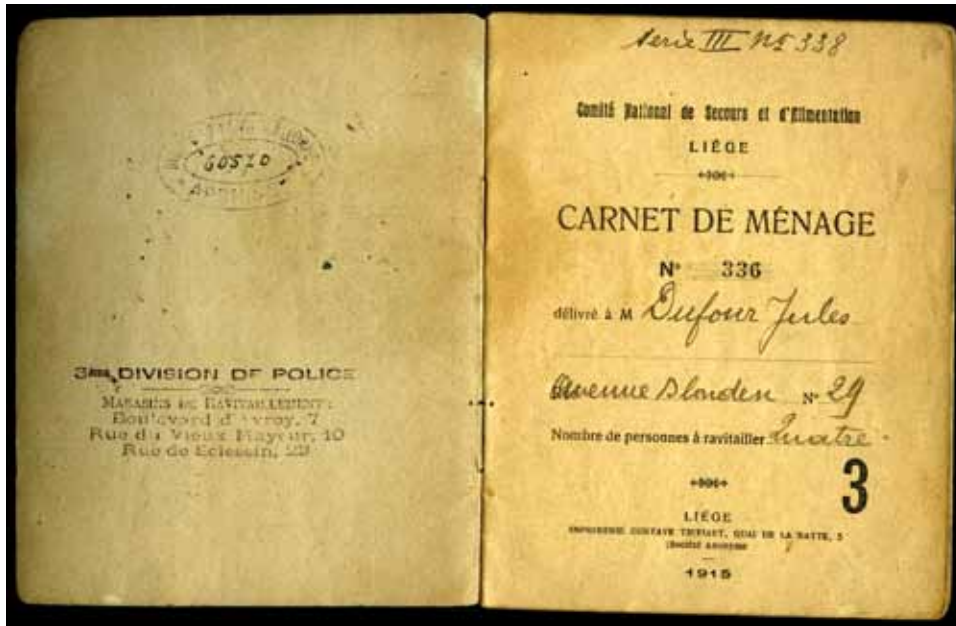
Dans les magasins du CNSA, appelés parfois « magasins américains », la population peut acheter diverses fournitures importées. Ces dons consistent en farines spéciales, conserves (de viandes, de poissons, de légumes), pâtes alimentaires, lait en poudre (exclusivement réservé aux œuvres de l'enfance)...

Certains produits sont des nouveautés « exotiques » : le riz, le *sugar corn* (sirop de maïs), le *pork and beans* (mélange en conserve de haricots et de porc salé ou de graisse de porc fondue), le *grits* (préparation culinaire d'origine amérindienne à base de maïs moulu)... La pénurie de vivres indigènes familiarise progressivement le consommateur belge aux vivres importés par la CRB.

Chaque ménage liégeois reçoit également une carte de ravitaillement créée dans le but de contrôler et de limiter la distribution des produits des magasins du CNSA.



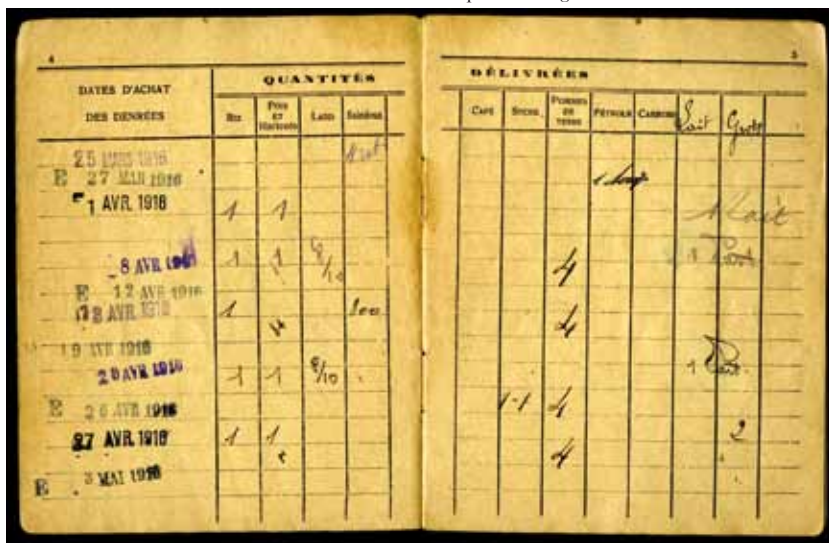
Carte de fruits et de légumes, ravitaillement communal de la Ville de Liège



Carnet de ménage de Jules Dufour, Liège, 1915



Étiquette du *sugar corn*



Carnet de ménage de Jules Dufour, Liège, 1915



Brochure, « Quelques modes de préparation du Sugar Corn ou Jets de Maïs »

De plus, pour éviter un mauvais usage de l'aide, le CNSA privilégie la distribution de bons valables dans les magasins communaux (donnant droit à de la nourriture, mais aussi à des vêtements et à du charbon) ou valables à la soupe populaire²⁹. Les quantités reçues sont toutefois insuffisantes pour être distribuées à toute la population.

Les plus démunis reçoivent des colis de vivres gratuitement grâce au département secours du CNSA.



Ville de Huy. Bon pour l'achat de vivres valables dans les magasins de ravitaillement de la ville

De nombreux Belges, issus de divers milieux, se rendent également à la soupe ou la cantine populaire, où l'on sert du pain et de la soupe au déjeuner (qui doit apporter une valeur nutritive de minimum 300 kilocalories par ration³⁰), puis au souper de la viande et des légumes. Au cours du temps cependant, le niveau des importations de produits alimentaires est devenu insuffisant et seule la distribution de la soupe subsiste³¹. La participation aux soupes populaires est en général gratuite ou à bas prix. Plus de la moitié de la population de la Province de Liège bénéficiera de la soupe populaire durant la Grande Guerre³².

De telles distributions, au vu et au su de tous, sont souvent difficiles, voire même impensables pour les personnes issues de la petite bourgeoisie, qui les vivent comme une humiliation. En réponse à ces réactions, sont mises en place des actions de bienfaisance, telles l'*Assistance Discrète* ou l'*Œuvre du Secours Discret* à Liège. Des jeunes filles de bonne famille ont pour mission d'apporter des colis aux ménages dans le besoin. Grâce aux dons de certains nantis sont créés de véritables « cantines bourgeoises » et des restaurants économiques où, derrière des tentures élégantes, des repas à prix modestes sont quotidiennement servis.³³



Distribution de la soupe aux familles nécessiteuses de la paroisse Saint-Pholien, Liège



Affiche pour une tombola de bienfaisance organisée au profit notamment du Sou Discret, Liège, 1915

Un régime spécial est établi au profit des enfants, particulièrement fragilisés par l'occupation. Le Comité National crée une série d'œuvres de protection matérielle de l'enfance, qui comprend des œuvres d'alimentation de la première enfance (consultations pour nourrissons, crèches...), les cantines maternelles (où les futures mères reçoivent un repas quotidien), les cantines d'enfants, les repas scolaires³⁴... La mortalité infantile diminue. Ces œuvres déboucheront sur la création, en 1919, de l'*Œuvre nationale de l'Enfance* (ONE), devenue aujourd'hui l'*Office de la Naissance et de l'Enfance*.

²⁹ DELHALLE Sophie, « Le CNSA, œuvre purement... », p. 4.

³⁰ HENRY Albert, *op. cit.*, p. 124.

³¹ *Ibidem*.

³² HENRY Albert, *op. cit.*, p. 124-125.

³³ *Idem*, p. 115.

³⁴ *Idem*, p. 127.

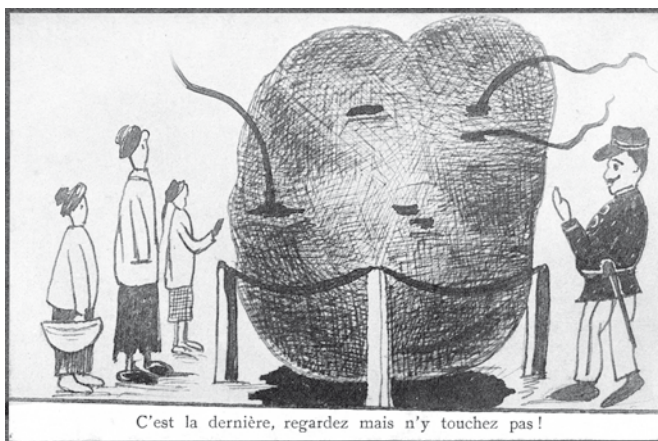


Distribution des « miches » et de la soupe scolaire aux enfants de l'école de Fize-Fontaine. Photographie du groupe des écoliers avec les instituteurs et les préposées aux distributions, 1917

ainsi apparaître des mélanges parfois très particuliers : une partie de la farine est remplacée par de la farine de pomme de terre, d'épeautre voire même de la sciure ou du fourrage pour le bétail. Il n'est pas rare que le pain pourrisse, en raison de sa mauvaise qualité³⁵, pouvant entraîner des problèmes de digestion. La pomme de terre est de plus en plus usitée comme élément principal des repas, mais elle est soumise, à partir de 1916, à un rationnement de 300 g puis, en 1917, de 190 g par personne³⁶.

Il n'est pas rare que le lait et le beurre soient dilués avec de l'eau.

La viande est insuffisante, maigre et souvent remplacée par du lard, réservé traditionnellement avant-guerre aux plus démunis. Entre 1913 et 1919, la consommation de viande diminue presque de moitié³⁷, tandis que le prix au kilo du pain double entre 1915 et 1919³⁸.



Carte postale provenant du Moustique illustré

Bekanntmachung

Auf Grund unserer Verordnung vom 4. Juli 1918 betreffend die Ersatz-Kommissionen wurde der Preis am 4. Juli 1918 festzusetzen...
 Für Weizen (Weizenmehl), ab Lager oder Mühle geliefert, 92.10
 Roggen (vollständig) 52.00
 Hafermehl 26.00
 Speltz (Langschältes), 45.00
 Reis 21.00
 Weizenmehl, des Bäckers oder Verzehrsers geliefert, 105.00
 Roggenmehl 52.25
 Hafermehl 27.47
 Weizenmehl, des Verzehrsers geliefert, in 100 50

Diese Höchstpreise treten am 1. Oktober d. J. in Kraft.
 Der Provinzial-Ersatz-Kommissionen wird die Befugnis erteilt, für den Bezirk dieser Kommission auf Antrag oder nach Anhörung der Bürgermeister je einem niedrigeren Höchstpreis für Mehl, in einem Zulieferungsbereich vorzuschieben, falls notwendig.
 Für die Verkäufe der Erzeuger von Brotgetreide an das Comité national de secours et d'alimentation belges de la zone d'occupation allemande ou der Vorweisung betreffend die Ersatz-Kommissionen vom 4. Juli 1918 festgesetzten Höchstpreise in Geltung.
 Brüssel, den 14. September 1918.

Der Generalgouverneur in Belgien,
 von ZWHEEL,
 General der Industrie.

Avis

Conformément à mes arrêtés du 4 juillet 1918, concernant les «Ersatz-Kommissionen» (Commissions de la récolte), et aux dispositions réglementaires du 4 juillet 1918, relatifs à la proposition de la «Central-Ersatz-Kommission» (Commission centrale de la récolte) etc., j'ai fixé ci-dessous les prix maxima suivants, applicables aux ventes de ma farine, son, farines et pain :

Painnet (Painnet mélangé) pris au dépôt ou au moulin, Fr. 92.10
 seigle (intégral) 52.00
 seigle 26.00
 seigle sans pelle 45.00
 son 21.00
 farine de froment livrée aux boulangers au maximum, 105.00
 seigle 52.25
 farine de seigle 27.47
 farine de seigle aux consommateurs, 50

Ces prix maxima entrèrent en vigueur le 1^{er} octobre 1918.
 Les «Provinzial-Ersatz-Kommissionen» (Commissions provinciales de la récolte) auront le droit, dans certaines circonstances, à la demande de boulangers ou après avoir entendu ce dernier, d'abaisser le prix maximum de pain confectionné de la farine de seigle.
 Pour le blé vendu par les producteurs au Comité national de secours et d'alimentation, les prix maxima déterminés dans les dispositions réglementaires de l'arrêté du 4 juillet 1918, concernant les «Ersatz-Kommissionen», restent en vigueur.
 Brüssel, le 14 septembre 1918.

Der Generalgouverneur in Belgien,
 von ZWHEEL,
 General der Industrie.

Avis allemand fixant le prix de diverses denrées alimentaires, 14 septembre 1918

La qualité de la nourriture se détériore et les produits alimentaires de base font de plus en plus défaut.

Le blé se raréfie. Pour la fabrication du pain, on voit

ARRÊTÉ

concernant la restriction de la consommation de la viande et de la graisse

Art. 1^{er}. — Dans les hôtels, restaurants, cafés, restaurants, etc., ainsi que dans les locaux de sociétés et les locaux où l'on sert des rafraichissements, il est défendu de :

1^o dans les hôtels, restaurants, cafés, restaurants, etc., ainsi que dans les locaux de sociétés et les locaux où l'on sert des rafraichissements, il est défendu de :

a) de servir, le lundi et le jeudi soir, de la viande, de gibier, de volaille, de poisson ou d'autres viandes crues, cuites ou cuites avec de la sauce au lait, avec de la sauce tomate, il est défendu de préparer la viande avec la graisse provenant de carcasses de volailles, mais on est autorisé à utiliser comme graisse le beurre végétal à base de graisse ;

b) de servir, le mardi et le vendredi, de la viande, et des produits à base de viande (sauf viande crue), et de servir comme viande ou de servir de viande ou de produits à base de viande, et de lait ;

c) de servir de la viande de porc au service.

Les hôtels des garnis, et les autres locaux servant aux voyageurs des fractions de viande ou de produits à base de viande, doivent se conformer à ces dispositions de police.

Art. 2. — Les établissements mentionnés ci-dessus, après l'application des présentes mesures, sont tenus de faire, de veau, de mouton, de porc, de volaille et de gibier de tout genre. Sans restriction aucune, pendant la durée de la viande, les carcasses de viande, les carcasses et les débris de viande crue.

Art. 3. — Les infirmeries en peuvent servir comme viande crue d'autres gibiers d'accompagnement de gibier, et aussi de l'œuf assésés de 1/2 à 3/4 litre, sans être de tous produits à l'exception de l'œuf. En outre, on pourra préparer la viande toujours des épices dans lesquelles les substances aromatisées sont admises.

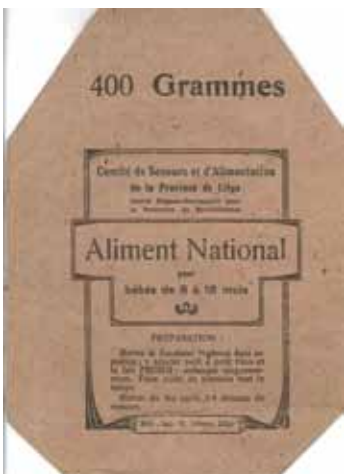
Les documents réglementaires des infirmeries belges des présentes dispositions sont complétés pour page les deux infirmeries.

Art. 4. — La présente arrêté entrera en vigueur le 14 octobre 1918. A partir de cette date, l'arrêté du 4 août 1918 concernant la restriction de la consommation de la viande et de la graisse (J.B.L. 261) des lieux où il n'y a pas de repas sera abrogé.

Bruxelles, le 14 octobre 1918.

Der Generalgouverneur in Belgien,
 Paulus von BESEDU,
 Gouverneur.

Arrêté concernant la restriction de la consommation de la viande et de la graisse, 1916



Sac de torréaline du Comité de Secours et d'Alimentation de la Province de Liège Sac de cacahout (mélange pour bouillie)

De nouvelles habitudes alimentaires voient le jour. Des aliments comme le rutabaga et le maïs³⁹, habituellement réservés aux animaux, sont désormais utilisés dans l'alimentation humaine, parfois au grand dam des Liégeois : « On nous recommanda les rutabagas, sorte de choux-raves dont naguère les bestiaux se contentaient à peine et qui n'avaient aucune valeur nutritive. Néanmoins, on les vit apparaître sur bien des tables et les prix de ces mauvais navets haussèrent »⁴⁰.

La débrouillardise est également de mise. Des succédanés (ou Ersatz en allemand) font leur apparition : pour remplacer le café, on torréfie des céréales⁴¹ (graines de seigle ou de froment, avec éventuellement de la chicorée), créant un mélange appelé « torréaline », mais aussi du riz ou des betteraves. Le miel artificiel et la saccharine, édulcorant artificiel, se substituent progressivement au sucre⁴². Le beurre est parfois remplacé par de la margarine.

³⁵ SCHOLLIERS Peter, DAELEMANS Frank, « Standards of living... », p.1 49.
³⁶ HENRY Albert, op. cit., p. 147.
³⁷ SCHOLLIERS Peter, DAELEMANS Frank, « Standards of living... », p. 149.
³⁸ HENRY Albert, op. cit., p. 80.
³⁹ Idem, p. 105.
⁴⁰ DE THIER Jules, GILBERT Albert, Liège pendant la Grande Guerre, tome III, Liège indomptée. L'occupation allemande. Septembre 1914 à novembre 1918, Liège, Imprimerie Bénéard, 1919, p. 203.
⁴¹ HENRY Albert, op. cit., p. 111.
⁴² CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, op. cit., p. 212.

De nombreuses initiatives sont prises pour vulgariser l'usage économique des aliments importés et la préparation des produits disponibles ou d'ersatz. De nombreux ouvrages de cuisine économique voient le jour : on y présente la confection des mets bon marché, le calcul de leur prix de revient ou encore leur valeur nutritionnelle.



Livre, *Aux ménagères ! Préparations des rutabagas et du riz*, Liège

Les recettes de guerre

L'intitulé des recettes créées pendant l'occupation reflète bien la réalité quotidienne des Liégeois. On retrouve ainsi des recettes de gaufres, de pains d'épices et de gâteaux dits « de guerre », de fricadelles sans viande, de salade de rutabagas... En voici un exemple :

« Les gaufres de guerre : Faire des tartines de saindoux ; saupoudrer de sucre ou de cassonade et cannelle moulue. Fermer les tartines et les mettre dans le fer à gaufres en pressant fortement. Laisser rôtir des deux côtés. Inutile de graisser le fer⁴³ ».

Pour faire face aux demandes de plus en plus nombreuses, le Comité National, les organismes de bienfaisance et les coopératives communales s'efforcent également de produire eux-mêmes les vivres nécessaires. Ils se lancent dans la culture de pommes de terre et de légumes, ouvrent des laiteries, élèvent des porcs. Ainsi, à Liège, l'administration communale fait planter en 1916 des pommes de terre dans les parcs publics de Cointe et du quartier des Vennes⁴⁴. Le CNSA encourage la production maraîchère chez les particuliers pour lutter contre la faim, mais aussi contre le vol.

Une économie parallèle se développe : celle du marché noir, où les produits sont vendus à des prix exorbitants. Les personnes qui profitent des malheurs



Chômeurs occupés, dans une cour d'école, à retirer des pommes de terre d'un silo, Liège, vers 1917

de la guerre, les « accapareurs », sont surnommés en Province de Liège les « Rutabagas » ou encore les « Graindor » ou « Grains d'or » (en raison du prix auxquels ils vendent le froment en fraude). Il n'était pas rare que les « Graindor » trompent les clients sur la marchandise, comme cette livre de beurre truquée au milieu de laquelle on trouve une betterave, ainsi que s'en rappelle Georges Remy⁴⁵. Progressivement, un fossé se creuse aussi entre la campagne et la ville, les citadins estimant que les fermiers profitent de la situation pour s'enrichir.



Affichette intitulée « Il y a du beurre », Publicité pour la pièce « Les novès Ritches », représentation au Trocadero au profit d'artistes nécessiteux, Liège

Des transports clandestins de denrées alimentaires sont mis sur pied, provoquant parfois des situations cocasses : « La faim fait sortir le loup du bois et le citadin, de la ville. [...] Il allait droit à la porte des fermes ; par contre, les difficultés du retour étaient plus grandes, l'Allemand exerçant un contrôle d'autant plus sévère que les moyens de communication étaient moins nombreux qu'à présent et les autorisations de voyage, très limitées. [...] Mais la fraude est éternelle et sans cesse ingénieuse. [...] Tel le coup du corbillard suivi d'une foule de fraudeurs, accablés par un chagrin émouvant. C'est ainsi que des sacs de pommes de terre pénétraient dans la ville sous couvert de



Carte postale satirique provenant du *Moustique illustré*

funérailles »⁴⁶. Certains Liégeois recourent à des systèmes ingénieux, comme des ceintures qui dissimulent des marchandises transportées⁴⁷. Parfois, on assiste à des scènes rocambolesques, mais aussi navrantes : « On fraudait le beurre dans des poches spéciales où il fondait rapidement. On glissait du blé ou de la farine dans des doublures qui conféraient aux fraudeurs des aspects rembourrés. »⁴⁸

⁴³ ABBÉ BERGER, *L'alimentation en temps de disette, en temps de guerre*, Enghien, Imp. E. Delwarde, 1915, p. 46.

⁴⁴ DE THIER Jules, GILBERT Albert, *op. cit.*, p. 168.

⁴⁵ REM Georges, *op. cit.*, p. 155.

⁴⁶ *Idem*, p. 156.

⁴⁷ BOVERIE Dieudonné, *op. cit.*, p. 129.

⁴⁸ REMY Georges, « Ici Wallonie. Juillet 1917 », in *La Wallonie*.

Poussés par la faim, certains citoyens de la Cité ardente s'en vont dans les campagnes ramasser les dernières pommes de terre qui n'avaient pas été emportées par les fermiers : « On vit de nombreux Liégeois, munis d'outils hétéroclites, s'en aller en tramways vicinaux vers le Limbourg pour aller "ramèh'ner" c'est-à-dire glaner, grappiller sur les champs de pommes de terre, après la récolte effectuée par les fermiers. »⁴⁹

Certaines bandes commettent également des vols, comme s'en souvient le Liégeois Dieudonné Boverie : « Même les gosses se livrent à la rapine. Ils se glissent auprès des camions qui amènent les sacs de pommes de terre au dépôt de ravitaillement de la rue de la Liberté. Quand le camionneur est en train de porter un sac à l'intérieur du dépôt, d'un coup de canif ; ils éventrent l'un des sacs empilés sur le camion ; les pommes de terre s'en échappent ; ils les fourrent dans une taie et s'enfuient prestement. »⁵⁰

La multiplication des saisies et des décrets allemands va entraîner la fermeture de nombreuses « fritures » liégeoises. En février 1916, un décret interdit aux restaurants de servir des pommes de terre pelées, ce qui a fait dire aux chroniqueurs de l'époque Jules de Thier et Olympe de Gilbert : « Les « frites » étaient condamnées ! »⁵¹.

Un sentiment de révolte éclate parfois au sein de la population, en raison de ces réquisitions et de la hausse des prix. La situation peut parfois prendre de l'ampleur lors d'émeutes au cours desquelles les protestataires exigent des commerçants un retour à des prix raisonnables. Ceux qui refusent s'exposent au saccage de leurs installations, comme au cours de l'été 1916 à Verviers, Herve, Dison ou encore sur le marché de la Batte à Liège : légumes, pains, œufs, poules... sont jetés dans la Meuse par des manifestants en colère⁵². En février 1917, ce sont les ouvriers de plusieurs charbonnages liégeois qui se mettent en grève en raison de la réduction de la ration de pain.

Ces nombreuses privations entraînent des épidémies de diphtérie et de tuberculose, en particulier à partir de 1916 avec l'accentuation du régime d'occupation.

Mais les pénuries et les réquisitions touchent d'autres domaines de la vie quotidienne.



Émeutes place Saint-Remacle à Verviers en 1916

⁴⁹ BOVERIE Dieudonné, *op. cit.*, p. 158.

⁵⁰ *Idem*, p. 145

⁵¹ DE THIER Jules, GILBERT Albert, *op. cit.*, p. 161.

⁵² DE THIER Jules, GILBERT Albert, *op. cit.*, p. 177-179.

L'impact des réquisitions et les pénuries

Les confiscations s'enchaînent à un rythme effréné, faisant ainsi disparaître du paysage caoutchouc, cuir, étain, mais aussi casseroles, poignées de porte, chandeliers en cuivre, lustres, robinets... qui, après un rapide tri sur les places, sont envoyés dans les dépôts de l'armée allemande. Les biens publics, à l'instar des cuves des brasseries, des instruments de musique en cuivre et des cloches des églises, sont également saisis et fondus⁵³. Pour y échapper, certains n'hésitent pas à cacher l'objet des convoitises : « La réquisition des objets en cuivre se poursuivait sans trêve. Mais les Liégeois enterraient ou muraient les bouilloires, chandeliers, crucifix, marmites pour ne pas les livrer »⁵⁴.



Invitation à livrer les cuivres de ménage, Verviers, 23 août 1917



Bon de caisse. Ville de Waremme



Bon de caisse du Grand Bazar de la place Saint-Lambert

Certaines de ces réquisitions provoquent des situations cocasses. Ainsi, le caoutchouc des pneus de bicyclette est réquisitionné. Dans certains cas, ils sont remplacés par des cercles de fer plat s'appuyant sur une jante avec des ressorts et provoquant un bruit assourdissant, comme l'évoque Georges Remy : « La circulation à bicyclette avait cessé en 1916, l'occupant faisant la chasse aux pneumatiques, remplacés [...] par des cercles à ressorts. J'entends encore l'inferral potin de ces roues sur le pavé. »⁵⁵

Les réquisitions de métaux non-ferreux provoquent une pénurie d'argent liquide. Progressivement, de la monnaie locale est créée : des communes, des entreprises et des comités de secours émettent des « monnaies de nécessité », sous la forme de billets le plus souvent, mais aussi de pièces en zinc ou en carton⁵⁶. Par exemple, en Province de Liège, le Grand Bazar de la place Saint-Lambert et la Fabrique nationale d'armes à Herstal émettent des billets.



Monnaie de nécessité Conseil communal de Flémalle-Grande

Les matelas et les coussins contenant de la laine sont également emportés par l'occupant, contraignant les Liégeois à rembourrer leurs matelas de paille, de foin ou de vieux papiers.

Les problèmes d'approvisionnement en matières premières et les réquisitions, en particulier de cuir, de tissu et de laine, ont un impact sur la mode et le secteur de l'habillement. Suite aux nombreuses restrictions, plus personne ne porte de vêtements neufs. Des subterfuges sont trouvés pour se vêtir et se chauffer à bon prix : on confectionne des pantoufles avec de vieux tapis, les nappes servent de drap et de langes... Les jupes se raccourcissent, les pardessus sont coupés dans les couvertures.

⁵³ DE SCHAEPRDIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 214-215 ; BOURLET Michaël, *op. cit.*, p. 99-100.

⁵⁴ REMY Georges, « Ici Wallonie, Juillet 1917 », MVW.

⁵⁵ REM Georges, *Le roman de ma maison*, p. 153.

⁵⁶ CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *op. cit.*, p. 216.



On retourne les manteaux élimés. Les habits sont parfois taillés dans les tentures⁵⁷. Les chaussures à semelles de bois se multiplient. « Et qui ne se rappelle le claquement des semelles de bois de nos concitoyens et concitoyennes ? »⁵⁸, se remémore ainsi le Liégeois Georges Remy.



Rappel concernant la déclaration des matelas et des coussins des habitants de Theux, Theux, 15 septembre 1917

Prospectus pour des semelles en bois pour chaussures

Caricature inspirée par l'usage des semelles en bois pendant la guerre, 1917

COMITÉ NATIONAL DE SECOURS ET D'ALIMENTATION
Comité Hispano-Néerlandais pour la protection du ravitaillement
Comité local de Secours et d'Alimentation de
Secours Alimentaire. - VÊTEMENTS
Nom et prénoms du chef de ménage: *Collignon Leon*
rue: *Rue des Conques n° 1*
N° du carnet d'identification: *5627* Nombre de personnes du ménage: *deux*
DEMANDE D'ACHAT DE VÊTEMENTS
Indication des vêtements | PRIX | A QUI ILS SONT DESTINÉS | DÉCISION DU COMITÉ LOCAL
1 paire Bas | *6.00* | *pour mon collègue* | |
1 paire chaussettes | *3.50* | *idem* | |
1 paire de | *10.00* | *à notre usage* | |
Je désire - ~~payer au comptant~~ (1) obtenir un crédit de quatre quinzaines - pour les motifs suivants:
(1) Réviser la mention inutile. T. S. V. P.

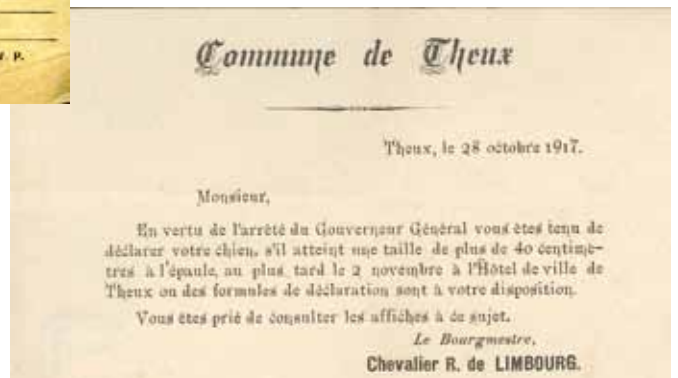
Les combustibles (gaz et charbon) viennent à manquer⁵⁹, obligeant les Liégeois à ne chauffer qu'une seule pièce.

L'aspect des communes change radicalement en raison de l'abattage des arbres le long des avenues et dans les parcs communaux. Le bois est utilisé pour étayer les tranchées ou fabriquer des crosses de fusil. Les patrouilles allemandes obtiennent même l'autorisation d'ouvrir le feu si un civil vient à ramasser l'un ou l'autre fagot.

Certaines fournitures, peu ou pas importées, ont un impact sur la santé publique. C'est le cas du savon : les Alliés refusent jusqu'en 1918 son importation, estimant que sa fabrication n'est pas altérée par les conditions d'occupation, alors que son prix, comme celui de beaucoup de produits, connaît une inflation importante. Sa pénurie entraîne des épidémies de gale.

Carte de vêtements du Comité national de Secours et d'Alimentation

Même le meilleur ami de l'homme est victime de réquisitions : en 1917, tous les chiens ayant plus de 40 centimètres au garrot sont confisqués pour servir dans l'armée allemande⁶⁰.



Commune de Theux. Demande de déclaration de chien, 28 octobre 1917

⁵⁷ REM Georges, *Le roman de ma maison*, p. 153.

⁵⁸ *Ibidem*.

⁵⁹ CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *op. cit.*, p. 213.

⁶⁰ MUSEE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Chienne de guerre! Les animaux de la Grande Guerre 1914-1918, Dossier de l'exposition*, p. 23 (<http://www.klm-mra.be/cdgho/fr/pdf/dossierfr.pdf>) (page consultée le 25 février 2014).

Cette rapide pénurie de matériel et de matières premières a des effets désastreux sur l'économie belge. Le chômage s'accroît et, pour parer à l'inactivité des travailleurs, plusieurs communes organisent des cours du soir d'enseignement professionnel et leur procurent du travail, les occupant à des aménagements de voiries par exemple⁶¹.

L'industrie sous l'occupation : les entreprises liégeoises face à l'occupant

Arnaud Péters

Après l'invasion d'août 1914, pendant qu'on se bat sur le front de l'Yser, les entreprises liégeoises, situées en « zone occupée », sont confrontées à un dilemme : faut-il maintenir l'activité, avec comme risque de le faire au profit de l'occupant ? Ou faut-il, au contraire, arrêter la production et perdre ainsi la maîtrise de l'outil, mais aussi condamner les travailleurs au chômage ?

Le directeur de la société Cockerill, Adolphe Greiner, privilégie cette seconde voie en refusant de travailler pour l'ennemi. Arrêté en compagnie de plusieurs ingénieurs, il meurt en détention en novembre 1915. À la Vieille-Montagne, on fait le choix de détruire à Valentin-Cocq (Grâce-Hollogne) les ateliers de fabrication du zinc extrapur, produit pouvant être employé pour la fabrication de têtes d'obus. Mais les stocks envoyés dans l'urgence en France sont interceptés par l'occupant. La section belge de la multinationale est rapidement flanquée d'un commissaire spécial allemand. D'autres entreprises choisissent de collaborer avec l'occupant, selon la « théorie du moindre mal » ou par adhésion pour l'Allemagne victorieuse. Environ 1 800 entreprises belges seront ainsi autorisées à fonctionner.



Les bureaux de la Vieille-Montagne, saccagés par les troupes allemandes en octobre 1914

Certaines entreprises n'ont pas l'opportunité de choisir et l'occupant en prend le contrôle intégral. En octobre 1914, le conseil d'administration de la Fabrique nationale d'armes de guerre, pourtant à majorité allemande, décide de fermer l'usine. Des réquisitions d'armes et de machines s'ensuivent. Pressé par l'autorité occupante de développer les fabrications militaires, le directeur André Andri s'y refuse et est déporté en Allemagne en mai 1915. Ayant perdu l'espoir d'une collaboration, l'occupant place, en 1917, la F.N. sous séquestre. Autrement dit, il en prend complètement le contrôle. Notons que la Société de Saint-Léonard ou les Ateliers de construction de la Meuse subissent le même sort en 1916. Plus de 200 entreprises belges seront concernées par cette mesure radicale.

La politique allemande d'occupation repose sur l'exploitation systématique des ressources du pays. Deux phases distinctes marquent ce processus. Durant une première période, jusqu'en 1916, l'occupant, tout en se livrant à de massives réquisitions, veille toutefois à maintenir une production industrielle destinée à lui bénéficier. Les premiers enlèvements de machines-outils et produits industriels finis ou semi-finis sont opérés dès l'automne 1914. Les matières premières, et en particulier les métaux non-ferreux — cuivre et nickel surtout — sont massivement acheminés vers l'Allemagne. Par exemple, en 1916, la Vieille-Montagne est contrainte d'abandonner l'ensemble de ses stocks (zinc, plomb, argent, acide sulfurique). Privée d'une bonne part de ses matières premières et devant faire face aux conséquences du blocus des pays alliés, l'industrie belge tourne au ralenti.

Considérablement ralentie, l'activité industrielle se poursuit à temps partiel. L'extraction houillère, bien que la plupart des charbonnages liégeois soient demeurés en fonctionnement, ne fournit que la moitié de la production attendue. Vers la fin de l'année 1915, de nombreuses entreprises métallurgiques ou chimiques cessent de produire, faute de matières premières à traiter.

Les conséquences économiques de ces arrêts sont lourdes. D'une part, les risques de réquisitions de l'outillage augmentent. En outre, ils génèrent un important chômage ouvrier qui fait planer la menace de déportations vers l'Allemagne. Ainsi, un plan datant d'octobre 1916 prévoit la déportation de 400 000 ouvriers. 120 000 seront officiellement déportés jusqu'en 1917.

Pour enrayer le ralentissement de l'activité économique, une Société coopérative d'approvisionnement industriel est mise en place tandis que la Société Générale, par l'intermédiaire de son gouverneur Jean Jadot, négocie auprès des belligérants l'autorisation pour la Belgique de réapprovisionner ses entreprises.

En ce qui concerne la politique d'occupation, une seconde phase, qui va provoquer la ruine des entreprises belges, s'ouvre au début de l'année 1917. La logique désormais privilégiée par l'occupant consiste à handicaper, au moment où l'issue de la guerre lui paraît douteuse, le concurrent industriel représenté par la Belgique. Les grands établissements sidérurgiques liégeois, dont

⁶¹ DE THIER Jules, GILBART Albert, *op. cit.*, p. 120-121.

plusieurs usines seront démantelées, paient le plus lourd tribut. Symboles de la puissance industrielle du bassin liégeois, la plupart des hauts-fourneaux sont visés. À Ougrée, quatre d'entre eux – sur huit – sont complètement détruits. Chez Cockerill, sur les sept appareils, deux sont rasés et trois en grande partie démolis. Seul un des onze laminoirs reste fonctionnel.

Entre 1913 et 1918, la production totale des aciéries belges est passée de 1,4 million à 2 380 tonnes. Quant aux fonderies de zinc, elles sont, à l'exception de celle de Trooz, davantage épargnées. Le bilan économique de la guerre n'en est pas moins désastreux : la production est passée de près de 205 000 tonnes de zinc métallique avant la guerre à 9 245 à la fin de l'occupation. Avec la fin du conflit se dessinera un défi majeur : celui de la reconstruction de l'appareil industriel.



Ougrée-Marihaye. Arrière du laminoir après démontage

Perte des libertés

Dès les premiers jours de l'occupation, les ordonnances allemandes pleuvent. L'historien Jacques Wynants en dénombre près de 846 rien que pour le village de Lambermont⁶². Les interdictions sont nombreuses et entravent la libre circulation des personnes.

Les Liégeois à l'heure allemande...

Les ordonnances allemandes en viennent à régler l'organisation quotidienne des Liégeois. En novembre 1914, l'occupant impose l'heure allemande, en avance de 60 minutes sur celle de Greenwich, sur laquelle s'alignait alors la Belgique. Toutefois, beaucoup refusent obstinément que l'ennemi régenté leur organisation quotidienne.

Puis, en 1916, les Allemands imposent l'heure d'été, afin d'économiser l'énergie, mesure qui sera adoptée également par les Alliés.

Très vite, la liberté de mouvement devient un privilège réservé à l'occupant. Celui-ci n'hésite d'ailleurs pas à démanteler le réseau des chemins de fer et à saisir les automobiles, les charrettes, les calèches, ainsi que les chevaux, les bœufs...⁶³ pour répondre à leur demande. De plus, le prix des transports en commun augmente de manière significative. Selon Sophie de Schaepdrijver, pour un billet aller et retour Bruxelles-Liège, qui coûtait sept francs avant la guerre, il faut déboursier près de vingt francs. Les wagons sont presque tous réservés par l'armée allemande⁶⁴.

Voyager devient compliqué : des permis sont nécessaires pour circuler à vélo, à moto et en voiture. La détention de pigeons voyageurs est interdite pendant un temps, les Allemands craignant que ceux-ci soient utilisés pour l'espionnage. En novembre 1914, l'occupant impose la carte d'identité obligatoire avec photo et informations sur le porteur, pour toute personne de plus de 15 ans. Elle est nécessaire pour voyager en dehors de sa commune. Les contrôles s'accroissent et les libertés individuelles sont de plus en plus bridées...



Certificat d'identité de Donat Wagner, Liège 1915

⁶² WYNANTS Jacques, *Un jour, un siècle. Deux occupations, deux libérations. La mémoire de Verviers au quotidien*, Verviers, 1994, cité par CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *op. cit.*, p. 217.

⁶³ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 118.

⁶⁴ *Idem*, p. 116.

Bientôt, la vie des citoyens liégeois se limite aux frontières communales. Les communes deviennent d'ailleurs, selon les termes de Sophie de Schaepdrijver, les « défenseurs naturels » de leurs habitants contre les Allemands, contre qui elles se heurtent régulièrement⁶⁵. Il faut dire qu'en plus d'occuper les chômeurs et d'émettre parfois leur propre monnaie, les communes versent des salaires, des allocations et des pensions aux plus démunis.

Le Kaiser à Spa⁶⁶

À partir de 1918, l'Empereur allemand Guillaume II réside à Spa, ville également occupée par le Grand Quartier-général impérial. D'importantes mesures de sécurité sont prises : une division administrative regroupant la cité thermale, Sart, La Reid et une partie de Theux est créée et coupée des localités avoisinantes. Les Spadois ne peuvent en sortir, les Verviétois ne peuvent y entrer. Spa devient, jusqu'en novembre 1918, le centre du pouvoir du IIe Reich.



QG de l'état-major allemand à Spa (à partir de 1918)

La police militaire est omniprésente. À la crainte des troupes à pied s'ajoute la peur des « bolides » allemands. Au sein des grandes villes, l'occupant emprunte les avenues à très vive allure, semant la peur, voire la mort. Il n'est pas rare d'observer des officiers lancer leur cheval au galop sur les trottoirs, obligeant les piétons à fuir au milieu du trafic. Par endroits, les civils sont même contraints de changer de trottoir à l'approche d'officiers et de les saluer, au risque d'être sévèrement violentés⁶⁷.



Troupes d'occupation à Visé, 25 novembre 1914

La perturbation des services postaux porte également atteinte au moral des Belges. Dès les premières semaines de l'occupation, les lettres doivent impérativement être pourvues de timbres allemands et envoyées ouvertes pour être soumises à la censure. Ces contrôles ralentissent évidemment les correspondances des soldats avec leur famille. Ce n'est qu'après de longs mois d'attente et grâce au concours de la Croix-Rouge que certaines familles reçoivent enfin quelques nouvelles succinctes⁶⁸.

À partir de 1915, une organisation clandestine, *Le Mot du Soldat*, transmet également des messages jusqu'au front de l'Yser.

Les lieux de divertissement sont contrôlés par l'occupant : les heures d'ouverture sont réglementées, ainsi que les programmations. Les Allemands réquisitionnent également une série de salles de spectacle pour y organiser des représentations à destination des troupes : le Théâtre royal de Liège, après avoir été mis dans un état pitoyable en raison de sa transformation en écuries, sert ainsi d'opéra aux troupes allemandes de passage⁶⁹. À partir de 1916, les déportations d'ouvriers commencent.

Les déportés et exilés liégeois – Le symbole de l'Atlas V

De nombreux Belges supportent mal leurs conditions de vie et les conséquences de l'occupation allemande. Le travail manque : le chômage et la misère minent littéralement le moral de la population. Beaucoup de Belges, se sentant inutiles et ne voulant pas travailler en Allemagne dans les usines d'armement, entendent contribuer à la lutte contre l'ennemi, aux côtés des soldats belges de l'Yser. Ils tentent de rallier les Pays-Bas, restés neutres durant le conflit, afin de rejoindre ensuite le front.

Ces départs volontaires s'accroissent à partir de 1916 : l'Allemagne manque de plus en plus de main-d'œuvre. La politique de recrutement sur base volontaire, mise en place dans les grandes villes belges, ne suffit plus à combler ce manque. Dès lors, les autorités allemandes décident, en septembre 1916, de mettre en place le travail obligatoire et réquisitionnent les chômeurs. Ceux qui refusent sont arrêtés et emprisonnés. Des rafles sont organisées : les hommes sont chargés dans des trains et transportés de force en Allemagne, en France occupée ou au Luxembourg. Dans ces camps de travail, les conditions de vie sont très difficiles. 120 000 Belges sont déportés, dont plus de 2 600 meurent suite à cette politique de travail obligatoire⁷⁰. Ces déportations suscitent de nombreuses protestations, tant au niveau national qu'international.



Fête allemande dans la cour du palais des Princes-Évêques de Liège à l'occasion de l'inauguration du monument von Emmich, 1916-17

⁶⁵ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 118.

⁶⁶ CONRAADS Daniel, RENETTE Erci, « Épisodes liégeois de la guerre 14-18 », in *Le Soir*, 5 août 2004, [en ligne], <http://archives.lesoir.be/histoire-episodes-liegeois-de-la-guerre-14-18-quand-spa-t-20040805-ZoPMDo.html> (Page consultée le 24 février 2014).

⁶⁷ *Ibidem*, p. 120 ; CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *op. cit.*, p. 213 ; DE THIER Jules, GILBART Albert, *op. cit.*, p. 12-13.

⁶⁸ DE SCHAEPDRIJVER Sophie, *op. cit.*, p. 116, 121 ; BOURLET Michaël, *op. cit.*, p. 109-112.

⁶⁹ REM Georges, *op. cit.*, p. 152.

⁷⁰ CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *op. cit.*, p. 213.



Prisonniers civils de Visé en Allemagne, 1915

De nombreuses organisations de résistance font transiter des Liégeois vers les Pays-Bas et la ville frontalière de Maastricht. Une astuce qui fonctionne au début de la guerre : les hommes se cachent dans les cales ou les cargaisons des péniches naviguant sur la Meuse vers la Hollande. Ces expéditions ne sont guère aisées, car les Allemands, méfiants, surveillent les bateaux depuis les berges, et un système de défense et de surveillance y est installé. Peu réussissent à passer la frontière ; beaucoup sont repris et faits prisonniers. Au fil du temps et face aux échecs à répétition de ces expéditions, des hommes imaginent pouvoir forcer le passage des protections allemandes à l'aide de remorqueurs.

Deux expéditions héroïques marquent ainsi l'esprit des Liégeois. Celle de l'*Atlas V* en janvier 1917 est la plus connue. On connaît moins celle du remorqueur *Anna* en décembre 1916. Cette dernière,

couronnée de succès, encourage les résistants liégeois à poursuivre dans cette nouvelle stratégie. Quelques semaines plus tard, un second remorqueur du nom d'*Atlas V* entreprend la descente du fleuve en direction de la Hollande. Néanmoins, les Allemands ont, entre-temps, renforcé leur système de défense sur la Meuse en direction de Maastricht. L'expédition s'annonce bien plus périlleuse... Elle le sera. Dans la nuit du 3 au 4 janvier 1917, le capitaine Jules Hentjes embarque à bord du remorqueur *Atlas* avec une centaine d'hommes aux abords de Coronmeuse. Tel un bélier, le remorqueur a pour mission de briser le système défensif allemand placé au travers du fleuve. L'expédition réussit malgré le feu nourri des mitrailleuses placées le long du fleuve, après avoir défoncé le pont de chemin de fer de Visé.



L'*Atlas V*



Plaque commémorative sur le pont Atlas, Liège

La légende veut que les passagers du remorqueur aient arboré le drapeau belge et chanté la Brabançonne en franchissant la frontière belgo-hollandaise. Après son arrivée à Maastricht, la quasi-totalité de l'équipage rejoint le front pour combattre les Allemands aux côtés de l'armée belge.

Le pont Atlas à Liège rappelle ce haut fait héroïque de la Grande Guerre. Une plaque commémorative y est d'ailleurs placée. Quant à la cloche du remorqueur, elle est toujours conservée aujourd'hui dans le sanctuaire de Banneux.

Engagements patriotiques

De tels changements dans le quotidien ont évidemment un impact important sur le moral de la population belge, d'autant que la censure allemande fait son œuvre : bon nombre de journaux, dont *La Meuse* à Liège, refusent de s'y soumettre. Des journalistes brisent leur plume et beaucoup de titres disparaissent. Seuls les journaux censurés sont autorisés et deviennent ainsi, avec les affiches allemandes, les principaux canaux d'information de la population. Leur contenu est toutefois filtré, les Allemands n'annonçant que leurs victoires. La liberté de la presse est ainsi bafouée et les Belges se trouvent isolés du reste du monde en raison du régime d'occupation. À Liège, un des plus célèbres journaux sous contrôle allemand est le *Télégraphe* : « Télégraphe, fais gaffe » était une expression récurrente chez les Liégeois⁷¹.

Avides d'informations fiables, les Liégeois n'hésitent pas à acheter à prix d'or, voire à louer, de vieux exemplaires de journaux des pays alliés circulant sous le manteau.

Ces journaux constituent également une source importante pour la presse clandestine belge, qui les reproduit ou recoupe ces informations avec celles recueillies sur le terrain par des réseaux de résistance. Ces feuilles prônent régulièrement le refus de l'autorité allemande au travers de textes satiriques et de caricatures antiallemandes, tentant d'orienter l'opinion des Liégeois occupés et démoralisés. C'est le cas de la très populaire *Libre Belgique*, fondée en 1915, qui n'hésite pas à indiquer comme adresse postale « Kommandantur-Bruxelles ». En Province de Liège, on peut citer *Le Belge* de Verviers qui n'édite qu'un seul numéro en octobre 1918. Cette presse joue un rôle important dans le soutien du moral des Liégeois, bien que de nombreux journaux connaissent une durée de vie limitée, ce qui ne sera pas le cas de *La Libre Belgique*, qui sera diffusée dans tout le pays et est encore éditée de nos jours.



Les principaux journaux clandestins

La question de l'attitude à adopter vis-à-vis de l'occupant se pose avec acuité dès le début de la guerre : faut-il adopter une attitude de « distance patriotique » ou tenter de trouver un *modus vivendi* acceptable ?

L'engagement patriotique individuel constitue aussi une composante de la résistance morale de la Première Guerre mondiale. Les pastorales du cardinal Mercier, en particulier *Patriotisme et Endurance* de Noël 1914, reflètent bien cet état d'esprit : « Ce pouvoir n'est pas une autorité légitime. Et, dès lors, dans l'intime de votre âme, vous ne lui devez ni estime, ni attachement, ni obéissance »⁷². Lue partout dans les églises (un des rares lieux non contrôlés par l'occupant⁷³), relayée sous le manteau dans de nombreuses éditions clandestines, elle fait grande impression.

La résistance se manifeste aussi par des actes plus anodins, visant notamment à entretenir un certain culte patriotique : vente et diffusion d'objets à



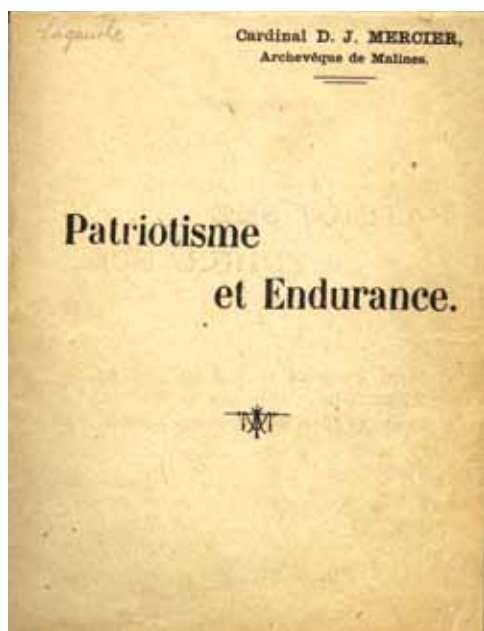
La Libre Belgique, novembre 1915

l'effigie de figures patriotiques (images des souverains, des Alliés, du général Leman...) comme des boutonniers ou des fanions tricolores, distribution sous le manteau de caricatures, de billets appelant à résister à l'occupant...

⁷¹ BOVERIE Dieudonné, *op. cit.*, p. 122.

⁷² Cardinal MERCIER, *Voix dans la Guerre*, Liège, 1937, p. 56.

⁷³ DE SCHAEPEDRIJVER Sophie, « Deux patries. La Belgique entre exaltation et rejet, 1914-1918 », in *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, n° 7 (2000), p. 23.



Lettre Pastorale *Patriotisme et endurance*

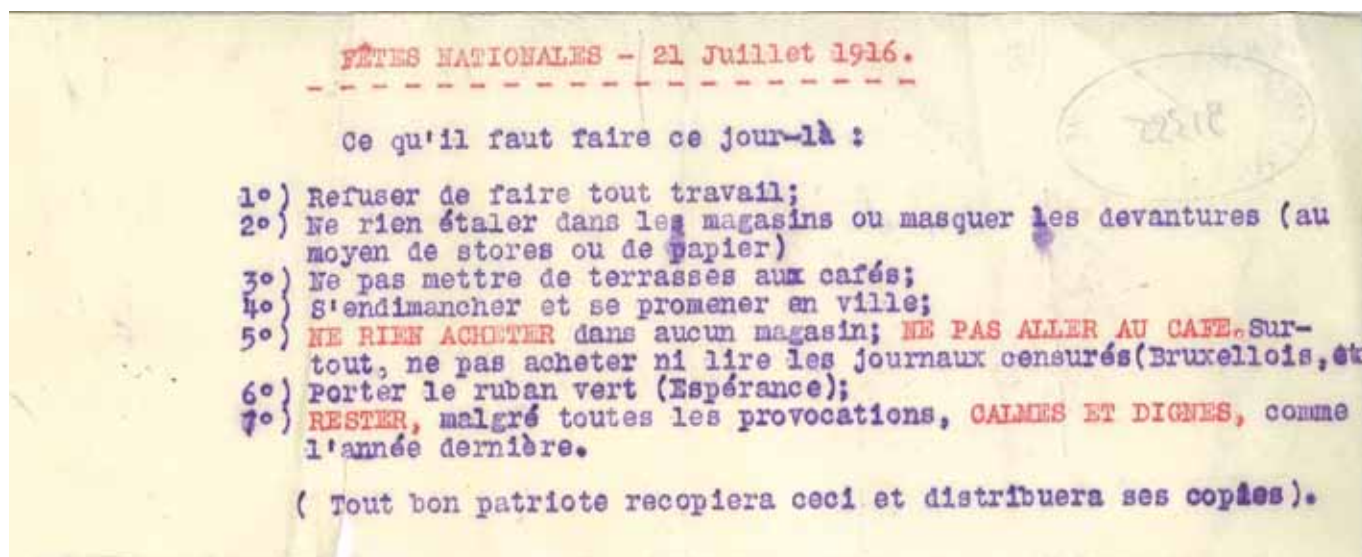


Boutonnères patriotiques



Calendrier clandestin pour l'année 1919

La fête nationale est, selon les termes de Sophie de Schaepprijver, « l'occasion de nier la légitimité de l'occupation et de manifester son adhésion à la cause nationale »⁷⁴. Le 21 juillet 1915, bien que tout signe de démonstration soit interdit par l'occupant, la ville de Liège prend le deuil, les magasins ferment, les maisons baissent leurs volets. Le monument Rogier est couvert de fleurs et de bouquets⁷⁵. Certaines boutiques garnissent leur devanture de crêpe noire ou des couleurs nationales.



Billet répandu clandestinement à Liège en juillet 1916

⁷⁴ Ibidem.

⁷⁵ DE THIER Jules, GILBART Albert, *op. cit.*, p. 125.



Photographie clandestine du monument Rogier, à Liège, le 21 juillet 1915. Orné de fleurs pendant la nuit précédente, le monument reste dans cet état durant toute la journée. Les Allemands enlèveront les fleurs la nuit suivante

Le jour anniversaire du Roi Albert, des commerçants de Liège exposent la photo du souverain entourée de rubans tricolores. Les répercussions ne se font pas attendre : ils doivent fermer pendant quinze jours sur ordre de l'autorité allemande⁷⁶. Indirectement, les multiples activités des œuvres charitables entretiennent aussi une certaine culture patriotique où les thèmes de l'encouragement, de l'entraide et de l'endurance sont bel et bien présents⁷⁷.

Des citoyens, hommes et femmes, ne se résignent donc pas à l'occupation.

De la militance sociale à l'action patriotique

Geneviève Xhayet

La guerre de 1914 met en veilleuse les revendications ouvrières. La ferveur militante se réoriente vers le patriotisme. Délaissant les idéaux pacifistes et internationalistes de la II^e Internationale, en août 1914, le Parti Ouvrier Belge (P.O.B.) s'inscrit sans réserve dans la résistance à l'offensive allemande. Ses députés votent les crédits militaires et se rangent aux côtés du roi Albert I^{er}, tel Émile Vandervelde, nommé Ministre d'État. Ils participent aussi à l'action du *Comité national de Secours et d'Alimentation*, auprès des industriels Ernest Solvay et Émile Francqui. À d'autres échelons du parti, l'attitude est la même. En témoignent les parcours des Liégeois Julien Lahaut (1884-1950) et Lucie Dejardin (1875-1945).

Fils d'un métallurgiste déjà engagé dans le combat social, Julien Lahaut travaille à Cockerill, ensuite au Val Saint-Lambert. Militant du P.O.B., il perd ces emplois lors de grèves. Il va même en prison. Quand la guerre éclate, il devient volontaire dans l'armée, versé dans le corps des autocanons mitrailleuses⁷⁸. De 1915 à 1917, son bataillon est en Russie, à la rescousse des armées tsaristes. C'est sur place qu'il vit la Révolution d'Octobre. La paix de



Julien Lahaut en Russie

Brest-Litovsk (1918) ramène Lahaut au foyer : un périple rocambolesque, de Moscou à Paris, par Vladivostok, San Francisco, New York et l'Atlantique. Lahaut est décoré. Après la guerre, il reprend ses activités au syndicat comme au parti. Son éviction de ces instances pour radicalisme, conjuguée à son expérience russe, le conduisent vers le communisme.



Caricature de Lucie Dejardin dans sa prison

Fille de mineurs, employée comme *hiercheuse* dès l'enfance, Lucie Dejardin fonde en 1910 la première Ligue des femmes socialistes de Liège. En 1912, elle rejoint le P.O.B. La guerre et la proximité de la frontière hollandaise font d'elle un agent de renseignement. En juillet 1915, elle est arrêtée par les Allemands, incarcérée à Tongres, puis à Aix-la-Chapelle, enfin transférée dans un camp en Basse-Saxe. Libérée à la fin 1917, elle se rend en France, comme monitrice d'une colonie d'enfants belges réfugiés. Devenue après la guerre inspectrice du travail, elle reprend son action militante. Conseillère communale de Liège dès 1919, elle est en 1929 la première femme « député », élue directe au Parlement.

À côté de la presse clandestine et des engagements individuels, des réseaux de « résistance » voient le jour. Contrairement à la Seconde Guerre mondiale, il s'agit de réseaux non armés : ce sont des réseaux illégaux de renseignements au service des Alliés, des unités de sabotage et des filières d'évasion, nécessitant une organisation précise, avec des cellules et des chaînes de commandement. D'une

⁷⁶ BOVERIE Dieudonné, *op. cit.*, p. 118.

⁷⁷ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, « Deux patries... », p. 27.

⁷⁸ Voir le chapitre « Les sportifs liégeois dans la guerre »

certaine manière, ils préfigurent la résistance du second conflit mondial : plusieurs résistants se réengageront d'ailleurs en 40-45, à l'instar de Walthère Dewé, réactivant son réseau *La Dame Blanche* en 1940.

Walthère Dewé : un résistant liégeois à l'oppression allemande durant les deux guerres

Bénédicte Franck



Walthère Dewé

Walthère Dewé naît à Liège au lieu-dit « Les Tawes », le 16 juillet 1880. Fils unique de parents profondément chrétiens, il devient ingénieur civil des mines en 1904 puis ingénieur électricien en 1905. Il entre ensuite à la Régie des Téléphones et Télégraphes où il effectuera le reste de sa carrière professionnelle.

Dieudonné Lambrecht, le cousin de Walthère Dewé, renseigne les alliés dès décembre 1914. Il les informe notamment des déplacements en train des troupes allemandes à travers la Belgique. Lambrecht est trahi par l'un de ses passeurs de documents et est fusillé au fort de la Chartreuse en avril 1916. Ce qui semble être la fin de l'aventure n'est en fait que son commencement...

En effet, Walthère Dewé reprend l'activité de Lambrecht et, avec l'aide de son ami Herman Chauvin et de quelques patriotes, fonde le réseau de renseignement *La Dame Blanche* qui fonctionnera jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

Ce réseau est organisé selon un modèle militaire rigoureux et cloisonné : chacun de ses membres n'est en contact qu'avec le minimum indispensable de ses compagnons d'armes. De plus, les membres de *La Dame Blanche* doivent se limiter aux tâches à réaliser au sein de ce mouvement.

La Dame Blanche, spectre annonciateur de la mort imminente ou protectrice d'un peuple opprimé ?

Le nom donné au réseau créé par Dewé fait référence au mythe de la *Dame Blanche* et plus particulièrement à celui attaché à la famille des Hohenzollern : on raconte que lorsqu'un spectre à l'allure d'une femme, tout de blanc vêtue, erre mélancoliquement la nuit dans les couloirs du château de Postdam, quelque temps après, meurt un membre de la dynastie.

En Belgique occupée, cette *Dame Blanche* symbolise plutôt le réconfort vis-à-vis du peuple opprimé et la confiance en un avenir meilleur.

Nous pouvons d'ailleurs encore admirer, actuellement, la statue cette « femme » rassurante érigée rue Coupée, à Liège à côté du tombeau de Walthère Dewé.

L'organisation de *La Dame Blanche*

L'un des premiers soucis des membres de la *Dame Blanche* réside en l'instauration d'une liaison avec Londres. Ceci sera fait avec la section du *Secret Intelligence Service* (les services secrets britanniques) opérant aux Pays-Bas. L'organisation du réseau remarquablement hiérarchisé et structuré recouvre, petit à petit, tout le pays et compte 1 084 agents rigoureusement sélectionnés, dont 30 % de femmes.

En 1917, lorsque les chefs de *La Dame Blanche* établissent des postes d'observation près du front « Trèves-Charleville-Hirson-Valenciennes », 75 % des renseignements permettant aux Alliés d'établir l'ordre de bataille allemand proviennent de ce réseau. Régulièrement, les documents arrivent aux Pays-Bas, grâce à des courriers triés sur le volet et à sept passages établis en dépit de la triple haie métallique que les Allemands ont édifiée tout le long de la frontière néerlandaise.

À l'automne 1918, Dewé et Chauvin sont les premiers hommes à implanter un réseau complet de surveillance des voies ferrées en pays occupé par l'ennemi.

Le 31 mars 1919, en son quartier général d'Ham-sur-Heure, le Maréchal Douglas Haig demande à être présenté aux principaux chefs de *La Dame Blanche* Il déclare alors :

« J'avais tous les matins devant les yeux, le résumé des données d'observation du Corps.



Chapelle Mémorial Walthère Dewé au Thier-à-Liège



Avant même d’ouvrir mon courrier, je parcourais les 150 pages des trois rapports hebdomadaires de *La Dame Blanche* et je me servais constamment des renseignements qu’ils contenaient pour la conduite des opérations militaires. Nos soldats sont des héros, mais, parmi eux, vous occupez la première place, car vous vous êtes exposés volontairement au danger de mort, alors que vous auriez pu, comme tant d’autres, vivre en paix. À vous tous, honneur et merci. »

L’aventure continue...

Dès septembre 1939, Dewé reprend ses activités patriotiques et crée ensuite le réseau de renseignements « Clarence » qui perpétue l’œuvre de *La Dame Blanche*.

La fin d’un géant

Le 14 janvier 1944, alors qu’il se rend chez une de ses compagnes de lutte, la *Geheime Feldpolizei* surgit et l’arrête. Il parvient à s’échapper, mais est finalement abattu par un officier allemand.

La Résistance perd alors un de ses plus grands chefs.

À Ixelles, rue de la Brasserie n° 2, une plaque commémorative est apposée sur la façade de la maison au pied de laquelle Dewé fut abattu.

Les risques sont importants : s’ils sont pris, ces résistants s’exposent à des peines d’emprisonnement en Allemagne, voire à la mort. En Province de Liège, le site de l’ancien fort de la Chartreuse devient un lieu de mort : 48 personnes y seront fusillées.



Monument dédié aux fusillés de la Chartreuse

Plusieurs membres du réseau de *La Dame Blanche*, l’un des plus importants du pays, proviennent de la Province de Liège, tels les Grandprez, famille d’industriels de Stavelot, qui espionnent les mouvements des troupes allemandes vers Verdun et organisent des filières de passage et d’évasion aux Pays-Bas. Ils connaîtront un destin tragique puisque Lambrecht et deux membres de la famille Grandprez (Constant et Élise) seront arrêtés sur dénonciation d’un agent allemand infiltré dans leur organisation. François et Marie Grandprez seront quant à eux condamnés à quinze ans de travaux forcés.

Sur la place Saint-Barthelemy à Liège et sur le site du bastion de la Chartreuse, deux monuments rendent hommage aux Grandprez et à Dieudonné Lambrecht, ainsi qu’à plusieurs autres résistants de la Grande Guerre.



Constant et Élise Grandprez



Monument à Dieudonné Lambrecht et à 55 autres fusillés de 1914-1918, place Saint-Barthelemy à Liège

Les adieux d'un condamné

Les historiens Emmanuel Debruyne et Laurence Van Ypersele se sont penchés sur les dernières lettres de citoyens belges et français fusillés par les Allemands au cours du premier conflit mondial.

Parmi ceux-ci, de nombreux écrits émouvants d'hommes et de femmes faisant leurs adieux et, notamment, ceux de Dieudonné Lambrecht dont nous vous livrons ici un extrait⁷⁹ :

Le 17 avril 1916 de la Citadelle de la Chartreuse.

Ma Jeanne Bien-Aimée,
Je viens d'être transféré de St-Léonard, ici et comment je l'ai pressenti, c'est pour y apprendre la nouvelle fatale.

Il vient de m'être confirmé que le jugement [...] me condamnait à la peine de mort et que les recours en grâce ont été rejetés.

[...] Oh ! Ma bien-aimée, quelle douleur atroce pour vous qui espérez tant. Pauvre femme, pauvres parents ! Mon âme est remplie d'une tristesse immense en pensant à vous.

Celui qui disparaît est vite quitte de ses souffrances. [...] Mais vous autres, que de douleurs ! [...] Que Dieu vous donne à tous le courage qu'il n'a cessé de m'accorder et que vos peines vous soient moins cruelles.

[...] Demain 18 avril, je serai exécuté. Quelle coïncidence, ce sera justement le dernier jour de notre dixième année de mariage. Dix ans de bonheur passés près de toi !!

[...] Réfugie-toi dans la prière, oh ! Mon aimée et sois vaillante. Pense à notre fille, à qui tu te dois toute et qui sera ta consolation.

Console mes pauvres parents, pour lesquels ce coup va être terrible. Puise dans ton amour pour moi, les forces nécessaires pour leur donner l'exemple du courage.

[...] Je te laisserai la croix que tu m'avais fait parvenir, pour qu'elle te soit mon dernier souvenir. J'y déposerai mes derniers baisers pour toi, Riette et mes parents. J'y joindrai mon anneau.

[...] Jeanne, à Dieu, et reçois sur cette lettre pour notre fille chérie, pour mes parents et pour toi, les plus affectueux baisers de celui qui fut votre Donné



Dieudonné Lambrecht

Des étrangers s'engagent également au sein de la résistance, à l'instar d'Édith Cavell⁸⁰.

On peut toutefois observer qu'à partir de 1916, le prolongement de la guerre affaiblit le patriotisme clandestin. Le besoin de se détendre et de s'évader de cette atmosphère lourde d'amertume et de désillusions se fait sentir et de nombreux théâtres et cafés font le plein de public, au grand dam des ultra-patriotes.

Le sentiment d'un Liégeois en 1917⁸¹

« Quant à nous, je me demande si nous pensons encore... On a si souvent été ballottés de l'espoir au désespoir qu'on est comme insensibilisés, comme des ilotes qui marchent comme des automates, sont rappelés à la réalité par quelque fait brutal et puis se replongent dans le train-train. Peut-être ce tableau est-il quelque peu exagéré, mais comment expliquer que l'on puisse vivre quatre ans dans un monde de fou, sans devenir fou soi-même ? »

Certaines personnes choisissent néanmoins la voie de la collaboration.

Flamentpolitik et division administrative

L'administration allemande comprend très vite qu'elle peut tirer profit des problèmes linguistiques existant déjà entre la partie flamande et la partie francophone de la population, certains Flamands supportant de moins en moins la « suprématie wallonne » dans la direction de l'État belge d'avant-guerre⁸².

Les Allemands ont comme but de démanteler la Belgique à la fin de la guerre afin d'incorporer plus facilement le territoire belge au Reich allemand. Ils imaginent qu'intégrer l'élément germanique flamand sera plus aisé que l'élément francophone wallon. Le pouvoir allemand tente, dans un premier temps, de mettre en place une politique proflamande et de séduire ainsi le nord du pays, afin de faire passer l'idée dans l'opinion flamande que l'Allemagne vient en aide à une Flandre opprimée depuis plusieurs décennies par la

⁷⁹ Lettre du 17 avril 1916. Dieudonné Lambrecht à sa femme. Archives générales du Royaume, Bruxelles, Archives des Services patriotiques, n° 248, cité par DEBRUYNE Emmanuel, VAN YPERSELE Laurence, *Je serai fusillé demain. Les dernières lettres des patriotes belges et français fusillés par l'Occupant. 1914-1918*, Bruxelles, Editions Racine, 2011, p. 195.

⁸⁰ Voir le chapitre « Edith Cavell et Gottfried Benn sous le regard de Pierre Mertens ».

⁸¹ BOVERIE Dieudonné, *op. cit.*, p. 180.

⁸² BOURLET Michaël, *op. cit.*, p. 101.



minorité francophone⁸³. Un autre objectif est de décrédibiliser la politique extérieure belge et prouver la dangerosité de l'alliance historique avec la France depuis 1830⁸⁴.

Le frontisme dans l'armée belge

L'armée belge est, comme le souligne l'historien Michel Dumoulin, une armée de dialectes - flamands, mais aussi wallons - alors que la langue des officiers est le français, dont la connaissance est nécessaire pour bénéficier d'une promotion.

Or, les Flamands composent près de 65 % des effectifs de l'armée belge, la plupart versés dans l'infanterie, c'est-à-dire la composante la plus exposée au feu ennemi. De plus, le faible niveau de scolarisation de nombreux soldats du nord du pays les empêche d'envisager une quelconque promotion qui pourrait les éloigner des premières lignes.

Le nombre de morts est donc plus élevé chez les Flamands, d'autant qu'ils constituent alors 55 % de la population belge, ce qui explique leur proportion plus importante dans l'armée.

Dès 1916, certains Flamands remettent en cause l'unilinguisme dans l'armée. Vient rapidement s'y greffer le désir de reconnaissance de leur langue et de leur culture (avec la flamandisation de l'Université de Gand, par exemple), à laquelle aspirent des Flamands plus instruits (en particulier les intellectuels catholiques). Le mouvement frontiste, le *Frontbeweging*, est né.

Toutefois, il n'a pas le retentissement escompté (seuls 5 000 hommes en font partie). En effet, la lutte au quotidien pour la survie reste la priorité des soldats.

En 1917, le mouvement est interdit et doit opérer dans la clandestinité, entraînant sa radicalisation ainsi que la naissance, puis la persistance, de deux mythes : d'une part, celui du soldat flamand ne comprenant pas l'ordre qui lui est donné en français (alors qu'il n'existe pas de témoignages à ce propos) et, d'autre part, celui des 80 % de Flamands présents sur le front.

L'Allemagne entend donc mettre à mal l'unité belge en l'affaiblissant et en revêtant le costume de protectrice de la Flandre⁸⁵. Elle peut compter sur l'aide, au nord du pays, de quelques activistes prêts à profiter de la guerre pour faire avancer les nombreuses et anciennes revendications du mouvement flamand. Cette collaboration engagée marque la naissance de l'activisme flamand.

Deux mesures symbolisent cette « Flamenpolitik » : la « flamandisation » de l'Université de Gand en 1916, vieille revendication du mouvement flamand. En effet, jusqu'alors, les cours y étaient exclusivement dispensés en français. Les autorités allemandes décident aussi la division administrative du pays en 1917 avec fixation d'une première frontière linguistique. On assiste même à la mise en place d'un Conseil de Flandre (Raad van Vlaanderen), qui milite pour une plus grande autonomie flamande. Bruxelles devient alors capitale de la Flandre et le français est interdit dans les actes officiels de la capitale⁸⁶. Malgré tout, la « Flamenpolitik » est un échec pour l'Allemagne : peu de Flamands s'y rallient et une grande partie de l'opinion flamande n'entend pas collaborer. Au sein du mouvement flamand, la tendance majoritaire souhaite plus d'autonomie dans un cadre fédéral belge⁸⁷. Malgré tout, cette politique laissera des traces après la Grande Guerre et l'image du Flamand collaborateur et germanophile perdurera et sera renforcée davantage encore après la Deuxième Guerre mondiale.

Plus récemment, des recherches historiques ont mis en évidence qu'une « Wallenpolitik » a aussi été développée par l'Allemagne à partir de 1917⁸⁸. Les autorités allemandes, suite à la séparation administrative du pays et la division des ministères en deux ailes linguistiques, décident d'installer les ministères wallons à Namur. Ceux-ci n'ont jamais fonctionné, car les fonctionnaires wallons démissionnent en nombre pour s'y opposer. Les milieux liés au mouvement wallon refusent donc de collaborer à la politique de l'occupant. Au lendemain de la guerre, le leader du mouvement wallon, Jules Destrée, déclare même qu'il n'y a jamais eu d'activistes wallons. Malgré tout, le mouvement wallon ne délaisse pas son rêve d'un fédéralisme en Belgique, mais jamais aux dépens de la survie du pays. Le projet fédéraliste wallon continuera ensuite à mûrir durant l'entre-deux-guerres.

⁸³ DE SCHAEPRDIJVER Sophie, « Deux patries... », p. 35.

⁸⁴ BOURLET Michaël, *op. cit.*, p. 102.

⁸⁵ DELFORGE Paul, « La politique allemande à l'égard de la Belgique (1914-1918) », p. 7, in INSTITUT DESTREE, *Site de l'Institut Destrée*, [en ligne], http://www.institut-destree.eu/Documents/Chantiers/ID-EP-2009/EP04_Paul-Delforge_La_Politique_allemande_a_l-egard_de_la_Belgique_2009-04-25.pdf (Page consultée le 17/06/2014).

⁸⁶ CONRAADS Daniel, NAHOE Dominique, *op. cit.*, p. 223.

⁸⁷ MABILLE Xavier, *Histoire politique de la Belgique – Facteurs et acteurs de changements*, Bruxelles, Éditions du CRISP, 1997, p. 217.

⁸⁸ DELFORGE Paul, *La Wallonie et la Première Guerre mondiale*, Namur, Éditions de l'Institut Destrée, 2009.

À partir de 1917, l'Europe entière est touchée par une crise morale sans précédent. Le conflit s'éternise et les mutineries se multiplient, notamment dans l'armée russe et l'armée française.

L'arrière des fronts est aussi touché : de nombreuses grèves et émeutes de plus en plus nombreuses font rage, particulièrement en Allemagne qui est victime d'un blocus économique. De plus en plus de membres du parti social-démocrate allemand plaident pour un rapprochement idéologique du pacifisme et du socialisme, s'opposent au conflit et refusent de voter des crédits supplémentaires. Les Allemands vont également tenter de négocier une paix qui résulte de compromis, mais sans succès.

Le défaitisme s'empare d'une partie du monde politique, provoquant de nombreux changements de gouvernements mais, dans la plupart des cas, ce sont les partisans de la guerre qui sont choisis.

En réalité, beaucoup souhaitent une paix, mais une paix sans compromis.

En 1917, les Alliés traversent donc les mois les plus difficiles du conflit, entre autres à cause de la double révolution russe et de l'effondrement du front de l'est suite à la signature de l'armistice de Brest-Litovsk.

Les révolutions en Russie

La situation en Russie et sur le front de l'est se désagrège de plus en plus. Les troupes russes subissent de lourdes pertes (1 700 000 hommes depuis 1914¹) et l'économie de guerre est désorganisée, provoquant une pénurie généralisée.

Si le mouvement révolutionnaire russe a connu une crise au moment de la déclaration de guerre, il redémarre à partir de 1915. En 1916, une série de grèves sont déclenchées, mobilisant plus d'un million d'ouvriers. Leurs revendications sont non seulement d'ordre social, mais aussi antimonarchique et pacifiste. Parallèlement à ce mouvement, une série de rébellions éclatent également au sein même de l'armée russe. On assiste ainsi à des fraternisations ou encore à des mutineries.

À partir du 5 mars 1917 (20 février dans le calendrier russe), l'agitation s'amplifie, les manifestations sont durement réprimées par les tirs de l'armée impériale. Le 12 mars, les manifestants fraternisent avec des soldats qui vont leur distribuer des armes. Les bâtiments publics sont envahis. La « Révolution de Février » est en marche.

Le 15 mars, le tsar Nicolas II est dans l'obligation d'abdiquer et deux pouvoirs lui succèdent simultanément : un gouvernement provisoire, plutôt libéral, et le Soviet de Petrograd, socialiste.



Séance du Soviet de Petrograd

¹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, *La Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Gallimard, 1998, p. 86 (Collection Découvertes Gallimard Histoire).



Le 25 octobre, la Russie est une nouvelle fois victime d'un coup d'état, bolchevique cette fois-ci, décidé par Lénine et préparé par Léon Trotski.

Globalement, de mars 1917 à mars 1918, trois grandes options sont tour à tour expérimentées par les différents gouvernements qui se succèdent au pouvoir en Russie :

- 1) poursuivre la guerre, conformément aux engagements pris par l'ancien régime tsariste et avec les mêmes buts ;
- 2) mener une guerre « défensive », c'est-à-dire à la fois continuer la guerre et, parallèlement, imposer au gouvernement provisoire de prendre des mesures énergiques pour tenter de convaincre l'ensemble des gouvernements en guerre de signer une paix « sans annexion ni contribution » ;
- 3) sortir, à n'importe quel prix, de la « guerre impérialiste » afin d'assurer le triomphe de la révolution bolchevique en Russie et à terme celui de la révolution mondiale.

Finalement, c'est la dernière option, léniniste, qui l'emporte : le 3 mars 1918, le traité de Brest-Litovsk est signé entre la Russie bolchevique et l'Allemagne. Ce traité est en apparence désastreux pour les Russes, car il aboutit à l'abandon par la Russie de la Pologne, de la Finlande, des pays baltes, de l'Ukraine, de la Biélorussie et de la Géorgie. En réalité, il reflète l'opportunisme de Lénine, puisqu'il permet de consolider une révolution déjà menacée, au prix d'un abandon très provisoire d'une souveraineté qui sera bientôt annulé par la défaite de l'Allemagne impériale.



Lénine



Signature du traité de Brest-Litovsk

Pour l'Empire allemand, le traité de Brest-Litovsk représente un tournant stratégique. Ayant atteint ses buts de guerre à l'est, l'empire peut désormais transférer la plupart de ses forces militaires sur le front ouest. Il en est ainsi fini de la lutte sur deux fronts. Les Allemands espèrent désormais pouvoir bénéficier de ce nouvel apport de troupes pour faire face à l'arrivée de l'armée américaine.

Mais cette opération va s'avérer complexe : le temps manque et les Allemands vont être contraints de laisser 40 divisions à l'est pour garder leurs conquêtes, divisions qui ne pourront pas être ramenées à temps pour l'ultime offensive de 1918.

Les États-Unis entrent en guerre

Neutres depuis le début du conflit en raison de la politique isolationniste des Américains, mais également en raison de l'impréparation de l'armée américaine, les États-Unis décident de déclarer la guerre le 6 avril 1917. Les Allemands ont en effet repris la guerre sous-marine à outrance (qu'ils avaient arrêtée après le torpillage du paquebot *Lusitania*, transportant de nombreux Américains). Les États-Unis ont découvert du « télégramme Zimmermann ». L'Allemagne propose au Mexique une alliance contre les États-Unis afin de reconquérir le Texas, l'Arizona et le Nouveau-Mexique. La guerre se mondialise un peu plus.



Affiche américaine de recrutement, « Je te veux dans l'armée américaine », 1917

« Lafayette, nous voici ! »²

Le premier contingent de l'armée américaine débarque le 13 juin 1917 en France. Les troupes américaines sont entraînées par des instructeurs français et britanniques à la dure réalité de la guerre des tranchées. En juillet 1918, près de 450 000 soldats américains sont engagés sur le front.



Arrivée des Américains à Saint-Nazaire, 26 juillet 1917

Ceux qu'on appelle les « Sammys » (en référence à l'Oncle Sam) ou encore les « Doughboys » (en référence aux boutons de vareuses des soldats de la Sécession, qui ressemblent à des beignets, « doughnuts » en anglais) participeront massivement à la grande contre-offensive de l'automne 1918.

Certains volontaires américains sont déjà présents sur le front depuis quelques années, en particulier au sein de l'Escadrille Lafayette, financée par des Américains francophiles.



Un « Sammy »

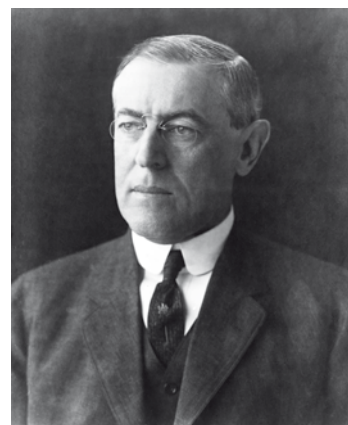


Membres de l'Escadrille Lafayette

² Traditionnellement, le 4 juillet, jour de fête nationale américaine, les troupes américaines défilent à Paris et un détachement se rend sur la tombe du marquis français de Lafayette, héros de l'indépendance américaine. C'est à cette occasion que le colonel Stanton a prononcé cette phrase (« 6 avril 1917. Les États-Unis dans la Grande Guerre », in *Hérodote. net. Toute l'Histoire en un clic* [en ligne], http://www.herodote.net/6_avril_1917-evenement-19170406.php) (Page consultée le 23/06/2014).



En 1918, le Président Wilson justifie la participation américaine par des raisons supérieures et éthiques, conformes à la Constitution des États-Unis, reprises dans les « 14 Points » qu'il présente au Congrès. Ceux-ci forment un programme de paix et de sûreté qui entend assurer l'avenir des peuples du monde pour mettre fin à la guerre. Défendant le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, il propose de régler les conflits futurs au sein d'une grande organisation internationale, garante de l'indépendance territoriale et politique d'un État.



Le Président des États-Unis, Woodrow Wilson

L'armistice

Depuis l'échec de leur contre-offensive de juillet 1918, les Allemands ont pris conscience qu'il leur restait peu d'espoir d'arracher la victoire. Cela se confirme à partir du mois d'août, car la situation militaire de l'Allemagne sur le front occidental se détériore quotidiennement.

Enfin, les soldats américains sont de plus en plus nombreux. Ainsi, au mois de juin 1918, 10 000 soldats américains arrivent par jour sur le théâtre des opérations. Fin septembre, près de 1,8 million de soldats américains débarquent sur le continent européen. De plus, les alliés de l'Allemagne doivent progressivement déposer les armes : la Bulgarie capitule le 29 septembre 1918, la Turquie le 30 octobre et l'Autriche-Hongrie le 4 novembre.

Fin septembre 1918, une offensive générale est menée par les Alliés. Il s'agit de la première offensive à laquelle le roi Albert accepte de prendre part. À partir du 15 octobre, le front allemand s'effondre et la retraite commence. Partout, la situation devient critique pour les Allemands.



Infanterie américaine lors de l'offensive Meuse-Argonne (26 septembre-11 novembre 1918), qui contribua à la défaite finale allemande

Pourtant, début octobre 1918, les chefs militaires allemands sont encore convaincus qu'ils trouveront un moyen de sortir de la guerre sans être acculés à une demande formelle d'armistice, ce qui équivaldrait à une capitulation plus ou moins inconditionnelle. Mais, sans se concerter préalablement avec l'Allemagne et sans négocier, l'Autriche-Hongrie demande un armistice, qui est signé le 3 novembre 1918. Dès lors, le 3 novembre à Kiel, et le 7 à Munich, par exemple, des mouvements insurrectionnels éclatent et des Soviets³ de soldats se constituent.

L'Allemagne vacille politiquement et risque de basculer dans l'anarchie... La « Révolution de Novembre » a débuté. Le 9, un soulèvement populaire éclate à Berlin. Guillaume II renonce à la couronne impériale et la République est proclamée. Le chaos s'empare du pays.



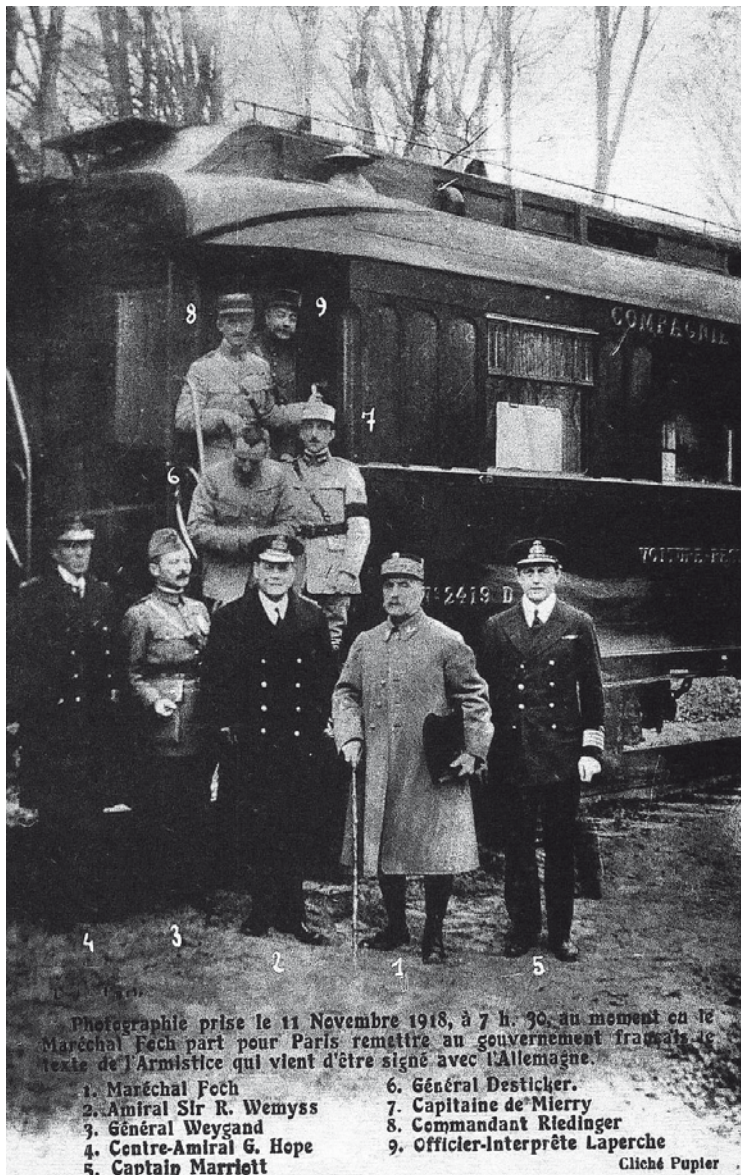
Révolution de Novembre 1918 à Berlin : un groupe de soldats brandissant le drapeau rouge, le 9 novembre, à la Porte de Brandebourg



Proclamation de la République allemande par Philipp Scheidemann au Reichstag (Parlement allemand)

Deux jours plus tard, le 11 novembre, un armistice est signé à Rethondes, au milieu de la forêt de Compiègne. Les « 14 Points » de Wilson constituent la base de l'armistice.

³ Le terme « Soviet » désigne un conseil de soldats, d'ouvriers ou de paysans acquis aux idées révolutionnaires.



Signature de l'armistice à Rethondes, 11 novembre 1918



Armistice à Paris, 11 novembre 1918



Annnonce de l'armistice à Philadelphie en Pennsylvanie, 11 novembre 1918



Annonce de l'armistice à Londres, 11 novembre 1918



Annonce de l'armistice à Paris, 11 novembre 1918

Une explosion de joie saisit les populations alliées.

Par contre, en Allemagne, la défaite est refusée. Le traumatisme est important. Les soldats allemands sont reçus en héros.

La capitulation reste pour beaucoup incompréhensible, étant donné que l'Allemagne occupait encore, le 11 novembre, un territoire important, qu'elle a remporté la guerre à l'est et qu'aucun ennemi n'a foulé le sol de la patrie. Pour certains, la responsabilité de la défaite revient aux « traîtres de l'intérieur » : la gauche (socialistes et communistes), le parlementarisme et/ou les juifs.



Retour à Berlin des troupes allemandes après la signature de l'armistice



“Jusqu’à un certain jour, l’Allemagne fut la plus grande et la plus puissante force militaire de la guerre mondiale. Un instant le colosse a touché terre ; mais la blessure mortelle n’est pas venue de l’extérieur, elle vint de l’intérieur. (Arbeiter Zeitung de Vienne 26 mars 1919).”
Carte postale autrichienne contre la démocratie que certains estiment juive.

La légende du « coup de poignard dans le dos » (*Dolchstoß*) est née et les événements révolutionnaires d’octobre et de novembre 1918 ne feront qu’accroître ce mythe. Un antisémitisme radical, alimenté notamment par la guerre, est donc davantage présent dans la population dans l’immédiat après-guerre. Hitler et le NSDAP (parti nazi) utiliseront la défaite allemande pour alimenter la frustration de la population de ce pays. Ce phénomène sera encore amplifié lors de la signature du traité de Versailles en 1919.

Le bilan humain

Le deuil frappe une proportion très importante de familles dans les pays en guerre.

L’impact des pertes humaines est énorme sur les taux de natalité, car la guerre a fauché en masse des hommes jeunes, généré des millions d’invalides et laissé des millions de veuves et orphelins.

Malgré tout, le retour à la paix voit une hausse immédiate du nombre des naissances dans de nombreux pays.



Un enterrement en 1915



Affiche, « Journée patriotique. La Fleur de l’orphelin », 1919

Au cours de la Première Guerre mondiale, près de 68 millions de soldats auront été mobilisés. Selon les sources, entre 8,5 et 10 millions décèdent. Pour la Belgique, les pertes s’élèveraient à environ 40 000⁴ militaires (dont 9 000 Africains) et 23 000 civils⁵. Environ 0,6 % de la population belge périt donc pendant la guerre. Certains pays sont touchés plus durement encore, comme la France qui perd 1,3 million d’hommes sur 8

millions de mobilisés, ou encore l’Allemagne qui, sur 13 millions de mobilisés, verra mourir 2 millions de soldats.

En Europe, sur 20 millions d’hommes blessés à la guerre, 6 à 8 millions resteront invalides, dont environ 30 000 Belges. Pour toutes ces personnes diminuées – mutilés, amputés, « gueules cassées », blessés psychologiques –, aux handicaps souvent lourds, la période d’après-guerre ressemble à un chemin semé d’embûches⁶.

Au total, les pertes civiles et militaires s’élèveraient à 20 millions de morts, sans compter les disparus. La Première Guerre mondiale fut un véritable bain de sang.

La guerre et les traités de paix ont aussi pour conséquence la migration forcée de certains peuples, réduits à l’exode et doivent donc abandonner, non sans mal, leur région d’origine. C’est le cas, par exemple d’un million d’Allemands qui quittent la Pologne, les pays baltes et l’Alsace-Lorraine pour se réfugier sur le territoire désormais réduit de l’Allemagne.

⁴ GERARD Emmanuel, *Nouvelle histoire de Belgique, La démocratie rêvée, bridée et bafouée (1918-1939)*, Bruxelles, Le Cri Édition, 2010, p. 9.

⁵ DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Editions J.-M. Collet, 1997, p. 163

⁶ Les travaux récents de spécialistes de l’histoire du genre mettent l’accent sur les blessures intimes qui accompagnent les mutilations de guerre : la perte du rôle de soutien de famille, un sentiment d’inutilité sociale, le renoncement au métier d’avant-guerre, une forme d’atteinte à l’identité virile.

Le bilan matériel et financier

La violence du conflit a littéralement labouré nombre de paysages. En certains endroits, tout est à reconstruire.



Image panoramique de la ville d'Ypres en 1919

Régions à fort potentiel agricole et industriel, la Belgique, le nord et l'est de la France ont été particulièrement endommagés par l'occupation et par le front.

Des pans entiers de l'économie ont été détruits durant le conflit : les voies de communication, les exploitations industrielles et agricoles, les infrastructures liées à l'énergie, les édifices publics et privés... Ainsi, la Belgique a perdu près de 18 % de sa richesse nationale.

Aux coûts très lourds de la reconstruction s'ajoutent ceux de la guerre elle-même.

L'endettement des États — chez tous les anciens belligérants, mais aussi dans les pays restés neutres — est colossal. Et, dans la plupart des cas, son aggravation s'est poursuivie au moins jusqu'au milieu des années 1920. En effet, les pays ont recouru, pour financer la guerre, à l'impôt, à l'emprunt et à la planche à billets (l'État met plus d'argent en circulation), ce qui a provoqué l'inflation : la valeur de l'argent s'est érodée et les prix connaissent une augmentation importante. Les budgets de nombreux pays sont en déséquilibre. La France et le Royaume-Uni deviennent des débiteurs, ayant contracté essentiellement leur dette auprès des États-Unis. Les circuits commerciaux sont désorganisés et les balances commerciales déséquilibrées.

De plus, une multitude d'entreprises industrielles doivent être reconverties pour une production de paix, afin de donner du travail à des millions de démobilisés.

L'Europe, qui s'est terriblement appauvrie pendant la guerre, en sort meurtrie et ruinée. Sa reconstruction dépend en partie des Américains, qui sont les grands bénéficiaires de la guerre. Les Américains prêtent de l'argent à de multiples pays et le dollar devient la monnaie la plus utilisée dans le commerce international.

Alors que les États sont lourdement endettés et doivent verser des pensions aux mutilés, aux veuves et aux orphelins, des banquiers et de gros industriels ont profité de la situation afin de s'enrichir. Ils seront d'ailleurs qualifiés de « profiteurs de guerre ».

Le bilan culturel

La Grande Guerre a aussi été une guerre culturelle. Beaucoup de productions ont reflété l'atmosphère de cette époque. On assiste à une véritable omniprésence de la guerre dans divers champs culturels, scientifiques et artistiques. Ces représentations, ces images accompagnant le conflit ne vont pas disparaître immédiatement le 11 novembre 1918. Le processus de « démobilisation culturelle » prendra plusieurs années. C'est surtout à partir de 1924-1925 et ce qu'on appellera « l'esprit de Locarno » (du nom de la conférence du même nom, qui marque un apaisement significatif des relations entre l'Allemagne et ses anciens ennemis) que la transition vers une culture démobilisée sera enclenchée. On assistera progressivement à l'essor du pacifisme, surtout parmi les intellectuels (mais qui s'effritera dans les années 30, notamment suite à l'arrivée au pouvoir d'Hitler en janvier 1933). Il faut toutefois noter que ce phénomène variera en fonction des pays et des milieux culturels, scientifiques...

Par exemple, dans les domaines scientifique et académique, la démobilisation est plus lente à se mettre en place. Ainsi, des scientifiques, membres du comité exécutif de l'*International Research Council* (IRC), militent activement pour l'exclusion de l'Allemagne des instances scientifiques internationales⁷. Dans certains milieux d'avant-garde, on assiste à une rupture brutale avec les valeurs d'avant-guerre⁸.

⁷ En 1925 toutefois, l'autorité du comité exécutif de l'IRC commence à être remise en cause. En effet, la Belgique et la France sont de plus en plus isolées dans leur refus de collaborer avec les scientifiques allemands. La démobilisation culturelle gagne peu à peu du terrain (CLAISSE Stéphanie, LEMOINE Thierry (éds.), *Comment (se) sortir de la Grande Guerre ? Regards sur quelques pays « vainqueurs : la Belgique, la France et la Grande-Bretagne*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 44 (collection. "Structures et pouvoirs des imaginaires").

⁸ Voir le chapitre « Les arts plastiques et la Grande Guerre ».



Affiche illustrée d'un dessin d'Armand Rassenfosse annonçant le « Salon anti-boche » à la galerie Pirard, Liège, 1919

Les romans et témoignages de guerre indiquent aussi, à la charnière des années 1920 et 1930, un tournant dans le décodage du conflit : on écrit la peur, la lâcheté, la mutilation volontaire... Le refus du courage peut dorénavant être mis en exergue.

Beaucoup ne croient plus au positivisme, courant de pensée plaçant une confiance illimitée dans le progrès. La démobilisation culturelle subit là une inflexion décisive : la Grande Guerre se doit d'être la dernière, la Der des ders.

Le bilan social

Survivre après la guerre constitue pour les « poilus » un réel défi. Le retour à la vie normale est loin d'être aisé. Ces soldats sont traumatisés par les visions d'horreur du front. De plus, à leur retour, ils constatent que d'aucuns ont pris leur place, leur travail.



Le roi Albert et le prince Léopold passant en revue les anciens combattants belges et étrangers en 1932



Affiche en faveur du pacifisme, « Enfants, ne jouez pas à la guerre »

Certains pays, comme la France, vont adopter des mesures en faveur de la réintégration économique des soldats, mais également mettre en œuvre une politique de la reconnaissance, créant ainsi une nouvelle identité sociale. L'ancien combattant, qui devient une figure centrale de l'entre-deux-guerres, en particulier en France.

Les anciens combattants sont convaincus qu'il faut non seulement défendre leurs intérêts futurs une fois la guerre terminée mais aussi favoriser le culte du souvenir de l'expérience du front et de la transmission de la mémoire. De multiples associations sont créées dans ce but.

De plus, un grand nombre de démobilisés croient à l'efficacité politique d'une éducation des peuples à la paix. Selon eux, il suffit que les États deviennent démocratiques et que la guerre ne soit pas oubliée pour que, plus jamais, on n'ait à revivre cela... Le pacifisme et l'antimilitarisme s'affirmeront de plus en plus, tout en s'accompagnant d'un certain patriotisme.



Affiche en faveur du pacifisme

Les femmes et la Première Guerre mondiale : évolution des représentations

Bénédicte Franck

Affranchies de la tutelle masculine, victimes de la barbarie, « Pénélope » passives, garçonnas aux cheveux courts ou femmes frivoles. Telles sont les représentations de la femme pendant la Première Guerre mondiale.

Soldats défendant la mère patrie, mâles accomplis et dominateurs, misogynes ou militaires tristes dans l'attente de l'arrivée du courrier de leur bien-aimée. Telles sont autant d'étiquettes collées au genre masculin durant la même période.

Il s'agira, ici, d'observer l'évolution de l'historiographie (dont l'objet est d'étudier les différentes conceptions de l'histoire, les pratiques de l'historien) consacrée au rôle des femmes pendant la Grande Guerre et de décrire brièvement les rapports sociaux existant, à l'époque, entre les genres.

L'évolution historiographique du rôle des femmes



« Une vocation. — Que veux-tu faire quand tu seras grande, Suzette ? — Moi, tourner des obus... », extrait de *La Baïonnette* du 15 novembre 1917

Deux ères historiographiques sont à distinguer.

La première, vivace pendant et juste après le conflit, diffuse l'idée que la guerre a émancipé les femmes. Ces dernières accèdent à des statuts et métiers nouveaux auparavant réservés aux hommes : chefs de famille, conductrices de tramways, ambulancières, auxiliaires de l'armée...⁹

L'historiographie des années 1990 et surtout la vision d'Éliane Gubin¹⁰, basée sur l'observation de la situation belge, souligne les paradoxes des réalités quotidiennes de l'entre-deux-guerres et le peu de changements qui ont affecté la condition féminine.

L'impact de la guerre dans les relations hommes-femmes

Il faut d'abord préciser le fait qu'hommes et femmes vivent pendant la Première Guerre mondiale des expériences différentes.

Guerre totale, la Grande Guerre a fortement impliqué les populations civiles, mobilisées au service de l'effort de guerre.

Les femmes connaissent tout d'abord la souffrance de la séparation d'avec l'être cher. Le rationnement rend également leur vie quotidienne ardue : elles tentent de se procurer de la nourriture au moment où les productions alimentaires se font plus rares. En effet, les cultures sont moins productives en l'absence des hommes, d'animaux de trait et d'engrais. Les



Les femmes doivent prendre en charge les travaux dans les champs

femmes sont obligées de faire la queue pendant de longues heures devant les magasins d'alimentation avant d'obtenir de la nourriture. Le manque de denrées alimentaires n'est pas la seule difficulté à laquelle elles doivent faire face, il est aussi difficile de se ravitailler en combustible de chauffage. L'essentiel des biens de la nation est en premier lieu affecté à l'effort de guerre.

Les hommes de 14-18 apparaissent comme traumatisés non seulement par leur labeur de guerre, mais aussi par l'éloignement et la séparation de leur femme pendant 4 ans.

De nombreux travaux ont mis en avant les conditions de vie atroces des hommes dans les tranchées, mais ont surtout insisté sur le malaise physique des soldats plutôt que sur leur mal-être psychologique. Ceci a fortement contribué, d'après Odile Roynette, à « confronter dans l'imaginaire social un ensemble de représentations accordant le monopole de la sensibilité, de la fragilité et de l'émotivité aux seules femmes ».¹¹



« — Et ton homme, qu'est-ce qu'il fait pendant ce temps-là ? — Mon homme ? Il s'occupe de la maison. Il remaille mes bas de soie... », extrait de *La Baïonnette* du 4 octobre 1917

⁹ THÉBAUD Françoise, « Femmes et genre dans la guerre », in AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004, p. 614.

¹⁰ Historienne belge spécialiste de l'histoire des femmes.

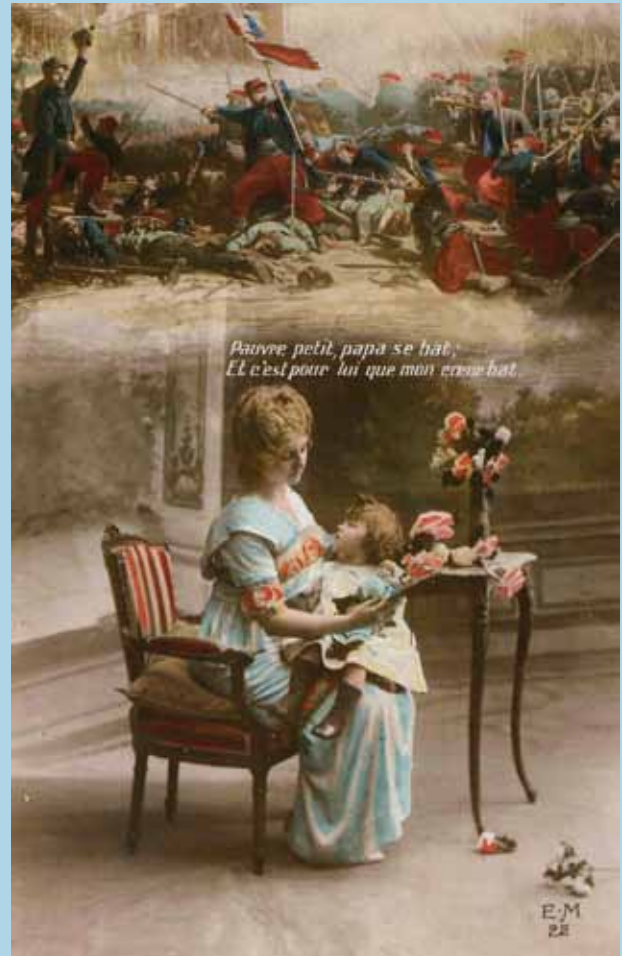
¹¹ ROYNETTE Odile, « Signes et traces de la souffrance masculine pendant le service militaire au XIXe siècle », in SOHN Anne-Marie, THÉLAMON Françoise, *Une histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, 1998, p. 265-289.

Certains d'une victoire rapide, les hommes se battent courageusement pendant que les femmes, esseulées, attendent sagement. Ils voient donc une mission virile dans la défense des femmes et de la mère patrie.



Carte postale française

Face à ce devoir masculin, l'attitude idéale des femmes doit résider dans l'attente pieuse du retour de leur héros. Les femmes sont toujours subordonnées aux hommes.¹².



Carte postale française

Cependant, lors de l'invasion en 1914, certaines femmes vont être violées par l'ennemi ; or, le corps des femmes symbolise le corps de la nation, la mère patrie.

Les soldats vont devoir faire face à ce traumatisme. De plus, la fixité des fronts plonge les hommes dans une guerre longue dont ils ne voient pas la fin ; ils vont alors connaître la notion d'impuissance, renforcée par les mauvaises nouvelles qu'ils reçoivent sur le front.

Par conséquent, au fur et à mesure de la guerre, les rôles dévolus aux hommes et aux femmes se modifient.

Les soldats, découragés, vont devenir dépendants de « l'arrière » féminin, dépendants des infirmières qui soignent leur corps blessé, mais aussi et surtout du courrier que leur épouse leur envoie ; lorsqu'une lettre tarde à arriver, les hommes éprouvent un sentiment d'abandon et leur imaginaire construit une nouvelle représentation féminine. Ils pensent que les femmes usurpent leur identité professionnelle : deviendraient-elles frivoles ? Pourraient-elles même les tromper ?

Démunis, les soldats se sentent dépossédés de leur autorité. Ce phénomène aura pour effet une tendance à la misogynie voire à la vulgarité à l'égard des femmes. La chanson suivante témoigne de l'angoisse de l'émancipation féminine.

« Mes amis faut pas s'laisser faire !
 Les femm's'mêl'nt de nos affaires,
 J'm tords quand j'vois des femm's cochers,
 Pourquoi pas des femmes députés ? (...)
 Les féminist's, les féminettes,
 Il faut les mener à la baguette,
 Afin d'les rendr' comme des moutons
 Tous les jours on aura l'bâton. »¹³

¹² THÉBAUD Françoise, "Penser la guerre à partir des femmes et du genre : l'exemple de la Grande Guerre", in *Astérian*, n°2 (juillet 2004), p. 183 (<http://asterion.revues.org/103>).

¹³ *Faut leur rentrer d'dans !*, paroles de Phébus, musique d'E. Jouve, s.d., A.P.Po.B/A 709.

La guerre crée donc un fossé entre les sexes.

Au lendemain de la guerre, le nombre de divorces augmente : les hommes sont les plus nombreux à en faire la demande ; l'adultère n'est pas la seule raison de ces désunions, car la difficulté de reprendre une vie normale après quatre ans de souffrance et de séparation est bien réelle.

C'est ainsi que l'on peut conclure, et ce, à contre-courant de l'historiographie de l'immédiat après-guerre, que le premier conflit mondial n'a point conduit les femmes à l'émancipation, mais a même retardé la redistribution des rôles homme-femme ébauchée avant 1914. En effet, le taux d'activité des femmes diminue, leur accès à l'égalité civile tarde, leur capacité politique reste partielle, les discriminations salariales perdurent et le retour au foyer s'amorce pour elles.

Durant l'entre-deux-guerres, certaines modifications augurent un élan d'autonomie féminine : beaucoup de témoignages de femmes signifient le désir de doter leurs filles d'un métier, car le mariage n'apparaît alors plus comme le seul moyen d'existence. En même temps que les cheveux et les jupes raccourcissent, les travailleuses entament elles aussi un combat social afin de réclamer une diminution du temps de travail et une augmentation salariale, mais rien n'est encore acquis : en effet, durant les années 30, une offensive tant légale que sociologique contre le travail des femmes va éclater. Une nouvelle image de la femme peine à s'imposer et se heurte à la résistance des valeurs traditionnelles qui font de la femme une mère et une maîtresse de maison.

Le bilan politique et géopolitique

La Première Guerre mondiale a vu la disparition de l'époque de l'autocratie des empereurs et du tsar. Les empires austro-hongrois et ottoman ont disparu et leurs territoires sont morcelés. La démocratie semble, pour un temps, triompher des principes monarchiques et des régimes autoritaires, en Allemagne, en Pologne ou en Yougoslavie.

Par ailleurs, des revendications émergent au sein des colonies : elles ont fourni leur quota de soldats et attendent une certaine reconnaissance de la part des métropoles.

Le traité de Versailles, les traités de paix et leurs conséquences



Les principaux acteurs de la conférence de paix à Paris. De gauche à droite : David Lloyd Georges (Royaume-Uni), Vittorio Emanuele Orlando (Italie), Georges Clémenceau (France), Woodrow Wilson (Etats-Unis)

La guerre s'achève officiellement avec une série de traités signés entre l'été 1919 et l'été 1920. Il s'agit d'abord du traité de Versailles avec l'Allemagne (28 juin 1919), puis des traités dits « de la banlieue parisienne » : les traités de Saint-Germain-en-Laye avec l'Autriche (10 septembre 1919), de Neuilly avec la Bulgarie (27 novembre 1919), du Trianon avec la Hongrie (4 juin 1920) et de Sèvres avec la Turquie (10 août 1920). Ces traités se complètent pour former un ensemble doté d'une architecture commune construite sur la base du traité de Versailles. En effet, nombre de leurs clauses renvoient à ce dernier. Les traités ne résolvent pas tous les problèmes. Des décisions restent à prendre sur des questions importantes concernant le devenir de certains territoires, sur les réparations de guerre, les protectorats...

Enfin, qu'il s'agisse des vaincus ou des vainqueurs, aucun État n'est vraiment satisfait de ces traités et chacun pense que ce qui n'a pas pu être obtenu au moment de leur élaboration pourrait l'être au moment de leur application.

La conférence de Paris s'ouvre en janvier 1919 pour non seulement sanctionner les vaincus, mais également négocier l'élaboration des traités de paix. Les vaincus sont exclus de la Conférence. Très rapidement, les décisions relèvent du Conseil des Quatre¹⁴ (États-Unis, France, Royaume-Uni, Italie), au sein duquel les divergences et les tensions sont importantes quant aux moyens de traduire sous forme de clauses le règlement des conséquences du conflit ainsi que l'éradication définitive des causes de guerre en général.

En outre, dans le flou de leur formulation, les quatorze points de Wilson peuvent être interprétés très différemment. Les Alliés étant loin d'y adhérer, leur stratégie va consister à les interpréter à leur avantage. La politique de Wilson va donc se heurter aux intérêts de chaque nation, à la complexité géopolitique de l'Europe centrale et balkanique et à la volonté de chaque vainqueur d'assurer sa propre sécurité.

La Belgique est désormais libérée du traité de 1839 qui avait instauré sa neutralité perpétuelle, mais se trouver des alliés s'avère délicat. Elle exprime également des ambitions territoriales sur les régions d'Eupen et de Malmedy, sur les territoires hollandais

¹⁴ Le chiffre s'abaisse même à trois après le départ de la délégation italienne, furieuse de ne pas avoir obtenu satisfaction sur des revendications territoriales.



de la rive gauche de l'Escaut, comme sur le Limbourg, et elle annexerait bien aussi le Luxembourg. Enfin, première victime de l'Allemagne, elle estime devoir être prioritaire dans les réparations.

Les États entrés en guerre ne coïncident pas avec ceux qui en sortent. Les personnes qui ont consenti à la guerre et en ont été les responsables directs ne sont pas celles qui acceptent la paix. Pourtant, les vainqueurs attendent de ces pays qu'ils signent les traités de paix.

Finalement, à l'issue de la Conférence de paix, le 28 juin 1919, le traité de Versailles est signé dans la Galerie des Glaces du palais, 5 ans après l'assassinat de l'archiduc



Signatures sur le traité de Versailles



Versailles, signature de la paix, la foule devant le château, 1919



Signature du traité de Versailles

François-Ferdinand et là même où l'Empire allemand avait été créé en 1870. Le choix du lieu n'est donc pas laissé au hasard et revêt un caractère symbolique.

Le traité de Versailles consacre la responsabilité morale de l'Allemagne dans l'embrasement de l'Europe, la mort de millions de personnes et des territoires ravagés, surtout en France et en Belgique. Si l'Allemagne s'attendait à un traité rigoureux, l'opinion publique était loin de s'imaginer qu'il serait si sévère. Elle le considère comme injuste, déloyal et humiliant. Pour

beaucoup, il s'agit d'un véritable *Diktat*, un traité odieux et injuste, imposé sans négociation. Il a alimenté chez les Allemands un terrible ressentiment et un esprit de revanche dirigé vers la France.



Signature du traité de Versailles vue par le peintre William Orpen



«Traité de Versailles : Vous aussi, vous avez un droit à l'auto-détermination», caricature de Thomas Heine, parue dans le journal allemand *Simplicissimus*, 3 juin 1919. Un Allemand, aux poings liés, est représenté devant une guillotine, symbole du *Diktat* de Versailles. De gauche à droite ; sont représentés Woodrow Wilson, Georges Clemenceau et David Lloyd George

Au final, l'Allemagne perd son empire colonial, 20 % de son territoire, 10 % de sa population, un tiers de son industrie, les quatre cinquièmes de ses mines de fer et son armée est réduite.

Elle ne peut plus disposer d'armes modernes. La rive gauche du Rhin est démilitarisée et est occupée par les armées des vainqueurs pour une durée de 15 ans. Il en sera de même pour une bande de territoire de 50 km sur la rive droite du fleuve.



« Ce que nous devons perdre ! » Affiche allemande sur les résolutions prises par la Conférence de la paix de Versailles , 1919

En acceptant leur responsabilité, les vaincus consentent à réparer les conséquences de la guerre, en payant. Mais le consentement de l'Allemagne est donné en blanc, car elle s'engage à accepter les mesures qui seront prises ultérieurement, pour un montant qu'elle ignore.

La Société des Nations

Le traité de Versailles est marqué par la volonté du président américain Wilson de refonder les relations internationales avec la mise en place de l'Organisation internationale du Travail (OIT) et la création de la Société des Nations (SDN). Mais, surtout, les 14 points annoncent un monde dans lequel nulle paix ne peut espérer s'élaborer sans le concours des États-Unis.

Les traités font de la SDN, dont le siège est à Genève, l'organe essentiel de la paix en lui donnant pour mission de maîtriser les risques de conflit, de régler par la négociation les différends entre états et de conduire le monde vers un désarmement général. Il s'agit d'une tentative d'organisation d'un nouvel ordre international, garantissant l'indépendance politique, l'intégrité territoriale et les intérêts des petits comme des grands états, grâce à un système d'arbitrage et de sécurité collective.

Mais l'absence de structure supranationale ne donne pas à la SDN les moyens d'imposer ses décisions et cette dernière ne parvient pas à élaborer un système rigoureux de sanctions contre les états qui enfreignent la loi internationale. En effet, si des sanctions politiques, économiques et militaires sont normalement prévues en cas de guerre ou de menaces, la SDN ne dispose pas de forces armées propres et dépend de l'avis des grandes puissances pour faire appliquer les résolutions. Ainsi, les sanctions économiques sont difficiles à imposer et, quand bien même le seraient-elles, les pays peuvent continuer à commercer avec des pays n'ayant pas adhéré à la SDN.



THE GAP IN THE BRIDGE.

Dessin humoristique caricaturant la position américaine vis-à-vis de la SDN. A gauche, le panneau indique : « Ce pont de la Société des Nations a été conçu par le président des États-Unis ». Cependant, alors que tous les pays européens ont posé leur pierre sur l'édifice (Belgique, France, Angleterre, Italie.), l'oncle Sam refuse d'achever le pont (il repose sur une pierre sur laquelle est inscrit : « États Unis - Clef de voûte »). Comme le résume la légende, il y a une ébrèche dans le pont »

Les membres permanents doivent être au nombre de cinq¹⁵, mais le rejet par le sénat américain du traité de Versailles, le 19 mars 1920, provoque le retrait américain : la garantie de sécurité sur laquelle la France comptait s'effondre. Les États-Unis, où la politique est encore fort isolationniste, privent la SDN, dont la force repose entièrement sur l'assistance mutuelle de ses membres, de leur participation militaire à la coalition des États, qui aurait pu compenser sa faiblesse institutionnelle. Les Américains, qui étaient à l'origine le moteur de la paix, y font finalement obstacle.

¹⁵ Ceux-ci ne sont finalement que quatre (la France, l'Italie, le Japon et le Royaume-Uni) jusqu'en 1926, date de l'adhésion de l'Allemagne, qui a alors bénéficié d'un poste permanent. Cette admission, subordonnée à la manière dont l'Allemagne exécuterait ses obligations, signe l'aveu de l'impuissance des alliés à faire appliquer le traité, car l'exécution de ses obligations reste très imparfaite. Retirée du Conseil et de la Société en 1933, l'Allemagne a été remplacée par l'URSS en 1936.



Si « l'esprit de Genève » a soufflé dans les premières années d'après-guerre, la non-adhésion des États-Unis à la SDN, le caractère plus européen que mondial de cette dernière, la multiplication des crises économiques et politiques à partir des années 20 engendreront un climat de méfiance vis-à-vis de cette institution, qui sera d'ailleurs bien impuissante face à des événements tels que l'invasion de la Mandchourie par le Japon (1931), le départ de l'Allemagne de la SDN (1933), la guerre italo-éthiopienne (1935), la guerre civile espagnole (1936)...

Si la SDN connaît un échec général, certains de ses organes ou commissions annexes remporteront quelques succès, comme l'OIT qui réussira à convaincre un certain nombre de pays d'adopter une « loi des 8 heures » de travail quotidien et de quarante-huit heures hebdomadaires. Il travaillera également à l'abolition du travail des enfants ou encore à améliorer le droit des femmes au travail.

En 1946, la SDN disparaîtra officiellement au profit de l'Organisation des Nations Unies. Certaines institutions créées par la SDN ont survécu jusqu'à nos jours. Ainsi, la Cour permanente de Justice internationale, devenue la Cour internationale de Justice, ou la Commission internationale de coopération intellectuelle, devenue l'UNESCO.

Les conséquences géopolitiques et militaires

L'Allemagne perd de nombreux territoires : l'Alsace-Lorraine revient à la France, le territoire d'Eupen – Malmedy – Saint-Vith à la Belgique, une partie du Schleswig au Danemark, la Posnanie à la Pologne, mais Dantzig, peuplée d'Allemands, devient une ville libre. La Société des Nations confie le mandat sur la région de la Sarre à la France. Il était prévu que 15 ans plus tard, elle ait à choisir par référendum entre la France et l'Allemagne.

L'empire colonial allemand disparaît. Ses colonies sont officiellement administrées sous mandat de la SDN par les Alliés, souvent puissances coloniales riveraines des possessions allemandes. Ainsi, les Belges reçoivent un mandat sur le Ruanda-Urundi (Rwanda et Burundi actuels). Les Français et les Anglais se partagent les autres colonies africaines, tandis que la Nouvelle-Zélande, l'Australie et le Japon se partagent essentiellement les territoires et comptoirs commerciaux allemands du Pacifique et d'Asie.

Les cartes de l'Europe et du Moyen-Orient sont elles aussi modifiées. Une série d'États fragiles apparaissent.

Ainsi, le dépeçage de l'Empire austro-hongrois va donner naissance à de nouveaux États, dont la Tchécoslovaquie, la Pologne et le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes (future Yougoslavie). La création de ces ensembles multinationaux pose la question des nationalités ou des minorités au sein de ces États. En effet, la plupart d'entre eux sont hétérogènes, que ce soit du point de vue de la langue ou de la religion. Certaines populations sont rattachées à une patrie avec laquelle elles n'ont rien en commun. Des nationalismes agressifs voient le jour ou s'accroissent. Ces pays deviennent instables du point de vue politique et sont économiquement faibles. Ils vont progressivement se trouver bloqués entre deux États qui vont devenir de plus en plus puissants : l'Allemagne et la Russie.

Quant à l'Empire ottoman, devenu la Turquie, il perd ses provinces non turques et voit les Grecs d'Anatolie obtenir leur indépendance.

Sur le plan militaire, le traité prévoit un désarmement unilatéral. L'Allemagne ne peut plus disposer que d'une armée de 100 000 hommes et le service militaire est aboli. Elle n'a plus le droit d'avoir d'artillerie lourde, de tanks, d'aviation et de marine de guerre.

Les conséquences économiques

Le traité de Versailles consacre l'obligation pour l'Allemagne de dédommager financièrement les Alliés pour les dommages commis pendant le conflit. Confrontés à la difficulté de se mettre d'accord sur l'importance et la répartition de ces réparations, les Alliés vont dès lors confier cette mission à une Commission des Réparations (CDR), chargée de fixer le montant des réparations de guerre et de proposer un plan de paiement.

Mais, en réalité, la Commission des Réparations va jouer un rôle assez effacé, les Alliés privilégiant les négociations directes lors de nombreuses conférences internationales. Le traité fixe toutefois le montant à 132 milliards de marks-or.

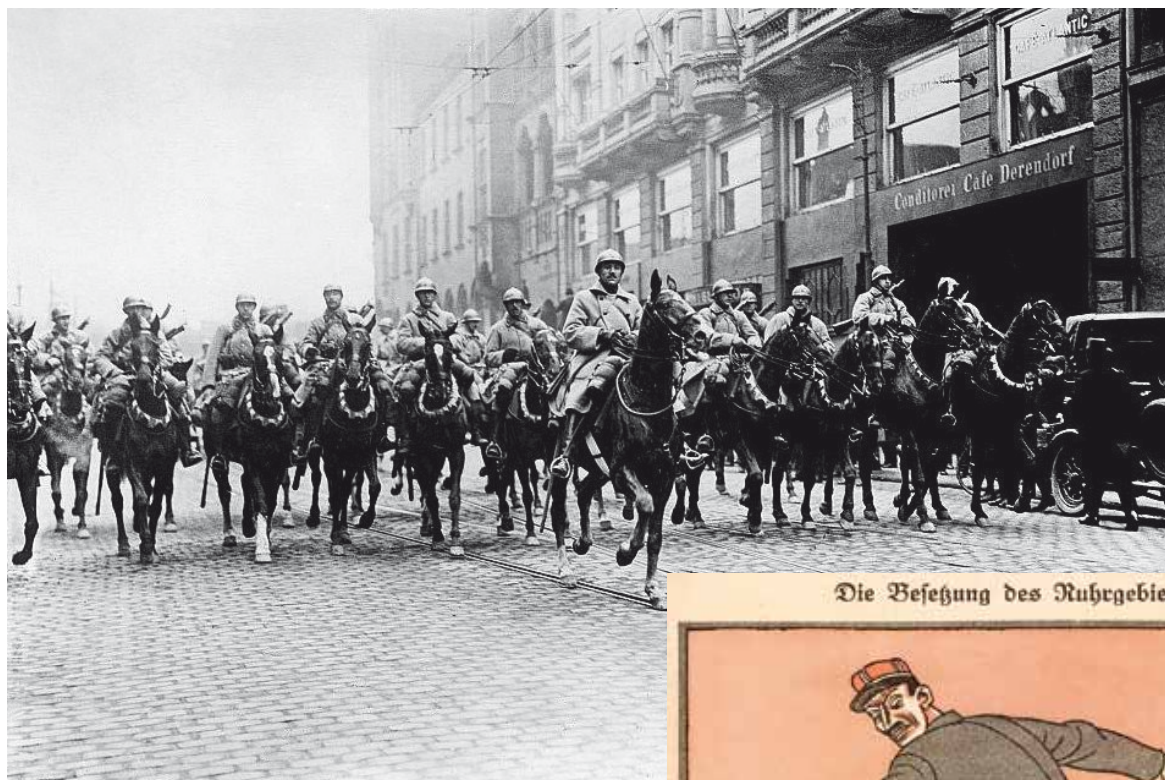


Carte de l'Europe après 1919



Cette somme exorbitante provoque en Allemagne des manifestations rassemblant des centaines de milliers de personnes. Cette question des réparations va empoisonner les relations internationales jusqu'en 1932.

L'Allemagne ne paie que très lentement ses réparations de guerre qui la fragilisent sur le plan économique, trouvant de nombreux prétextes pour se soustraire aux livraisons de matériel et de matières premières (du charbon essentiellement). Face à cette mauvaise volonté, au refus américain d'annuler les dettes interalliées et à l'impasse des négociations internationales, la France et la Belgique occupent en janvier 1923 la Ruhr afin d'exploiter ses mines. Les Allemands réagissent par la grève et la désobéissance civile, mais finissent par s'incliner. L'occupation s'achève le 25 août 1925.



Occupation de la Ruhr. Entrée des troupes françaises à Essen, 1923

Cette occupation de « paix » ressemble sur bien des points à une véritable occupation de guerre. Dans une certaine mesure, les Belges et les Français « rendent » aux Allemands ce qu'ils ont vécu sous l'occupation durant la période 1914-1918.

Progressivement, les différents plans adoptés par les alliés vont revoir à la baisse les réparations. Tous les paiements sont finalement annulés après l'avènement d'Hitler.

Conclusion

Le traité de Versailles suscite de grandes espérances. La paix paraît garantie à long terme grâce à la sécurité collective.

Mais l'Europe reste en réalité divisée et considérablement affaiblie par la guerre. Le traité de Versailles divise les vainqueurs (par exemple, l'Italie n'a pas reçu certaines régions pourtant promises par les alliés durant le conflit), laisse la question des réparations en suspens, humilie l'Allemagne et compromet la reprise économique du continent européen. La multiplication des frontières et la création d'états artificiels en Europe centrale notamment, ne règlent pas le problème des minorités nationales.



Caricature d'Eric Schilling parue dans le journal *Simplicissimus*. Elle représente un officier français qui essaie à ses risques et périls de s'asseoir sur la région de la Ruhr

La Belgique et la Province de Liège de l'après-guerre

Pour notre pays, l'armistice signifie non seulement la fin de la guerre, mais également la fin de l'occupation allemande.



Annnonce de décès de « Madame la Guerre », novembre 1918

La convention d'armistice donne quinze jours à l'armée allemande pour évacuer les territoires occupés¹⁶. Cette retraite va s'effectuer dans un certain désordre.

Le mouvement révolutionnaire allemand, qui débouche le 9 novembre sur l'avènement de la République de Weimar, a des répercussions en Belgique. Un *Soldatenrat*¹⁷ est constitué à Bruxelles et prend le pouvoir le 10 novembre ; cela se produit à Liège deux jours plus tard. Sa priorité est le retrait des soldats vers l'Allemagne en évitant un bain de sang et le maintien de l'ordre. La ville de Liège devient par conséquent, du 14 au 23 novembre 1918, un lieu de passage incontournable pour les troupes allemandes qui rentrent au pays, d'autant plus que les blessés allemands des offensives finales sont rassemblés à Liège pendant un temps, en particulier dans le quartier de la rue Saint-Gilles.



La foule place du Théâtre, lors de la révolte des soldats allemands, novembre 1918



Retraite allemande place Saint-Lambert, novembre 1918



Retraite allemande place Saint-Lambert, novembre 1918

¹⁶ CONRAADS Daniel, NAHOÉ Dominique, *sur les traces de 14-18 en Wallonie. La mémoire du patrimoine*, Namur, Institut du Patrimoine wallon, 2013, p. 285.

¹⁷ Conseil de soldats allemands qui se sont notamment révoltés contre leurs supérieurs.



Bruxelles et Liège voient passer nombre de cortèges hétéroclites et étonnants, les soldats se déplaçant surtout à pied, parfois en charrettes tirées par des chevaux. On assiste toutefois à des humiliations publiques d'officiers, à des coups de feu et à des pillages auxquels une partie de la population liégeoise participe. Le 22 novembre, le *Soldatenrat* de Liège annonce sa dissolution. Dans la nuit du 23 au 24 novembre, les derniers Allemands quittent la ville.



Retraite allemande, rue Saint-Laurent, novembre 1918

La répression populaire va se déchaîner à Verviers et à Liège dès les 26 et 27 novembre 1918. Des magasins et des maisons de « profiteurs de guerre » sont pris d'assaut. Des femmes, soupçonnées d'avoir entretenu des relations avec l'ennemi, ont le crâne tondu.

Parallèlement, le roi, son armée et les troupes alliées font leur entrée dans les villes sous les ovations de la foule. On parle d'ailleurs de « joyeuses entrées ».



Arrivée d'une auto-mitrailleuse de l'armée belge, place Saint-Lambert à l'armistice, 27 novembre 1918



Les souverains belges à Liège, le 3 décembre 1918

Le 22 novembre, Albert I^{er} entre à Bruxelles et prononce devant les Chambres réunies un discours dans lequel il promet d'introduire le suffrage universel pur et simple pour les hommes à partir de 21 ans.

La population, qui a quotidiennement souffert pendant les quatre années d'occupation, réclame des têtes.

La répression des inciviques

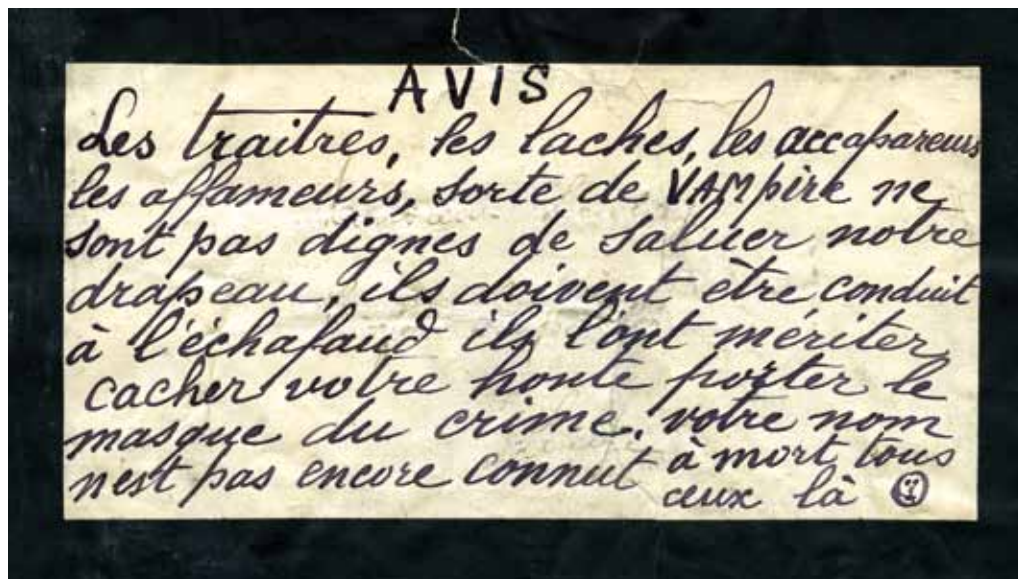
La population belge, une fois les troupes allemandes parties, laisse s'exprimer divers sentiments (scènes de joie, de larmes, hommages aux morts, manifestations de reconnaissance à l'égard de l'armée belge et des alliés...), dont celui de vengeance principalement envers les « inciviques », c'est-à-dire les Belges ayant collaboré avec l'occupant, que ce soit au niveau économique, politique (les activistes flamands ou wallons) ou « sécuritaire » (espions belges à la solde des Allemands).

La Belgique devient la scène d'une répression populaire menée contre les activistes de la collaboration avec l'Allemagne, les dénonciateurs des compatriotes à l'ennemi, les espions, les profiteurs économiques, les « accapareurs », les « mercantis », les « affameurs », les enrichis, les industriels dont les usines n'ont



Maison saccagée à Liège, novembre 1918

pas fermé leurs portes, les femmes accusées d'avoir eu des liaisons avec des soldats allemands¹⁸...



Épinglons trois exemples. D'abord, celui de Joseph Douhard, né à Herstal, agent à la solde de la police allemande chargé de dénoncer les organisations de passage à la frontière hollandaise et les espions patriotes. Suite à ces dénonciations, 23 personnes sont fusillées, 8 sont condamnées à mort, et de nombreuses autres emprisonnées.

Le 11 juin 1921, il est condamné à mort par le jury de la cour d'assises de Liège qui réclame l'exécution de la peine, fait extraordinaire puisque la peine de mort n'est plus appliquée en Belgique. Immédiatement, des requêtes émanant de tout

le pays sont envoyées au roi Albert pour qu'il ne gracie pas Douhard. Certains demandent même qu'il soit guillotiné et non pas fusillé comme les héros qu'il avait livrés. En fait, le roi lui-même n'est pas défavorable à l'application de la peine de mort dans ce cas particulier. Mais il décide finalement de le gracier : Douhard restera en prison jusqu'à sa mort en 1935.

Quant à Maurice Thielens, il est condamné en assises pour avoir, avec l'aide d'Émile Delacourt, dénoncé notamment Élise Grandprez et son frère. Thielens et son complice sont fusillés le 3 mai 1917 à la chartreuse de Liège.

Citons enfin le cas de Pétronille Haurward, ouvrière relieuse qui était au service de la police allemande à la chambre 149 du palais de Liège. Prétendant être passeuse de courrier, elle provoque l'arrestation et le démantèlement du service de renseignement français Paulussen en 1917. Jugée en cour d'assises à Liège le 24 mars 1920, elle écope de 20 ans de détention.

L'essentiel de la répression se déroule entre 1919 et 1922, les traîtres doivent être punis au plus vite.

Dans un premier temps, la police est impuissante face à ces manifestations de violence et le concours de l'armée est nécessaire, entre autres parce que la vengeance populaire, souvent accompagnée par la colère des démobilisés, s'en prend aux personnes et pas seulement aux biens¹⁹. Néanmoins, ces troubles ne durent guère plus de deux semaines. Le retour à l'ordre semble réel dès la mi-décembre. La machine judiciaire se met en route dès 1919. Il y aura encore quelques violences ponctuelles, mais elles seront liées aux remises en liberté et aux lenteurs de la justice qui susciteront ces mouvements d'exaspération de la part de la population.

La Province de Liège est celle qui connaît la répression la plus dure.

Pour ce qui est de la sévérité des peines prononcées, la justice ne semble avoir été ni excessive, ni laxiste. Les conseils de guerre belges devant majoritairement faire face à des affaires mineures, la proportion des peines criminelles lourdes est faible. Et nombre de peines de mort ont été prononcées, mais sans jamais être appliquées. La cour militaire semble donc avoir fait la part des choses face aux revendications du peuple et de la presse.

La rancœur met toutefois du temps à s'apaiser²⁰. La mémoire d'après-guerre oppose pendant longtemps l'image de l'incivique à celle des héros glorieux de la Belgique. La mémoire des martyrs belges est ainsi utilisée pour les condamner. Les figures du « Roi-Chevalier » et de la « Reine-Infirmière », du cardinal Mercier, du général Leman, d'Edith Cavell... dominent durant l'entre-deux-guerres, notamment dans les manuels scolaires, où des récits exaltent leurs exploits.

La déception du traité de paix

Avec la signature du traité de Versailles en 1919, les frontières nationales sont désormais fixées. La Belgique reçoit également un mandat sur le Ruanda-Urundi. Mais les Belges se sont sentis méprisés par les Alliés, puisqu'ils ont dû se battre pour qu'une priorité de deux milliards de marks-or sur les réparations leur soit accordé.

L'annexion des Cantons de l'Est (Eupen, Malmedy et Saint-Vith)

Ces territoires font partie de l'Allemagne avant la Première Guerre mondiale. De nombreux jeunes hommes ont d'ailleurs participé au conflit sous l'uniforme prussien. Les Cantons de l'Est sont rattachés à la Belgique par le traité de Versailles, à titre de compensation. L'article 34 prévoit une consultation populaire sur le futur statut des deux cantons, qui se tient en 1920.

À partir de 1925, les habitants des Cantons de l'Est sont définitivement intégrés à la Belgique. Toutefois, durant l'entre-deux-

¹⁸ Nous ne possédons cependant que peu d'informations sur les violences commises par la population. En effet, les journaux ne reprennent leur parution qu'une ou deux semaines après l'armistice. Or, la répression populaire se déroule essentiellement en novembre et en décembre 1918.

¹⁹ Par exemple, en divers endroits, les drapeaux belges arborés par de présumés inciviques sont arrachés, des hommes sont molestés. Dans *La Libre Belgique* du 30 novembre 1918, on apprend qu'à Liège, cinq femmes « dont les relations avec les Allemands faisaient scandale (...) eurent la tête complètement rasée ». Il faut noter que par ce rituel, l'incivisme des femmes est de facto assimilé à l'amour vénal. *La Gazette de Liège* du 28 novembre 1918 signale en page 2 que l'on détruit des maisons « à tendance boche », qu'on attaque les tavernes, les boucheries, les boulangeries, etc. Ces débordements sont confirmés par les archives judiciaires du Parquet général de Liège (Archives de l'État, Liège).

En outre, «... la démolition des magasins allemands ou suspectés de « bochisme » a continué. La maison Tietz, rue de l'Université a été vidée de fond en comble. [...] Il en a été de même rue Léon Mignon. [...] À Seraing et à Jemeppe ont eu lieu les mêmes scènes qu'à Liège...» (*La Libre Belgique*, 30 novembre 1918). La campagne fait aussi l'objet de violences inquiétantes : près de Seraing, Angleur et Verviers, des dizaines de fermes sont attaquées par des centaines d'hommes (*La Gazette de Liège*, 27 novembre 1918).

²⁰ En 1922, par exemple, une lettre de dénonciation signée « un groupe d'écœurés du quartier nord » est envoyée au procureur du Roi de Liège. Elle concerne des enrichis de guerre dont le crime le plus insupportable serait de se vanter d'être à l'abri de la justice, grâce à leur argent honteusement accumulé (Archives de l'État, Parquet général, Guerre 14-18, boîte 6, Lettre de dénonciation au procureur du Roi, 13 février 1922)

guerres, la population des Cantons de l'Est est divisée entre pro-Belges et pro-Allemands. Les Cantons de l'Est n'intègrent définitivement la Belgique qu'au sortir de la Deuxième Guerre mondiale. C'est après la Première Guerre mondiale qu'est né le terme péjoratif de « cantons rédimés », qui signifie rachetés.

De plus, se pose rapidement la question des garanties de sécurité. En effet, la guerre a mis fin au système de neutralité. La Belgique cherche donc des garants. Au cours de la conférence de Paris, menée dans les faits par un directoire franco-anglo-américain, les diplomates belges avaient suggéré discrètement un renforcement de nos frontières vulnérables, en compensation du sacrifice belge lors de la guerre (par l'annexion de territoires au Luxembourg, en Flandre zélandaise et au Limbourg néerlandais par exemple)²¹. Toutefois, les Belges n'obtiendront rien et devront rechercher des garants tout au long de l'entre-deux-guerres. La « Poor Little Belgium » est désormais victime de l'appétit des Alliés, provoquant l'amertume de l'opinion publique belge.

L'après-guerre en Belgique et les acquis sociaux

Geneviève Xhayet

Le triomphe des premières revendications ouvrières

En Belgique comme ailleurs en Europe, la guerre a bouleversé les structures étatiques et sociales. Les souffrances endurées par les populations civiles et les soldats du front, le loyalisme patriotique du P.O.B. d'une part, la nouvelle pression internationale (notamment l'organisation internationale du travail, fondée en 1919) d'autre part, interdisent dans l'après-guerre un simple retour à l'ancien ordre des choses.

Dès novembre 1918, les socialistes Édouard Anseele, Joseph Wauters et Émile Vandervelde entrent dans le gouvernement d'Union nationale. Ils peuvent ainsi faire aboutir des revendications induites au programme du parti depuis son origine. L'instruction obligatoire et gratuite jusqu'à 14 ans²² (et son corollaire, l'interdiction du travail des enfants), le principe d'un salaire minimum horaire et la limitation de la journée de travail à neuf heures sans perte de salaire, enfin le suffrage universel (masculin) aux élections législatives sont immédiatement instaurés. Le 16 novembre 1919, le premier scrutin au suffrage universel offre 90 élus au POB. 70 à la Chambre et 20 au Sénat.

Un nouvel élan vers l'État social



Isi Delvigne, *La journée de 8 heures et la semaine de 48 heures*, Liège, 1921

L'immédiat après-guerre est aussi, pour la conquête des droits des travailleurs, le temps d'un nouvel élan. Si le mouvement syndical chrétien s'amplifie avec régularité, le nombre d'affiliés au syndicat socialiste, quant à lui, explose : de 125 000 membres en 1914, il s'élève à près de 700 000 en 1920.

La présence socialiste au gouvernement (1919-1921, 1925-1927) est un facteur déterminant dans ce processus. D'importantes mesures sont prises durant ces années, qui concernent les conditions de travail et les relations dans l'entreprise : le principe des commissions paritaires et des conventions collectives est admis (1919), puis celui de la journée de 8h et de la semaine de 6 jours ouvrables (juillet 1921).

En 1921 aussi, l'article 310 du Code pénal qui réprime, non la grève, mais les actions de grève est abrogé. D'autres décisions adoptées ont une portée sociale. Au cours de ces années apparaissent l'assurance chômage, la pension à 65 ans, les premières caisses d'allocations familiales ou encore la célèbre « loi Vandervelde » contre l'alcoolisme (1921). En 1927, enfin, les maladies professionnelles sont assimilées aux accidents de travail, ouvrant la voie à l'indemnisation des travailleurs qui en sont victimes.

Malgré une indéniable sympathie gouvernementale pour la cause ouvrière, cette évolution n'est ni linéaire, ni consensuelle. Comme avant la guerre, des progrès s'arrachent encore de haute lutte. En janvier 1919, des grèves touchent la fonction publique (notamment les postes et télégraphes) et le secteur privé. Les employés de banque, et surtout les charbonnages et la métallurgie, débrayent, exigeant des hausses de salaire et la diminution du temps de travail. En 1921, un conflit oppose les travailleurs d'Ougrée-Marihaye à leur direction qui décrète le *lock-out*. Protégés par la gendarmerie, des jeunes gens de « bonne famille », à la solde du patronat, maintiennent l'outil en activité et sapent le mouvement. La durée et la dureté du conflit épuisent les caisses syndicales et éreintent les familles des ouvriers. Après dix mois de lutte, c'est l'échec et la mise à pied des meneurs.



Grève générale des métallurgistes en 1925. Manifestation à Liège

²¹ DE SCHAEPELDRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Peter Lang, 2004, p. 294.

²² Loi de 1914 dont la mise en application effective ne put rentrer en vigueur qu'à la fin de la Première Guerre mondiale (« Lois organiques de l'enseignement », in DEFOSSE Pol, *Dictionnaire historique de la laïcité en Belgique*, Bruxelles, Éditions Luc Pire, 2005, p. 203).

La reconstruction et le rétablissement économiques

Le bilan des destructions est terrible. Au moment de l'invasion, de nombreuses villes et villages sont détruits (comme Visé par exemple), sans compter les routes, les ponts et les voies ferroviaires.

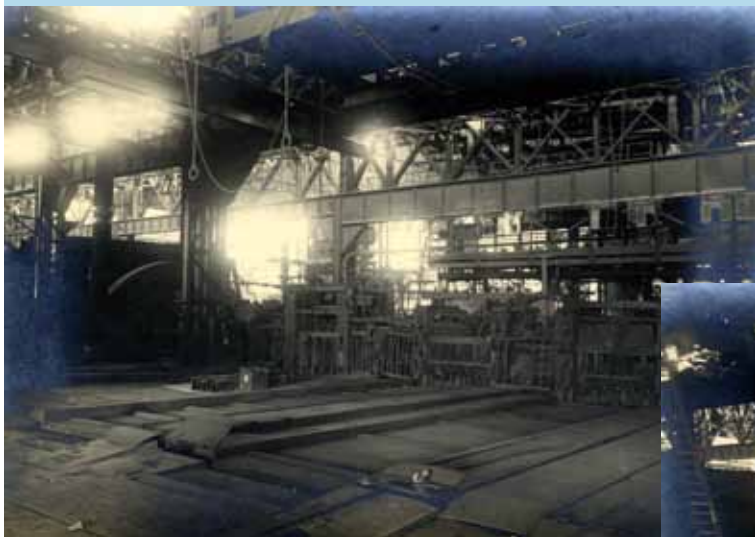
La zone du front est complètement sinistrée. Dans ces endroits, la situation est dramatique et le terrain, labouré par le pilonnage intensif d'obus, est devenu dangereux. Pendant l'occupation, de nombreuses usines ont fermé, des machines et des rails de chemin de fer ont été expédiés en Allemagne, désagrégeant le tissu industriel, à Liège notamment. La contre-offensive de 1918 a également entraîné de nouvelles destructions.

Le coût de la reconstruction est très élevé. La Belgique a perdu près de 18 % de sa richesse nationale. Près de 800 000 chômeurs sont à la recherche d'un travail.

La reconstruction industrielle en Province de Liège

Arnaud Péters

La Belgique sort économiquement exsangue de la guerre. À l'armistice, son industrie est dans un état déplorable, comme le révèle une enquête réalisée au début de l'année 1919 par le ministère de l'Industrie. La reconstruction industrielle est considérée comme un problème d'une extrême gravité, que le ministère des Affaires économiques établi au Havre tente de prendre en charge dès 1918.



Ougrée-Marihaye. Arrière du laminoir avant et après démontage par les Allemands

Forts de leur victoire et déclarant les Allemands seuls responsables de la guerre, les Alliés entreprennent de leur faire payer des réparations. En Belgique, les industriels et particuliers sont donc appelés à signaler les dommages qu'ils ont subis. D'après discussions sont entamées afin de calculer le montant à réclamer ainsi que les modalités de répartition entre les différents acteurs. Finalement, il est conclu que les Belges toucheraient 8 % du montant total des réparations réclamées à l'Allemagne lors du traité de Versailles. Concrètement, seul un petit pourcentage de ce montant sera *in fine* perçu et une part des réparations se fera en nature, par la récupération de matériel usagé. Cette opération ne contribuera pas à la modernisation de l'industrie.

La restauration de l'outil

L'enjeu de la reconstruction est majeur dans les grands établissements sidérurgiques, les plus touchés par les destructions. En 1919, la sidérurgie belge ne produit que 15 % de sa production d'avant-guerre. Dès le printemps 1920, les trois hauts-fourneaux d'Espérance-Longdoz sont remis à feu. Un quatrième est construit en 1926. Après quelques mois, deux hauts-fourneaux fonctionnent chez Cockerill et du matériel est récupéré en Allemagne (machines-outils et ponts roulants). On profite

du rééquipement pour procéder à l'électrification du laminage et des appareils de manutention des charbons et des coques. Le rééquipement se poursuit par la suite : en septembre 1919 fonctionne notamment un troisième haut-fourneau. À Ougrée-Marihaye, quatre hauts-fourneaux sont à feu dès 1922. L'usine à fonte dépasse la production d'avant-guerre au milieu des années 1920. Les progrès en matière de productivité sont inséparables de plusieurs innovations qui portent sur l'augmentation significative du volume des fourneaux, l'évolution de leurs profils, la mécanisation des charges et l'amélioration du stockage des matières, etc. La nouvelle division hauts-fourneaux, reconstruite entre 1923 et 1926, intègre ces progrès techniques au sein d'une usine « à l'américaine » par ses proportions. C'est un monument de la reconstruction industrielle qui se construit en bord de Meuse.



Les grands travaux exécutés à Ougrée-Marihaye

Production comparée de la production de fonte et de houille en Belgique entre 1913 et 1924 (1913 = 100)



L'industrie du zinc ne tarde pas, elle non plus, à se relever en misant sur la technologie en place : le four liégeois chauffé au gaz. À la fin des années 1920, les niveaux de production de zinc brut d'avant-guerre sont dépassés (plus de 200.000 tonnes).



Grand Hall automobile de la FN Herstal

Dans ce paysage liégeois en reconstruction, les forces en présence évoluent. Parallèlement à la reconstruction, de nouveaux établissements apparaissent et témoignent de l'évolution du système technique. Les moteurs électriques se généralisent dans les sites de production tandis que le développement du secteur automobile se traduit par l'implantation de nombreux dépôts de carburant ou encore d'ateliers de réparation ou d'entretien. Ces mutations trahissent déjà une évolution majeure : le développement d'une industrie des services qui prend place au côté des industries nées de l'essor du XIX^e siècle.

Quel redressement économique ?

Au-delà de la reconstruction industrielle, le redressement économique se heurte à plusieurs défis. Le premier concerne la disponibilité du combustible et plus globalement, dans toutes les industries, le manque criant de matières premières, les Allemands ayant saisi l'ensemble des stocks. En parallèle, la restauration des moyens de transport, nécessaire à la reprise des affaires, figure parmi les grandes priorités.

Le redressement économique n'est pas un phénomène homogène. On constate en effet des disparités géographiques et entre les secteurs d'activités. Ainsi, dès 1919, dans le textile et les charbonnages, on atteint déjà les niveaux de production d'avant-guerre alors que d'autres secteurs mettront bien plus longtemps à se reconstruire. Mais les années 1920 sont annonciatrices des difficultés qui vont éclater avec la crise de 1929 : le rendement de l'industrie wallonne souffre de la comparaison avec l'étranger

et sera affaibli par l'émergence du bassin industriel en Campine.

Alors que la reconstruction s'amorce, les choix stratégiques s'avèrent déterminants. Ainsi, les constructeurs automobiles liégeois qui refusent de s'orienter vers les fusions d'entreprises et le fordisme se révéleront trop faibles pour résister à la crise des années 1930. Le problème inverse se pose au niveau des banques où on assiste, à l'échelon national, à une forte concentration qui fragilisera le système.

Dès la fin de la guerre, le redéveloppement économique s'accompagne d'une vaste réflexion sur ce que doit être l'articulation de l'économie et de l'industrie de l'après-guerre. Souvent, la reconstruction se fera à l'identique, sous la pression des besoins immédiats liés aux rendements et aux coûts de production. La remarque s'applique dans une large mesure à la sidérurgie. À long terme, ce *modus operandi* se révélera handicapant.

La science et la recherche dans la Belgique d'après-guerre : la prise de conscience et le discours de Seraing

Pascal Pirot

Le monde scientifique sort considérablement affaibli de la guerre, mais se reconstruit rapidement sous l'effet de certaines personnalités influentes, en particulier l'industriel et homme d'État Émile Francqui (1863-1935).

Pourtant, la science manque de moyens.

Dans ce contexte, le discours de Seraing, prononcé le 1^{er} octobre 1927 par le roi Albert I^{er} à l'occasion du 110^e anniversaire des établissements John Cockerill, reçoit, de par le prestige de son auteur notamment, un écho considérable. À Seraing, le roi appelle à soutenir la recherche que l'on qualifiera d'appliquée en vue de permettre le redéploiement de l'industrie par l'innovation ; Albert I^{er} fait donc sien le slogan récurrent « innover ou périr ». Il faut voir dans ce discours l'influence d'un entourage en partie composé d'industriels.



110^e anniversaire des Établissements John Cockerill, le 1^{er} octobre 1927. Albert I^{er} prononce le discours de Seraing

Mais le discours revêt aussi un caractère, sinon novateur, en tout cas peu évoqué par le monde politique d'alors : la science fondamentale y est décrite comme la condition *sine qua non* de la recherche appliquée.

Le discours de Seraing suscite le lancement d'une souscription publique, largement répercutée par la presse, en faveur de la recherche scientifique. 100 millions de francs belges, somme considérable pour l'époque, sont récoltés auprès de la grande industrie belge. Elle permet en 1928 la création du Fonds national belge de la recherche scientifique (FNRS), qui rémunère les chercheurs et soutient des projets au cas par cas.

Le mouvement flamand

La question flamande, c'est-à-dire l'obtention par les Flamands de leurs droits à l'égal de ceux des francophones, fait partie de la vie politique depuis la seconde moitié du XIX^e siècle. Mais elle connaît une nette accélération suite à la Première Guerre mondiale. Cette évolution est illustrée, à côté d'autres phénomènes, par le développement du nationalisme flamand. Ce dernier puise ses sources dans deux événements de la guerre : le mouvement revendicatif des soldats flamands au front (le frontisme) et l'activisme politique de collaboration avec les Allemands²³. Sous ces deux formes, c'est tout le mouvement flamand qui, assimilé à l'image de l'Allemand détesté, est présenté et/ou perçu comme un danger pour la survie de la Belgique. Dès lors, le stéréotype d'une Flandre « embochée » perdure et se renforce durant tout l'entre-deux-guerres.

²³ Il y a eu également un activisme wallon, mais de façon plus marginale que du côté flamand.



La « Flamenpolitik » menée par l'occupant allemand pour diviser le pays entraîne environ 15 000 flamingsants, soit une minorité, sur la voie de la collaboration « activiste ». Les Allemands acceptent en 1916 une université flamande à Gand et la séparation administrative du pays en 1917.

L'activisme est rejeté par la population parce qu'il est synonyme de trahison envers la patrie. Celui-ci marque cependant une rupture et un tournant dans le mouvement flamand qui ne peut pas l'ignorer : il doit refuser en bloc cette aventure politique ou tenter de la récupérer. C'est la difficulté de choisir entre une franche condamnation et une réhabilitation effaçant toutes les fautes qui va hanter le mouvement flamand durant tout l'entre-deux-guerres.

La mémoire collective n'a retenu de cette période que la condamnation des activistes (pourtant, seuls 300 d'entre eux seront condamnés entre les années 1918 et 1923). Du côté francophone, ces derniers demeurent jusqu'il y a peu le symbole de la plus vile trahison. Du côté du mouvement flamand, ils deviennent progressivement les martyrs de la cause flamande.

Pour avoir une tribune publique, les activistes se servent du parti frontiste. Né en avril 1919, il veut faire de la question flamande la seule question à défendre, à l'exclusion des problèmes sociaux et économiques.

Soulignons qu'à la sortie du conflit, les responsables politiques se rendent compte de la nécessité de rencontrer les aspirations de la population flamande. Dans son discours du Trône, le roi promet d'ailleurs la création d'une université flamande à Gand, mais il faudra attendre 1930 pour qu'elle voie le jour.

La remise de la Légion d'honneur à Liège

Le 24 juillet 1919, la Ville de Liège reçoit de la République française la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur. Cette distinction honorifique, pour la première fois octroyée à une ville étrangère, lui a été conférée le 7 août 1914. Alors qu'elle est la première ville à subir l'assaut des troupes allemandes, elle est parvenue à tenir en échec l'armée ennemie, grâce à ses forts, ce qui a retardé considérablement l'avancée allemande. La remise de la Légion d'honneur se déroule place Saint-Lambert au pied de l'immeuble « Le Tivoli » (qui a été démoli dans les années septante), en présence du roi Albert, de la reine Élisabeth et du maréchal français Foch. Près de 120 000 spectateurs assistent à cette cérémonie.



Nous allons tenter de comprendre comment la Belgique, et plus particulièrement la Province de Liège, a rendu hommage durant l'entre-deux-guerres aux martyrs de la Grande Guerre.

Ces hommages sont le fruit d'une volonté collective du peuple belge et des autorités politiques de rendre hommage à ceux qui se sont battus pour « défendre la patrie belge contre la barbarie allemande »¹ : du simple citoyen en passant par l'espion, le déporté ou le soldat, tout est fait pour que les sacrifices des victimes du conflit ne soient jamais oubliés par les générations futures. Les monuments aux morts permettent également de partager un vécu commun et de favoriser le travail de deuil des survivants.

Le devoir de mémoire se traduit par d'innombrables manifestations patriotiques organisées dès la fin de la guerre, mais aussi par l'installation, dans les villes et les villages, de monuments exprimant la reconnaissance de la communauté aux victimes de la guerre, qu'elles soient militaires, civiles, déportées ou agents de renseignement. En témoignent les milliers de réalisations qui vont fleurir durant l'entre-deux-guerres dans les communes, avec un pic entre 1919 et 1924 et un net regain en 1930, année du centenaire de la Belgique.

Chaque village dispose de son monument aux morts sous forme d'une plaque, d'une stèle ou d'un édifice orné d'une statue. Ceux-ci sont très souvent situés dans les cimetières (caractère religieux), sur les places (caractère civil) ou sur les lieux mêmes des batailles et des crimes (des fusillades par exemple). On en dénombre sur le territoire belge près de 20 000², dont plusieurs milliers en Province de Liège.



Aubel (cimetière communal). Monument-calvaire aux morts de 1914 - 1918



Spa (place du Monument). Monument aux morts des deux guerres



Liège (place du 20-Août). Plaque érigée en mémoire aux fusillés de la place de l'Université



Monument commémoratif de Georges Petit au Fort de Loncin

Ceux-ci sont édifés le plus souvent grâce à une collecte d'argent lancée par des comités, avec l'accord et l'appui des autorités communales³. Les commanditaires varient souvent : État, commune, anciens combattants, paroisse, associations professionnelles ou sportives, ou des déportés⁴.



Liège (Parc de la Boverie). Monument aux morts des deux guerres de l'Union Nautilique



Liège (au coin du boulevard Saucy, de la rue Puits-en-Sock et de la rue Henri de Dinant). Stèle en hommage aux combattants de 1914-1918 du quartier d'Outremeuse



Ville de Huy (Hôtel de ville). Vitrail aux victimes des deux guerres

¹ VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », in *Quand les canons se taisent : actes du colloque international organisé par les Archives de l'État et le Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire (Bruxelles, 3-6 novembre 2008)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2010, p. 417 (Études sur la Première Guerre mondiale ; 18).

² DELFORGE Paul, *Mémoire monumentale de la résistance en Wallonie*, Bruxelles, 29 octobre 2010. http://www.institut-destree.eu/Documents/Chantiers/ID-EP-2010/EP_E01_Paul-Delforge_Memoire-Resistance-Wallonie_2010-10-29.pdf

³ DEBRUYNE Emmanuel, VAN YPERSELE Laurence, *De la Guerre de l'ombre aux ombres de la guerre. L'espionnage de 14-18 en Belgique occupée. Histoire et mémoire*, Bruxelles, Labor, 2004, p. 135.

⁴ MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Mémoire et monuments. Quand les pierres racontent notre histoire. Dossier pédagogique*, p. 4, [en ligne] <http://www.klm-mra.be/klm-new/frans/educatif/downloads/dossierpeda.pdf> (Page consultée le 27/06/2014).



Commune de Sippenaeken (rue du Château). Stèle (commanditaire privé) aux victimes de la clôture électrique à la frontière belgo-néerlandaise



Seraing (hall du Château Cockerill). Plaque à la mémoire des membres du personnel de la SA Cockerill et de la SA Espérance-Longdoz victimes des deux guerres



Liège (à gauche de l'entrée de l'église Saint-Nicolas, à l'angle des rues Fosse-aux-Raines et Récollets). Monument de la paroisse Saint-Nicolas aux combattants de 1914-1918 réalisé par M. Gaspart

Les monuments exclusivement consacrés au premier conflit mondial mais sont rares ; très souvent, après 1945 les communes y ont ajouté les noms des victimes du second conflit mondial.

L'analyse de la symbolique de ces œuvres commémoratives permet de s'interroger sur les représentations de la Grande Guerre et la mentalité d'une communauté et de découvrir les messages qu'elle a voulu transmettre par ce biais au lendemain du conflit.

Petit lexique des différents symboles représentés sur les monuments⁵

Les palmes et les croix : emblèmes chrétiens et symboles des martyrs.



Moxhe (chaussée romaine). Monument aux morts du 8^e Régiment de Ligne tombés à Moxhe



Liège (au coin de la rue des Pitteurs et de la rue Grande-Bèche). Stèle à la mémoire de 5 personnes mortes en 1914 dans une maison incendiée

Les lauriers : symboles militaires, ils glorifient le héros.



Petit-Rechain (cimetière communal, place de la Moinerie). Caveau des combattants des deux guerres



Seraing (rue Ferrer). Plaque à la mémoire des membres du personnel de l'usine Espérance-Longdoz morts pendant les deux guerres

⁵ MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Mémoire et monuments. Quand les pierres racontent notre histoire. Dossier pédagogique*, [en ligne] <http://www.klm-mra.be/klm-new/frans/educatif/downloads/dossierpeda.pdf> (Page consultée le 27/06/2014).



Le lion : symbole de la Belgique, forte et courageuse.



Fléron (rue du Tiège, dans le cimetière communal). Monument aux morts des deux guerres

Neuville-en-Condroz (place du village, au croisement de la chaussée de Marche, de la route d'Engis, de la route d'Esneux et de l'allée du Château). Monument aux morts et aux combattants des deux guerres

Le Roi Albert : symbole du courage et de la détermination de la Belgique durant le conflit.



Chênée (cimetière, rue de Chèvremont). Monument aux morts de 1914-1918

Liège. Statue du Roi Albert I^{er} de Charles Leplac (1964)

Le soldat : symbole de l'héroïsme national, il est présenté dans différentes attitudes :

- debout en sentinelle, inflexible et regardant vers l'horizon ;



Ensival (à l'angle de la rue Jean-Martin Maréchal et en Mi-Ville, à proximité de la Grand Place). Monument aux morts de 1914-1918 de J. Bloom



Mortier (rue du Village). Monument aux victimes et aux combattants des deux guerres de J. Libois



- agressif et/ou en position offensive ;



Braives (rue Saint-Pierre derrière l'église). Monument aux morts et aux combattants des deux guerres



Aubel (sur la place à l'angle des rues de Gorhez et de la Station). Monument aux morts et aux combattants de 1914-1918 de Fernand Heuze

- blessé, mourant, mort (de manière idéalisée), entouré de ses camarades veillant sur lui (montrant la solidarité du groupe)... ;



Jupille-sur-Meuse (cimetière de Jupille-Bruyères, rue de Bois-de-Breux).



Chaufontaine (au pied du fort, rue du XIII Août). Monument aux morts et cimetière militaire du fort de Chaufontaine



Bellaire (au carrefour formé par la rue Emile Vandervelde, la rue Vieux Thier et la rue Voie des Prés). Monument en hommage aux combattants de 1914-1918 de F. Close



• parfois pensif et appuyé sur son fusil.



Ayeneux (place Jules Heuse, sur l'avenue de la Libération.). Monument aux morts des deux guerres de Ch. Dossogne

La Patrie : représentée sous la forme d'une jeune femme parfois ailée, drapée et armée, au style antique. Elle symbolise la tristesse face à la perte de ses enfants morts, mais également la reconnaissance du sacrifice. La gestuelle du corps traduit plusieurs attitudes : la délivrance pour les bras levés, l'accueil pour la main ouverte ou la fermeté pour le poing fermé, la mort pour un corps couché...



Angleur (rue du Sart-Tilman, à hauteur du numéro 397). Monument aux héros des combats de la nuit du 5 au 6 août d'Adelin Salle



Bressoux (devant l'église Notre-Dame-du-Saint-Rosaire, à l'angle des rues du Moulin et Foidart). Monument en hommage aux victimes des deux guerres d'Oscar Berchmans

La Piéta : symbolisée par une mère portant son fils tué au combat, elle représente parfois la patrie.



Amay (cimetière d'Amay, chaussée de Tongres). Monument aux morts des deux guerres de J. Moutschen, E. Falise, F. Close



La victoire ailée : référence marquée à l'Antiquité, elle porte des palmes ou des couronnes.



Plainevaux (rue du Monument). Monument aux morts des deux guerres

Le (la) civil(e) : mère qui pleure le fils ou l'être aimé mort, une femme larmoyante est régulièrement représentée avec un enfant à qui elle transmet le souvenir du conflit. La colère, la tristesse, le deuil transparaissent souvent dans l'attitude du personnage.



Beaufays (voie de l'Air pur). Monument aux morts et aux combattants des deux guerres de Jacques Laloux



Seraing (cimetière des Biens-Communaux, rue de Tavier). Monument aux morts des deux guerres



Francorchamps (cimetière rue de Neuville). Monument funéraire des combattants 1914-1918



Dison (place Jean Roggeman). Monument aux morts des deux guerres de Joseph Gérard



Notons que l'ennemi n'est que peu représenté sur ces monuments. Parfois, l'Allemagne est symbolisée par un aigle écrasé ou mentionnée par une référence aux actes commis.



Esneux (rue du Monument). Monument aux morts et aux combattants des deux guerres d'Oscar Berchmans. Observez l'aigle allemand se faisant poignarder par la victoire ailée



Lincé (intersection de la rue du Fays et de la rue Henri Simon). Monument de Marceau Gillard à la mémoire des victimes des atrocités d'août 1914



Grand-Hallet (rue Sainte-Blaise). Monument aux morts et aux combattants des deux guerres. Remarquez l'aigle allemand au pied du soldat belge

Certains monuments commémorent plus particulièrement les héros de guerre militaires et civils. D'innombrables héros nationaux émergent durant le conflit. À Liège, on peut penser tout particulièrement à Dieudonné Lambrecht⁶.

Le Monument interallié

Un autre édifice très symbolique à Liège est le Monument interallié de Cointe. Il a été érigé en mémoire des troupes alliées. Sa construction est décidée en 1925. Ce n'est pas un, mais deux bâtiments qui sont construits : une tour de 75 mètres dominant la ville avec une grande esplanade à ses pieds et une église, communément appelée « basilique », surplombée d'une coupole et qui va devenir un centre de pèlerinage. Sa construction, financée par des souscriptions publiques et privées dans les pays alliés, est confiée à l'architecte Joseph Smolderen. Liège est choisie par la Fédération internationale des Anciens Combattants, car elle est la première ville à s'opposer à l'Allemagne en 1914. Ce monument est assez particulier puisqu'il associe un édifice civil (la tour) avec un édifice religieux (la basilique). Chacun des sept pays alliés (Italie, France, Royaume-Uni, Roumanie, Espagne, Grèce, Pologne, Russie) offre un monument qui sera installé soit sur l'esplanade qui réunit la tour et la basilique, soit à l'intérieur de la tour. Les travaux, commencés en 1928, sont très compliqués : le sous-sol, instable à cause des nombreuses mines de la région liégeoise, doit être consolidé à l'aide

⁶ Voir le chapitre sur la vie quotidienne à Liège pendant la Première Guerre mondiale



d'injections de ciment⁷. Le monument connaît deux inaugurations : la première en 1937 en présence du roi Léopold III et une seconde en 1968 par le roi Baudouin une fois les travaux de rénovation et de réaménagement effectués suite aux dégâts de la Seconde Guerre mondiale. Ce monument entend rendre hommage aux Alliés et en particulier aux sacrifices des Liégeois.



Monument interallié



La tombe du soldat inconnu

Dès 1920, la France et le Royaume-Uni prennent l'initiative de rendre un hommage à tous les soldats morts durant le conflit, symbolisé par la dépouille d'un soldat inconnu. L'idée est de choisir au hasard un corps parmi plusieurs dépouilles non identifiées et de le placer dans une tombe commémorative. Les Français choisissent comme lieu l'Arc de Triomphe et les Anglais, l'Abbaye de Westminster.

Deux ans plus tard, en 1922, la Belgique prend la même initiative. Six cercueils de soldats inconnus, représentatifs des différentes régions de notre pays, sont exposés à Bruges et un soldat aveugle ayant participé au conflit en choisit un au hasard. La dépouille sera ensuite inhumée avec les honneurs militaires au pied de la Colonne du Congrès à Bruxelles le 11 novembre 1922, en présence du roi Albert I^{er}.



Tombe du Soldat inconnu à Bruxelles



⁷ CONRAADS Daniel, NAHOÉ Dominique, *Sur les traces de 14-18 en Wallonie. La mémoire du patrimoine*, Namur, Institut du Patrimoine wallon, 2013, p. 318.



LES MUSÉES ENTRETIENNENT LA MÉMOIRE

En Province de Liège

- **Le Fort de Lantin**

Adresse : Rue de Villers, 1 – 4450 Lantin
T : +32 (0)4 246 55 44
Mail : lesamisdufortdelantin@edpnet.be
Web : www.fortdelantin.be

- **Le Fort de Loncin**

Adresse : Rue des Héros, 15 – 4431 Ans
T : +32 (0)4 246 44 25
Mail : contact@fortdeloncin.be
Web : www.fortdeloncin.be

- **Le Fort de Flémalle**

Adresse : Avenue du Fort – 4400 Flémalle
T : +32 (0)498 38 58 38
Web : www.flemalle.be

- **La Tour d’Air. Centre d’interprétation touristique de Bonnelles**

Adresse : Rue du Commandant Charlier, 85/90 – 4100 Seraing
T +32 (0) 474 40 70 11 – +32 (0) 4 338.06.66
Web : <http://www.latourdairbonnelles.be/>

- **Le Fort de Barchon**

Adresse : Rue du Fort – 4671 Barchon
T +32 (0)4 387 58 37
Web : www.fortdebarchon.be

- **Mémorial Interallié de Cointe**

Adresse : Rue Saint-Maur, 93 – 4000 Liège
T : +32 (0) 475 36 09 17 - +32 (0) 475 36 09 17

- **Musée Archéo-Historique de la Ville de Visé**

Adresse : Rue du Collège, 31 – 4600 Visé
T : +32 (0)4 374 85 63
Mail : museedevisé@skynet.be
Web : www.museedevisé.be

Dans le reste du pays

- **Musée Royal de l’Armée et d’Histoire Militaire**

Adresse : Parc du Cinquantième, 3 – 1000 Bruxelles
T : +32 (0)2 737 78 33
Mail : infocom@klm-mra.be
Web : www.museedelarmee.be

- **In Flanders Fields Museum**

Adresse : Grote Markt, 34 – 8900 Ypres (Ieper)
T : +32 (0)57 239 220
Mail : flandersfields@ieper.be
Web : www.inflandersfields.be

Les arts plastiques et la Grande Guerre

Michel Fournaux

Avec ses millions de morts, sa durée exceptionnelle, ses victimes venues de tous les continents et surtout l'écrasement du combattant sous un déluge de fer et de feu sans commune mesure avec les conflits précédents, la Première Guerre mondiale ne pouvait qu'interpeller le monde de l'art. L'homme y est broyé, anéanti, victime anonyme d'un combat dépersonnalisé.

L'influence de la guerre sur l'art peut s'analyser à deux niveaux. Tout d'abord, il y a évidemment un lien direct, dans la mesure où un certain nombre d'artistes ont vécu le conflit non en tant que témoins extérieurs, mais comme acteurs, mobilisés comme les autres. Leur œuvre, mais pas toujours, en portera témoignage. Mais, à un autre niveau, la Grande Guerre a provoqué ou accéléré une réflexion plus générale sur la civilisation occidentale, ses valeurs et l'art. La barbarie de cette guerre ne doit-elle pas entraîner une remise en question radicale des fondements d'un art lié à un monde ancien, en voie de disparition ? Faut-il encore représenter de manière traditionnelle une réalité qui échappe en fait à la description ? Comme nous allons le voir, des mouvements comme *Dada* ou l'abstraction traduiront à leur manière la révolte contre un ordre ancien, mais aussi l'espoir mis dans de nouveaux langages esthétiques.

Des artistes des différents pays belligérants, enrôlés dans leurs armées respectives, ont vécu de près les combats, certains comme combattants, d'autres dans les services de santé. Leurs compétences ont été également mises au service des techniques de camouflage (comme Franz Marc). Des dessins croqués au fond de la tranchée, des peintures réalisées à leur retour dans la vie civile témoignent des expériences vécues. Plus globalement, ces artistes ont traduit aussi les peurs, les privations, les souffrances, l'omniprésence de la mort. Mais beaucoup d'entre eux, une fois le conflit terminé, n'ont pas souhaité mettre en avant cet aspect de leur production artistique : le critique d'art Philippe Dagen signale ainsi qu'au premier salon de peinture d'après-guerre, en 1918, seule une dizaine de toiles sont consacrées au conflit. Volonté d'oublier ces années d'horreur et désir de se réinsérer dans le courant de la vie ? Ou insatisfaction sur le décalage entre la réalité vécue et sa représentation ? Nous reviendrons sur ce dernier point. Certains ont été plus radicaux. Leur œuvre ne garde aucune trace des expériences vécues. Citons les peintres Georges Braque (qui a pourtant participé aux combats de 1914-1915 et y sera grièvement blessé), André Derain, Ernst Ludwig Kirchner, Karl Schmidt-Rottluff ou encore Oskar Kokoschka. Otto Dix est plutôt une exception (voir ci-après).

La Première Guerre mondiale a posé des problèmes inédits aux artistes. Les sujets classiques des peintres de bataille ont disparu : finis les combats héroïques où la singularité du combattant est mise en valeur ; finis aussi les uniformes chamarrés et les charges de cavalerie. Les ont remplacés des masses de soldats aux uniformes couleur de terre ou de grisaille, la boue, les gaz, le fil de fer barbelé, une guerre mécanisée menée hors de la vue du combattant. Comment rendre compte des explosions continues des projectiles qui transforment tout en charpie, du bruit infernal et incessant, de la crasse, des étendues mornes de terres labourées par les obus, d'horizons bouchés par le parapet de la tranchée ? Le rôle de la peinture et du dessin est d'autant plus fragilisé que, grâce à des appareils plus légers et plus maniables, la photographie prend une place sans cesse grandissante. A partir de 1915, la presse montre de plus en plus de photos du front qui, au fil du temps, livrent la réalité de la guerre dans toute son horreur. Derain lui-même, qui aurait peut-être peint une seule toile évoquant le front (l'a-t-il détruite ?), photographie les tranchées à partir de 1916.



John Lavery, *A Convoy, North Sea, 1918*, 1918, huile sur toile, Imperial War Museum, Londres

Face à cette guerre d'un genre nouveau, les approches des artistes sont diverses. Les uns tentent encore, à l'aide des moyens classiques (illusion du volume et de la troisième dimension), de rendre compte de réalités mouvantes en les figeant. Riches en détails, ces œuvres ont surtout une valeur documentaire. C'est particulièrement vrai pour des sujets comme l'aviation et la guerre maritime.

D'autres artistes, qui ont participé aux mouvements impressionnistes et post-impressionnistes, tentent de rester fidèles à leur approche. Leurs tableaux montrent des couleurs en aplats, des formes vaguement japonisantes qui ont bien du mal à rendre les horreurs de la guerre. Félix Vallotton en est lui-même conscient : il dira à propos d'un de ses tableaux, *L'église de Souain en silhouette* (1917), que cela reste « un décor, un tableau d'agrément pur »¹.



Félix Vallotton, *L'église de Souain en silhouette*, 1917, huile sur toile, National Gallery of Art, Washington

Fernand Léger découvre à Verdun « des sujets tout à fait inattendus et bien faits pour réjouir [son] âme de cubiste »². Les hommes deviennent des structures tubulaires semblables à des pièces de machines. Le gris, celui du métal, domine. La géométrisation crée un univers dur, fermé.



Fernand Léger, *La partie de cartes*, 1917, huile sur toile, Kröller-Müller Museum, Otterlo

Otto Dix, évoque la mort omniprésente dans les tranchées, non en décrivant dans le détail des cadavres épars mais dans un style expressionniste, dévoilant, comme dans un cauchemar, des corps disloqués, éclairés tels des fantômes par l'éclat des fusées illuminant le ciel. Les couleurs éparses ne font qu'ajouter au chaos et à l'absurdité de la guerre.

Otto Dix, *Lichtsignale (Signaux lumineux)*, 1917, gouache sur papier, Städtische Galerie, Albstadt

L'approche la plus intéressante est assurément celle des artistes d'avant-garde (comme les expressionnistes, futuristes, cubistes, abstraits et autres). Devant cette guerre rétive à la représentation classique, ils vont préférer de nouveaux moyens d'expression qui, espèrent-ils, pourront rendre le chaos, le déchaînement de forces qui ne sont plus à l'échelle humaine. Les plans éclatés du cubisme, le fractionnement des couleurs, les lignes distordues et les perspectives malmenées, la géométrisation tenteront d'exprimer la violence de la guerre, des sensations qui défient la description. Parmi les artistes, on peut relever Christopher R.W. Nevinson qui, dans *Returning to the Trenches (Retour aux tranchées)*, transforme les hommes qui remontent vers la tranchée en personnages mécanisés. Procédés futuristes et cubistes s'y mêlent.



Christopher R.W. Nevinson, *Returning to the Trenches (Retour aux tranchées)*, 1916, pointe sèche



¹ VALLOTTON Félix, *Journal*, 12 juin 1917, cité dans Vallotton, Paris, Flammarion, 1992, p. 303.

² LÉGER Fernand, *Une correspondance de guerre*, in *Cahiers du Musée National d'Art Moderne*, Paris, 1990, p. 72.

Les futuristes, mouvement d'avant-garde d'origine italienne, voulaient révolutionner d'une manière radicale non seulement l'art, mais aussi les valeurs de la société. L'art et la société ancienne doivent être rejetés, détruits pour faire place à une société basée sur l'action, le mouvement, la violence, le tout lié à un nationalisme virulent : « Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité » ; « Nous voulons glorifier la guerre - seule hygiène du monde - le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles idées qui tuent et le mépris de la femme »³. La guerre, pour Marinetti, devient « la mise au point sanglante et nécessaire de la force d'un peuple ».

Mais, face à la guerre réelle des tranchées, leurs idées naïves et utopistes vont se heurter à une réalité qu'ils ne soupçonnaient pas. Eux non plus, malgré leurs proclamations, n'arriveront pas à transmettre, à ceux qui n'y étaient pas, ce qu'étaient vraiment la guerre et son cortège d'horreurs. Le futurisme illustre en fait les limites de l'expression artistique lorsqu'elle tâche de témoigner de phénomènes extrêmes. Il faut d'ailleurs constater, comme le soulignent certains auteurs, que la peinture sort du conflit en ayant perdu en partie sa force d'expression. Le mouvement dadaïste portera à celle-ci un autre coup décisif.

Outre le lien direct entre la guerre et sa représentation, ce conflit a eu sur l'expression artistique des conséquences plus diffuses, mais peut-être plus importantes. Pour *Dada*, 14-18 signifie la faillite des valeurs de notre civilisation, de la raison. Terroristes, provocateurs, les *Dadaïstes* rejettent l'hystérie nationaliste, ce qui leur vaudra bien des ennuis après 1918. Ce qui frappe aussi, c'est la véhémence de la révolte, son radicalisme, qui remettent en cause les structures mêmes du langage, les fondements de l'art. *Dada* veut faire table rase du passé, retourner au point zéro.

Le mouvement *Dada* est né en 1916 à Zurich dans un milieu d'exilés, sous l'impulsion de Tristan Tzara. On y trouve aussi Jean Arp (1887-1966). *Dada* atteignit Berlin où l'on peut citer Kurt Schwitters (1887-1948), Cologne avec la figure importante de Max Ernst (1891-1976).

À Paris et New-York pendant les années de guerre, Marcel Duchamp (1887-1968), Francis Picabia (1879-1953) et Man Ray (1890-1876) bouleversent aussi la notion même de l'art. La jonction se fera avec le courant *Dada* vers 1918 ; s'y ajouteront les pères du mouvement surréaliste, autour d'André Breton.

Dans leur volonté de s'attaquer à l'art dans ses fondements, ils déploieront une inventivité débridée qui donnera naissance, parfois des dizaines d'années plus tard, à des procédés créatifs à part entière. Il suffit de penser ici à la descendance du fameux urinoir « *Fontaine* » de Duchamp pour s'en convaincre.



Max Beckmann, *Die Nacht (La nuit)*, 1918-19, huile sur toile, Kunstsammlung Nordrhein-Westfalen, Düsseldorf

Quant à l'abstraction, si les premières expériences datent d'avant le conflit, le mouvement s'épanouira largement après 1918. Les abstraits en sont venus à la conclusion que la représentation figurée du monde a atteint ses limites et qu'elle n'offre plus d'issues. Ils préférèrent couper le lien et ne représenter que des formes, des lignes, des couleurs à regarder pour elles-mêmes, même si elles peuvent traduire une philosophie, des émotions. La démarche de Piet Mondrian en témoigne. Lors de son séjour à Paris entre 1912 et 1914, il fut fortement influencé par le cubisme. Rentré aux Pays-Bas, il poursuit sa recherche aux côtés du mouvement *De Stijl* et aboutit à un art purement géométrique : il veut rendre visible l'essence de la réalité, voilée par les formes individuelles de la nature et la subjectivité de l'artiste. Il faut arriver à l'expression de l'universalité. Cette recherche de l'harmonie et de la pureté prend sa source dans les mathématiques et la musique (néo-plasticisme). Mais il est certain que l'impossibilité pour les artistes de représenter l'irreprésentable a joué un rôle diffus. Mondrian visait à la création d'un langage universel, au-delà de l'individuel et de l'arbitraire et donc qui permettrait aux hommes de mieux communiquer.

Faut-il enfin souligner le côté sombre et désespéré d'une partie du courant expressionniste, surtout dans les pays germaniques ? Dans les années 1924-1925, sous le nom de *Neue Sachlichkeit (Nouvelle Objectivité)*, Otto Dix, Max Beckmann et George Grosz dévoilent une société morbide, dominée par des scènes de souffrance, de violence, remplies de personnages blessés, amputés, de militaires.

Finalement, la Grande Guerre a-t-elle été un catalyseur de nouvelles formes artistiques, d'une modernité dans les arts plastiques ? Les avis divergent. Selon les uns, cette guerre d'un genre nouveau a obligé l'art à se repenser, à construire de nouveaux rapports avec le réel. Mais d'autres font remarquer que, bien souvent, comme souligné plus haut, les artistes éprouvèrent des difficultés, plastiquement, à rendre compte de la réalité de la guerre et que, à part *Dada*, les mouvements novateurs étaient nés avant la guerre. Pour certains, 1918 marque parfois même un retour à moins d'audace avec, par exemple, l'abandon du cubisme chez Picasso.

³ Cité dans LEMAIRE Gérard-Georges *Futurisme*, Editions du Regard, Paris, 1995, p. 189-191.

Décrypter une œuvre



Fernand Léger, *La partie de cartes*, 1917, huile sur toile, Kröller-Müller Museum, Otterlo

1) Que voit-on ? Essayez de décrire la scène. Comment sont les formes ? Quelle couleur domine ?

Léger s'inspire d'un dessin de guerre réalisé au crayon en 1916 sur un papier d'emballage. Il y a trois joueurs : un à droite, un au milieu, un à gauche. La table occupe la partie centrale, vers le bas en jaune. Le fond derrière les soldats est en gris.

Les formes sont géométriques, elles évoquent des tubes. Ces formes sont précises, entourées de noir. Elles comportent des dégradés de tons assez subtils.

La perspective classique est absente. Les figures sont juxtaposées dans un espace restreint.

Quant aux couleurs, les froides dominent nettement (variétés de blanc, de noir, de gris). On trouve cependant des couleurs chaudes (rouge, jaune).

2) A quelle grande tendance de la peinture se rattache ce tableau ? Pourquoi ?

Il s'agit du cubisme. On retrouve ici la géométrisation des figures, mais aussi deux caractéristiques plus significatives. D'une part l'éclatement des formes et d'autre part la multiplication des points de vue (les mains, les bras sont représentés sous plusieurs angles).

3) En quoi la représentation de ces trois personnages évoque-t-elle la violence de la guerre ?

Plusieurs réponses sont possibles. Le fait de réduire les corps à des formes tubulaires fait penser à une analogie avec des cylindres comme des canons, par exemple. La couleur grise accentue la ressemblance. D'autre part, ces figures à l'allure mécanique renvoient à cette image du soldat qui n'est plus qu'une pièce dans une gigantesque machine, qu'il ne domine plus. On pourrait aussi souligner le côté disloqué des figures comme les corps le sont dans les tranchées. Enfin, cette scène ne se décrypte pas du premier coup d'œil, comme si la réalité était cachée. En quelque sorte, du camouflage.

4) Comment Léger témoigne-t-il du côté humain, qui malgré la violence et la mort, subsiste dans les tranchées ?

Ces soldats, profitant d'un moment de répit, se rappellent des moments vécus dans leur vie civile, quand ils jouaient aux cartes entre amis. Ils échappent ainsi brièvement à leur condition. D'autre part, Léger nous dit aussi que malgré sa présence au front, il garde son côté artiste, cette envie de créer pour dépasser l'horreur.

L'art et la Grande Guerre en Belgique

Michel Fournaux

Comme chez les autres nations combattantes, la guerre sur le front belge ne donne pas lieu à de grandes scènes de bataille exaltant la bravoure et le fait guerrier. Il faut dire que la rapidité de l'avance allemande et le blocage du front de l'Yser ne s'y prêtent guère. L'art officiel et ses contraintes ne sont pas non plus la norme, y compris au sein de la Section Artistique de l'armée.

Mais à la différence notamment de la France, on ne trouve guère chez nous de compositions satiriques, de caricatures féroces et violentes stigmatisant l'ennemi, production propre à l'arrière, ce qui, vu la situation militaire de la Belgique, n'était pas possible¹.

Souvent, les œuvres apparaissent comme inachevées, esquissées, privilégiant le crayon, le fusain, le pastel, la plume, parfois la gravure. Plus que par la difficulté d'obtenir les produits nécessaires, cela s'explique avant tout par les conditions matérielles au front. Tout travail réfléchi, toute recherche esthétique est incompatible avec la tragique réalité que ces témoins essaient de saisir. Il leur faut aussi, sous peine de perdre l'intensité du moment vécu, en saisir en traits rapides, sa soudaineté, sa violence, l'essentiel sans se perdre dans les détails.



Marc-Henry Meunier, *Passerelle 15 à Ramschapelle. Effet de fusée de première ligne*, 1917, eau-forte coloriée, Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, Bruxelles

Il y aurait eu une centaine d'artistes-soldats au front en Belgique², mais ce chiffre est une estimation. Seule une partie d'entre eux ont fait partie de la Section Artistique. On y reviendra plus loin. Un bon nombre sont volontaires de guerre ; certains, avec déjà une carrière artistique derrière eux, dépassent la quarantaine.

Ils n'ont pratiquement pas de contact avec les artistes belges ou étrangers derrière les lignes et très peu entre eux. Le seul point de ralliement est, au hasard des permissions, l'hôtel Teirlinck à La Panne. Et même au sein de la Section Artistique, il n'y a pas de dénominateur commun.

Le paysage, tant les champs de bataille que les villes et villages dévastés, est un thème de prédilection. Ces formes bouleversées se détachent souvent sur un fond lumineux inhabituel (faisceaux des projecteurs, éclatement des obus) ou sur les cieux clairs proches de la mer. Le soldat est un autre sujet courant : son habillement, ses occupations, mais aussi sa psychologie, ses états d'âme. La tristesse du prisonnier, son ennui est aussi l'objet d'attention comme chez Maurice Langaskens.



Georges Lebacqz, *La maison bombardée*, 1917, aquarelle sur carton, collection privée



Frans Masereel, *Debout les morts, Résurrection infernale*, 1917, gravure sur bois, Musée d'Art moderne et contemporain, Strasbourg

Au début, les artistes-soldats mettent leurs compétences au service de l'armée (camouflage, services topographiques, etc.). En décembre 1914, Alfred Bastien, déjà auteur d'un *Panorama du Congo*³, suggère de réaliser une œuvre du même genre sur la bataille de l'Yser. Le Roi approuve et Bastien y travaillera les années suivantes⁴. Ce n'est que pendant l'année 1915 que mûrit le projet d'une section militaire spécialement consacrée à la production artistique. L'idée est de montrer que la Belgique garde son esprit d'indépendance, sa volonté de se battre et aussi de conserver des témoignages de l'armée en campagne. Au cours de l'été 1916, la Section Documentaire Artistique de l'armée belge en campagne est mise sur pied. Ses membres, au nombre de 26 au total⁵, sont libres de toute obligation militaire et sont soutenus matériellement. Deux localités les attirent particulièrement : Loo et Nieuport. Dans les faits, ces artistes jouissent d'une grande liberté dans les thèmes choisis et la façon de les rendre, mais les œuvres doivent être d'un intérêt national et documentaire.

La Section Artistique organise plusieurs expositions : à La Panne (1916, 1917), mais aussi à l'étranger (à Paris fin 1916 au Salon des Armées ; à Londres en février 1917 et dans diverses villes de Suisse la même année). Des artistes-soldats, non membres de la Section (comme Edmond Dutry, Edmond De Meulenaere, etc.) exposent à leurs côtés.

Indépendamment de la Section, sous l'impulsion d'un journal, *De Belgische Standaard*, et d'un comité mis sur pied en 1916, se tiennent à La Panne et même au Havre trois expositions

¹ Si ce n'est de temps à autre dans quelques titres de la presse clandestine, dont notamment les caricatures de Louis Raemaekers.

² Ce chiffre est tiré de *Le Roi Albert et ses soldats*. Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, Bruxelles, 1973, p. 20.

³ Exposition Universelle et Internationale de Gand en 1913.

⁴ Ce *Panorama* est conservé en piteux état au Musée de l'Armée à Bruxelles.

⁵ La liste complète se trouve dans un article de *Wikipedia* consacré à la Section Artistique de l'armée belge en campagne.

qui rassemblent plutôt des œuvres réalisées par des artistes-soldats pendant leurs loisirs.

Enfin, il faut aussi relever que des artistes non-combattants, qu'ils soient à l'arrière ou à l'étranger ou bien prisonniers, laissent des témoignages, souvent centrés sur les ruines causées par l'occupant et sur la misère des populations (comme Roméo Demoulin et Alfred Ost). Frans Masereel dénonce la violence du conflit dans des gravures sur bois qui reflètent la violence dans l'opposition du noir et du blanc⁶ (recueils *Debout les morts*, *Les morts parlent*). Henry de Groux dénonce dans près de 300 dessins l'absurdité de la guerre. Depuis Paris, il monte fréquemment vers le front pour saisir ses sujets sur le vif. Il en publiera une quarantaine dans un recueil : *Le visage de la victoire*.



Henry de Groux, *Masques à gaz*, 1915, eau-forte, Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, Bruxelles

La paix revenue, à une ou l'autre exception, et malgré des expositions en 1919 et 1920, les artistes se tournent vers d'autres centres d'intérêt. La vie reprend son cours et l'espérance en une paix définitive rejette la guerre et ses représentations dans un passé, espère-t-on alors, révolu.

⁶ Il s'inspire de photographies parues dans la presse.

« La littérature est une arme chargée de futur » soutient Didier Daeninckx. Placée en exergue à son recueil de nouvelles *Le dernier guérillero*¹, cette phrase pourrait certainement rappeler l'un des enjeux des fictions d'aujourd'hui en matière de conflits armés : faire revivre l'horreur de la guerre dans un langage neuf pour mieux la combattre à l'avenir.

L'angle qui a été retenu ici est celui de la Grande Guerre vue au filtre de quelques œuvres de la littérature actuelle. En effet, au tournant des XX^e et XXI^e siècles, un regain d'intérêt pour le sujet marque une nouvelle production littéraire. Il s'agit, pour la plupart, de livres d'auteurs confirmés n'ayant pas fait l'expérience directe de cette guerre et qui tentent d'en raviver la mémoire par le biais de la fiction contemporaine.

Par-delà leurs qualités littéraires bien réelles, l'intérêt de ces textes – pour le jeune public de notre temps – c'est assurément leur accessibilité. À travers une langue actuelle et des techniques narratives plaçant souvent le lecteur dans une proximité avec les personnages, ces récits offrent une prise directe sur la matière.

Enfin, la littérature d'époque traitant du sujet – qu'elle soit contemporaine des faits, légèrement antérieure ou postérieure à ceux-ci – a fait l'objet de nombreuses études critiques. La plupart des textes de ses représentants figurent déjà dans des anthologies à destination de l'enseignement.

Présentation des livres

1. Didier Daeninckx, *Le monument* (2000)²

Didier Daeninckx
Le dernier guérillero



En avril 1917, dans la tranchée qu'occupe la troupe dont Eugène Varlot³ fait partie, la relève se fait attendre. Au milieu des combats, Griffon « le boute-en-train » avec lequel il forme « une paire miraculeuse » se fait exploser la tête avec son propre fusil. Avant d'être lui-même soufflé par un obus, Varlot a juste le temps de s'emparer d'une lettre que son ami vient d'écrire. On le retrouve sain et sauf dans un poste de secours. Là, accompagné au piano par un autre soldat, il entonne une chanson interdite dénonçant les méfaits de la guerre et les inégalités sociales qu'elle traduit. Le pianiste et Varlot sont reconduits au front. Ils doivent y être jugés par un tribunal militaire expéditif...

Dans cette nouvelle, à travers le journal intime du personnage soldat d'Eugène Varlot, le lecteur est directement invité à partager les conditions matérielles du fantassin : « [...] nous barbotions encore dans une boue immonde, gorgée de sang et de viscères, pour rejoindre nos lignes. »⁴ Focalisation à la première personne du pluriel sur le personnage et son groupe qui nous permet d'être avec eux solidaires dans cette gadoue.

2. Jean Echenoz, *14* (2012)⁵



Anthime Sèze est un jeune homme réservé, comptable dans l'usine Borne-Sèze, une fabrique de chaussures. Mobilisé en 1914, il retrouve quelques amis dans son régiment ainsi que son frère aîné, Charles, administrateur de l'usine, envers lequel il a toujours éprouvé de la gêne. Tous deux vivent séparément une histoire d'amour singulière avec la même femme, Blanche Borne, fille unique des propriétaires de l'usine. Blanche est enceinte de Charles qui meurt en septembre 1914. Petit à petit, le front va s'enliser dans une guerre de tranchées où les hommes se terrent comme des bêtes. Ballottés entre attaques, retraites et pertes humaines considérables, les soldats doivent aussi lutter contre le froid, le manque d'hygiène et le ravitaillement difficile. Anthime et ses amis se soutiennent mutuellement jusqu'au jour où un éclat d'obus arrache le bras droit d'Anthime qui sera démobilisé. Invalide de guerre, il obtient une place dans le conseil d'administration de l'entreprise Borne-Sèze qui va prospérer durant cette quatrième année de guerre : les besoins en chaussures deviennent en effet toujours plus nombreux. Mais la société Borne-Sèze sera accusée de piètre qualité volontaire et jugée à Paris au tribunal de commerce lors d'un procès où Anthime et Blanche vont la représenter.

Bref roman de 124 pages, écrit à la troisième personne, qui évoque dans un style limpide et sans aucun pathos le parcours d'un homme banal, avant, pendant et après la guerre. L'auteur recourt fréquemment au pronom impersonnel « on » qui peut inclure le lecteur : « C'est peu après avoir fait la connaissance de cet écho de la fusillade qu'on est brusquement entrés en pleine ligne de feu, dans un vallonement un peu au-delà de Maissin. Dès lors il a bien fallu y aller : c'est là qu'on a vraiment compris qu'on devait se battre... »⁶

¹ DAENINCKX Didier, *Le dernier guérillero*, Paris, Gallimard, 2005, p. 9 (collection Folio).

² *Le monument* est une nouvelle faisant partie du recueil *Le dernier guérillero* publié pour la première fois aux Éditions Verdier en 2000. L'édition utilisée ici est la suivante : DAENINCKX Didier, *Le monument*, dans DAENINCKX Didier, *Le dernier guérillero*, Paris, Gallimard, 2005, p. 11-33 (collection Folio).

³ En 1999, Didier Daeninckx a également signé, avec Jacques Tardi, la bande dessinée *Varlot soldat* (voir le chapitre consacré à la bande dessinée).

⁴ *Ibidem*, p. 14.

⁵ ECHENOZ Jean, *14*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2012.

⁶ *Ibidem*, p. 59.

3. Alice Ferney, *Dans la guerre* (2003)⁷



Jules, jeune paysan landais, est mobilisé le 2 août 1914. Il laisse au pays sa mère et sa femme qui ne s'entendent pas, un fils de deux ans, Antoine, et un chien exceptionnel, Prince. Jules va connaître les marches harassantes, l'amitié entre soldats, les champs de bataille en Lorraine, la retraite de l'Est vers l'Ouest sur les bords de la Marne, le repli dans de petits villages, la routine de guerre, partagée entre l'intendance, le courrier, les cantonnements, les avant-postes, les secours et les relèves. Alice Ferney souligne aussi la fidélité du chien Prince, venu rejoindre son maître au front : il deviendra chien-soldat. Au-delà du quotidien des tranchées, l'auteur s'attache enfin à décrire la vie des femmes restées à l'arrière, dans l'attente.

Par ce roman écrit à la troisième personne, qui aborde en alternance la vie au front et en dehors, l'auteur nous fait pénétrer dans l'intimité des personnages grâce notamment au monologue intérieur, comme dans ce passage où Jules songe à son chien, transformé en « héros inhumain » : « Et Jules songeait que l'on ne pouvait mieux dire. Qui avait plus que l'homme déçu les attentes dont il était l'objet ? Qui d'autre, ayant reçu le langage en cadeau, avait toujours à la fin choisi les armes plutôt que les mots ? »⁸

4. Ken Follett, *La Chute des géants* (2010)⁹

Cette grande fresque historique de 1 048 pages s'étend de 1911 à 1924. L'auteur nous entraîne de Washington à Saint-Petersbourg, de Londres à Berlin, au fond des mines galloises et dans les antichambres du pouvoir pour suivre le destin de cinq familles (américaine, russe, allemande, anglaise et galloise) confrontées aux tragédies du début du XX^e siècle : la Première Guerre mondiale et la Révolution russe. L'auteur aborde en outre plusieurs thèmes périphériques quoique étroitement liés à ces événements : la condition de la classe ouvrière, qui débouchera sur la montée du parti travailliste au Royaume-Uni, le début du déclin des empires (allemand, russe et britannique), l'évolution des partis politiques (socialisme, bolchevisme), la condition des femmes (travail, droit de vote et d'éligibilité), la progression de la liberté (notamment sexuelle), la prohibition aux USA, etc.



Le roman suit la chronologie des événements qui assure le découpage en chapitres mais il fait alterner pays et personnages pour offrir un éclairage différent sur des faits similaires. Cette approche permet d'éviter le piège d'une vision par trop manichéiste des faits relatés où l'Allemand serait la caricature de l'ennemi à combattre.

L'auteur mélange le destin de personnages de fiction – hommes et femmes issus de milieux et de pays divers – à celui des personnages historiques de l'époque ; liant ainsi la petite histoire à la grande, il nous plonge au cœur des rouages qui ont provoqué les grands conflits du début du XX^e siècle.

5. Laurent Gaudé, *Cris* (2001)¹⁰

Quelque part sur une ligne de front, c'est le moment de la relève. On entend les voix des acteurs du drame. Des soldats, un médecin, un officier, un gazé, un déserteur sourd qui se fait la malle. Il y a ceux qui voudraient se replier. Puis ceux qui viennent d'arriver. On découvre les choses à travers leurs voix. Dans la confusion générale, chacun dit ce qu'il voit, ce qu'il ressent, ce qu'il espère. Tous attendent une rémission voire la fin des conflits. Alors que des cris ne cessent de fuser dans l'entre-deux des tranchées, comme si la guerre ne pouvait jamais se taire même lorsque les armes ne tirent plus. Très vite ces cris s'imposent comme un mystère, un événement presque surnaturel. Certains soldats se risquent à chercher l'homme qui hurle dans le *no man's land*. On croit l'apercevoir. On le poursuit. Il s'agit d'un homme nu. Il court, affublé d'un masque à gaz arraché à un blessé. On l'appelle « l'homme-cochon ». Jamais on n'en vient à bout, symptôme d'une horreur qui ne peut prendre fin, force au-dessus des forces en présence, ennemi des deux camps...



Texte choral ou théâtral, dans sa structure comme dans son style, *Cris* tient son lecteur dans l'intimité de ces voix qui parlent. Pas de narrateur extérieur ici. Pas de distance. Nous sommes directement en contact avec ces voix qui se plaignent, gémissent ou crient sur un terrain que l'on découvre petit à petit avec elles en plans fort étroits.

⁷ FERNEY Alice, *Dans la guerre*, Arles, Actes Sud, 2003 (collection Babel).

⁸ *Ibidem*, p. 241.

⁹ FOLLETT Ken, *La Chute des géants*, Paris, Robert Laffont, 2010 (collection Le livre de poche).

¹⁰ Ce livre a paru pour la première fois chez Actes Sud en 2001. L'édition utilisée ici est la suivante : GAUDÉ Laurent, *Cris*, Arles, Actes Sud, 2004 (collection Babel).

6. Xavier Hanotte, *Derrière la colline* (2000)¹¹



Ce roman met en scène un jeune anglais cultivé appelé Nigel Parsons, poète à ses heures sous le pseudonyme de Nicholas Parry, qui vient de se voir refuser la place d'enseignant qu'il convoitait. Poussé par une déception sentimentale et par le militarisme ambiant (le Royaume-Uni doit voler au secours de la Belgique, dont la neutralité vient d'être violée), il va s'engager dans l'armée en même temps que William, un jardinier avec qui il s'est lié d'amitié. Ensemble, ils vont connaître les heures d'attente, dans les tranchées infestées de poux et de rats, puis les moments d'horreur de la bataille, en ce jour funeste du 1^{er} juillet 1916 où 40 000 soldats anglais alignés comme à la parade moururent sous les feux allemands. Nigel et William, doubles, jumeaux, frères, amis, auront pourtant des destins différents : l'un périra au combat, l'autre cultivera la mémoire du disparu.¹²

Pour décrire les horreurs de la guerre et les effets qu'elles peuvent engendrer sur la raison des hommes qui y sont confrontés, Xavier Hanotte a recours au « réalisme magique », mêlant l'irrationnel à un cadre historique très réaliste : où est le rêve, où est la réalité quand sortant tout à coup des tranchées boueuses, Nigel déclare :

« J'aurais dû faire demi-tour, laisser ce lieu étrange. Mais une force me poussait à continuer, marcher vers la lumière... »¹³

7. Xavier Hanotte, *Sur la place* (2000)¹⁴



Une troupe de soldats anglais fait halte sur une petite place, à Mons. Mais où sont-ils exactement ? La réponse du lieutenant est d'abord très précise : en Belgique, dans la partie francophone du pays. Cependant, quand il entend un gamin s'exprimer en wallon, aussitôt suivi par sa mère – « Scousè-l'savo monsieur. Les sôdars, ça l'rind tot èfoufi. »¹⁵ – il est obligé de rectifier : apparemment, ils seraient déjà en Flandre.

Germaniste et traducteur, Xavier Hanotte s'intéresse aux langues. Dans cette nouvelle, il insère des phrases en wallon mais aussi en anglais, voire même des expressions dans un français maladroit traduit de l'anglais – « Well... ? Je demande votre pardon ? »¹⁶ – pour créer le réalisme d'une situation de communication difficile durant la guerre.

8. Sébastien Japrisot, *Un long dimanche de fiançailles* (1991)¹⁷



Au cœur de l'hiver 1917, cinq soldats français condamnés à mort par un conseil de guerre « pour mutilation volontaire » sont conduits à travers les tranchées du front de la Somme pour y subir leur peine. L'un d'eux – Manech, surnommé « Bleuet » – a perdu sa main sous le feu de l'ennemi. C'est volontairement qu'il a levé le bras dans la nuit hors de la tranchée tenant une cigarette allumée,... « jusqu'à ce qu'un bougre d'en face, dans ses jumelles, comprenne enfin ce qu'il demandait. »¹⁸ Bleuet n'a pas encore vingt ans. Il fait partie de ceux qui cherchent la blessure de guerre qui les renverra chez eux. Son objectif : retrouver Mathilde, sa fiancée. Une fille de dix-sept ans qui a perdu l'usage de ses jambes en tombant d'un escabeau durant la prime enfance.

Après la guerre, Mathilde mène l'enquête. Elle entend retrouver son amant. Même si elle le sait perdu, elle n'a jamais reçu la confirmation de son exécution. Au travers de témoignages de soldats qui l'ont connu et des échanges qu'elle négocie patiemment avec les femmes, les amantes ou les proches des quatre autres condamnés, cette fiancée obstinée – qui entend épouser un disparu – reconstruit peu à peu la vérité de « Bingo Crépuscule ». Le nom donné à cette tranchée d'où l'on a fait sortir les cinq condamnés, les bras attachés, pour les abandonner dans le *no man's land* de l'entre deux camps. Aux hasards des tirs de l'ennemi...

Même si Mathilde est le personnage central du texte, son enquête passe par les nombreux témoignages d'autres personnages. Ils contribuent à établir, par fragments progressifs, la vérité sur le sort de Manech. Cette focalisation démultipliée force le lecteur à entrer dans chacun de ces points de vue d'hommes et de femmes aux histoires et aux statuts sociaux différents.

¹¹ HANOTTE Xavier, *Derrière la colline*, Paris, Belfond, 2000 (collection Pocket).

¹² D'après VIRONE Carmelo, « Mon nom est Parsons », in *Le carnet et les instants*, n°115 (15 novembre 2000-15 janvier 2001), [en ligne], <http://www.promotiondeslettres.cfwb.be/index.php?id=derrierecollinehanotte> (Page consultée le 06/09/2013).

¹³ HANOTTE Xavier, *op. cit.*, p. 331.

¹⁴ Cette nouvelle fait partie du recueil suivant : HANOTTE Xavier, *L'Architecte du désastre*, Paris, Belfond, 2005, p. 86-92.

¹⁵ *Ibidem* p. 92. En wallon : « Excusez-le, monsieur. Les soldats, ça le rend tout fou. »

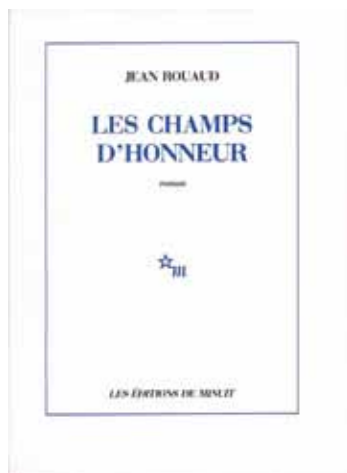
¹⁶ *Ibidem*, p. 91.

¹⁷ Ce livre a paru pour la première fois en 1991 aux Éditions Denoël. L'édition utilisée ici est celle publiée dans la collection « Folio » en 2004.

¹⁸ *Ibidem*, p. 28.

9. Jean Rouaud, *Les Champs d'honneur* (1990)¹⁹

Le narrateur évoque la vie de ses grands-parents en Bretagne et de sa tante Marie, une ancienne béguine dévote qui habite une maison dans leur jardin. La voix narrative semble celle d'un homme qui se souvient avoir partagé une partie de sa jeunesse au sein de cette petite communauté. En font également partie quelques voisins, un moine et l'organiste anticlérical de la paroisse. Une vie



moyenne bien réglée, peu touchée en apparence par les événements du monde. Tenus à distance, ceux-ci font partie des non-dits ou alors ne sont abordés qu'au travers de détours stylistiques qui les rendent presque irréels tout en leur conférant la force du mystère. C'est notamment le cas de la Grande Guerre et du sort que celle-ci a pu réserver à Joseph, le père du narrateur. Personnage dont l'absence durant une bonne partie du roman pose question. Ainsi, lorsque « la mort de papa » est enfin évoquée²⁰, on comprend combien ce thème constitue le nœud thématique du livre qui fait lien avec le contexte historique, l'horreur des tranchées et l'invention du gaz moutarde²¹...

Dans ce texte, l'exigence lexicale et stylistique instaure une certaine distance avec cette matière autobiographique. Par ailleurs, l'unique narrateur se tient dans une position ambiguë à l'égard de ses personnages. Tantôt à l'écart, dans un mode d'expression retenue, il les décrit comme un observateur étranger à leur vie. Tantôt, dans une énonciation plus marquée – par le biais d'un « nous », d'un « papa », « maman », « grand-père » ou « grand-mère » –, il trahit son inscription subjective dans l'histoire même de cette famille.

Interview de Xavier Hanotte : écrire aujourd'hui sur la guerre 14-18²²



Ce bref tour d'horizon permet de confirmer la fascination de nombreux auteurs contemporains pour la Première Guerre mondiale, terreau de certains de leurs romans. Quelle est l'origine de cet engouement ? Quelles sont les motivations des auteurs, quels objectifs poursuivent-ils en plongeant leurs lecteurs au sein d'un conflit qu'ils n'ont pas eux-mêmes vécu ? Nous avons posé la question à Xavier Hanotte, auteur belge dont plusieurs romans sont imprégnés du sujet, qui nous a confié quelques réflexions à ce propos.

En tant qu'auteur contemporain n'ayant pas fait l'expérience directe de la guerre 14-18, quelles sont vos motivations personnelles à écrire sur cette matière ?

Plus j'avance dans la vie et dans l'écriture, et plus je crois que, pour moi, la Grande Guerre devient davantage un *paysage* qu'une époque historique pas trop éloignée, l'un comme l'autre étant propices à la narration. Ne pourraient commencer à comprendre ce propos que ceux qui connaissent le Westhoek et, surtout, le vaste coin de Somme qui entoure la ville d'Albert. Mieux vaudrait, aussi, avoir lu quelques-uns de mes livres, en particulier ceux dont le *réalisme magique* imprègne l'atmosphère et la structure. En réalité, *Derrière la colline* procède directement de ma rencontre avec ce type de paysage marqué par la guerre et la gestion humaine de son souvenir. Ainsi, de même que le réalisme magique met en contact, dans mes fictions, des temps a priori incompatibles et ouvre des passages secrets entre les époques, la campagne de Somme, peu touchée par la pression démographique, propose des voisinages fascinants et, toujours, produits d'une architecture plus ou moins réfléchie. Mémoires proches d'une certaine abstraction, cimetières agrestes aux agencements codés, villages resserrés sur une manière d'être au monde sans toutefois y adhérer pleinement, vastitude et horizontalité des espaces composent une géographie singulière, qui m'émeut profondément. Pour rendre toutes ces *vibrations* - temporelle (entre passé et présent, guerre et paix), géographique (entre Grande-Bretagne et Continent) ou même eschatologique (vie et mort, ici et au-delà) - le réalisme magique tel que je le pratique s'avère un outil *qui va de soi*. Il entre en résonance avec la palette d'émotions que le paysage et, à travers lui, l'Histoire, m'inspirent. Il a en tout cas trouvé là un terrain idéal pour s'exercer.

Si cet aspect plus spécifiquement littéraire de la question s'avère un moteur important, il n'est sûrement pas le seul. La thématique du conflit, cet accélérateur de toutes choses en l'individu, le mal comme le bien, m'a toujours intéressé. Il me semble que la Grande Guerre, par son caractère inaugural, massif, industriel et par là inhumain, en propose une figure encore compréhensible aux contemporains, en ce sens qu'elle fonde tous les conflits armés qui vont suivre. Le XX^e siècle commence vraiment en août 14. Comme romancier, homme de mon temps, je ne puis que me sentir interpellé par l'expérience vécue de ceux qui, volontaires ou non, y furent plongés. Qu'est-ce qui fonde l'humain ? Par quelle force d'obstination, d'aveuglement ou de clairvoyance celui-ci maintient-il (ou non) son humanité dans un contexte qui, en fin de compte, la nie ? Le danger étant ici de procéder à un rapprochement fallacieux,

¹⁹ Nous utilisons le texte de l'édition originale : ROUAUD Jean, *Les champs d'honneur*, Paris, Minuit, 1990.

²⁰ *Ibidem*, p. 85.

²¹ Avant d'envisager l'exploitation pédagogique de ce livre, deux précisions s'imposent. D'abord, on aura compris que les scènes de guerre, même si elles sont exemplaires, sont fort peu nombreuses et arrivent assez tard dans la narration (p. 153-159). Ensuite, le texte est écrit dans une langue exigeante à la syntaxe souvent virtuose et au vocabulaire soutenu.

²² Interview que nous a accordée Xavier Hanotte en août 2013.



voire même un simple *collage* de connaissance acquise a posteriori sur une époque prise, au pied de la lettre, comme le décor d'un roman à message. Piège dans lequel j'ai toujours tenté de ne pas tomber. Car si les hommes de 1914 nous ressemblaient beaucoup, ils ne jugeaient pas selon les catégories qui sont devenues les nôtres.

Si donc je ne m'interdis pas de recourir à un genre de fantastique (la Grande Guerre a engendré nombre de légendes populaires), pour autant, je tâche de recréer avec un maximum de crédibilité les situations historiques concernées. C'est qu'elles forment le socle de la fiction et, si nécessaire, permettent le bond, insensible ou brutal, vers une réalité *autre* – qu'il m'importe peu de définir. Pour moi, *Derrière la colline* ou *Les Lieux communs* sont tout autant des romans teintés de fantastique que des romans à prétentions historiques ou psychologiques – même si, à ce jour, la critique a tendance à occulter quelque peu cette vérité.

Quelle méthode de travail adoptez-vous par rapport à ce type de sujet ? Quelles sont les parts allouées à la fiction et à la recherche documentaire ?

Il m'a toujours semblé impossible de me lancer dans l'écriture d'aucun roman, si ce type de projet devait requérir un travail préalable d'historien (que je ne suis pas) ou de documentaliste (que je suis). Peut-être en serais-je capable, si pareille démarche me tentait. Or tel n'est pas le cas. Je ne puis et ne veux écrire que sur ce qui m'est *personnellement proche*. Le travail documentaire va donc, strictement, à l'opposé de ma démarche littéraire habituelle. En conséquence, pour écrire *Derrière la colline*, il a fallu que, loin de tout projet conscient d'écriture, je *m'approprie* d'abord, par simple intérêt humain, tout un pan spécifique de la Grande Guerre. L'idée d'écrire une fiction située au cœur du conflit ne m'est venue que bien plus tard. Alors seulement, la documentation intervient par scrupule. Et encore... Je dis souvent qu'une documentation doit être digérée au lieu d'être rendue. Autre façon de dire que je n'écris pas pour informer. Non, ce que le travail d'appropriation et l'imaginaire m'ont permis d'écrire, je le mesure aux éventuelles lacunes qui sont les miennes. Si le *cadrage* de la fiction permet en bonne partie d'éluder les problèmes de vraisemblance (on ne parle que de ce qu'on connaît), la documentation a posteriori me permet de renforcer l'effet de réel (d'autant plus important quand on s'aventure dans les marges de la réalité) et de combler les blancs qui viendraient parasiter la narration (par exemple, marques de cigarettes de l'époque, subtilités argotiques, etc.) En tout état de cause, il me semble que cet aspect des choses est davantage intéressant pour moi-même que pour un éventuel lecteur (à supposer que celui-ci n'appartienne pas à cette confrérie que j'appelle gentiment les « collectionneurs de douilles et de baïonnettes », lesquels trouvent sans doute leur bonheur dans certains de mes écrits, mais s'intéressent peu, voire pas du tout, à ce qui fait l'enjeu réel de mon écriture).

Vous êtes entré en littérature par le biais de la traduction et donc particulièrement sensible aux problèmes qui concernent la langue. Y a-t-il des questions spécifiques qui se posent dans le traitement d'une matière charriant avec elle « sa propre langue », son vocabulaire d'époque, un lexique technique, un argot de soldats ?

Derrière la Colline a été conçu comme la *traduction française d'un texte anglais inexistant*. Pour une large part, ce roman a été *pensé en anglais*. Cet aspect s'avère d'autant plus crucial que le personnage principal est poète et écrit dans la langue de Shakespeare. S'il est attentif, le lecteur finit d'ailleurs par constater que les passages supposés « français » sont composés en italiques, et les passages « anglais » en romains – un retournement discret de la norme typographique. Il m'a semblé également important de respecter, chaque fois que c'était possible et selon la vérité de tel ou tel personnage, son registre linguistique particulier. L'argot d'époque a donc sa place dans le roman, ou du moins une de ses transpositions possibles en français. Le problème se pose surtout à la traduction. Quand j'écris sur le sujet, je constate que si le traducteur vers l'anglais connaît mal l'époque, des erreurs sont commises.

Que dire de la langue comme signe d'identité de vos personnages pris dans la tourmente de la guerre et les difficultés de la communication ? Que ce soit la langue écrite ou orale ?

Pour peu qu'il y ait dialogue ou même monologue intérieur, la langue du narrateur et des protagonistes ne doit induire aucun effet d'anachronisme – pas davantage, en fait, que les décors et les lieux décrits. La langue du personnage contribue pour une large part, sinon à la vérité, du moins à la cohérence du récit. Cet aspect de l'écriture prend davantage de poids lorsqu'on s'autorise à placer une fiction dans un contexte historique. Fût-ce pour faire ensuite sciemment dérailler le réalisme – sans pour autant compromettre la logique interne de la narration. Quand on s'attaque à la Grande Guerre, outre éviter les incohérences de détail (très nombreuses – et agaçantes – dans les fictions actuelles, y compris les mieux appréciées), il faut proscrire les généralisations et les à-peu-près de tous ordres, souvent à prétentions moralisantes, ou résultant de visions politiques très grossissantes de l'Histoire. Ainsi, faire parler un « Tommy » comme un poilu revient à construire une fiction désincarnée, niant la diversité des expériences à des niveaux déjà très généraux... Avec pour effet d'aplatir une réalité multiple. La parole du personnage doit au contraire participer à la construction d'une individualité ! Faute de quoi, il devient un vulgaire porte-parole de l'auteur...

Comment transmettre au public d'aujourd'hui la mémoire de ces événements dont les témoins directs ont tous disparu ? La fiction a-t-elle le pouvoir de réactiver cette mémoire auprès de jeunes lecteurs ?

L'écrivain doit *croire* à sa fiction. Et donc, à son niveau, la *vivre* autant qu'il lui est possible de le faire par le biais de l'imaginaire et de l'émotion que cet imaginaire véhicule. En littérature, je ne crois pas, personnellement, à des récits de pure fabrication intellectuelle. Encore moins à des récits qui résulteraient d'une volonté pédagogique ou mémorielle. Le *devoir de mémoire* dont on me fait souvent



crédit est en fait un syntagme dont je me méfie énormément. La mémoire est, pour moi, aussi naturelle et indispensable que, disons, l'honnêteté ou la tolérance. En faire un devoir constitue donc déjà une sorte de défaite, voire une tâche rendue impossible par sa motivation même. Mais cette réserve mise à part, j'ai bien dû constater que *Derrière la colline* avait rencontré chez nombre d'adolescents un accueil très favorable. Cela n'a pas manqué de me surprendre – mais comme tout intérêt de lecteur me surprend depuis que j'écris...

Certains éléments de votre œuvre semblent jouer un rôle particulier dans ce travail de mémoire : les lieux, un personnage réel comme Wilfred Owen, etc.

J'ai déjà parlé des lieux. Oui, bien sûr, ils sont capitaux. Mais nombre de mes romans se sont, sinon fondés, du moins appuyés sur le *génie* de certains lieux. C'est donc, sans doute, une caractéristique générale de mes fictions. Quant à Wilfred Owen, puisque son œuvre occupe une part importante de ma vie, et que j'écris à partir de ce que je suis, la place qu'il occupe dans mes romans n'étonne guère ceux qui me connaissent...

D'autres auteurs d'aujourd'hui se risquent comme vous dans cette expérience littéraire. Quel est le sens, à vos yeux, d'une telle démarche ? Quels en sont les enjeux ?

Je me méfie très fort des modes en littérature. Quand j'ai écrit *Derrière la colline*, la Grande Guerre n'intéressait plus grand monde en littérature française. Par des chemins détournés, j'y suis revenu sans effort et elle m'a semblé d'autant plus porteuse d'émotion et d'universalité que j'avais fini par en acquérir une manière de connaissance intime. Partant de cette constatation, les enjeux de ma démarche, comme pour tous mes autres écrits, étaient et sont restés d'une nature très personnelle. Il ne s'agissait ni d'attraper un quelconque dernier métro littéraire, ni surtout de jouer le rôle d'un moralisateur ou d'un redresseur de torts. Mes fictions sont à prendre comme elles sont, pour ce qu'elles sont. Au lecteur inconnu, je laisse la liberté de les investir comme il lui plaira de le faire. Et à partir de là, tout devient sans doute possible. Pour peu qu'il ne soit pas lesté d'un message évident – voire pachydermique –, bref quand il ne prend pas le lecteur pour un imbécile, le roman offre à ce lecteur une terre à défricher avec ses propres outils. C'est le seul rapport que je puisse avoir avec lui. Un rapport de liberté.

Thématiques : pistes d'analyse et extraits

Dans la plupart des ouvrages retenus, le monde semble radicalement scindé en deux. Il s'agit moins de cette scission évidente résultant du conflit opposant les deux camps armés que d'un partage de l'espace séparant ce qui se joue sur le front et la vie « hors front ». Celle des civils dans la pénible attente du retour des militaires. Deux univers parallèles, aux modes d'organisation bien différents, entre lesquels la communication s'avère problématique et le passage difficile voire impossible.

Au front

Mis à part celui du soldat qui se bat, le métier le plus utile sur le front est assurément celui du médecin ou de l'infirmier. Ces personnages sont récurrents dans presque tous les textes sélectionnés. Chez Gaudé, c'est l'une des voix que l'on suit parmi les « cris » :

« LE MÉDECIN

Je mets des pansements sur les morts et j'ampute les vivants. Il y a trop de cris autour de moi. Je n'entends plus les voix. Et je me demande bien quel visage a le monstre qui est là-haut, qui se fait appeler Dieu, et combien de doigts il a à chaque main pour pouvoir compter autant de morts. Je mets des garrots sur les membres et des bouts de bois entre les dents. Mais les mains informes de Dieu, avec leurs milliers de doigts, ont encore envie de compter. »²³

Dans *Un long dimanche de fiançailles*, c'est le lieutenant-médecin Santini et l'infirmier qui l'assiste, Julien Phillipot. Chargé d'évacuer les blessés et les agonisants, ce dernier est en mesure d'apporter quelque témoignage sur les disparus²⁴.


Au lecteur d'aujourd'hui conditionné par des représentations médiatiques tronquées – « frappes chirurgicales » des guerres contemporaines dites « virtuelles » –, quelques-unes des fictions sélectionnées offrent une vision radicalement autre. Celle d'une guerre bien plus « concrète », l'expérience d'un fantassin qui littéralement fait corps avec la terre.

Pour désigner cette masse indistincte de terre et d'hommes, Jean Rouaud reprend dans *Les Champs d'honneur* l'expression « peuple de boue » :

« Paysage de lamentation, terre nueensemencée de ces corps laboureurs, souches noires hérissées en souvenir d'un bosquet frais, peuple de boue, argile informe de l'œuvre rendue à la matière avec ses vanités, fange nauséuse mêlée de l'odeur âcre de poudre brûlée et de charnier qui rend sa propre macération (des semaines sans se dévêtir) presque supportable, avec le vent quand le vacarme s'éteint qui transmet en silence les râles des agonisants, les grave comme des messages prophétiques dans

²³ GAUDÉ Laurent, *op. cit.*, p. 18.

²⁴ JAPRISOT Sébastien, *op. cit.*, voir notamment p. 310-311.



la chair des vivants prostrés muets à l'écoute de ces vies amputées, les dissout dans un souffle ultime, avec la nuit qui n'est pas cette halte au cour, cette paix d'indicible volupté, mais le lieu de l'attente, de la mort en suspens et des faces noircies, des sentinelles retrouvées au petit matin égorgées et du sommeil coupable, avec le jour qui s'annonce à l'artillerie lourde, prélude à l'assaut, dont on redoute qu'il se couche avant l'heure, avec la pluie interminable qui lave et relave la tache originelle, transforme la terre en cloaque, inonde les trous d'obus où le soldat lourdement harnaché se noie, la pluie qui ruisselle dans les tranchées, effondre les barrières de sable, s'infiltrer par le col et les souliers, alourdit le drap du costume, liquéfie les os, pénètre jusqu'au centre de la terre, comme si le monde n'était plus qu'une éponge, un marécage infernal pour les âmes en souffrance, la pluie enfin sur le convoi qui martèle doucement la capote de l'ambulance, apaisante soudain, presque familière, enluminée sous les phares en de myriades de petites lucioles, perles de lune qui rebondissent en cadence sur la chaussée, traversent les villes sombres et, à l'approche de Tours, comme le jour se lève, se glissent dans le lit du fleuve au pied des parterres royaux de la vieille France. »²⁵

Laissant parler « les voix embourbées »²⁶, Laurent Gaudé développe cette même idée avec une formule semblable dans *Cris* :

« Les premiers ne tardent pas à apparaître. Une grappe d'hommes épuisés qui marchent lentement. La tête basse. Sans parler. Ils trébuchent souvent car ils sont trop fatigués pour ne pas laisser traîner leurs bottes. Une poignée d'hommes. Je les regarde passer. On dirait un peuple de boue. »²⁷

Toujours dans le même texte :

« Je n'avais jamais pensé voir cela. Que la guerre se fasse ainsi. [...] Mais je regarde mes hommes s'affairer dans cette tranchée et je vois des soldats termites. Et creuser la terre, s'enfoncer le plus profond possible sous le niveau de la surface du sol n'est pas une manière de faire la guerre. Mais juste, peut-être, une façon de ne pas la perdre. Et je n'aime pas cela. Je le fais bien sûr. J'obéis. Mais je n'aime pas cela. L'ennemi est là, à trois cents mètres, dans les tranchées que les nôtres avaient aménagées quelques jours auparavant, l'ennemi est là, à portée de voix. Il creuse lui aussi. Pour se cacher, comme nous. Est-ce celui qui aura creusé le plus profond qui gagnera la guerre ? Ce n'est pas cette guerre-là que j'ai apprise. [...] C'est un petit peuple d'insectes ouvriers dans la nuit. Nous faisons les mêmes gestes que nos prédécesseurs. Et petit à petit nous devenons les hommes de la terre. Invisibles. Meurtriers tapés au ras du sol. Aux aguets. »²⁸

Et plus loin :

« Je crois que c'est la terre qui hurle par cet homme. Je crois qu'il est la bouche hurlante du front qui gémit de toutes les plaies profondes que l'homme lui fait. Et si c'est vrai, la terre n'a pas fini de gueuler car nous avons encore bien des obus pour lui taillader les flancs. Je crois que lorsque le fou cessera de gueuler, c'est que la terre sera morte. [...] »²⁹

Les soldats au combat n'ont donc rien de super héros caricaturaux sanglés dans de brillants uniformes : ce sont des hommes de chair et de sang, confrontés à la peur. C'est la vision qu'en propose aussi Jean Echenoz. On notera, dans l'extrait suivant, les nombreuses allusions sensorielles destinées à le rendre très réaliste :

« On s'accroche à son fusil, à son couteau dont le métal oxydé, terni, bruni par les gaz ne luit plus qu'à peine sous l'éclat gelé des fusées éclairantes, dans l'air empesté par les chevaux décomposés, la putréfaction des hommes tombés puis, du côté de ceux qui tiennent encore à peu près droit dans la boue, l'odeur de leur pisse et de leur merde et de leur sueur, de leur crasse et de leur vomi, sans parler de cet effluve envahissant de rance, de moisi, de vieux, alors qu'on est en principe à l'air libre sur le front. Mais non : cela sent le renfermé jusque sur sa personne et en elle-même, à l'intérieur de soi, derrière les réseaux de barbelés crochés de cadavres pourrissants et désarticulés qui servent parfois aux sapeurs à fixer les fils du téléphone – cela n'étant pas une tâche facile, les sapeurs transpirent de fatigue et de peur, ôtent leur capote pour travailler plus aisément, la suspendent à un bras qui, saillant du sol retourné, leur tient lieu de portemanteau. »³⁰

Même le courage semble tourné en dérision dans un contexte où les principaux intéressés ne maîtrisent rien :

« Morts et blessés jonchaient le terrain. La plupart n'avaient pas franchi trente yards. Devant, plus chanceux, plus vifs ou moins disciplinés, quelques isolés bondissaient de trou en trou, cherchaient le couvert de l'ancienne route. Derrière eux, les autres vagues d'assaut sortaient avec la même résolution, le même courage absurde. »³¹

Mais dans les tranchées, l'ennemi, ce n'est pas seulement l'Allemand qui fait face, ce sont aussi les difficultés quotidiennes, banales, douloureuses, liées au manque d'hygiène et à son cortège de conséquences. Pour impliquer davantage le lecteur, Echenoz n'hésite pas à recourir à la deuxième personne dans l'extrait suivant :

« Des bêtes il y en avait enfin, hélas, surtout, d'innombrables de plus petite taille et de plus redoutable nature : toute sorte de parasites irréductibles et qui, non contents de n'offrir aucun appoint nutritionnel, s'alimentaient au contraire eux-mêmes

²⁵ ROUAUD Jean, *op. cit.*, p. 158-159.

²⁶ GAUDÉ Laurent, *op. cit.*, p. 84.

²⁷ *Ibid.*, p. 21.

²⁸ *Ibid.*, p. 41-42.

²⁹ *Ibid.*, p. 78.

³⁰ ECHENOZ Jean, *op.cit.*, p. 78-79.

³¹ HANOTTE Xavier, *Derrière la colline, op.cit.*, p. 289.



voracement sur la troupe. Les insectes d'abord, puces et punaises, tiques et moustiques, moucheron et mouches qui s'installaient par nuées dans les yeux – pièces de choix – des cadavres. De tous ceux-ci l'on aurait pu encore s'accommoder mais l'un des adversaires majeurs, très vite, devint incontestablement le pou. Principal et proliférant, de ce pou et de ses milliards de frères on serait bientôt entièrement recouverts. Lui se révéla bientôt le perpétuel adversaire, l'autre ennemi capital étant le rat, non moins vorace et tout aussi grouillant, comme lui se renouvelant sans cesse, de plus en plus gros et prêt à tout pour dévorer vos vivres – même pendus préventivement à un clou – , grignoter vos courroies, s'attaquer jusqu'à vos chaussures voire carrément à votre corps quand il est endormi, et disputant aux mouches vos globes oculaires quand vous êtes mort.

Ne fût-ce qu'à cause de ces deux-là, le pou, le rat, obstinés et précis, organisés, habités d'un seul but comme des monosyllabes, l'un et l'autre n'ayant d'autre objectif que ronger votre chair ou pomper votre sang, de vous exterminer chacun à sa manière – sans parler de l'ennemi d'en face, différemment guidé par le même but – , il y avait souvent de quoi vous donner envie de foutre le camp. »³²

« Foutre le camp », le grand mot est lâché, mais « on ne quitte pas cette guerre comme ça ». Confrontés à la peur, aux difficultés de survie dans les tranchées, certains soldats envient les blessés, n'hésitent pas à se mutiler, à désertir ou à se suicider pour échapper au front. Jean Echenoz évoque ce désir lancinant de fuite :

« La situation est simple, on est coincés : les ennemis devant vous, les rats et les poux avec vous et, derrière vous, les gendarmes. La seule solution consistant à n'être plus apte, c'est évidemment la bonne blessure qu'on attend faute de mieux, celle qu'on en vient à désirer, celle qui [...] vous garantit le départ, mais le problème réside en ce qu'elle ne dépend pas de vous. Cette bienfaisante blessure, certains ont donc tenté de se l'administrer eux-mêmes sans trop se faire remarquer, en se tirant une balle dans la main par exemple, mais en général ils ont échoué : on les a confondus, jugés puis fusillés pour trahison. Fusillé par les siens plutôt qu'asphyxié, carbonisé, déchiqueté par les gaz, les lance-flammes ou les obus des autres, ce pouvait être un choix. Mais on a aussi pu se fusiller soi-même, orteil sur la détente et canon dans la bouche, une façon de s'en aller comme une autre, ce pouvait être un deuxième choix. »³³

Dans ces conditions, on comprendra qu'Anthime, le héros d'Echenoz, provoque la « jalousie » de ses camarades quand il se retrouve manchot :

« C'était un éclat de fonte en forme de hache polie néolithique, brûlant, fumant, de la taille d'une main, non moins affûté qu'un gros éclat de verre. Comme s'il s'agissait de régler une affaire personnelle sans un regard pour les autres, il a directement fendu l'air vers Anthime en train de se redresser et, sans discuter, lui a sectionné le bras droit tout net, juste au-dessous de l'épaule.

Cinq heures après, à l'infirmerie de campagne, tout le monde a félicité Anthime. Tous ont montré comme on lui enviait cette bonne blessure, l'une des meilleures qu'on pût imaginer – grave, certes, invalidante mais au fond pas plus que tant d'autres, désirée par chacun car étant de celles qui vous assurent d'être à jamais éloigné du front. »³⁴

Dans *Cris*, c'est le déserteur qui se trouve condamné par la société de civils restés hors front :

« Une pierre vient me heurter le front. D'abord ils ont écouté. Puis l'un d'eux a ri. Et comme je continuais à parler, la colère est montée. Ils m'ont pris à partie. Ils m'ont insulté. Ils ont crié jusqu'à ce que la première pierre soit lancée.

Lorsque la pierre m'a heurté le front, j'ai entendu les voix des villageois qui m'entouraient. «Que veut-il ?» «C'est un fou.» J'ai entendu le danger que j'étais. «Maraudeur.» «Chassez-le.» Et puis d'un coup, une voix plus forte que les autres a crié : «C'est un déserteur !» Et les pierres se sont faites plus nombreuses. Comme une pluie drue que je ne pouvais éviter. «Déserteur!» J'ai couru. Comme un dératé. «Déserteur !» J'ai couru, sans penser à rien d'autre qu'à échapper à la furie du village. Ils ne m'ont pas poursuivi. Ils ont craché au ciel mais ils ne m'ont pas poursuivi. Je suis loin maintenant. Je suis seul. »³⁵

Dans *Le dernier guérillero*, c'est le suicidé :

« Je me suis retourné vers Griffon. Le cri s'est bloqué au fond de ma gorge. Il se tenait accroupi et me regardait, son fusil coincé entre ses genoux, le canon du nougat dans la bouche, le bras allongé vers la détente. La déflagration lui a arraché la moitié du visage. J'ai couru vers lui, en pataugeant, mais il avait déjà cessé de vivre. »³⁶

Enfin, dans *Un long dimanche de fiançailles*, il s'agit de l'automutilé :

« Il était menuisier, il était passé en conseil de guerre pour mutilation volontaire, on avait trouvé des morsures de poudre sur sa main gauche blessée, on l'avait condamné à mort. Ce n'était pas vrai. Il avait voulu arracher de sa tête un cheveu blanc. Le fusil, qui n'était même pas le sien, était parti tout seul, parce que de la mer du Nord aux montagnes de l'Est, depuis longtemps, les labyrinthes creusés par les hommes n'abritaient plus que le diable. Il n'avait pas attrapé le cheveu blanc. »³⁷

³² ECHENOZ Jean, *op. cit.*, p. 92-93.

³³ *Ibidem*, p. 94.

³⁴ *Ibidem*, pp. 82, 83.

³⁵ *Ibid.*, p. 107.

³⁶ DAENINCKX Didier, *op. cit.*, p. 17.

³⁷ JAPRISOT Sébastien, *op. cit.*, p. 15.

Une identité fragilisée

Ce clivage hors front/sur le front se marque aussi sur le plan de l'identité. Dans ces deux espaces, les hommes ne portent pas le même nom. Bien sûr, il y a d'abord le matricule qui se superpose à l'identité civile ou le terme désormais classique de « poilu ». Mais il y a aussi les sobriquets qui parfois rappellent ce que les soldats ont retenu de l'histoire de l'un d'entre eux dans le civil.

Ainsi dans *Un long dimanche de fiançailles*, Jean Etchevery dit « Manech », « matricule 9692 » devient « Bleuet ». Francis Gaignard est appelé « Six-Sous ». Benoît Notre-Dame, « cet homme ». Ange Bassignano, « Droit Commun ». Kléber Bouquet dit « Bastoche », « l'Esquimo ».

Dans *Cris*, certains soldats sont désignés par leur prénom (Jules, Boris, Marius...) ou leur nom. D'autres par leur rôle ou leur état (le médecin, le gazé...). L'un d'eux, perdu entre les deux lignes de front sans que l'on sache à quel camp il appartient, semble incarner la guerre elle-même, inhumaine, ou plutôt une humanité mutante transformée de l'intérieur par le conflit guerrier. C'est « l'homme-cochon » dont les hurlements incessants traversent tout le récit, « un cri mi-animal mi-articulé. Comme un démon qui fait des vocalises. »³⁸ Personne ne peut « dire s'il hurle pour pleurer ces morts, ces milliers de morts qui jonchent son royaume ou si c'est pour fêter son triomphe d'animal boucher et pour nous remercier de tout ce sang versé. »³⁹

Dans la foulée, les noms de lieux sont aussi transfigurés. On ne compte plus les mots pour désigner le territoire aménagé en tranchées. Dans *Cris*, c'est « le boyau des rats »⁴⁰, « la tranchée de la Tempête »⁴¹, « [un] vieux boyau mille fois pris, mille fois perdu, un vieux boyau au cœur du front, éventré par des centaines d'obus. »⁴²

Le mot « boyau » est également utilisé par le narrateur des *Champs d'honneur* lorsqu'il évoque la progression du gaz moutarde : « [...] le brouillard chloré rampe dans le lacis des boyaux, s'infiltré dans les abris (de simples planches à cheval sur la tranchée), se niche dans les trous de fortune [...] »⁴³. Le même usage est présent chez Daeninckx : « [...] on a enfin réussi à sauter dans le boyau [...] »⁴⁴. On le retrouve aussi dans la bouche des personnages d'*Un long dimanche de fiançailles*, ainsi que le vocable du « labyrinthe ». Il y a également celui où Manech a disparu, celui dont Mathilde retient le toponyme bricolé de « Bingo Crépuscule ». Même s'il s'agit d'une erreur, comme le lui signale un témoin oculaire dans une lettre : « [...] c'était pas Bingo, mais Bing au Crépuscule, je me souviens très bien de l'écrêteau en bois que les bonshommes avant nous avaient cloué sur une poutre qui servait de soutènement, je le vois encore, et ils avaient écrit ça, les pauvres diables, parce que en octobre quand ils creusaient les boyaux, ça canardait probablement terrible à la tombée du jour. »⁴⁵ Enfin, plus loin, un autre ancien soldat constate :

« [...] les tranchées que j'ai vues dans la Somme et tous les coins de Picardie, elles s'appelaient toujours l'avenue des Crevés, la rue Sans Retour, la Porte de Sortie, le Rendez-vous des Marmites, c'était pittoresque mais pas gai. »⁴⁶

Au front/hors front : une communication en jeu

Le lien hors front/sur le front est une voie problématique, souvent interrompue ou fragilisée. Vecteurs d'espoir et de désenchantement, les canaux de communication entre ces deux mondes engendrent sans cesse de l'ambiguïté. C'est d'abord le fil du téléphone qui serpente dans la boue des tranchées. Celles d'*Un long dimanche de fiançailles* :

« Seul un chuchotement s'élevait de loin en loin, comme partout sur le front, pour demander de faire attention au fil du téléphone, parce ce que ce fil, où nous allions, était tout ce qui reliait les hommes au monde des vivants. »⁴⁷

Toujours dans le livre de Japrisot, on découvre également le rôle joué par les appareils photographiques.⁴⁸ Cette question de la communication concerne aussi la transmission des ordres. Sur ce terrain, Jean Echenoz montre combien certains animaux, pigeons et chiens notamment, vont devenir des alliés précieux :

« Car dans l'ordre animal, en cas de conflit armé, figuraient aussi des éléments incontestables parce que potentiellement guerriers, recrutés de force par l'homme puisque aptes à rendre des services – tels que d'autres chevaux, chiens ou colombidés militarisés, les uns montés par des gradés ou tirant des fourgons, d'autres affectés à l'attaque ou à la traction des mitrailleuses et, du côté volatile, des escouades de pigeons globe-trotters promus au rang de messagers. »⁴⁹

Prince, le merveilleux chien de Jules, jouera aussi le rôle d'estafette :

« S'il avait été un homme, le chien Prince aurait été un homme mort, un messenger tombé en pleine mission. Au lieu de quoi il était la flèche roux et blanc qui filait hardiment dans les périls, sourd, insensible à cette représentation macabre autour de lui. Il fallait être plus léger, plus rapide, invisible, preste et agile, pour traverser les lignes de feu, au milieu des fondrières, des cadavres, des explosions, pour aller sans voir, avancer sans renoncer, chercher sans désespérer, et trouver au bout de ce calvaire le destinataire du message. « Commandant à colonel. Demande grenades et fusées. Bataillon presque détruit. Je ne vois plus qu'un officier. Situation très critique. » Jules glissait le rouleau dans le petit tube accroché au collier du chien, à l'aplomb de son oreille droite. Lui au moins ne s'énervera pas de la réponse qu'on lui fera ! disait Jules. Et Brêle rétorquait : Les

³⁸ GAUDÉ Laurent, *op. cit.*, p. 27.

³⁹ *Ibid.*, p. 25.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 20.

⁴¹ *Ibid.*, p. 26.

⁴² *Ibid.*, p. 74.

⁴³ ROUAUD Jean, *op. cit.*, p. 155.

⁴⁴ DAENINCKX Didier, *op. cit.*, p. 15.

⁴⁵ JAPRISOT Sébastien, *op. cit.*, p. 160.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 181.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 46.

⁴⁸ JAPRISOT Sébastien, *op. cit.*, voir entre autres les pages 65, 71, 88 et 125.

⁴⁹ ECHENOZ Jean, *op. cit.*, p. 92.



soldats estafettes aussi restent calmes une fois qu'ils sont tués ! »⁵⁰

Le rôle du « vaguemestre », du facteur, de la « poste aux armées » est souligné dans le texte de Japrisot, comme dans ceux de Gaudé et de Daeninckx. Entre le front et la vie civile, la communication est aussi aléatoire. Lien entre les deux, le courrier tantôt réjouit et tantôt accable, comme dans cet extrait :

« Des télégrammes du ministère de la Guerre, dit Mrs Griffiths. Oh, Dieu nous garde.

— C'est la bataille de la Somme, murmura Ethel. Les copains d'Aberowen y ont sûrement participé.

— Alun Pritchard doit être mort, et puis Clive Pugh. Et aussi Prophète Jones. Il était sergent, lui, ses parents en étaient si fiers...

— Pauvre Mrs Jones ! Elle a déjà perdu son autre fils dans l'explosion de la mine.

— Pourvu que mon Tommy n'ait rien, je vous en prie, mon Dieu ! implora Mrs Griffiths sans s'inquiéter que son mari soit un athée notoire. Epargnez Tommy, je vous en supplie !

— Et Billy ! ajouta Ethel [...]

Geraint portait une sacoche de toile en bandoulière. Ethel se demanda, inquiète, combien de télégrammes elle contenait encore. Le facteur traversa la rue, tel un ange de la mort coiffé d'une casquette de la poste. »⁵¹

Mais toujours le courrier informe. Dans *La chute des géants* encore, l'auteur évoque la publication, dans un journal destiné aux femmes, de lettres reçues par certaines d'entre elles :

« Elle s'assit à la table de la cuisine et ouvrit une grande enveloppe remplie de lettres en provenance du front. Les lectrices transmettaient à « La femme du soldat » les messages qu'elles recevaient de leurs maris et touchaient un shilling par lettre publiée. Ces extraits de correspondance donnaient de la vie au front une image bien plus fidèle que tout ce que rapportait la presse traditionnelle. »⁵²

Parce qu'en effet, la presse ment sur les difficultés réelles de la vie au front et les soldats qui tentent de faire passer des messages par lettres codées risquent leur vie. C'est le cas du jeune Billy qui, envoyé sur le front russe, a correspondu avec sa sœur Ethel, dans *La chute des géants* :

« Billy Williams fut conduit, à travers les rues poussiéreuses de la ville, de la prison d'Oufa à l'école de commerce qui abritait provisoirement l'armée britannique.

La cour martiale siégeait dans une salle de classe. Fitz occupait le bureau du professeur, son aide de camp, le capitaine Murray, à ses côtés. Le capitaine Gwyn Evans se tenait à proximité avec un bloc-notes et un crayon.

Billy était sale et mal rasé. Il avait passé une mauvaise nuit en compagnie des prostituées et des ivrognes de la ville. Fitz portait un uniforme impeccablement repassé, comme toujours. La sentence était connue d'avance, l'affaire entendue. Il avait livré des secrets militaires dans les lettres codées adressées à sa sœur. Mais il était résolu à ne pas laisser transparaître sa peur. [...]

Les peines prévues comprenaient les travaux forcés, à perpétuité ou non, et la peine de mort. »⁵³

Hors front

Même entre alliés et Belges, la communication peut se révéler remplie de chausse-trappes dues à la méconnaissance des langues. C'est le thème qu'aborde avec humour la nouvelle de Xavier Hanotte :

« Ce gosse doit avoir faim », dit le lieutenant.

Aussitôt, il ouvrit son porte-cartes et en sortit un petit paquet rectangulaire. En quelques enjambées, il rejoignit le gamin.

« Tiens, garçon. *For you. Chocolate. Vous aimez chocolate ?* »

Prêt à déguerpir, l'enfant roula des yeux intrigués, hésita puis tendit la main et prit la friandise.

« Merci monsieur. *Dji pou l'mougn⁵⁴ ?* »

Le lieutenant se redressa, se gratta la nuque.

« *Well... ? Je demande votre pardon ?* »⁵⁵

Loin des tranchées, il y a des femmes seules qui attendent leur homme et aussi des familles marquées par l'absence d'un parent en âge de combattre. Il y a également toutes ces professions « empêchées », des secteurs d'activités à l'arrêt, au bord de l'échec ou de la

⁵⁰ FERNEY Alice, *op. cit.*, p. 426-427.

⁵¹ FOLLETT Ken, *op. cit.*, p. 551.

⁵² *Ibidem*, p. 583.

⁵³ *Ibidem*, p. 964-965.

⁵⁴ En wallon : *Je peux le manger ?*

⁵⁵ HANOTTE Xavier, *Sur la place*, *op. cit.*, p. 91.



faillite faute d'hommes pour en assumer la charge.

Ce thème obsédant est inscrit dans le titre même du livre de Japrisot. Dans *Un long dimanche de fiançailles*, privée de la présence de Manech, Mathilde est décidée à montrer « sa fidélité jusqu'à l'épouser à titre posthume »⁵⁶. Par ailleurs, une partie de son enquête progresse au travers de témoignages de femmes fort seules comme elle. On découvre le sort des compagnes d'autres condamnés, disparus dans les mêmes circonstances que Manech. La solitude de femmes en manque d'affection dont le projet de vie familiale s'est retrouvé en suspens. C'est la situation de Thérèse Gagnard, la femme de « Six-Sous » :

« Elle sait que son mari s'est tiré un coup de fusil dans la main gauche et a été traduit devant un conseil de guerre. Un compagnon de tranchée le lui a dit, qui est venu la voir après l'armistice. Elle a renoncé à en connaître davantage. Le faire-part officiel qu'elle a reçu en avril 1917 portait la mention : *Tué à l'ennemi*. Elle touche une pension, elle a deux petites filles à élever, dont elle fait les robes et les nœuds de cheveux dans le même tissu, ainsi que pour des jumelles. Elle connaît depuis quelques mois un autre homme qui veut l'épouser. Il est gentil avec les enfants. »⁵⁷

Quant à la femme de Benoît Notre-Dame, paysan cultivateur en Dordogne, elle a dû reprendre le métier de son homme empêché d'exercer pour partir au front :

« Les mains de sa femme étaient dures et crevassées comme celles d'un homme. A la ferme, ils avaient employé jusqu'à trois journaliers en même temps, qui ne ménageaient pas leurs efforts, mais tous les hommes, partout, avaient été emmenés à la guerre, et sa femme, qui avait vingt et un ans, neuf de moins que lui, était la seule à tenir. »⁵⁸

De son côté, Mathilde va prendre en charge les enfants « privés d'instituteur » :

« Il en venait douze et puis quinze chez Mathilde, de six à dix ans, et elle avait transformé une pièce de la villa en salle de classe. Elle leur apprenait l'écriture, le calcul, l'histoire, la géographie et le dessin. »⁵⁹

On l'a vu avec quelques personnages féminins d'*Un long dimanche de fiançailles*, pour celle qui attend le retour de l'autre, l'espoir peut perdurer au-delà de l'annonce officielle de décès ou de disparition. C'est aussi l'état dans lequel se trouve Mathilde dans *Les champs d'honneur* :

« On trébuchait pendant un assaut sur un bras à demi-enterré, un pied, et, tombant le nez sur le nez d'un cadavre, on jurait entre ses dents — les siennes et celles du mort. C'était une fâcheuse invite, ces crocs-en-jambe surnois des trépassés. Mais on en profitait pour arracher autour du cou les plaques d'identité, sauver ces masses anonymes d'un futur sans mémoire, les ramener à l'état civil, comme si le drame du soldat inconnu était moins d'avoir perdu la vie que son nom. C'est sans doute ainsi qu'on avait annoncé à sa femme qu'Emile était mort, son corps enfoui dans le secteur des Hauts-de-Meuse. Et si Emile avait égaré sa plaque et qu'un autre l'eût ramassée ? S'il l'avait échangée avec un camarade pour un arrangement secret ou pour brouiller l'esprit d'un caporal obtus ? Mort vraiment, Emile ?

Des prisonniers revenus de très loin, des années parfois après la fin de la guerre, maintenaient l'espoir en sursis. »⁶⁰

La vie des femmes et des enfants, faite d'attente, d'angoisse et de dur labeur est aussi évoquée chez Echenoz. L'auteur recourt à de nombreuses énumérations pour évoquer les nouvelles tâches qui leur sont dévolues en cette période :

« Au bout de près de deux ans de combats, le recrutement accéléré ponctionnant le pays sans cesse, il se trouvait encore moins de monde dans les rues, qu'on fût dimanche ou pas. Même plus beaucoup de femmes ni d'enfants, vu la vie chère et le mal à faire ses courses : les femmes, ne touchant au mieux que l'allocation de guerre, avaient dû trouver du travail en l'absence des maris et des frères : affiches à coller, courrier à distribuer, tickets à poinçonner ou locomotives à conduire quand elles ne se retrouvaient pas en usine, spécialement dans celles d'armement. Et les enfants, n'allant plus à l'école, avaient aussi de quoi pas mal s'occuper : très recherchés dès l'âge de onze ans, ils remplaçaient leurs aînés dans les entreprises et, tout autour de la ville, dans les champs – mener les chevaux, battre les céréales ou garder le bétail. Restaient pour l'essentiel des vieillards, des obscurs, quelques invalides comme Anthime et quelques chiens tenus en laisse ou pas. »⁶¹

Même préoccupation chez Alice Ferney. Jules parti, sa femme Félicité, restée à la ferme, doit s'organiser, malgré Julia, sa belle-mère revêche :

« Elle décida pourtant que la guerre ne changerait rien à tout cela. Lorsque Jules reviendrait, il retrouverait sa maison inchangée, son enfant plus beau et gaillard, sa femme forte et active. Elle avait plus que jamais besoin de gagner son argent, ne pouvant pas compter sur son mari et ne souhaitant rien demander à sa belle-mère. Alors Julia s'indignait de cette indépendance diablement gagnée : voilà que la guerre émancipait les femmes ! »⁶²

⁵⁶ JAPRISOT, Sébastien, *op. cit.*, p. 96.

⁵⁷ JAPRISOT, Sébastien, *op. cit.*, p. 103.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 19.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 85.

⁶⁰ ROUAUD, Jean, *op. cit.*, p. 168-169.

⁶¹ ECHENOZ, Jean, *op. cit.*, p. 85-86.

⁶² FERNEY, Alice, *op. cit.*, p. 116.

Et après ?

La guerre aurait émancipé les femmes souligne Alice Ferney et en effet, l'après-guerre verra le statut des femmes évoluer, notamment au Royaume-Uni où elles vont obtenir le droit de vote comme le décrit Ken Follett via son personnage d'Ethel, jeune féministe issue de la classe ouvrière :

« Toutes les années qu'elle avait vécues aux côtés des femmes tenaces de l'East End, qui se tuaient à la tâche dans une misère noire, n'avaient fait qu'endurcir son féminisme et renforcer son indignation. Les hommes racontaient des histoires à dormir debout, parlant de division du travail au sein de la famille, l'homme gagnant l'argent à l'extérieur, tandis que la femme s'occupait des enfants et du ménage. La réalité était bien différente. La plupart des femmes qu'Ethel connaissait travaillaient douze heures par jour et s'occupaient, en plus, des enfants et de la maison. Sous-alimentées, harassées, logées dans des taudis et vêtues de haillons, elles trouvaient encore le courage de chanter, de rire et d'aimer leurs enfants. Pour Ethel, chacune de ces femmes avait dix fois plus le droit de voter que n'importe quel homme.

Elle défendait cette idée depuis si longtemps qu'elle se sentit presque désemparée quand on commença sérieusement à envisager d'accorder aux femmes le droit de vote au milieu de l'année 1917.

[...] [Son mari Bernie lui fit remarquer :] Le gouvernement a terriblement besoin que les femmes aillent travailler à l'usine pour remplacer tous les hommes qu'on a envoyés en France. Il a lancé une sacrée opération de propagande vantant les compétences des femmes pour conduire les bus et fabriquer des munitions. Il devient plus difficile de prétendre qu'elles sont inférieures. »⁶³

L'émancipation des femmes subira pourtant encore pas mal de freins à cette période, Ethel ne l'ignore pas :

« Comme elle réfléchissait à la journée qui l'attendait, elle s'avisa que la paix allait s'accompagner de nouveaux problèmes dans le monde de l'industrie. Des millions d'hommes démobilisés allaient se mettre à la recherche d'un emploi et tenter d'évincer les femmes qui les avaient remplacés depuis quatre ans. Or ces femmes ne pouvaient se passer de leur salaire. Elles n'auraient pas toutes un homme qui reviendrait de France : beaucoup de leurs maris étaient enterrés là-bas. Elles avaient besoin de leur syndicat. Elles avaient besoin d'Ethel. »⁶⁴

Quant aux hommes, ils connaîtront la difficile tâche de se réintégrer dans la société malgré les souvenirs qui les hantent et les blessures qui les handicapent. C'est le cas des Anglais évoqués par Xavier Hanotte :

« Au pays, la pénurie de main-d'œuvre avait très rapidement fait place au chômage, et Lloyd George regrettait déjà d'avoir promis devant témoins une Grande-Bretagne « digne de ses héros ». Quand on eut remercié les femmes dans les usines, il apparut que trop peu de places s'offraient aux tommies démobilisés, et qu'en attendant des jours meilleurs les héros chanceux de la Somme et des Flandres pouvaient toujours faire la queue devant les soupes populaires ou vendre des coquelicots en soie à l'entrée des églises – avec une médaille, c'était plus facile. »⁶⁵

C'est aussi le cas d'Anthime :

« Certes l'armée lui verserait une pension mais on le voyait mal rester inactif, il convenait de l'occuper. Supposant que sa mutilation ne lui permettrait plus d'exercer sa fonction de comptable avec la même dextérité, Eugène Borne a trouvé une idée pour le distraire. [...] Eugène a décidé d'associer Anthime [à la direction de l'usine] en hommage à son frère héroïque et pour services rendus à la firme, assaisonnant sa participation de jetons de présence. »⁶⁶

L'après, c'est enfin le temps des monuments et des commémorations, celui où on espère ne plus jamais revivre un tel cauchemar, le temps aussi des pèlerinages qui prendront parfois des allures touristiques, comme l'évoque ironiquement le héros anglais de Hanotte :

« Contrairement à Coxyde, la région fourmillait de cimetières à parachever et entretenir. J'y croisais donc presque autant de compatriotes que de locaux. Les pèlerinages généraient une forme de tourisme dont ces derniers ramassaient les miettes – les chauffeurs d'autocars et les hôteliers d'Amiens se taillant la part du lion. En outre, la construction annoncée d'un énorme Mémorial aux disparus de la Somme causait un surcroît d'activités. »⁶⁷

On le voit, la littérature de fiction peut permettre aux élèves et aux lecteurs en général d'aborder les réalités historiques d'une époque mais de l'intérieur, par le biais de personnages auxquels s'identifier, pour ensuite engendrer une réflexion portant aussi bien sur la psychologie des protagonistes que sur les mécanismes qui régissent la société en crise. Sans vouloir réduire l'écriture et l'imagination à une fonction pratique ou instrumentale, on soulignera « les pouvoirs de la littérature elle-même à questionner le monde, à stocker un savoir, à aiguïser le regard sur les complexes interactions entre langues, cultures, systèmes de valeur, paysages, territoires. »⁶⁸

⁶³ FOLLETT Ken, *op. cit.*, p. 763 - 765.

⁶⁴ *Ibidem*, p. 927.

⁶⁵ HANOTTE Xavier, *Derrière la colline*, *op. cit.*, p. 405.

⁶⁶ ECHENOZ Jean, *op. cit.*, p. 106.

⁶⁷ HANOTTE Xavier, *Derrière la colline*, *op. cit.*, p. 412.

⁶⁸ Introduction à la causerie de la rentrée académique 2007-2008 à l'Université de Liège sur le thème « A quoi sert la littérature ? » avec Paul Auster, Benoît Denis (ULg), Pascal Durand (ULg), Nancy Huston, Alberto Manguel, Bahjiyih Nakhjavani et Hubert Nyssen. Causerie animée par Alain Delaunois (journaliste à la RTBF).

Quelques classiques et autres ouvrages : bibliographie sélective

1. Guillaume Apollinaire, *Calligrammes : Poèmes de la paix et de la guerre 1913-1916* (1918)



Guillaume Apollinaire soldat, photographié au printemps 1916 après sa blessure à la tempe

Engagé volontaire blessé d'un éclat d'obus à la tête, c'est avec enthousiasme qu'Apollinaire entraîne sa poésie dans la guerre, expérience moderne qui suscite chez lui une certaine fascination. Même si l'aventure est celle de « la chair qui souffre », on y découvre que les « obus couleur de lune » permettent aussi de chanter les « merveilles de la guerre ».

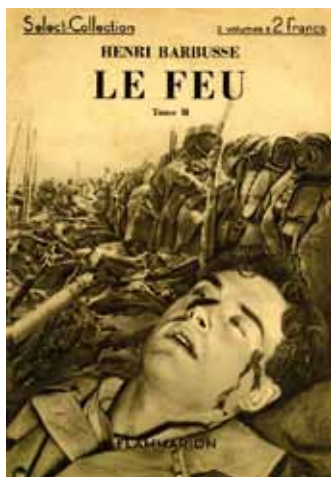


Portrait photographique de Louis Aragon réalisé par Man Ray vers 1930

2. Louis Aragon, *Les beaux quartiers* (1936)

Après *Les Cloches de Bâle*, ce deuxième volume du cycle *Le Monde réel* recevra le prix Renaudot en 1936. A travers les parcours et les destins opposés de deux frères, Edmond et Armand Barbentane, ce roman décrit la France d'avant la Première Guerre mondiale.

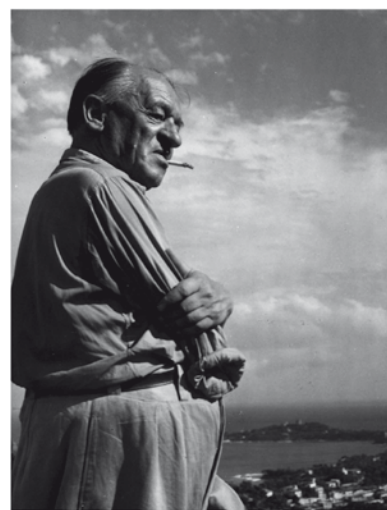
3. Henri Barbusse, *Le feu* (1916)



L'auteur a tiré ce roman de son expérience personnelle au front : vingt-deux mois dans les tranchées de décembre 1914 à 1916. Tout au long de l'année 1915, il tiendra un carnet de guerre où il notera des anecdotes vécues, des expressions de poilus, et dressera des listes diverses. Ce carnet servira de base à la composition du roman qui obtiendra le prix Goncourt en 1916.

4. Blaise Cendrars, *La main coupée* (1946)

Publié peu après la Seconde Guerre mondiale, ce récit s'articule pourtant autour de l'expérience humaine que la Grande Guerre fournit à son auteur. À l'instar d'Apollinaire, Cendrars est un engagé qui paie de sa personne. Il y laisse la main droite. Les souvenirs personnels qui sous-tendent son témoignage font office de réparation posthume. Un hommage différé à la solidarité d'hommes sacrifiés dont l'Histoire n'a pas retenu les noms.



Portrait photographique de Blaise Cendrars réalisé par Robert Doisneau à Villefranche-sur-Mer en 1948

5. Maurice Genevoix, *Ceux de 14* (1949)



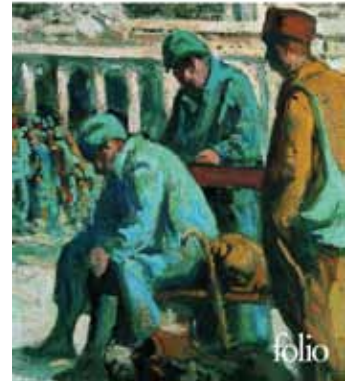
Maurice Genevoix en tenue d'officier

L'auteur a connu la guerre des tranchées et a écrit cinq ouvrages sur cette expérience, qui constituent un témoignage authentique, précis et détaillé : *Sous Verdun*, en avril 1916, *Nuits de guerre*, en décembre 1916, *Au seuil des guitounes*, en septembre 1918, *La boue*, en février 1921, et *Les Eparges*, en septembre 1921. En 1949, Genevoix rassembla ces livres en un seul gros volume qu'il intitula alors *Ceux de 14*.

6. Jean Giono, *Le grand troupeau* (1931)

L'auteur évoque la guerre 14-18 en alternant les scènes au village où femmes et vieux, confrontés à la nature et à leurs propres frustrations, assurent les travaux agricoles, et les scènes au front : violence des combats, morts, mutilations volontaires ou désertions. Le roman s'achève sur la victoire de la vie en accord avec la nature.

Jean Giono
Le grand troupeau



7. Ernest Hemingway, *L'adieu aux armes* (1929)



Portrait photographique d'Ernest Hemingway alors qu'il était volontaire pour la Croix-Rouge américaine pendant la Première Guerre mondiale, réalisé à Milan en 1918

Le roman se déroule en Italie, durant la Grande Guerre. Écrit à la première personne, il relate l'histoire d'amour tragique entre Frederic Henry, ambulancier américain engagé dans la Croix-Rouge italienne, et Catherine Barkley, infirmière anglaise. Hemingway dépeint une guerre vaine et destructrice, le cynisme des soldats et les déplacements de populations.⁶⁹

8. Pierre Lemaître, *Au revoir, là-haut* (2013)

Au retour du front, Édouard Péricourt et Albert Maillard ont tout perdu, à cause du lieutenant d'Aulnay-Pradelle qui, dans une ultime volonté de conquérir des galons, le 2 novembre 1918, les a envoyés à l'assaut de la côte 113.

« Miraculés » mais exclus, les deux amis vont tenter de survivre dans la France d'après-guerre, incapable de réinsérer ses héros. Ils vont mettre au point une énorme arnaque qui soulignera l'attitude paradoxale d'un pays saisi « d'une fureur commémorative en faveur des morts, proportionnelle à sa répulsion vis-à-vis des survivants ». Vont-ils réussir, avec l'ombre du lieutenant d'Aulnay-Pradelle qui semble toujours planer au-dessus d'eux comme une menace ? Ce roman a reçu le prix Goncourt 2013.

Pierre Lemaître
Au revoir là-haut
roman
Albin Michel

**PRIX
GONCOURT**

9. Jules Romains, *Les hommes de bonne volonté* (1932 à 1946)



Deux titres de ce roman-fleuve en 27 volumes, *Prélude à Verdun* et *Verdun*, relatent, avec une exactitude scrupuleuse, des faits militaires relatifs à la Grande Guerre.

On découvre notamment les hommes de troupes perdus dans l'enfer de Verdun et ceux de l'arrière dans leur dramatique inconscience.

⁶⁹ Voir également le chapitre consacré à Ernest Hemingway.

Edith Cavell et Gottfried Benn sous le regard de Pierre Mertens

Sarah Delvin

Edith Cavell (4/12/1865 – 12/10/1915)



Photographie d'Edith Cavell parue dans le numéro du 30 octobre 1915 de l'hebdomadaire français *L'illustration*

La propagande alliée va vite s'emparer du personnage d'Edith Cavell qui incarnera désormais l'innocence martyrisée par la « barbarie », la « Kultur » allemande. Des ouvrages, des cartes postales, des conférences, des monuments et même un film lui seront ainsi consacrés, suscitant l'engagement dans le conflit de nombreux volontaires alliés, en particulier anglophones.

Originaire de la région anglaise du Norfolk, Edith Cavell arrive en Belgique en 1890 en tant que nourrice dans une famille bruxelloise. Cinq ans plus tard, elle retourne en Angleterre et exerce le métier d'aide-infirmière au Royal London Hospital. Elle occupe ensuite différents postes à responsabilité.

En 1907, elle revient sur le sol belge et accepte de diriger la nouvelle école d'infirmières fondée par Antoine Depage et son épouse. En 1914, Edith soigne les blessés tant des armées alliées qu'allemandes au sein de l'école d'infirmières transformée en hôpital. Très vite, elle est sollicitée par les services secrets britanniques et est rapidement enrôlée dans un réseau d'évasion de soldats alliés (du nord de la France vers la Hollande).

Le 5 août 1915, elle est arrêtée et envoyée à la prison de Saint-Gilles. Edith Cavell est accusée de trahison et jugée par un tribunal militaire allemand en compagnie de 27 membres du réseau. Elle reconnaît avoir aidé plus ou moins 200 personnes. Condamnée à mort, elle est fusillée au Tir national le 12 octobre 1915.

Son exécution va susciter une vague d'indignation dans le monde, qui permettra de sauver d'autres membres féminins du réseau.



Carte postale anglaise appelant à se souvenir de la mort d'Edith Cavell



Image d'Epinal issue de la série « La guerre 1914-1916 en images : faits, combats, épisodes, récits »

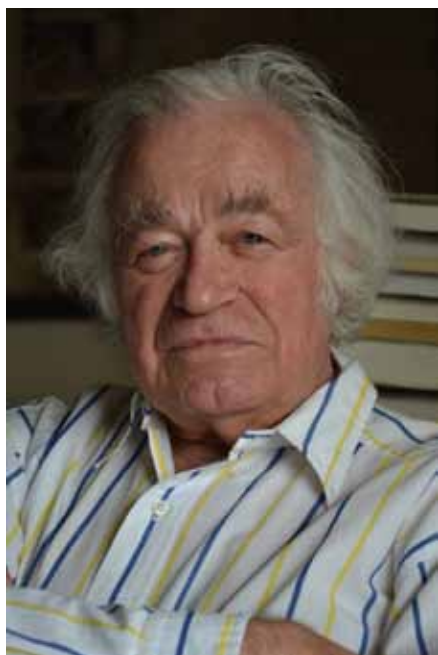
Gottfried Benn (2/5/1886 – 7/7/1956)

Écrivain, poète, essayiste et médecin allemand, Gottfried Benn est considéré comme l'une des figures les plus importantes de l'expressionnisme allemand.

Engagé en 1914 comme médecin militaire dans l'armée allemande, il séjourne à Bruxelles et assiste au procès et à l'exécution d'Edith Cavell.

Hostile à la république de Weimar et anticommuniste, il s'implique pendant une courte période dans le national-socialisme. Déçu par la politique culturelle du nouvel État et consterné par la Nuit des Longs Couteaux, il retire son soutien au mouvement nazi. À partir de 1938, Gottfried Benn est interdit de publication. Ayant rejoint la Wehrmacht en 1935, il occupe pendant la Seconde Guerre mondiale un poste à l'est de l'Allemagne. À la fin de la guerre, il est interdit de publication par les Alliés en raison de son soutien initial à Hitler. Toutefois, à partir de 1949, il peut de nouveau être publié. En 1951, il obtient le prix Georg Büchner, la plus prestigieuse distinction littéraire allemande.¹

Pierre Mertens (9/10/1939)



Écrivain belge de langue française, docteur en droit international, critique littéraire, Pierre Mertens commence à publier des romans et des nouvelles dès 1969. En 1987, il reçoit le Prix Médicis pour son roman *Les Éblouissements*. Parallèlement à son activité d'écrivain, il poursuit sa carrière de juriste. Il est ainsi chargé de nombreuses missions d'observateur judiciaire international. Il crée et met en scène des pièces de théâtre et est l'auteur d'un livret d'opéra, *La Passion de Gilles*. Pierre Mertens est élu membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique en 1989. En 2009, il reçoit le Prix Pierre-de-Monaco.

Les Éblouissements

« Le plus sûr moyen d'inventer, c'est encore de partir du réel. » Pierre Mertens retrace dans cette biographie romancée sept moments de la vie du poète allemand Gottfried Benn, présentant son cheminement, ses angoisses et ses fragilités.

Explorant le réel avec l'instrument de la fiction, Pierre Mertens propose un ouvrage majeur sur la question de la faute et de la trahison, sur la responsabilité et la fatalité, s'interrogeant sur les raisons qui ont poussé Benn à saluer — dans un premier temps en tout cas — l'avènement du Troisième Reich.

Mêlant petite et grande histoire, Pierre Mertens offre une analyse d'une période historique particulièrement délicate qui aura un impact durable sur l'existence individuelle et amènera le lecteur « à comprendre la nature et les enjeux d'un fourvoiement idéologique »².

L'extrait suivant est issu du chapitre « Bruxelles, 1916. L'extase » (p. 152-160), dans lequel Benn se remémore, en 1928, le jugement et l'exécution de l'infirmière britannique Edith Cavell. Pierre Mertens rend compte dans cet extrait de la froideur de Benn.



Portrait de Gottfried Benn réalisé en 1924 par la photographe Frida Riess.

Fiction & Cie


Pierre Mertens Les éblouissements



Seuil

¹ COLOMBAT Rémy, « BENN GOTTFRIED (1886-1956) », in *Encyclopaedia Universalis*, [en ligne], (<http://www.universalis.fr/encyclopedie/gottfried-benn>) (Page consultée le 21/10/2013).

² RENARD Marie-France (dir.), *Pierre Mertens ou la comparaison de l'enfance. Approches plurielles de l'œuvre*, Bruxelles, Éditions De Boeck, 2010, p. 42-43.



« Pas un instant il ne s'est agi d'éprouver comme du remords. On n'était même pas tenté d'oublier ce qui s'était passé, de le refouler. Mais un détail, puis un autre de la scène : la marche malaisée vers le lieu du supplice, car le terrain est en pente, et la pluie qui est tombée durant toute la nuit précédente l'a rendu glissant, l'attente des condamnés, la brièveté de cette attente, l'accélération des événements lorsqu'ils arrivèrent, cela lui revient en mémoire, et sa mémoire même s'emballe au rythme de l'action. Si bien qu'il ne pense jamais : Comme ce fut terrible ... Non, il se dit : Que ce fut vite fait. Comme il est simple de tuer une femme.

Et, comme souvent, chez cet homme d'apparence impavide, le travail de la mémoire remplace le repentir. Le souvenir, alors, se fait presque compassion. La guerre, donc, n'a pas abandonné l'adjudant-médecin à ses états d'âme. Elle ne l'a pas requis ici pour cela. Elle ne l'a pas même mobilisé seulement pour s'occuper des putes. Toujours il faut qu'on ait affaire aux femmes, à toutes sortes de femmes. Il arrive aussi qu'on rencontre des martyres. On s'en serait bien passé.

L'envahisseur a toutes raisons de redouter, décidément, les femmes. Lorsqu'elles ne contaminent pas la fine fleur de la soldatesque allemande, elles dirigent de main de maître des offices de renseignements d'une remarquable efficacité. Catins ou espionnes. Salomé ou Judith. Et on prétend que la guerre est une affaire d'hommes ! Toutes les nuits, des femmes de tête, industrieuses, résolues, font passer des combattants en âge de guerroyer par-dessus la frontière hollandaise, jusqu'aux dépôts de l'Entente. Lorsqu'on enquête pour savoir comment cela a pu se produire, et comment les Alliés sont toujours si parfaitement au courant des mouvements de l'armée allemande, qui trouve-t-on ? Des femmes, presque toujours des femmes. Qu'on les prenne la main dans le sac, qu'on les fasse passer en jugement, au pire elles sont déportées en Allemagne et soumises au travail forcé. Après la guerre, elles reviendraient couvertes de lauriers... Alors l'occupant décide que c'en est assez : que, s'il n'y a plus de sexe faible, il n'y aurait pas non plus de pitié...

Cette fois on traduit en justice le réseau le plus important. Le procès se déroule au Parlement belge, dans les hémicycles où, naguère, les élus de la Nation votaient, par assis et levé, les mesures de protection du bien public. Huis clos feutré, dans un décor où la laine des tapis étouffe les pas, où les lambris luisent dans la pénombre, où des fresques déroulent en vain des paraboles que le temps a frappées de caducité.


A la tête des insurgés, une Anglaise de haute taille, mince, grave, pénétrée de son rôle. Elle comparait dans une robe bleue, coiffée d'un canotier de paille gaufrée que piquent deux plumes. Un col blanc, serré comme un garrot. Ses épaules retombent comme si, d'un instant à l'autre, elle allait s'effondrer. Lassitude extrême, énergie inusable. On pourrait s'étonner qu'elle eût renoncé à son uniforme, à sa coiffe d'infirmière. Mais quelque toilette qu'elle adopte, celle-ci doit naturellement l'envelopper comme un fourreau, tomber aussi droite autour d'elle, avec d'aussi impeccables plis. Tout col doit pareillement la juguler. On la dirait depuis toujours sculptée dans le bois dont on fait les capitaines. Une guerrière aux mains nues. Elle fut d'abord jardinière d'enfants. A ceux-ci, elle devait déjà parler, comme à son juge, d'une voix sourde, décolorée. Elle est de celles qui n'entendent que leur propre voix d'Antigone. Douce, sobre et sans réplique.

Il semble qu'elle ait été dénoncée par une servante elle-même soumise à un chantage : comme s'il fallait un peu de misère morale pour contrebalancer sa noblesse. Elle ne nie pas les faits qu'on lui reproche : pourquoi les démentirai-t-elle? Elle en est mieux que fière : elle leur ressemble. Lorsque d'autres inculpés, autour d'elle, se mettent à s'accuser, à se charger les uns les autres, elle ne bronche pas, les regarde avec tristesse. Quand l'auditeur militaire s'ébroue, tout à son affaire, et lui fait subir les assauts d'une éloquence contondante – en évoquant les centaines de femmes allemandes qui, par sa faute, sont devenues veuves, et leurs enfants, orphelins –, elle paraît, un instant, surprise : on la sent prête à contester au moins le chiffre, sinon la chose. Et puis elle renonce. On ne saura pas si c'est parce qu'elle a mentalement évalué le nombre des victimes qu'on lui attribue ou si elle estime que toute réfutation serait vaine. Elle a l'air seulement encore un peu plus fatiguée.

Elle s'appelle Miss Cavell. Edith Cavell. L'énoncé du prénom a fait sursauter l'adjudant-médecin. La coïncidence paraît le troubler un peu. Comme si les femmes ne pouvaient pas se dénommer de même dans des camps opposés.

Elle s'appelle Edith, bien sûr..., pense-t-il. Comme s'il pensait aussi : c'est bien ma chance..., ou bien : cela n'arrive qu'à moi. Il faut toujours que, pour lui, tout se dédouble. L'unité de sa vie, c'est ce dédoublement. Cette réalité bifide. Dans un sens, c'est exaltant. C'est funeste, aussi.

Suspension d'audience. Des soldats tendent aux accusés leur écuelle où du pain de munition trempe dans un fond de soupe. Si les avocats n'ont pas le droit de s'entretenir avec leurs clients, le médecin militaire, lui, détient ce privilège. Il est, du reste, le seul Allemand auquel les accusés adressent encore la parole. Quand on ne se comprend pas avec les mots, on peut encore balbutier, échanger des regards où la sollicitude s'enchevêtre avec de la détresse. Une princesse belge qu'on traduit aussi en jugement se souviendra de la déférence du médecin allemand qui se mettait à leur disposition. Quand bien des années auront passé là-dessus, et qu'elle écrira ses mémoires, elle rendra hommage à cet homme taciturne, pudique, mais à sa façon fraternel. Encore ne le citera-t-elle pas par son nom. Celui-ci, d'ailleurs, ne lui a sans doute rien dit. Peut-être se serait-elle moins étonnée qu'il n'y eût pas, pour assurer la police de l'audience, que des voyous ou des brutes, si elle avait su que ce nom avait figuré, figurerait encore sur la couverture de recueils de poésie... Mais ne vaut-il pas mieux que cela se soit passé ainsi, et qu'elle n'en ait rien su ? Qu'elle n'ait eu affaire qu'à un adjudant ordinaire, anonyme ? Cet anonymat même ne préserverait-il pas la fragile vérité d'un dialogue qui fut à peine esquissé, tandis que des inculpés pâles et tendus mangeaient fébrilement un quignon de pain entre les fauteuils du Sénat de Belgique ?



Le médecin militaire eût aimé échanger quelques mots avec Edith. *L'autre* Edith. Il n'a guère pu lui parler que du déroulement de la procédure. Là où elle était, déjà, on ne pouvait plus la rejoindre. Non qu'elle interdît le passage, mais elle s'éloignait sur l'autre versant des choses. Qu'aurait-il pu lui dire de plus ? Qu'ils avaient tous deux pour père un pasteur ? Loin de les rapprocher, cette nouvelle coïncidence ne l'aurait-elle pas éloignée davantage ?

[...] La guerre avait dû marquer, vieillir, l'Edith d'ici en quelques mois. Et, à présent, la proximité d'une mort qu'elle savait inéluctable... On pouvait alors grisonner en quelques jours de temps. Comme si on nombrait, en un raccourci vertigineux, le solde d'une vie que l'on ne connaîtrait pas, et auquel on aurait eu droit.

Plus que de ne pas s'être entretenu avec Edith Cavell d'autre chose que de l'horaire de l'audience, l'officier regrette que ces deux femmes, l'Edith d'ici, aux portes de la mort, et l'Edith de là-bas, qui semble encore si jeune et que la guerre paraît laisser indemne, oui, que ces deux Edith ne se soient pas connues.

C'est une extravagance, bien sûr ; presque une incongruité. Mais l'histoire universelle des âmes n'est balisée que de telles divagations. Sa femme ressemblait-elle à une infirmière anglaise ? Miss Cavell n'avait-elle pas la même dégaine patricienne qu'Edith Osterloh ? Ou bien Gottfried se sentait-il déjà veuf, avant l'heure, d'une femme dont il ne pouvait pourtant savoir qu'elle aussi n'en avait plus pour très longtemps à vivre ?

Parce que cet homme, Gottfried Benn, avait une façon prédatrice de les aimer, qui ne faisait pas de lui l'ami des femmes, n'allons point penser qu'en médecin il avait déjà condamné la sienne dans son cœur ! Peut-être l'aimait-il seulement avec une troublante nostalgie : comme s'il l'avait déjà perdue, et comme si l'étendue de son amour pour elle ne devait lui être révélée qu'avec le chagrin que lui causerait sa perte.

Pressentait-il tout cela en attendant la sentence qui allait frapper, ici, une autre femme, qui ne lui était rien ? À coup sûr, il n'en savait rien, sinon de science amorphe, assoupie.

Mais on ne peut être la caution de la mort que l'on donne sans que soit ébranlé autour de soi tout le monde des vivants.

Cinq condamnations capitales. Dont deux seront exécutoires. Pour « haute trahison » : verdict paradoxal, lorsque l'accusée n'a trahi que l'adversaire... Mais au moins est-elle qualifiée de « haute » : cela lui va bien, à l'accusée : elle n'aura pas à s'abaisser pour ramasser la sentence qui la frappe. Seuls le chapelain britannique et l'aumônier allemand ont encore accès à elle pour l'entendre dire qu'elle mourra avec courage, sans haine ni ressentiment contre personne. Sont-ils là pour l'entendre, ou pour le vérifier ?


Tout, alors, se précipite, comme si l'on voulait prévenir toute intervention – qui sait ? Peut-être de l'empereur lui-même ? – qui risquât de faire commuer la peine, et de gracier *l'ex-lady nurse*.

L'adjudant n'apprécie sans doute guère d'assister à l'ultime cérémonial : la médecine sous l'uniforme implique un tel mélange de genres ! Hier, il frictionnait des chancres mous, aujourd'hui il va constater le décès de deux fusillés, dont une femme. Mais, cette fois encore, il ne met pas la loi en question. Son dégoût date d'avant cette guerre, et puise loin ses racines dans l'histoire. Ce n'est qu'un dégoût : ce n'est pas une révolte, et sa nausée ne l'a pas dissuadé de la faire, cette guerre, à sa façon. Il n'en discute pas en détail les péripéties.

Au moment où il monte en voiture et s'installe à côté de l'auditeur militaire qui a forgé la décision avec une sorte de passion glacée, son casque déposé bien en vue à côté du dossier qui étayait sa hargne, l'adjudant-médecin ne regimbe pas davantage. On traverse, sans dire un mot, les avenues d'une ville où l'aube hésite à se lever. A son juge, Miss Cavell avait déclaré : « J'ai vu la mort si souvent qu'elle ne me paraît plus étrange ni effroyable. » L'idée saugrenue effleura le médecin que cette phrase, dans un autre contexte, il eût pu lui-même en être l'auteur. Plus jamais, lui non plus, la mort ne le surprendrait. Il avait trop frayé avec elle. Il était devenu le familier de celle qui saisit les uns et, à présent, le spectateur de celle qu'on donne à d'autres. Tels étaient son vice et sa vertu...

Cela doit se dérouler au champ du Tir national, à la périphérie de la ville. Quand on arrive à destination, deux pelotons de douze hommes chacun forment déjà la haie. Les condamnés tardent à émerger des coulisses de la nuit. D'une première voiture, descendent le principal complice de Miss Cavell, et le prêtre qui l'assiste. Le condamné se plante devant ceux qui vont l'abattre, il les salue en ôtant sa casquette, et leur déclare tout de go : « Devant la mort, nous sommes tous camarades. » L'auditeur militaire l'interrompt aussitôt, de peur, sans doute, que le gaillard ne prononce des paroles historiques. Puis arrive Miss Cavell, qui descend le talus herbeux, tête nue, plus grise encore qu'à son procès, d'une démarche anormalement raide, comme si tous ses muscles étaient tétanisés par l'imminence du supplice. Le temps de confier au pasteur allemand qui la soutient les paroles d'un ultime adieu à ceux qui lui sont chers, à son pays dont la mer et, dans un instant, la mort, la séparent, on lui bande les yeux, et on procède de même avec son compagnon. Mains liées au pilori, comme s'ils avaient encore pu tenter de s'enfuir ou d'esquisser un geste de protection. L'instant d'après, ils sont criblés de douze balles, chacun : elle ne s'est pas effondrée, elle est comme clouée au pilori, tandis que son compagnon est parti à la renverse. C'est ici qu'intervient le médecin militaire *in officio*. Débarrasser la femme de ses liens, et du bandeau, tâter son pouls, détailler l'impact des projectiles - thorax, cœur, poumons -, lui fermer les yeux.

Elle était bien, certifiera le médecin dans son procès-verbal, complètement et absolument morte, sur le coup. S'il n'a pas ajouté qu'elle n'avait pas souffert, c'est parce que l'autorité militaire ne requiert pas de telles précisions, dont la subjectivité peut toujours prêter à caution, et que la formule eût couvert une insigne palinodie. La coucher au fond d'un petit cercueil, l'ensevelir en hâte : tout cela fut si vite fait, si rondement mené.



Fut-ce cette précipitation qui a remué l'adjudant plus que l'événement lui-même ? Pourquoi la mémoire entend-elle aujourd'hui réhabiliter l'événement en lui donnant enfin tout son temps ? Parce que son tour est venu, à la mémoire : elle peut, à présent, se mettre au travail, à son rythme. Et elle ne s'emballe plus. La pitié va vite en besogne. La mémoire fait son petit bonhomme de chemin. Aussi affectionne-t-elle la répétition des retours en arrière. Et prise-t-elle le ralenti, ou l'arrêt sur image.

La caserne du Tir national, quand elle avait émergé de la nuit, avec ses façades de style oxfordien et un quelque chose de nippon. Un bâtiment de pain d'épices et de nougat comme pour figurer dans un décor de *Hansel und Gretel*. Un décor inoffensif. Et puis, à l'avant-plan du muret pare-balles, les deux piloris taillés pour la circonstance: ils n'ont encore jamais servi, ils ne serviront qu'une fois.

Et, ensuite, cette allure presque dansante du complice de Miss Cavell, d'un homme qui, puisant au fond de son courage, ne réfrénait plus une secrète joie.

Alors, Edith. Ce hiératisme dont on n'eut que, plus tard, l'explication : elle redoutait tant de s'affaisser de façon indécente sous les balles qu'elle s'était cadennassée dans la jupe de son tailleur comme dans un corset, au moyen d'épingles de nourrice... *D'ex-lady nurse*.

Une autre fois, c'est au bandeau que l'on songe... Comment le bourreau ne pense-t-il pas que ce sont ses propres yeux qu'il voile, que c'est lui qui ne peut voir la mort en face ? Sous le linge qui l'aveuglait, Edith ne put voir gicler la lumière sur les douze canons braqués, mais plutôt elle vit la mer qu'avaient suscitée ses pensées, un instant auparavant. La mer, nul bandeau ne peut la censurer.

Enfin ce cercueil si petit pour elle qui paraissait si grande. Un instant on put craindre qu'elle n'y entrerait pas.

Du temps passerait sur tout cela. Ce ne serait peut-être jamais une douleur d'y repenser. Mais, le temps s'écoulant, on constaterait avec surprise que cette mort ne perdait rien de son actualité, on oserait presque dire : de sa fraîcheur.

Et une fois, au moins, on se demanderait : un médecin peut, doit parfois constater cela. Mais un poète, lui, en avait-il le droit ? Hölderlin l'aurait-il fait ?

C'est une question, ce n'est même pas un scrupule. Et on répond : encore mieux valait-il soi qu'un autre.

Comme à chaque fois que s'écrit une pareille page d'Histoire, il faut que certains l'enjolivent ou la ternissent, l'amendent dans un sens ou dans un autre.

On dira que la condamnée avait refusé qu'on lui bandât les yeux. On dira que son complice fut exécuté avant elle, et qu'elle se vit donc imposer ce spectacle avant de mourir elle-même. Qu'elle s'évanouit alors. Que, du coup, les soldats refusèrent de la coucher en joue, et qu'un exécuteur des basses œuvres dut l'abattre froidement, d'un coup de revolver à bout portant, derrière l'oreille. Qu'un de ceux qui avaient renoncé à tirer avait été abattu à son tour, et qu'il fut enterré aux côtés de l'héroïne, dans une tombe anonyme.

Selon une autre rumeur, Edith ne serait pas morte sur-le-champ : ses maladroits exécuteurs durent tirer une seconde salve, au pied du pilori, ainsi qu'ils auraient fait sur un tas de chiffons. Elle expira enfin, le visage enfoui dans la boue.

Le médecin militaire assure que tout cela n'est qu'affabulation grossière. Qu'on remodèle à l'envi un scénario. La tentation du maquillage doit être irrésistible : on joue les thanatopracteurs. Plus la vérité est cruelle, moins, curieusement, elle paraît se suffire à elle-même. Il faut qu'on en rajoute. La vérité intéresse toujours moins que l'usage qu'on peut en faire. Par essence, elle n'est jamais désintéressée.

Dans un journal berlinois, plus de dix années après, l'ex-témoin se sentirait requis de rédiger une mise au point sur les circonstances d'une mort qu'un film apparu sur les écrans londoniens semblait tirer, encore une fois, du côté de la légende. Il y rendrait un dernier hommage à « la représentante hardie d'un grand peuple », sans remettre pour autant en question le jugement qui lui avait laissé « sa dignité de combattante »... Ainsi put-elle jusqu'au bout, penserait-il, rester fidèle à cette flamme. Mais il ne se demanderait pas à quoi lui-même, qui vit cela, demeura fidèle - et si même il se montra fidèle à quoi que ce fût ?

En attendant, il a vu couler le sang d'une femme, et il n'a pas bronché. Il a résisté au spectacle. Il observe que ça ne lui avait pas même coûté d'effort. Que c'était bien ainsi. C'était ainsi qu'il fallait que ça se passât. »

Lorsque j'ai appris que l'exécution d'Edith Cavell au Tir National s'était déroulée conformément à la règle, en présence d'un médecin militaire allemand, j'ai cru pouvoir imaginer et même *parier*, qu'il s'agissait de Gottfried Benn. Je n'en avais aucune preuve... Seule une description physique du témoin paraissait d'emblée corroborer mon intuition. Peu de médecins accompagnaient l'armée impériale dans son occupation de Bruxelles. Et Benn, comme vous avez dû le comprendre en lisant mon roman, y occupait principalement un statut de « vénérologue »...

En d'autres termes, il soignait ou plus exactement il « blanchissait » la syphilis des recrues contaminées par les prostituées belges qui accomplissaient, de cette manière originale, leur mission patriotique de combattre l'ennemi ! (La pénicilline n'avait pas encore été inventée et on ne guérissait pas, en principe, de ce mal.) Mais il se pouvait, bien entendu, que notre toubib fût appelé à d'autres fonctions annexes...

Alors, pourquoi ne pas se le figurer constatant le décès de l'exécutée et lui fermant les yeux ? Je ne crains pas de dire que ce sont les pages du livre qu'il m'a été le plus malaisé et difficile d'écrire... Qu'un médecin, doublé d'un poète, accepte d'accomplir cette macabre besogne n'était pas sans m'inspirer une profonde répulsion. Mais enfin, rien dans les convictions et l'idéologie postnietzschéenne de l'intéressé ne s'opposait à ce qu'il l'accomplît. Néanmoins, il ne fallait pas manquer d'aplomb pour lui attribuer d'instinct cette forfaiture. Aussi n'ai-je pas, si j'ose dire, été grandement soulagé, lorsqu'à Berlin, quand j'y séjournai par la suite, j'appris de la bouche de certains historiens, qu'il s'agissait bien de lui ! Et Thomas Mann, lui-même, m'apprit-on, avait même fait allusion avec dégoût à cette circonstance, dans un témoignage livré, après-guerre, à la BBC. Il n'est pas inutile de souligner, en passant, que c'est le privilège des romanciers *d'imaginer parfois la vérité*.

C'est ce qu'Aragon appelait splendidement « le mentir vrai ».

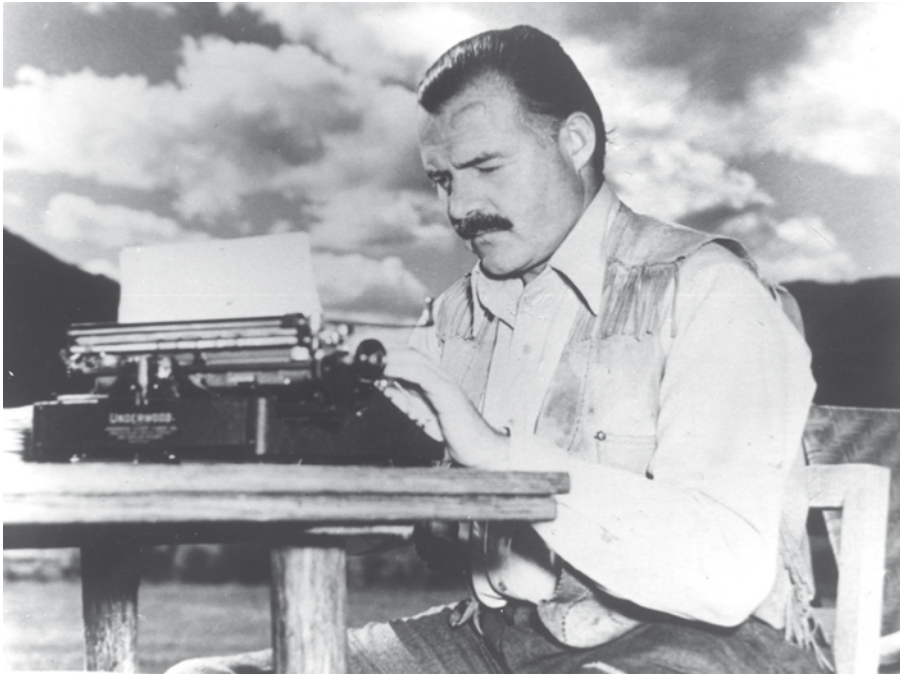
Nous ne nous donnerons bien sûr pas le ridicule de nous comparer à Tolstoï, mais c'est bel et bien un romancier, et non un historien, qui a attribué au général Koutouzov dans *Guerre et Paix* le génie politique d'avoir reculé devant Napoléon, pour le perdre dans la Bérézina, et non par lâcheté. (Ou parce qu'il était, comme on sait, un ivrogne.) Il faut espérer qu'à l'occasion de l'évocation de la Première Guerre mondiale, on n'oubliera pas le nombre important d'ouvrages de fiction qui ont contribué à en faire connaître les péripéties et, surtout, à en mesurer l'horreur. Dans tous les pays qui ont participé au carnage, il s'est trouvé des romanciers de premier ordre (et cela encore récemment), pour en faire prendre conscience.

Les extraits choisis, accompagnés de leur traduction française disponible en librairie, tentent de cerner la vision d'Ernest Hemingway, un auteur qui a participé à la Première Guerre mondiale par engagement volontaire et comme reporter de guerre.

De là, le double intérêt de ces textes, qui peuvent être utilisés dans les cours d'anglais de l'enseignement secondaire ainsi que dans les cours de techniques d'expression écrite de l'enseignement supérieur (pour des formations telles que Bachelier en Communication, par exemple).

L'homme et l'auteur

Ernest Hemingway est né en 1899 aux Etats-Unis (Illinois). Malade, il se suicide en 1961. Il figure parmi les grands écrivains du XX^e siècle et reçut le Prix Nobel de Littérature en 1954.



Ernest Hemingway en train de travailler sur *Pour qui sonne le glas*, dans son ranch de Sun Valley, dans l'Idaho (1939).

Hemingway est avant tout un homme d'action et d'engagement.

Journaliste, correspondant de guerre, grand voyageur, grand amateur de pêche en mer, de chasse, de corridas, il aimait les défis, les confrontations avec la nature sous ses aspects les plus sauvages, voire violents et cruels (*Le vieil homme et la mer*).

L'engagement idéologique au nom de la démocratie et de la liberté a également été un thème majeur dans sa vie et dans ses écrits (*L'adieu aux armes*, *Pour qui sonne le glas*).

Si le courage, la volonté de ne pas se laisser abattre mais bien de continuer la lutte envers et contre tout sont des qualités essentielles pour Hemingway, la prise de conscience de l'absurdité du combat, de la tragique destinée des humains, quoi qu'ils fassent, est également très présente dans ses écrits.

Pour exemple, le roman *Le vieil homme et la mer*.

Dans ce récit, un vieux pêcheur malchanceux réussit, après une lutte acharnée et interminable, à ferrer un poisson énorme, tellement gros que le vieil homme est obligé de l'attacher à la barque pour le ramener à terre.

Les requins ont vite repéré la proie et la dévorent jusqu'à ce qu'il n'en reste que le squelette.

Le vieil homme va se battre jusqu'au bout contre le poisson d'abord, contre les requins ensuite, même s'il doit en mourir.

Il lutte avec désespoir, sachant qu'il ne peut pas gagner. Il se battra encore et encore tant qu'il lui restera de quoi se battre, jusqu'à ce qu'il soit vaincu définitivement.

Voici quelques phrases extraites du récit¹ :

« But I will show him [the fish] what a man can do and what a man endures. » (p. 57)

(« Mais je lui [le poisson] ferai voir tout ce qu'un homme peut faire, et tout ce qu'un homme peut supporter. »)²

« "But man is not made for defeat," he said. "A man can be destroyed but not defeated." » (p. 93)

(« – Mais l'homme ne doit jamais s'avouer vaincu, dit-il. Un homme, ça peut être détruit, mais pas vaincu. »)

« "Fight them [the sharks]," he said. "I'll fight them until I die." [...] But by midnight he fought and this time he knew the fight was useless. [...] He knew he was beaten now finally and without remedy [...]" » (pp. 104 et 106)

(« – Les chasser [les requins], dit-il. Je me battraï contre eux jusqu'à la mort. [...] Mais à minuit le combat recommença. Cette fois le vieux savait que cela ne servirait à rien. [...] Il se savait vaincu définitivement et sans remède. »)

¹ HEMINGWAY Ernest, *The Old Man and the Sea*, Londres, Penguin Books, 1966.

² Pour cette phrase et les suivantes, traduction de l'anglais par Jean Dutourd : HEMINGWAY Ernest, *Le vieil homme et la mer*, Paris, Gallimard, 1952.

Implication dans la Grande Guerre – L'adieu aux armes

L'engagement dans l'action, dans la lutte armée est, avec la passion amoureuse, le thème central de son roman *L'adieu aux armes*³.

En 1918, Hemingway s'était engagé dans la Croix-Rouge américaine pour devenir ambulancier en Italie. Après avoir été grièvement blessé dans un bombardement, il a séjourné plusieurs mois dans un hôpital et a vécu une histoire d'amour malheureuse avec une infirmière, Agnes von Kurowsky, de huit ans plus âgée que lui.

Cet épisode de la vie d'Ernest Hemingway lui a manifestement inspiré *L'adieu aux armes*, qui fut adapté au cinéma en 1932 par Frank Borzage et en 1957 par Charles Vidor.⁴



Ernest Hemingway récupère de ses blessures dans un hôpital milanais (septembre 1918)

Ce roman décrit avec force toutes les horreurs et l'absurdité de la guerre mais aussi, de façon plus large, l'impossibilité de vivre le bonheur, la tragique futilité du combat de l'homme pour trouver un sens à vie.

Nous sommes sur le front italien pendant la Première Guerre mondiale.

Un jeune Américain, Frederic Henry, s'est engagé comme ambulancier auprès de l'armée italienne.

Il rencontre et tombe amoureux de Catherine, une infirmière anglaise.

Après avoir été grièvement blessé et soigné par Catherine à l'hôpital militaire, Henry repart pour le front et va être témoin de l'horrible déroute de l'armée italienne face à l'ennemi autrichien et allemand.

Il échappera de justesse au peloton d'exécution et s'enfuira avec Catherine en Suisse. Catherine, enceinte, décédera des suites de l'accouchement par césarienne d'un enfant mort-né.

Les raisons de l'engagement de Henry ne sont pas clairement exprimées. Il fait probablement suite à l'appel lancé par les Etats-Unis auprès des jeunes citoyens américains afin d'aller aider et encourager les Italiens dans leur lutte.

Henry lui-même ne semble pas vraiment certain de ses raisons, il n'est pas toujours persuadé de son utilité dans l'armée :

« "You're the American in the Italian army?" she asked. [...] How did you happen to do that? [...]

"I don't know," I said. [...] "I was in Italy [...] and I spoke Italian." » (chapitre 5, p. 20)

(« – C'est vous l'Américain qui s'est engagé dans l'armée italienne ? me demanda-t-elle. [...] Comment avez-vous fait cela ? [...]

– Je ne sais pas, dis-je. [...] J'étais en Italie [...] et je parle italien. »)⁵

« It evidently made no difference whether I was there to look after things or not. [...] Evidently it did not matter whether I was there or not. » (chapitre 4, p. 16)

(« Il était évident que ma présence n'avait pas grande importance. [...] Mais évidemment ma présence importait peu. »)

Cependant il fait preuve de courage, il a le sens des responsabilités, de la solidarité, de la camaraderie.

Même si rien ne l'y oblige, il soutient fidèlement les soldats italiens dans leur combat et il les assiste de son mieux, notamment pendant l'abominable déroute sur le front du Piave, scène de souffrances, de tueries et de chaos indescritibles.

Thèmes de l'absurdité de la vie, du bonheur impossible

C'est durant cette déroute que l'absurdité, le non-sens de la lutte va frapper Henry de plein fouet : des soldats italiens en abattent d'autres par erreur ; Henry est arrêté avec plusieurs officiers italiens, tous accusés d'avoir abandonné leurs troupes et qui, sans autre forme de procès, sont fusillés sur le champ par leur propres compatriotes.

Henry, accusé d'être un espion à cause de son accent, échappe de justesse à l'exécution et parvient à s'enfuir.

Ce sera son « adieu aux armes » : il ne se sent plus concerné par cette farce tragique, son engagement n'a plus aucun sens.

Dorénavant, tout le sens de sa vie va se concentrer sur Catherine, leur amour, leurs projets de vie commune.


Mais la vie est un affreux jeu de dupes (« a rotten game »), elle finit toujours par piéger les humains (« it's just a dirty trick »).

Vous avez beau être courageux, tenir bon face aux embûches, vous battre face au destin, la vie finira par vous briser et vous détruire.

³ HEMINGWAY Ernest, *A Farewell to Arms*, St-Albans, Panther Books, 1956.

⁴ Le film *Le temps d'aimer (Love and War)* réalisé par Richard Attenborough en 1996, avec Sandra Bullock et Chris O'Donnell, raconte lui aussi cette période de la vie de l'écrivain (voir le chapitre sur la Grande Guerre au cinéma).

⁵ Pour cette phrase et les suivantes, traduction de l'anglais par Maurice-Edgar Coindreau : HEMINGWAY Ernest, *L'adieu aux armes*, Paris, Gallimard, 1932.



« If people bring so much courage to this world the world has to kill them to break them, so of course it kills them. The world breaks every one and afterwards many are strong at the broken places. But those that will not break it kills. It kills the very good and the very gentle and the very brave impartially. » (chapitre 34, p. 178)

(« Quand les individus affrontent le monde avec tant de courage, le monde ne peut les briser qu'en les tuant. Et naturellement il les tue. Le monde brise les individus, et, chez beaucoup, il se forme un cal à l'endroit de la fracture ; mais ceux qui ne veulent pas se laisser briser, alors, ceux-là, le monde les tue. Il tue indifféremment les très bons et les très doux et les très braves. »)

Catherine meurt.

Après « l'adieu aux armes », ce sera « l'adieu à l'amour, au bonheur ».

Impossible d'aimer, d'être heureux. Le piège est là, il vous attend et vous ne pouvez pas y échapper.

« This was the end of the trap. This was what people got for loving each other. [...] You never got away with anything. Get away hell! » (chapitre 41, p. 227)

(« C'était ça la fin du piège. C'était là tout le bénéfice qu'on retirait de l'amour. [...] Il n'y avait jamais moyen d'échapper. Échapper ! J't'en fous ! »)

« That was what you did. You died. You did not know what it was about. You never had time to learn. They threw you in and told you the rules and the first time they caught you off base they killed you. » (chapitre 41, p. 232)

(« C'est toujours comme ça. On meurt. On ne comprend rien. On n'a jamais le temps d'apprendre. On vous pousse dans le jeu. On vous apprend les règles et, à la première faute, on vous tue. »)

En conclusion, il est intéressant de citer le passage ci-dessous qui résume la vision que Henry – Hemingway ? – a de la vie dans toute sa cruelle absurdité, avec ses inévitables pièges :

« Once in camp I put a log on top of the fire and it was full of ants. As it commenced to burn, the ants swarmed out and went first towards the centre where the fire was; then turned back and ran toward the end. When there were enough on the end they fell off into the fire. Some got out, their bodies burnt and flattened, and went off not knowing where they were going. But most of them went toward the fire and then back toward the end and swarmed on the cool end and finally fell off into the fire. I remember thinking at the time that it was the end of the world and a splendid chance to be a messiah and lift the log off the fire and throw it out where the ants could get off onto the ground. But I did not do anything but throw a tin cup of water on the log, so that I would have the cup empty to put whisky in before I added water to it. I think the cup of water on the burning log only steamed the ants. » (chapitre 41, p. 232)

(« Un jour, au camp, je jetai dans le feu une souche toute couverte de fourmis. Dès qu'elle commença à brûler, les fourmis s'affolèrent et se précipitèrent d'abord vers le centre où se trouvait le feu ; puis, faisant demi-tour, elles coururent à l'autre bout. Quand ce bout fut tout couvert, elles tombèrent dans le feu. Quelques-unes s'en tirèrent, le corps brûlé et aplati, et se sauvèrent sans savoir où elles allaient. Mais la plupart coururent vers le feu, puis vers l'extrémité froide où elles s'entassèrent pour tomber finalement dans le feu. Je me rappelle m'être imaginé alors que c'était la fin du monde et une occasion unique de jouer le rôle du Messie, de retirer la souche du feu et de la jeter quelque part où les fourmis pourraient s'enfuir à terre. Mais je me contentai d'arroser la souche avec l'eau d'une timbale qui, une fois vide, me servirait à préparer un whisky à l'eau. Je crois que ce verre d'eau sur la souche enflammée ne fit qu'échauder les fourmis. »)

La Grande Guerre dans le 9^e art a connu depuis ses débuts une exploitation qui a évolué au fil du temps, comme l'ont souligné l'exposition *Mobilisation générale ! 14-18 dans la bande dessinée* organisée en 2009 par l'Historial de la Grande Guerre de Péronne et son catalogue *La Grande Guerre dans la bande dessinée, de 1914 à aujourd'hui* dirigé par Vincent Marie. Trois grandes périodes sont ainsi suggérées : discours patriotique (1914-1974) autour de personnages et d'œuvres comme *Bécassine* ou *Les Pieds Nickelés*, avec un certain désintérêt pour le sujet après la Seconde Guerre mondiale ; un regain d'intérêt (1974-1994) axé principalement sur la vie des soldats dans la tranchée (notamment par Tardi, voir ci-après) ; depuis 1994, les perspectives s'élargissent avec des représentations d'autres cadres de vie que la tranchée (le *no man's land*, l'arrière...), d'autres personnages (les femmes, le corps médical...) mais, surtout, le passage du poilu de héros à victime.

La Grande Guerre en BD au XXI^e siècle

La Première Guerre mondiale a, depuis la fin du XX^e siècle, inspiré plusieurs séries d'albums que l'on peut classer en cinq grandes catégories.



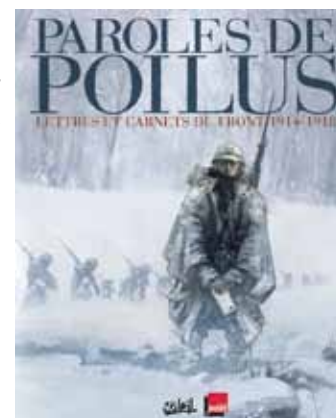
Le conflit sert ainsi de **trame narrative générale**, de **contexte global**, à des œuvres qui ont généralement une autre thématique propre. *Chroniques outremer* (2011-2012, 3 tomes) est consacré à des aventures maritimes sur fond de guerre. *Les Croquignard, Bandits fantômes dans les Alpes* (2008-2010, 2 tomes) s'intéresse au trafic de contrebande transalpin en 1917. Une saga familiale, *La Croix de Cazenac* (1999-2008, 10 tomes), une histoire personnelle, *Mattéo* (2008-2013, 3 tomes), et une chronique du point de vue des enfants (*La guerre des Lulus*, 2013-, 2 tomes) se déroulent dans le cadre de ces premières années troubles du XX^e siècle. Enfin, les aventures de l'espion britannique Victor Sackville (1986-2010, 23 tomes), qui le font voyager dans toute l'Europe, exploitent elles aussi la même trame (voir ci-après). Parmi les œuvres se déroulant sur fond de guerre, il faut noter que trois d'entre elles décrivent la vie de peintres, d'artistes, victimes eux aussi du conflit : *Le carnet rouge* (2007), *Egon Schiele. Vivre et mourir* (biographie du peintre, 2012) et *Féroces tropiques* (2011).

Quelques séries s'attachent quasi exclusivement à une **retranscription historique, fidèle, des événements**. C'est le cas de *Batailles* (2009, axée sur le front italien), *Le sang des Valentines* (2004) ou de *La Grande Guerre* (2006-2008, 2 tomes) qui est une évocation rigoureuse, chronologique et militaire du conflit, de l'attentat de Sarajevo à l'Armistice.

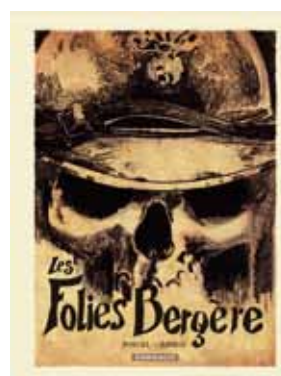


Certaines séries se consacrent moins à la réalité historique en elle-même qu'à **d'autres fins**, qu'elles soient policières (*Un long destin de sang*, 2010-2011, 2 tomes ; *Ce que le vent apporte*, 2007 ; *Notre mère la guerre*, 2009-2012, 4 tomes), fantastiques (*Là où vivent les morts*, 2011 ; *La lecture des ruines*, 2001), de science-fiction (*Les sentinelles*, 2008-2011, 3 tomes), comiques ou absurdes (*Le roi cassé*, 2005).

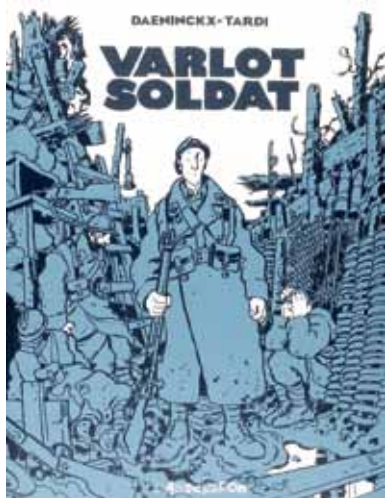
Par ailleurs, les **témoignages** issus des dossiers médicaux (*Vies tranchées. Les soldats fous de la Grande Guerre*, 2010) ou des lettres de poilus à leur famille (*Paroles de poilus*, 2012, 2 tomes) ont eux aussi récemment fait l'objet d'adaptations graphiques.



Inévitablement, les **soldats** ont logiquement été au centre des préoccupations du 9^e art. On évoque ainsi l'engagement des Français (*Le Cœur des Batailles*, 2007-2008, 2 tomes ; *Le long hiver*, 2012, 2 tomes), la vie des tranchées (*Les Folies Bergère*, 2012 ; *Le Front*, 2003 ; *Les Godillots*, 2011-2013, 2 tomes), l'engagement britannique (*La Grande Guerre de Charlie*, 2011-2014, 6 tomes), australien (*Le temps du rêve*, 2011-2013, 2 tomes) et sénégalais (*Sang noir*, 2013 ; *L'homme de l'année. 1917. Le soldat inconnu*, 2013). Une série prend comme héros un aviateur allemand (*Baron Rouge*, 2012-2013, 2 tomes) tandis qu'une autre est dédiée au corps médical, médecins et infirmiers (*L'ambulance 13*, 2010-2014, 4 tomes). D'autres albums se consacrent enfin aux conséquences de la guerre sur les soldats (*Gueule d'amour*, 2012 ; *Gueules cassées*, 2012 ; *Pour un peu de bonheur*, 2012-2013, 2 tomes).



Le dessinateur de la Grande Guerre

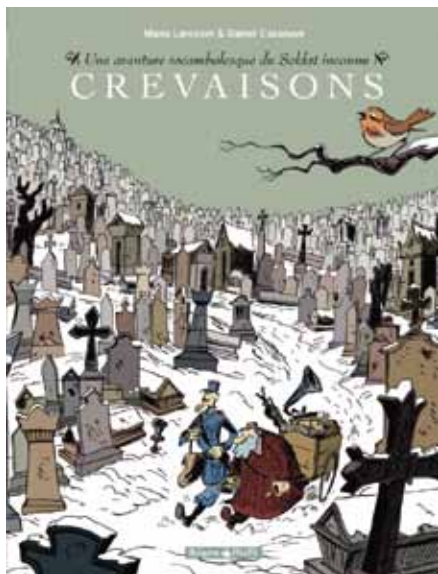


S'il est bien un nom incontournable quand on aborde la Première Guerre mondiale en BD, c'est celui de Jacques Tardi. Petit-fils de poilu, fils d'un combattant de la Seconde Guerre mondiale, Tardi est personnellement baigné dans les affres de la guerre depuis tout jeune. Ce thème apparaîtra donc fréquemment dès le début de son œuvre : *Adieu Brindavoine* (1974), *La véritable histoire du soldat inconnu* (1974), *Le trou d'obus* (1984). Il a aussi adapté Didier Daeninckx (*Le der des ders*, 1997) puis collaboré avec lui (*Varlot soldat*, 1999) sur la même trame.

Mais ses œuvres majeures dans le domaine sont sans aucun doute *C'était la guerre des tranchées* (1993) et *Putain de guerre !* (2008-2009, 2 tomes réédités en intégrale) avec l'historien Jean-Pierre Verney. Jeux sur les couleurs (qui s'amenuisent au fil des planches et du conflit pour réapparaître par touches au fur et à mesure de l'approche de la victoire), jeux sur les cases (souvent des séries de trois bandes rectangulaires par planche, le format mimant ainsi la longueur, l'ennui et la répétition de la vie de la tranchée), volonté historique (chronologie des événements ponctuée de citations officielles dans *Putain de guerre !*), volontés documentaires (argot des poilus, conditions de vie dans la tranchée, faiblesses ou prouesses de l'armement, etc.), tout concourt à faire de ces trois albums des indispensables.



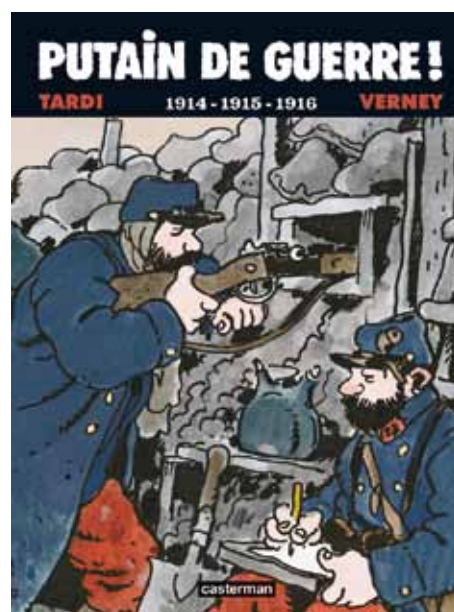
Humour et Grande Guerre



Manu Larcenet a pour sa part commis une sorte de diptyque dans sa série « Une aventure rocambolesque de... ». Il s'agit de *Crevaisons. Une aventure rocambolesque du Soldat inconnu* (dessins de Daniel Casanave, 2009) et *La Ligne de front. Une aventure rocambolesque de Vincent Van Gogh* (2004). Larcenet est davantage connu pour son humour que pour son réalisme historique. Pourtant, il s'attache dans ces deux albums à décrire deux faces de la Grande Guerre. Dans le premier, il imagine un monde dévasté où un gardien de cimetière voit réapparaître le soldat inconnu qui se révèle être un ancien lieutenant, officier ayant abattu pour l'exemple un soldat abandonnant sa tranchée. Revenu sur terre et condamné à errer, il est pour Larcenet le symbole du comportement parfois froid et injuste des officiers français, peu compatissants quant aux conditions de vie des soldats.

Couleurs de la guerre

Putain de guerre ! 1914-1915-1916 (2008) succède donc à *C'était la guerre des tranchées* (1993). Dans cette dernière œuvre, Tardi avait déjà employé une disposition graphique qui sera propre à son œuvre sur la guerre : la fragmentation de la planche en trois longues bandes horizontales¹, à l'exception de quelques-unes (système graphique qu'il reprendra pour la Seconde Guerre mondiale dans *Moi René Tardi. Prisonnier de guerre au stalag IIB*, 2012). Dans le diptyque *Putain de guerre !*, Tardi ajoute des touches de couleurs qui seront autant de charges mais qui permettront aussi de structurer les espaces. Si les prairies sont verdoyantes et les couleurs vives dans les premières pages, plus la guerre s'enlise et plus les couleurs vont disparaître pour traduire l'obscurité, la noirceur (mais aussi métaphoriquement la mélancolie, le désespoir) des tranchées.



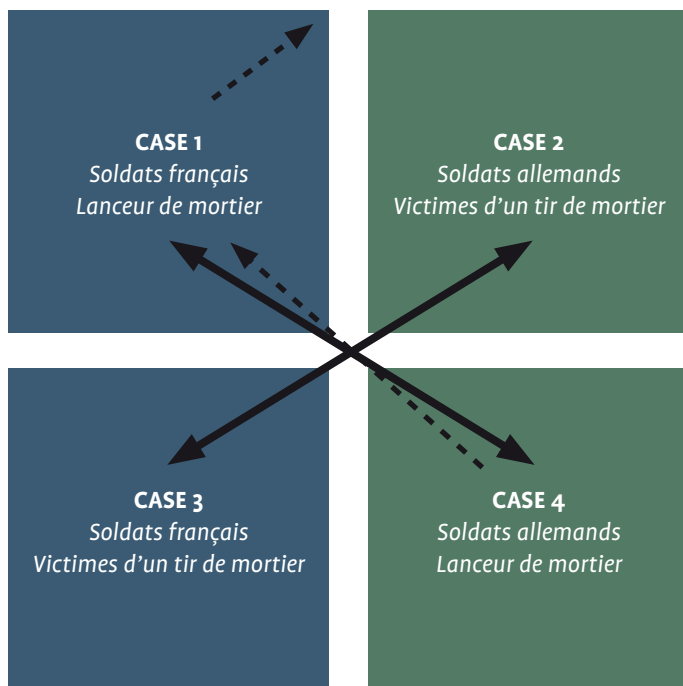
¹ Voir <http://bd.casterman.com/docs/Contents/266/C%27ETAIT%20LA%20GUERRE.pdf>

La planche qui suit se déroule en 1915, alors que la guerre de position est déjà bien entamée. Dans cette section, Tardi travaille énormément les parallélismes dans la composition : les cases montrant les soldats français dans la page de gauche font écho aux mêmes situations vécues par les Allemands sur celle de droite (attente dans la tranchée, canonnade, boucherie des tranchées, pp. 20-21). La scène montre une attaque surprise des Allemands (« Alboches » : Tardi utilise ici l'argot des tranchées pour un effet de réel plus grand) après la mort de deux cisailleurs (soldats chargés de couper les fils barbelés tressés dans le *no man's land*) par un soldat français.



Extrait de *Putain de guerre !*, Jacques Tardi et Jean-Pierre Verney © Casterman
Avec l'aimable autorisation des auteurs et des Editions Casterman

La planche est composée en deux grandes sections. La première est constituée de quatre cases carrées unies par un *cartouche* (rectangle de texte marquant, en bande dessinée, un propos qui n'est pas prononcé directement par un personnage de l'histoire – dans ce cas, ses propos figurent dans une *bulle* aussi appelée *phylactère*). La seconde est un grand rectangle réunissant les deux univers (français et allemand) dans la même case.



La première partie de la planche est présentée sous forme de chiasme (figure de style en croix) où les univers se succèdent et se répondent. La symbolique a son importance : les cases 1 et 4 montrent des lanceurs de mortiers dans chaque camp, tandis que les cases 2 et 3 montrent des victimes de tir de chaque côté. L'effet pourrait laisser entendre que « le match est nul », que le combat est égal. Pourtant, l'utilisation du chiasme suggère un vainqueur : d'une part, si les Français tirent les premiers (case 1), les Allemands ont le dernier tir (case 4), ce qui suggère une nouvelle attaque et donc de nouvelles victimes ; d'autre part, le mortier français est dirigé vers le hors-planche alors que le mortier allemand, ainsi présenté dans la planche, vise directement le camp français, la case 1. Notons également l'utilisation des couleurs : les Français colorés dans un univers sombre sont des cibles plus faciles pour des Allemands dont les uniformes se camouflent mieux dans la grisaille ambiante.



Enfin, la volonté documentaire de Tardi est bien visible ici puisque la première case répond assez fidèlement à une œuvre du peintre français Lucien Jonas qui avait été présent sur le front. La supériorité militaire et stratégique des Allemands à cette période de la guerre est finement illustrée par Tardi à l'aide de ces différents procédés graphiques. La dernière case fait adopter au lecteur le point de vue des Français (représentés de dos, les Allemands face à eux). La confrontation des couleurs est ici flagrante.



Dans *La ligne de front*. Une aventure rocambolesque de Vincent Van Gogh, Manu Larcenet imagine que le grand peintre est envoyé en mission secrète sur le front afin de peindre la réalité de la guerre. Des gradés, bien au chaud à l'arrière des combats, s'inquiètent du désarroi des soldats et désirent avoir une vision plus réaliste de ce qui s'y passe. Ils décident donc d'y envoyer un jeune général et Van Gogh, chargé d'envoyer à l'état-major des tableaux représentant « l'esprit de la guerre ». Au fil de leur avancée, les deux protagonistes vont se rapprocher de plus en plus du cœur de la guerre.

Avant d'arriver à cette planche, Larcenet a représenté des villages dévastés, des soldats dans la tranchée et des pseudo-peintures de Van Gogh. Le passage ci-dessous bascule encore davantage dans le rêve et le fantastique puisque l'agent Van Gogh rencontre la Mère des obus, allégorie personnifiée par une petite fille qui décide de la mort des soldats, au hasard (à l'innocence de la jeune fille Larcenet oppose l'atrocité de ses actes et de ses décisions).

Cette planche et la moitié de celle qui précède sont composées de trois séries de six cases adoptant le même fonctionnement. Dans la première, il présente le nom d'un soldat mort symbolisé par un objet lui ayant appartenu (fond clair, temps de la narration). Les quatre cases suivantes, en ombres chinoises sur fond vert, reviennent sur le passé militaire du soldat et la dernière, sur fond rouge, illustre la mort de celui-ci. Ces passages en vert et rouge tout comme ce jeu d'ombres permettent d'évoquer des cas tragiques : un soldat devenu fou qui finira par tuer ses compagnons d'infortune et sera exécuté ; un déserteur pris au piège entre les deux camps qui finira par se suicider. Avec ces ombres chinoises, Larcenet montre d'autres types de victimes de la guerre, d'autres réalités vécues par les soldats. La simplicité du dispositif et des couleurs suggère de fait un petit théâtre de la guerre dont les soldats sont, une nouvelle fois, les marionnettes. La critique de ceux qui tirent les ficelles est bien présente et les couleurs permettent de la mettre en exergue d'une nouvelle manière, indirecte.



Larcenet © DARGAUD, 2014



Borile, Rivière, Carin © LE LOMBARD (Dargaud – Lombard s.a.), 2014

Les aventures de l'espion britannique Victor Sackville se déroulent, avec *Le loup des Ardennes* (1989), dans la région spadoise en avril 1918. Les auteurs (Borile, Carin et Rivière) se basent sur des faits historiques pour planter leur décor (dans tous les sens du terme). Le Kaiser Guillaume II a en effet séjourné à la villa Neubois à Nivezè à la fin de la Grande Guerre. C'est l'occasion pour le dessinateur et ses scénaristes d'utiliser des monuments spadois : les bains, la rue Royale, le Pouhon Pierre-le-Grand, le Château Blanc et le Grand Hôtel Britannique (rue Sauvenière à Spa, siège du quartier général allemand). Alors que le conflit fait rage ailleurs, les auteurs représentent une scène de propagande où le Kaiser joue son propre rôle dans une tranchée reconstituée sur les hauteurs de Spa.

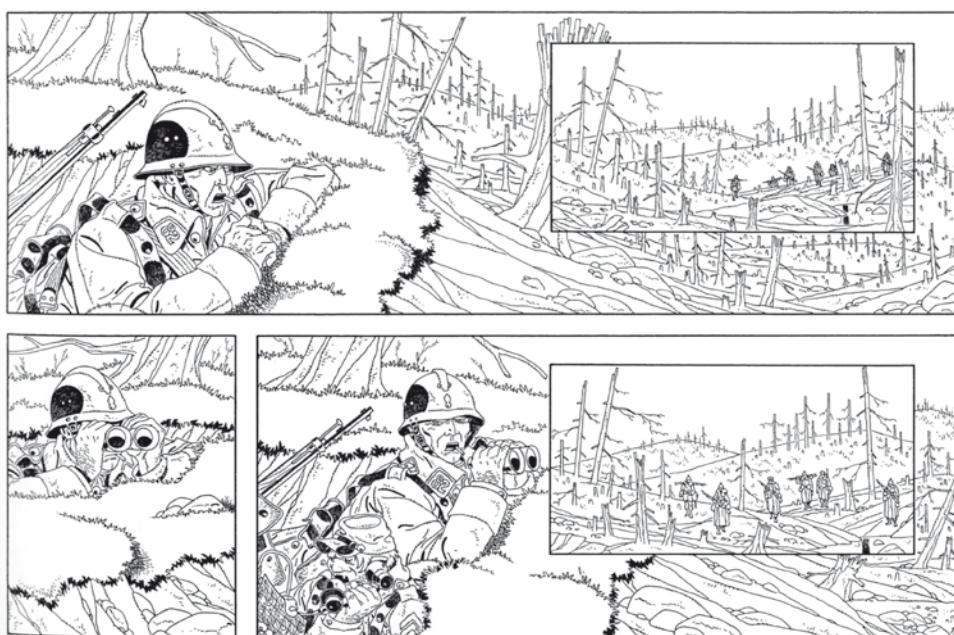


Extrait de *Clara* © Georges Van Linthout et Yves Leclercq

Georges Van Linthout et Yves Leclercq, auteurs liégeois, ont eux aussi utilisé le fond historique de la guerre dans leur album *Clara* (1997). Dans cet épisode de la série *Falkenberg*, à dimension fantastique, ils représentent la ville de Visé en feu, en août 1914.



Dans *Comme en Quatorze* (2014), scénarisé par Philippe Brau, Van Linthout renoue avec la Grande Guerre en mêlant éléments historiques et fiction. En 1914, près du fort d'Embourg qui résiste depuis une semaine, deux frères envoyés en mission sont retrouvés morts. Deux ans plus tard, l'histoire rebondit : ont-ils été intentionnellement envoyés à la mort par leur commandant, issu d'une famille propriétaire de charbonnages dans la région ? Y a-t-il eu règlement de compte social, la famille des deux soldats étant connue comme « agitatrice » lors des grandes grèves pour le suffrage universel au tournant du siècle ? Le fils cadet en est persuadé et veut retrouver le commandant pour « lui faire la peau ». Il franchit clandestinement la frontière hollandaise pour rejoindre les troupes belges au sud de l'Yser. Affolées, sa mère et sa sœur partent à sa poursuite et embarquent sur le remorqueur *Atlas V*. La fille apprend alors que la mère a été au service de la famille du commandant. Mais leurs relations semblent avoir été plus complexes... La vengeance a-t-elle un sens ou la vie s'en charge-t-elle ?



Dans *L'ombre du corbeau* (1981) de Didier Comès, récit lui aussi fantastique, l'auteur représente sa région (les Fagnes) en septembre 1915. C'est donc un tout autre décor et une toute autre réalité qui sont ici offerts au lecteur. Le héros allemand, après avoir été blessé, voyage dans une sorte de *no man's land* onirique et permet à Comès de traiter de ses thèmes de prédilection : la mort, l'antimilitarisme, les Ardennes et les Fagnes, le fantastique. À la grisaille des tranchées de Tardi s'opposent ainsi les traits fins en noir et blanc des Fagnes de Comès.

Extrait de *L'ombre du corbeau*, Comès © Casterman. Avec l'aimable autorisation de l'auteur et des Editions Casterman

Dans cette brève présentation historique des films qui ont abordé la Grande Guerre au cinéma, nous retiendrons avant tout des œuvres marquantes, emblématiques d'un pays et d'une époque, sans prétendre à l'exhaustivité. Ces œuvres sont présentées chronologiquement et en fonction de leur pays d'origine.

Le cinéma américain

Premières œuvres sur la Grande Guerre

Les premiers films réalisés à propos de la guerre 14-18 datent du début du conflit. En Europe, une vague de films bellicistes, similaires d'un pays à l'autre, sont proposés aux publics français, anglais et allemand. Citons, parmi de nombreux titres, *L'Infirmière* (1914) d'Henri Pouctal, *England Expects* (1914) de George Loane Tucker, *Mit Herz und Hand fürs Vaterland* (1915) de Jacob Fleck... Ces productions patriotiques qui appellent à l'enrôlement se poursuivront jusqu'à la fin du conflit.



Cœurs du monde (*Hearts of the World*, 1918)

La situation du cinéma américain est très différente. Rappelons que les Etats-Unis ne sont entrés en guerre aux côtés des Alliés qu'en 1917, après de longues négociations. Dans un premier temps, les films hollywoodiens tournés avant 1917, comme *Fiancées de guerre* (*War Brides*, 1916) de Herbert Brenon, sont des œuvres pacifistes et isolationnistes.

Lorsque le pays entre en guerre, le changement d'attitude est radical. Les films tournés préparent le pays à la guerre et rejoignent l'esprit des productions européennes précitées. Des réalisateurs de poids, Cecil B. DeMille et David W. Griffith, tournent des productions à gros budget qui s'inscrivent dans cette perspective martiale : *La Petite Américaine* (*The Little American*, 1917) pour le premier et *Cœurs du monde* (*Hearts of the World*, 1918) pour le second.

Parmi ces films, la contribution de Charles Chaplin détonne quelque peu. S'il plonge son fameux personnage de Charlot dans les tranchées avec *Charlot soldat* (*Shoulder Arms*, 1918), c'est pour offrir un regard ironique sur le conflit et l'absurdité de la guerre, mais aussi une vision pleine de tendresse et de compassion sur la vie des soldats.

La période de l'immédiat après-guerre voit se réduire significativement le nombre de productions consacrées à la Grande Guerre.

Citons néanmoins *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse* (*The Four Horsemen of the Apocalypse*, 1921) de Rex Ingram, *La Grande Parade* (*The Big Parade*, 1925) de King Vidor, *Au service de la gloire* (*What Price Glory ?*, 1926) de Raoul Walsh, *Les Ailes* (*Wings*, 1927) de William Wellman.



La grande parade (*The Big Parade*, 1925)



Charlie Chaplin dans *Charlot soldat* (*Shoulder Arms*, 1918)

Les années trente

Avec la signature du pacte de Locarno en 1925, l'Allemagne réintègre la communauté internationale. La détente qui s'ensuit donne lieu à la réalisation d'un grand film pacifiste : l'adaptation du roman d'Erich Maria Remarque, *A l'Ouest, rien de nouveau*, par Lewis Milestone (*All Quiet on the Western Front*, 1930). Le choix de raconter, dans un film américain, la guerre vue par des soldats allemands qui s'y font décimer va à l'encontre des préjugés du public de l'époque. L'œuvre obtient les Oscars du meilleur film et du meilleur réalisateur.



A l'Ouest, rien de nouveau (*All Quiet on the Western Front*, 1930)

Une certaine recherche d'authenticité se manifeste dans *La Patrouille perdue* (*The Lost Patrol*, 1934) de John Ford, qui voit un groupe de soldats anglais errer dans le désert de Mésopotamie en 1917, à la merci de l'ennemi et des menaces naturelles, ainsi que dans *Les Chemins de la gloire* (*The Road to Glory*, 1936) d'Howard Hawks où une compagnie française d'infanterie monte en première ligne.

Dans ces deux films, sont notamment déclinés les éléments qui caractériseront la plupart des films de guerre : une intrigue concentrée sur un petit groupe d'hommes où se distinguent des personnalités contrastées qui se révèlent dans une action d'éclat face à un ennemi souvent « invisible », ce qui le rend d'autant plus inquiétant. Howard Hawks réalise également *Sergent York* (*Sergeant York*) en 1941, portrait d'un des soldats américains les plus décorés de la Première Guerre mondiale.

Plusieurs films suivront. Réalisé par le milliardaire Howard Hughes, passionné d'aéronautique, *Les Anges de l'enfer* (*Hell's Angels*, 1930) table sur la valeur spectaculaire des combats aériens en suivant les destins de trois amis pilotes qui s'engagent dans l'escadrille. Troisième film de Josef von Sternberg avec Marlene Dietrich, *Agent X 27* (*Dishonored*, 1931) cherche avant tout à mettre en valeur sa star féminine dans le rôle d'une espionne proche de Mata Hari, sans souci particulier d'authenticité historique. Frank Borzage adapte le célèbre roman d'Ernest Hemingway, *L'Adieu aux armes* (*A Farewell to Arms*, 1932), dans lequel un soldat déserte par amour alors qu'éclate la Première Guerre mondiale.



Les Anges de l'enfer (*Hell's Angels*, 1930)

Les films sur la Grande Guerre après la Seconde Guerre mondiale

Directement après la Seconde Guerre mondiale, la Grande Guerre perd de son intérêt pour le cinéma. La plupart des films réalisés à Hollywood portent sur la période 40-45 ou la guerre de Corée puis du Viêt Nam.

Quelques films sont cependant à signaler. Si Charles Vidor adapte une nouvelle fois le roman d'Hemingway, *L'Adieu aux armes* (*A Farewell To Arms*, 1957), Stanley Kubrick offre, quant à lui, une charge antimilitariste féroce avec *Les Sentiers de la gloire* (*Paths of Glory*, 1957). Dans ce film où trois soldats français sont condamnés à mort en cour martiale pour des raisons absurdes puis exécutés, le réalisateur oppose les officiers et les soldats, transforme son récit en un conflit de classes et pose des questions dérangeantes sur l'autorité militaire. Le film sera d'ailleurs interdit en France durant une vingtaine d'années.



Kirk Douglas dans *Les Sentiers de la gloire* (*Paths of Glory*, 1957)



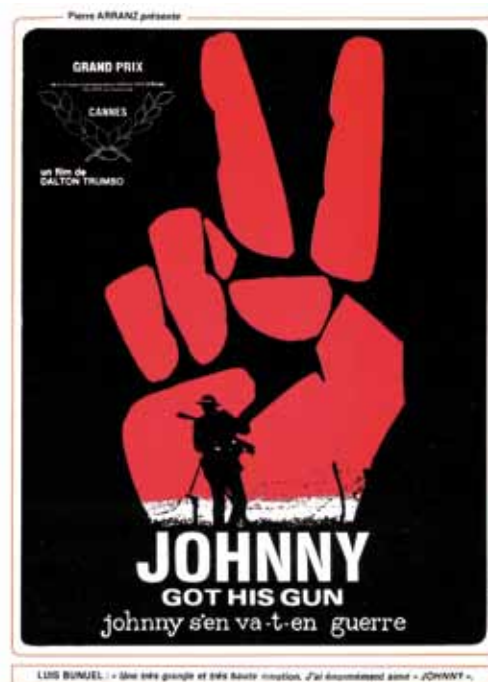
D'autres réalisations reprendront le versant spectaculaire des combats aériens des *Anges de l'enfer* avec les moyens techniques modernes du cinéma des années cinquante et suivantes. William Wellman, déjà auteur de *Wings (Les Ailes)* en 1927 et par ailleurs vétéran lui-même de la célèbre Escadrille Lafayette, raconte de façon romancée sa propre histoire avec *C'est la guerre (Lafayette Escadrille)*, 1958) qui fera l'objet d'un remake en 2006 : *L'Escadrille Lafayette (Flyboys)* de Tony Bill. John Guillermin dépeint les combats aériens vus par le camp adverse en suivant le trajet d'un pilote allemand cynique et ambitieux dans *Le Crépuscule des aigles (The Blue Max)*, 1966), grosse production anglo-américaine à succès.



Le Crépuscule des aigles (The Blue Max, 1966)

Une cinquantaine d'années s'étant écoulée depuis le conflit, le traitement de la Première Guerre mondiale peut désormais également s'établir sur un regard distancié, humoristique ou métaphorique. C'est ce que font Blake Edwards et Dalton Trumbo. Auréolé du succès de *La Party (The Party)*, 1968), le premier signe *Darling Lili* (1970), une comédie musicale rocambolesque qui suit une chanteuse anglaise de music hall, espionne pour les Allemands à ses heures perdues.

Le second réalise *Johnny s'en va-t-en guerre (Johnny Got His Gun)*, 1971), adaptation de son propre roman antimilitariste paru en 1939. Scénariste, Dalton Trumbo a longtemps figuré sur la liste noire du sénateur McCarthy, ce qui l'a obligé à travailler sous divers noms d'emprunt (il a obtenu l'Oscar du meilleur scénario en 1956 sous le nom de Robert Rich). Réhabilité à partir de 1960, Trumbo met lui-même en scène son roman en 1971 (ce sera son unique long métrage comme réalisateur). *Johnny s'en va-t-en guerre* débute par l'arrivée à l'hôpital d'un jeune soldat qui a perdu l'usage de ses membres,



Johnny s'en va-t-en guerre (Johnny Got His Gun, 1971)

mais aussi de la parole, de la vue, de l'ouïe et de l'odorat. Alors que les médecins s'interrogent sur le sort à lui réserver, l'esprit du jeune homme se souvient, de façon fragmentée, de son passé avant et pendant la guerre. La radicalité du propos et la courte évocation en quelques scènes violentes de la Première Guerre mondiale font du film une charge antimilitariste qui excède largement son sujet pour évoquer l'ensemble des conflits, dont la guerre du Viêt Nam alors en cours.

Depuis lors, la Grande Guerre a surtout été exploitée par le cinéma hollywoodien pour son imagerie et ses aspects spectaculaires. Avec *Le Temps d'aimer (In Love and War)*, 1996), Richard Attenborough a proposé une nouvelle variation autour de *L'Adieu aux armes* en s'inspirant de la période de la vie d'Ernest Hemingway durant laquelle celui-ci écrivait son roman. Steven Spielberg brosse une vaste fresque sur le trajet d'un cheval et de son jeune propriétaire à travers les champs de batailles dans *Cheval de guerre (War Horse)*, 2011).

Le cinéma anglais

En dehors de la vague de films bellicistes réalisés durant le conflit, le cinéma anglais aborde peu la Première Guerre mondiale par la suite. *Tell England* (1931) d'Anthony Asquith décrit les combats sur le front turc. Par ailleurs, le conflit est évoqué dans un segment de *Colonel Blimp (The Life and Death of Colonel Blimp)*, 1943) de Michael Powell et Emeric Pressburger, film qui aborde aussi la Guerre des Boers et la Seconde Guerre mondiale.



Peter O'Toole et Omar Sharif dans *Lawrence d'Arabie (Lawrence of Arabia)*, 1962)

Les années soixante seront plus fastes. D'une part, elles correspondent à un moment du cinéma britannique où l'investissement de capitaux américains permet la réalisation de films d'aventures à grand spectacle dans lesquels la Grande Guerre peut servir de décor, comme *Lawrence d'Arabie (Lawrence of Arabia)*, 1962) de David Lean, *Le Crépuscule des aigles* déjà évoqué ou *Le Tigre du ciel (Aces High)*, 1976) de Jack Gold, dans la même veine que le précédent sur les récits héroïques de chevaliers du ciel.



D'autre part, cette même période voit l'avènement d'un cinéma engagé, dans la mouvance du *Free Cinema*. Ainsi, l'Américain Joseph Losey, exilé à Londres suite au maccarthysme, réalise *Pour l'exemple* (*King and Country*, 1964) sur un thème proche de celui des *Sentiers de la gloire* de Stanley Kubrick : un soldat accusé de désertion passe en cours martiale avant d'être exécuté de façon absurde « pour l'exemple ». Richard Attenborough utilise les chansons datant du conflit pour mettre en scène une comédie musicale satirique intitulée, par provocation, *Ah Dieu ! Que la guerre est jolie* (*Oh ! What A Lovely War*, 1969).

Signalons pour terminer un film plus récent, *La Tranchée* (*Deathwatch*, 2002) de Michael J. Bassett, qui exploite le cadre inquiétant des tranchées pour proposer un film d'horreur dans lequel un petit groupe de soldats rencontre une force étrange qui les tue un à un.

Cinéma italien, australien, hongrois, allemand, canadien

Dans cette partie, nous évoquerons quelques films emblématiques portant sur la Première Guerre mondiale réalisés dans d'autres contrées que les États-Unis, le Royaume-Uni ou la France.



Pour l'exemple (*King and Country*, 1964)



Klaus Maria Brandauer dans *Colonel Redl* (1985)

Citons tout d'abord *Les Hommes contre* (*Uomini contro*, 1970) de Francesco Rosi, qui relate l'échec des troupes italiennes à la bataille de Montefiore, ainsi que les mutineries et exécutions « pour l'exemple » qui s'ensuivront. Deux œuvres australiennes sont également à signaler. L'intrigue de *Gallipoli* (1981) de Peter Weir accompagne deux amis qui s'enrôlent dans l'armée australienne et prennent part à la campagne de Gallipoli en Turquie. *La Chevauchée de feu* (*The Lighthorsemen*, 1987) de Simon Wincer suit une compagnie de cavalerie également australienne engagée dans la bataille décisive de Beer-Sheva en Palestine. Le Hongrois István Szabó dresse le portrait complexe du *Colonel Redl* (1985), personnage authentique qui a vendu des secrets militaires

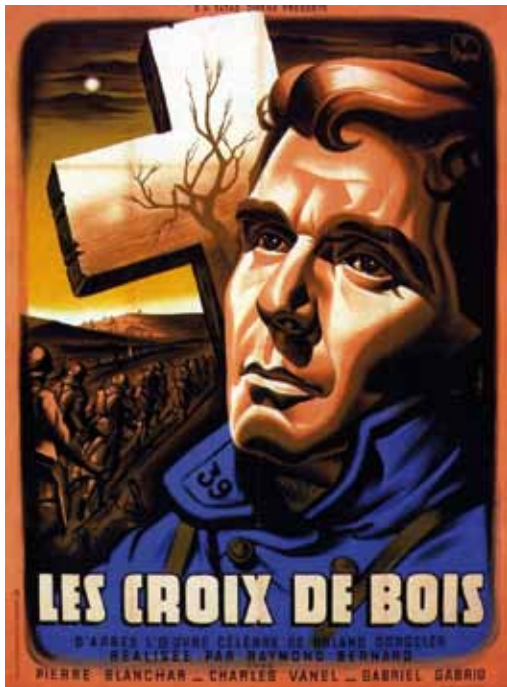
austro-hongrois au rôle décisif lors de l'entrée en guerre. Démasqué, Redl s'est suicidé en 1913.

Deux autres films-portraits récents peuvent encore être cités ici : *Baron rouge* (*Der Rote Baron*, 2007) de l'Allemand Nikolai Müllerschön s'attache à la célèbre figure de l'aviateur Manfred von Richthofen et *La Bataille de Passchendaele* (*Passchendaele*, 2008), du Canadien Paul Gross, retrace un fait d'armes du grand-père du réalisateur lors de la bataille de Passchendaele (située dans la région d'Ypres).



Baron rouge (*Der Rote Baron*, 2007)

Les années trente



Les Croix de bois (1931)

Parmi ces œuvres relativement répétitives, un film se détache nettement du lot par son humanisme : *La Grande Illusion* (1937) de Jean Renoir. Devenu aujourd'hui un classique incontesté, cette histoire de prisonniers de guerre français détenus dans un camp en Allemagne qui surmontent les différences de classes pour fraterniser, se respecter et trouver la liberté, reste une ode pacifiste exemplaire.

De 1945 à nos jours



La Victoire en chantant (1976)

Comme nous l'avons signalé au début de ce bref historique, le cinéma français a eu, comme les cinématographies allemande, anglaise et américaine, sa vague de films bellicistes durant le conflit. Il a ensuite suivi la même évolution que celui de ces autres pays, avec une diminution des productions dédiées à la Grande Guerre. Quelques titres peuvent être signalés : *Verdun, vision d'histoire* (1928) de Léon Poirier ou *Les Croix de bois* (1931) de Raymond Bernard.

Un regain de films consacrés à la Première Guerre mondiale apparaît à la fin des années trente. *Passeurs d'hommes* (1937) de René Jayet, *Sœurs d'armes* (1937) de Léon Poirier, *Le Héros de la Marne* (1938) d'André Hugon, *J'accuse* (1938, remake de son film de 1919) d'Abel Gance, *Les Otages* (1939) de Raymond Bernard... préparent les Français à l'imminence de la guerre à venir en ravivant le souvenir du précédent conflit.



Jean Gabin (au centre) dans *La Grande Illusion* (1937)

Comme partout ailleurs, l'après-Seconde Guerre mondiale voit se manifester en France un désintérêt certain pour la Grande Guerre comme sujet de film. Celle-ci est une toile de fond dans l'adaptation par Claude Autant-Lara du roman de Raymond Radiguet, *Le Diable au corps* (1947), qui conte l'histoire d'amour entre une aide-soignante et un jeune lycéen.

C'est un même rôle d'arrière-plan, utile pour révéler les dysfonctionnements d'une société, que lui donnent Philippe de Broca dans *Le Roi de cœur* (1966) et Jean-Jacques Annaud dans *La Victoire en chantant* (1976). Le premier met en scène une fable absurde dans laquelle les fous échappés d'un asile voisin ont remplacé les habitants d'un village évacué par les Allemands. Arrive un soldat anglais envoyé en reconnaissance. Sur le ton de la critique sociale acide, le second raconte comment, au Togo, des coloniaux français veules et racistes apprennent tardivement le début du conflit et décident de s'en prendre à leurs voisins allemands avec lesquels ils s'entendaient jusque-là parfaitement.



Sorti dans le contexte de la guerre d'Algérie, *L'Horizon* (1967) de Jacques Rouffio est un des rares films de cette période à aborder frontalement la Grande Guerre en relatant les manifestations de combattants qui, en 1917, ne voulaient plus monter au front.

Il faut attendre 1989 et *La Vie et rien d'autre* de Bertrand Tavernier pour qu'un film français, solidement documenté, replonge dans la Première Guerre mondiale de façon réaliste. Le film rapporte comment un commandant chargé de recenser les soldats disparus est sommé par sa hiérarchie de choisir un corps qui deviendra celui du soldat inconnu enterré sous l'Arc de Triomphe. Bertrand Tavernier traitera une seconde fois la Première Guerre mondiale dans un film adapté d'un roman de Roger Vercelet, *Capitaine Conan* (1996), récit d'une troupe de soldats héroïques qui se battent dans les Balkans.



Philippe Noiret dans *La Vie et rien d'autre* (1989)

Depuis la fin des années nonante et tout au long des années deux mille, de nombreuses réalisations françaises ont pris pour cadre la Grande Guerre. Des téléfilms ont été tournés, comme *Le Pantalon* (1997) d'Yves Boisset, histoire d'un soldat fusillé pour l'exemple à la suite d'un malentendu, ou *La Tranchée des espoirs* (2003) de Jean-Pierre Lorenzi, sur une suspension des combats au cours de laquelle Français et Allemands fraternisent.



Sabine Azéma dans *La Chambre des officiers* (2001)

Des cinéastes ont adapté certains des principaux romans récents sur le sujet. *La Chambre des officiers* (2001) de François Dupeyron, d'après le livre de Marc Dugain, se déroule dans un hôpital qui accueille les soldats mutilés par le conflit. *Un long dimanche de fiançailles* (2004) de Jean-Pierre Jeunet adapte le roman de Sébastien Japrisot qui suit la quête d'une jeune femme pour retrouver son fiancé disparu au front. *Les Âmes grises* (2005) d'Yves Angelo donne vie au récit de Philippe Claudel, enquête sur la mort d'une jeune fille dans un petit village français en 1917. Enfin, sur un mode plus populaire, Christian Carion réalise *Joyeux Noël* (2005) dont l'histoire est celle d'une trêve que s'accordent Français, Anglais et Allemands la nuit de Noël 1914.

Terminons sur deux films récents, salués par la critique, réalisés par deux jeunes auteurs qui ont choisi la Première Guerre mondiale comme sujet de leur première œuvre. Après quatre ans d'écriture et un scénario étayé par de nombreux documents psychiatriques datant de l'époque, Gabriel Le Bomin fait le portrait d'un vétéran revenu physiquement intact du combat mais psychologiquement traumatisé dans *Les Fragments d'Antonin* (2006). Avec *La France* (2007), Serge Bozon suit une jeune femme qui se déguise en soldat pour intégrer une compagnie et essayer de rejoindre son mari qui vient de lui annoncer qu'il la quittait.



Pascal Greggory et Sylvie Testud dans *La France* (2007)

En conclusion

Au terme de ce rapide parcours des films qui abordent, d'une manière ou d'une autre, la Grande Guerre, émerge une série de sous-catégories qu'il nous semble utile de pointer en conclusion de cette brève présentation. Bien évidemment, certains titres peuvent appartenir à plusieurs catégories, d'autres y échapper par leur singularité.

On distingue néanmoins dans le traitement de la guerre au cinéma une certaine fréquence d'adaptations littéraires (*A l'Ouest rien de nouveau*, *L'Adieu aux armes*, *Un long dimanche de fiançailles*...), de films de combats aériens (*Les Anges de l'enfer*, *Le Crépuscule des aigles*, *L'Escadrille Lafayette*...), de récits de troupes de soldats (*La Patrouille perdue*, *La Chevauchée de feu*, *La Tranchée*...), de films de procès arbitraires (*Les Sentiers de la gloire*, *Pour l'exemple*, *Le Pantalon*...), de films de soldats mutilés physiquement ou psychologiquement (*Johnny s'en-va-t-en guerre*, *La Chambre des officiers*, *Les Fragments d'Antonin*...), de films-portraits de figures emblématiques (*Colonel Redl*, *Baron rouge*...) ou encore de comédies (*Charlot soldat*, *Darling Lili*...).

En une centaine d'années, la Première Guerre mondiale est donc devenue un sujet cinématographique riche et varié, aux traitements multiples, qui, comme en témoigne le nombre de réalisations récentes relevées ici, inspire tout autant les jeunes cinéastes que leurs aînés.



Dans les années septante, Yves Boisset est l'auteur de nombreux films politiques et polémiques qui rencontrent un important succès public et critique : *L'Attentat* (1972, d'après l'affaire Ben Barka), *Dupont Lajoie* (1974, sur le racisme ordinaire), *Le Juge Fayard dit « Le Shériff »* (1976, à propos de l'assassinat du juge Renaud)... Depuis la fin des années quatre-vingt, il se consacre à la télévision où, à travers le portrait de personnages historiques, il poursuit son œuvre axée sur le refus de l'injustice et la quête de la vérité : *L'Affaire Seznec* (1992), *L'Affaire Dreyfus* (1994), *Jean Moulin* (2002).

Réalisé en 1997, *Le Pantalon*, qui retrace le destin tragique de Lucien Bersot, soldat fusillé « pour l'exemple », appartient à cette veine. Lorsque Lucien Bersot reçoit son paquetage pour se rendre sur le front de l'Aisne en février 1915, celui-ci contient un pantalon blanc car il n'y a plus de pantalon rouge garance réglementaire à sa taille. Entre deux combats, son officier lui impose de prendre le pantalon rouge d'un soldat mort, ce qu'il refuse. Pour cette désobéissance, il sera fusillé.

Comment vous êtes-vous intéressé à l'histoire de Lucien Bersot ?

J'avais entendu parler par un ami écrivain, Alain Scoff, de l'histoire bouleversante de Lucien Bersot fusillé « pour l'exemple » parce qu'il avait refusé, en 1915, de revêtir un pantalon qu'on venait d'enlever à un cadavre.



Ce pantalon était tâché de sang et complètement déchiré. Il a dit : « Moi, je ne veux pas mettre ça, avec le sang d'un copain dessus. »

C'était le moment où on avait donné des consignes très strictes pour que les soldats qui désobéissaient aux ordres, d'une manière ou d'une autre, passent en conseil de guerre. A la suite d'une attaque manquée, le colonel Auroux, qui dirigeait le détachement, a décidé de faire passer Lucien Bersot devant le conseil de guerre. Cela s'est passé entre minuit et deux heures du matin. Personne ne s'attendait à ce qu'il soit condamné à mort. Bersot était complètement abasourdi. Tout le monde était tétanisé. Il a été fusillé devant les troupes trois heures après la condamnation.

De l'avis général, cette condamnation est tout à fait inique et scandaleuse. Bersot a d'ailleurs été réhabilité en 1922 parce qu'on avait estimé que sa condamnation était absolument injustifiable. C'est cette histoire que j'ai racontée dans *Le Pantalon*, qui n'est malheureusement pas une histoire unique mais quand même assez exemplaire et exceptionnelle parmi les condamnations « pour l'exemple ».

Les fusillés « pour l'exemple » ont été traités par Stanley Kubrick en 1957 avec *Les Sentiers de la gloire (Paths of Glory)*, qui sera interdit de diffusion en France durant vingt ans, et par Joseph Losey en 1964 avec *Pour l'exemple (King & Country)*. Comment expliquer qu'il faudra attendre 1997 et *Le Pantalon* pour qu'un film français aborde enfin ce sujet ?

Le film de Francesco Rosi, *Les Hommes contre (Uomini contro)*, (1970), raconte également une histoire analogue.

Il est aussi remarquable que l'on ait eu de grandes difficultés à tourner le film. Il y a eu des oppositions très fortes de l'armée et je n'ai pas pu tourner le film en France. Nous avons été obligés de tourner intégralement le film en Belgique. En France,





on nous a refusé l'accès à tous les bâtiments militaires, même ceux qui n'appartenaient plus à l'armée, donnés aux municipalités ou aux institutions, car l'armée gardait un droit de regard sur ceux-ci. Les champs de tir, les champs de manœuvres nous ont été interdits. Les loueurs de cinéma qui louent des armes d'époque avaient reçu des consignes de ne nous louer aucune arme. On leur avait dit : « Si vous louez des armes pour le film de Boisset, vous serez radiés des marchés de vente des surplus militaires. »



On s'est donc procuré de vrais uniformes de la guerre 14, que l'on a peu utilisés d'ailleurs. D'abord, on avait peur de les abîmer. C'étaient des reliques historiques. Ensuite, les uniformes d'époque, personne n'entrait dedans. Entre 1914 et 1997, la plupart des gens ont gagné dix à quinze centimètres, voire plus. Aucun des jeunes acteurs du film n'entrait dans les costumes.

Le Pantalon a reçu plusieurs prix dont le 7 d'or du meilleur film de télévision en 1998. La critique et les professionnels ont salué la qualité de la reconstitution historique. Comment avez-vous abordé celle-ci ?

Etant donné que ce film avait, d'une certaine manière, un côté scandaleux et risquait d'être

mis en cause par les milieux militaires à propos de sa véracité, nous avons fait très attention. C'est d'ailleurs le général Bach, qui était chef du service historique de Vincennes (je crois qu'aujourd'hui on peut le dire) qui m'a conseillé, mais pas officiellement car il n'en avait pas le droit.

Il est d'ailleurs venu en Belgique pour commander la reconstitution de l'exécution de Bersot. Il a accompli un travail de recherche considérable que j'aurais été incapable de faire. Comment est-ce que vous savez, par exemple, qui dit quoi au moment de fusiller un type ? Quels sont les ordres exacts ? Qu'est-ce qu'on joue comme musique ? Où se trouve l'aumônier ? Devant, derrière, à côté ?... Il fallait vraiment que j'aie des gens qui soient sûrs. Je pense que personne n'a jamais pu mettre en doute la véracité de ce qu'on a montré dans le film.



Parmi les films grand public traitant de la Grande Guerre, *Cheval de guerre* de Steven Spielberg¹ offre de multiples entrées pour aborder la Première Guerre mondiale avec un public non averti et jeune (voire très jeune puisque Spielberg lui-même a déclaré avoir « voulu faire du sacrifice de dizaines de millions de jeunes vies la trame d'un conte pour enfants à partir de 8 ans »²).

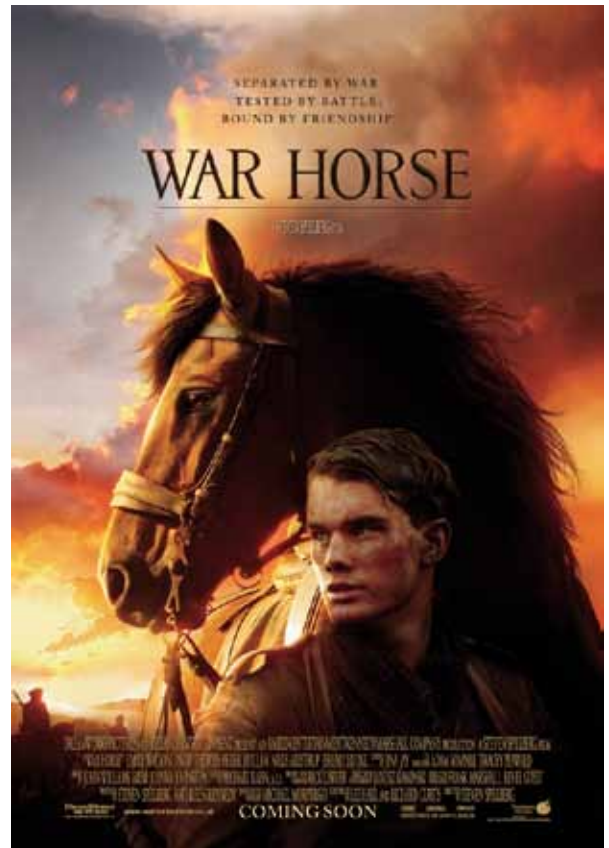
L'analyse qui suit ici se centre essentiellement sur la thématique du cheval, mais d'autres pistes tant techniques que thématiques seront aussi retenues. Celles-ci, toujours en lien avec la Grande Guerre, permettront diverses exploitations pédagogiques par l'enseignant dans sa classe.

Présentation du film

Réalisé en 2011, *Cheval de guerre* nous propose de revisiter l'histoire de la Première Guerre mondiale au travers du regard d'un cheval, Joey. Fidèle ami d'Albert, un jeune fermier anglais, il est revendu par le père de ce dernier à la cavalerie britannique, qui s'apprête alors à partir au front. Nous suivons dès lors le périple de cet équidé qui, après le champ de labour, découvre le champ de bataille. Il est bien vite récupéré par les forces allemandes pour servir leur camp. Sur sa route, il rencontre de nombreux personnages et influence leur destin : un capitaine anglais, des soldats allemands, un fermier français et sa petite-fille... C'est donc à travers ses yeux que nous prenons conscience des atrocités de la guerre et du malheur qu'elle laisse derrière elle. Mais, avant tout, Joey se révèle être le maillon qui relie les hommes entre eux, parfois même ceux de camps adverses. Cheval hors du commun, il redonne l'espoir aux personnes qu'il croise sur son chemin et leur insuffle un vent d'humanité. De son côté, le jeune Albert n'a pas oublié son ami de toujours et s'engage au front dans l'espoir de le retrouver.

Fiche technique

- Réalisateur : Steven Spielberg
- Acteurs : Emily Watson, David Thewlis, Peter Mullan, Jeremy Irvine, Tom Hiddleston, Benedict Cumberbatch, Niels Arestrup
- Année : 2011
- Durée : 2 h 27



Analyse thématique

Le cheval et la Grande Guerre

Nous recommandons aux enseignants la lecture de l'article de Damien Baldin « De la contiguïté anthropologique entre le combattant et le cheval »³. L'auteur y fournit des données chiffrées et contextuelles très intéressantes sur la place du cheval avant et pendant la Première Guerre mondiale et démontre toute l'importance du cheval d'abord en tant que force de travail, ensuite en tant que compagnon de combat. Par le biais de témoignages, Damien Baldin relate à la fois la tristesse des paysans face à la mobilisation des chevaux (après celle des jeunes) et les expériences traumatisantes vécues par les soldats confrontés à la mort massive et particulièrement violente des chevaux sur les champs de bataille.

Les rôles du cheval

Tout au long du film, le cheval sert l'homme. Du champ à cultiver au champ de bataille, de la course à la guerre, le cheval endosse, et souvent endure, plusieurs rôles.

Le cheval et le travail de la terre

Pour le travail des champs, un cheval de selle n'est d'aucune utilité. C'est pourtant pour un cheval de selle qu'un fermier se ruine, aveuglé par l'idée de prendre le dessus sur son propriétaire lors de la vente aux enchères du cheval. Albert, le fils du fermier, se met alors en tête d'atteler Joey afin d'en faire un cheval de labour et sauver ainsi ses parents de l'expulsion. Au terme d'un long travail de dressage, qui créera une complicité puissante entre le cheval et son maître, Joey parviendra à labourer le champ.

¹ Le film de Steven Spielberg est tiré du roman *War Horse* de Michael Morpurgo. Ce premier roman de Morpurgo, publié en 1982, a véritablement lancé sa carrière. *War Horse* livre le regard du cheval sur les événements car Morpurgo en a fait son narrateur.

² SOTINEL Thomas, « Cheval de guerre : Steven Spielberg dans la Grande Guerre », in *Le Monde*, 21 février 2012, http://www.lemonde.fr/cinema/article/2012/02/21/cheval-de-guerre-steven-spielberg-dans-la-grande-guerre_1646358_3476.html (Page consultée le 16/07/2014).

³ BALDIN Damien, « De la contiguïté anthropologique entre le combattant et le cheval », in *Revue historique des armées*, n°249 (2007), [en ligne], <http://rha.revues.org/index473.html> (Page consultée le 16/07/2014).



Spielberg commence donc par mettre le cheval **au cœur du travail de la terre**, obligeant ainsi Joey à passer d'une classe à l'autre : le cheval de selle devient un cheval de labour, tirant la charrue, retournant la terre, se blessant... Il devient **outil de travail au service de l'homme**. Plus encore, il sauve l'homme et lui donne de l'espoir alors que personne n'y croit. Toutefois, il ne pourra rien contre les forces de la nature, rien contre la pluie qui inonde et saccage les récoltes. Enfin, au moment où la guerre éclate, il servira de monnaie d'échange et permettra au père d'Albert de garder la ferme. Ce sera un véritable déchirement pour Albert.

Extrait retenu : les 40 premières minutes du film et plus précisément la séquence au cours de laquelle Joey parvient à labourer le champ (00:21:30 - 00:33:30)



Thèmes à aborder avec la classe :

- Les rapports entre le paysan et le cheval, autant utilitaires qu'amicaux. Ces rapports peuvent être élargis à la nature elle-même. Pour ce point précis, les élèves peuvent être sensibilisés aux choix de cadrage de Spielberg qui permettent de magnifier la nature et d'en faire presque une carte postale.
- Le travail du labour.

Le cheval et la course

Steven Spielberg oppose le jeune Albert au fils du propriétaire à travers **une course** « cheval contre voiture ». La course s'improvise, mais son résultat semble capital : pouvoir et séduction en sont les enjeux. Spielberg laisse le cheval prendre de l'avance (il est donc plus rapide que l'automobile), mais Joey ne peut franchir un obstacle et fait tomber son cavalier (il serait donc moins fiable que la machine).

Extrait retenu : la course d'Albert à cheval contre le fils du propriétaire dans sa voiture (00:36:40 - 00:38:00)



Thème à aborder avec la classe :

- Le cheval face à la machine, question importante durant la Grande Guerre puisque celle-ci sonne le glas du cheval comme « arme de guerre ».
- En outre, à ce stade du film, cette thématique permet de sensibiliser les élèves au travail de réalisation : semer des indices pour suggérer un événement à venir.

Le cheval et la guerre

Au moment où la guerre éclate, Joey est réquisitionné par l'armée anglaise. Car c'est à cheval que l'on fait la guerre, sabre à la main, en rang serré. Les Anglais comptent sur leurs chevaux et leur vitesse. Mais le sentiment de puissance sera de courte durée. Si les Allemands sont surpris par cet assaut, ce sont pourtant les Anglais qui n'en réchapperont pas...

Dès la première bataille, Spielberg fait disparaître les assaillants : ils ne peuvent faire le poids face aux canons et aux mitrailleuses des Allemands. C'est très clairement la fin d'une époque et la **naissance de nouvelles manières de mener le combat** que Steven Spielberg exprime : une guerre qui va peu à peu mettre fin au corps à corps au bénéfice de la distance et de la technologie. Le cheval fait désormais partie du passé et il ne peut faire face aux armes de guerre. Un plan d'ensemble en plongée nous montre ce désastre : au sol, des centaines de cadavres d'hommes et de chevaux...

Si le cheval ne peut plus mener le combat, il reste toutefois très utile ! C'est lui qui tire l'artillerie, mais aussi les ambulances pour les blessés, et donne son mouvement aux armées. Joey se retrouve finalement dans la même position que dans les labours. Ce qu'il faut souligner, c'est qu'il a non seulement changé de classe, mais aussi de camp⁴ : il est désormais au service des Allemands.

⁴ Ce qu'il fera d'ailleurs sans arrêt jusqu'à se retrouver entre les deux positions, dans le *no man's land*.

Extrait retenu : assaut des Anglais à Quiévrechain contre les Allemands (00:51:25 - 00:59:00)



Thèmes à aborder avec la classe :

- L'apparition de nouvelles manières de combattre. Ici, Steven Spielberg utilise une technique spécifiquement cinématographique et non un élément scénaristique (la course) pour confronter le cheval aux mitrailleuses. Il utilise un procédé que l'on pourrait rapprocher de l'effet Koulechov⁵ : il juxtapose deux plans (plan des mitrailleuses et plan du cheval) pour créer un nouveau sens, qui n'est contenu dans aucune des images prises séparément.⁶
- L'importance que le cheval continue à avoir durant la guerre (les armées restent hippomobiles).

Les symboles

Au-delà des rôles concrets que joue Joey dans *Cheval de guerre*, au-delà d'un certain utilitarisme, le cheval incarne de multiples symboles forts. Ceux-ci sont particulièrement liés à la relation qui l'unit à l'homme : le cheval est un compagnon fidèle, dans la vie quotidienne comme au combat.

Tout au long du film, Joey sera **entre les mains des hommes** (mis au monde, acheté, apprivoisé, nourri, caressé, attelé mais aussi fouetté et enfin délivré des barbelés du *no man's land*), mais il sera aussi au cœur de leurs **rivalités**.

Si Joey devient cheval de labour, c'est parce que les hommes se livrent à une lutte de classes : propriétaire terrien contre fermier, argent contre travail, intimidation contre ténacité voire pugnacité... C'est parce que le « petit » remporte la mise que Joey, comme nous l'avons déjà dit, doit changer de classe.



Le cheval est également un symbole de **puissance**, de **force** et de **fierté**. C'est ce que l'on peut découvrir lors de la course entre Albert et le fils du propriétaire, mais aussi lorsque Joey devient le cheval du capitaine Nicholls.

Le cheval est souvent associé à la **liberté**. C'est lui qui permet à deux jeunes frères de s'échapper, de désertre la guerre pour une courte nuit de répit dans un moulin.

Le cheval reste aussi rivé au cœur de l'homme. Il semble lié à l'homme par une indéfectible **amitié**. On se souvient de la détresse d'Albert quand il doit se séparer de Joey, mais aussi de la complicité qui lie l'adolescent à l'animal. Au moment de partir au combat, la peur au ventre, Nicholls parle à l'oreille de Joey, lui confiant certainement une parole précieuse. Enfin, c'est Joey qui vient rompre la solitude et la vie monotone de la petite Emilie.

Au milieu des bombardements, il semble être le dernier rempart pour permettre à l'homme de préserver et d'exercer son **humanité**. Si les hommes meurent, sont blessés et terriblement malmenés dans cette guerre, le cheval reste malgré tout au centre des préoccupations de certains d'entre eux, quel que soit leur camp.



⁵ Lev Koulechov (1899-1970) est un cinéaste et théoricien soviétique qui a mené de nombreuses expérimentations sur le montage. Ici, le rapprochement avec le cinéma soviétique des années 20 est d'autant plus intéressant à établir que Spielberg fait de son plan sur l'Allemand à la mitrailleuse une copie conforme d'un plan que l'on peut retrouver dans *Octobre* (1927) de Sergueï Eisenstein. A noter, le cheval y est aussi massacré...

⁶ Vincent Pinel définit ainsi l'effet Koulechov : « L'effet-K attire l'attention sur la fonction créatrice du montage : le simple collage de deux images permet que surgissent un lien ou un sens absents des images élémentaires » in PINEL Vincent, *Le montage. L'espace et le temps du film*, Cahiers du cinéma, 2001 (Collection Les petits Cahiers).



Enfin, scène mémorable, Joey fonce et s'enfonce dans le *no man's land*, au milieu des bombardements, s'empêtrant dans les barbelés, jusqu'à être à la fois complètement perdu et blessé⁷. Masse sombre au milieu des deux camps, il commence par inquiéter les ennemis. Au moment où ils découvrent qu'il s'agit d'un cheval, certains d'entre eux n'hésitent pas à risquer leur vie (ils franchissent la ligne rouge), pour lui venir en aide. C'est autour de lui que les deux camps se réunissent pour le sauver, le soigner, mais aussi se parler, négocier, se serrer la main. Les hommes retrouvent leur faculté d'empathie autour du cheval⁸. C'est lui qui **rapproche les hommes** et leur permet une trêve. La manière de décider qui gardera le cheval est assez révélatrice de ce répit : on ne sort pas les armes, mais une simple pièce de sa poche pour jouer à pile ou face. Autre élément intéressant : l'humour ! Les hommes retrouvent le rire et sont capables d'autodérision, preuve qu'ils restent humains.



Ce rapprochement est possible car Joey est **sans patrie**. Il passe d'un camp à l'autre, nous faisant découvrir des hommes la plupart du temps mus par les mêmes peurs, la même volonté de ne pas aller au combat et de ne pas tuer...

Joey incarne également **la mémoire**. Il reconnaît Albert. Il rappelle Emilie, morte pendant la guerre, à son grand-père. Il semble même « exercer » le devoir de mémoire : n'est-ce pas lui qui fait passer de main en main le fanion rouge du père d'Albert, symbole d'une guerre que ce dernier veut oublier ? Signe que l'oubli génère de nouvelles guerres ? Signe de l'absolue nécessité de la mémoire ?

D'autres pistes pédagogiques

Au-delà de cette exploitation cinématographique du film, d'autres prolongements pédagogiques du film de Steven Spielberg sont possibles. Nous en avons retenu cinq, particulièrement liés à la Grande Guerre.

L'agriculture

Le travail de la classe pourrait porter sur l'agriculture avant et pendant la guerre.

Pour l'avant-guerre (les 40 premières minutes du film), l'enseignant peut inviter ses élèves à travailler sur le rapport de l'homme à son environnement, à la nature, sur le travail physique lié à l'agriculture, mais également sur les rapports de classe.

Pour la période de guerre, l'enseignant peut travailler à partir de la séquence nous permettant de faire connaissance avec Emilie et son grand-père (01:11:00 - 01:26:00) : l'aisance qui semble régner chez eux, la mainmise sur leurs biens par les Allemands.

Le cheval

Tout au long du film de Spielberg, les jeunes spectateurs pourront découvrir différentes facettes du cheval. *Cheval de guerre* peut donc servir de levier pour une découverte de l'animal : tempérament, morphologie, races, mais aussi destin durant la Grande Guerre...

Les animaux dans la Grande Guerre

L'enseignant peut élargir la problématique du cheval durant la guerre 14-18 à celle d'autres animaux : bétail, chiens, pigeons... ont aussi participé à la guerre. En outre, cet axe peut être enrichi par une approche plurielle : l'utilisation de l'animal (de l'habillement à la nourriture en passant par le transport), les rapports affectifs, les animaux face à l'ennemi, les représentations de l'animal par les artistes soldats.⁹

La vie du soldat

Discipline, uniformes, vie dans les tranchées... Autant d'éléments récurrents dans le film qui permettent d'aborder la vie des soldats pendant la guerre.

La missive

C'est par courrier qu'Albert recevra les dessins représentant Joey et qu'il apprendra la mort du jeune officier Nicholls¹⁰. L'enseignant pourra travailler sur l'importance de la missive durant la Grande Guerre. Il pourra également envisager un travail de rédaction : imaginer la lettre écrite par... pendant la guerre. En écho au roman de Morpurgo, les élèves pourraient imaginer la lettre écrite par Joey lui-même à son ami Albert.

⁷ Extrait retenu : 01:46:33 - 01:54:48.

⁸ Cette scène peut être le point de départ d'une réflexion sur le cheval médiateur et, dès lors, sur le rôle qu'il peut jouer dans un cadre thérapeutique.

⁹ Voir le chapitre « Les animaux dans la guerre ». Nous renvoyons aussi les enseignants au dossier pédagogique réalisé par le Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire dans le cadre d'une exposition : MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Dossier pédagogique. Chienne de guerre ! Les animaux dans la Grande Guerre 1914-1918*, [en ligne], <http://www.klm-mra.be/cdgho/fr/pdf/dossierfr.pdf> (Page consultée le 05/06/2014).

¹⁰ Extrait retenu : 01:01:27 - 01:03:08.

Analyse technique

En adaptant le roman de Michael Morpurgo sur grand écran, Steven Spielberg désirait toucher le même public que le livre, à savoir un public jeune. Même si le propos du film, la guerre, est d'une grande violence, Spielberg garde une certaine retenue dans sa mise en scène et refuse les effusions de sang. Ainsi, lorsque certains protagonistes disparaissent, leur mort nous est souvent révélée de manière subtile, voire pudique (la disparition d'Emilie, la jeune Française, nous est annoncée par une réponse de son grand-père à Albert qui lui demande où est sa petite-fille : « La guerre nous prend tout »).

Afin de faire exister la mort sans toutefois heurter les âmes sensibles, Spielberg suggère plutôt qu'il ne montre, exploitant ainsi toute la force du hors-champ.

Deux scènes ont été retenues, dans lesquelles périssent plusieurs des compagnons de route de Joey, à savoir, d'une part, le capitaine Nicholls et, d'autre part, les deux jeunes déserteurs allemands. L'analyse de ces scènes permettra plus globalement de mettre en lumière les notions de champ et de hors-champ, d'échelle de plan, d'angle de prise de vue, de mouvements de caméra, de lumière, de vitesse de défilement, de son (in, off ou hors-champ) et de leur influence sur la perception du spectateur.¹¹

Extrait retenu : assaut des Anglais à Quiévrechain contre les Allemands (00:54:47 - 00:58:52) et plus précisément lorsqu'ils arrivent dans la forêt (00:57:44) - la mort du capitaine Nicholls



Plutôt que de montrer la mort du capitaine Nicholls, Steven Spielberg choisit de le faire disparaître du plan (procédé qui est utilisé dans toute cette scène pour exprimer la mort des soldats anglais). C'est dès lors au spectateur d'imaginer sa mort, c'est à lui de combler les

« trous ». L'intensité dramatique de cette scène est renforcée par le ralenti et le silence qui l'étreint un court instant. Notons qu'il suffira de quatre plans pour que Steven Spielberg parvienne à exprimer la suprématie des mitrailleuses sur les chevaux, la peur du capitaine Nicholls et sa mort, tout en émouvant le spectateur.

Extrait retenu : l'exécution de deux jeunes frères déserteurs allemands (01:11:08)



Tout d'abord, Spielberg choisit un cadrage en plongée (qui renforce la fragilité et la solitude des deux frères, tout en exprimant l'idée d'un destin qui frappe) et un plan d'ensemble qui nous tient à distance de la scène (un éloignement qui permet autant de ne pas voir que de ne pas cautionner cette exécution punitive). Ensuite, il va dérober à notre regard l'instant fatidique et tragique (présent par le son hors-champ : nous entendons les rafales de mitraillettes), en laissant les ailes du moulin obscurcir le champ et nous cacher l'insoutenable. Ces ailes font étrangement penser à une guillotine...

¹¹ Pour plus d'informations sur le langage cinématographique, deux sites peuvent être consultés : www.lepointdufle.net/cinema.htm et www.analysesdesequences.com. Ce dernier site propose notamment trois modules interactifs d'analyse cinématographique.

RÉFÉRENCES

Bibliographie

Contexte et origines de la Première Guerre mondiale

- UNIVERSITÉ de Perpignan, *Site de la DigiThèque de matériaux juridiques et politiques*, [en ligne], <http://mjp.univ-perp.fr/constit/be1839.htm> (Page consultée le 30/05/2014).
- DEMOULIN Robert, *La Révolution de 1830*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1950.
- ÉDITIONS ANOVI, *Site Anovi consacré à la Première Guerre mondiale et à son époque (1902-1932)*, [en ligne], <http://grande-guerre.org/?p=1075> (Page consultée le 30/05/2014).
- *Exposition de dessins satiriques de l'époque de la Révolution de 1830*, Bruxelles, Chambre des Représentants, 2005.
- FRANCE. MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, *L'alliance franco-russe : origines de l'alliance, 1890-1893, convention militaire, 1892-1899, et convention navale, 1912*, Paris, Imprimerie nationale, 1918. (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5613341m>).
- *Le Petit Journal. Supplément illustré*, n° 1096 (19 novembre 1911) (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7169830>).
- *Le Petit Journal. Supplément illustré*, n° 770 (20 août 1905) (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716657j>).
- MIQUEL Pierre, *La Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1993.

Liège avant la Grande Guerre

- 1885/1985. *100 ans de socialisme. Catalogue édité à l'occasion de l'exposition organisée par le Comité national du centième anniversaire du Parti Ouvrier Belge à la Bibliothèque Royale Albert 1er du 23 mars au 20 avril 1985*, Bruxelles, Bruxelles, Comité national du centième anniversaire du Parti Ouvrier Belge, 1985.
- ALLARD Julie, HAARSCHER Guy, PUIG DE LA BELLACASA Maria (dir.), *L'université en questions. Marché des savoirs, nouvelle agora, tour d'ivoire ?*, Bruxelles, Labor, 2001.
- BARTIER John, BAUDHUIN Fernand, HAAG Henri (et al.), *Histoire de la Belgique contemporaine : 1914-1970*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1975.
- BERNÈS Anne-Catherine (éd.), *Regards sur 175 ans de science à l'Université de Liège, 1817-1992*, Liège, Derouaux-Ordina, 1992.
- BERTRAMS Kenneth, *Universités et entreprises. Milieux académiques et industriels en Belgique, 1880-1970*, Bruxelles, Le Cri, 2005.
- BITSCH Marie-Thérèse, *La Belgique entre la France et l'Allemagne. 1905-1914*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994.
- BONAMEAU Jean-Marie, LEVAUX Jacques, SPORCK José (éd.), *Apports de Liège au progrès des sciences et des techniques*, Liège, Eugène Wahle, 1981.
- DE LICHTERVELDE Louis, *Avant l'orage (1911-1914)*, Bruxelles, L'Édition Universelle, s.d.
- DEVELESHOUWER Robert, *Les Belges et le danger de guerre, 1910-1914*, Louvain — Paris, Nauwelaert, 1958.
- DRÈZE Gustave, *Le livre d'or de l'Exposition universelle et internationale de 1905. Histoire complète de l'exposition de Liège*, Liège, Auguste Bénard, 1905.
- DUCHESNE Jean-Pierre (et al.), *Catalogue de l'exposition « Vers la modernité. Le XIX^e siècle au Pays de Liège » tenue au Musée de l'Art wallon (Liège) du 5 octobre 2001 au 20 janvier 2002*, Liège, Art & Fact, 2001.
- DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, GERARD Emmanuel, VAN DEN WIJNGAERT Mark, *Nouvelle histoire de Belgique*, Vol. 2, 1905-1950, Bruxelles, Éditions Complexe, 2006.
- FLORKIN Marcel, HALKIN Léon-Ernest, *Chronique de l'Université de Liège*, Université de Liège, 1967.
- HALKIN Léon, HARSIN Paul, *Liber Memorialis. L'Université de Liège de 1867 à 1935*, 3 t., Liège, Rectorat de l'Université, 1936.
- HALLEUX Robert, *Cockerill. Deux siècles de technologie*, Liège, Éditions du Perron, 2002.
- HALLEUX Robert, VANDERSMISSEN Jan, DESPY-MEYER Andrée, VANPAEMEL Geert, *Histoire des sciences en Belgique, 1815-2000*, 2 t., Bruxelles, Dexia — La Renaissance du Livre, 2001.

L'invasion de Liège

- Annales parlementaires de Belgique. Chambres réunies. Session extraordinaire de 1914. Séance royale du mardi 4 août 1914, p. 1.
- BEDEUR Michel, *Verviers 1914-1918. Des hommes, des soldats, des blessés et des morts*, Andrimont, Éditions Vieux Temps, 2013.
- BOURLET Michaël, *La Belgique et la Grande Guerre*, Paris, Éditions Soteca, 2012.
- BRASSINNE Joseph, *Rapports officiels allemands sur les déprédations allemandes à l'Université de Liège*, Liège, Imprimerie Bénard, 1924.
- DE SCHAEPRUIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, 3^e édition, Peter Lang, Bruxelles, 2006.
- DE SCHRIJVER Antoine, *La Bataille de Liège (août 1914)*, Liège, H. Vaillant-Carmanne, 1922.
- DE THIER Jules, GILBART Olympe, *Liège pendant la Grande Guerre*, t. 1, *Liège héroïque. La défense et la prise de Liège*, Liège, Imprimerie Bénard, 1919.
- DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Éditions J.-M. Collet, 1997.
- DONNELL Clayton, *The Forts of the Meuse in World War I*, Botley, Osprey, 2007 (Fortress ; 60).
- HAUTECLER Georges (dir.), *Le Rapport du général Leman sur la défense de Liège en août 1914*, Bruxelles, Palais des académies, 1960.
- HORNE John, KRAMER Alan, 1914. *Les Atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2005.
- *Journal officiel de la République française*, n° 215 (8 août 1914) (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6521342n>).
- Fédération du Tourisme de la Province de Liège, *Les forts de 1914 & 1940*, Allier, Imprimerie Massoz, s.d.
- LHOEST Jean-Louis, GEORIS Michel, *Liège, août 1914*, Paris, Presses de la Cité, 1964.
- L'YR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie. L'épopée belge de 1914 à 1918*, Bruxelles, E. Van der Elst – Établissements L. Collignon, 1920.
- « Maison du Souvenir. Des cartes postales et des photos », in DE LOOK Francis, *Site de la Maison du Souvenir d'Oupeye*, [en ligne], http://www.maisondusouvenir.be/cartes_postales_et_photos.php. (Page consultée le 24/05/2013).
- ROLLAND Romain, *King Albert's book. A tribute to the Belgian King and People from Representative Men and Women Throughout the World*, Londres, 1914 (<https://archive.org/details/kingalbertsbooktoolond>).
- RUTHER L., « Les zeppelins sur Liège en août 1914 », in CENTRE LIÉGEOIS D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE MILITAIRE, *Site du Centre liégeois d'Histoire et d'Archéologie militaire*, [en ligne], <http://www.cliham.org/050373.htm> (Page consultée le 16/05/2013).
- Fédération du Tourisme de la Province de Liège, *Tourisme de Mémoire en Province de Liège*, Liège, Province de Liège, 2014.
- « Vingt-cinq soldats de 14-18 inhumés au Fort de Loncin », in LE VIF, *Site Le Vif Express*, [en ligne], <http://www.levif.be/info/actualite/belgique/vingt-cinq-soldats-de-14-18-inhumes-au-fort-de-loncin/article-1194677505362.htm> (Page consultée le 30/05/2014).
- VANDER BEKEN Hector, « *Ceux de Liège* ». *Du 4 au 16 août 1914*, Liège, Imprimeries Nationales des militaires mutilés et des invalides de la guerre, 1962.
- WANTY ÉMILE, *L'art de la guerre, de la guerre de la Crimée à la Blitzkrieg hitlérienne*, Verviers, Marabout université, 1967.

La Grande Guerre : une guerre totale, une guerre mondiale

- AMEZ Benoît, « Trois Congolais sur le front de l'Yser : 1^{ère} partie », in AMEZ Benoît, *14-18 : la Grande Guerre*, [en ligne], <http://14-18-la-grande-guerre.over-blog.net/article-trois-congolais-sur-le-front-de-l-yser-1ere-partie-46667709.html> (page consultée le 03/03/2014).
- BOURCIER Laurent, « Pain KK », mis en ligne le 11 décembre 2012, in COMPAGNONS BOULANGERS, PÂTISSIERS RESTÉS FIDÈLES AU DEVOIR, *Site du Centre de Recherche et d'étude de la boulangerie et de ses compagnonnages*, [en ligne], <http://www.compagnons-boulangers-patisseries.com/crebesc/pain-kl/> (Page consultée le 02/06/2014).
- BROSENS Griet, *Congo aan den Yser*, Anvers, Manteau, 2013.
- DENDOOVEN Dominiek, CHIELENS Piet, *La Première Guerre mondiale. Cinq continents au front*, Bruxelles, Éditions Racine, 2009.
- LAMBIN Francis, *Le Congo belge*, Bruxelles, L. Cuypers, 1948.
- ROUSSEAU Frédéric, *La Grande Guerre en tant qu'expériences sociales*, Paris, Éditions Ellipses, 2006 (Collection Le monde : une histoire).
- VAN REYBROUCK David, *Congo. Une Histoire*, Arles, Actes Sud, 2012.

Le témoignage des combattants de la Première Guerre mondiale : la nécessité de le dire

- BIHR Alain, « Méthodologie de la critique du témoignage. Autour de l'œuvre de Jean Norton Cru », dans *Revue 2 Interrogations ?*, n° 13 (décembre 2011), [en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/Methodologie-de-la-critique-du> (Page consultée le 14/07/2014).
- BLOCH Marc, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », in BECKER Annette (éd.), BLOCH Etienne (éd.), *Marc Bloch. L'histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, 2006 (Collection Quarto).
- CRU Jean Norton, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étincelles, 1929.
- « Fiche de lecture Bloch Marc », in INSTITUT D'ÉTUDES POLITIQUES D'AIX-EN-PROVENCE, *Site du Centre de Préparation à l'Administration Générale*, [en ligne], http://eprepa.sciencespo-aix.fr/pdf_upload/pdf_619.pdf (Page consultée le 14/07/2014).
- GUGELOT Frédéric, « Marc Bloch, *L'Histoire, la guerre, la résistance* », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 136 (2006), 115-283 (<http://assr.revues.org/3871?lang=fr>).
- LACOSTE Charlotte, « L'invention d'un genre littéraire : *Témoins* de Jean Norton Cru », in *Texte !*, vol. XII, n° 3 (juillet 2007), p. 10 (http://www.revue-texto.net/Inedit/Lacoste/Lacoste_L'invention%20d-un%20genre.pdf).
- PROCHASSON Christophe, « Les mots pour le dire : Jean-Norton Cru, du témoignage à l'histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 4/2001 (n°48-4), p. 172 (<http://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2001-4-page-160.htm>).
- THIERS Éric, « Marc Bloch, Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », in *Mil neuf cent*, n° 18 (2000), p. 221-223 (<http://www.youscribe.com/catalogue/presse-et-revues/savoirs/autres/marc-bloch-reflexions-d-un-historien-sur-les-fausses-nouvelles-de-la-1212683>).

La vie quotidienne sur le front belge

- AMARA Michael, « L'exode... de 14. La fuite des populations civiles face au tourbillon de l'invasion », in *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, n° 15 (2005), p. 47-64.
- AMARA Michaël, *Des Belges à l'épreuve de l'Exil : les réfugiés de la Première Guerre mondiale en France, Grande-Bretagne, Pays-Bas : 1914-1918*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2008.
- AMARA Michaël, TALLIER Pierre-Alain, « Principales sources d'archives relatives à la Première Guerre mondiale disponibles en Belgique », in COLLECTIF DE RECHERCHE INTERNATIONAL ET DE DÉBAT SUR LA GUERRE DE 1914-1918 (CRID 14-18), *Site du CRID*, [en ligne], http://www.crid1418.org/espace_scientifique/guidesources/sources_accueil.html (Page consultée le 05/06/2014).
- AMEZ Benoît, *Dans les tranchées : les écrits non publiés des combattants belges de la Première Guerre mondiale. Analyse de leurs expériences de guerre et des facteurs de résistance*, Paris, Publibook, 2009.
- AMEZ Benoît, « La justice militaire belge en 14-18 : représentations culturelles et réalités quantitatives », in *Amnis. Revue de civilisation contemporaine Europes/Amériques*, mis en ligne le 03 mai 2011 [en ligne], <http://amnis.revues.org/1311> (Page consultée le 04/06/2014).
- ANTIER Chantal, *Les femmes dans la Grande Guerre*, Paris, Éditions Soteka, 2011 (Collection Vivre dans la guerre).
- BENVINDO Bruno, *Des Hommes en guerre. Les soldats belges entre ténacité et désillusion*, Bruxelles, Archives générales du royaume, 2005, p. 18 (Collection Études sur la Première Guerre mondiale ; n° 12).
- BOURLET Michaël, *La Belgique et la Grande Guerre*, Paris, Éditions Soteka, 2012.
- CABANES Bruno, « Ennui et expérience de guerre : l'émergence d'un discours scientifique au XX^e siècle », in GRANGER Christophe, RICHARD Nathalie, VENAYRE Sylvain (eds.), *L'ennui, XIX^{ème}-XX^{ème} siècles*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2012, p. 99-110 (http://www.academia.edu/2323348/Ennui_et_experience_de_guerre).
- CHRISTENS Ria, DE CLERCQ Koen, *Frontleven 14/18. Het Dagelijksleven van de Belgischesoldataaan de Ijser*, Tiel, Lannoo, 1987.
- CLAIRON Elsa, « Le mot : boche, chleu et Fritz », in ARTE TV, *Site de l'émission Karambolage*, [en ligne], <http://www.arte.tv/fr/le-mot-boche-chleu-et-fritz/568998.CmC=569004.html> (Page consultée le 05/06/2014).
- COCHET François, « 1914-1918 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie », in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 222 (2006), p. 31 (<http://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2006-2-page-19.htm>).
- D'OTREPEE Jean, *Carnet*, s.l., 1914-1918 (Collection Famille De Marchin).
- DE SCHAEPRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, 3^e édition, Peter Lang, Bruxelles, 2006.
- FLAMENT Julien, « La presse belge durant la guerre », in LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie*, Bruxelles, E. Van der Elst-Établissements L. Collignon, 1920, p. 294-304.
- « Ils sont passés par un centre d'instruction avant de gagner le front », mis en ligne le 28 décembre 2012, in *Ceux de 14-18*, [en ligne], <http://ceuxde14-18.skynetblogs.be/archive/2012/12/17/ils-sont-passes-par-un-centre-d-instruction-avant-de-gagner.html> (Page consultée le 11/06/2014).
- « Les hôpitaux belges au service des soldats », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre*, [en ligne], http://www.1914-1918.be/histoire_hopitaux.php (Page consultée le 30/04/2014).
- « Les mairaines de guerre », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre*, [en ligne], http://www.1914-1918.be/insolite_mairaine_de_guerre.php (Page consultée le 30/04/2014).
- « Lexique des termes employés en 1914-1918 (C-D) », in CRID 14-18, *Site du CRID*, [en ligne], http://crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_cd.htm (Page consultée le 05/06/2014).
- « Lexique des termes employés en 1914-1918 (K-P) », in CRID 14-18, *Site du CRID*, [en ligne], http://crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_kp.htm (Page consultée le 05/06/2014).
- « Lexique des termes employés en 1914-1918 (Q-Z) », in CRID 14-18, *Site du CRID*, [en ligne], http://crid1418.org/espace_pedagogique/lexique/lexique_qz.htm (Page consultée le 05/06/2014).
- L'HISTOIRE, *Dossier d'accompagnement pédagogique. Les fragments d'Antonin*, [en ligne], http://horizon14-18.eu/wa_files/fiche_pedagogique26.pdf (Page consultée le 05/06/2014).

- MASSART Jean, *La Presse clandestine dans la Belgique occupée*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1917 (<https://archive.org/details/lapresseclandestoomassuoft>).
- MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Vie et mort dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. Archives et documents pour l'étude de la Première Guerre mondiale. Enseignement primaire [Dossier pédagogique]*, [en ligne], <http://www.klm-mra.be/klm-new/frans/educatif/downloads/vieetmort.pdf> (Page consultée le 05/06/2014).
- SBRAVA David, *La guerre des gaz 1915-1918 vue à travers les archives de l'ECPAD*, Paris, ECPAD, 2011 (<http://www.ecpad.fr/wp-content/uploads/2011/01/guerre-des-gaz.pdf>).
- « Un village belge sur la Tamise », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre*, [en ligne], http://www.1914-1918.be/insolite_village_tamise.php (Page consultée le 30/04/2014).

Les animaux dans la guerre

- MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Dossier pédagogique. Chienne de guerre ! Les animaux dans la Grande Guerre 1914-1918*, [en ligne], <http://www.klm-mra.be/cdgho/fr/pdf/dossierfr.pdf> (Page consultée le 05/06/2014).

Les sportifs liégeois dans la Grande Guerre

- SOREZ Julien, « Le football français et la Grande Guerre : une pratique sportive à l'épreuve du feu », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 106 (2012), p. 11-19.

Les innovations techniques, scientifiques et médicales de la Première Guerre mondiale

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004.
- « Aviateurs morts pour la Patrie », in LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie. L'épopée belge de 1914 à 1918*, Bruxelles, E. Van der Elst-Etablissements L. Collignon, 1920, p. 131.
- DEBEER Bart, SLOS Steven, *Guide de la Première Guerre mondiale*, Gand, De Rouck, 2013.
- DELAPORTE Sophie, « Sans visage », in *Les Collections de l'Histoire*, n° 61 (octobre-décembre 2013), p. 71.
- DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Editions J.-M. Collet, 1997.
- DR HOVEN, *Les réformes pour troubles mentaux de guerre. Extrait des Archives médicales belges*, Liège, Imprimerie Vaillant-Carmanne, 1919.
- Exposition Internationale de Liège : Centenaire de l'indépendance de la Belgique 1830-1930. L'activité de la Province de Liège*, Liège, Imprimerie Benard, 1930.
- FABRY Camille (éd.), *Le Livre d'Or de Seraing. 1914-1918*, Seraing, Ville de Seraing-sur-Meuse, 1923.
- FABIANI Jean-Noël, « La chirurgie au champ d'honneur », mis en ligne le 22 novembre 2013, in *Le Monde*, [en ligne], http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/11/22/la-chirurgie-au-champ-d-honneur_3518282_3224.html (Page consultée le 11/06/2014).
- Guerre et Paix en Radiologie. Catalogue d'exposition*, Bruxelles, Hôpital militaire Reine Astrid, 2013, p. 2-5 (http://horizon14-18.eu/wa_files/Catalogue_20N-F_20_2B_20couverture.pdf).
- « L'École nationale belge de Port-Villez », in DE LOOK Francis, LOODTS Patrick, *Médecins de la Grande Guerre* [en ligne], http://www.1914-1918.be/ecole_port_villez.php (Page consultée le 30/04/2014).
- LE NAOUR Jean-Yves (dir.), *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, Larousse, 2008.
- Mémorial de la Province de Liège 1836-1986*, Liège, Massoz, 1987.
- MORELLI Anne, « Marie Curie sur le front belge pendant la Première Guerre mondiale », in *Marie Sklodowska Curie et la Belgique : exposition. Bruxelles, Université libre, 24 novembre au 15 décembre 1990 : catalogue*, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, 1990, p. 71-78.
- RASMUSSEN Anne, « A quoi sert la science ? », in *Les Collections de l'Histoire*, n° 61 (octobre-décembre 2013), p. 60-61.
- WINTER Jay, *La Première Guerre mondiale*, Paris, Sélection du Reader's Digest, 1990.

Propagande, mythes et réalité

- AMARA Michaël, « L'exode de 14. La fuite des populations civiles face au tourbillon de l'invasion », in *Cahiers d'histoire du temps présent — Bijdragen tot de eigentijdse geschiedenis*, t. XV, n° 1 (2005), p. 47-64 (http://www.cegesoma.be/docs/media/chtg_beg/chtg_15/chtg15_006_Amara.pdf).
- AMARA Michaël, « La propagande belge et l'image de la Belgique aux États-Unis pendant la Première Guerre mondiale », in *Revue Belge d'Histoire contemporaine*, t. XXX, n° 1-2 (2000), p. 173-226 (<http://www.journalbelgianhistory.be/en/node/858>).
- « Déclaration d'Asquith au Guildhall le 4 septembre 1914 », trad. d'après PONSONBY Arthur, *Falsehood in War-time. Propaganda Lies of the First World War*, Londres, Garland Publishing Company, 1928 (<http://www.vlib.us/www/resources/archives/texts/to50824i/ponsonby.pdf>, p. 28).
- BERNAYS Edward, *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie*, trad. de l'anglais par BONIS Oristelle, Paris, Zones – La Découverte, 2007.
- BROULAND Pierre, « Les cartes postales satiriques pendant la Première Guerre mondiale », in *Caricatures&caricatures. Actualité-recherche sur l'histoire de la caricature politique et du dessin de presse*, [en ligne], <http://www.caricaturesetcaricature.com/article-les-cartes-postales-satiriques-pendant-la-premiere-guerre-mondiale-96090355.html> (Page consultée le 14/06/2014).
- BROULAND Pierre, DOISY Guillaume, *La Grande Guerre des cartes postales*, Paris, Hugo Images, 2013.
- BRYCE James (dir.), *Report of the Committee on Alleged German Outrages appointed by His Britannic Majesty's government and presided over by the Right Hon. Viscount Bryce*, Londres, Macmilland Company, 1915. <http://archive.org/stream/reportofcommitteooogrea#page/n3/mode/zup> (Page consultée le 12/08/2013).
- DANCHIN Emmanuelle, « Destruction du patrimoine et figure du soldat allemand dans les cartes postales de la Grande Guerre », in *Amnis. Revue de civilisation contemporaine Europes/Amériques*, n° 10 (3 mai 2011) (<http://amnis.revues.org/1371>).
- DELHALLE Sophie, « La Belgique dans la carte postale de 1914-1918. De la propagande à la culture de guerre », in ROCHET Bénédicte, TIXHON Axel (dir.), *La petite Belgique dans la Grande Guerre. Une icône, des images. Actes du colloque de Namur 24, 25, 26 et 27 novembre 2010, Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix*, Namur, Presses universitaires de Namur, 2012, p. 129-151.
- « Déposition du soldat belge Verbiest (corroboré par celui du soldat Vervynck) à la première commission belge (8 octobre 1914) après leur visite à Aarschot en septembre », cité dans HORNE John, KRAMER Alan, 1914. *Les Atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2011, p. 301.
- DE SCHAEPRUIJVER Sophie, « Deux patries. La Belgique entre exaltation et rejet, 1914-1918 », in *Cahiers d'histoire du Temps présent*, n° 7 (2000), p. 17-49 (http://www.cegesoma.be/docs/media/chtg_beg/chtg_07/chtg7_01_DeSchaep.pdf).
- « Discours du chancelier allemand au Reichstag (19 août 1915) », in MORELLI Anne, *Principes élémentaires de propagande de guerre. Utilisables en cas de guerre froide, chaude ou tiède...*, Loverval, Labor, 2006, p. 11.
- FRANÇOIS Aurore, VESENTINI Frédéric, « Essai sur l'origine des massacres du mois d'août 1914 à Taminies et à Dinant », in *Cahiers d'histoire du Temps présent*, n° 7 (2000), p. 51-82 (http://www.cegesoma.be/docs/media/chtg_beg/chtg_07/chtg7_02_Fran_Vesentini.pdf).
- « Francs-tireurs » à Leffe (témoignage allemand) », cité dans HORNE John, KRAMER Alan, 1914. *Les Atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2011, p. 89.
- « Francs-tireurs » (témoignage allemand) », cité dans HORNE John, KRAMER Alan, 1914. *Les Atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2011, p. 159.
- « Francs-tireurs » à Dinant (témoignage postérieur allemand) », cité dans HORNE John, KRAMER Alan, 1914. *Les Atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2011, p. 265-266.

- FRÉDÉRIC François, *Les « mains coupées » : le tableau, la légende et l'histoire*, in *Revue belge d'histoire militaire*, n° 3, 2005, p. 35-62.
- GIULLALOT Elsa, « La carte postale de propagande de la Grande Guerre », in CAZALS Rémy, PICARD Emmanuelle, ROLLAND Denis (dir.), *La Grande Guerre. Pratiques et expériences [actes du colloque international tenu à Craonne et Soissons les 12 et 13 novembre 2004]*, Toulouse, Editions Privat, 2005, p. 141-148.
- Guerres et propagande ou comment armer les esprits (catalogue d'exposition : Passage 44)*, Bruxelles, Crédit Communal de Belgique, 1983.
- HORNE John, KRAMER Alan, 1914. *Les Atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2011 (Collection Texto).
- HUYGHE François-Bernard, « Bréviaire du propagandiste. Décryptage de la propagande : médias et organisations », mis en ligne le 3 août 2009, in Huyghe.fr. Le Site de François-Bernard Huyghe, [en ligne], http://www.huyghe.fr/actu_217.htm (Page consultée le 14/07/2014).
- HUYGHE François-Bernard, « Les méthodes des propagandistes. Persuasion, mobilisation, manipulation : les recettes des professionnels », in Huyghe.fr. Le Site de François-Bernard Huyghe, mis en ligne le 13 août 2012, [en ligne], http://www.huyghe.fr/actu_220.htm (Page consultée le 14/07/2014).
- HUYGHE François-Bernard, « Qu'est-ce que la propagande ? » in Huyghe.fr. Le Site de François-Bernard Huyghe, [en ligne], http://www.huyghe.fr/dyndoc_actu/4483ef3632342.pdf (Page consultée le 14/07/2014).
- KLOTZ Louis-Lucien, *De la guerre à la paix. Souvenirs et documents*, Paris, Payot, 1924 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5657396x/f2.image>).
- L'album de la guerre 1914-1919*, t. 1, Paris, L'illustration, 1922.
- Le Matin*, 1^{er} août 1914, cité dans MORELLI Anne, *Principes élémentaires de propagande de guerre. Utilisables en cas de guerre froide, chaude ou tiède...*, Loverval, Labor, 2006, p. 18.
- « Les Barbares », in *Le Soir*, 11 août 1914, cité dans HORNE John, KRAMER Alan, 1914. *Les Atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2011, p. 272.
- Le Temps*, 2 août 1914, cité dans MORELLI Anne, *Principes élémentaires de propagande de guerre. Utilisables en cas de guerre froide, chaude ou tiède...*, Loverval, Labor, 2006, p. 18.
- Déclaration de LLOYD GOERGES D., 5 janvier 1918, trad. d'après PONSONBY Arthur, *Falsehood in War-time. Propaganda Lies of the First World War*, Londres, Garland Publishing Company, 1928 (<http://www.vlib.us/wwi/resources/archives/texts/to50824i/ponsonby.pdf>, p. 23).
- MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *La propagande. Dossier pédagogique pour l'enseignement secondaire*, Bruxelles, Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire, s.d. (http://www.klm-mra.be/klm-new/frans/educatif/downloads/dossier_fr_prof.pdf).
- « Rapport de la mission économique aux États-Unis d'Aloys van de Vyvere », cité dans AMARA Michaël, « La propagande belge et l'image de la Belgique aux États-Unis pendant la Première Guerre mondiale », in *Revue Belge d'Histoire contemporaine*, t. XXX, n° 1-2 (2000), p. 177-178 (<http://www.journalbelgianhistory.be/en/node/858>).
- RICHMOND W.B., *Daily Mail*, 22 septembre 1914, cité dans MORELLI Anne, *Principes élémentaires de propagande de guerre. Utilisables en cas de guerre froide, chaude ou tiède...*, Loverval, Labor, 2006, p. 36-37.
- SERODES Fabrice, « La propagande anglophobe allemande en Belgique occupée pendant la Grande Guerre : d'une tentative délicate de transfert culturel de l'anglophobie française en Belgique », in ROCHET Bénédicte, TIXHON Axel (dir.), *La petite Belgique dans la Grande Guerre. Une icône, des images. Actes du colloque de Namur 24, 25, 26 et 27 novembre 2010, Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix*, Namur, Presses universitaires de Namur, 2012, p. 36-47.
- Témoignage de Mokveld, correspondant du journal hollandais *De Tijd*, en août 1914, cité dans HORNE John, KRAMER Alan, 1914. *Les Atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2011, p. 177 et 207.
- The Innocence of Belgium. Established by the Military Documents Published by Germany*, Baltimore, W. Stewart Brown company, 1915 (<http://libcudl.colorado.edu/wwi/pdf/i73644614.pdf>).
- The Times*, 5 août 1914, trad. d'après PONSONBY Arthur, *Falsehood in War-time. Propaganda Lies of the First World War*, Londres, Garland Publishing Company, 1928 (<http://www.vlib.us/wwi/resources/archives/texts/to50824i/ponsonby.pdf>, p. 28).
- The Times*, 6 août 1914, trad. d'après PONSONBY Arthur, *Falsehood in War-time. Propaganda Lies of the First World War*, Londres, Garland Publishing Company, 1928 (<http://www.vlib.us/wwi/resources/archives/texts/to50824i/ponsonby.pdf>, p. 28).
- THIELEMANS Marie-Rose, « Albert 1^{er} et sa légende », in MORELLI Anne (éd.), *Les grands mythes de l'Histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie*, Bruxelles, Vie Ouvrière, 1995, p. 175-188.
- VAN LANGENHOVE Fernand, *Comment naît un cycle de légendes ? Francs-tireurs et atrocités en Belgique*, Lausanne-Paris, Payot, 1916.
- VAN YPERSELE Laurence, « Guerres et imaginaires : les enjeux, pièges et défis de la propagande », in *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, n° 9 (2001), p. 254-267.
- VAN YPERSELE Laurence, « Première Guerre mondiale. Introduction », in *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, n° 7 (2000), p. 11-15.
- VAN YPERSELE Laurence, « Roi et Nation. La représentation de la monarchie pendant l'entre-deux-guerres », in *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, n° 3 (1997), p. 11-25.
- VAN YPERSELE Laurence, TIXHON Axel, « Célébrations de novembre 1918 au Royaume de Belgique », in *Le Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n° 67 (juillet-septembre 2000), p. 61-78 (http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xs_0294-1759_2000_num_67_1_4595).
- VERHAEREN Émile, « Ceux de Liège », in *Les Ailes rouges de la Guerre*, Paris, Mercure de France, 1916, p. 25-29.
- WILSON Woodrow, 5 septembre 1919, trad. d'après PONSONBY Arthur, *Falsehood in War-time. Propaganda Lies of the First World War*, Londres, Garland Publishing Company, 1928 (<http://www.vlib.us/wwi/resources/archives/texts/to50824i/ponsonby.pdf>, p. 29).

Les enfants : victimes et instruments de propagande

- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *La Guerre des enfants 1914-1918 : essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993.
- MESSONIER Laurence-Olivier, « La littérature extrascolaire pendant la Grande Guerre : entre propagande et créativité littéraire », mis en ligne le 17 juin 2013 in *Mission Centenaire 14-18. Portail officiel du Centenaire de la Première Guerre mondiale*, [en ligne], <http://centenaire.org/fr/arts/la-litterature-extrascolaire-pendant-la-grande-guerre-entre-propagande-et-creativite-litteraire> (Page consultée le 30/01/2014).

La vie quotidienne à Liège pendant la Première Guerre mondiale

- AMARA MICHAËL, ROLAND HUBERT (eds), *Gouverner en Belgique occupée : Oscar von der Lancken-Wakenitz : rapports d'activité 1915-1918*, Bruxelles, Peter Lang, 2004.
- BARTIER JOHN, BAUDHUIN FERNAND, HAAG HENRI (et al.), *Histoire de la Belgique contemporaine : 1914-1970*, Bruxelles, La renaissance du livre, 1975.
- BECKER ANNETTE, *Les cicatrices rouges 14-18. France et Belgique occupées*, Paris, Fayard, 2010.
- BERNARD Henri, *Walthère Dewé, un géant de la résistance*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1971.
- BOURLET Michaël, *La Belgique et la Grande Guerre*, Paris, Éditions Soteca, 2012.
- BOVERIE Dieudonné, *Liège dans la Guerre et dans la paix. Autobiographie. Liège vivant, de 1905 à 1918*, Liège, Vaillant-Carmanne, 1978.
- Cardinal MERCIER, *Voix dans la Guerre*, Liège, Thone, 1937.
- CHALMERS Esther B., *Lucie Dejardin, hiercheuse et député socialiste*, Huy, Imprimerie coopérative, 1952.
- DE KERCHOVE DE DENTERGHEM Charles, *L'industrie belge pendant l'occupation allemande : 1914-1918*, Paris, Presses universitaires de France ; New Haven, Yale University Press, 1927.
- DE VOS LUC, KEYMEULEN Hans, « Een definitieve afrekening met de 80%-mythe ? Het Belgisch leger (1914-1918) en de sociale en numerieke taalverhoudingen onder de gesneuvelden van lagere rang », in *Revue Belge d'Histoire Militaire*, t. XXVII, n° 8 (1987-1988), p. 589-612 et t. XXVIII, n° 5 (1989-1990), p.1-38, p. 81-104.

- DEVRIESE, Didier, DUVIVIER, Aline, HANOTTE, Michel, BETTENS, Ludo (et al.), *Rouge Métal : 100 ans d'histoire des métaux liégeois de la FGTB*, Seraing, IHOES, 2006.
- LIEBMAN Marcel, *Les socialistes belges 1914-1918. Le P.O.B. face à la guerre*, Bruxelles, Vie ouvrière, 1986.
- MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Dossier pédagogique. Chienne de guerre ! Les animaux dans la Grande Guerre 1914-1918*, [en ligne], <http://www.klm-mra.be/cdgho/fr/pdf/dossierfr.pdf> (Page consultée le 05/06/2014).
- CONRAADS Daniel, RENETTE Éric, « Épisodes liégeois de la guerre 14-18 », in *Le Soir*, 5 août 2004, <http://archives.lesoir.be/histoire-episodes-liegeois-de-la-guerre-14-18-quand-spa-t-20040805-ZoPMDo.html> (Page consultée le 24/02/2014).
- CONRAADS Daniel, NAHOÉ Dominique, *Sur les traces de 14-18 en Wallonie. La mémoire du Patrimoine*, Namur, Institut du Patrimoine wallon, 2013.
- DEBRUYNE Emmanuel, VAN YPERSELE Laurence, *Je serai fusillé demain. Les dernières lettres des patriotes belges et français fusillés par l'Occupant. 1914-1918*, Bruxelles, Editions Racine, 2011.
- DELFORGE PAUL, « La politique allemande à l'égard de la Belgique (1914-1918) », mis en ligne le 25 avril 2009, p. 7, in *Site de l'Institut Destrée*, [en ligne], http://www.institut-destree.eu/Documents/Chantiers/ID-EP-2009/EP04_Paul-Delforge_La_Politique_allemande_a_l-egard_de_la_Belgique_2009-04-25.pdf (Page consultée le 17/06/2014).
- DELFORGE Paul, *La Wallonie et la Première Guerre mondiale : pour une histoire de la séparation administrative*, Namur, Éditions de l'Institut Destrée, 2009.
- DELHALLE Sophie, « Le CNSA, œuvre purement humanitaire ? Les comités locaux de Secours et d'Alimentation pendant la Grande Guerre », in *Institut d'Histoire Ouvrière, Economique et Sociale*, n° 107 (26 décembre 2012) (http://www.ihoes.be/PDF/Analyse_107_CNSA.pdf).
- DE SCHAEPRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 2004.
- DE SCHAEPRIJVER Sophie, « Deux patries. La Belgique entre exaltation et rejet, 1914-1918 », in *Cahiers d'Histoire du Temps présent*, n° 7 (2000), p. 17-49 (http://www.cegesoma.be/docs/media/chtp_beg/chtp_07/chtp_01_DeSchaep.pdf).
- DE THIER Jules, GILBERT Albert, *Liège pendant la Grande Guerre*, t. III, *Liège indomptée. L'occupation allemande. Septembre 1914 à novembre 1918*, Liège, Imprimerie Bénard, 1919.
- DUMOULIN Michel, *Nouvelle Histoire de Belgique 1905-1918. L'Entrée dans le XX^e Siècle*, nouvelle édition revue et augmentée, Bruxelles, Éditions Le Cri, 2010 (Collection Nouvelle Histoire de Belgique).
- HENRY Albert, *Le Ravitaillement de la Belgique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1924 (Collection Histoire économique et sociale de la guerre mondiale : série belge).
- JAUMAIN SERGE, AMARA MICHAËL, MAJERUS Benoît, VRINTS ANTOON (dir.), *Une guerre totale ? La Belgique dans la Première Guerre mondiale : nouvelles tendances de la recherche historique*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2005.
- MABILLE Xavier, *Histoire politique de la Belgique : Facteurs et acteurs de changements*, Bruxelles, Éditions du CRISP, 1997.
- PIRENNE Henri, *La Belgique et la guerre mondiale*, Paris, Publications de la Dotation Carnegie pour la Paix Internationale, 1928.
- PIRLOT Jules, *Julien Lahaut vivant*, Bruxelles, CARCoB, 2010.
- REM Georges, *Le roman de ma maison*, Ans, Editions Printex, 1975.
- REMY Georges, *La Belgique et la Guerre*, t.1, *La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre mondiale*, Bruxelles, Henri Bertels, 1920.
- SCHOLLIERS Peter, DAELEMANS Frank, « Standards of living and standards of health in wartime Belgium », in RICHARD Wall, WINTER Jay (dir.), *The Upheaval of War : Family, Work and Welfare in Europe, 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, p. 139-158.

La fin de la guerre et l'après-guerre

- 1885/1985. *100 ans de socialisme. Catalogue édité à l'occasion de l'exposition organisée par le Comité national du centième anniversaire du Parti Ouvrier Belge à la Bibliothèque Royale Albert Ier du 23 mars au 20 avril 1985*, Bruxelles, Bruxelles, Comité national du centième anniversaire du Parti Ouvrier Belge, 1985.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, PROCHASSON Christophe (dir.), *Sortir de la Grande Guerre, le monde et l'après-1918*, Paris, Tallendier, 2008.
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, *La Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Gallimard, 1998 (Collection Découvertes Gallimard Histoire).
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 : histoire et culture*, Paris, Bayard, 2004.
- BACLIN Guillaume, BERNARD Laurence, ROUSSEAU Xavier, *En première ligne : la justice militaire belge face à l'incivisme » au sortir de la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2010 (Études sur la Première Guerre mondiale).
- BALTHAZAR Herman, « FNRS. Une esquisse historique », in *FNRS 1928-1978*, Fonds National de la Recherche Scientifique, Bruxelles, 1978.
- BEAUPRÉ Nicolas, *Le traumatisme de la Grande Guerre (1918-1933)*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012 (Collection « Histoire franco-allemande »).
- BECKER Jean-Jacques, *Le Traité de Versailles*, Paris, Presses universitaires de France, 2002 (Collection « Que sais-je ? »).
- BERNÈS Anne-Catherine (éd.), *Regards sur 175 ans de science à l'Université de Liège, 1817-1992*, Liège, Derouaux-Ordina, 1992.
- BERTRAMS Kenneth, « De l'initiative privée à la reconversion publique du "système franquiste" : le F.N.R.S. et la coordination de la recherche scientifique en Belgique », in BERTRAMS Kenneth, BIEMONT Emile, VAN TIGGELEN Brigitte, VANPAEMEL Gert (dir.), *Pour une histoire de la politique scientifique en Europe (XIX^e-XX^e siècles). Actes du colloque des 22 et 23 avril 2005 au Palais des Académies*, Bruxelles, Académie royale de Belgique – Classe des Sciences, 2007.
- BERTRAMS Kenneth, « Le Fonds national de la recherche scientifique en Belgique », in *La revue pour l'histoire du CNRS*, n° 16 (2007), p. 36-40.
- BUSSIÈRE Éric, « La sidérurgie belge durant l'Entre-deux-guerres : le cas d'Ougrée-Marihaye (1909-1939) », in *Revue belge d'histoire contemporaine*, 1984, 15 (3-4), p. 303-379.
- CLAISSE Stéphanie, LEMOINE Thierry (éds.), *Comment (se) sortir de la Grande Guerre ? Regards sur quelques pays « vainqueurs : la Belgique, la France et la Grande-Bretagne*, Paris, L'Harmattan, 2005 (coll. « Structures et pouvoirs des imaginaires »).
- CONRAADS Daniel, NAHOÉ Dominique, *Sur les traces de 14-18 en Wallonie. La mémoire du patrimoine*, Namur, Institut du Patrimoine wallon, 2013.
- DEFOSSE Pol, *Dictionnaire historique de la laïcité en Belgique*, Bruxelles, Éditions Luc Pire, 2005.
- « Démobilisation culturelle après la Grande Guerre », dossier, 14-18 Aujourd'hui Today Heute, n° 5, 2002.
- DE VOS Luc, *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, Editions J.-M. Collet, 1997.
- DEVRIESE, Didier, DUVIVIER, Aline, HANOTTE, Michel, BETTENS, Ludo (et al.), *Rouge Métal : 100 ans d'histoire des métaux liégeois de la FGTB*, Seraing, IHOES, 2006.
- DUMOULIN Michel, DUJARDIN Vincent, GERARD Emmanuel, VAN DEN WIJNGAERT Mark, *Nouvelle histoire de Belgique*, Vol. 2, 1905-1950, Bruxelles, Éditions Complexe, 2006.
- GEERKENS Éric, *La rationalisation dans l'industrie belge de l'entre-deux-guerres*, Bruxelles, Éditions de l'Académie, 2005.
- GERARD Emmanuel, *Nouvelle histoire de Belgique, La démocratie rêvée, bridée et bafouée (1918-1939)*, Bruxelles, Le Cri Édition, 2010.
- HALLEUX Robert, VANDERSMISSEN Jan, DESPY-MEYER Andrée, VANPAEMEL Geert, *Histoire des sciences en Belgique, 1815-2000*, 2 t., Bruxelles, Dexia – La Renaissance du Livre, 2001.
- HALLEUX Robert, XHAYET Geneviève, *La liberté de chercher : histoire du Fonds National de la Recherche Scientifique*, Liège, Éditions de l'Université de Liège, 2007.
- HALLEUX ROBERT, *Cockerill. Deux siècles de technologie*, Liège, Éditions du Perron, 2002.
- HALLEUX Robert, PIROT Pascal, « Albert I^{er} et la science industrielle. Une relecture du discours de Seraing », in *Museum Dynasticum*, t. 23, n° 2 (2011), p. 63-82.

- JAUMAIN Serge, « L'impact de la Première Guerre mondiale sur la société belge », in LEGAULT Roch, LAMARRE Jean, *La Première Guerre mondiale et le Canada : contributions sociomilitaires québécoises*. Montréal, Méridien Histoire-militaire, 1999, p. 55-77.
- LE NAOUR Jean-Yves, « “Il faut sauver notre pantalon”. La Première Guerre mondiale et le sentiment masculin d'inversion du rapport de domination », in *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 84 (2001), p. 33-44 (<http://chrhc.revues.org/1866>).
- *Quand les canons se taisent : actes du colloque international organisé par les Archives de l'État et le Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire (Bruxelles, 3-6 novembre 2008)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2010 (Études sur la Première Guerre mondiale).
- ROYNETTE Odile, « Signes et traces de la souffrance masculine pendant le service militaire au XIXe siècle », in SOHN Anne-Marie, THÉLAMON Françoise, *Une histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, 1998, p. 265-289.
- ROUSSEAU Xavier, VAN YPERSELE Laurence (dir.), *La Patrie crie vengeance ! La répression des inciviques après la guerre 1914-1918*, Bruxelles, Le Cri, 2008.
- SMETS Marcel, *Resurgam : la reconstruction en Belgique après 1914*, Bruxelles, Crédit communal de Belgique — Gemeentekrediet van België, 1985.
- THÉBAUD Françoise, « Penser la guerre à partir des femmes et du genre : l'exemple de la Grande Guerre », in *Astérian*, n° 2 (juillet 2004), p. 183 (<http://asterion.revues.org/103>).
- TILLY Pierre, DELOGE Pascal, « Milieux économiques belges et occupation allemande de 1914 à 1918 : une stratégie du moindre mal », in *Entreprises et histoire*, Vol.68, n° 3 (2012), p.11-27
- DE SCHAEPRIJVER Sophie, *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, 3^e édition, Peter Lang, Bruxelles, 2006.

Les monuments commémoratifs

- CONRAADS Daniel, NAHOÉ Dominique, *Sur les traces de 14-18 en Wallonie. La mémoire du patrimoine*, Namur, Institut du Patrimoine wallon, 2013.
- DEBRUYNE Emmanuel, VAN YPERSELE Laurence, *De la Guerre de l'ombre aux ombres de la guerre. L'espionnage de 14-18 en Belgique occupée. Histoire et mémoire*, Bruxelles, Labor, 2004.
- DELFORGE Paul, *Mémoire monumentale de la résistance en Wallonie*, Bruxelles, 29 octobre 2010, in Institut Destrée, *Site de l'Institut Destrée*, [en ligne] http://www.institut-destree.eu/Documents/Chantiers/ID-EP-2010/EP_E01_Paul-Delforge_Memoire-Resistance-Wallonie_2010-10-29.pdf (Page consultée le 15/07/2014).
- MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Mémoire et monuments. Quand les pierres racontent notre histoire. Dossier pédagogique*, [en ligne] <http://www.klm-mra.be/klm-new/frans/educatif/downloads/dossierpeda.pdf> (Page consultée le 27/06/2014).
- VAN YPERSELE Laurence, « Les héros nationaux de la Grande Guerre en Belgique : mémoires collectives et enjeux identitaires », in *Quand les canons se taisent : actes du colloque international organisé par les Archives de l'État et le Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire (Bruxelles, 3-6 novembre 2008)*, Bruxelles, Archives générales du Royaume, 2010, p. 417-448.

Les arts plastiques et la Grande Guerre

- DAGEN Philippe, *Le silence des peintres. Les artistes face à la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1996.
- LÉGER Fernand, *Une correspondance de guerre*, in *Cahiers du Musée National d'Art Moderne*, Paris, 1990.
- LEMAIRE Gérard-Georges, *Futurisme*, Paris, Éditions du Regard, 1995.
- PÉPIN Carl, « Les artistes d'avant-garde au combat : évolution et redéfinition de la pratique de l'art pendant la Grande Guerre (1914-1918) », in *Le blogue de Carl Pépin, Ph. D., Historien*, [en ligne], <http://carlpepin.com/2011/01/13/les-artistes-d%E2%80%99avant-garde-au-combat-evolution-et-redefinition-de-la-pratique-de-l%E2%80%99art-pendant-la-grande-guerre-1914-1918-2> (Page consultée le 16/04/2014).
- VALLOTTON Félix, *Journal*, 12 juin 1917, cité in Vallotton, Paris, Flammarion, 1992.

L'art et la Grande Guerre en Belgique

- DE GEEST Joost et DE GRUYSE Piet (dir.), *Couleurs au front. 1914-1918. Les peintres au front belge*, Bruxelles, Crédit communal, 1999.
- *Le Roi Albert et ses soldats*, Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, Bruxelles, 1973.

Lire la Grande Guerre à travers des fictions d'aujourd'hui

- APOLLINAIRE Guillaume, *Calligrammes : Poèmes de la paix et de la guerre 1913-1916*, Paris, Gallimard, 1966 (Collection Poésie/Gallimard).
- ARAGON Louis, *Les beaux quartiers*, Paris, Gallimard, 1972 (Collection Folio).
- BARBUSSE Henri, *Le feu*, Paris, Flammarion, 2014 (Collection GF Des Écrivains).
- CENDRARS Blaise, *La main coupée*, Paris, Gallimard, 1975 (Collection Folio).
- DAENINCKX Didier, *Le dernier guérillero*, Paris, Gallimard, 2005 (Collection Folio).
- ECHENOZ Jean, *14*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2012.
- FERNEY Alice, *Dans la guerre*, Arles, Actes Sud, 2003 (Collection Babel).
- FOLLETT Ken, *La chute des géants*, Paris, Robert Laffont, 2010 (Collection Le livre de poche).
- GAUDÉ Laurent, *Cris*, Arles, Actes Sud, 2004 (Collection Babel).
- GENEVOIX Maurice, *Ceux de 14*, Paris, Flammarion, 2013 (Collection Mille et une pages).
- GIONO Jean, *Le grand troupeau*, Paris, Gallimard, 1972 (Collection Folio).
- HANOTTE Xavier, « Sur la place », in *L'Architecte du désastre*, Paris, Belfond, 2005, p. 86-92.
- HANOTTE Xavier, *Derrière la colline*, Paris, Belfond, 2000 (Collection Pocket).
- HEMINGWAY Ernest, *L'adieu aux armes*, Paris, Gallimard, 1972 (Collection Folio).
- Introduction à la causerie de la rentrée académique 2007-2008 à l'Université de Liège sur le thème « À quoi sert la littérature ? » avec Paul Auster, Benoît Denis (ULg), Pascal Durand (ULg), Nancy Huston, Alberto Manguel, Bahiyiyh Nakhjavani et Hubert Nyssen. Causerie animée par Alain Delaunois (Journaliste à la RTBF).
- JAPRISOT Sébastien, *Un long dimanche de fiançailles*, Paris, Gallimard, 2004 (Collection Folio).
- LEMAITRE Pierre, *Au revoir là-haut*, Paris, Albin Michel, 2013.
- ROMAINS Jules, *Les hommes de bonne volonté*, tome 3, Paris, Robert Laffont, 2003 (Collection Bouquins).
- ROUAUD Jean, *Les champs d'honneur*, Paris, Minuit, 1990.
- VIRONE Carmelo, « Mon nom est Parsons », in *Le carnet et les instants*, n° 115 (15 novembre 2000-15 janvier 2001), [en ligne], <http://www.promotiondeslettres.cfwb.be/index.php?id=derrierealacollinehanotte> (Page consultée le 06/09/2013).

Edith Cavell et Gottfried Benn sous le regard de Pierre Mertens

- COLOMBAT Rémy, « Benn Gottfried (1886-1956) », in *Encyclopaedia Universalis*, [en ligne], (<http://www.universalis.fr/encyclopedie/gottfried-benn>) (Page consultée le 21/10/2013).

- MERTENS Pierre, *Les Éblouissements*, Paris, Le Seuil, 1987 (Collection Fiction & Cie).
- RENARD Marie-France (dir.), *Pierre Mertens ou la comparution de l'enfance. Approches plurielles de l'œuvre*, Bruxelles, Éditions De Boeck, 2010.

Ernest Hemingway

- HEMINGWAY Ernest, *A Farewell to Arms*, St-Albans, Panther Books, 1956.
- HEMINGWAY Ernest, *L'adieu aux armes*, Paris, Gallimard, 1972 (Collection Folio).
- HEMINGWAY Ernest, *Le vieil homme et la mer*, Paris, Gallimard, 1972 (Collection Folio).
- HEMINGWAY Ernest, *The Old Man and the Sea*, Londres, Penguin Books, 1966.

La Grande Guerre en bande dessinée

- *C'était la guerre des tranchées [Dossier pédagogique]*, [en ligne], <http://bd.casterman.com/docs/Contents/266/C%27ETAIT%20LA%20GUERRE.pdf> (Page consultée le 16/07/2014).
- CARIN Francis, BORILE Gabrielle et RIVIÈRE François, *Victor Sackville*, tome 4, *Le loup des Ardennes*, Bruxelles, Le Lombard, 1989.
- CASANAVE Daniel et LARCENET Manu, *Crevaisons. Une aventure rocambolesque du Soldat inconnu*, Paris, Dargaud, 2009 (Collection Poisson pilote).
- COMÈS Didier, *L'ombre du corbeau*, Bruxelles, Casterman, 1981.
- LARCENET Manu, *La Ligne de front. Une aventure rocambolesque de Vincent Van Gogh*, Paris, Dargaud, 2004 (Collection Poisson pilote).
- MARIE Vincent et Historial de la Grande Guerre (dir.), *La Grande Guerre dans la bande dessinée, de 1914 à aujourd'hui*, Milan/Péronne, 5 Continents/Historial de la Grande Guerre, 2009.
- TARDI Jacques et VERNEY Jean-Pierre, *Putain de guerre !*, tome 1, 1914-1915-1916, Bruxelles, Casterman, 2008.
- TARDI Jacques et VERNEY Jean-Pierre, *Putain de guerre !*, tome 2, 1917-1918-1919, Bruxelles, Casterman, 2009.
- TARDI Jacques, *C'était la guerre des tranchées*, Bruxelles, Casterman, 1993.
- TARDI Jacques, *Moi René Tardi, Prisonnier de guerre au stalag IIB*, Bruxelles, Casterman, 2012.
- VAN LINTHOUT Georges et BRAU Philippe, *Comme en Quatorze*, Vincennes, Des ronds dans l'O, 2014.
- VAN LINTHOUT Georges et LECLERCQ Yves, *Falkenberg*, tome 1, *Clara*, Bruxelles, Le Lombard, 1997.

Cheval de guerre de Steven Spielberg

- « Cinéma », in *Site Le Point du FLE*, [en ligne], <http://www.lepointdufle.net/cinema.htm> (Page consultée le 16/07/2014).
- BALDIN Damien, « De la contiguïté anthropologique entre le combattant et le cheval », in *Revue historique des armées*, n° 249 (2007), [en ligne], <http://rha.revues.org/index473.html> (Page consultée le 16/07/2014).
- MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Chienne de guerre ! Les animaux de la Grande Guerre 1914-1918, Dossier de l'exposition*, <http://www.klm-mra.be/cdgho/fr/pdf/dossierfr.pdf> (Page consultée le 25/02/2014).
- LE GOFF Patrick, *Site Analyses de séquences*, [en ligne], <http://www.analysesdesequences.com> (Page consultée le 16/07/2014).
- MORPURGO Michael, *Cheval de guerre*, Paris, Gallimard, 2008 (Collection Folio Junior).
- MUSÉE ROYAL DE L'ARMÉE ET D'HISTOIRE MILITAIRE, *Dossier pédagogique. Chienne de guerre ! Les animaux dans la Grande Guerre 1914-1918*, [en ligne], <http://www.klm-mra.be/cdgho/fr/pdf/dossierfr.pdf> (Page consultée le 05/06/2014).
- PINEL Vincent, *Le montage. L'espace et le temps du film*, Cahiers du cinéma, 2001 (Collection Les petits Cahiers).
- SOTINEL Thomas, « Cheval de guerre : Steven Spielberg dans la Grande Guerre », in *Le Monde*, 21 février 2012, [en ligne] http://www.lemonde.fr/cinema/article/2012/02/21/cheval-de-guerre-steven-spielberg-dans-la-grande-guerre_1646358_3476.html (Page consultée le 16/07/2014).

Iconographie

Contexte et origines de la Première Guerre mondiale

DELACROIX Eugène, « La Liberté guidant le peuple », peinture, L'Histoire par l'image, 1831 © Photo RMN-Grand Palais — H. Lewandowski (<http://www.histoire-image.org/site/oeuvre/analyse.php?i=234>) / DAUMIER Honoré, « La Conférence de Londres », dessin, Honoré Daumier. His life and work, 1832 (http://www.daumier.org/fileadmin/daumier_caricatures/exhibitions/ANIMALS/html/o.htm) / « Les marchandages », dessin de *L'assiette au beurre*, Gallica, 06/1908 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1050048c/f3.image>) / Une du *Petit Journal. Supplément illustré*, Gallica, 19/11/1911 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7169830>) / WEERTS Jean-Joseph, « France !! ou l'Alsace et la Lorraine désespérées », peinture, L'Histoire par l'image, 1906, © Musée Lorrain, Nancy — P. Mignot (<http://www.histoire-image.org/site/oeuvre/analyse.php?i=87>) / Une du *Petit Journal. Supplément illustré*, Gallica, 12/09/1897 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716243f>) / LOUBET Émile, « Reims. Septembre 1901 », carte postale, Centre national de Documentation pédagogique de Champagne-Ardenne, s.d. (http://www.cndp.fr/crdp-reims/memoire/lieux/IGM_CA/cimetieres/russes/saint_hilaire.htm) / Une du *Petit Journal. Supplément illustré*, Gallica, 20/8/1905 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k716657i>) / JOHNSON, RIDDLE & CO., « Hark Hark the dogs do bark! », carte, Barry Lawrence Ruderman Antique Maps Inc., 1914 (http://www.raremaps.com/gallery/detail/19907/Hark_Hark_The_Dogs_Do_Bark_With_Note_By_Walter_Emanuel/Johnson,%20Riddle%20&%20Co..html) / IMEOWBOT, « L'Empire austro-hongrois », carte, Wikimedia Commons, 20/02/2009 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Austria-Hungary_map_new.svg) / Une du *Petit Journal. Supplément illustré*, Gallica, 18/10/1908 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k7168227>) / HISTORICAIR, « Les alliances militaires en Europe en 1914 », carte, Wikimedia Commons, 31/10/2006, licence CC BY-SA 3.0 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Map_Europe_alliances_1914-fr.svg) / Page 8 du *Petit Journal. Supplément illustré*, Gallica, 12/07/1914 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k717120k/f8.image>)

Liège avant la Grande Guerre

« Royaume de Belgique. 75^e Anniversaire de l'Indépendance nationale. Exposition universelle de Liège », affiche, Archives de la Ville de Liège, Fonds de l'Exposition, 1905 / MARÉCHAL François, « Le bassin industriel de la Meuse » eau forte (40x50), Université de Liège, Centre d'histoire des sciences et des techniques, 10/04/1914 / « Abords de la gare de Pékin. Compagnie impériale des chemins de fer chinois et Société d'études de chemins de fer en Chine. Ligne Pékin-Hankow », photographie, Archives du Palais royal, 1899-1905 / « Les usines John Cockerill, à Seraing, au milieu du XIX^e siècle », lithographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, s.d. / « Machines à vapeur et moteurs à gaz entraînant des génératrices électriques dans une centrale, photographie », photographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, 1903 / « Le bassin liégeois au milieu du 19^e siècle », carte, Centre d'histoire des sciences et des techniques, 2014 / « La fonderie de zinc de Valentin-Cocq (Vieille-Montagne) avant la guerre », photographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, s.d. / « Construction de motocyclettes à la FN Herstal avant la guerre », photographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, s.d. / « Coupes Ateliers de la Meuse », photographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, s.d. / BINDELS-HUCK, « Vue de l'Université et statue de Grétry, avant 1890 », Collections artistiques de l'Université de Liège, s.d. / « École

supérieure des Textiles de Verviers. L'atelier de filature avant la guerre », photographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, s.d. / « Institut Montefiore, vues anciennes », photographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, s.d. / « La Populaire, Maison du Peuple Liège », photographie, Institut liégeois d'histoire sociale, 1912 / DE BORGER A., « Société coopérative L'Alliance à Flémalle-Grande », photographie, Institut liégeois d'histoire sociale, 1903 / « Syndicat des mécaniciens 1^{er} mai 1911 » photographie, Institut liégeois d'histoire sociale, 1911 / « Le Pont de Seraing gardé par les troupes », gravure, 17 mai 1891 (*L'illustration européenne*, p. 516) / « Manifestation socialiste à Liège avant la grève générale », photographie, s.d. (VANDERSMISSEN Laurent, *La Grève Générale d'avril 1913*, Bruxelles, 1913)

L'invasion de Liège

« Mobilisation française », photographie, 1914 (WINTER Jay Murray, *La Première Guerre mondiale. L'éclatement d'un monde*, Paris-Bruxelles-Montréal-Zurich, Sélection du Reader's Digest, 1988, p. 115) / « Mobilisation allemande », photographie, 1914 (WINTER Jay Murray, *La Première Guerre mondiale. L'éclatement d'un monde*, Paris-Bruxelles-Montréal-Zurich, Sélection du Reader's Digest, 1988, p. 115) / Une du journal *Le Soir*, 4/8/1914 / « Départ de volontaires et enrôlements », photographie, 1914 (LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie. L'épopée belge de 1914 à 1918*, Bruxelles, E. Van der Elst-Établissements L. Collignon, 1920, p. 37) / « Verviétois pris de panique affluant devant les locaux de la Banque », photographie, 1914 (BEDEUR Michel, *Verviers 1914-1918. Des hommes, des soldats, des blessés et des morts*, Andrimont, Éditions Vieux Temps, 2013, p. 9) / « Wagons de provisions arrivant aux portes en dehors de Liège », photographie, Gallica, 1914 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btvb6931211g>) / « Proclamation du Roi à l'Armée et à la Nation », affiche, Musée de la Vie wallonne, 5/8/1914 / « Annonce mortuaire de Fernand Louis », Musée de la Vie wallonne, 1915 / « La garde civique de Verviers en 1914 », photographie, 1914 (BEDEUR Michel, *Verviers 1914-1918. Des hommes, des soldats, des blessés et des morts*, Andrimont, Éditions Vieux Temps, 2013, p. 10) / Carte retravaillée à partir de TINODELA, « Le plan Schlieffen », carte, Wikimedia Commons, 05/09/2008, licence CC BY-SA 3.0 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Schlieffen_Plan_fr.svg) / « Général Leman », photographie, s.d. (LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie*, Bruxelles, E. Van der Elst-Établissements L. Collignon, 1920, p. 41) / « Liège. Le pont des Arches détruit », photographie, Musée de la Vie wallonne, 1914 / « Barricades installées à Dison », photographie, 1914 (BEDEUR Michel, *Verviers 1914-1918. Des hommes, des soldats, des blessés et des morts*, Andrimont, Éditions Vieux Temps, 2013, p.15) / « Otto von Emmich », photographie, Library of Congress, 1915 (<http://www.loc.gov/pictures/item/ggb2005017433/>) / « General Ludendorff », photographie, Library of Congress, s.d. (<http://www.loc.gov/pictures/item/ggb2006006227/>) / « Aux habitants du Pays de Liège », affiche, Musée de la Vie wallonne, 4/8/1914 / « Ville de Liège. Le Bourgmestre à ses Concitoyens », affiche, Musée de la Vie wallonne, 5/8/1914 / « Monument du Cavalier Fonck », photographie, 1923 © Province de Liège / Carte retravaillée à partir de « La Position fortifiée de Liège », carte, Site fédéral de la Commémoration de la Première Guerre mondiale en Belgique (<http://www.be14-18.be/fr/defense/la-position-fortifiee-c3%A9e-de-li%C3%A8ge>) / « Prise de la Ville de Liège », carte postale allemande, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Liège 1914. Charge des lanciers », carte postale, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Statue de Joseph Bertrand », photographie, Wikimedia Commons, 16/11/2010, licence GNU Free Documentation License (LES MELOURES http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Joseph_Bertrand.jpg) / « Bombardement de Liège par un zeppelin (fantaisie) », carte postale allemande, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Entrée des troupes allemandes. Liège », photographie, Musée de la Vie wallonne, 1914 / « Au peuple belge. Déclaration du Général Von Emmich », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1914 / « Liège. Quai des Pêcheurs », carte-vue, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Place de l'Université. Liège », carte-vue, Musée de la Vie wallonne, s.d. / Une du *Petit Journal. Supplément illustré*, Gallica, 22/06/1919 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k717372p/f1.image>) / « Cabinet du professeur de travaux graphiques de la faculté technique », photographie, 11/1918 (BRASSINNE Joseph, *Les déprédations allemandes à l'Université de Liège*, Liège, Imprimerie Bénard, 1921) / « Décoration en céramique de la Station Liège à Paris », photographie, Topic Topos, s.d. (<http://fr.topic-topos.com/decoration-en-ceramique-de-la-station-liege-europe>) / « Août 1914. Croix-Rouge de Herstal. Ambulance de la FN », carte-vue, Site de la Maison du Souvenir d'Oupeye, 8/1914 (http://www.maisondusouvenir.be/photo.php?image=photos/cartes_et_photos/carte_photo_002.jpg) / « Ruines du Fort de Loncin », photographie, Musée de la Vie wallonne, 1919 / « Ruines du Fort de Loncin », photographie, Musée de la Vie wallonne, 1921 / « Dessus du fort et sa nécropole », photographie, Wikimedia Commons, 27/08/2013, Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported (NATACHA EVE http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Dessus_du_fort_et_sa_n%C3%A9cropole.JPG) / « On ne passe pas. Gloire à la Ville de Liège », carte postale, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Le Champagne n'est pas pour ton bec !... Tu n'en reçois que les bouchons... de Liège », carte postale, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Liège », carte postale, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Les soldats allemands sur la Grand Place à Bruxelles », carte-vue, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Festung Namur von Fall », carte postale allemande, Musée de la Vie wallonne, s.d. / Carte retravaillée à partir de TINODELA, « Le plan Schlieffen », carte, Wikimedia Commons, 05/09/2008, licence CC BY-SA 3.0 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Schlieffen_Plan_fr.svg) / « Taxi de la Marne », photographie, Site de RENAULT & DACIA CÔTE D'AZUR, s.d. (<http://renault-cotedazur.com/blog/renault-retromobile-gordini/>) / LOXHAY Maxime, « Les inondations de l'Yser », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d.

La Grande Guerre : une guerre totale, une guerre mondiale

« Fabrication de canons, Usine Krupp, Allemagne », photographie, Wikimedia Commons, 1915 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Krupp_Factory_WWI.jpg) / « Fabrication des mitrailleuses à l'usine Darracq, Suresnes, France », photographie, Gallica, 1915 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btvib9043404c>) / « Char Renault FT-17 », photographie, Dictionnaires et Encyclopédies sur Academic, s.d. (<http://fr.academic.ru/dic.nsf/frwiki/1423245>) / « Tickets de rationnement pour le pain », Site généalogique des Nihart, s.d. (<http://www.nihart.com/frn4-18.htm>) / VERNET Yvonne, « Économisons le pain en mangeant des pommes de terre », affiche, Library of Congress, 1916 (<http://www.loc.gov/pictures/item/99613522/>) / « Souvenirs de l'année de guerre 1916 », carte postale, Wikimedia Commons, 1916 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Rationierung_1.jpg) / « Fabrication du pain KK », carte postale, s.d. / « Zeichne die Krieganleihe! Heer und Flotte erwarten es von dir ! », affiche, Library of Congress, 1917 (<http://www.loc.gov/pictures/item/2004665803/>) / « Crédit Lyonnais. Souscrivez au 4^e Emprunt National », affiche, Library of Congress, 1918 (<http://www.loc.gov/pictures/item/99613774/>) / « Femmes travaillant dans une usine à Chirwell (Royaume-Uni) », photographie, Languages at Liverpool. The official blog for Cultures, Languages and Area Studies, s.d. (<http://soclas.wordpress.com/2013/11/11/1914-2014-a-portrait-gallery-faces-of-the-first-world-war/>) / « Annamites employés à la fabrication des obus à l'arsenal de Tarbes (France) », photographie, Flickr, s.d. (MANHHAH <https://www.flickr.com/photos/13476480@N07/9523840524/>) / « Syrie-Alep. Femme arménienne à genoux devant un enfant mort », photographie, Library of Congress, s.d. (<http://www.loc.gov/pictures/item/2006679122/>) / « L'Entente et les Empires centraux, avec leurs colonies (4 août 1914) », carte, Wikimedia Commons, 16/11/2010, licence GNU Free Documentation License, s.d. (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:World_War_I_1914_08_04.png) / « Congolais sur le front de l'Yser », photographie, Site. Le projet Mémoire de la Grande Guerre, s.d. (<http://www.1418herdacht.be/FR/le-calendrier/?period=4-2011&event=55>) / « Paul Panda Farnana », photographie, Special Collections and University Archives. University of Massachusetts. Amherst Libraries, s.d. (<http://scua.library.umass.edu/collections/galleries/dubois/MS0312-0443.jpg>) / « Tirailleurs annamites au camp français de Zeitenick sur le front oriental à Thessalonique (Grèce) en mai-juin 1916 », photographie, 14-18 : Chroniques du Centenaire, 1916. (<http://lagrandeguerre.blog.lemonde.fr/2014/03/01/les-troupes-coloniales-oubliees-du-centenaire/>) / « Soldats britanniques originaires du Pendjab, France », photographie, Mission Centenaire 14-18. Portail officiel du Centenaire de la Première Guerre mondiale, 1917 © ECPAD Collection Tournassoud (<http://centenaire.org/fr/espace-scientifique/colloquesseminaires/guerre-et-colonies-1914-1918>) / Une du journal allemand *Kladderadatsch*, L'Histoire par l'image, 1916 © BPK, Berlin, Dist RMN-Grand Palais — Photographie inconnu (<http://www.histoire-image.org/pleincadre/index.php?i=929>) / « Voilà ce que c'est qu'un sauvage », carte postale, s.d. / « China, Schutzgebiet Kiautschou.- Kampf um Tsingtau 1914, vorderste deutsche Frontlinie, Biwak in einem trockenen Flussbett », © Bundesarchiv Bild 134-C1299 / CC-BY-SA (<http://www.bild.bundesarchiv.de/archives/barchpic/search/1405519433/?search%5Bform%5D%5BISGNATUR%5D=134-C1299>) / « Scene just before the evacuation at Anzac. Australian troops charging near a Turkish trench. When they got there the Turks had flown. Dardanelles Campaign », photographie, National Archives and Records Administration, 1915 (<http://research.archives.gov/description/533108/>) / « Entrée du général britannique Maude à Bagdad le 11 mars 1917 », photographie, Wikimedia Commons, 11/03/1917 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Maude_in_Baghdad.jpg) / Vignette de l'ouvrage de Francis LAMBIN *Le Congo Belge*, Bruxelles, L. Cuyppers, 1948, p.34 / « Monument aux troupes belges en Afrique à Schaarbeek », Wikimedia Commons, 1970 (VARECH

http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Schaerbeek_Avenue_Huart_Hamoir_Troupes_des_Campagnes_d%27Afrique_001.jpg) / Couverture de l'ouvrage de David Van Reybrouck Congo. *Une histoire*, Site de la RFI (Radio France Info), 2012 (<http://www.rfi.fr/afrique/20121009-david-van-reybrouck-le-congo-est-etat-faillite-histoire-rcd/>)

Le témoignage des combattants de la Première Guerre mondiale : la nécessité de le dire

« Extrait du documentaire britannique *The Battle of Somme* », film, Imperial War Museum, 1916, © IWM (Q 79501) (<http://www.iwm.org.uk/collections/item/object/205019100>) / Page de garde de *Témoins* de Jean Norton Cru, Collectif de Recherche International et de Débat sur la Guerre de 1914-1918, 2006 (http://crid1418.org/espace_scientifique/ouvrages/temoins.html) / Page de garde de *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre* de Marc Bloch, Maison d'édition Allia, 1999 (<http://www.editions-allia.com/fr/livre/268/reflexions-dun-historien-sur-les-fausses-nouvelles-de-la-guerre/about-and-around/3082/ancienne-couverture-reflexions-d-un-historien-sur-les-fausses-nouvelles-de-la-guerre>)

La vie quotidienne sur le front belge

« Jean d'Otreppe au front », photographie, Famille De Marchin, s.d. / « Fugitifs belges traversant le nord de la France », photographie, Gallica, 1914 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6932314c>) / « Usine de Graville. Fabrication de projectiles », photographie, s.d. (LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie. L'épopée belge de 1914 à 1918*, Bruxelles, E. Van der Elst-Établissements L. Collignon, 1920, p. 192) / « Tranchée », photographie, Musée de la Vie wallonne, s.d. / LOXHAY Maxime, « Boyau de communication », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / LOXHAY Maxime, « Tranchée de 3e de ligne à Dixmude », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / D'OTREPE Jean, *Carnet*, s.l., 1914-1918 (Collection Famille De Marchin) / LOXHAY Maxime, « Construction d'un abri pour canons », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / LOXHAY Maxime, « Baraquement de repos à l'arrière », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / DANTOINE Pierre, « La morale de la guerre », dessin, Collectif de Recherche International et de Débat sur la guerre de 1914-1918, s.d. (http://crid1418.org/espace_pedagogique/documents/icono/dantoine.html) / LOXHAY Maxime, « Abri section flanquante St Jacques-Capel », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / LOXHAY Maxime, « Une chasse aux rats », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / « Champ de boue à Passchendaele », photographie, Musée canadien de la guerre. Exposition en ligne. Le Canada et la Première Guerre mondiale, Collection d'archives George-Metcalf, s.d. (<http://www.museedelaguerre.ca/cwm/exhibitions/guerre/home-f.aspx>) / LOXHAY Maxime, « Cuisine roulante », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / « Le plaisir de se laver », photographie, Musée canadien de la guerre. Exposition en ligne. Le Canada et la Première Guerre mondiale, Collection d'archives George-Metcalf, s.d. (<http://www.museedelaguerre.ca/cwm/exhibitions/guerre/photo-f.aspx?Pagelid=2.C.1.b&photo=3.E.3.aq&f=%2FCwm%2Fexhibitions%2Fguerre%2Fdaily-routine-f.aspx>) / « Paysage de tranchées à Steenstraete », photographie, Famille De Marchin, s.d. / LOXHAY Maxime, « Abris à munitions après bombardement », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / LOXHAY Maxime, « Ruines de Pervyse », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / HURLEY Frank, « Australian infantry wearing Small Box Respirators (SBR). The soldiers are from the 45th Battalion, Australian 4th Division at Garter Point near Zonnebeke, Ypres sector, 27 September 1917 », photographie, Australian War Memorial, 27/9/1917 (<http://www.awm.gov.au/collection/E00825>) / AITKEN Thomas Keit, « British troops blinded by tear gas wait outside an Advance Dressing Station, near Bethune, 10 April 1918 », photographie, Imperial War Museum, 10/04/1918, © IWM (Q 11586) (<http://www.iwm.org.uk/collections/item/object/205193875>) / « Tombes de fusiliers-marins français dans une tranchée de première ligne devant Kaaskerke, en Belgique », photographie, Site de l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense, 09/1916 © ECPAD (<http://www.ecpad.fr/les-ieres-lignes-belges-sur-lyser-ceremonie-militaire-en-presence-du-general-joffre-et-du-roi-albert-ier/>) / LOXHAY Maxime, « Partie d'échecs dans les tranchées », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / « Soldats belges artisanat de tranchée », photographie, Wikimedia Commons, s.d. (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Soldats_belges_artisanat_de_tranch%C3%A9e_1914-18.jpg) / « Artisanat de tranchée, douille de 75 mm et de 37,85, guerre 1914-1918 », photographie, Wikimedia Commons, Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported license, 4/11/2012 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Artisanat_de_tranch%C3%A9e_douilles_d%27obus_guerre_1914-1918.jpg) / « Souvenir de l'Yser ». Fleurs (pensée et violette) collées sur papier », Musée de la Vie wallonne, 1914 / Une du *Claque à fond : paraît au front belge de la 7e brigade d'infanterie*, Gallica, 05/1917 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1040863i>) / « La marraine de guerre », cartes postales, s.d. (MORIN Claude, *La Grande Guerre des images*, Turquant, Apart Éditions, 2012, p. 238) / LOXHAY Maxime, « Cachots », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d.

Les animaux dans la guerre

LOXHAY Maxime, « Front belge. Les chiens des mitrailleurs », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / « Gas masks for man and horse demonstrated by American soldier », photographie, National Archives and Records Administration, 1917 (<http://research.archives.gov/description/516483>) / « Sergent Stubby », photographie, Wikimedia Commons, entre 1918 et 1921 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Sergeant_Stubby.jpg) / VOETS Victor, « Monument au Pigeon-Soldat », Bruxelles, Wikimedia Commons, 1931, Free Documentation License (EMDEEGNU http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Bruxelles_-_Monument_au_Pigeon-Soldat_-_02.JPG) / THOMSON Frédéric, « Monument aux animaux de la guerre », Clermont-sur-Berwinne, 2009 (SCHMETZ Marcel http://www.bel-memorial.org/cities/liege/clermont-sur-berwinne/clermont_mon_animaux.htm) / BACKHOUSE David, « Mémorial des animaux de guerre », Wikimedia Commons, 2004, GNU Free Documentation License (IRIDESCENTI http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Animals_in_War_memorial.jpg)

Les sportifs liégeois dans la Grande Guerre

« Grande réunion sportive de bienfaisance », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1916 / « L'équipe du FC Tilleur lors de la saison 1915-1916 », photographie, s.d. / « Maurice Grignard », photographie, s.d. / « Le monument aux morts du RFC Liégeois (photo de 1922) à Rocourt », photographie, s.d. / « Victor Fastré arborant le maillot de l'équipe Alcyon », photographie, s.d. / « Stèle en hommage aux combattants de 1914 – 1918 du quartier d'Outremeuse », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe, http://www.bel-memorial.org/cities/liege_2/liege/liege_stele_outremeuse_14_18.htm) / « Victor Dethier posant dans son maillot de champion de Belgique en compagnie de ses compagnons de captivité », photographie, s.d. (RAEMAËKERS Armand, *Souvenirs d'Allemagne. Ce que fut en général la vie réelle des Prisonniers de Guerre 1914-18*, 2e éd., Ivoz-Ramet, Imprimerie Nivarlet, 1976) / « Henri Herd posant avec sa Ceinture d'or en 1908 », photographie, Site de Robert Noël, éditeur, 1908 (http://www.thyssens.com/03notices-bio/brusson_c.php) / « Constant le Marin en soldat belge », photographie, Gallica, 1915 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b90421894>) / Extrait de Rugby. Hebdomadaire sportif, Gallica, 23/03/1918 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5748497z>) / « Plaque Constant le Marin, rue Puit-en-Sock, Liège », photographie, s.d. © Province de Liège.

Les innovations techniques, scientifiques et médicales de la Première Guerre mondiale

MILLAR George, « Grave in "No Mans Land", Ypres, Belgium », photographie, Museum Victoria, 1917 (<http://museumvictoria.com.au/collections/items/803886/photograph-grave-in-no-mans-land-ypres-belgium-trooper-george-simpson-millar-world-war-i-1917>) / « Hill 60 – Zillebeke – British War trenches 1914-18 ». Carte-vedue, Institut d'histoire ouvrière, économique et sociale – IHOES (Seraing), s.d. / LOXHAY Maxime, « Mitrailleuse contre avion », photographie, Famille Loxhay-Delvin, s.d. / « 1914-1918 : L'occupation. La Grosse Bertha », photographie, 2014-2018.brussels.be, s.d. (<http://history.2014-18brussels.be/fr/la-grosse-bertha/>) / « Biplan Voisin utilisé au début de la guerre pour la reconnaissance et le bombardement », photographie, s.d. (DUMIELLE Isabelle, *1914-1918 au-dessus des lignes*, Nantes, Éditions Aïrelles, 2013, p. 18) / « Roland Garros », photographie, Wikimedia Commons, 1915 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Morane-Saulnier_Type_N.jpg) / « Chasseur équipé d'une double mitrailleuse », photographie, s.d. (DUMIELLE Isabelle, *1914-1918 au-dessus des lignes*, Nantes, Éditions Aïrelles, 2013, p. 106) / « Arsène Demanet », photographie, s.d. (LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie*, Bruxelles, E. Van der Elst-Établissements L. Collignon, 1920, p. 131) / « Jules Dupont », photographie, s.d., (LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie*, Bruxelles, E. Van der Elst-Établissements L. Collignon, 1920, p. 136) / « Baron von

Richthofen », photographie, National Archives and Records Administration, 1917 (<http://research.archives.gov/description/540163>) / « Tank britannique Mark IV », photographie, Guerre de 14 – Un Site « Pas comme les autres »... s.d. (<http://guerre14.e-monsite.com/medias/files/les-chars-type-mark.pdf>) / « Une opération », photographie, Musée canadien de la guerre. Exposition en ligne. Le Canada et la Première Guerre mondiale, Collection d'archives George-Metcalf, s.d. (<http://www.museedelaguerre.ca/cwm/exhibitions/guerre/photo-f.aspx?PageId=3.E.3&photo=3.E.3.bt&f=%2Fcxwm%2Fexhibitions%2Fguerre%2Fife-at-the-front-f.aspx>) / « Reconstruction faciale d'une "gueule cassée" », photographie, s.d. / « Prothèse à destination des gueules cassées », Flickr, s.d. (http://farm3.staticflickr.com/2456/3768429036_f500c41569.jpg) / RATHÉ Pascal, « Louise Desmeules, épithésiste », photographie, LaPress.ca/ Actualités, Arts, International, Débats, Sports, 2010 (<http://www.lapresse.ca/le-soleil/opinions/chroniqueurs/2012/11/04/01-4590251-ce-nez-que-vous-ne-sauriez-voir.php>) / « Certificat d'invalidité de Maxime Loxhay », famille Loxhay-Delvin, s.d. / « École belge de mutilés à Port-Villez », photographie, Gallica, 21/8/16 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6952230p>) / « Ambulance de l'Océan (La Panne) », photographie, s.d. (LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie. L'épopée belge de 1914 à 1918*, Bruxelles, E. Van der Elst-Établissements L. Collignon, 1920, p. 247) / SARGENT John, « Gassed », peinture, Imperial War Museum, 03/1919, © IWM (Art.IWM ART 1460) (<http://www.iwm.org.uk/collections/item/object/23722>) / « Marie Curie », photographie, *Blogging Einstein, Observations and revelations of Einstein and other esteemed thinkers*, s.d., (http://bloggingeinstein.files.wordpress.com/2013/07/marie-curie_toned.jpg) / « La recherche d'éclats d'obus par les rayons X », photographie, Gallica, 1915 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b69083041>)

Propagande, mythes et réalité

« Devant Dieu et devant l'Histoire, j'ai la conscience tranquille : je n'ai pas voulu la guerre », carte postale allemand, 14-18. Mission Centenaire, s.d. © Deutsches historisches Museum (<http://centenaire.org/fr/le-kaiser-guillaume-ii-figure-centrale-de-la-propagande-de-guerre-les-documents-die-abbildungen>) / « Au peuple belge. Déclaration du Général Von Emmich », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1914 / ZISLIN H., « L'armée allemande – Le mauvais génie, l'empereur », carte postale, Site Caricatures&caricatures. Actualité-recherche sur l'histoire de la caricature politique et du dessin de presse, s.d. (<http://www.caricaturesetcaricature.com/article-les-cartes-postales-satiriques-pendant-la-premiere-guerre-mondiale-96090355.html>) / CHÂTILLON Pierre, « L'envoyé de Dieu », carte postale française, Site Caricatures&caricatures. Actualité-recherche sur l'histoire de la caricature politique et du dessin de presse, s.d. (<http://www.caricaturesetcaricature.com/article-les-cartes-postales-satiriques-pendant-la-premiere-guerre-mondiale-96090355.html>) / TRIER W., « So muß es kommen : Die Krüppel-Entente », carte postale allemande, Site Caricatures&caricatures. Actualité-recherche sur l'histoire de la caricature politique et du dessin de presse, 1914 (<http://www.caricaturesetcaricature.com/article-les-cartes-postales-satiriques-pendant-la-premiere-guerre-mondiale-96090355.html>) / « Comment le bouchon de Liège a empêché Guillaume de prendre le et la Champagne », carte postale, Musée de la Vie wallonne, s.d. / LENZ M., « Zeichnet die sechste Kriegsanneihe », affiche austro-hongroise, 1917 (*La propagande imprimée. Du tract à l'affiche, in Guerres et propagande ou comment armer les esprits (catalogue d'exposition : Passage 44)*, Bruxelles, Crédit Communal de Belgique, 1983, p. 67) / « Britain needs you at once », affiche britannique, Library of Congress, 1915 (<http://www.loc.gov/pictures/item/2003675387/>) / « Vous ne passerez pas – S.M. Albert 1^{er}, Roi des Belges », carte postale, Delcampe.net, s.d. (<http://www.delcampe.net/page/item/id.53272266.var.SM-ALBERT-1er-Roi-des-Belges-Vous-ne-passerez-pas-1914.language.F.html>) / « Ein deutscher « barbar » », carte postale allemande, L'Histoire par l'image, 1914 © Bibliothèque de documentation internationale contemporaine/MHC (http://www.histoire-image.org/site/etude_comp_etude_detail.php?i=103) / « Die deutschen « Barbaren » », carte postale allemande, L'Histoire par l'image, 1914 © Bibliothèque de documentation internationale contemporaine/MHC (http://www.histoire-image.org/site/etude_comp_etude_comp_detail.php?i=103) / « Propagande allemande », carte postale français, s.d. (DANCHIN Emmanuelle, « Destruction du patrimoine et figure du soldat allemand dans les cartes postales de la Grande Guerre », in *Amnis. Revue de civilisation contemporaine Europe/Amériques*, n° 10 (3 mai 2011) <http://amnis.revues.org/1371>) / HOPPS Harry, « Destroy this mad brute », affiche américaine, Library of Congress, 1917-1918 (<http://www.loc.gov/pictures/item/2010652057/>) / WILSON David, « Red Cross or Iron Cross », affiche britannique, Imperial War Museums, s.d. © IWM (Art.IWM PST 13544) (<http://www.iwm.org.uk/collections/item/object/38215/>) / « Cold-blooded murder ! », affiche britannique, Library of Congress, 1915 (<http://www.loc.gov/pictures/item/2003675280/>) / PARTRIDGE Bernard, « Take Up the Sword of Justice », affiche britannique, Library of Congress, 1915 (<http://www.loc.gov/pictures/item/2003675668/>) / « Die erste Million », tract, s.d. (« La propagande imprimée. Du tract à l'affiche », in *Guerres et propagande ou comment armer les esprits (catalogue d'exposition : Passage 44)*, Bruxelles, Crédit Communal de Belgique, 1983, p. 51) / « L'appel des intellectuels allemands aux nations civilisées », extrait de *La Revue scientifique*, Gallica, 31/07/1914 – 31/12/1914, p. 192-193 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k215161r>) / « Im Kampf für Recht und Freiheit », carte postale allemande, s.d. (PICQUÉ C., « La machine psychologique de la propagande de guerre », in *Guerres et propagande ou comment armer les esprits (catalogue d'exposition : Passage 44)*, Bruxelles, Crédit Communal de Belgique, 1983, p. 13) / FOUQUERAY Charles, « Cardinal Mercier », affiche, Ball State University. University Libraries. Archives and Special Collections, 1916 (<http://libx.bsu.edu/cdm/singleitem/collection/WWIPosters/id/859/rec/1>) / RAEMAEKERS Louis, « Le crime – Enfin ! », dessin, Saive. be Un pays à découvrir, 1914 (http://www.saive.be/Histoire/martyrePdH_1914/saive_martyre_introduction.htm) / « Ruines de Visé », photographie, Musée de la Vie wallonne, s.d. / RAEMAEKERS Louis, « The Great War – Hostages », dessin, Saive. be Un pays à découvrir, 1914 (http://www.saive.be/Histoire/martyrePdH_1914/saive_martyre_blegny-1914.htm) / RAEMAEKERS Louis, « The Great War – Justification », dessin, Saive. be Un pays à découvrir, 1914 (http://www.saive.be/Histoire/martyrePdH_1914/saive_martyre_herve-1914.htm) / RAEMAEKERS Louis, « The Great War - In the track of the treaty breakers », dessin, Saive. be Un pays à découvrir, 1914 (http://www.saive.be/Histoire/martyrePdH_1914/saive_martyre_herve-1914.htm) / « Dinant. Quartier Saint-Pierre », carte-vue, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Francs-tireurs belges », carte postale allemande, WWI. Daily News and eyewitness reports from Great War, s.d. (<http://wwidaily.com/louvain-context-attack-belgium-defending-german-freedom/>) / SCOTT Georges, « Leur façon de faire la guerre », caricature, L'Histoire par l'image, 1914 © L'illustration – droits réservés (http://www.histoire-image.org/site/etude_comp_etude_detail.php?i=398) / « L'exode », photographies, s.d. (*L'album de la guerre 1914-1919*, t. 1, Paris, L'illustration, 1922, p. 34) / POULBOT Française, « Et les mômes boches, ils embrassent leur père ?? », carte postale, BNF – La guerre de 14-18, 1915 (http://expositions.bnf.fr/guerre14/grand/g14_192.htm) / O' GENE, « Leurs trophé (sic) de guerre », carte postale, Delcampe.net, 1914 (<http://www.delcampe.net/page/item/id.0200297249.language.F.html>) / CHÂTILLON Pierre, « Laissez venir à moi les petits enfants », carte postale française, Playle's : Postcards, Postage Stamps, Paper Items, Postal History, Antiques & co, s.d. (<https://www.playle.com/listing.php?i=SCVIEW134603>) / RAEMAEKERS Louis, « The Great War – The children of Belgium », dessin, Saive. be Un pays à découvrir, 1914 (http://www.saive.be/Histoire/martyrePdH_1914/saive_martyre_vise-1914.htm#haut_chapitre) / STEINLEN Théophile, « En Belgique les Belges ont faim. Tombola artistique », affiche française, Library of Congress, 1915 (<http://www.loc.gov/pictures/item/99613746/>) / « Remember Belgium. Enlist today », affiche britannique, Library of Congress, 1914 (<http://www.loc.gov/pictures/item/2003662916/>) / « 3 000 000 Belgians are destitute in Belgium. They must not starve », affiche britannique, Library of Congress, 1915 (<http://www.loc.gov/pictures/item/2005691294/>) / « Welcome noble Belgium », affiche américaine, Library of Congress, 1917 (<http://www.loc.gov/pictures/item/2001701600/>) / ELLSWORTH Young, « Remember Belgium. Buy bonds. Fourth Liberty Loan », affiche américaine, Library of Congress, 1918 (<http://www.loc.gov/pictures/item/96507603/>) / NUYTENS Josef, « Forget me not. Help save the Belgian babies », affiche belge, Library of Congress, 1917 (<http://www.loc.gov/pictures/item/2003652816/>) / PARTRIDGE Bernard, « Indomptable », caricature, 1915 (DAVIGNON Henri, *La Belgique et l'Allemagne. Textes et documents précédés d'un avertissement au lecteur*, Paris, Hachette et Cie, 1915, p. 122) / « À Sa Majesté Albert 1^{er}, Roi de l'Honneur », carte postale, s.d. (ROCHET Bénédicte, TIXHON Axel (dir.), *La petite Belgique dans la Grande Guerre. Une icône, des images. Actes du colloque de Namur 24, 25, 26 et 27 novembre 2010*, Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, Namur, Presses universitaires de Namur, 2012, p. 166) / GAUTIER Gilbert, « Détaillez bien ce Portrait GLOIRE LEGIA HONNEUR », carte postale, Joconde. Portail des collections des musées de France, s.d. © Besançon ; musée du Temps, 2011. © Service des musées de France, 2012 (http://www.culture.gouv.fr/public/mistral/joconde_fr?ACTION=RETOUVER&FIELD_98=REPR&VALUE_98=roi%20de%20Belgique%20&NUMBER=38&GRP=0&REO=%28%28roi%20de%20Belgique%29%20%3aREPR%20%29&USRNAME=nobody&USRPWD=4%24%2534P&SPEC=3&SYN=1&IMLY=&MAX1=1&MAX2=1&MAX3=100&DOM=All) / « Le roi Albert au front de l'armée », carte postale, Saive. be Un pays à découvrir, 1914-1915, s.d. (http://www.saive.be/Histoire/saive_histoire_rabosee-1914.htm) / « David et Goliath », carte postale belge, s.d. (ROCHET Bénédicte, TIXHON Axel (dir.), *La petite Belgique dans la Grande Guerre. Une icône, des images. Actes du colloque de Namur 24, 25, 26 et 27 novembre 2010*, Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, Namur, Presses universitaires de Namur, 2012, p. 147)

L'image royale sous la loupe du philatéliste

« Le monument Mérode », timbre belge, 1914 / « Le perron de Liège », timbre belge, 1919 / « Le roi Albert Ier », timbre belge, 1919

Les enfants : victimes et instruments de propagande

« Char », jouet, Musée canadien de la guerre. Exposition en ligne. Le Canada et la Première Guerre mondiale, s.d. (<http://www.museedelaguerre.ca/cwm/exhibitions/guerre/photo-f.aspx?PageId=3.D.7&photo=3.D.7.h&f=%2Ff30%2Fexhibitions%2Fguerre%2Ftoys-models-f.aspx>) / « Poupées de soldats belges », jouet, s.d. (ROCHET Bénédicte, TIXHON Axel (dir.), *La petite Belgique dans la Grande Guerre. Une icône, des images. Actes du colloque de Namur 24, 25, 26 et 27 novembre 2010*, Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, Namur, Presses universitaires de Namur, 2012, p. 302) / « Jusqu'au bout. Nouveau jeu de la guerre de 1914 », jeu de l'oie, Giochi dell'Oca e di percorso, 1916 (<http://www.giochidell'oca.it/scheda.php?id=443>) / CAUMERY, PINCHON Joseph-Porphyre, « Bécassine pendant la Grande Guerre », bande dessinée, Je me souviens de ceux de 14, 1916 (<http://ceuxde14.wordpress.com/2013/09/06/becassine-et-linstituteur-alsacien-durant-la-premiere-guerre-mondiale/>) / SCHALLER-MOUILLON Charlotte, « En guerre ! », monographie imprimée, Gallica, 1915 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65116692/f1.image>) / « Graine de poilu », carte postale, s.d.

La vie quotidienne à Liège pendant la Première Guerre mondiale

« Les Allemandes place Saint-Lambert à Liège », photographie, Musée de la Vie wallonne, 7/8/1915 / « Les gouverneurs généraux allemands en Belgique », photographie, s.d. (LYR René (dir.), *Nos héros morts pour la Patrie. L'épopée belge de 1914 à 1918*, Bruxelles, E. Van der Elst-Établissements L. Collignon, 1920, p. 131) / « Le Comité de Secours de la Ville de Liège », photographie, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Ernest Solvay », photographie, Dictionnaires et Encyclopédies sur « Academic », s.d. (<http://fr.academic.ru/dic.nsf/frwiki/591646>) / « Émile Francqui », photographie, Library of Congress, s.d. (<http://www.loc.gov/pictures/item/ggb2006013877/>) / « Le comité de ravitaillement de la Province de Liège », photographie, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Ougrée. Bureau de bienfaisance, 1914-1915 », carte-vue, Musée de la Vie wallonne, 1914-15 / « File devant un magasin de ravitaillement, rue de la Station à Verviers », photographie, s.d. (BEDEUR Michel, *Verviers 1914-1918. Des hommes, des soldats, des blessés et des morts*, Andrimont, Éditions Vieux Temps, 2013, p. 68) / « Le marquis de Villalobar », photographie, Gallica, 1900 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b843341s/f30.item>) / « Brand Whitlock », photographie, *The Independant*, 02/11/1914 (<http://archive.org/stream/independen79v8onewy#page/150/mode/zup>) / « Hommage à nos frères des États-Unis d'Amérique. La Belgique reconnaissante », lithographie, Musée de la Vie Wallonne, 1915 / « Herbert Hoover », photographie, Library of Congress, 1910-1920 (<http://www.loc.gov/pictures/item/npc2008011203/>) / RAEMAEKERS Louis, « In Belgium. Help », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1915 / « Bateau transportant l'aide alimentaire du CRB », photographie, The Herbert Hoover Presidential Library and Museum, s.d. (<http://www.hoover.archives.gov/exhibits/collections/flour%20sacks/index.html>) / « Sacs de farine dans un entrepôt », photographie, The Herbert Hoover Presidential Library and Museum, s.d. (<http://www.hoover.archives.gov/exhibits/collections/flour%20sacks/index.html>) / « Bâtiment central de l'approvisionnement en vêtements à Bruxelles », photographie, Herbert Hoover and the Commission for Relief in Belgium, s.d. (http://www.hooverlegacy.be/Belgian_Relief.htm) / « Fête de reconnaissance pour le ravitaillement américain, dans une classe d'école froebel à Liège. Groupe des élèves entourant les délégués du ravitaillement », photographie, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Exposition-vente de sacs américains au profit de l'œuvre du Secours Discret, Liège », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1915 / « Exposition-vente de sacs américains au profit de l'œuvre des prisonniers de guerre, Herstal », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1916 / RASSENOSSE Armand, « Exposition horticole au profit de diverses œuvres caritatives, Liège », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1915 / « Réunion d'athlétisme au profit d'un comité sportif, Liège », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1918 / « Récital au profit de l'œuvre des Soupers aux Nécessiteux, Liège », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1918 / « Exposition et vente de légumes au profit du Sou du Passe-Temps, Liège », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1918 / « Exposition d'œuvres artistiques au profit du Secours Discret, Liège », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1915 / « Sugar corn », étiquette, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Quelques modes de Préparation du Sugar Corn ou Jets de Maïs », brochure, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Carte de fruits et de légumes de la ville de Liège », carte de ravitaillement Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Carnet de ménage de Jules Dufour », carnet, Musée de la Vie wallonne, 1915 / « Ville de Huy. Bon pour l'achat de vivres valables dans les magasins de ravitaillement de la ville », bon, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Distribution de la soupe aux familles nécessiteuses de la paroisse Saint-Pholien, Liège », photographie, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Tombola de bienfaisance organisée au profit notamment du Sou Discret, Liège », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1915 / « Distribution des "miches" et de la soupe scolaire aux enfants de l'école de Fize-Fontaine. Photographie du groupe des écoliers avec les instituteurs et les préposées aux distributions », photographie, Musée de la Vie wallonne, 1917 / « Avis. Fixation du prix des céréales, Bruxelles », affiche, Musée de la Vie wallonne, 14/09/1918 / « C'est la dernière, regardez mais n'y touchez pas ! », carte postale, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Arrêté concernant la restriction de la consommation de la viande et de la graisse », Musée de la Vie wallonne, 14/10/1916 / « Sac de torréaline du Comité de Secours et d'Alimentation de la Province de Liège », sac, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Sac de racahout (mélange pour bouillie) », Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Aux ménagères ! Préparations des rutabagas et du riz », édité par l'Agronome, Liège, s.d., Musée de la Vie wallonne / « Chômeurs occupés, dans une cour d'école, à retirer des pommes de terre d'un silo, Liège », photographie, Musée de la Vie wallonne, vers 1917 / « "Il y a du beurre". Publicité pour la pièce "Les novès Ritchès", représentation au Trocadéro au profit d'artistes nécessiteux, Liège », affichette, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Avant ? Pendant ? Après ! », carte postale, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Émeutes place Saint-Remacle à Verviers en 1916 », photographie, 1916 (BEDEUR Michel, *Verviers 1914-1918. Des hommes, des soldats, des blessés et des morts*, Andrimont, Éditions Vieux Temps, 2013, p. 77) / « Invitation à livrer les cuivres de ménage », lettre, Musée de la Vie wallonne, 1917 / « Monnaie de nécessité en fer. Conseil communal de Flémalle-Grande », monnaie, Musée de la Banque nationale de Belgique, 1915 (http://www.nbbmuseum.be/catalogs/necessity/bond_fr.htm?id=N08706&c=Fl%3%A9malle&fn=flemalle&e=Fl%3%A9malle-Grande) / « Bon de caisse. Ville de Waremme », monnaie papier, Musée de la Banque nationale de Belgique, 1915 (http://www.nbbmuseum.be/catalogs/necessity/bond_fr.htm?id=B08887&c=Waremme&fn=waremme&e=Waremme) / « Bon de caisse. Grand Bazar de la Place Saint-Lambert », monnaie papier, Musée de la Banque nationale de Belgique, 1915 (http://www.nbbmuseum.be/catalogs/necessity/bond_fr.htm?id=B01221&c=Li%3%A8g-e&fn=liege&e=Li%3%A8ge) / « Rappel concernant la déclaration des matelas et des cousins des habitants de Theux », affichette, Musée de la Vie wallonne, 15/09/1917 / « Prospectus pour des semelles en bois pour chaussures », affichette, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Caricature inspirée par l'usage des semelles en bois pour chaussures pendant la guerre », carte, Musée de la Vie wallonne, 1917 / « Carte de vêtements du Comité national de Secours et d'Alimentation », Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Commune de Theux. Demande de déclaration de chien », lettre, Musée de la Vie wallonne, 28/10/1917 / « Les bureaux de la Vieille-Montagne, saccagés par les troupes allemandes en octobre 1914, Angleur », photographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, 1914 / « Ougrée-Marihay. Arrière du laminoir après démontage », photographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, s.d. / « Certificat d'identité de Donat Wagner, Liège », carte d'identité, Musée de la Vie wallonne, 1915 / « QG de l'état-major allemand à Spa (à partir de 1918) », photographie, Musée de la Vie wallonne, 1918 / « Troupes d'occupation à Visé », photographie, Musée de la Vie wallonne, 25/11/1914 / « Fête allemande dans la cour du palais des princes-évêques de Liège à l'occasion de l'inauguration du monument von Emmich, Liège », photographie, Musée de la Vie wallonne, 1916-17 / « Prisonniers civils de Visé en Allemagne », photographie, Musée de la Vie wallonne, 1915 / « L'Atlas V », photographie, Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Plaque commémorative sur le pont Atlas, Liège », Wikimedia Commons, 26/01/1918 (CATTELAÏN Christophe <http://commons.wikimedia.org/wiki/File:MemorialPontAtlasV.jpg>) / « Les principaux journaux clandestins », photomontage, s.d. / Une de *La Libre Belgique*, Musée de la Vie wallonne, 11/1915 / Page de garde de la *Pastorale* « Patriotisme et endurance », Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Calendrier clandestin pour l'année 1919 », Musée de la Vie wallonne, 1918 / « Boutonniers patriotiques », Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Billet répandu clandestinement à Liège en juillet 1916 », Musée de la Vie wallonne, s.d. / « Monument Rogier, à Liège, le 21 juillet 1915 », photographie, Musée de la Vie wallonne, 21/07/1915 / « Caricature de Lucie Dejardin dans sa prison », dessin, s.d. (CHALMERS Esther B., *Lucie Dejardin, hiercheuse et député socialiste*, Huy, imprimerie coopérative, 1952) / « Julien Lahaut en Russie », photographie, s.d. (PIRLOT Jules, GOTOVITCH José, *Julien Lahaut vivant...*, Cuesmes, Éditions du Cerisier, p. 32) / « Walthère Dewé », photographie, Bel-

Memorial, s.d. (http://www.bel-memorial.org/photos/DEWE_Walthere_26342.htm) / « Chapelle Mémorial Walthère Dewé au Thier-à-Liège », photographie, Bel-Memorial, 1952 (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege_2/liege/liege_chapelle_walthere_dewe.htm) / « Monument dédié aux fusillés de la Chartreuse », photographie, Bel-Memorial, 1926 (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/liege/liege_chartreuse_mon-commemoratifs.htm) / « Constant et Élise Grandprez », photographie, Bel-Memorial, s.d. (http://www.bel-memorial.org/cities/liege/stavelot/stavelot GRANDPREZ_Elise_22981_et_Constant_22980_01.jpg) / « Monument à Dieudonné Lambrecht et à 55 autres fusillés de 1914-1918 », photographie, Bel-Memorial, 1930 (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/liege/liege_mon_dieudonne_lambrecht.htm) / « Dieudonné Lambrecht », photographie, Bel-Memorial, s.d. (http://www.bel-memorial.org/photos/LAMBRECHT_Dieudonne_22944.htm)

La fin de la guerre et l'après-guerre

« Séance du Soviet de Petrograd au palais de Tauride », photographie, L'Histoire par l'image, 1917 © tous droits réservés (<http://www.histoire-image.org/pleincadre/index.php?i=570>) / « Lénine », photographie, Library of Congress, 1920 (<http://www.loc.gov/pictures/item/90714584/>) / « Signature du traité de Brest-Litovsk », photographie, Wikimedia Commons, 1918 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Czernin_kuhlman_radoslavov_brest_litovsk.jpg) / FLAGG James Montgomery, « I want you for U.S. Army : nearest recruiting station », affiche américaine, Library of Congress, 1917 (<http://www.loc.gov/pictures/item/96507165/>) / « Arrivée des Américains à Saint-Nazaire », photographie, Gallica, 27/06/17 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btvb530033799>) / « Portrait of Hugh A. Ball during his enlistment in the US Army as a WWI soldier », photographie, Wikimedia Commons, 1918 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:HAB_ww1_1918.jpg) / « Membres de l'Escadrille Lafayette », photographie, L'Histoire par l'image, 1917 © Photo RMN-Grand Palais - R. G. Ojeda (<http://www.histoire-image.org/pleincadre/index.php?i=1074>) / « Gun crew from Regimental Headquarters Company, 23rd Infantry, firing 37mm gun during an advance against German entrenched positions », photographie, National Archives and Records Administration, 1918 (<http://research.archives.gov/description/531005>) / « Novemberrevolution 1918 in Berlin Ein Lastauto, mit revolutionären Matrosen und Soldaten besetzt, fährt durch das Brandenburger Tor », photographie, Bundesarchiv, 9/11/1918, © Bundesarchiv Bild 183-B0527-0001-810 / CC-BY-SA (<http://www.bild.bundesarchiv.de/archives/barchpic/search/1405519549/?search%5Bform%5D%5BSIGNATUR%5D=Bild+183-B0527-0001-810>) / « Scheidemann ruft vom Westbalkon (zweites Fenster nördlich des Portikus) des Reichstagsgebäudes die Republik aus », photographie, Wikimedia Commons, 9/11/1918 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Ausrufung_Republik_Scheidemann.jpg) / « Signature de l'Armistice à Rethondes », photographie, Cartes anciennes de Compiègne, 11/11/1918 (<http://usuc.fr/Projets/cpa/afficheCPA.php?cpa=3213&lieu=Clairiere%20de%20l>) / Une du journal *Le Matin*, Gallica, 12/11/1918 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k572712h>) / Une du journal *L'Écho de Paris*, Gallica, 12/11/1918 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k809445m>) / « Armistice Day Celebrations, Paris, 11 November 1918 », photographie, Imperial War Museum, 11/11/1918, © IWM Q 65857 (<http://www.iwm.org.uk/collections/item/object/205027865>) / « The announcing of the armistice on November 11, 1918, was the occasion for a monster celebration in Philadelphia, Pennsylvania », photographie, National Archives and Records Administration, 11/11/1918 (<http://research.archives.gov/description/533478>) / « Le jour de l'armistice du 11 novembre 1918 à Londres », photographie, Gallica, 11/11/1918 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btvb53005759p>) / « Place de l'Opéra et rue de la Paix, le jour de l'armistice du 11 novembre 1918 », photographie, Gallica, 11/11/1918 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btvb53005788g>) / « Berlin, Rückkehr deutscher Truppen. Dezember 1918 », photographie, Bundesarchiv, 12/1918 © Bundesarchiv, Bild 183-R34275/CC-BY-SA (<http://www.bild.bundesarchiv.de/archives/barchpic/search/1405518983/?search%5Bform%5D%5BSIGNATUR%5D=Bild+183-R34275>) / « Dolchstoß », carte postale, Mission Centenaire 14-18. Portail officiel du Centenaire de la Première Guerre mondiale, 1919 © D.R. (<http://centenaire.org/fr/espace-pedagogique/pistes-pedagogiques/piste-5-novembre-1918-la-fin-de-la-guerre-le-silence>) / « Un enterrement en 1915 », photographie, 1915 / « Journée patriotique. La Fleur de l'orphelin », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1919 / « Ypres, Belgium, 1919 », photographie, Library of Congress, 1919 (<http://www.loc.gov/pictures/item/2007663102/>) / RASSENSOSSE Armand, « Salon anti-boche », affiche, Musée de la Vie wallonne, 1919 / « Le roi Albert et le prince Léopold passant en revue les anciens combattants belges et étrangers à l'occasion de la bataille de l'Yser », photographie, Gallica, 1932 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btvb9036832q/fi.item>) / « Enfants, ne jouez pas à la guerre », affiche, L'Histoire par l'image, 1831 © Bibliothèque de documentation internationale contemporaine/MHC / PALLIER, « Une vocation. Que veux-tu faire quand tu seras grande, Suzette ? – Moi, tourner des obus... », dessin extrait de la *Baïonette*, p. 632, Gallica, 15/11/1917 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6581575c>) / VILLEMOT, « Et ton homme, qu'est-ce qu'il fait pendant ce temps-là ? Mon homme ? Il s'occupe de la maison. Il remaille mes bas de soie... », dessin extrait de la *Baïonette*, p. 639, Gallica, 4/10/1917 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6581569n/fi5.image>) / « Femmes au labour », photographie, Lot-et-Garonnais et la Grande Guerre – L'arrière mobilisé – la guerre économique, s.d. (http://www.cg47.org/archives/Expositions/14-18/arriere_guerre.html) / « L'effort de la France », carte postale, s.d. (KLOCHENDLER Georges, LE NAOUR Jean-Yves, *Cartes postales de poilus*, Paris, Éditions First, 2008, p.84) / « Pauvre petit, papa se bat ; Et c'est pour lui que mon cœur bat », carte postale, s.d. (KLOCHENDLER Georges, LE NAOUR Jean-Yves, *Cartes postales de poilus*, Paris, Éditions First, 2008, p.95) / JACKSON Edward N., « Council of Four at the WWI Paris peace conference », photographie, Wikimedia Commons, 27/5/1919 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Big_four.jpg) / « Versailles, signature de la paix, la foule devant le château », photographie, Gallica, 1919 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btvb9032221m>) / « Traité de Versailles. Extrait d'une vue stéréoscopique. Journal *L'Illustration* », photographie, Wikimedia Commons, 1919 (<http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Trait%20de%20Versailles.jpg>) / ORPEN William «The Signing of Peace in the Hall of Mirrors, Versailles, 28th June 1919 », peinture, Imperial War Museum (Art.IWM ART 2856), 1919 (<http://www.iwm.org.uk/collections/item/object/20780>) / « Fac-similé des trois pages de signature du traité de Versailles », Wikimedia Commons, 1919 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Signatures_du_trait%C3%A9_de_Versailles_28_juin_1919_-_page_215.jpg) / HEINE Thomas Theodor, « Traité de Versailles : Vous aussi, vous avez un droit à l'auto-détermination », dessin, Réunion des Musées nationaux-Grand Palais, 03/06/1919 (C) BPK, Berlin, Dist. RMN-Grand Palais/Dietmar Katz (<http://www.photo.rmn.fr/archive/06-531909-2C6NUOPM70IL.html>) / OPPENHEIM Louis, « Was wir verlieren sollen! Plakat zu den Beschlüssen der Friedenskonferenz von Versailles », Lithographie, Deutsches Historisches Museum, 1919 © DHM (<http://www.dhm.de/lemo/objekte/pict/88-1942/index.html>) / RAVEN-HILL Leonard, « The Gap in the Bridge », dessin extrait du *Punch Magazine*, p. 483, Internet Archive : Digital Library of Free Books, Movies, Music & Wayback, 10/12/1919 (<http://archive.org/stream/punchvol156a157lemouoft#page/n1047/mode/2up>) / Carte de l'Europe, retravaillée à partir de HISTORICAIR, « Carte des alliances militaires en Europe en 1914 », Wikimedia Commons, 31/10/2006, licence CC BY-SA 3.0 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Map_Europe_alliances_1914-fr.svg) / « French enter Essen », photographie Library of Congress, [1924] (<http://www.loc.gov/pictures/item/ggb2006010876/>) / SCHILLING Erich, « Nom d'un chien, la bête a des piquants », dessin, L'Histoire par l'image, s.d. © BPK, Berlin, Dist RMN-Grand Palais © Droits réservés (<http://www.histoire-image.org/pleincadre/index.php?i=1145>) / « Madame la Guerre », annonce mortuaire, Musée de la Vie wallonne, 11/1918 / « Retraite allemande. La foule place du Théâtre, lors de la révolte des soldats allemands, novembre 1918 », photographie, Musée de la Vie wallonne, 11/1918 / « Retraite allemande place Saint-Lambert, novembre 1918 », photographie, Musée de la Vie wallonne, 11/1918 / « Retraite allemande place Saint-Lambert, novembre 1918 », photographie, Musée de la Vie wallonne, 11/1918 / « Retraite allemande, rue Saint-Laurent. Drapeaux belges arborés aux façades », photographie, Musée de la Vie wallonne, 11/1918 / « Arrivée d'une auto-mitrailleuse de l'armée belge, place Saint-Lambert », photographie, Musée de la Vie wallonne, 27/11/1918 / « Les souverains belges à Liège », photographie, Musée de la Vie wallonne, 3/12/1918 / « Maison saccagée à Liège », photographie, Musée de la Vie wallonne, 11/1918 / « Avis », Musée de la Vie wallonne, s.d. / ISI DELVIGNE, « La journée de 8 heures et la semaine de 48 heures », dessin, Centre d'histoire des sciences et des techniques, 1921 / « Grève générale des métallurgistes en 1925. Manifestation à Liège », photographie, Institut Liégeois d'Histoire Sociale, 1925 / « Ougrée-Marihaye. Arrière du laminoir avant et après démontage par les Allemands », photographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, s.d. / DERCLAYE M., « Les grands travaux exécutés à la division des hauts-fourneaux de la Société Anonyme d'Ougrée-Marihaye à Ougrée : 17 juillet 1923-26 janvier 1926 », photographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, 1927 / « Production comparée de la production de fonte et de houille en Belgique entre 1913 et 1924 », tableau retravaillé à par des *Annales des Mines de Belgique*, t. 28 (1927), Centre d'histoire des sciences et des techniques, 2014 / « Grand Hall Automobile de la FN Herstal après-guerre », photographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, s.d. / « Albert I^{er} prononce le discours de Seraing. 110^e anniversaire des Établissements John Cockerill », photographie, Centre d'histoire des sciences et des techniques, 01/10/1927 / « Visite de M. Poincaré à Liège, discours de M. Poincaré », photographie, Gallica, 24/07/1919 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btvb530182414>) / « M. Poincaré en Belgique : à Liège », photographie, Gallica, 24/07/1919 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btvb90324642>) / « M. Poincaré en Belgique : à Liège », photographie, Gallica, 24/07/1919 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btvb9032486n>) / « M. Poincaré en Belgique : à Liège », photographie, Gallica, 24/07/1919

(<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b90324694>) / « M. Poincaré en Belgique : à Liège », photographie, Gallica, 24/07/1919 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b9032463n>)

Les monuments commémoratifs

« Aubel. Monument-calvaire aux morts de 1914-1918 », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege_2/aubel/aubel_mom_14_18_cim.htm) / « Spa. Monument aux morts des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/spa/spa_mom.htm) / « Liège. Plaque érigée en mémoire aux fusillés de la place de l'Université », s.d. © Province de Liège / PETIT Georges, « Monument commémoratif de au Fort de Loncin », Bel-Memorial, 1923 (LEBURTON Jean-Paul http://www.bel-memorial.org/cities/liege/loncin/loncin_mon_comm.htm) / « Liège. Monument aux morts des deux guerres de l'Union Nautique », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/liege/liege_mom_union_nautique.htm) / « Liège. Stèle en hommage aux combattants de 1914-1918 du quartier d'Outremeuse », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege_2/liege/liege_stele_outremeuse_14_18.htm) / « Ville de Huy. Vitrail aux victimes des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/huy/huy_vitrail_hotel_de_ville.htm) / « Commune de Sippenaeken. Stèle aux victimes de la clôture électrique à la frontière belgo-néerlandaise », Bel-Memorial, 1921 (CONSTANT Justine http://www.bel-memorial.org/cities/liege/sippenaeken/sippenaeken_mon_comm.htm) / « Seraing. Plaque à la mémoire des membres du personnel de la SA Cockerill et de la SA Espérance-Longdoz victimes des deux guerres » Bel-Memorial, s.d. (LOUSBERG Alain http://www.bel-memorial.org/cities/liege/seraing/seraing_plaques_chateau_cockerill.htm) / GASPART M., « Liège. Monument de la paroisse Saint-Nicolas aux combattants de 1914 – 1918 », Bel-Memorial, s.d. (LACROIX Myriam http://www.bel-memorial.org/cities/liege_2/liege/liege_eglise_saint_nicolas_mom.htm) / « Moxhe. Monument aux morts du 8^e Régiment de Ligne tombés à Moxhe », Bel-Memorial, s.d. (THYRION Jean-Marc http://www.bel-memorial.org/cities/liege/moxhe/moxhe_mon_comm_8eme_ligne.htm) / « Liège. Stèle à la mémoire de 5 personnes mortes en 1914 dans une maison incendiée », Bel-Memorial, s.d. (LACROIX Myriam http://www.bel-memorial.org/cities/liege/liege/liege_stele_rue_pitteurs.htm) / « Seraing. Plaque à la mémoire des membres du personnel de l'usine Espérance-Longdoz morts pendant les deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (LOUSBERG Alain http://www.bel-memorial.org/cities/liege/seraing/seraing_plaque_morts_esperance_longdoz.htm) / « Petit-Rechain. Caveau des combattants des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (SIMON Albert http://www.bel-memorial.org/cities/liege/petit-rechain/petit-rechain_caveau_des_combattants.htm) / « Fléron. Monument aux morts des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege_2/fleron/fleron_mon_cim.htm) / « Neuville-en-Condroz. Monument aux morts et aux combattants des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (DAVID Édouard http://www.bel-memorial.org/cities/liege/neuville-en-condroz/neuville-en-condroz_mom.htm) / « Chênee. Monument aux morts de 1914-1918 », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/chenee/chenee_mon_14-18_cim.htm) / LEPLAE Charles, « Statue du Roi Albert Ier », 1964, © Province de Liège / BLOOM J., « Ensival. Monument aux morts de 1914 – 1918 », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege_2/ensival/ensival_mon_14_18.htm) / LIBOIS J., « Mortier (rue du Village). Monument aux victimes et aux combattants des deux guerres », Bel-Memorial, 07/08/1921 (LACROIX Myriam http://www.bel-memorial.org/cities/liege_2/mortier/mortier_mon.htm) / « Braives. Monument aux morts et aux combattants des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (GRANDMONT Jean-Pol http://www.bel-memorial.org/cities/liege/braives/braives_mom.htm) / HEUZE Fernand, « Aubel (sur la place à l'angle des rues de Gorhez et de la Station). Monument aux morts et aux combattants de 1914 – 1918 », Bel-Memorial, 1921 (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege_2/aubel/aubel_mom_14_18.htm) / « Jupille-sur-Meuse. Monument funéraire 1914-1918 », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/jupille-sur-meuse/jupille-sur-meuse_mon_funeraire_14-18.htm) / « Chaudfontaine. Monument aux morts et cimetière militaire du fort de Chaudfontaine », Bel-Memorial, s.d. (LOUSBERG Alain http://www.bel-memorial.org/cities/liege/chaudfontaine/chaudfontaine_mon_cim_mil_fort.htm) / CLOSE F., « Bellaire. Monument en hommage aux combattants de 1914 – 1918 », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/bellaire/bellaire_mom_hommage_14_18.htm) / DOSSOGNE Ch., « Ayeneux. Monument aux morts des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/ayeneux/ayeneux_mom.htm) / SALLE Adelin, « Angleur. Monument aux héros des combats de la nuit du 5 au 6 août », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/angleur/angleur_sart-tilman_mon_5-6_aout.htm) / BERCHMANS Oscar, « Bressoux. Monument en hommage aux victimes des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/bressoux/bressoux_mom_deux_guerres.htm) / MOUTSCHEN J., FALISE E., CLOSE F., « Amay. Monument aux morts des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/amay/amay_mom_cim.htm) / « Plainevaux. Monument aux morts des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (LOUSBERG Alain http://www.bel-memorial.org/cities/liege/plainevaux/plainevaux_mom.htm) / LALOUX Jacques, « Beaufays. Monument aux morts et aux combattants des deux guerres », Bel-Memorial, 1919-1920 (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/beaufays/beaufays_mom.htm) / « Seraing. Monument aux morts des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/seraing/seraing_moncim_bienscom.htm) / « Francorchamps. Monument funéraire des combattants 1914-1918 », Bel-Memorial, s.d. (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/francorchamps/francorchamps_mon_cim_14_18.htm) / GÉRARD Joseph, « Dison. Monument aux morts des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (SIMON Alain http://www.bel-memorial.org/cities/liege/dison/dison_mom.htm) / BERCHMANS Oscar, « Esneux. Monument aux morts et aux combattants des deux guerres », Bel-Memorial, 1921-24 (LOUSBERG Alain http://www.bel-memorial.org/cities/liege/esneux/esneux_mom.htm) / GILLARD Marceau, « Lincé. Monument de à la mémoire des victimes des atrocités d'août 1914 », Bel-Memorial, 1920 (HAMOIR Philippe http://www.bel-memorial.org/cities/liege/sprumont/lince_mon_vict_civiles_aout_1914.htm) / « Grand-Hallet. Monument aux morts et aux combattants des deux guerres », Bel-Memorial, s.d. (THYRION Jean-Marc http://www.bel-memorial.org/cities/liege_2/grand_hallet/grand_hallet_mon_deux_guerres.htm) / « Monument interallié à Liège », 1937 © Province de Liège / « Colonne du Congrès Bruxelles, base du monument, Tombe du Soldat inconnu et flamme éternelle, Liberté d'enseignement (gauche), Liberté d'association (centre), Liberté des cultes (droite) », Wikimedia Commons, s.d., licence CC BY-SA 3.0 (USER: BENZ http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Colonne_du_Congr%C3%A8s_Bxl.04.JPG) / « Passants, découvrez-vous ici repose le soldat inconnu », Wikimedia Commons, s.d., licence CC BY-SA 3.0 (GURRAM Murali Mohan, [http://commons.wikimedia.org/wiki/File:CONGRESS_COLUMN-BRUSSELS-Dr._Murali_Mohan_Gurram_\(10\).jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/File:CONGRESS_COLUMN-BRUSSELS-Dr._Murali_Mohan_Gurram_(10).jpg))

Les arts plastiques et la Grande Guerre

LAVERY John, « A Convoy, North Sea », 1918, huile sur toile, Imperial War Museum, Londres, 1918 © IWM (Art.IWM ART 1257) (<http://www.iwm.org.uk/collections/item/object/16237>) / VALLOTTON Félix, « L'église de Souain en silhouette », huile sur toile, National Gallery of Art, Washington, 1917 (<http://www.nga.gov/content/ngaweb/Collection/art-object-page.71458.html>) / NEVINSON Christopher R.W., « Returning to the Trenches (Retour aux tranchées) », pointe sèche, 1916 (<http://1914centenary.com/2014/03/24/war-artist-crw-nevinson-tops-bill-at-london-print-sale>) / LÉGER Fernand, « La partie de cartes », huile sur toile, Kröller-Müller Museum, Otterlo, 1917 (<http://www.kmm.nl/object/KM%20101.351/Soldiers-playing-cards?lang=en>) / DIX Otto, *Lichtsignale (Signaux lumineux)*, gouache sur papier, Städtische Galerie, Albstadt, 1917 / BECKMANN Max, *Die Nacht (La nuit)*, huile sur toile, Kunstsammlung Nordrhein-Westfalen, Düsseldorf, 1918-19 (<http://www.kunstsammlung.de/entdecken/sammlung/emuseum-sammlung.html>)

L'art et la Grande Guerre en Belgique

MEUNIER Marc-Henry, *Passerelle 15 à Ramscapelle. Effet de fusée de première ligne*, eau-forte colorée, Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, Bruxelles, 1917 (DE GEEST Joost et DE GRUYSE Piet (dir.), *Couleurs au front. 1914-1918. Les peintres au front belge*, Bruxelles, Crédit communal, 1999) / LEBACQ Georges, *La maison bombardée*, aquarelle sur carton, Wikimedia Commons, collection privée, 1917, licence CC BY-SA 3.0 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:La_Maison_Bombard%C3%A9e_%28Front_de_Flandre_1917%29.jpg) / MASEREEL Frans, *Debout les morts, Résurrection infernale*, gravure sur bois, Musée d'Art moderne et contemporain, Strasbourg, 1917, crédit photo : M. Bertola / Musées de la Ville de Strasbourg © Adagp, Paris (http://musees.strasbourg.eu/sites_expos/premieres-lignes) / DE GROUX Henry, *Masques à gaz*, eau-forte, Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, Bruxelles, 1915

Lire la Grande Guerre à travers des fictions d'aujourd'hui

Couvertures des ouvrages *Le dernier guérillero*, 14, *Dans la guerre*, *La Chute des géants*, *Cris*, *Derrière la colline*, *L'Architecte du désastre*, *Un long dimanche de fiançailles*, *Les Champs d'honneur* / MATSAS Philippe, « Portrait de Xavier Hanotte », photographie © Agence Opale, s.d. (<http://www.litteratures-europeennes.com/fr/rubrique-2244-h.html>) / « Guillaume Apollinaire soldat après sa blessure à la tempe », photographie, Wikimedia Commons, 1916 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Guillaume_Apollinaire_foto.jpg) / MAN RAY, « Portrait de Louis Aragon », photographie, Site. André Breton, vers 1930 (<http://www.andrebretton.fr/fr/item/?GCOI=56600100021980>) / Couverture de l'ouvrage *Le feu* / DOISNEAU Robert, « Portrait de Blaise Cendrars à Villefranche-sur-Mer », photographie (fragment), 1948 © Robert DOISNEAU/RAPHO / « Maurice Genevoix en tenue d'officier », photographie Mission Centenaire 14-18. Portail officiel du Centenaire de la Première Guerre mondiale, © Famille Genevoix, s.d. (<http://centenaire.org/fr/fonds-privées/archives/les-archives-de-la-famille-genevoix>) / Couverture de l'ouvrage *Le grand troupeau* / ERMENI STUDIOS, « Portrait d'Ernest Hemingway réalisé à Milan alors qu'il était volontaire pour la Croix-Rouge américaine pendant la Première Guerre mondiale », photographie, Wikimedia Commons, 1918, Ernest Hemingway Collection. John F. Kennedy Presidential Library and Museum, Boston (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Ernest_Hemingway_in_Milan_1918_retouched_3.jpg) / Couverture des ouvrages *Au revoir là-haut* et *Les hommes de bonne volonté*, tome 3

Edith Cavell et Gottfried Benn sous le regard de Pierre Mertens

« Portrait d'Edith Cavell », photographie, *L'illustration*, n°3791, Wikimedia Commons, 30 octobre 1915 (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:No_3791_30_Octobre_1915_Page_448_Miss_Edith_Cavell.jpg) / « Miss Edith Cavell murdered. October 12th 1915. Remember! », carte postale anglaise, s.d. / « La guerre 1914-1916 en images : faits, combats, épisodes, récits. Un crime abominable, l'assassinat de Miss Cavell », estampe (composition de Georges Morinet), *Imagerie d'Epinal*, n°120bis, Gallica, 1916 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btvib550017679>) / RIESS Frieda, « Portrait de Gottfried Benn », photographie, vers 1924 (<http://www.dandy-club.com/2011/01/benn-in-berlin.html>) / « Portrait de Pierre Mertens », photographie, Centre Communautaire Laïc Juif, s.d. (<http://www.cclj.be/article/3/4489>) / Couverture de l'ouvrage *Les Éblouissements*

Ernest Hemingway

« Ernest Hemingway en train de travailler sur *Pour qui sonne le glas*, dans son ranch de Sun Valley, dans l'Idaho », photographie, LA Times, 1939 (<http://www.latimes.com/books/jacketcopy/la-et-jc-97-years-of-typewriters-20130711-008-photo.html>) / « Ernest Hemingway récupérant de ses blessures dans un hôpital milanais », photographie, Wikimedia Commons, 1918, Ernest Hemingway Collection. John F. Kennedy Presidential Library and Museum, Boston (http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Ernest_Hemingway_recuperates_from_wounds_in_Milan_1918.jpg)

La Grande Guerre en bande dessinée

Couvertures des albums *La guerre des Lulus* (tome 1), *La Grande Guerre* (tome 1), *La lecture des ruines*, *La Grande Guerre de Charlie* (tome 1), *Les Folies Bergère*, *Paroles de poilus*, *Varlot soldat*, *C'était la guerre des tranchées*, *Crevaisons. Une aventure rocambolesque du Soldat inconnu*, *Putain de guerre ! 1914-1915-1916* / TARDI Jacques et VERNEY Jean-Pierre, planche extraite de *Putain de guerre !* © Casterman / JONAS Lucien, *Lance-torpille*, huile sur bois, *La Guerre documentée*, n° 10 / Couverture de l'album *La ligne de front. Une aventure rocambolesque de Vincent Van Gogh* / LARCENET Manu, planche extraite de *La ligne de front. Une aventure rocambolesque de Vincent Van Gogh* © Dargaud / CARIN Francis, BORILE Gabrielle et RIVIÈRE François, case extraite de *Victor Sackville*, tome 4, *Le loup des Ardennes* © Le Lombard (Dargaud – Lombard s.a.) / VAN LINTHOUT Georges et LECLERCQ Yves, case extraite de *Falkenberg*, tome 1, *Clara* / Couverture de l'album *Comme en Quatorze* / COMÈS Didier, cases extraites de *L'ombre du corbeau* © Casterman

La Grande Guerre au cinéma : quelques repères

« Hearts of the World », affiche, 1918 / « Shoulder Arms », photogramme, 1918 / « The Big Parade », photogramme, 1923 / « All Quiet on the Western Front », affiche, 1930 / « Hell's Angels », photogramme, 1930 / « Paths of Glory », photogramme, 1957 / « The Blue Max », affiche, 1966 / « Johnny Got His Gun », affiche, 1971 / « Lawrence of Arabia », photogramme, 1962 / « King and Country », affiche, 1964 / « Colonel Redl », photogramme, 1985 / « Die Rote Barn », photogramme, 2007 / « Les Croix de bois », affiche, 1931 / « La Grande Illusion », photogramme, 1937 / « La Victoire en chantant », photogramme, 1976 / « La vie et rien d'autre », photogramme, 1989 / « La Chambre des officiers », photogramme, 2001 / « La France », photogramme, 2007

Le Pantalon : entretien avec Yves Boisset

« Portrait d'Yves Boisset », photographie, 2013 / « Le Pantalon », affiche, 1997 / « Le Pantalon », photogrammes, 1997

Cheval de guerre de Steven Spielberg

« War Horse », affiche, 2011 / « War Horse », photogrammes, 2011

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier vivement pour la réalisation de ce dossier :

Conception et rédaction

Direction générale de l'Enseignement de la Province de Liège

- Monsieur Maurice LECERF, Directeur général honoraire
- Madame Julia DUCHESNE, Inspectrice
- Monsieur Jean COLLIN, conseiller pédagogique
- Madame Sarah DELVIN, employée d'administration (historienne)
- Monsieur Bruno DE VALKENEER, attaché
- Madame Bénédicte FRANCK, conseillère pédagogique

Enseignement secondaire de la Province de Liège

- Monsieur François DEBART, professeur d'histoire
- Monsieur Florent DEBLECKER, professeur d'histoire
- Monsieur Yves DISPA, Directeur de l'Athénée Provincial Guy Lang de Flémalle
- Monsieur Marc FERRY, professeur de prothèse dentaire
- Monsieur Benoît FRANCK, Directeur du Lycée Technique Provincial Jean Boets
- Monsieur Etienne LAPRAILLE, professeur de prothèse dentaire
- Monsieur Romuald MOTTE, professeur d'histoire

Haute Ecole de la Province de Liège (HEPL)

- Madame Christiane AMEN, maître-assistante
- Monsieur Laurent BOZARD, maître-assistant
- Madame Claude CANNELLA, maître-assistante
- Madame Nathalie CLOSSON, maître-assistante
- Madame Agnès DUMONT, maître-assistante
- Monsieur Michel FOURNAUX, maître-assistant
- Monsieur Alain HERTAY, maître-assistant
- Madame Ginette LETAWE, maître-assistante
- Monsieur Gérard MANS, maître-assistant
- Madame Emmanuelle PALATE, maître-assistante

Centre d'Histoire des Sciences et des Techniques de l'Université de Liège (CHST-ULg)

- Madame Geneviève XHAYET, Directrice
- Monsieur Julien DESTATTE, chercheur
- Monsieur Arnaud PETERS, chercheur
- Monsieur Pascal PIROT, aspirant F.R.S.-FNRS

Graphisme et mise en page

Service de Promotion, Information et Communication de la Direction générale de l'Enseignement de la Province de Liège

- Monsieur Michaël FRANSEN, attaché en communication
- Monsieur Eric VANHAM, graphiste

Iconographie

- Musée de la Vie wallonne
- Archives de la Ville de Liège
- Archives du Palais royal
- Collections artistiques de l'Université de Liège
- Institut d'Histoire ouvrière, économique et sociale (IHOES)

- Institut liégeois d'Histoire sociale (ILHS)
- Monsieur Michel BEDEUR, auteur de l'ouvrage *Verviers 1914-1918. Des hommes, des soldats, des blessés et des morts*
- Les administrateurs du site web *Bel-Memorial* (<http://www.bel-memorial.org>)
- Messieurs Francis CARIN et François RIVIERE, Madame Gabrielle BORILLE et les Editions du Lombard
- Monsieur Didier COMES et les Editions Casterman
- Monsieur Francis DE LOOK, webmaster du site de la Maison du Souvenir d'Oupeye (<http://www.maisondusouvenir.be>)
- Monsieur Manu LARCENET et les Editions Dargaud
- Messieurs Jacques TARDI et Jean-Pierre VERNEY et les Editions Casterman
- Messieurs Georges VAN LINTHOUT, Philippe BRAU et Yves LECLERCQ

Pour leur aimable collaboration

- Monsieur Yves BOISSET
- Monsieur Xavier HANOTTE
- Monsieur Pierre MERTENS et les Editions du Seuil
- Monsieur David VAN REYBROUCK et les Editions Actes Sud et De Bezige Bij

Impression

- Complexe provincial d'impression des Hauts-Sarts



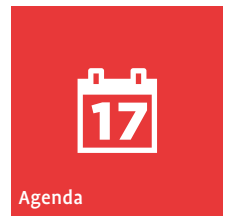
Film : Les 3 serments



News



Journée Fédérale 04/08



Agenda

MÉMOIRE | PROGRÈS | CITOYENNETÉ

Programme en Province de Liège: expos, commémorations, activités culturelles et touristiques, dossier pédagogique... Participation citoyenne au cœur de Liège les 2, 3 et 4 août.



Publications



Café liégeois



Histoire



Ils en parlent



Bibliothèque Chiroux

LIEGE



19 20 14-18



+32 4 224 49 38

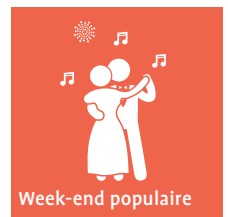
Liège - Luik
02.08.14 - 30.04.15



La Légion d'honneur



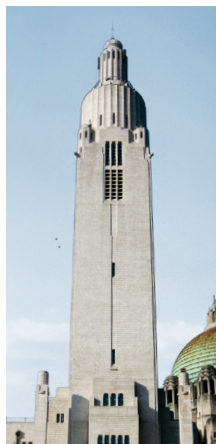
Les forts



Week-end populaire



Station de métro Liège



Festival International de Musiques Militaires



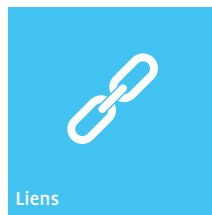
Rues et personnages



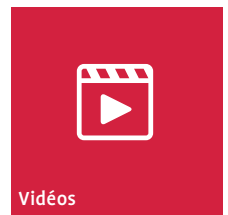
Tourisme de mémoire



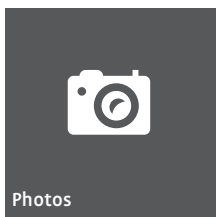
Logo



Liens



Vidéos



Photos



Gala Wallon



Un programme riche et varié,
à découvrir sur :

www.liege1418.be



Vivez le Centenaire 14-18 en Province de Liège !

Découvrez le programme des commémorations et activités du Centenaire 14-18 en Province de Liège. Il propose des informations historiques et un agenda de 150 événements dans 50 communes.

Du 2 au 4 août 2014, le grand public pourra participer à une série d'activités gratuites au cœur de Liège dans une « ambiance 1914 » :

anciens métiers, véhicules d'époque, brocante, créations artistiques et citoyennes, sans oublier un bal populaire.

Du 2 août 2014 au 31 mai 2015, « Liège Expo-14-18 », la plus grande exposition sur la Première Guerre mondiale, sera ouverte au Musée de la Vie Wallonne et à la Gare de Liège-Guillemins.

Retrouvez les informations sur : www.liege1418.be